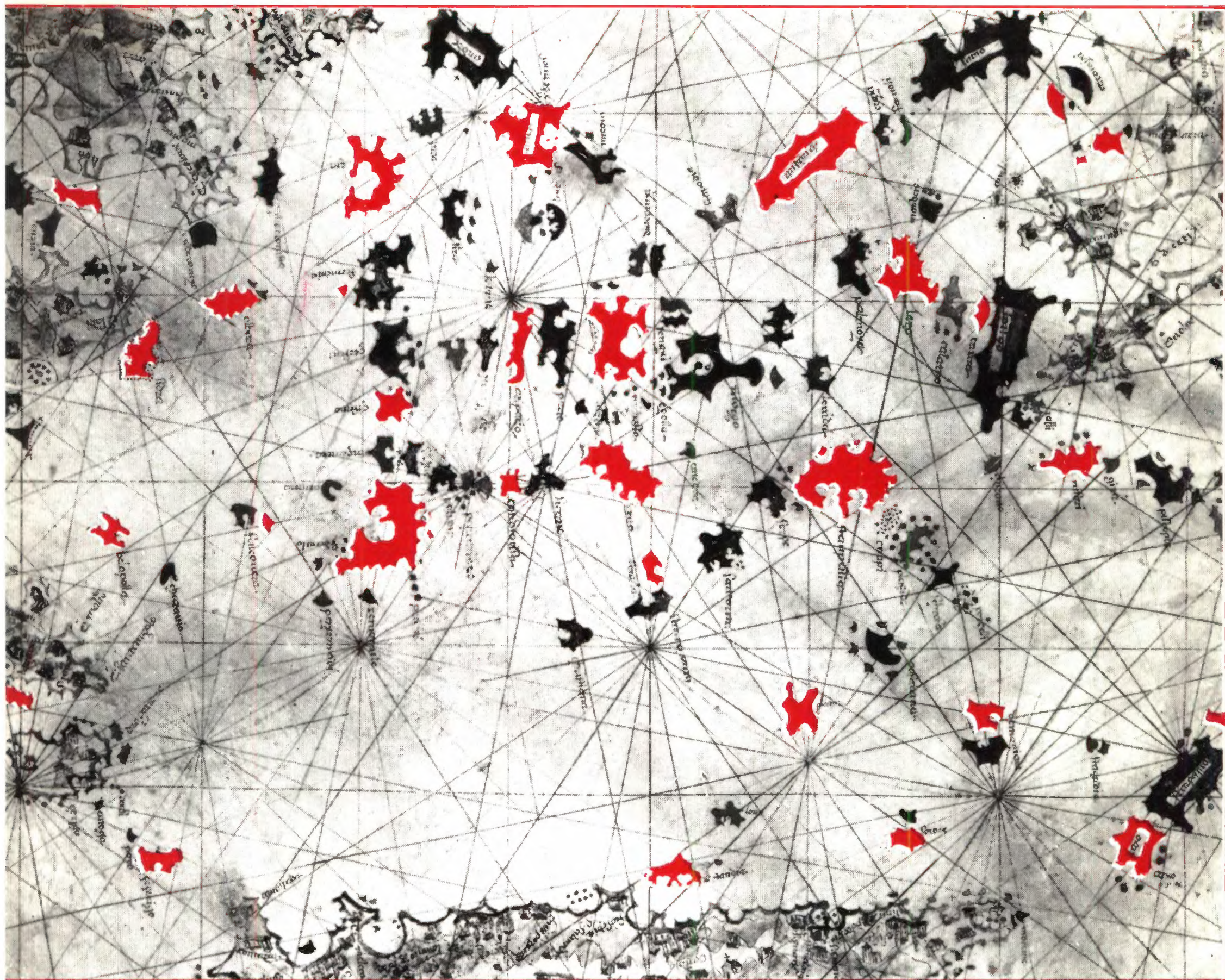


ELISABETH MALAMUT

LES ILES DE L'EMPIRE BYZANTIN



publications de la sorbonne



PUBLICATIONS DE LA SORBONNE
Université de Paris I - Panthéon-Sorbonne
Série BYZANTINA SORBONENSIA-8

**CENTRE DE RECHERCHES D'HISTOIRE
ET DE CIVILISATION BYZANTINES**

LES ILES
DE L'EMPIRE BYZANTIN
VIII^e-XII^e SIÈCLES

VOLUME I

par
Elisabeth MALAMUT

*Ouvrage publié avec le concours du
Centre National de la Recherche Scientifique*

1988
14, rue Cujas, 75231 Paris · Cedex 05

REMERCIEMENTS

Je voudrais remercier tous ceux qui ont apporté leur concours et leur aide à la réalisation de mon ouvrage sur les îles byzantines du 8^e au 12^e siècle. Je les prie de bien vouloir m'excuser de ne pouvoir les citer séparément en raison de leur grand nombre.

Je dois ma plus profonde gratitude à mon professeur, Madame Hélène Ahrweiler, Recteur de l'Académie de Paris et Chancelier des Universités, qui m'a enseigné la science byzantine et sans qui ce travail n'aurait jamais existé. Je la remercie infiniment de l'avoir publié dans sa collection. Je dois aussi une grande reconnaissance à Gérard Blangez, Professeur honoraire de l'Université de Reims, qui m'a prodigué des précieux conseils pour la rédaction de cet ouvrage. Enfin je ne saurais oublier l'aide de Paule Pagès et du laboratoire de graphisme de l'EHESS.

PREFACE

Etudier l'espace byzantin, y asseoir l'action des hommes et la politique impériale dans les cadres d'un territoire varié afin de mieux comprendre les ressorts de cet empire millénaire est depuis quelques décennies le souci majeur des historiens de Byzance. L'espace maritime, élément d'abord de cohésion du vaste empire, et ensuite frontière âprement disputée par des ennemis entreprenants, se prête à un examen privilégié mais difficile.

Elisabeth Malamut se consacre à l'étude de la partie la plus significative de cet espace, à savoir les îles de la Méditerranée orientale, pendant la période la plus riche en événements dont l'issue a marqué l'histoire non seulement de Byzance mais de la Méditerranée en général : j'entends la période des VIII^e-XII^e siècles qui a vu l'apparition des flottes arabes et les conquêtes islamiques sur les Chrétiens, qui a enregistré la rivalité entre les deux parties de la chrétienté (Orient orthodoxe et Occident catholique) qui a conduit, on le sait, à la guerre fratricide illustrée par la Quatrième Croisade. Elisabeth Malamut étudie de façon approfondie la population et le peuplement des îles, la manière dont les habitants sont administrés (organisation provinciale) et leur organisation économique et sociale. Enfin, elle consacre un chapitre à analyser les relations des îles avec les autres régions de l'Empire, et trace ainsi un réseau maritime nouveau.

Cet ouvrage constitue une réalisation heureuse en matière de géographie historique, et j'espère qu'il sera suivi d'études d'une qualité comparable pour d'autres régions de l'Empire.

Hélène Ahrweiler.

INTRODUCTION

L'étude des îles de l'Empire byzantin s'inscrit dans le large cadre que constitue la Géographie historique. Cette spécialité m'a particulièrement attirée par les deux concepts mêlés de géographie et d'histoire. J'ai voulu traiter d'une région de l'Empire byzantin comme l'on traiterait d'une région de la Grèce ou de la Turquie ou de la Yougoslavie modernes ou de bien d'autres pays issus de l'Empire byzantin. Ce projet satisfaisait mon désir d'inscrire l'histoire dans un cadre concret et mon intérêt pour la géographie humaine. L'étude régionale de l'Empire byzantin comporte de grandes lacunes et il me semblait important d'en combler une part, si minime fût-elle.

Le choix plus spécifique que je fis d'étudier les Iles de l'Empire byzantin répondait là encore à des critères personnels. On peut invoquer le contraste entre la mer et la terre, l'horizon fini de l'île dans l'horizon illimité de mer. Je ressentais une proximité spatiale et culturelle avec les îles grecques qui n'avaient pas encore inspiré d'historien byzantiniste comme elles avaient inspiré tant d'autres jusqu'au grand écrivain L. Durrell en mal de tourisme antique : « Il y a une sorte de présence toute particulière dans cette contrée, dans cette lumière, et il n'est pas rare que des voyageurs sensibles aient le sentiment presque déconcertant que le monde antique y vit encore, qu'on le coudoie, à peine caché » (L. Durrell, Les Iles grecques, Paris, 1978 p. 41). Enfin, il me semblait que le « monde de la mer » méritait une attention particulière en dehors de l'œuvre primordiale qui avait été consacrée à la marine de guerre byzantine par Hélène Ahrweiler (Byzance et la Mer. La Marine de Guerre, la Politique et les Institutions maritimes de Byzance aux VII^e-XV^e siècles, Paris, 1966). Il s'agissait dès lors de comprendre et d'analyser ce qu'avait été la vie humaine dans les terres émergées de la Mer Ionienne, du Bassin Egéen et de la Mer de Pamphylie, ce que l'on appelle les Iles de l'Empire au Moyen Age. Il s'agissait également d'interpréter convenablement leur rôle historique au sein de l'Empire. L'île, loin d'être une terre inutile pour les Etats, apparaît aujourd'hui à l'égal d'hier, comme une terre éminemment stratégique : citons Cuba, exemple récent d'affrontement des puissances mondiales dont nous avons vécu avec angoisse le dénouement. Et l'île peut être aussi, aujourd'hui comme hier, la préoccupation incessante du continent : faut-il rappeler les problèmes que pose la Corse au gouvernement français ? Ainsi l'entité insulaire nous apparaît au-

jourd'hui comme une entité humaine et politique. Il me semblait intéressant à moi, médiéviste, d'établir son entité historique.

Je saisis néanmoins la difficulté du sujet choisi « les Iles de l'Empire byzantin », qui en faisait également l'intérêt et qui posait d'emblée la question : qu'est-ce qui liait une île à l'autre dans le cadre géopolitique donné ? Il y a quelques années un géographe s'était posé la même question en traitant de la population des îles grecques (E. Kolodny, *La Population des Iles de la Grèce. Essai de Géographie insulaire en Méditerranée orientale*, 2 vol. Aix-en-Provence, 1973), et avait conclu à la pertinence de la question pour l'époque contemporaine. Pourquoi alors existerait-il une limite historique au sujet ? Les Byzantins d'hier vivaient dans les mêmes îles que les Grecs d'aujourd'hui, à la différence près qu'il faut y ajouter l'île de Chypre qui faisait partie de l'Empire (si l'on entend par « Grecs » les habitants de la Grèce, bien entendu). Si l'on refusait de traiter le sujet dans son extension la plus large (les Iles de l'Empire byzantin), on en serait réduit à une succession de monographies. En effet si l'on imagine traiter facilement Corfou avec l'Épire et l'Eubée avec l'Hellade, il est plus difficile, sinon impossible, de savoir à priori à quelle région continentale il faut relier telle Cyclade (à la Grèce ou à l'Asie Mineure ?) ou telle île micrasiatique (à Constantinople ou à l'Asie Mineure, et à quelle région d'Asie Mineure ?). Et s'agissant de Chypre, les liens étaient-ils plus étroits avec la Cilicie ou avec la Syrie-Palestine ? Ainsi la définition d'une région « continentale et insulaire » ne peut être posée de prime abord : les liens entre telle île et telle terre du continent découlent d'une étude d'ensemble, celle des Iles et de leurs multiples relations. Reste donc la solution monographique qui n'est certes pas dénuée d'intérêt, surtout si elle débute à l'Antiquité : l'historien est en effet toujours tenté de remonter le temps le plus haut possible. Pourtant une telle étude perdrait, me semble-t-il, une dimension fondamentale, celle des relations, et serait de ce fait limitée. De plus une monographie insulaire, quelque intérêt qu'elle présente, ne permet pas une large appréhension du milieu humain, et surtout pourra-t-elle, sans étude d'ensemble, définir le milieu insulaire et son impact sur la vie humaine ? Les îles en effet m'apparaissaient réunir un ensemble d'éléments constants qui en faisaient une région spécifique, et me venaient à l'esprit tous les points de comparaison possibles : configuration, situation, géomorphologie, peuplement, événements, patrimoine, mise en valeur du sol, prosopographie, etc...

A l'historien géographe que je voulais être, s'imposait alors une délimitation chronologique. J'ai choisi dans un premier temps de me limiter à une étude des îles de l'Empire de la fin du 10^e siècle aux années 1203-1210. Je pensais en effet tenir là une cohérence géopolitique dans l'étude des îles byzantines depuis la reconquête par Byzance de la Crète et de Chypre jusqu'à l'occupation latine de l'ensemble des îles ou leur sécession de l'Empire. De plus cette époque offrait à l'étude un foisonnement de sources depuis les archives de Chios ou de Patmos, les documents notariés vénitiens, les nombreux monuments archéologiques recensés jusqu'aux correspondances importantes d'un Psellos ou d'un

Michel Choniatès et aux chroniques. L'époque antérieure me paraissait moins bien répondre à des critères géopolitiques clairs : une partie du monde insulaire qui serait byzantine à la fin du 10^e siècle était sous mainmise arabe, tandis que la Sicile était encore et pour peu de temps byzantine. Par ailleurs les sources documentaires de cette époque sont beaucoup moins nombreuses et d'origine très différente de celles que nous avons citées (les Vies de Saints palliant le manque d'archives). Pourtant si la date choisie pour la fin de mon étude s'imposait naturellement, l'occupation latine amenant des bouleversements politiques et socio-économiques d'envergure, je me suis heurtée en revanche très vite au côté factice de la date choisie pour son début. En même temps l'histoire insulaire limitée à deux siècles m'empêchait d'avoir une bonne compréhension des événements et des transformations qui marquèrent cette époque. Finalement j'étais, par le choix d'une chronologie trop courte, aussi enfermée dans mon sujet que je l'aurais été par un choix monographique : il manquait l'espace temporel. L'étude que je menais me conduisit donc à me rapprocher le plus possible de la coupure du 7^e siècle que l'on sait aujourd'hui être une réelle coupure dans l'histoire de l'Empire. L'extension géographique du sujet me permit d'y trouver une entité chronologique. Certes il n'aurait pas été inintéressant de remonter encore plus haut et une étude comparée avec les îles de l'Empire à l'époque paléochrétienne aurait été très riche d'enseignements. Il appartient néanmoins à l'historien de savoir choisir les bonnes coupures chronologiques, sinon, il n'en finirait pas de remonter le temps : la coupure du 7^e siècle est une coupure historique qui donne la cohérence à cette étude. Toutefois je n'ai pas hésité à donner quelques références de l'époque paléochrétienne quand elles me paraissaient s'imposer.

J'ai donc choisi d'étudier les Îles de l'Empire à partir du 7^e-8^e siècle et de m'en tenir au cadre géopolitique des 11^e-12^e : j'ai ainsi traité l'histoire de la Crète et de Chypre depuis cette époque, en négligeant la politique de la Crète arabe, même si j'en ai retenu les éléments qui ont pu avoir une influence quelconque sur l'époque postérieure. J'ai tenté une étude plus approfondie de Chypre sous « condominium » dans la mesure où la neutralité de l'île en faisait une région plus marginale qu'extérieure à l'Empire. En revanche j'ai exclu de mon étude la Sicile qui fut conquise par les Arabes au cours du 9^e siècle et ne fut plus désormais une province byzantine : il ne m'a pas paru intéressant de tenter une histoire « éclipse » de cette île à l'époque concernée. Mon but était de comprendre l'évolution du peuplement, de l'habitat, des structures administratives, économiques et sociales de ces îles au long de la période dite byzantine.

Ce volume, consacré à l'histoire des îles de l'Empire, traite successivement du cadre géographique et politique, de la population, du peuplement et de l'administration. Il est suivi d'un second volume portant sur l'économie, la société et les relations des îles avec le monde méditerranéen.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages cités en abrégé

Revue.

- AAA: 'Αρχαιολογικά 'Ανάλεκτα ἐξ 'Αθηνῶν.
ABME: 'Αρχεῖον τῶν βυζαντινῶν Μνημείων τῆς 'Ελλάδος.
AD: 'Αρχαιολογικόν Δελτίον.
AE: 'Αρχαιολογική 'Εφημερίς.
AEM: 'Αρχεῖον Εὐβοϊκῶν Μελετῶν.
AM: *Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts. Athenische Abteilung.*
BCH: *Bulletin de Correspondance Hellénique.*
Byz: *Byzantion.*
Byz. Neugr. Jahrb.: *Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher.*
BZ: *Byzantinische Zeitschrift.*
Christ. Krètè: Χριστιανική Κρήτη.
DELM: Δελτίον 'Εταιρείας Λεσβιακῶν Μελετῶν.
Delt. Christ. Arch. Et.: Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς 'Αρχαιολογικῆς 'Εταιρείας.
DOP: *Dumbarton Oaks Papers.*
EEBS: 'Επετηρίς 'Εταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν.
EEKM: 'Επετηρίς 'Εταιρείας Κυκλαδικῶν Μελετῶν.
EEPS: 'Επιστημονική 'Επετηρίς τῆς Πολυτεχνικῆς Σχολῆς.
Krèt. Chron.: Κρητικά Χρονικά.
Kyp. Sp.: Κυπριακαὶ Σπουδαί.
REB: *Revue des Etudes Byzantines.*
REG: *Revue des Etudes Grecques.*
Viz. Vrem.: *Vizantijskij Vremennik.*

Ouvrages et séries.

- AASS: *Acta Sanctorum* collegit I. Bollandus cet, a tomo I Ianuarii (Antverpiae 1643) ad tomum IV Novembris (Bruxelles 1925).
AB: *Analecta Bollandiana*, Bruxelles 1 (1882) — 100 (1982).
Actes de David, Sym, et Georges: *Acta graeca SS. Davidis, Symeonis et Georgii, Mitylenae in insula Lesbo*, AB 18, 1899 pp. 209-368.
Actes de Lavra: P. LEMERLE, A. GUILLOU, N. SVORONOS et Denise PAPACHRYSSANTHOU, *Actes de Lavra I*, Paris 1970 (*Archives de l'Athos V*).
Actes de Patmos: Βυζαντινὰ Ἐγγράφα τῆς μονῆς Πάτμου, Publication du Centre de Recherches byzantines, Athènes 1980. I, Αὐτοκρατορικά par Eras L. Vranoussis, II Δημοσίων par Maria Nustazopoulou-Pelekidou.
Actes du Prôtaton: Denise PAPACHRYSSANTHOU, *Actes du Prôtaton*, Paris 1975 (*Archives de l'Athos VII*).
AHRWEILER, Adm.: Hélène AHRWEILER, *Recherches sur l'Administration de l'Empire byzantin aux 9^e-11^e s.*, BCH 84, Athènes-Paris 1960 pp. 1-109 = Hélène AHRWEILER, *Etudes sur les Structures administratives et sociales de Byzance*, Var. Reprints, Londres 1971 VIII.

- AHRWEILER, *Adm. de la Crète* : Hélène AHRWEILER, L'Administration militaire de la Crète byzantine, *Byz* 31 (Mélanges G. Ostrogorsky) Bruxelles 1961 pp. 217-228 = Hélène AHRWEILER, *Etudes sur les Structures administratives et sociales de Byzance*, Var. Reprints, Londres 1971 XI.
- AHRWEILER, *Chôma* : Hélène AHRWEILER, Chôma-Aggélokastron : Une Forteresse byzantine, *REB* 24, 1966 pp. 278-283 ; Hélène AHRWEILER, *Etudes sur les Structures administratives et sociales de Byzance*, Var. Reprints Londres 1971 X.
- AHRWEILER, *L'Escale* : Hélène AHRWEILER, L'Escale dans le Monde byzantin, *Recueils de la Société Jean Bodin* 32, Bruxelles 1974 pp. 161-178 ; Hélène AHRWEILER, *Byzance, les Pays et les Territoires*, Var. Reprints, Londres 1976 VI.
- AHRWEILER, *Les Forteresses* : Hélène AHRWEILER, Les Forteresses construites en Asie Mineure face à l'invasion seldjoudide, *Akten des XI internationalen Kongresses*, Munich 1960 pp. 182-189 = Hélène AHRWEILER, *Etudes sur les Structures administratives et sociales de Byzance*, Var. Reprints Londres 1971 XVII.
- AHRWEILER, *Frontière* : Hélène AHRWEILER, La Frontière et les frontières de Byzance en Orient, *Actes du XIV^e Congrès intern. des Etudes byzantines* 1971, Bucarest 1974, pp. 209-230 = Hélène AHRWEILER, *Byzance, les Pays et les Territoires*, Var. Reprints Londres 1976 III.
- AHRWEILER, *Géo du Monde iconoclaste* : Hélène AHRWEILER, The Geography of the Iconoclast World, *Iconoclasm*, ed. A. Bryer-Judith Herrin, Birmingham 1977 pp. 21-28.
- AHRWEILER, *La Mer* : Hélène AHRWEILER, *Byzance et la Mer ; La Marine de guerre. La Politique et les Institutions maritimes de Byzance aux VII^e-XV^e siècles*, Paris 1966.
- AHRWEILER, *La Région de Smyrne* : Hélène AHRWEILER, L'Histoire et la Géographie de la Région de Smyrne entre les deux Occupations turques (1081-1317), *TM* I, 1965 pp. 1-167 = Hélène AHRWEILER, *Byzance, les Pays et les Territoires*, Var. Reprints Londres 1976 IV.
- AKROPOLITÈS, *Logos* : A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, Κωνσταντίνου Ἀκροπολίτου λόγος εἰς τόν ἅγιον Βάρβαρον, Ἀνάλεκτα Ἱεροσολυμιτικῆς Σταχυολογίας, t. 1 pp. 405-420.
- ALBERT D'AIX : Histoire des Croisades par Albert d'Aix dans *Collection des Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, ed. Guizot I-II, Paris 1824.
- Alexiade : B. LEIB, *Anne Comnène, Alexiade*, I-III, Paris 1937-1945.
- AL MUQADDASI : AL MUQADDASI, *La meilleure répartition pour la connaissance des provinces*, traduction partielle annotée par A. Miquel, Damas 1963.
- AMBROISE, *L'Estoire : L'Estoire de la Guerre Sainte. Histoire en vers de la troisième Croisade (1190-1192) par Ambroise*. Publiée et traduite d'après le manuscrit unique du Vatican et accompagnée d'une introduction, d'un glossaire et d'une table des noms propres par G. Paris (*Collection de Documents inédits sur l'Histoire de France*), Paris 1897.
- An. *Ianuenses* : CAFFARO, *Annales Ianuenses*, ed. L.T. Belgrano dans *Annali Genovesi di Caffaro e de'suoi continuatori* (5 vol.), I Rome 1890.
- Annales Pisani* : *Annales Pisani* de Bernardo Maragone, ed. M. Lupo Gentile, *RRISS*, t. VI part. 2 Bologne 1936-1944.
- Anon. *Bar.* : *Anonymi Barensis Chronicon*, *RIISS* V.
- ANTONIADIS-BIBICOU, *Douanes* : Hélène ANTONIADIS-BIBICOU, *Recherches sur les Douanes à Byzance, l'« octava », le « kommerkion » et les commerciales*, *Cahiers des Annales* 20, Paris 1963.
- ANTONIADIS-BIBICOU, *Etudes* : Hélène ANTONIADIS-BIBICOU, *Etudes d'Histoire maritime de Byzance. A propos du « Thème des Caravisiens »*, Paris 1966.
- BALADURI : Extraits dans VASILIEV I 270, II 60 sq.
- BALARD : M. BALARD, *La Romanie Génoise (XII^e-début du XV^e siècle)*,

- I-II Rome 1978 (Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome 235).
- BENJAMIN DE TUDELE: M.N. ADLER, *The Itinerary of Benjamin of Tudela*, Londres 1907.
- BENOÎT DE PETERBOROUGH: W. STUBBS, *The Chronicle of the reigns of Henri II and Richard I (A.D. 1169-1192), known commonly under the name of Benedict of Peterborough I-II*, Londres 1867.
- BERTOLOTTO: G. BERTOLOTTO, Nuova serie di documenti sulle relazioni di Genova con l'Impero bizantino dans *ASLI* 28, 1898.
- BOINÈ: Ἀκολουθία ἱερὰ τοῦ ὁσίου καὶ θεοφόρου πατρός ἡμῶν Χριστοδούλου τοῦ θαυματουργοῦ τοῦ καὶ κτήτορος τῆς ἐν τῇ νήσῳ Πάτμῳ περιωνύμου βασιλικῆς καὶ αὐτοκρατορικῆς μονῆς τοῦ ἁγίου ἀποστόλου καὶ εὐαγγελιστοῦ Ἰωάννου τοῦ Θεολόγου ἐν ᾗ καὶ τό τίμιον αὐτοῦ τεθησαύριστα λείψανον. Ἔκδοσις τρίτη ἣ προσετέθησαν ἡ Ὑποτύπωσις αὐτοῦ, ὁ ἐν πλάτει βίος, δύο Ἐγκώμια καὶ Διήγησις θαύματος αὐτοῦ νῦν πρῶτον ἐκδιδόμενα ἐπιμελεῖα καὶ φροντίδι Κυρίλλου ἱεροδιακόνου Βοῖνῃ τοῦ ἐκ τῆς αὐτῆς μονῆς... Athènes 1884.
- BOURAS, Chios: Ch. BOURAS, *Guides to Greece, Chios*, Athènes 1974 (Publications de la Banque Nationale de Grèce).
- BOURAS, Néa Moni: Ch. BOURAS, *Nea Moni on Chios, History and Architecture*, Athènes 1982.
- BRAND, Byzantium: Ch.M. BRAND, *Byzantium confronts the West, 1180-1204*, Cambridge-Massachusetts 1968.
- BRAUDEL, La Médit.: F. BRAUDEL, *La Méditerranée et le Monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, I-II Paris³ 1976.
- BRAUDEL, Les Structures du Quotidien: F. BRAUDEL, *Civilisation matérielle, Economie et Capitalisme, XV^e-XVIII^e siècles*, t. 1, *Les Structures du Quotidien: Le Possible et l'Impossible*, Paris 1979.
- BRYENNIOI: P. GAUTIER, *Nicephori Bryennii historiarum libri quattuor*, CFHB, Bruxelles 1975.
- BUONDELMONTI: *Description des îles de l'Archipel par Cristoforo de' Buondelmonti; version grecque par un anonyme publiée d'après le manuscrit du Sérail, avec une trad. française et un commentaire par E. Legrand*. 1^{re} partie. Paris 1897.
- BURY, Adm. System: J.B. BURY, *The Imperial Administrative System in the Ninth Century, with a revised text of the Kletorologion of Philotheos*, Londres 1911.
- CANARD, Byzance et Arabes: M. CANARD, Les relations politiques et sociales entre Byzance et les Arabes, *DOP* 18, 1964 pp. 35-56.
- CARILE: A. CARILE, *Partitio Terrarum Imperii Romanie*, *Studi Veneziani* VII, Florence 1965 pp. 125-305.
- CHARANIS, Armenians: P. CHARANIS, The Armenians in the Byzantine Empire, *Byzantino-Slavica* 22, Prague 1961 = P. CHARANIS, *Studies on the Demography of the Byzantine Empire*, Variorum Reprints Londres 1972 V.
- CHARANIS, Chronicle of Monemvasia: P. CHARANIS, The Chronicle of Monemvasia and the Question of the Slavonic Settlements in Greece, *DOP* V 1950 pp. 141-166 = P. CHARANIS, *Studies on the Demography of the Byzantine Empire*, Var. Reprints Londres 1972 X.
- CHARANIS, Demography: P. CHARANIS, Observations on the Demography of the Byzantine Empire, *Thirteenth International Congress of Byzantine Studies, Main Papers XIV*, Oxford 1966 = P. CHARANIS, *Studies on the Demography of the Byzantine Empire*, Var. Reprints Londres 1972 I.
- CHARANIS, Transfer: P. CHARANIS, The Transfer of Population as a Policy in the Byzantine Empire, *Comparative Studies in Society and History*, vol. III n°2, La Haye 1961 pp. 140-154 = P. CHARANIS, *Studies on the Demography of the Byzantine Empire*, Var. Reprints Londres 1972 III.
- CHEYNET: J.C. CHEYNET, *Révoltes et mouvements de dissidence dans l'Empire*

- byzantin* (1180-1208), Thèse pour le Doctorat de 3^e Cycle. Soutenue à Paris 1977, 331 p. dact.
- CHONIATÈS : I.A. VAN DIETEN, *Nicetae Choniatae Historia*, Berlin 1975. (Ser. Berolinensis XI.1.).
- CHRISTIDÈS, *La Prise de la Grèce* : V. CHRISTIDÈS, 'Η Κατάληψη τῆς Κρήτης ἀπὸ τοὺς Ἀραβες (824), μία ἀποφασιστική καμπή στὸν ἀγῶνα μεταξύ Βυζαντίου καὶ Ἰσλάμ, Athènes 1982.
- CHRISTIDÈS, *The Moslems of Crete* : V. CHRISTIDÈS, The Moslems of Crete in the Aegean Sea, *Byz.* 51, 1981 pp. 76-111.
- Chroniques Brèves* : P. SCHREINER, *Die Byzantinischen Klein-Chroniken*, Vienne 1975 I (CFHB).
- Chronique de Dandolo* : A. DANDOLO, *Chronica*, ed. E. Pastorello, *RRIISS* XII parte 1, Bologne 1938-1958.
- Chronique d'Ernoul et de Bernard le Trésorier* : M.L. de MAS LATRIE, *Chronique d'Ernoul et de Bernard le Trésorier*, Paris 1861.
- Chronique de Monemvasie* : N.A. BEES, Τό 'περί τῆς κτίσεως τῆς Μονεμβασίας' χρονικόν, *Byzantis* 10, 1909 pp. 37-103.
- CONST. STILBÈS : J. DARROUZÈS, Notes de littérature et de critique, *REB* 18, 1960 p. 184 sq.
- CORNELIUS, *Creta Sacra* : F. CORNELIUS, *Creta Sacra sive de Episcopis utriusque Ritus Graeci et Latini in Insula Cretae accedit*, Venise 1754. Ed. anast. Modène 1971.
- DA COSTA-LOUILLET, *Saints* : G. DA COSTA-LOUILLET, Saints de Constantinople aux VIII^e, IX^e et X^e siècles, *Byz.* 24 1954 pp. 214-216 (Vie de S. André ἐν Κρίσει + 767); *Byz.* 27, 1957 pp. 794-812 (Vie de S. Nicolas le Studite « 793-868 »), pp. 812-823 (Vie de S. Joseph l'Hymnographe 816-886), pp. 836-839 (Vie de Ste-Thomaïs de Lesbos, 1^{re} moit. X^e s.); Saints de Grèce aux VIII^e, IX^e et X^e siècles, *Byz.* 31, 1961 pp. 315-316 (Vie de Ste-Anne de Leucade 890-918), pp. 326-330 (Vie de S. Arsène de Corfou 876-953), pp. 346-365 (Vie de S. Nicôn le Méta-noeïte + après 997).
- DAI : G. MORAVCSIK-R.J.H. JENKINS, *Constantine Porphyrogenitus. De Administrando Imperio*, Dumbarton Oaks 1967.
- DAPPER, *Description* : O. DAPPER, *Description des isles de l'Archipel*, Amsterdam² 1703.
- DARROUZÈS, *Man.* 1 : J. DARROUZÈS, Les Manuscrits originaux de Chypre à la Bibliothèque Nationale, *REB* 8, 1950 pp. 162-197.
- DARROUZÈS, *Man.* 2 : J. DARROUZÈS, Autres Manuscrits originaux de Chypre, *REB* 15, 1957 pp. 131-168.
- DARROUZÈS, *Notes* 1 : J. DARROUZÈS, Notes pour servir à l'histoire de Chypre, *Kyp. Sp.* 20, 1956 pp. 33-63.
- DARROUZÈS, *Notes* 2 : J. DARROUZÈS, Notes pour servir à l'histoire de Chypre, *Kyp. Sp.* 23, 1959 pp. 25-26.
- DARROUZÈS, *Notes* 3 : J. DARROUZÈS, Notes pour servir à l'histoire de Chypre, *Kyp. Sp.* 17, 1953 pp. 81-102.
- DARROUZÈS, *Notitiae* : J. DARROUZÈS, *Notitiae Episcopatum Ecclesiae Constantinopolitanae*, Paris 1981.
- De Cer* : CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, *De Cerimoniis*, I-II, Bonn 1829-1830.
- Descriptio Totius Mundi* : J. ROUGÉ, *Expositio Totius Mundi et Gentium*, Paris 1966 (Sources Chrétiennes n° 124).
- De Thema* : A. PERTUSI, *Costantino Porfirogenito. De Thematribus, Introduzione-Testo Critico-Commento*. Citta' Del Vaticano 1952 (Studi E Testi 160).
- Diatyposis d'Athanase* : Ph. MEYER, *Die Haupturkunden für die Geschichte der Athosklöster*, Leipzig 1894 pp. 123-130.
- DÖLGER, *Die Kaiserurkunden* : F. DÖLGER, Die Kaiserurkunden den Johannes Theologos-Klosters auf Patmos, *BZ* 28, 1928 pp. 332-371.
- DÖLGER, *Reg* : F. DÖLGER, *Regesten der Kaiserurkunden des Oströmischen Reiches*, I-V, Munich 1924-1965.

- DÖLGER, *Schatzkammern* : F. DÖLGER, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, Munich 1948.
- DOXOPATRÈS : G. PARTHEY, *Hieroclis Synecdemus et Notitiae Episcopatum*, Amsterdam ² 1967 pp. 265-308.
- DUCANGE : DUCANGE, *Glossarium ad Scriptores Mediae et Infimae Graecitatis*, I-II Lyon 1688 (Photo Austria 1958).
- Enkômion d'Athanase* : *Enkômion de Christodule par Athanase d'Antioche*, ed. Boinè pp. 134-162.
- Enkômion de Theod.* : *Enkômion de Christodule par Théodosios moine de Byzance*, ed. Boinè pp. 163-208.
- ÉTIENNE DE BYZANCE : Stephan von BYZANZ, *Ethnika, Stephani Byzantii Ethnicorum quae supersunt ex recensione Augusti Meinekii*, Graz ² 1958.
- EUSTATHE : K. MULLER, *Geographi Graeci Minores*, II, Hildesheim 1965.
- EUSTATHE, *Opuscula* : Th.L.F. TAFEL, *Eustathii Metropolitae Thessalonicensis Opuscula*, Francfort 1832.
- FOULQUE DE CHARTRES : FOULQUE DE CHARTRES ed. Hagenmeyer, Heidelberg 1913 = *RHC Occ III* p. 320 sq.
- GAUTIER, *Défection* : P. GAUTIER, *Défection et Soumission de la Crète sous Alexis I^{er} Comnène*, *REB* 35, 1977 pp. 215-227.
- G. de POUILLE : Marguerite MATHIEU, *Guillaume de Pouille. La Geste de Robert Guiscard*, Palerme 1961 (Testi et Monumenti 4).
- GELZER, *Ungedruckte* : H. GELZER, *Ungedruckte und Ungenügend Veröffentlichte Texte der Notitiae Episcopatum*, Abh der K. Bayer Philol. Kl. 21 (1900),
- GÉNÉSIOS : A. LESMUELLER-WERNER et I. THURN, *Iosephi Genesis Regum Libri Quattuor*, Berlin 1978 (CFHB).
- Géo d'Edrisi* : P.A. JAUBERT, *La Géographie d'Edrisi*, Amsterdam ³ 1975.
- GEORGES LE MOINE : C. de BOOR, *Georgii Monachi Chronicon* 1-2, Leipzig 1904.
- GERLAND, *Noblesse Crétoise* : E. GERLAND, *Histoire de la Noblesse Crétoise au Moyen Age*, *ROL X*, 1903-1904 pp. 172-247 ; *ROL XI*, 1905-1908, pp. 7-144.
- GEROLA, *Katalogos* : G. GEROLA, *Τοπογρ. Κατάλ. τῶν τοιχογ. ἐκκλησ τῆς Κρήτης Herakleion* ² 1961.
- GEROLA, *Monumenti* : G. GEROLA, *Monumenti Veneti nell'Isola di Creta, Ricerche e descrizione fatte dal dottor Giuseppe Gerola per incarico del R. Istituto*, I-II-III, Venise 1905-1917.
- Gesta Triumphalia* : *Gesta triumphalia per Pisanos facta de captione Hierusalem et civitatis maioricarum et aliarum civitatum et de triumpho habito contra Ianuenses*, ed. M. Lupo Gentile, *RRIISS* ² t. VI parte 2 Bologne 1936-1944.
- GOITEIN, *A Mediterranean Society* : S.D. GOITEIN, *A Mediterranean Society, The Jewish Communities of the Arab World as portrayed in the documents of the Cairo Geniza, I Economic Foundations, II The Community, III The Family*, University of California Press, Berkeley-Los Angeles-Londres 1967-1978.
- GRÉGOIRE, *Ins. d'As. Min.* : H. GRÉGOIRE, *Recueil des Inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure* ², Amsterdam 1968.
- GRUMEL, *Reg.* : V. GRUMEL, *Les Regestes des Actes du Patriarcat de Constantinople*, vol. I *Les Actes des Patriarches*, Fasc. II *Les Regestes de 715 à 1043*. Fasc. III *Les Regestes de 1043 à 1206*, Soc. Assumpt. Chalcedonensis, 1936-1947.
- GUILL. DE TYR CONT. : *Extraits inédits de Guillaume de Tyr relatifs à l'établissement et aux premiers temps de la domination franque dans l'île de Chypre*, ed. Mas-Latrie, *Histoire* t. 2 pp. 1-19.
- HALKIN, *Bibl. Hag. Graeca* : F. HALKIN, *Bibliotheca Hagiographica Graeca*, I-II-III Bruxelles ³ 1957 (Subsidia Hagiographica n° 8-a).
- HENDY, *Coinage* : M.F. HENDY, *Coinage nad Money in the Byzantine Empire 1081-1261*, Dumbarton Oaks 1969.
- HERRIN, *Byzantine Kythera* : Judith HERRIN, *Byzantine Kythera* dans

- J.N. COLDSTREAM and G.L. HUXLEY, *Kythera Excavations and Studies conducted by the University of Pennsylvania Museum and the British School at Athens* 1972.
- HERRIN, *Byz. Prov. Government* : Judith HERRIN, Realities of Byzantine Provincial Government : Hellas and Peloponnesos (1180-1205), *DOP* 29, 1975 pp. 255-284.
- HEYD : W. HEYD, *Histoire du Commerce du Levant au Moyen Age*, I, Leipzig² 1936.
- HIEROCLÈS : E. HONIGMANN, *Le Synecdèmos d'Hieroclès et l'Opusculé géographique de Georges de Chypre*, Bruxelles 1939.
- HILL, *History* : Sir George HILL, *A History of Cyprus*, I *To the Conquest by Richard Lion Heart*, II *The Frankish Period* (1192-1432) III *The Frankish Period* (1432-1571), Cambridge 1940.
- IBN HAUQAL : IBN HAUQAL, *Configuration de la Terre*, trad. J.H. Kramers et G. Wiet, Paris 1964.
- IBN JOBAÏR : IBN JOBAÏR, *Voyages*, tr. française de M. Gaudefroy-Demombynes, Paris 1949.
- It. Russes* : M^{me} B. de KHITROVO, *Itinéraires russes en Orient*, traduits pour la Société de l'Orient Latin, Genève 1889.
- JEAN D'ANTIOCHE : P. GAUTIER, Diatribes de Jean l'Oxite contre Alexis I^{er} Comnène, *REB* 28 1970 pp. 5-55.
- JENKINS : R.J.H. JENKINS, Cyprus between Byzantium and Islam, A.D. 688-965, *Studies Presented to D.M. Robinson* 11, Washington University, Saint-Louis 1953, pp. 1006-1014 = R.J.H. JENKINS, *Studies on Byzantine History of the 9th and 10th Centuries*, Var. Reprints Londres 1970 XXII.
- JENKINS, *Leo VI's Cretan Expedition* : R.J.H. JENKINS, The Date of Leo VI's Cretan Expedition, *Prosphora eis St Kyriakiden, Hellenica* 4, 1953 = R.J.H. JENKINS, *Studies on Byzantine History of the 9th and 10th Centuries*, Var. Reprints Londres 1970 XIV.
- JENKINS, *The Mission of St Demetrianus* : R.J.H. JENKINS, The Mission of St. Demetrianus of Cyprus to Bagdad, *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves Mélanges Grégoire* 1949 = R.J.H. JENKINS, *Studies on Byzantine History of the 9th and 10th Centuries*, Var. Reprints Londres 1970 XVI.
- JGR : ZEPOS A. et P., *Jus Graecoromanum*, t. 1-7, Athènes 1931.
- JOLIVET, *Peinture Byzantine* : Catherine JOLIVET, Les Débuts de la Peinture en Grèce, *Revue de l'Art* 38, 1977 pp. 48-62.
- KALOKYRÈS, *Fresques byz. de Crète* : K.D. KALOKYRÈS, Αἱ βυζαντιναὶ τοιχογραφίαι τῆς Κρήτης, Συμβολή εἰς τὴν χριστιανικὴν Τέχνην τῆς Ἑλλάδος, Athènes 1957.
- KARLIN-HAYTER, *Notes* : Patricia KARLIN-HAYTER, Notes sur les archives de Patmos comme source pour la démographie et l'économie de l'île, *Byzantinische Forschungen* 5, 1977 pp. 189-215.
- KEKAUMÉNOS : B. WASSILIEWSKY et V. JERNSTEDT, *Cecaumeni Strategicon et incerti scriptoris de Officiis regis Libellus*, St. Petersburg 1896.
- KODER, *Negroponte* : J. KODER, *Negroponte, Untersuchungen zur Topographie und Siedlungsgeschichte der Insel Euböia während der Zeit der Venezianerherrschaft* (VTIB 1), Vienne 1973.
- KOLODNY : E. KOLODNY, *La Population des Iles de la Grèce. Essai de Géographie insulaire en Méditerranée orientale*, I-II, Aix-en-Provence 1973.
- LAKE : K. et S. LAKE, *Monumenta Palaeographica vetera. First Series, Dated Greek minuscule Manuscripts to the Year 1200*, Boston-Massachusetts 1934-1939.
- LAURENT, *Adm.* : V. LAURENT, *Le Corpus des Sceaux de l'Empire byzantin, II L'Administration centrale*, Paris 1981.
- LAURENT, *BM* : V. LAURENT, Les Bulles métriques dans la Sigillographie byzantine, Extraits de *Hellenika* IV-VIII.
- LAURENT, *Corpus* : V. LAURENT, *Le Corpus des Sceaux de l'Empire byzan-*

- tin, V *L'Eglise*, V1 *Première partie: L'Eglise de Constantinople*. A. *La Hiérarchie*, V2 *Première partie (suite): I L'Eglise de Constantinople: Le Clergé et les Moines*. II. *Les Archevêchés autocéphales (Chypre et Bulgarie)*. Deuxième partie, I. *Les Patriarcats orientaux (Alexandrie, Antioche, Jérusalem)*. II. *Supplément*. V3 *Supplément*. Paris, Éditions du CNRS 1963-1972.
- LAURENT, *La Crète*: V. LAURENT, *Le Statut de la Crète byzantine avant et après sa libération du joug arabe (961)*, *Krèt. Chron.* 15-16, 1961-1962 p. 383 sq.
- LAURENT, *Les Fastes*: V. LAURENT, *Les Fastes épiscopaux de l'Église de Chypre*, *REB* 6, 1948 pp. 153-166.
- LAURENT, *Orghidan*: V. LAURENT, *La Collection C. Orghidan*, Paris 1952.
- LAURENT, *Vatican*: V. LAURENT, *Les Sceaux byzantins du Médailleur Vatican présentés, décrits et commentés par V. Laurent*, Medagliere della Bibliotheca Vaticana LI, Citta del Vaticano 1962.
- LE GOFF, *L'Occident Médiéval*: Jacques LE GOFF, *La Civilisation de l'Occident Médiéval*, Paris 1977.
- LEMERLE, *Esquisse*: P. LEMERLE, *Esquisse pour une Histoire agraire de Byzance. Les Sources et les Problèmes*, *Revue Historique* 219-220, 1958 (*Esquisse* 1 t. 219 pp. 32-74; *Esquisse* 2 t. 219 pp. 254-284; *Esquisse* 3 t. 220 pp. 43-94).
- LEMERLE, 5 *Etudes*: P. LEMERLE, *Cinq Etudes sur le XI^e siècle byzantin*, Paris 1977.
- LEMERLE, *Histoire de la Péninsule Balk.*: P. LEMERLE, *Les anciens Recueils des Miracles de St-Démétrius et l'Histoire de la Péninsule balkanique*, *Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques*, 5^e série, t. 65, 1979, p. 10-11.
- LEMERLE, *Miracles de Démétrius*: P. LEMERLE, *Les plus anciens Recueils des Miracles de Saint Démétrius*, I *Le Texte*, II *Commentaire*, Paris 1979-1981.
- LEMERLE, *Le Premier Humanisme*: P. LEMERLE, *Le Premier Humanisme byzantin, Notes et Remarques sur Enseignement et Culture à Byzance des origines au X^e siècle*, Paris 1971.
- LEMERLE, *Prolégomènes*: P. LEMERLE, *Prolégomènes à une édition critique et commentée des « Conseils et Récits » de Kékauménos*, Mémoires de l'Académie royale de Belgique, Bruxelles 1960.
- LEMERLE, *Recherches*: P. LEMERLE, *Recherches sur le Régime agraire à Byzance: La Terre militaire à l'Époque des Comnènes*, *Cahiers de Civilisation médiévale* II, 1959 pp. 261-281.
- LEMERLE, *Thomas le Slave*: P. LEMERLE, *Thomas le Slave*, *TM* 1, Paris 1965 pp. 255-297 = P. LEMERLE, *Essais sur le Monde byzantin*, Var. Reprints Londres 1980 III.
- LEMERLE, *La Vie Ancienne*: P. LEMERLE, *La Vie ancienne de Saint Athanase l'Athonite composée au début du XI^e siècle par Athanase de Lavra, Le Millénaire du Mont-Athos 963-1963*, *Etudes et Mélanges* I. Chevetogne 1963 pp. 59-100 = P. LEMERLE, *Le Monde de Byzance: Histoire et Institutions*. Var. Reprints Londres 1978 XXI.
- LE QUIEN, *Or. Christ.*: M. LE QUIEN, *Oriens Christianus, in quatuor Patriarchatus digestus quo exhibentur Ecclesiae, Patriarchae, caeterique praesules totius orientis*, Paris Typographia regia 1740.
- Lettre d'Alexis*: *PG* 131 col. 565-568.
- LIUTPRAND: E. POGNON, *L'An Mille*, Paris 1947 pp. 7-37.
- MALATERRA: GAUDEFREDUS MALATERRA, *De rebus gestis Rogerii Calabriae et Siciliae comitis et Roberti Guiscardi ducis fratris eius*, A Cura di E. Pontieri, *RRISS* ² V, partie I, Bologna 1928.
- MANASSÈS: K. HORNA, *Das Hodoiporikon des Konstantin Manasses*, dans *BZ* 13, 1904, pp. 313-355.
- MANGO, *Chypre Carrefour*: C. MANGO, *Chypre, Carrefour du Monde byzantin*, *Rapports du 15^e Congrès Int. d'Etudes byzantines*, Athènes 1976. Tiré à part.

- MANOUSAKAS, *La Famille Chortatzis* : M.I. MANOUSAKAS, Contribution à l'histoire de la famille crétoise des Chortatzis, *EEBS* 26, 1956 pp. 231-300 (en grec).
- MANSI : J.D. MANSI, *Sacrorum Conciliorum Nova et Amplissima Collectio*, I-XII Florentiae 1759-1767 ; XIV-XXXI Venetiis 1769-1798 (Akademische Druck-U. Verlagsanstalt Graz² 1961).
- MAS LATRIE, *Histoire* : Comte Louis de MAS LATRIE, *Histoire de l'Ile de Chypre sous le règne des princes de la Maison de Lusignan*, I-III, Paris 1861-1865 (avec Atlas).
- MAS'UDI : MAS'UDI, *Les Prairies d'Or*, tr. C. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, I-IX Paris 1861-1877.
- MATHIEU D'EDESSE : *Chronique de Mathieu d'Edesse (962-1136) avec la Continuation de Grégoire le Prêtre jusqu'en 1162* dans E. DULAURIER, *Bibliothèque Historique Arménienne ou Choix des Principaux Historiens Arméniens*, Paris, 1858.
- MEGAW, *Byz. Arch.* : A.H.S. MEGAW, Byzantine Architecture and Decoration in Cyprus, Metropolitan or Provincial ? *DOP* 28, 1974 pp. 59-88.
- MGHSS : *Monumenta Germaniae Historica Scriptores*.
- MICHEL CHONIATÈS : S. LAMPROS, Μιχ' Ἀκομινάτου Σωζόμενα, I-II, Athènes 1879-1880.
- MICHEL LE SYRIEN : J.B. CHABOT, *Chronique de Michel le Syrien, Patriarche Jacobite d'Antioche*, Bruxelles² 1963.
- MILES, *Byzantium and the Arabs* : G.C. MILES, Byzantium and the Arabs : Relations in Crete and the Aegean Area, *DOP* 18, 1964 pp. 3-32.
- MM : F. MIKLOSICH-J. MÜLLER, *Acta et Diplomata graeca Medii Aevi*, I-VI, Vienne 1860-1890.
- MOROZZO-LOMBARDO : R. MOROZZO DELLA ROCCA-A. LOMBARDO, *Documenti dei Commercio Veneziano nei secoli XI-XIII*, I-II Rome 1940 (Regesta Chartorum Italiae 28 et 29).
- MOUZALÔN : S.I. DOANIDOU, 'Η παραίτησις Νικολάου Μουζαλωνος από τῆς Ἀρχιεπισκοπῆς Κύπρου. Ἀνέκδοτον ἀπολογητικόν ποίημα, *Hellenika* 7, 1934 pp. 109-150.
- MÜLLER : G. MÜLLER, *Documenti sulle relazioni delle cita toscane coll'Oriente cristiano e coi turchi fino all'anno MDXXXI*, Florence 1879, réimp. Rome 1966.
- Myt. Sacra : I.G. KLEOMBROUTOU, Métropolit de Mitylène, *Mytilena Sacra* t. 3 Thessalonique 1976.
- NICOLAS I, *Lettres* : R.J.H. JENKINS-L.G. WESTERINK, *Nicholas I, Patriarch of Constantinople Letters*, Dumbarton Oaks 1973.
- OIKONOMIDÈS, *Céphalonie et Longobardie* : N. OIKONOMIDÈS, Constantin VII Porphyrogénète et les Thèmes de Céphalonie et de Longobardie, *REB* 23, Paris 1965 pp. 118-123 = N. OIKONOMIDÈS, *Documents et Etudes sur les Institutions de Byzance (VII^e-XV^e s.)*, Londres 1976 XI.
- OIKONOMIDÈS, *La Décomposition* : N. OIKONOMIDÈS, La Décomposition de L'Empire Byzantin à la veille de 1204 et les Origines de l'Empire de Nicée : A propos de la Partitio Romaniae, *Rapports du 25^e Congrès Int. d'Et. Byz.* Athènes 1976 (tiré à part).
- OIKONOMIDÈS, *Hommes d'Affaires* : N. OIKONOMIDÈS, *Hommes d'Affaires grecs et latins à Constantinople (XIII^e-XV^e siècles)*, Conférence Albert le Grand 1977, Montréal-Paris 1979.
- OIKONOMIDÈS, *Listes* : N. OIKONOMIDÈS, *Les Listes de Préséance byzantines des IX^e et X^e siècles* Paris 1972.
- OIKONOMIDÈS, *Les Episképseis de Crète* : N. OIKONOMIDÈS, 'Η διανομή τῶν βασιλικῶν ἑπισκέψεων τῆς Κρήτης (1170-1171) καί ἡ δημοσιονομική πολιτική τοῦ Μανουήλ Α' Κομνηνοῦ. Περαιχμένα τοῦ III Διεθνoῦς Κρητολογικοῦ Συνεδρίου, t. III Athènes 1968 pp. 195-201 = N. OIKONOMIDÈS, *Documents et Etudes sur les Institutions de Byzance (VII^e-XV^e s.)*, Var. Reprints Londres 1976 XVII.
- PANAGIOTAKIS, *Conquête de la Crète* : N.M. PANAGIOTAKIS, Ζητήματά τινα

- τῆς κατακτῆσεως τῆς Κρήτης ὑπό τῶν Ἀράβων, *Krèt. Chron.* 15, 1961 pp. 10-41.
- PANAYOTIDIS, *Monuments de Grèce* : Maria PANAYOTIDIS, *Les Monuments de Grèce depuis la fin de la Crise iconoclaste jusqu'à l'An 1000*, Thèse de Doctorat de 3^e Cycle ronéot. Paris 1969.
- PAPADOPOULOS, *La Crète* : I.B. PAPADOPOULOS, Ἡ Κρήτη ὑπὸ τοὺς Σαρακηνοὺς (824-961), *Texte und Forschungen zur Byzantinisch-Neugriechischen Philologie* n° 43, Athènes 1948.
- PAPAGEORGHIOU, *Bucarest 80* : A. PAPAGEORGHIOU, Art in the Naxos and Cyprus Islands, compared to the Administrative Structure of these Areas, 15^e *Congrès Int. des Sciences Historiques*, Bucarest 1980, *Rapports* III pp. 7-13.
- PAPAGEORGHIOU, *Bucarest 74* : A. PAPAGEORGHIOU, Recently Discovered Wall-Paintings in 10th-11th Century Churches of Cyprus, *Actes du 14^e Congrès Int. des Etudes byzantines*, Bucarest 1971 III pp. 411-415.
- Par. Kyp. Ch. : Παράλιος Κυπριακὸς ῥῶρος, Ἀποδελτίωση πηγῶν καὶ καταγραφή μνημείων (μέσα ΙΙου-τέλη ΙΙΙου αἰ). Ἐθνικὸν Ἰδρυμα Ἑρευνῶν, Κέντρον βυζαντινῶν Ἑρευνῶν, Athènes 1982.
- PARADISSIS, *Fortresses* : Al. PARADISSIS. *Fortresses and Castles of Greece*, vol. III, *Fortresses and Castles of Greek Islands*, Athènes 1976.
- PG : *Patrologia graeca* (Migne).
- PL : *Patrologie latine* (Migne).
- PLATON, *Basiliques* : N. PLATON, Αἱ ξυλόστεγοι παλαιοχριστιανικαὶ βασιλικάι τῆς Κρήτης, *Actes du 9^e Congrès Int. des Etudes byzantines*, Thessalonique 1953, I pp. 415-432.
- PO : *Patrologia Orientalis*, ed. R. Graffin-F. Nau, I-XXVII, Paris 1907-1958.
- Poème d'Alexis : P. MAAS, Die Musen des Kaisers Alexios I, *BZ* 22, 1913 pp. 348-369.
- POLEMIS, *The Doukai* : D.I. POLEMIS, *The Doukai, a Contribution to Byzantine Prosopography*, Londres 1968.
- PSELLOS : E. RENAULD, *Michel Psellos, Chronographie*, I-II, Paris 1926-1928.
- PSELLOS, *Scripta Minora* : E. KURTZ-F. DREXL, *Michaelis Pselli Scripta minora magnam Partem ad huc inedita*, I-II, Milan 1936-1941.
- RALLÈS-POTLÈS : G. RALLÈS-M. POTLÈS, Σύνταγμα τῶν θείων καὶ ἱερῶν κανόνων τῶν τε ἁγίων καὶ πανευφύμων ἀποστόλων, καὶ τῶν ἱερῶν οἰκουμενικῶν καὶ τῶν κατὰ μέρος ἁγίων πατέρων, Athènes 1852.
- REGEL, *Fontes* : W. REGEL, *Fontes Rerum byzantinorum, Sumptibus Academiae Caesareae Scientiarum*, I-II, Petropolis 1892-1917.
- Relation de Saewulf : Relation des voyages de Saewulf à Jérusalem et en Terre Sainte pendant les années 1102-1103, *Recueil de Voyages et de Mémoires publié par la Société de Géographie*, IV, Paris 1839.
- RHC Grecs : *Recueil des Historiens des Croisades, Historiens Grecs.*
- RHC Occ : *Recueil des Historiens des Croisades, Historiens Occidentaux.*
- RHC Or. : *Recueil des Historiens des Croisades, Historiens Orientaux.*
- RICHARD, *Une Economie* : J. RICHARD, Une Économie coloniale ? Chypre et ses ressources agricoles au Moyen Age, *Byzantinische Forschungen* 5, 1977 pp. 331-352.
- ROGER DE HOVEDEN : W. STUBBS, *Chronica magistri Rogeri de Hovedene*, I-IV, Londres 1868-1871.
- ROSENBLUM : Jean KINNAMOS, *Chronique*, traduite par J. Rosenblum, Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences humaines de Nice 10, 1972.
- ROUGÉ, *Recherches* : J. ROUGÉ, *Recherches sur l'organisation du commerce maritime en Méditerranée sous l'Empire romain*, Paris 1976.
- RRISS : Nouvelle édition des *Rerum Italicarum Scriptores* de A. Muratori.
- RUDT DE COLLENBERG, *L'Empereur Isaac* : W.H. RUDT DE COLLENBERG. L'Empereur Isaac de Chypre et sa fille, *Byz.* 38, 1968 pp. 123-179.

- Saints de Chypre* : H. DELEHAYE, *Saints de Chypre*, AB 26, 1907 pp. 161-301.
- Samos XIV* : Renate TÖLLE-KASTENBEIN, *Das Kastro Tigani, Samos XIV*, Bonn 1974.
- SATHAS, *Mes. Bibl.* : K. SATHAS, *Μεσαιωνική βιβλιοθήκη*, I-VII, Venise-Paris 1872-1894.
- SCHLUMBERGER, *Mélanges* : G. SCHLUMBERGER, *Mélanges d'Archéologie byzantine*, Paris 1895.
- SCHLUMBERGER, *Sig.* : G. SCHLUMBERGER, *Sigillographie de l'Empire Byzantin*, Paris 1884.
- SCHNEIDER, *Samos* : A.M. SCHNEIDER, *Samos in frühchristlicher und Byzantinischer Zeit*, AM 54, 1929 p. 101 sq.
- SEIBT : W. SEIBT, *Die Byzantinischen Bleisiegel in Oesterreich*, 1. Teil. *Kaiserhof*, Vienne 1978.
- SKOUTARIOTÈS : SATHAS, *Mes. Bibl.* VII, pp. 1-556.
- SKYLITZÈS : J. THURN, *Ioannis Scylitzae Synopsis Historiarum*, Berlin 1973.
- SODINI, *Thasos* : J.P. SODINI, *Thasos du 6^e au 7^e s. Contribution à l'Etude du Bassin Egéen à l'époque paléochrétienne*, Thèse de Doctorat d'État soutenue à Paris, 1974-1975 (dact.).
- SOTIRIOU, *Mnèmeia* : G.A. SOTIRIOU, *Τά βυζαντινά μνημεῖα τῆς Κύπρου*, Athènes, Académie d'Athènes 1935.
- Souda* : *Suidae Lexicon*, ed. Adler, Lipsiae in Aedibus B.G. Teubneri I-V.
- SPANAKIS, *Crète* : S.G. SPANAKIS, *Κρήτη, I Κεντρική - 'Ανοτολική, II Δυτική. Κρήτη. Τουρισμός - 'Ιστορία - 'Αρχαιολογία*, Héracleion.
- STADTMÜLLER : G. STADTMÜLLER, *Michael Choniates, Metropolit von Athen (c.a. 1138-c.a. 1222)*, *Orientalia Christiana* 91, fev.-mars 1934.
- STEPHANIDÈS : B.K. STEPHANIDÈS, *Οἱ κώδικες τῆς Ἀδριανουπόλεως*, BZ 14, 1905 p. 594 sq.
- STRABON : *The Geography of Strabo with an English translation by Horace Leonard Jones*, 8 vol., Londres 1917.
- A consulter :
- STRABON, *Géographie*, I1-2, II, III, V, VII, VIII, Paris 1969 (cette nouvelle édition est incomplète pour les îles).
- SVORONOS, *Cadastre* : N. SVORONOS, *Recherches sur le Cadastre byzantin et la Fiscalité aux XI^e-XII^e siècles ; Le Cadastre de Thèbes*, BCH 83, Paris-Athènes 1959 = N. SVORONOS, *Etudes sur l'Organisation intérieure, la Société et l'Economie de l'Empire byzantin*, Var. Reprints Londres 1973 III.
- SVORONOS, *Dochè* : N. SVORONOS, *Notes à propos d'un procédé de Techniques fiscales : La Dochè*, REB 24, *Mélanges Venance Grumel I*, 1966, pp. 97-106 = N. SVORONOS, *Etudes sur l'organisation intérieure, la Société et l'Economie de l'Empire byzantin*, Var. Reprints Londres 1973 IV.
- SVORONOS, *Petite et Grande Exploitation* : N. SVORONOS, *Petite et grande exploitation à Byzance*, Annales 11, Paris 1956 pp. 325-335 = N. SVORONOS, *Etudes sur l'Organisation intérieure, la Société et l'Economie de l'Empire byzantin*, Var. Reprints Londres 1973 II.
- SVORONOS, *Structures Economiques* : N. SVORONOS, *Remarques sur les structures économiques de l'Empire byzantin au XI^e siècle*, TM 6, 1976 pp. 49-67.
- Tabula Imperii1* : J. KODER-F. HILD, *Tabula Imperii Byzantini, I Hellas und Thessalia*, Vienne 1976.
- Tabula Imperii3* : P. SOUSTAL-J. KODER, *Tabula Imperii Byzantini, III Nikopolis und Kephallènia*, Vienne 1981.
- Testament de Xénos* : N.B. TOMADAKIS, *Ὁ Ἅγιος Ἰωάννης ὁ ξένος καὶ ἡ διαθήκη αὐτοῦ*, Krèt. Chron. 2, 1948 pp. 47-72.
- THÉOPHANE : C. De BOOR, *Theophanis Chronographia*, 1-2, Lipsiae 1883 (Hildesheim ² 1963).

- THIRIET, *La Romanie* : F. THIRIET, *La Romanie vénitienne au Moyen Age, le développement et l'exploitation du domaine colonial vénitien* (12^e-15^e s.), Paris 1959.
- TM : *Travaux et Mémoires* (Centre de Recherche d'Histoire et Civilisation de Byzance).
- T-TH : G.L.Fr. TAFEL-G.M.THOMAS, *Urkunden zur älteren Handels und Staatsgeschichte der Republik Venedig mit Besonderer Beziehung auf Byzanz und die Levante*, I-III, Amsterdam² 1964.
- TOMADAKIS, *Problēmata* : N.B. TOMADAKIS, Προβλήματα τῆς ἐν Κρήτῃ ἀραβοκρατίας (826-961). Περὶ τῆς δῆθεν ἀλλοιωσεως τοῦ πληθυσμοῦ ἐξ ἀπόψεως ἐθνολογικῆς καὶ ὁρησκευτικῆς, *EEBS* 30, 1960, pp. 1-34.
- TOURNEFORT : J. PITTON DE TOURNEFORT, *Relation d'un voyage du Levant fait par ordre du roi contenant l'histoire ancienne et moderne de plusieurs îles de l'Archipel, de Constantinople, des côtes de la Mer Noire, de l'Arménie, de la Géorgie, des frontières de Perse et de l'Asie Mineure, avec les plans des villes* Lyon 1727, 3 vol.
- TSIKNOPOULOS, *Kypriaka* : I. TSIKNOPOULOS, Κυπριακά τοῦ Ἀγίου Νεοφύτου, *Kyp. Sp.* 24, 1960 pp. 111-149.
- Typikon d'Athanase* : Ph. MEYER, *Die Haupturkunden für die Geschichte der Athosklöster*, Leipzig 1894 pp. 102-122.
- Typikon de Neilos* : MM V pp. 392-432.
- Typikon de Néophyte* : I. TSIKNOPOULOS, Νεοφύτου πρεσβυτέρου, μοναχοῦ καὶ ἐγκλείστου, Τυπικὴ σὺν Θεῷ Διαθήκη, *Laings MS III 811 de la Bibliothèque de l'Université d'Edimbourg*, Larnax 1952.
- Typikon du Pantocrator* : P. GAUTIER, Le Typikon du Christ Sauveur Pantocrator dans *REB* 32, 1974 pp. 1-145.
- VANNIER : J.F. VANNIER, *Familles byzantines. Les Argyroi (IX^e-XII^e siècles)*, Publications de la Sorbonne. Byzantina 1. 1975.
- VASILIEV : A.A. VASILIEV, *Byzance et les Arabes I La Dynastie d'Amorium (820-867)*, II1 *La Dynastie Macédonienne (867-959)*, II2 *Extraits des Sources arabes trad. par M. Canard*, Bruxelles 1935-1950.
- VASMER, *Die Slaven* : M. VASMER, *Die Slaven in Griechenland*, Leipzig 1970.
- Vie d'André de Crète* : A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, Ἀνάλεκτα ἱεροσολ. σταχυολογίας V pp. 169-179 (HALKIN, *Bib. Hag. Graeca* 113).
- Vie d'Anne de Leukade* : AASS Juillet V pp. 486-489.
- Vie d'Athanase Vie A* : LEMERLE, *La Vie Ancienne*.
Vie B : L. PETIT, *Vie de Saint Athanase l'Athonite*, AB 25 (1906) pp. 5-87.
- Vie d'Athanasie d'Égine* : AASS Août III col. 168-175.
- Vie de Christodule* : *Vie de Christodule par Jean Métropolite de Rhodes*, ed. Boinè pp. 109-133 ; *Vie B inédite* : *Actes de Patmos I* pp. 13-16*.
- Vie de Constantin le Juif* : AASS Nov IV pp. 628-656.
- Vie de Dēmētrianos de Chytri* : H. GRÉGOIRE, Saint Démétrianos évêque de Chytri (île de Chypre), *BZ* 16, 1907 pp. 204-240 (AASS Nov III pp. 300-308).
- Vie d'Etienne le Jeune* : PG 100 col. 1070-1186.
- Vie d'Euthyme le Jeune* : L. PETIT, *Vie et office de Saint-Euthyme le Jeune*, *Revue de l'Orient Chrétien* 1903 pp. 155-205.
- Vie de Grégoire d'Assos* : F. HALKIN, Saint Grégoire d'Assos. *Vie et Synaxaire inédits* (BHG et Auctarium 710 a etc...), AB 102, 1984 pp. 5-35.
- Vie de Kosmas de Maiouma* : Th.E. DETORAKIS, Ἀνέκδοτος βίος Κοσμά τοῦ Μαίουμα, *EEBS* 41, 1974 pp. 259-296.
- Vie de Lazare* : AASS Nov III pp. 508-588.
- Vie de Léonce* : *Vie de Léonce par Théodosios Goudelès* : Λόγοι Πανηγυρικοὶ Δ' τοῦ πανιερωτάτου ἀρχιεπισκόπου Φιλαδελφείας... Κυροῦ Μακαρίου τοῦ χουσοκεφάλου οἷς ἕτερα ἄττα προσετέθησαν οἷον βίος τοῦ ἐν ἀγίοις πατρὸς ἡμῶν Λεοντίου πατριάρχου Ἱεροσολύμων Vienne, 1794 pp. 380-434.
- Vie de Luc le Jeune* : PG 111 col. 442-444 (autres ed., cf. VASILIEV I p. 58).
- Vie de Meletios le Jeune* : V.G. VASILJEVSKIJ, Νικολάου ἐκ Μεθώνης καὶ Θεοδώρου

- τοῦ Προδρόμου συγγραφέων τῆς 13' ἑκατονταετηρίδος βίου Μελετίου τοῦ νέου, *Pravoslavni Palestinski Sbornik* 17, St. Petersbourg 1886 pp. 1-39.
- Vie de Nicolas* : G. ANRICH, *Hagios Nikolaos, Der Heilige Nikolaos in der Griechischen Kirche I-II*, Leipzig 1913-1917.
- Vie de Nicolas Stoudite* : PG 105 col. 864-925.
- Vie de Nikôn* : S.P. LAMPROS, 'Ο βίος Νίκωνος τοῦ Μετανοεῖτε, *NH* 3, 1906 pp. 129-228.
- Vie de Paul de Latros* : H. DELEHAYE, Vita S. Pauli Junioris in Monte Latro AB 11, 1892 pp. 19-74, 136-181 (Th. WIEGAND, *Der Latmos, Milet III*, Berlin 1913 pp. 505-535).
- Vie de Pierre d'Argos* : Mai, *Nova Patrum Bibliotheca* IX 3, 1-17.
- Vie de Théodora de Thessalonique* : E. KURTZ, Des Klerikers Gregorios Bericht über Leben, Wunderthaten und Translation der hl. Theodora von Thessalonich nebst der Metaphrase des J. Staurakios dans *Mémoires de l'Acad. Imp. des Sciences de St-Petersbourg*, VIII^e série, cl. Hist. Phil. t. VI 1, 1902. ARSENIJ, *Zitie i podrigi sv Theodory Solunskoj*, Jurjev 1899 pp. 1-36.
- Vie de Théodoros de Cythère* : N. OIKONOMIDÈS, 'Ο βίος τοῦ ἁγίου Θεοδώρου Κυθήρων (10ος α.), *Praktika du 3^e Congrès Panionien*. Sept. 1965 I, Athènes 1967 pp. 264-291.
- Vie de Théoktiste* : AASS Nov IV pp. 224-246.
- Vie de Théophane le Confesseur* : B. LATYSEV, Methodii patr. C.P. Vita S. Theophanis dans *Mémoires de l'Acad. de Russie* VIII^e série XIII 4 1918 pp. 1-120. = C. DE BOOR, *Theophanis Chronographia* II, Lipsiae 1885 pp. 3-12.
- VILLEHARDOUIN : E. FARAL, Villehardouin. *La Conquête de Constantinople*, I-II Paris 1961.
- VINSAUF : Geoffrey de VINSAUF, *Itinerarium regis Richardi I*, trad. angl. : *Chronicles of the Crusades being contemporary narratives of the Crusade of Richard Cœur de Lion*, Londres 1848 pp. 67-339.
- VOCOTOPoulos, Arch. Eccles. : P.L. VOCOTOPoulos, *L'architecture ecclésiastique dans l'Ouest de la Grèce centrale et l'Epire. De la fin du VII^e siècle à la fin du X^e siècle*, Byzantina Mnèmeia 2. Centre de Recherche byzantines de Thessalonique 1975.
- VRANOSSI, A propos des opérations des Normands : Eras L. VRANOSSI, A propos des opérations des Normands dans la Mer Egée et à Chypre après la prise de Thessalonique (1185-1186). Du nouveau sur une source hagiographique négligée dans *Byzantina* 8, 1976 pp. 203-213.
- VRANOSSI, Ag. Keim. : Eras L. VRANOSSI : Τά ἀγιολογικά κείμενα τοῦ ὁσίου Χριστοδούλου Ἰδρυτοῦ τῆς ἐν Πάτμῳ μονῆς, φιλολογικὴ παράδοσις καὶ ἱστορικαὶ μαρτυρίαι, Athènes 1966.
- VRANOSSI, *Chrys. de Botaneiatès* : Eras L. VRANOSSI, Πατμιακά-χρυσόβουλλον Νικηφόρου τοῦ Βοτανειάτου ὑπὲρ τῆς ἐν Στροβίλῳ μονῆς τοῦ Προδρόμου (1079), *EEBS* 34, 1964 pp. 52-69.
- VRANOSSI, *Communication* : Eras L. VRANOSSI, Les Archives de la Néa Moni de Chios. Essai de reconstitution d'un dossier perdu. *Résumé des Communications du 15^e Congrès Int. des Etudes Byzantines*, Athènes 1976.
- VRANOSSI, *Prostaxis de Manuel* : Eras L. VRANOSSI, Πρόσταξις Μανουήλ Α' Κομνηνοῦ ὑπὲρ τῆς ἐν Πάτμῳ μονῆς Ἰωάννου τοῦ Θεολόγου-Χρονολογικά καὶ προσωπογραφικά ζητήματα, *Charist. eis A. Orlandon*, t. 2, Athènes 1964 pp. 78-97.
- VRANOSSI, *Sabbas* : Eras L. VRANOSSI, Σάββας, καθηγούμενος τῆς μονῆς Πάτμου-Χρονολογικά καὶ προσωπογραφικά ζητήματα, *Hellenika* 19, 1966 pp. 216-225.
- VRANOSSI, *Témoignages historiques* : Eras L. VRANOSSI, Πατμιακά ζ'-ἱστορικὲς μαρτυρίαι γιὰ τὴν Κρήτη τοῦ 13' αἰ. ἀπὸ Πατμιακὲς πηγές, Πρακτικά Γ' Πανιωνίου Συνεδρίου, Athènes 1967 pp. 35-46.
- WESTERINK, *Nicétas Magistros* : L.G. WESTERINK, *Nicétas Magistros, Lettres d'un exilé* (929-946), Paris 1973.

- XANTHOUDIDÈS, *Chandax-Héracleion* : S. XANTHOUDIDÈS, Χάνδαξ-Ἡράκλειον. Ἱστορικά σημειώματα, Héracleion 1927.
- XANTHOUDIDÈS, *Le Diplôme des Skordilis* : S. XANTHOUDIDÈS, Τό διπλωμα (προβελέγιον) τῶν Σκορδιλῶν Κρήτης, *EEKS* 2, 1939.
- XANTHOUDIDÈS, *La Vénétocratie* : S. XANTHOUDIDÈS, Ἡ Ἑνετοκρατία ἐν Κρήτῃ καὶ οἱ κατὰ τῶν Ἑνετῶν ἀγῶνες τῶν Κρητῶν, *Texte und Forschungen zur Byzantinisch-Neugriechischen Philologie* n° 34, Athènes 1939.
- ZACOS-VEGLERY : G. ZACOS et A. VEGLERY, *Byzantine Lead Seals*, vol. I part I-III, Bâles 1972.
- ZAKYTHINOS, *Meletai* : D. ZAKYTHINOS, Μελέται περὶ τῆς διοικητικῆς διαιρέσεως καὶ τῆς ἐπαρχιακῆς διοικήσεως ἐν τῷ βυζαντινῷ κράτει, *EEBS* 17 (1941) pp. 208-274, 18 (1948) pp. 42-62, 19 (1949) pp. 3-25, 21 (1951) pp. 179-209, 22 (1952) pp. 15-182, 25 (1955) pp. 127-157.
- ZAKYTHINOS, *Le Thème de Céphalonie* : D. ZAKYTHINOS, Le Thème de Céphalonie et la défense de l'Occident, *L'Hellénisme Contemporain*, 8^e année, n° 4-5 (juillet-oct. 1954) pp. 303-312 = D. ZAKYTHINOS, *Byzance : Etat-Société-Economie*. Var. Reprints Londres 1973 VIII.
- Zvi ANKORI, *Karaites* : Zvi ANKORI, *Karaites in Byzantium, The Formative Years*, 970-1100, New York-Jerusalem 1959.

Les auteurs suivants sont cités dans l'édition de Bonn : AKROPOLITÈS, ATTALIAE, CAMENIATÈS, GEORGES LE MOINE CONT. (CONTINUÉ), GLYKAS, KINNAMOS, KÉDRÈNOS, LÉON LE DIACRE, LÉON LE GRAM. (GRAMMAIRIEN), SYM. MAG. (SYMÉON MAGISTRE), TH. CONT. (THÉOPHANE CONTINUÉ), THÉODOSE LE DIACRE, ZONARAS, PHRANTZÈS.

CHAPITRE PREMIER

CADRE GÉOGRAPHIQUE ET HISTOIRE POLITIQUE

I. *Cadre géographique.*

Le concept d'île — Le monde insulaire byzantin — Le milieu insulaire.

II. *Histoire politique.*

Le 7^e siècle : le siècle des grandes secousses — Le 8^e siècle : de 718 à 823, une histoire insulaire marginale ? — De la conquête de la Crète par les Arabes aux reconquêtes de Phokas : l'ère de la thalassocratie arabe (824-832 (?) à 961-965) — 961-1081 : de la reconquête de la Crète par Phokas aux grandes secousses de la fin du 11^e siècle, l'Age d'Or insulaire — 1081-1180 : des grandes secousses qui ébranlèrent les îles à la fin du 11^e siècle jusqu'au démantèlement du monde insulaire byzantin — 1180-1210 : la décomposition du monde insulaire byzantin.

Appendice : tableau chronologique.

Étudier le monde insulaire byzantin du 8^e au 12^e s., c'est étudier d'abord ses dimensions géographiques et historiques. En effet notre sujet s'inscrit dans l'espace et dans le temps. Nous nous proposons donc de considérer en premier lieu le cadre géographique de la région considérée, aussi bien celui que nous concevons aujourd'hui que celui que les Byzantins imaginaient à l'époque. Il s'agit de géographie, mais également de géographie historique. Il conviendra ensuite de tracer l'évolution historique de ce monde pendant toute la période étudiée.

I. *Le Cadre Géographique.*

Une première question se pose, celle de la cohérence régionale. La région étudiée n'est pas une région comme les autres et l'entité

du monde insulaire repose d'abord sur le concept d'île. Il s'agira de définir la notion insulaire et de voir comment elle était perçue par les Byzantins. Nous verrons ensuite quel espace maritime recouvre le monde insulaire à l'époque étudiée et quelles sont les caractéristiques de ces terres émergées qui peuvent aller de l'îlot infime à la très grande île. Nous nous demanderons alors quelle connaissance avaient les Byzantins de cet espace insulaire et quels en étaient les fondements. Enfin il faudra nous demander en quoi l'île est un milieu original et quelles en sont les conditions les plus contraignantes pour la vie humaine.

1) Le concept d'île.

L'île est-elle une notion géographique?

L'entité du monde insulaire byzantin repose d'abord sur l'existence de l'insularité. De façon opportune cette question a été abordée récemment dans un cadre très proche du nôtre, celui de la population des îles de la Grèce (1). Il nous suffira d'exposer brièvement l'état de la question en rappelant que l'« insularité » est encore de nos jours un sujet de débat.

S'il est vrai que l'île est « une terre entourée d'eau de tous côtés », reste à savoir où commence la notion de continent et où finit la notion d'île. La réponse à cette question n'est pas simple, et pourtant elle est la clé de la notion d'insularité. Il s'agit de la proportion entre la terre et la mer : « La notion d'insularité est née de la discontinuité et de la disproportion entre ces deux éléments émergés de l'hydrosphère, de l'opposition entre des surfaces bloquées par la mer et des terres apparemment sans fin » (2). C'est la relation particulière entre la mer et la terre qui est à la base de la notion d'insularité. L'île existe en tant qu'île dans la mesure où c'est une terre isolée par la mer : « C'est la mer qui fait l'île et provoque l'isolement originel » (3). Le débat n'est pas nécessairement tranché par ces définitions, même si grâce à elles on touche de plus près la notion insulaire. En effet il est des îles si proches du continent (mentionnons en particulier l'Eubée) que la mer ne semble pas un obstacle. Par ailleurs nous savons que certaines presque-îles étaient dites « îles » par les Anciens. Il semble donc que cette notion relative entre la terre et la mer ne puisse être dépassée et que nous soyons contraints de prendre parti dans certains cas discutables : cas de l'Eubée que nous définissons comme île, cas des bouts de terre définis comme presque-îles. Nos critères, qui peuvent être différents de ceux d'autres générations, sont fondés sur la connaissance et le mode de pensée de la fin du vingtième siècle. La presque-île était dite île par les Anciens parce qu'ils ne savaient pas que c'était un bout

(1) KOŁODNY pp. 13-14.

(2) *Ibid.* p. 14.

(3) *Ibid.* p. 16.

du continent ou parce qu'ils ne voulaient pas distinguer l'extrême bout du continent de l'île. Quelle que puisse être la logique interne de leurs concepts, il n'est pas question pour nous de les adopter. Il est dans notre travail d'historien de recréer une réalité historique avec nos concepts actuels. Mais pour ne pas laisser mourir une partie de cette réalité, il est également de notre travail d'historien d'exposer cette pensée historique, c'est-à-dire, en ce qui concerne précisément notre sujet, exposer la pensée géographique des Byzantins aussi bien sur le concept d'île que sur le monde insulaire étudié. Quant à considérer l'Eubée comme une île, ce choix est certainement un parti pris du point de vue strictement géographique : à l'époque byzantine, comme à l'époque antique, seul un pont de bois reliait l'île au continent. Mais il suffisait de détruire ce pont pour faire de l'Euripe une mer difficile à franchir, et l'Eubée prenait alors toute la dimension d'une île.

Si nous avons parlé du concept d'île en général, il semble pourtant que beaucoup de choses séparent l'île perdue au fond de la Mer Egée, comme Paros ou même la Crète, de l'île proche du continent, comme Kôs ou Chios, sans parler de l'île jouxtant complètement le continent comme l'Eubée déjà évoquée. Il conviendra d'étudier dans toute son ampleur le rôle historique joué par la relation de l'île avec le continent. Autre point à soulever est celui de la différenciation des îles étudiées selon leurs dimensions : peut-on raisonnablement comparer un îlot comme Patmos à une île comme Chypre ? Ainsi au-delà de la notion d'insularité se pose la question de savoir ce qui fait l'unité du monde insulaire étudié. Et il conviendra de voir si à la disparité géographique de ce monde insulaire se substitue une unité historique.

Et justement pour en revenir à la simple notion d'île, il importe de savoir comment les Byzantins percevaient la notion d'insularité.

Le concept d'île à l'époque médiévale.

Nous allons analyser ici la notion d'insularité à l'époque byzantine sous deux aspects fondamentaux : d'une part l'île s'opposant au continent, d'autre part l'île comme une terre isolée par la mer. Et dans la mesure où les Byzantins définissaient l'île des deux façons, nous pourrions dire qu'ils avaient une notion de l'insularité très proche de la nôtre.

L'opposition entre l'île et le continent était largement répandue dans le langage courant. Citons Arethas, dans son *Commentaire de Lucien*, qui définit les hommes originaires des îles d'Egine et de Crète par opposition à ceux qui sont issus d'une terre du continent (èpeirôtis gè) (4). De la même façon on trouve bien souvent énumérés

(4) L.G. WESTERINK, *Arethae Archiepiscopi Caesariensis Scripta Minora*, Leipzig-Teubner I, 1968, p. 335.

côte à côte « îles » (nèsoi) et continents » (èpeiroi) (5), ce qui est une manière de distinguer les deux concepts et de les opposer par là même.

A côté de l'opposition bipartite courante entre île et continent, on trouve également la distinction tripartite : « continent-ville-île ». Rappelons en effet les termes du traité de paix de Bohémond à Alexis I : « Je défendrai encore tout pays qui vous appartient, toute ville petite ou grande, les îles elles-mêmes » (6). L'île est donc une réalité à la fois distincte du continent et de la ville, et située au bas de l'échelle hiérarchique. On peut cependant se demander si l'ordre de l'énumération ne vient pas du fait que les îles, plus que les continents ou les villes, étaient objet de litige entre Normands et Byzantins. Les îles byzantines furent considérées de temps à autre comme possessions normandes (7). En ce qui concerne la division tripartite énoncée par Bohémond, on constate que dans tous les documents byzantins en faveur des Vénitiens on retrouve ces trois entités distinctes : pays-ville-île. Si la distinction continent-île nous paraît claire, on peut s'interroger sur le bien-fondé de l'opposition île-ville, d'autant plus que nous savons parfaitement par ailleurs que bien souvent l'île était assimilée dans l'esprit des Byzantins à la ville principale de l'île qui en portait souvent le nom. Aussi il me semble que dans le cas de division tripartite, l'accent est mis davantage sur l'opposition ville-pays que sur l'opposition ville-île. La réalité urbaine se trouve en quelque sorte privilégiée.

Si l'île est distincte du continent, elle peut également être intégrée dans une réalité plus large, celle de la terre insulaire distincte de la terre continentale, mais intégrée à l'ensemble du monde : « De la terre insulaire et de la terre entière, notre empereur est maître après Dieu » (8). Nous touchons là non seulement la réalité de la notion insulaire dans la conscience médiévale, mais mieux encore la réalité du monde insulaire perçu comme une entité autonome par rapport au reste du monde.

Quand on disait terre, on entendait continent et quand on disait mer sans préciser davantage, on entendait l'étendue marine avec les îles. C'est ainsi en tout cas que nous comprenons d'autres termes du traité de paix de Bohémond à Alexis I, déjà évoqué : « En un mot toute terre et toute mer qui se trouvent sous votre pouvoir depuis la Mer Adriatique jusqu'au Levant tout entier » (9).

L'île n'était pas seulement distincte du continent, mais aussi des autres îles, ce qui pose une notion nouvelle, que nous aurons l'occasion d'approfondir au cours de cette étude, celle de l'originalité de chaque île par rapport aux autres. On disait ainsi que la réputation des miracles de Saint Georges de Mitylène dépassait son île, et

(5) Voir à titre d'exemple JEAN D'ANTIOCHE p. 31.

(6) *Alexiade* III p. 128.

(7) Voir Chronologie.

(8) REGEL, *Fontes* I pp. 37-38.

(9) *Alexiade* III p. 128.

atteignait « les autres îles ainsi que les villes du continent » (10). La distinction tripartite n'est plus en ce cas île-ville-continent, mais île-autres îles-villes du continent.

Enfin le monde insulaire était parfois perçu comme une entité différente des continents et des mers. Il n'était plus alors intégré à la mer, mais constituait un troisième espace (11).

La notion de l'île isolée par la mer était une notion très présente dans l'esprit des Byzantins lorsqu'ils évoquaient telle ou telle île. Ainsi Michel Choniâtès à Kéos mentionne la difficulté des relations des Kéotes non seulement avec le continent, mais encore avec les autres îles. Ce qui sépare Kéos de Naxos c'est le vent du Nord et la mer. Il mentionne également l'isolement de Kéos par rapport aux grandes voies maritimes. Il qualifie la mer de « ponéros » et il cite les passes dangereuses, notamment celle qui se situe entre le cap Caphérée (Sud de l'Eubée) et Kéos. La mer c'est le « gouffre d'Hadès », c'est aussi la peur des pirates (12). Dans le monde insulaire étudié, la mer et le vent sont deux composantes indissociables (13). Non seulement les vents étaient une contrainte pour la navigation, mais ils pouvaient empêcher d'aborder dans une île ou d'en sortir. Lorsque le même Michel Choniâtès exhorte Euthyme à venir à Kéos, il lui demande de ne pas prendre comme prétexte de son refus les vents et la mer (14). Les pèlerins de Syrie-Palestine qui en 1111 voulurent retourner chez eux, entreprirent de faire escale à Chypre. Mal leur en prit. Alors qu'ils avaient déjà jeté l'ancre « un vent d'une violence telle que depuis plusieurs années les matelots n'en avaient vu de pareil, s'appesantit sur la mer, l'agita d'une manière horrible... Cette troupe de chrétiens fut misérablement ensevelie dans les eaux » (15). Si ce récit est d'un occidental, nous trouvons des récits très comparables de naufrages aux abords des îles sous la plume des Byzantins.

Les chroniqueurs racontent en effet comment en 1182 les fils de Jean Comnène, qui fuyaient l'Asie Mineure et cherchaient à se rendre en Sicile, durent, à cause des vents contraires, aborder en Crète où ils furent arrêtés (16). En mai 1124 les Vénitiens par deux fois ne purent quitter le port de Samos à cause des vents contraires (17). Autre exemple encore, celui de Nicétas le Magistre au début du 10^e siècle : alors qu'il s'apprête à faire escale à Ios, île relais sur la route de Crète, des vents contraires le forcent à débarquer à Paros (18). Et il y aurait bien d'autres exemples à citer. Mais ceux là

(10) *Actes de David, Sym et Georges* p. 256.

(11) Voir le chrysobulle de Monomaque à propos de la bienfaisance impériale (*JGR* I p. 631) : ὡς ἂν μὴ μόνον ἐν ἡπείροις τε καὶ θαλάσσαις, ἀλλὰ καὶ αὐταῖς ταῖς νήσοις τὸ ταύτης ἐφαπλῶται φιλότιμον.

(12) MICHEL CHONIATÈS II p. 143.

(13) Voir ci-dessous.

(14) MICHEL CHONIATÈS II pp. 194-195.

(15) ALBERT D'AIX, ed. Guizot XII, 2 pp. 194-195.

(16) CHONIATÈS p. 264 ; SKOUTARIOTÈS pp. 328-9.

(17) *AASS Avril* III p. 626.

(18) *Vie de Théoktiste* p. 226.

suffisent à nous faire voir combien l'île n'est pas une terre comme les autres et combien les contemporains de l'époque étudiée en avaient la conscience la plus aiguë. Les gens du continent répugnaient à partir pour une île, et même les insulaires s'accrochaient à leur terre. Les uns et les autres avouaient qu'ils avaient peur de la mer. Ainsi Euthyme répond à Michel Choniatès qui, comme on l'a vu, l'incitait à le visiter à Kéos, qu'il est un terrien et qu'il craint la mer (19). De même Théodosios Kastrisios, que Christodule avait désigné dans son testament comme son successeur à la tête du monastère de Patmos, refuse cet honneur pour la seule raison qu'il est effrayé par la traversée de la mer (20). L'île est alors un « bout du monde ». Et l'on constate que le Byzantin a lié, bien avant nous, les deux notions d'île et d'isolement. Il suffit de relire Manassès pour en être convaincu : Manassès se sent enfermé dans une île aussi grande que Chypre comme dans une prison. La terre de Chypre, dit-il, est pour lui le pire « phrourion » qui soit, une prison de pierres, un Hadès dont on ne peut fuir. Et s'il lui prenait l'envie de naviguer, il se heurterait à l'immensité de la mer, aux vents qui soufflent fort, aux vagues et aux pirates (21). On peut se demander comment cet isolement était ressenti par l'insulaire. Nous n'en savons rien, faute de source. Mais, même si l'insulaire craignait la mer (22), la question ne se posait pas pour lui dans les mêmes termes que pour le byzantin du continent égaré dans une île, sauf peut-être en cas d'incursion ennemie. La vie de l'insulaire s'inscrivait dans son île qu'il considérait comme son univers. Le paysan insulaire cultivait son lopin de terre comme n'importe quel autre paysan. De plus il savait s'armer de patience dans un monde dont les communications avec l'extérieur étaient rythmées par l'arrivée et le départ des bateaux. Sa notion du temps différait très vraisemblablement de celle de l'homme du continent. De toute façon la mer représentait pour lui aussi bien une menace (incursion ennemie ou raids pirates) qu'un échange (vente ou achat de marchandises). Ainsi la mer était à la fois une relation et une barrière. De plus ce moyen de communication ne pouvait se comparer avec les routes de terre, car la notion de distance sur mer n'a rien de comparable avec la notion de distance sur terre. Rappelons à cet égard le *Typikon* d'Athanase où il est dit qu'« une grande distance » sépare le mont Athos des îles de Lemnos, Imbros et Thasos (23). Rappelons également les exhortations de Bringas à Romain II pour la reconquête de la Crète : Il faut combattre, disait-il, pour libérer nos frères chrétiens et de même race, et ne pas craindre la longueur de la route (24). On comp-

(19) J. DARROUZÈS, *REB* 30, 1972, p. 210.

(20) MM VI p. 91 : διὰ τὸ...πτοεῖσθαι τὸν τε τῆς θαλάσσης πλοῦν.

(21) MANASSÈS p. 346.

(22) Il n'y a qu'à considérer, pour s'en persuader, les métaphores utilisées par le Chypriote Néophyte pour décrire la terrible situation qui régnait dans l'île à la fin du 12^e siècle. Elles sont toutes empruntées au monde de la mer, cf. ΤΣΙΚΝΟΠΟΥΛΟΣ, *Kypriaka* p. 138.

(23) *Typikon d'Athanase* p. 105.

(24) TH. CONT. p. 475.

tait la distance d'île en île ou d'une île au continent par jours de navigation, qui pouvaient varier pour un même trajet « selon la force ou la faiblesse des vents » (25).

De ce concept d'île dans la conscience médiévale et de l'isolement lié à ce concept, découle l'appréhension de l'île comme un monde total. L'île en effet, parce qu'elle est isolée, coupée du reste du monde, devient une sorte de réduction de l'ensemble de l'Empire, et la société insulaire une miniaturisation des luttes qui secouent l'Empire. Et Mouzalôn peut s'écrier au vu de la société chypriote du début du 12^e siècle : « Et j'ai vu l'île, un monde, non pas une partie du monde » (26). La notion de l'île comme un microcosme humain rejoint la notion de l'île, microcosme géographique, car les insulaires, comme l'île elle-même, sont « encerclés à l'extérieur par les flots de la mer » (27). De là est venue l'idée aux insulaires que l'île est leur monde tout entier, leur patrie. Et l'on peut savourer à cet égard toutes les expressions de Néophyte quand il parle de son île, Chypre : « notre terre, notre île de Chypre, notre pays et île de Chypre, notre patrie Chypre » ... etc (28).

Après cette analyse du concept insulaire à l'époque moderne et médiévale, il convient de définir les cadres géographique et géographico-historique de notre étude. Ainsi nous allons d'abord étudier le cadre maritime et les caractéristiques du monde insulaire byzantin, puis nous étudierons la connaissance que les Byzantins avaient de ces îles.

2) Le monde insulaire byzantin.

L'espace maritime et les caractéristiques du monde insulaire étudié.

L'espace maritime étudié est défini par les critères historiques et politiques. Il comprend en effet l'ensemble des îles qui faisaient partie de l'Empire byzantin de la fin du 10^e siècle à la fin du 12^e siècle. Il s'étend donc de l'Ouest de la Grèce avec les îles ioniennes jusqu'à l'extrémité orientale de la Méditerranée avec Chypre. Du Nord au Sud il comprend les îles situées de l'extrémité nord de l'Egée à l'île de Crète. Nous n'avons pas pris en considération les Iles des Princes qui sont des îles enfermées dans une mer intérieure intégrée à un espace continental. Les îles étudiées se situent au contraire dans un espace maritime, la Méditerranée. Il s'agit plus précisément de la Méditerranée orientale : la Sicile en effet, premier jalon insulaire de la Méditerranée occidentale ne fait plus partie de l'Empire à la fin du 10^e siècle (29).

(25) *Géo d'Edrisi* p. 126.

(26) MOUZALÔN p. 119, v. 267.

(27) *Ibid.* v. 272.

(28) TSIKNOPOULOS, *Kypriaka* pp. 136-137.

(29) Pour la justification de l'espace étudié, voir introduction.

Excepté quelques grandes îles, l'insularité dans l'espace maritime étudié se caractérise par une pulvérisation des terres émergées et par l'extrême médiocrité de leurs surfaces. Cette caractéristique oppose fondamentalement le monde insulaire de la Méditerranée orientale à celui de la Méditerranée occidentale. En effet dans la Méditerranée occidentale, l'espace insulaire est avant tout occupé par de grandes îles qui réunissent 62 % des superficies (30). En Méditerranée orientale il s'agit au contraire d'un espace fragmenté en plusieurs centaines d'îles et d'îlots. Or paradoxalement cet espace insulaire émietté ne couvre qu'une portion infime de la surface maritime. Et même les grandes îles de la Méditerranée orientale comme Chypre ou Crète ne sont, comparées à celles de la Méditerranée occidentale, que d'importance secondaire : la Corse ou la Sicile font, en comparaison, figure de géants !

Les îles de l'espace maritime étudié se répartissent de façon discontinue : un premier groupe longe le littoral occidental de la Grèce. De Zante à Cythère, c'est au contraire la mer vide. Ensuite vient l'Archipel égéen qui parsème toute la Mer Egée. Il est bouclé au Sud par les deux grandes îles de Crète et Rhodes. Vient alors un nouvel espace maritime vide jusqu'à la grande île de Chypre.

Si l'on excepte l'île de Chypre (distante de 80 km de la côte de Cilicie, de 400 km de Rhodes et de 100 km de la côte syrienne, et où par conséquent on a la sensation d'une mer vide alentour), toutes les autres îles ne sont jamais éloignées d'une terre émergée, île ou continent. Enfin l'ensemble des îles étudiées, excepté la Crète, Chypre et les Cyclades méridionales, ne sont jamais éloignées du continent. D'ailleurs, même pour Crète et Chypre, l'isolement est tout relatif si on le compare à celui d'autres îles du globe, comme celles du Pacifique par exemple. Ce phénomène a des incidences politiques : en effet toute conquête insulaire peut menacer le continent et en retour toute conquête littorale peut menacer à plus ou moins long terme l'espace insulaire. Ainsi l'espace insulaire étudié peut selon les circonstances être considéré comme un remarquable réseau de liaisons entre les continents ou au contraire comme un « bout du monde » isolé s'il est coupé des routes maritimes régulières pour une raison quelconque : présence de bateaux ennemis ou de pirates, mauvais temps, etc...

Le monde insulaire étudié présente les unités insulaires les plus diverses, depuis l'îlot infime jusqu'à la très grande île de Chypre, en passant par tous les échelons intermédiaires. Nous avons vu par ailleurs que la répartition insulaire dans l'espace maritime étudié était également fort diversifiée. Il faut également mettre l'accent sur l'extrême diversité de configuration des groupes d'îles : guirlandes comme les îles ioniennes ou micrasiatiques, chapelet comme l'Archipel cycladique, vastes unités comme la Crète, Chypre ou l'Eubée. Nous n'étudierons pas en détails les différentes dis-

(30) KOLODNY p. 23.

tributions régionales, mais nous insisterons sur le fait que, contrairement à l'époque actuelle où « la dispersion considérable face aux côtes turques... est... l'expression du rétrécissement récent du monde grec » (31), à l'époque mésobyzantine, la dispersion de l'espace insulaire correspondait à l'étalement des terres de l'Empire sur le pourtour méditerranéen. Cependant il faut noter qu'à l'époque considérée, la perte récente de l'Italie du Sud mettait les îles ioniennes aux avant-postes de la frontière occidentale, et que la poussée arabe faisait des îles de Crète et de Chypre des places stratégiques sur la frontière méridionale de l'Empire. Enfin à partir de la fin du 11^e siècle, les îles micrasiatiques constitueront des points de refuge fréquents pour la population d'Asie Mineure menacée par l'avance turque.

Une dernière caractéristique de l'espace insulaire étudié est la répartition des principales îles sur le pourtour de la Mer Egée. De plus dans la plupart de ces îles les zones les plus favorables à l'établissement humain se situent sur les côtes qui font face au continent. On constate donc le phénomène majeur de l'espace insulaire étudié : ouverture au continent et fermeture à la mer. On peut en dire autant des îles ioniennes qui s'ouvrent sur la côte du continent helladique. Et même la Crète est ouverte sur l'Archipel cycladique alors qu'elle est fermée au Sud sur une mer vide. Or si l'on ne peut nier l'influence de l'histoire politique et économique sur la répartition de l'établissement humain dans les îles, on ne peut nier non plus les « contraintes physiques qui ont fixé dès les origines cette concentration » (32).

Après avoir rappelé brièvement quelles étaient les caractéristiques de l'espace étudié, il sera intéressant d'analyser la connaissance qu'en avaient les Byzantins.

La géographie historique à l'époque byzantine.

Il convient de se demander quelles étaient les connaissances de l'homme byzantin sur les îles d'un Empire auquel il appartenait. Connaissait-il leurs noms ? Qu'en savait-il ? Nous ne parlons pas des hommes dont la réalité quotidienne se situait dans l'île, comme le paysan de telle ou telle île, ni des agents du fisc envoyés par l'administration centrale pour recenser toutes les qualités des terres insulaires... Ces hommes-là avaient la connaissance directe de l'île et ils nous permettent de savoir ce qu'était la vie insulaire du 8^e au 12^e siècle. Nous voulons parler ici des lettrés ou des historiens-géographes ou encore des encyclopédistes (les ancêtres en quelque sorte des historiens-géographes du vingtième siècle) dont les opuscules traitent des îles de l'Empire. Il s'agit ici d'exposer ce

(31) KOLODNY p. 34.

(32) *Ibid.* p. 36.

que le byzantin lettré des 10^e-12^e siècles savait d'une région de l'Empire. Nous entrerons ainsi dans les normes de pensée, de culture et de langage de l'époque étudiée. Pour cette étude nous utiliserons trois ouvrages de l'époque qui nous semblent fondamentaux : Le *De Thematibus* de Constantin VII qui se présente comme un fragment d'une très vaste entreprise encyclopédique ; la *Souda* ouvrage contemporain et de même inspiration ; et enfin le *Commentaire d'Eustathe* de la fin du 12^e siècle sur une œuvre d'un écrivain du 7^e siècle. Nous étudierons successivement dans quel cadre maritime ces auteurs situaient le monde insulaire, quel était l'ensemble des îles connues et quel commentaire est donné de chacune, et enfin comment étaient définis les groupes insulaires.

Les Byzantins situaient le monde insulaire dans différentes mers. Mentionnons successivement la Mer Egée, la Mer de Crète ou Mer de Sicile, le Golfe Saronique, la Mer de Myrto, le Golfe d'Ionie, le Golfe de Pamphylie.

1. La Mer Egée : Constantin VII rappelle que les scolistes d'Homère liaient l'origine du terme à Egée fils de Poséidon. Mais il reprend également l'interprétation donnée par Strabon, selon lequel le terme « Egée » viendrait du promontoire d'Eolide dit « Aiga ». Eustathe ajoute à la légende homérique une seconde tradition ayant trait aux « Aigai d'Eubée ». En ce qui concerne l'espace insulaire compris dans la Mer Egée, Eustathe donne deux définitions : d'une part la Mer Egée est la mer qui comprend un nombre infini d'îles, mais ailleurs, reprenant Strabon, il précise que « Cyclades et Sporades sont situées en Mer Egée ». Constantin VII reprend cette tradition héritée de l'Antiquité pour délimiter le thème de la Mer Egée : « sont soumises au stratège de la Mer Egée les îles Cyclades et les Sporades ». Eustathe et Constantin VII caractérisent la Mer Egée de la même façon : il s'agit d'une mer très profonde et agitée, à cause, disent-ils, des îles qui, brisant les flots de la mer, la rendent si agitée ; Constantin VII ajoute que ce phénomène est aggravé par le courant qui remonte vers Abydos. Eustathe, quant à lui, distingue les îles de l'Egée qui appartiennent à l'Asie de celles qui font partie de l'Europe. Ces dernières sont situées à gauche, à l'entrée de l'Hellespont, y compris Skyros, Lemnos, Imbros et Samothrace (33).

2. La Mer de Crète ou Mer de Sicile s'étend, selon Eustathe, de la Sicile à la Crète. La Mer Egée et la Mer de Sicile étaient les deux mers qui entouraient la Grèce. Chacune était soumise à un régime de vents différents (34).

3. Le Golfe Saronique, autour d'Egine, était compris dans la mer de Myrtô (35).

(33) *De Thema* pp. 82-83 ; EUSTATHE pp. 239-240, 314, 320 ; STRABON V p. 162 ; voir aussi SYM. MAG. p. 705 : ὡσαύτως δὲ καὶ τὸ Αἰγαῖον πέλαγος τὴν κλῆσιν ἀπέληφεν ἀπὸ τῆς τῶν ὑδάτων φορᾶς αἰσσοῦσης κατὰ τρόπον αἰγός.

(34) EUSTATHE pp. 233-234, 237, 290 ; STRABON I p. 475. Notons que seul Eustathe explique pourquoi la mer de Sicile peut être appelée indifféremment « mer de Crète ».

(35) EUSTATHE p. 311 ; voir en comparaison STRABON IV pp. 15, 153.

4. La Mer de Myrtô s'étendait depuis le Golfe Saronique jusqu'à la Mer Adriatique (36). C'était donc une partie de la Mer Egée qui était ainsi nommée : la partie occidentale longeant les côtes du Péloponnèse.

5. Le Golfe d'Ionie s'étendait au Nord de la Mer de Sicile. Il était dit également « Adrias » ou Mer Adriatique (37).

6. Le Golfe de Pamphylie entourait Chypre : il était dit encore « Issikos Kolpos » (38).

Tel était donc le cadre maritime dans lequel les Byzantins de l'époque étudiée situaient les îles de l'Empire. Nous constatons que leurs définitions étaient en général héritées de l'Antiquité et on les retrouve à peu près toutes dans Strabon. Quelques détails sont parfois originaux. Je citerais ainsi la distinction que fait Eustathe entre les îles d'Europe et celles d'Asie, ou l'explication par le même auteur de la confusion entre Mer de Sicile et Mer de Crète (39). Il convient maintenant d'énumérer l'ensemble des îles connues par ces auteurs byzantins, et d'analyser d'assez près le commentaire géographique et parfois économique qu'ils en font, en le comparant en particulier au commentaire de Strabon. Par commodité nous citons ici les îles par ordre alphabétique, avec leur contexte dans les diverses sources étudiées.

Aigyla : Ile située parmi « les îles au Nord de la Crète vers l'Occident » (40). Nous ne savons pas de quel îlot il s'agit.

Aithlè : Nom donné à l'île de Chios dans la *Souda* (41).

Amorgos : Pour Eustathe qui se réclame des Anciens, comme pour Constantin VII qui dit suivre le Périégète, Amorgos était classée parmi les Cyclades. Tous les deux diffèrent donc sur ce point de Strabon qui en fait une « sporade ». L'île était dite aussi « Pissynè » (42).

Andros : Eustathe la tient pour une cyclade (43).

Astéris : Cette île, inconnue de nos géographes est cependant mentionnée par Nicétas Choniates qui la situe entre Ithaque et Céphalonie (44).

(36) EUSTATHE p. 311 ; voir en comparaison STRABON I p. 477.

(37) EUSTATHE p. 235. Pour Strabon le golfe d'Ionie était seulement « une partie de la Mer Adriatique », la Mer Adriatique étant la mer qui longeait l'Illyrie. Le même auteur situait les îles dites Ioniennes aujourd'hui (Corfou, Céphalonie, Zante) dans la mer de Sicile : STRABON I pp. 475-476.

(38) EUSTATHE p. 239 ; *De Thema* p. 80.

(39) Cette explication n'était pas dans Strabon. Il y a d'ailleurs quelques différences entre les dénominations romaines et byzantines. Pour la spatialisation maritime à l'époque romaine, voir ROUGÉ, *Recherches* p. 42 sq.

(40) EUSTATHE p. 310.

(41) *Souda* IV p. 807^a.

(42) EUSTATHE p. 318 ; *De Thema* p. 83 ; STRABON V p. 173. Amorgos n'est citée dans la *Souda* qu'à propos de Simmias de Rhodes (*Souda* IV p. 360¹³) ; DARROUZÈS, *Notitiae* p. 113, n. 3.

(43) EUSTATHE p. 319 = STRABON V p. 165 ; *Souda* I p. 196¹⁴ : ceux qui sont d'Andros sont appelés « Andrioi ».

(44) CHONIATÈS p. 86 ; *Tabula Imperii* 3 p. 117.

Astypalaia : Eustathe, qui suit Strabon, la classe parmi les Sporades (45).

Céphalonie : Ile appelée « Kephallènia » dans la *Souda*, comme dans le *De Thematis*. Par référence à l'Antiquité, elle est dite également : « ἡ τῶν Κεφαλληνῶν τετράπολις » ou encore « ἡ κεφαλληνῶν » (46).

Cythère : Ile située selon Eustathe « au Nord de la Crète, vers l'Occident, dans la mer de Myrto ». L'auteur rappelle également la légende antique expliquant le nom de l'île. Il faut noter que Cythère est mentionnée comme « ville » dans la *Souda* (47).

Chios : La *Souda* qui l'appelle « Aithlè » la mentionne comme une des douze villes de l'antique Ionie et comme lieu où fut martyrisé Isidoros. Eustathe, quant à lui, situe Chios parmi les « îles Ionides ». Il mentionne son port et son arsenal réputé, ainsi que son vin fameux dans toute la Méditerranée. Le seul toponyme de l'île qu'il cite est la montagne Pellinaion. On constate qu'aucune des informations données par Eustathe n'est originale et que tout se trouve déjà dans Strabon. Quant à Constantin VII, il situe Chios parmi les Sporades (48).

Chypre : « Il n'existe aucune île située plus à l'Est » dit Eustathe. Elle est située dans la mer de Pamphylie et d'Issikon. Son périmètre, toujours selon Eustathe qui reprend le commentaire de Strabon mot pour mot, est de trois-mille-quatre-cent-vingt stades, et elle comporte de nombreux isthmes du fait de sa forme « rectangulaire » (49). Elle fut la patrie d'Aphrodite, d'où son nom « Kypris ». Mais l'auteur mentionne aussi d'autres traditions sur l'origine du nom donné à l'île, et rappelle que le « kypros » est une plante très répandue dans l'île. Eustathe dit encore que les Chypriotes sont les plus fortunés des insulaires et qu'ils furent jadis les maîtres de la mer. Il rappelle également l'assimilation courante de l'île de Chypre à la peau de mouton (50). Constantin VII reprend à peu près les mêmes traditions qui remontent à l'Antiquité pour expliquer l'origine du nom donné à l'île. Il se réclame du Périégète, qui est décidément la grande référence littéraire de ces encyclopédistes des 10^e-12^e siècles, pour situer l'île de Chypre dans la mer de Pamphylie. En ce qui concerne l'histoire politique et administrative de l'île jusqu'aux Romains, il reprend en grande partie le commentaire fait par Strabon (51). Pour l'époque paléochrétienne, il mentionne que l'île comptait

(45) EUSTATHE p. 320 = STRABON V p. 174. L'habitant d'Astypalaia était appelé Astypalaieus, cf. *Souda* III p. 397, l. 20.

(46) *Souda* III p. 105 ¹¹. *De Thema* p. 91 ; de même « Kephallènia » : *DA* I p. 236 ⁸⁵ ; CHONIATÈS p. 86 ; SKOUTARIOTÈS p. 230. Pour les multiples noms de Céphalonie, voir *Tabula Imperii* 3 p. 175.

(47) EUSTATHE pp. 310, 311 = STRABON I p. 477 ; *Souda* III p. 206 ²⁷.

(48) *Souda* II pp. 653 ²³, 668 ³⁰ ; EUSTATHE p. 322 ; voir STRABON VI p. 215 (Chios, Lesbos et Kôs, îles réputées pour leur vin), pp. 243-245 ; *De Thema* p. 83.

(49) EUSTATHE pp. 312-313 ; STRABON I p. 483, VI p. 375.

(50) EUSTATHE p. 245. Une notice d'un manuscrit du 10^e s. inédite compare Chypre à une peau de taureau et décrit les Chypriotes comme « rudes et menteurs ».

(51) *De Thema* p. 80 ; STRABON VI p. 383 sq.

treize villes et qu'elle était administrée par un consulaire, et il rappelle la conquête arabe sous Héraclius. En ce qui concerne l'époque byzantine, il nous apprend que l'île fut élevée au rang de thème sous le règne de Basile I. Ainsi avec Constantin VII on note un double souci celui de reprendre la tradition concernant les débuts historiques de l'île, qui plongent dans un passé obscur et que l'on veut rendre intelligibles, et celui de l'homme politique qui rappelle de façon précise le statut administratif de l'île à une époque récente. De la même façon la *Souda* collectionne des informations ; certaines paraissent purement et simplement recopiées d'ouvrages plus anciens, mais d'autres plus concrètes et plus actuelles. Aussi il est difficile en bien des cas de connaître la valeur historique du commentaire relatif à chaque article. Ainsi quand la *Souda* cite Soloi et Kition comme « poleis » (52), nous ne pouvons affirmer qu'il s'agit de la réalité du 10^e siècle : Strabon parlait déjà de la « polis » de Soloi (53). Et lorsqu'il est fait mention d'Epiphanius, évêque de Konstantia autrefois Salamis, il est exclu qu'on se réfère à une réalité contemporaine : il s'agit probablement d'Epiphane qui fut archevêque de Konstantia en 680 (54). Il est intéressant de constater que si l'on abandonne pour un temps les ouvrages de nos encyclopédistes-géographes pour consulter une lettre de Psellos au kouratôr de l'île, nous glanons alors des informations concrètes et proprement géographiques. Ainsi pour Psellos, Chypre est l'île honnie à cause de la chaleur accablante de l'été et parce qu'aucune saison n'y est accueillante. Cette île n'est, ajoute-t-il, ni populeuse ni fertile (55). Le parti pris de l'auteur de la lettre est évident, mais les informations qu'il fournit sont actuelles, et c'est tout leur intérêt. Les habitants sont appelés « Kittieis » au 12^e s. (56).

Corfou : Dite Kerkyra ou Koryphô. Eustathe mentionne la fertilité de l'île en rappelant Homère et la tradition antique. Il distingue cette Kerkyra, dite également Phaiakis ou polis des Phéaciens par Constantin VII (57), d'une autre Kerkyra dite Melaina.

Crète : Eustathe rappelle la tradition selon laquelle Zeus est né dans l'île de Crète et il évoque la fertilité légendaire de l'île, le mont Ida très boisé ainsi que les diverses origines données au nom de l'île en se référant toujours aux auteurs antiques (58). Les références de la *Souda* à la Crète concernent également les mythes ou

(52) *Souda* I p. 337 ³⁴⁻³⁵, IV p. 397 ³⁹, II p. 507 ⁵.

(53) STRABON VI p. 381.

(54) *Souda* II p. 391 ²²⁻²³ ; MANSI XI 640 ; HILL, *History* I p. 290 ; LAURENT, *Les Fastes* p. 160.

(55) PSELLOS, *Scripta Minora* II p. 186. La notice mentionnée n. 50 décrit l'île comme très fertile et mentionne également la richesse de l'île en toutes sortes de minerais (or, argent, cuivre, alun).

(56) *Enkômion de Théod.* pp. 176-177.

(57) CHONIATÈS p. 72. Voir les différents noms de l'île dans *Tabula Imperii* 3 p. 178. Les habitants étaient appelés « Kerkyraïoi » ou « Kerkyres », cf. EUSTATHE pp. 309-310 ; *De Thema* p. 92 ; voir aussi *Souda* III p. 101, l. 10-11, IV p. 792, l. 10-11 : l'assimilation Corfou-Phéacie reste vivante pour de nombreux chroniqueurs byzantins, voir à titre d'exemple SKOUTARIOTÈS pp. 228, 230.

(58) EUSTATHE p. 310.

l'histoire antique. Elle rappelle comme Constantin VII, les trois « mauvais kappas », Krètè, Kappadokia et Kilikia. Elle mentionne le mont Ida et Knòsos, « polis » de Crète (59). La *Souda* connaît une autre polis de Crète qu'elle appelle « Naxos » (60) : faut-il penser à Axos ? Pourtant en indiquant Phygela comme port d'embarquement pour la Crète (61), la *Souda* donne une information contemporaine de sa rédaction : en effet dans toutes les grandes expéditions de reconquête byzantine de la Crète, Phygela est cité comme port d'embarquement (62). Quand Eustathe en revanche cite Kydônia et Knòssos comme grandes villes de Crète, et qu'il mentionne Amnissos comme une région de l'île où se trouve la grotte d'Eilèthia en se référant à Homère, il suit mot à mot le commentaire de Strabon (63).

Délos : Délos est pour l'ensemble des géographes byzantins le centre des Cyclades et ils rappellent toujours que cette définition est héritée de l'Antiquité. Eustathe signale les divers noms qui furent donnés à l'île dans l'Antiquité et l'on constate que la tradition légendaire qu'il transmet est plus riche que celle rapportée par Strabon qui, il faut l'avouer, avait un souci d'historicité plus profond. La *Souda* cite également Délos qu'elle qualifie de « cyclade » et d'île d'Apollon (64).

Donousia : Ile citée par Eustathe, qu'il localise près de Rhodes et qu'il dénomme « Sporade » (65). En fait près de Naxos, il y a un îlot appelé Denousa : faut-il y voir l'île de Donousia ?

Egine : Est citée comme « polis » dans la *Souda*. Eustathe situe l'île d'Egine à la fois dans le Golfe Saronique et dans la mer de Myrto, devant le cap Sounion, au Sud des Abantes et après Salamine. Il reprend donc pour la situation d'Egine le commentaire de Strabon (66). Mais il est intéressant de constater par ailleurs qu'à l'époque byzantine l'île d'Egine était considérée comme une île appartenant aux terres « occidentales » (67), et était donc complètement distincte des « Cyclades » qui étaient rattachées à l'Asie. La géographie byzantine ne tenait donc pas compte des distances séparant les îles, mais classait les îles et les groupes insulaires selon des aires de rayonnement et d'influence administrative, économique et culturelle.

Eubée : Eustathe reprend la tradition antique en citant les

(59) *Souda* II p. 119 ⁶ (*De Thema* p. 66), p. 608 ¹¹, III p. 141 ¹⁴.

(60) *Ibid.* III p. 435 ²⁸.

(61) *Ibid.* IV p. 261 ¹³.

(62) ATTALIATÈ pp. 223-224 (expédition de Phokas). Voir aussi *Vie de Lazare* p. 578 : il s'agit d'un moine de Galèsios qui s'embarque pour la Crète. Nous constatons que Phygela est là encore le port d'embarquement.

(63) EUSTATHE p. 311 = STRABON V p. 127 sq.

(64) EUSTATHE p. 317 ; *De Thema* p. 83 ; STRABON V p. 162 ; *Souda* II p. 38 ⁸, IV p. 713 ¹².

(65) EUSTATHE p. 320.

(66) *Souda* II p. 159 ¹⁹ ; EUSTATHE pp. 311, 313 ; STRABON I p. 477, IV p. 179. Pour « Abantes », voir ci-dessous.

(67) *Vie de Théodora de Thessalonique* p. 2 : μία τῶν ὑπὸ τὴν Ἑλλάδα νήσων Αἰγίνα ὀνομαζομένη ἢ πρώην περίφημος ἐν τῇ τῶν ἑσπερίων ἐτύγχανε γῇ.

différents noms qui étaient attachés à l'île, Makris et Abantida : « Dans l'île d'Eubée se trouvent les Abantes ». De plus il régnait une certaine confusion entre la pointe de l'Eubée et celle de l'Attique : Eustathe dit en effet que l'Eubée et l'Attique se terminent par le promontoire dit Sounion. L'explication en revanche du terme « Makris » pour désigner l'Eubée est géographiquement précise : « à cause de la forme allongée » de l'île (68). Et l'habitant de l'Eubée pouvait être appelé « Makrieus », mais en fait aucune autre source byzantine ne mentionne ce terme pour désigner les Eubéens. Eustathe et d'autres sources byzantines mentionnent l'Euripe qui fascinait les Byzantins comme il avait fasciné les Anciens par ses flux et reflux sept fois dans la journée (69). Les données des géographes byzantins concernant l'Eubée sont largement antiquisantes comme le prouve le nom de Chalcis qu'ils donnent à la ville appelée Euripos à époque byzantine (70). Constantin VII mentionne quant à lui l'identité de Chalcis avec l'île entière (71). Sur ce point il convient de rappeler les termes employés par Michel Choniates dans une lettre à Euthyme Tornikès pour l'exhorter à quitter l'Eubée et à embarquer pour Kéos : le terme « Χαλκεδόθεν » est employé sans que l'on sache s'il s'agit de l'île d'Eubée ou de la ville dite Chalcis aujourd'hui (72).

Imbros : L'île d'Imbros fait partie du groupe des îles d'Europe avec l'Eubée, Skyros, Lemnos, Thasos et Samothrace. La tradition expliquait le nom de l'île par le surnom donné à Hermès : « Imbranos ». D'après d'autres sources byzantines de l'époque, le nom de l'île viendrait d'Imbros fils d'Antheus (73).

Ios : L'île fait partie des Cyclades. Elle est mentionnée dans la *Souda*. Eustathe donne sur l'île des informations tirées de la mythologie et il faut noter que Strabon n'en dit pas plus. L'île est dite aussi : « Nio » ou « Nios » (74).

Kalauria (de nos jours Poros) : Fait partie des îles situées au Nord de la Crète, vers l'Occident. On la situe dans la mer de Myrto et au Sud du Golfe Saronique (75).

Kalydnai : Petits îlots près de Ténédos (76).

Kalymnos : L'île n'est pas mentionnée par nos encyclopédistes. Notons que l'île était dite aussi « Tracheia » (77).

Kaudo : L'île est encore dite Klaudo ou Kaudos. Selon la

(68) EUSTATHE pp. 313, 316 ; STRABON V pp. 3-5.

(69) EUSTATHE p. 306. A propos de l'Euripe et du terme lui-même, voir aussi *Alexiade* I p. 71 ; *Vie de Nikôn* p. 156.

(70) EUSTATHE p. 306 ; *Souda* II p. 478 ²⁰, III p. 299 ¹⁰. Chalcis était citée dans la liste de Hiéroclès, cf. HIEROCLÈS p. 10. Pour la ville d'Euripos à l'époque byzantine, voir ch. 3 sv Eubée.

(71) *De Thema* p. 90 : νῆσον τὴν Εὐβοίαν ἣν τινες Χάλκιν ἢ Χαλκίδα ἐπονομάζουσιν.

(72) MICHEL CHONIATÈS II p. 195.

(73) EUSTATHE pp. 315, 317. SYM. MAG. p. 705 ; Th. CONT. p. 367.

(74) EUSTATHE p. 319 ; *Souda* III p. 526 ⁸ ; STRABON V p. 161 ; noter que le discours de Strabon est inversé par rapport à celui d'Eustathe ; *Géo d'Edrisi* p. 127.

(75) EUSTATHE pp. 310-311.

(76) EUSTATHE p. 323.

(77) DARROUZÈS, *Notitiae* p. 113.

Souda, l'île se trouve près de la Crète et on y rencontre de grands onagres (78). Aujourd'hui cet îlot est appelé Gaudos : il se trouve au Sud de la Crète.

Karpathos : L'île de Karpathos est située, selon Eustathe, au Nord-Est de la Crète, par opposition aux îles de Poros et de Cythère situées à l'Ouest de la grande île. Karpathos était réputée pour ses lièvres (79).

Kaunos : Ilot inconnu cité par Eustathe, qu'il distingue de la ville de « Kaunos » de Carie (80), et qu'il classe parmi les îles « Ionides » avec Samos et Chios.

Kéos : Ile citée dans la *Souda* (81). La ville de Kéos est également citée mais par référence à l'Antiquité. Cette île nous est par ailleurs relativement bien connue grâce à Michel Choniatès qui dut s'y réfugier au tout début du 13^e siècle. Il disait que l'île de Kéos était située en face du détroit de l'Eubée. Mais il disait aussi qu'elle était située « à l'extrémité de la Mer Egée » (82). L'auteur sans aucun doute regarde vers l'Empire de Nicée qui est alors asiatique : on est en 1208. Mais on peut se demander si, dans l'esprit des Byzantins de l'époque étudiée, l'île de Kéos et autres cyclades de l'Ouest de l'Egée ne se trouvaient pas « à l'extrémité de la Mer Egée », parce que pour eux le centre de l'Empire était Constantinople. La géographie de l'Empire byzantin serait alors exactement l'inverse de la géographie de la Grèce moderne. Les îles « proches » étaient les îles micrasiatiques, tandis que les îles du golfe Saronique et les cyclades occidentales étaient à l'autre bout ! Le nom de Kéos viendrait, selon Euthyme Tornikès, de « kausis » (83). Cette île enfin était classée parmi les « cyclades » (84). Il faut remarquer que si Eustathe, pour des raisons que nous ignorons, ne mentionne pas l'île de Kéos, bien des détails concrets sur le climat de l'île et la nourriture des insulaires au 12^e-13^e s. nous sont donnés par un « non-géographe » Michel Choniatès. Ainsi nous constatons une fois de plus que les rares éléments de géographie insulaire que nous ayons ne sont jamais fournis par ceux qui font œuvre de géographie, mais de façon fortuite, la correspondance étant finalement un des genres littéraires qui, au-delà de la rhétorique, apporte le plus d'informations concrètes.

Kimolos : Ile située selon Eustathe près de la Crète et classée parmi les Sporades. Eustathe précise, en suivant Strabon mot pour

(78) *Souda* sv Kaudos.

(79) EUSTATHE pp. 310-311 ; *Souda* III pp. 227 ¹⁹, 513 ²⁸, IV p. 622 ¹⁹.

(80) EUSTATHE p. 321.

(81) *Souda* I p. 449 ²⁹.

(82) MICHEL CHONIATÈS p. 196 : τὸ τῆς κατὰ σὲ Εὐβοίας ἀντίπορθμον, p. 259 : καμὲ παροικοῦντα τὰ ἔσχατα τῶν κατ' Αἰγαῖον κυκλάδων νήσων.

(83) J. DARROUZÈS, *REB* 30, 1972, p. 210 : noter que l'éditeur a confondu systématiquement l'île de Kéos avec l'île de Kôs. Sur les étymologies diverses données à l'île de Kéos, voir I.A. THOMOPOULOS, *EEKM* 1963, pp. 195-197.

(84) A titre d'exemple, voir MICHEL CHONIATÈS II pp. 251 ⁵⁻⁶, 259, 324 ⁸ ; Strabon cite Kéos parmi les Cyclades (STRABON V p. 164).

mot, que l'originalité de Kimolos était la terre de l'île dite « kimo-liagè » (85).

Kythnos ou Thermia : Selon Eustathe, l'île de Kythnos appartenait au groupe Cyclades. L'île était réputée pour son fromage. La *Souda* cite également Kythnos comme cyclade (86).

Lemnos : Lemnos fait partie des îles de l'Egée qui se trouvent à gauche quand on pénètre dans l'Hellespont et qui appartiennent à l'Europe. Eustathe rappelle l'origine volcanique de l'île en se référant à Dionysios (87). D'autres références antiquisantes sont communes à Eustathe et à la *Souda* (88). L'île de Lemnos était dite à la fois « sporade » et « cyclade » par Constantin VII (89). Enfin rappelons qu'elle était appelée « Stalimum » par les Latins (90).

Léros : Fait partie, selon Eustathe (91), des Sporades autour de la Carie.

Lesbos (Mitylène) : Fait partie, selon Eustathe, des îles Eolides. L'auteur évalue le périmètre de l'île à 1100 stades, suivant en cela comme pour l'ensemble des informations qu'il donne, le commentaire de Strabon (92). Si le nom de « Lesbos » est souvent utilisé à l'époque byzantine, Eustathe remarque qu'on appelle souvent l'île « Mitylène » du nom d'une ville antique de l'île (93). Plus problématique se révèle l'appartenance de l'île à tel ou tel groupe insulaire. En effet si Eustathe, suivant Strabon, classe Lesbos parmi les îles « Eolides », d'autres sources la mentionnent comme « cyclade » ou comme « sporade » (94). Toutes ces sources s'accordent néanmoins pour situer l'île de Lesbos dans la partie de la Mer Egée proche de l'Asie : Lesbos est une île d'Asie et non d'Europe.

Leukas : Eustathe mentionne seulement que selon l'*Odyssée* Leukas était une ville de l'Épire. Il ne prend pas même la peine d'expliquer, comme Strabon le fait, comment Leukas a été coupée du continent et est devenue une « île ». La *Souda* fait à propos de Leukas les mêmes références à l'*Odyssée*. On constate que les véritables informations géographiques que nous ayons sur Leukas viennent une fois de plus d'un monde extérieur à nos encyclopédistes, et pour cette fois de géographes arabes (95).

Milos : Selon Eustathe, Milos est située en mer de Crète et appartient au groupe des Sporades. Pourtant il mentionne que selon

(85) EUSTATHE p. 320 ; STRABON V p. 161.

(86) EUSTATHE p. 318 ; *Souda* III p. 207 ⁶.

(87) EUSTATHE pp. 315-316 ; voir aussi *Souda* III p. 264 ⁶.

(88) *Souda* II p. 416 ²¹. L'habitant de Lemnos était appelé « Lèmnios », cf. *Souda* III p. 264 ¹⁸.

(89) *De Thema* p. 83.

(90) T-TH I p. 152.

(91) EUSTATHE p. 320.

(92) *Ibid.* p. 322 ; STRABON VI pp. 139-147.

(93) EUSTATHE p. 322. Pour la dénomination « Lesbios », cf. *Souda* III p. 252 ¹.

(94) *Actes de David, Sym et Georges* p. 212 ; *Vie de Nicolas* p. 171 (Cyclade) ; *De Thema* p. 83 (Sporade).

(95) EUSTATHE p. 309 ; STRABON I p. 219, V p. 31 ; *Souda* III p. 463 ⁵ ; *Géo d'Edrisi*, p. 121 : « L'île de Leuca qui a la forme d'un triangle dont chaque côté est de vingt milles ».

certain, Milos ne serait pas une « sporade » mais une « cyclade ». L'auteur précise également que selon une autre tradition, il y aurait une « polis » dans l'île, dite Milos. Eustathe décrit-il une réalité contemporaine ou se réfère-t-il une fois de plus aux auteurs antiques ? La réponse est encore dans Strabon où l'on trouve quasiment les mêmes informations. Constantin VII, quant à lui, classe Milos parmi les Cyclades. En fait la double tradition qui classe Milos tantôt parmi les Sporades, tantôt parmi les Cyclades remonte à Strabon (96).

Mykonos : L'île de Mykonos fait partie, selon Eustathe, des Cyclades. L'auteur ajoute, sans rien changer à Strabon, que la calvitie touche souvent les gens de Mykonos. D'autre part l'infime dimension de l'île a donné lieu à un proverbe (97).

Narkioi : Petit îlot au Nord de Leipsos (98).

Naxos : Est avant tout une cyclade célèbre. Eustathe se référant à Hérodote rapporte que « cette cyclade dite Naxos n'est pas grande, mais belle et fertile », qu'elle est proche de l'Ionie et qu'elle a beaucoup de ressources. Enfin l'île de Naxos était proverbiallement assimilée à une feuille de vigne (99).

Nikasia : Petit îlot près de Naxos, faisant partie, selon Eustathe (100), des Sporades. Peut-être s'agit-il de l'île dite Echinousa aujourd'hui.

Nisyros : Fait partie, selon Eustathe, des Cyclades. Mais il ajoute qu'une autre tradition la rattache aux Sporades. On y trouve dit-il, des pierres meulières et du bon vin dit « vin de Nisyros ». La *Souda* donne à peu près les mêmes informations notamment sur l'origine de l'île qui primitivement n'aurait formé qu'un seul bloc avec Kôs. On constate que nos deux sources byzantines suivent à peu près mot à mot le commentaire déjà fait par Strabon (101).

Paros : Eustathe la classe parmi les Cyclades (102). Tous les renseignements qu'il donne sur l'île ont trait à l'histoire antique de l'île et n'ont aucune actualité.

Patmos : « Patmos, dans la mer d'Icarie, fait partie des Sporades ». Le nom de « Mer d'Icarie » vient de l'île d'Ikaria située au Nord-Ouest de Patmos. La *Souda* cite Patmos au sujet de Saint Jean l'Évangéliste au nom duquel fut fondé à la fin du 11^e s. le célèbre monastère de l'île. Les autres îles ou îlots situés dans la mer d'Icarie entre Patmos à l'Est et Ikaria à l'Ouest étaient les îles Fourni, îlots complètement déserts à l'époque, et les îles de

(96) EUSTATHE p. 320 ; STRABON V p. 161 ; *De Thema* p. 83.

(97) EUSTATHE p. 319 ; STRABON V pp. 165, 171 ; *Souda* III p. 424 ¹⁶.

(98) Dit aussi « Arkioi » ; donné à Christodule en 1087-1088 : MM VI p. 65.

(99) *Souda* III p. 436 ¹. EUSTATHE pp. 245, 319.

(100) *Souda* III p. 466 ⁹ ; EUSTATHE p. 320.

(101) EUSTATHE p. 319 ; *Souda* III p. 472 ¹⁷ ; STRABON V p. 177.

(102) EUSTATHE p. 318.

Léros et de Leipsos recensées par Strabon et bien connues par les documents d'archives de l'époque étudiée (103).

Peparithos : Ile située selon Eustathe à l'entrée de l'Hellespont, et appelée « île d'Europe ». Elle est citée également par Constantin VII (104).

Pissynè : Nom donné à Amorgos.

Psara : L'îlot de Psara à l'Ouest de Chios est connu de la *Souda* sous le nom de « Psyra » (105). Elle était proverbialement inculte à la vigne.

Pharmakos : Petit îlot en face de Milet (106).

Rèneia (Rènia) : Ilot connu de Constantin VII et de la *Souda* comme une cyclade non loin de Délos (107).

Rhodes : Eustathe cite les monuments antiques célèbres de l'île, et en particulier le fameux colosse. Il énumère les anciens noms donnés à l'île : Ophioussa, Telchinis. Il rappelle que les habitants de Rhodes étaient connus à époque antique pour être de grands navigateurs et que l'île possédait même des arsenaux cachés. Toutes ces informations se trouvent déjà dans Strabon, et une fois de plus on constate qu'il n'y a rien de concret ni d'actuel dans le *Commentaire d'Eustathe*, alors que Rhodes était justement réputée à l'époque byzantine pour ses arsenaux. Tous les renseignements géographiques que nous possédons pour la Rhodes byzantine nous viennent d'auteurs arabes ou occidentaux (108).

Salamine : Ile située, selon Eustathe, devant le cap Sounion, au Sud des Abantes. C'est la première île du Golfe Saronique, à l'Est de Corinthe. L'auteur rappelle également les divers noms de l'île et son histoire antique. La *Souda* donne à peu près les mêmes informations (109).

Samos : Appartient, selon Eustathe au groupe insulaire dit Ionides. L'histoire antique de l'île est mentionnée avec en particulier l'épisode de Polycrate. « Pour ce qui est du vin, ajoute-t-il, l'île n'était pas du tout comblée, mais à part cela elle est extrêmement fertile » : on trouve ici un discours calqué de Strabon. En revanche originale est la mention de l'aqueduc d'Eupalinos : cela prouve-t-il qu'on utilisait au 12^e siècle encore le même système d'adduction d'eau qu'à l'époque antique ? Il faut noter enfin que l'habitant de Samos est dit « Samios » qu'il ne faut pas confondre avec le citoyen de Céphalonie dit « Samaïos ». Samos d'Ionie en effet ne

(103) EUSTATHE p. 320 ; *Souda* II pp. 127⁷, 647¹⁵, III p. 455⁹ ; MM VI p. 64 ; Christodule situe également l'île de Patmos à l'Est de la Mer d'Icare. Noter à ce propos l'erreur grossière de Strabon (STRABON V p. 173) qui mentionne Patmos à l'Ouest d'Ikaria ; voir aussi ch. 3 sv Léros ; Leipsos.

(104) EUSTATHE p. 315 ; STRABON I p. 477 ; *De Thema* p. 88.

(105) *Souda* IV p. 851¹⁴.

(106) Aujourd'hui Pharmakoussa (*Actes de Patmos* I p. 52). Donné à Christodule en mai 1087 : MM VI p. 26 = *Actes de Patmos* I p. 44.

(107) *De Thema* p. 83 ; *Souda* IV p. 510¹⁵.

(108) EUSTATHE p. 312 ; voir aussi *Souda* IV pp. 297¹⁵, 296¹⁵. Selon la *Souda*, l'île de Rhodes entière pouvait être appelée Lindos ; STRABON VI pp. 269-279 ; voir aussi ch. 3 sv Rhodes.

doit être confondue ni avec Samos de Céphalonie (que nous ne connaissons pas par ailleurs pour l'époque étudiée), ni avec l'île de Samothrace. Le seul détail concernant le paysage est d'une banalité extrême : l'île de Samos, dit Eustathe, est réputée pour être montagneuse. La *Souda* n'ajoute pas grand-chose, si ce n'est qu'elle rappelle que l'île est située en face du cap Mycale. Constantin VII accorde une place privilégiée à l'île de Samos dans la mesure où elle a donné lieu à la création d'un thème. Une partie des informations qu'il fournit, à savoir les informations « géographiques et historiques » sont comparables à celles que nous avons trouvées dans le *Commentaire d'Eustathe* ou dans la *Souda* (110). La partie administrative est proprement byzantine, nous en étudierons plus loin les modalités.

Samothrace : Dite également « Samos de Thrace ». Ile située à l'entrée de l'Hellespont, elle appartient aux îles dites « d'Europe ». Eustathe rappelle les différents noms qui furent jadis donnés à l'île et leur étymologie. Il mentionne également, suivant Strabon, les « mystères de Samothrace ». Le Continuateur de Théophane, si concret en ce qui concerne les événements politiques, tient à peu près le même discours quand il fait un excursus géographique sur l'île de Samothrace en 904 : ses propos sont alors ceux de Strabon à peu de chose près (111) !

Santorin : Voir Théra.

Sériphos : Fait partie des Cyclades (112). L'île était réputée pour être pierreuse.

Siphnos : L'île est située, comme Milos, dans la Mer de Crète. Cette mer qui, d'après Eustathe, était située entre la Sicile et la Crète, s'étendait donc largement vers le Nord. Eustathe rappelle l'histoire de l'antique Siphnos et mentionne ses « mines d'or et d'argent ». Était-ce encore une réalité à époque byzantine ou s'agit-il une fois de plus d'une tradition littéraire véhiculée à travers les siècles, qui ne correspond plus à rien ? On est tenté d'adopter cette dernière hypothèse quand on considère le commentaire de la *Souda* sur le verbe « σιφνίζειν » et sur la tradition des riches Siphniens, qui faisait qu'au 10^e siècle on appelait « Siphniens » tous les gens riches. Au 10^e siècle certes, comme déjà dix siècles auparavant : on trouve exactement le même commentaire dans Strabon... Notons enfin que l'île est dite cyclade (113).

(109) EUSTATHE pp. 313-314 ; *Souda* IV p. 314 ⁴⁻¹⁶.

(110) EUSTATHE p. 321 ; STRABON VI pp. 214, 217 : noter les mêmes détails concernant la fertilité de Samos en relation avec ses nombreux oiseaux ; *Souda* II p. 403 ³ ; *De Thema* pp. 81-82.

(111) EUSTATHE pp. 315, 317 ; TH. CONT. p. 367 : Σαμοθράκην δὲ ἐν Θράκῃ χερώνησον τὴν πρότερον Θηριοῦσαν διὰ τὸ θηρίων πεπληρῶσθαι ἱερὰν Νυμφῶν οὔσαν, μετέπειτα τοῦ ῥοῦ συρραγέντος εἰς νῆσον συστήναι καὶ ὑπὸ Σαμίων μετοίκων ἐν κατασχέσει γενέσθαι καὶ Σαμοθράκην, κληθῆναι ; STRABON III p. 371 : λέγει δὲ ὁ Γεωγράφος ὅτι Σάμιοι ἐκ Μυκάλης πάλαι ᾤκισαν ἐν αὐτῇ.

(112) EUSTATHE p. 319.

(113) EUSTATHE p. 319 ; *Souda* I p. 370 ¹⁵ ; STRABON V p. 161.

Skopélos : Ile seulement mentionnée par Constantin VII sous le nom de « Skepola » (114).

Skyros : Dite « la ventée ». L'île de Skyros était classée parmi les îles qui se trouvent à gauche pour celui qui pénètre dans l'Hellespont et faisait ainsi partie des îles d'Europe. L'île avait la réputation d'être rocailleuse, d'où son nom. Les chèvres de l'île étaient célèbres, mais également les mines de pierres de toute sorte : Eustathe suit ici mot pour mot le commentaire de Strabon sans apporter aucun élément nouveau. La réputation de Skyros comme une île pierreuse et misérable était d'ailleurs un lieu commun. Ajoutons que l'île était considérée comme une cyclade par l'ensemble des auteurs byzantins (115). En décrivant Skyros comme « une île habitée, avec une jolie ville », Edrisi (116) une fois de plus nous renseigne à lui tout seul sur la vie de l'île au 12^e siècle et nous conforte dans l'opinion que la « géographie byzantine » est en dehors de l'histoire.

Symè : Ile connue d'Eustathe pour ses perdrix. On trouve cette île mentionnée par Étienne de Byzance (117).

Syros : Fait partie des Cyclades (118).

Ténédos : Fait partie, selon Eustathe, des îles Eolides. L'auteur évalue son périmètre à 80 stades et il précise qu'aucun point de l'île ne se trouve à plus de 40 stades de la mer. Il cite enfin la ville antique d'Aiolis et les deux ports de l'île. Aucune des informations donnée par Eustathe n'est ignorée de Strabon (119).

Thasos : Se trouve parmi les îles situées à gauche de l'Hellespont et dites d'Europe. Eustathe, se référant à Hérodote, rapporte que l'île était célèbre pour ses mines d'or. Il ajoute que la ville de Thasos fut fondée par les habitants de Parium. Le chroniqueur Syméon Magistros suit exactement la même tradition littéraire quand il rappelle l'antique nom de l'île « Chrysè ». La *Souda* enfin mentionne le vin de Thasos (120).

Théra : Eustathe la classe parmi les Sporades, suivant en cela Strabon. Constantin VII l'appelle au contraire cyclade. Si le nom de Théra était d'usage courant à l'époque étudiée, on note cependant également que le nom de Santorin n'était pas inusité (121).

Thérasia : Mentionnée par Constantin VII comme cyclade (122).

Tinos : Fait partie, selon Eustathe, des Cyclades, mais il rappor-

(114) *De Thema* p. 88.

(115) *De Thema* p. 83 ; EUSTATHE pp. 315-317 ; STRABON IV p. 427 ; *Souda* IV p. 374³¹ ; SKYLITZÈS p. 33 = KÉDRÈNOS II p. 502 ; GÉNÉSIOS p. 38 ; TH. CONT. p. 57.

(116) *Géo d'Edrisi* p. 127.

(117) ÉTIENNE DE BYZANCE p. 591. Symè est un flot situé près de Rhodes. EUSTATHE p.

(118) EUSTATHE p. 319.

(119) *Ibid.* p. 323 = STRABON VI p. 93.

(120) EUSTATHE pp. 315-316 ; STRABON V p. 169 ; SYM. MAG. p. 706 ; *Souda* II p. 685¹⁸.

(121) EUSTATHE p. 320 ; STRABON V p. 161 ; *De Thema* p. 83 ; sur le nom de Santorin, cf. A.K. ORLANDOS, *ABME* 7, 1951, p. 181, n. 4.

(122) *De Thema* p. 83.

te qu'une autre tradition en faisait une sporade. L'île était réputée pour être bien irriguée, d'où son nom antique d'« Hydrousa » (123).

Tracheia : Nom donné à Kalymnos.

Zakynthos : L'île de Zakynthos n'est pas mentionnée par Eustathe. L'île était pourtant bien connue à l'époque byzantine. Elle était appelée « Jagent » par les Occidentaux. Son origine légendaire est mentionnée par Génésios (124).

Cette étude de la géographie byzantine des îles, si elle ne nous livre aucun renseignement concret sur les îles à l'époque étudiée, nous permet d'aborder le domaine de la connaissance. Nous pouvons d'abord remarquer que, si nous reportons sur une carte les îles connues à l'époque, la presque totalité du monde insulaire étudié s'y trouve englobée : l'énumération des îles faite par les Byzantins est assez proche de celle que nous pourrions faire aujourd'hui. Que cette connaissance ait été acquise depuis l'Antiquité n'y change rien, et si la carte aujourd'hui révèle des îlots inconnus à l'époque, c'est grâce aux relevés marins ! Toute autre, au contraire, apparaît la connaissance de l'île elle-même. Nous constatons qu'à l'époque byzantine, il s'agit presque toujours d'une connaissance littéraire, traditionnelle, hors de l'histoire, et sans aucun lien avec la réalité. Il fallait en effet faire une analyse la plus détaillée possible des œuvres des encyclopédistes et géographes byzantins, pour être finalement convaincu de la généralisation de ce phénomène culturel, qui reflète une connaissance entièrement héritée du passé, et fermée à la découverte. La plus grande partie du *Commentaire d'Eustathe* vient de Strabon, et s'il ne s'agit vraisemblablement pas de copie pure et simple, on retrouve cependant la même tradition après plus de dix siècles aussi bien pour la définition des mers et des groupes insulaires que pour l'information concernant chaque île. Ainsi la géographie byzantine n'est en rien « géographique » au sens actuel du mot. Les auteurs byzantins reprennent continuellement des œuvres anciennes, n'y ajoutent rien. Ou s'ils ajoutent quelque chose, il ne s'agit que de données administratives. C'est le but du *De Thematribus*, il est vrai. Cependant si l'on conçoit le *De Thematribus* comme œuvre de géographie administrative uniquement, on se demande alors pourquoi l'auteur a voulu y insérer des données pseudo-géographiques. En fait il n'y a rien de paradoxal à cela dans la façon de penser et de concevoir des Byzantins des 10^e-12^e siècles. Ils ont la volonté de tout expliquer en se référant aux œuvres antiques : la mémoire historique est le fondement de la connaissance. Et comme ils ont le souci de ne donner que des informations littéraires, il leur faut à tout prix bannir la donnée immédiate comme si elle était suspecte. Pour Constantin VII c'est

(123) EUSTATHE pp. 318, 320. Strabon la classe parmi les Cyclades : STRABON V p. 165.

(124) *De Thema* p. 91 : elle faisait partie du thème de Céphalonie ; voir aussi BENOIT DE PETERBOROUGH p. 199. Pour tous les noms donnés à cette île, voir *Tabula Imperii* 3 pp. 178-179 ; GÉNÉSIOS p. 118.

un peu différent. Il fait œuvre d'historien de l'administration, il est donc obligé en quelque sorte de donner des renseignements concrets. Mais là encore on est frappé de la difficulté pour l'auteur (à moins que ce ne soit délibéré) d'isoler le passé du présent. Il n'y a pas de relief dans le *De Thematibus*, Constantin VII ne fait aucune différence entre les données antiques et légendaires rapportées, les données administratives des 5^e-6^e siècles et les données de son temps. Il présente toutes ces informations comme chronologiquement continues, seule façon pour lui de comprendre et faire comprendre la réalité byzantine. La confusion qui en résulte pour nous est due d'abord à la volonté de l'auteur d'être entièrement intelligible.

Nous avons vu l'espace maritime dans lequel les Byzantins situaient les îles étudiées, nous avons ensuite analysé la géographie insulaire byzantine, il convient maintenant d'étudier ce que recouvrent les termes désignant les groupes insulaires, notamment les concepts « Cyclades » et « Sporades », souvent rencontrés dans les textes de l'époque et dont il est si difficile de préciser l'aire géographique. Seule une analyse détaillée des œuvres citées, avec une fois de plus l'étude comparée du commentaire de Strabon, peut nous permettre de comprendre le contenu de ces termes. Nous procéderons à une analyse à trois niveaux, en exposant d'abord l'ensemble des mentions connues dans les textes de l'époque, puis les données d'Eustathe, enfin celles du commentaire de Strabon. Si nous voulions schématiser cette analyse, nous dirions qu'il s'agit d'une sorte de trapèze dont la base constitue la réalité byzantine et dont le sommet est l'ultime référence littéraire. Elle nous permettra de voir en quoi la réalité byzantine diffère de la réalité antique, Eustathe représentant la courroie de transmission entre la tradition et la réalité byzantine.

Si nous considérons l'ensemble des textes byzantins mentionnant telle ou telle île comme cyclade, nous obtenons la liste « cycladique » suivante : Amorgos, Andros, Délos, Ios, Kéos, Kythnos, Lemnos, Lesbos, Milos, Mykonos, Naxos, Nisyros, Paros, Rèneia, Sériphos, Siphnos, Syros, Tinos, Skyros, Théra et Thérasia. Nous constatons que cette liste ne correspond pas à celle d'Eustathe qui, elle-même ne coïncide pas, il est vrai, exactement avec celle de Strabon. En effet Eustathe énumère comme Cyclades les treize îles suivantes : Amorgos, Andros, Délos, Ios, Kythnos, Mykonos, Naxos, Nisyros, Paros, Sériphos, Siphnos, Syros et Tinos (125). Quant à Strabon (126), il dit qu'à l'origine les Cyclades étaient douze, mais qu'avec le temps d'autres îles ont été rajoutées. Il cite alors deux ensembles insulaires faisant partie des Cyclades, d'une part Kéos, Kythnos, Sériphos, Milos, Siphnos, Kimolos, Preperinthos et Olios, et d'autre part Paros, Naxos, Syros, Mykonos, Tinos, Andros et Iaros.

(125) EUSTATHE p. 318.

(126) STRABON V p. 165.

Il ajoute ensuite un commentaire personnel dans lequel il considère que Preperinthos, Oliaros et Iaros ne font pas partie des Cyclades. Si l'on tente une analyse comparée de ces différentes listes, on constate donc une première déviation de l'espace cycladique par rapport au texte de Strabon dans Eustathe, alors qu'il suit de très près la tradition. Il ne cite en effet ni Kéos, ni Milos ni Kimolos, mais il compte parmi les Cyclades Nisyros et Amorgos. Il précise pourtant que s'il classe Milos parmi les Sporades, une autre tradition fait de cette île une cyclade (127). De plus on remarque que les îles qui ne sont pas reconnues comme cyclades par Eustathe, telles Milos ou Kimolos, faisaient partie dans la *Géographie* de Strabon du premier ensemble insulaire appelé Cyclades et étaient également appelées Sporades dans un autre passage de son œuvre (128). Tout se passe donc comme s'il y avait déjà une double tradition chez Strabon, et comme si Eustathe avait choisi de privilégier une de ces traditions, alors que d'autres auteurs byzantins se référant à l'autre tradition, classaient ainsi comme cyclades les îles de Milos, Kimolos, Kéos et Théra. Enfin si nous reprenons notre schéma, nous trouvons à la base du trapèze (qui correspond à l'usage courant du terme Cyclades à l'époque mésobyzantine) des îles comme Lemnos, Lesbos, Skyros : l'espace cycladique antique a littéralement éclaté et les Cyclades à l'époque byzantine se fondent avec la plus grande partie des îles de la Mer Egée.

En ce qui concerne les Sporades, l'ensemble des textes byzantins citent comme Sporades les îles suivantes : Astypalaia, Donousia (îlot situé près de Rhodes), Kimolos, Léros, Lemnos, Lesbos, Milos, Nisyros, Nikasia (près de Naxos), Patmos, Théra, Tinos et Chios. La liste d'Eustathe (129) plus restreinte ne comprend pas les îles de Lemnos, Lesbos, Chios, et Nisyros. Elle n'est cependant pas exactement calquée sur celle de Strabon qui mentionne comme Sporades la guirlande méridionale des îles égéennes avec d'une part les îles de Théra, Ios, Kimolos et Siphnos et d'autre part celles de la Mer de Karpathos, soit Astypalaia, Tilos, Chalkia, Nisyros et Karpathos (130). Si nous suivons donc l'évolution du concept « Sporades » depuis l'Antiquité, nous notons le déplacement vers le Nord de son aire géographique. Pour le Byzantin du 10^e-12^e siècle, plus que pour Eustathe d'ailleurs qui suit de près la tradition antique, les Sporades couvrent le Nord de la Mer Egée, avec Skyros, Lemnos et Lesbos.

Après cette analyse comparée de la tradition antique et de l'usage byzantin aux 10^e-12^e siècles à propos des concepts de Cyclades et Sporades, il convient de voir si nous pouvons limiter et caractériser les aires d'extension géographique de ces deux groupes insulaires à l'époque étudiée.

(127) EUSTATHE p. 320.

(128) STRABON V pp. 161-162.

(129) EUSTATHE p. 320.

(130) STRABON V pp. 161-162, 174.

Nous constatons que l'ensemble cycladique à l'époque byzantine, s'il ne correspondait plus à la définition antique (qui reste pourtant toujours évoquée par les encyclopédistes byzantins), coïncidait désormais avec une aire géographique assez vaste que nous pouvons cerner. Sous le terme « Cyclades », il faut en effet entendre d'une part les îles dites Cyclades aujourd'hui (Cyclades antiques) et d'autre part une partie des Sporades actuelles (ainsi Skyros) et des îles micrasiatiques telles Lemnos, Mitylène au Nord ou Nisyros au Sud. Ainsi l'ensemble cycladique byzantin était beaucoup plus vaste qu'aujourd'hui, mais il était d'un seul tenant. Quant aux îles appelées Sporades par les Byzantins, elles englobaient des îles également appelées Cyclades comme Milos, Tinos, Théra, Lemnos ou Lesbos, mais ne constituaient pas une aire géographique d'un seul tenant. Rappelons à cet égard le *Commentaire d'Eustathe* (131) : « Sporades et Cyclades sont situées en Mer Egée. Les Sporades sont argileuses, c'est-à-dire de terre blanche. Mais les Sporades tiennent leur nom d'autres raisons, en particulier pour les distinguer des Cyclades. Elles n'ont pas d'emplacement déterminé, mais elles sont dispersées partout. C'est ainsi que selon certains Proconnèse à l'intérieur de l'Hellespont est dite Sporade. Selon une autre tradition les îles Sporades tiennent leur nom de leur grand nombre et de leur densité. Elles sont pour ainsi dire semées ». Nous constatons également que Sporades et Cyclades à l'époque byzantine étaient parfois confondues : La *Souda* définit d'ailleurs les Sporades comme Cyclades (132). Constantin VII pour sa part éprouve le besoin de redéfinir ce que sont ces deux ensembles insulaires comme si cette distinction n'était plus perçue par ses contemporains. Pour cela il est contraint de revenir à l'antique définition des Cyclades. Il plonge cependant lui-même dans la contradiction dans la mesure où l'ensemble cycladique du 10^e siècle dépasse de beaucoup ce qu'on appelait Cyclades à époque antique, et s'étend notamment bien plus à l'Est. Enfin il mentionne l'île de Lemnos dans les deux groupes qu'il a tenté de distinguer (133) ! Si nous concevons assez bien ce qu'il en est des deux concepts Sporades et Cyclades à l'époque byzantine, il est plus difficile de savoir pourquoi et comment ces deux termes ont ainsi évolué depuis l'Antiquité et les aires géographiques qu'ils désignaient primitivement ont ainsi éclaté de leur cadre. Il nous semble possible de comprendre cette évolution si l'on considère parallèlement l'évolution des dénominations administratives. On constate en effet que dès le 7^e siècle (134), les « Cyclades » entrent dans la dénomination des unités administratives soit sous le terme « Cyclades », soit sous le terme équivalent de « Dodécanèse ». Nous

(131) EUSTATHE p. 321.

(132) *Souda* IV p. 420^o.

(133) *De Thema* pp. 82-83.

(134) La notice 1 (Notice archaïque du 7^e s.) mentionne en effet l'éparchie des îles Cyclades avec douze îles dites « villes, c'est-à-dire évêchés » dépendant de la métropole de Rhodes : Samos, Chios, Kôs, Naxos, Théra, Paros, Léros, Andros, Tinos, Milos, Amorgos, cf. DARROUZÈS, *Notitiae* p. 213.

reviendrons en détail sur cette question, mais il est presque certain que le concept géographique a en quelque sorte été contaminé par la géographie administrative. Ainsi l'évolution du concept « Cyclades » serait-elle compréhensible. En ce qui concerne celle du concept « Sporades », on ne peut retenir ce type d'explication, dans la mesure où le terme Sporades n'a jamais donné lieu à un usage administratif. Ce que l'on peut supposer en revanche, c'est qu'à partir du moment où les Cyclades englobèrent l'aire géographique attribuée à l'époque antique aux Sporades, il se produisit une confusion entre les deux concepts. Et c'est alors que l'ensemble insulaire des Sporades a également éclaté hors de son cadre primitif. Enfin dans la mesure où l'ensemble cycladique comprenait un ensemble insulaire de plus en plus large, il est probable que l'usage fut de désigner comme Sporades les îles qui n'appartenaient pas à cet ensemble. Cette évolution amena progressivement un transfert du groupe Sporades vers le Nord-Est de l'Egée. Il en résulta une dispersion géographique de ce groupe insulaire, quand cela n'était pas une confusion pure et simple avec l'ensemble cycladique.

D'autres groupes insulaires donnés dans le *Commentaire d'Eustathe* sont directement hérités de la tradition antique. Il faut noter que ces groupes recoupent souvent les deux ensembles précédents. Notons ainsi les îles dites « Eolides » (qui comprenaient Lesbos et Ténédos) et les îles dites « Ionides » (telles Samos et Chios) (135). Un autre groupe insulaire également repris de l'Antiquité était celui des îles du Golfe Saronique, telles Egine et Salamine (136).

Enfin il est intéressant de constater que certains groupes insulaires sont définis dans le cadre même de l'Empire byzantin, ainsi celui des îles dites « d'Europe » qui comprenait les îles situées à l'Ouest des Dardanelles (à gauche pour celui qui pénètre dans l'Hellespont précise Eustathe (137)) : ce sont les îles de Thasos, Samothrace, Imbros, Eubée, Skyros, Peparithos et Lemnos. On trouve là encore des îles qui appartenaient à d'autres groupes insulaires, que nous avons vus précédemment.

Avec la définition des groupes insulaires s'achève l'analyse de la géographie historique byzantine. Cette étude nous a permis de connaître la culture et la mentalité des lettrés byzantins à l'époque étudiée à travers un thème limité. Elle nous a permis également de nous familiariser avec les concepts géographiques de l'époque. Elle nous a fait voir l'« île » de l'œil d'un byzantin lettré, qui n'habitait pas l'île, et qui l'évoquait à travers une cosmologie héritée de l'Antiquité. Nous avons ainsi pu constater que le monde insulaire était à l'époque étudiée un monde bien connu « à plat » : nous pouvons en effet tracer la carte des îles d'après le *Commentaire d'Eustathe* ou la *Souda*. Mais nous ne savons rien, après cette étude, de la réalité insulaire ni de l'habitant des îles.

(135) EUSTATHE p. 321 sq.

(136) EUSTATHE p. 311 ; STRABON IV p. 153.

(137) EUSTATHE p. 315.

3) Le Milieu insulaire.

Une autre donnée tout aussi importante pour l'historien que le concept d'île ou le cadre géographique de la région étudiée, est ce que nous appellerons le « milieu insulaire ». Cette donnée sera souvent évoquée au cours de notre ouvrage. Il convient donc de lui réserver une place privilégiée dans cette présentation de notre sujet.

L'étude du milieu insulaire peut être considérée sous deux aspects fondamentaux : dans son aspect interne (Nous évoquons ici les différents paysages, les cultures diverses adaptées au « milieu », et même l'habitat) ; dans son aspect externe (Nous songeons alors aux conditions plus ou moins propices qu'offrent le tracé des côtes, l'exposition aux vents, qui conditionnent l'aménagement des ports).

Le Milieu insulaire : Aspect interne.

Cette étude de la géographie insulaire, qui a pour but d'aider à comprendre la mise en valeur de la terre et l'économie des îles à l'époque byzantine, se justifie dans la mesure où les caractéristiques essentielles du « milieu insulaire » n'ont que peu évolué depuis 3 000 ans (138). Les îles étudiées se trouvaient dans la même aire climatique qu'aujourd'hui : il y a en effet une stabilité tout à fait exceptionnelle du climat hellénique. Quant au paysage agraire, mises à part quelques modifications auxquelles nous ferons allusion (139), il était très comparable à celui que l'on découvre aujourd'hui en mainte île, parce que les îles ne sont guère entrées dans l'ère industrielle. Ce qui a sans doute le plus profondément changé dans le paysage depuis l'époque médiévale, c'est certainement l'implantation de l'habitat. Il faut en effet songer aux préoccupations de l'insulaire byzantin de rechercher des sites protégés et en même temps défensifs contre toute incursion ennemie et d'éviter les lieux malsains, préoccupations qui ont aujourd'hui disparu, au moins sous leur forme passée. L'insulaire byzantin fut alors conduit à désertier côtes et plaines et à occuper les premières hauteurs. Cependant chaque île a un milieu original et chaque fois l'insulaire a dû s'adapter aux conditions particulières de son île : topographie, nature des sols ou exposition aux vents. Bien d'autres

(138) KOLODNY p. 47. Nous reprenons ici les principales conclusions de l'auteur sur le milieu insulaire de la Grèce en y ajoutant l'île de Chypre et en nous concentrant uniquement sur les points qui nous semblent utiles dans le cadre de notre étude.

(139) Il est certain que les forêts insulaires étaient à l'époque byzantine plus vastes qu'aujourd'hui, où à force d'être exploitées aux époques turque et vénitienne, elles ont fini par se dégrader jusqu'à constituer un maquis qui n'a plus grand chose à voir avec leur forme primitive.

facteurs propres à chaque île pourraient être évoqués. Nous consacrons pour cette raison un chapitre à l'habitat et au peuplement des îles du 8^e au 13^e siècle. Nous nous contenterons d'évoquer ici les constantes qui marquèrent de siècle en siècle le paysage insulaire grec, celles qui contraignirent le paysan à cultiver les parcelles exiguës d'un terroir limité par la mer. L'élément le plus contraignant du « milieu insulaire » est en effet la mer. C'est la mer qui empêche toute conquête de terre nouvelle et qui fait de l'île un désert, s'il n'y a aucune possibilité pour l'homme de s'y réfugier ou d'y cultiver quoi que ce soit. C'est la mer qui paradoxalement fit de l'insulaire un terrien à certaines époques, quand les communications avec l'extérieur étaient difficiles ou rompues et que l'insulaire devait tirer sa subsistance du sol de son île. Parfois l'aridité de l'île et l'impossibilité d'en tirer quelque fruit ont pu donner à ses habitants une vocation de négoce, comme ce fut le cas des moines de Patmos. Il faut cependant rappeler que cette société patmiote a été créée de façon entièrement volontaire et artificielle et que le moine de Patmos ne représente d'aucune façon l'insulaire byzantin. Ce dernier qui avait à sa disposition un riche terroir, tels le Corfiote, le Samiote ou le Crétois, était avant tout un terrien. Et si le recrutement maritime a pu être une importante fonction de certaines îles, notamment aux 10^e-11^e s. il faut également ajouter que ce ne fut jamais la fonction essentielle des îles à l'époque étudiée. C'est pourquoi dans un monde insulaire avant tout agricole, l'étude de l'impact du « milieu insulaire » sur la terre nous semble fondamentale.

Un autre élément contraignant du milieu insulaire est son caractère montagneux. Toutes les îles étudiées, depuis les îles Ioniennes jusqu'à Chypre sont des îles montagneuses. Sans entrer dans le détail de la géomorphologie des îles (140), nous tenterons de considérer comment ce caractère montagneux a pu avoir un impact important sur la vie humaine à l'époque byzantine. Les montagnes constituent à l'intérieur des îles mêmes des obstacles difficilement franchissables : chaque île se trouve ainsi compartimentée. Et plus l'île a des dimensions importantes, plus elle comporte de régions différenciées. A cause de ce caractère montagneux, les communications à l'intérieur des îles se sont avérées difficiles et c'était un long périple pour l'insulaire que d'aller d'un bout à l'autre de son île : ainsi il fallait cinq à six jours de cheval pour aller de Karystos à Histiaia en Eubée (141).

Considérons d'île en île quelques chiffres significatifs d'altitude : en Chypre le mont Olympos de 2 100 m, en Crète le mont Ida de 2 456 m, à Samos le mont Kerketeus de 1 436 m, à Mitylène le mont Olymbos de 940 m, à Naxos le mont Ozia de 1 003 m et enfin à Corfou le sommet du Pantocrator à 914 m. Nous constatons que parler de montagnes à propos des îles étudiées n'est pas un vain mot.

(140) Voir sur ce point KOLODNY pp. 55-61.

(141) KOLODNY p. 62.

De plus ces chiffres, quelque significatifs qu'ils soient, ne nous donnent que les plus hautes altitudes insulaires et ne révèlent pas à quel point l'île est bien souvent, excepté sur une étroite bande côtière, une terre entièrement montagneuse. Il faut ajouter que la plaine est d'autant plus réduite que l'île est de médiocres dimensions. Ainsi si la petite île a généralement des sommets beaucoup moins élevés que la grande île, elle apparaît toujours comme une terre de montagne. De Léros ou d'Amorgos, Buondelmonti en 1410 ne disait-il pas qu'elles étaient « presque entièrement montagneuses » (142). Le recenseur de Patmos à la fin du 11^e siècle comptait 3 860 modioi de terre rentable et décrivait le reste de l'île comme étant « montagneux, rocailleux et inaccessible » (143). La montagne était donc un obstacle aux communications à l'intérieur de l'île, elle créait une appréciation des distances décalée par rapport aux distances réelles et elle était une limite à la mise en valeur du sol (144) dans la mesure où le terroir se concentrait généralement dans quelques vallées ou sur les premières pentes (on pouvait cependant planter l'olivier jusqu'à 600 m). Mais la montagne était à l'époque médiévale synonyme de refuge et de défense (145) et était à cet égard extrêmement précieuse pour l'habitant des îles. Il est remarquable de constater en effet que ce sont le plus souvent des îles peu montagneuses qui ont été désertées à certaines époques de la période étudiée, ainsi Paros ou Lemnos qui n'alignent qu'une série de basses collines sur la plus grande partie de leur territoire.

L'étude des formations lithologiques des diverses îles étudiées permet de distinguer bons et mauvais terroirs. Il convient de distinguer pour les îles grecques (c'est-à-dire l'ensemble insulaire byzantin étudié, excepté l'île de Chypre) cinq groupes lithologiques principaux (146) :

Les roches cristallines et métamorphiques qui intéressent l'ensemble des Cyclades, le Sud de l'Eubée, l'Ouest de la Crète, la partie orientale de Mitylène, Samos et Ikaria, Thasos et Samothrace, l'Amani de Chios. Ce sont des régions montagneuses d'altitude moyenne. Les versants sont aménagés en terrasses qui supportent des oliviers, de la vigne, des amandiers, mais également des céréales. Les sources sont nombreuses. On trouve également dans ces régions de nombreuses aires de pâturages.

Les formations calcaires secondaires intéressent le centre et l'Est de la Crète, le Dodécanèse, le centre de l'Eubée et de Chios. Ces massifs calcaires qui constituent les zones montagneuses les

(142) BUONDELMONTI pp. 222-223, 216.

(143) MM VI p. 56 = *Actes de Patmos* II pp. 38-39.

(144) Ainsi la montagne de Kerkès de Samos était déserte : il n'y avait pas de ressources et donc pas de villages, cf. *Vie de Paul de Latros* p. 148 : τὴν τῶν χραιῶν ἀπορίαν, ἐπεὶ μηδὲ ἐν τῶν χωρίων ὅλως τῷ τοπῷ παρέστιν.

(145) Ainsi la citadelle de Corfou qui « s'élève si haut qu'on ne peut même pas en levant les yeux, en apprécier du regard la construction », cf. KINNAMOS p. 99 (ROSENBLUM p. 74).

(146) KOLODNY p. 65 sq.

plus élevées, portent parfois des conifères (147). mais la plupart du temps ce sont de grands espaces dénudés. L'altitude élevée empêche la culture de l'olivier. Parfois ces zones montagneuses servent de pâturages d'été. En tout cas l'ensemble de ces régions constitue une zone répulsive pour l'habitat, d'autant que ces formations calcaires sont cause de l'absence de tout point d'eau.

Les dépôts sédimentaires néogènes se trouvent entre les massifs montagneux de Crète et de Samos, mais aussi dans les dépressions synclinales au Sud de Chios, au Nord de l'Eubée ainsi qu'à Corfou, Lemnos et Céphalonie. L'eau est partout présente. On trouve dans ces zones un terroir apte à la culture des céréales, de la vigne et de l'olivier. A Chios c'est là que s'est développée la culture du mastic.

Les terrains volcaniques sont peu nombreux dans les îles grecques. Notons néanmoins leur présence à Kôs, Lemnos, Imbros et surtout dans la partie occidentale de Mitylène, mais également à Nisyros, Milos, Kimolos et enfin à Santorin. Sauf dans cette dernière île, ils forment des sols médiocres, et parfois constituent même des régions quasi-désertiques comme à Mitylène où ils ne peuvent guère offrir autre chose que de mauvais pâturages. A Théra en revanche ils offrent des sols d'une grande fertilité et ont contribué largement à fixer une population dense.

Les plaines alluviales sont rares. Notons le « kambos » de Chios et la Messarea de Crète, les golfes de Kalloni et de Iera à Mitylène, les plaines étroites de Naxos ou de Karystos en Eubée, la plaine littorale de Rhodes ou celle de Kôs. Ce sont les domaines d'un riche terroir qui peut porter les cultures les plus diverses.

En ce qui concerne l'île de Chypre (148), nous constatons que la charpente de l'île est constituée de deux chaînes de montagnes orientées d'Est en Ouest. L'une d'origine volcanique, atteignant des altitudes fort élevées et formée de roches imperméables est la chaîne du Troodhos : c'est le domaine par excellence de la forêt et notamment des cèdres. Cette région est constamment alimentée en eau, même pendant l'été. L'autre chaîne de montagnes, située au Nord de l'île, composée de formations calcaires secondaires est la montagne de Kérynia ou « Pendactylos ». Elle présente de grands espaces nus au Sud, boisés au Nord. Ce qui distingue le plus profondément Chypre de l'ensemble des îles étudiées, c'est non seulement l'importance du Troodhos, énorme réserve forestière, mais également l'importance de la plaine alluviale de la Messaoria à côté de laquelle la Messarea crétoise elle-même fait figure de parent pauvre. Les dimensions de la Messaoria chypriote font de Chypre une île aux capacités de production bien supérieures à celles des autres îles byzantines, y compris la Crète ou l'Eubée.

Cette étude nous permet de conclure que dans la plupart des

(147) Les montagnes de Crète étaient à l'époque étudiée des « montagnes de forêts denses », cf. LÉON LE DIACRE p. 9. Aujourd'hui celles-ci ne représentent que 4 % du territoire de l'île !

(148) Informations tirées de « Chypre » aux éditions Nagel 1973.

îles étudiées « les conditions offertes par le cadre physique réduisent sensiblement l'emprise spatiale de l'homme et provoquent sa concentration autour des rares régions fertiles » (149). De cette constatation naît l'idée fondamentale de l'extension limitée de l'« ager insulaire » (150). D'autre part l'inégalité de l'ager insulaire d'une île à l'autre dépend essentiellement des dimensions des îles et cette relation orientera notre étude sur l'économie insulaire à l'époque byzantine. Cependant il ne faut jamais négliger l'originalité de chaque île par rapport aux autres. Ainsi on note des différences sensibles entre des îles de dimensions comparables : Chios a un terroir réduit à cause du massif calcaire stérile qui occupe plus de la moitié du territoire de l'île, sans compter en plus la présence de la montagne schisteuse au Nord de l'île, dite Amani. Aussi le terroir de l'île est concentré dans un ruban étroit au Sud-Est de l'île. Au contraire une île comme Samos présente un terroir discontinu, mais bien plus important qu'à Chios.

Le « milieu insulaire », milieu montagneux, est également le domaine du vent. Le vent est en effet une réalité quotidienne dans la vie de l'insulaire (151). Entre les vents d'hiver qui d'octobre à mars peuvent être excessivement violents et ceux d'été (étésiens ou meltèmes) qui soufflent de la mi-juin au début septembre, l'insulaire a dû s'adapter à cette contrainte quasi permanente (152). Le vent a déterminé bien souvent l'emplacement des cultures : ainsi on ne trouve pas d'oliviers sur les versants exposés aux vents, mais sur les versants méridionaux. Dans certaines îles mineures comme Lemnos, Paros ou Théra formées surtout d'un alignement de collines peu élevées qui ne présentent pas d'obstacle aux vents, la culture de l'olivier est inexistante ou rare. Le vent détruit nombre de cultures avant le temps des récoltes. Pour lutter contre le vent, l'insulaire a dû élever des clôtures d'arbres ou des murettes de pierres sèches qui protègent également contre l'érosion du sol en période de pluies.

Un dernier élément contraignant du milieu insulaire est la rareté de l'eau. Cette rareté en eau des îles grecques est moins le fait des faibles précipitations que de la répartition de ces précipitations, très inégale au long de l'année. Le climat insulaire se caractérise en effet dans la région étudiée par l'aridité de l'été qui dure de quatre à cinq mois. Il convient néanmoins de distinguer des zones climatiques différentes à travers les îles étudiées (153) :

Les îles Ioniennes se caractérisent par de fortes précipitations hivernales avec deux maxima, l'un en novembre, le second en janvier. Il en résulte une végétation exceptionnelle à Corfou. Les

(149) KOLODNY p. 70.

(150) *Ibid.*

(151) Pour le régime des vents dans les îles grecques, voir KOLODNY pp. 72-75.

(152) « Au dernier mois de l'été (septembre), Kéos souffre du froid, car l'île est battue par les vents », cf. MICHEL CHONIATÈS II p. 145.

(153) KOLODNY p. 82 sq.

îles Ioniennes du Sud reçoivent moins de pluie. Ainsi Céphalonie présente un paysage très différent de celui de Corfou (154). Il faut ajouter que l'île est constituée de massifs calcaires beaucoup plus étendus qu'à Corfou.

Les Cyclades et les îles du Golfe Saronique se distinguent par de faibles précipitations annuelles, inférieures à 500 mm et une longue période de sécheresse d'avril-mai à la fin de septembre. Ces îles présentent une végétation annuelle clairsemée. Le vent empêche par ailleurs l'extension de l'olivier (155). On trouve là nombre de cultures sèches (156).

Dans les îles orientales de l'Egée et le Dodécanèse, les précipitations s'échelonnent entre 650 mm et 900 mm. La sécheresse absolue d'été dure trois mois. Samos, qui a des précipitations relativement plus abondantes, a une végétation naturelle vigoureuse. En revanche de moindres précipitations, liées à la présence de massifs calcaires, donnent à l'île de Kalymnos un caractère aride (157).

En ce qui concerne les îles nord-égéennes, notons que le climat de l'Eubée est intermédiaire entre celui de la Grèce centrale et celui des Cyclades : les régions montagneuses de l'île reçoivent de fortes précipitations, et d'ailleurs l'Eubée centrale et septentrionale porte de nombreux pâturages (158). Il est intéressant de constater que l'île de Skyros, dénommée « cyclade » par les Byzantins, « ressemble à une ultime Cyclade perdue dans le bassin nord de l'Egée » (159) en ce qui concerne le climat. Les îles de la mer de Thrace connaissent des hivers relativement froids. Les précipitations sont abondantes en automne et en hiver.

En Crète les températures d'été sont les plus élevées de Grèce et celles d'hiver les plus douces. Mais l'île présente des oppositions climatiques importantes selon les régions : la partie septentrionale reçoit vents et précipitations du Nord alors que le Sud de l'île est très protégé et présente un aspect semi-tropical. De même on note une forte opposition entre la partie occidentale de l'île qui reçoit les précipitations amenées par les dépressions d'Ouest et sa partie orientale beaucoup plus sèche : est-il besoin de rappeler les palmeraies de Vai ? La Crète connaît trois mois de sécheresse absolue l'été (160).

Enfin l'île de Chypre connaît les températures d'été les plus élevées du monde insulaire étudié (plus de 28°) et les températures d'hiver les plus basses. Cependant il faut opposer les régions de montagne dont les étés sont relativement doux et les hivers rigoureux aux régions de plaines qui ont des étés très chauds et des hivers

(154) *Ibid.* p. 83.

(155) *Ibid.* p. 77.

(156) Il faut rappeler à ce propos les remarques de Michel Choniatis concernant Kéos, cf. MICHEL CHONIATIS II pp. 193-4, 237.

(157) KOLODNY p. 83.

(158) *Ibid.* p. 84.

(159) *Ibid.*

(160) KOLODNY p. 85.

cléments. Ainsi Chypre, comme la Crète, connaît des disparités régionales très importantes en ce qui concerne les températures et les précipitations (Total annuel Nicosie : 351 mm ; Limassol : 458 mm ; Platrès : 817 mm ; Mont-Olympos : 1 195 mm). Enfin l'île connaît une sécheresse quasi absolue l'été.

Ainsi en ce qui concerne le climat, le dénominateur commun à l'ensemble du monde étudié est avant tout la sécheresse estivale. La violence des précipitations ramassées sur une courte période, emporte les sols sur les reliefs en pente, laissant la roche à nu. La sécheresse liée à des conditions lithologiques peu favorables, diminue également la mise en valeur par l'homme de l'espace insulaire. Tout cela explique la faible extension des surfaces cultivées, la distribution des cultures hier comme aujourd'hui (même si les proportions ont changé) avec l'importance des arbres plantés « méditerranéens » comme l'olivier, le figuier, l'amandier ou le caroubier, et enfin la culture des céréales alternées avec de longues périodes de jachère (161). Pour ce qui est de l'olivier, il est certain que, quoique moins répandu à l'époque byzantine qu'aujourd'hui, il constituait pourtant une richesse pour les insulaires. L'olivier s'adapte à des terrains très pauvres à condition qu'ils ne soient pas trop humides, ni trop argileux. Il subsiste avec 200 mm de précipitations. Il a besoin par ailleurs d'un hiver tempéré (162). Toutes ces conditions étaient réunies dans nombre d'îles à l'époque byzantine comme elles le sont aujourd'hui. Néanmoins à cette époque les surfaces plantées étaient moins importantes qu'aujourd'hui et le système de plantation beaucoup plus extensif ; il était fréquent de coplanter l'olivier avec la vigne ou d'autres arbres. Le problème de la rareté en eau des îles étudiées a donc été en grande partie résolu à l'époque byzantine par les cultures de l'olivier et de la vigne. On pratiquait parfois l'irrigation, en particulier dans les îles moyennes ou importantes. Nous avons à cet égard des documents significatifs de l'importance des points d'eau pour la mise en valeur agricole dans les îles de Crète ou de Chypre (163). Par ailleurs la présence de l'eau a pu déterminer la distribution de l'habitat insulaire : à Naxos l'emplacement des villages à l'époque byzantine a suivi le tracé des cours d'eau, fait qui s'est perpétué jusqu'aujourd'hui. Et il dut en être de même en nombre d'îles. Ainsi la ville de Chios se situe au débouché d'une plaine fertile où l'irrigation était possible, et la même situation se retrouve à Rhodes. Mais en bien d'autres îles, il existait au contraire un divorce très net entre l'habitat qui était regroupé sur les pentes montagneuses, « habitat perché », et le Kambos, vallée ou plaine située en contre-

(161) *Ibid.* p. 86.

(162) KOLODNY p. 92.

(163) Pour la Crète, voir le différend qui, en 1118, opposa les habitants du chônion de Ménikos à Achille Liménitès à propos d'un cours d'eau, cf. MM VI pp. 96-99. Pour Chypre, voir dans l'énumération des biens de la Théotokos Krinia la mention en chaque lieu soit du point d'eau, soit du temps imparti au monastère pour l'usage du point d'eau, cf. DARROUZÈS, *Notes* 2 pp. 48-49.

bas et propre à l'irrigation. A la recherche de la sécurité contre des ennemis éventuels s'alliait le souci de fuir la plaine marécageuse insalubre. Ainsi le problème de l'approvisionnement en eau a orienté les cultures, a suscité les travaux d'irrigation et a parfois provoqué l'établissement de l'habitat près des sources. Le manque d'eau a incité l'insulaire à désertier son île ou une partie de son île (164). Dans chaque île en tout cas, il est sûr que l'eau a été la grande préoccupation de l'insulaire, ne serait-ce que pour l'approvisionnement en eau potable (165).

Le milieu insulaire : Aspect externe.

La mer, élément le plus contraignant du « milieu insulaire » sur la terre, est également le « lien inéluctable » (166) de l'insulaire avec l'extérieur. C'est dire l'importance pour chaque île de ses côtes et ports. Une île avec des côtes plates, pourvue de rades naturelles était d'abord une île exposée aux ennemis, mais elle était également une île favorisée dans ses relations avec l'extérieur. Pourtant on constate qu'à l'époque byzantine la première donnée a toujours prévalu sur la seconde, et que ce type d'île a souvent été déserté. Les Byzantins préféraient une île plus difficile d'accès et aménageaient un port protégé par un accident naturel sur lequel ils élevaient une forteresse. Et quand il s'agit d'une grande île qui offre les deux types de côtes, leur préférence va toujours aux sites protégés. Ils choisissaient également un site à double orientation quand cela était possible. A Mitylène par exemple, les Byzantins ont négligé les grands golfes de Iera et de Kalloni et ont préféré utiliser le site protégé et intéressant qu'offrait l'emplacement de la ville de Mitylène. Le port protégé par le *kastron* se répartissait des deux côtés de l'isthme sur lequel était établie la ville : c'est pourquoi à l'époque on parlait couramment de port sud et de port nord, désignant par là les deux bassins. Certes une côte abrupte, sans abri portuaire n'incitait pas l'insulaire à s'orienter vers la navigation et à pratiquer le commerce. Cependant il ne faut pas généraliser ces relations de cause à effet.

(164) Voir l'exemple de Patmos jusqu'en 1088, date de l'établissement de Christodule. A cette date le recenseur de l'île souligne la relation entre le manque d'eau et le fait que l'île soit déserte et laissée en friches, cf. MM VI p. 56 = *Actes de Patmos* II pp. 38-39. Voir aussi l'exemple de Samothrace au 8^e siècle : l'île était peu habitée parce qu'elle était « σκληρά » et « τραχεία », cf. *Vie de Théophane le Confesseur* p. 31. Voir également l'exemple de la montagne Dikaion à Kôs (MM VI p. 21 = *Actes de Patmos* I p. 25) : « Ἡ νῆσος ἡ Κῶς ἔχει τι περὶ αὐτὴν διακείμενον ὄρος, ὃ Δίκαιον ἐγγωρίως κέκληται, ξηρόν τε καὶ ἀνικμον καὶ διὰ τοῦτο ἀνθρώπων ἔρημον ; et Christodule s'établit alors à Pélion, car la région était humide et tempérée, cf. MM VI p. 62. Noter cependant qu'au début du 15^e siècle, il y avait une ville fortifiée au sommet du mont Dikaion, avec « nombre de citernes », cf. BUONDELMONTI p. 218. Ainsi la valeur refuge de la montagne l'a emporté sur les conditions défavorables pour l'approvisionnement en eau.

(165) Robert Guiscard à Céphalonie : « incapable de supporter l'ardeur de cette fièvre, il demande de l'eau fraîche. Voilà ses hommes partout dispersés à la recherche de l'eau », cf. *Alexiade* II p. 55.

(166) KOLODNY p. 50.

L'exemple de l'îlot de Patmos, dépourvu de rade naturelle, où existe une simple échelle « skala », et où se constitue à partir de la fin du 11^e siècle une flotille commerciale, est significatif à cet égard. Pour expliquer l'orientation des activités des habitants d'une île donnée, il faudrait ajouter aux contraintes portuaires l'ensemble des conditions géographiques (plus ou moins grande aridité de l'île, terroir plus ou moins grand et fertile) et humaines (établissement volontaire des moines dans le cas de Patmos, recrutement par l'État byzantin de marins dans les îles de Chios, Samos ou Rhodes). Cet ensemble de données permet seul de comprendre comment certaines îles sont devenues des îles de terriens et d'autres des îles de navigateurs. Toutes ces réserves étant posées, il est sûr cependant que la Mer Egée présentait des conditions exceptionnelles à la navigation grâce au jalonnement insulaire. C'est pourquoi il nous semble opportun de dire quelques mots sur le tracé des côtes et la fréquence des ports des îles étudiées.

La question ne devrait pas se poser pour les grandes îles dont les côtes offraient toujours, grâce à la diversité des formations lithologiques et du relief, des endroits protégés qui pouvaient être aménagés en ports. Cependant Attaliatè disait de la Crète que c'était une île dépourvue de ports (167). La Crète offre pourtant sur la côte nord de larges baies propices à l'aménagement de ports (La Souda près de Chania a joué un rôle fort important dans les temps modernes) et les Crétois furent dans l'Antiquité et pendant la période protochrétienne de grands navigateurs. Alors que veut dire Attaliatè ? Ignore-t-il la géographie de la Crète ou suggère-t-il qu'au 10^e siècle il n'y a plus de port aménagé ? Il est vrai que les conditions offertes par l'île aux naviguants ne sont pas entièrement propices : la côte nord de l'île, la seule réellement favorable aux grands aménagements portuaires, reçoit des vents du Nord d'une extrême violence et les tempêtes sont fréquentes. Car il faut ajouter cette autre composante au tracé littoral des îles, qui est le régime des vents. Il était difficile, compte tenu des bateaux de l'époque de débarquer sur une côte trop exposée, et aujourd'hui encore les accidents ne sont pas rares. Rappelons qu'Apochaps (en 825-826 ?) débarqua sur la côte sud de l'île, plus rocheuse mais beaucoup mieux protégée (168). Outre la Crète, l'ensemble des îles étudiées sont exposées à des vents puissants et variables (169), et la navigation à l'abord des îles était un problème crucial. Ainsi on ne naviguait pas les mois d'hiver, et même toutes précautions prises, il était fréquent de voir des bateaux sombrer

(167) ATTALIATÈ p. 224 : μή ὄντος λιμένος τῇ Κρήτῃ ἀλιμένευτος γάρ πᾶσα ἐστὶ. Notons que le terme « linèn », distinct d'« hormos », désigne non seulement la rade abritée, mais le port aménagé. Voir à ce sujet J. ROUGÉ, *Settimane di Studio Del Centro Italiano di Studi sull'alto Medioevo* 25, Spolète 1977, p. 119.

(168) Voir ci-dessous. Rappelons d'ailleurs qu'à l'époque romaine, les bateaux passaient par la côte sud de la Crète pour éviter les vents du Nord et l'emborion de l'île était celui de Leben, situé au Sud de Gortyne, cf. ROUGÉ, *Recherches* p. 87.

(169) Pour le régime des vents dans les archipels grecs, voir KOLODNY pp. 72-74.

au large d'une île à cause de la tempête : nous avons de multiples témoignages de ce genre de catastrophes (170).

Pour en revenir aux ports insulaires, nous savons qu'au 12^e siècle, même les petites îles en étaient dotées. Citons Nisyros, Kalymnos (171), Amorgos qui avait peut-être plusieurs ports, mais dont la côte sud était réputée terrible pour la navigation (172). Léros dispose d'une baie profonde située au Sud de l'île et l'on y avait aménagé un port très agréable (173). Skyros avait de nombreux ports (174). Leukas avait au moins deux ports (175). Nous ne citerons pas ici l'ensemble des établissements portuaires connus dans les îles à l'époque byzantine, et nous renvoyons au chapitre consacré aux établissements humains dans les îles à l'époque étudiée. Il n'est pas vain de rappeler quelques exemples de petites îles dépourvues de ports et de voir quels problèmes posait une telle situation. Les sources dont nous disposons sont postérieures à l'époque byzantine, mais il n'y a aucune raison de penser que les choses aient changé d'une époque à l'autre. Ainsi à Sikinos, il n'y avait pas de port : ceux qui voulaient aller dans l'île débarquaient à « San Bourgnias, méchante cale dont l'entrée est au Sud-Est » et il fallait tirer les caïques à terre (176). De même l'île d'Ikaria était entièrement dépourvue de port (177). Ces exemples pris au hasard suffisent à montrer combien les petites îles étaient différemment dotées par la nature et combien leur configuration rendait plus ou moins faciles leurs relations avec l'extérieur. Mais si ces données ne sont pas négligeables, elles ne furent pourtant jamais à l'origine d'un déterminisme quelconque dans les activités des insulaires. Des îles moyennes ou importantes comme Chios, Mitylène ou Corfou avaient toujours un ou plusieurs ports comme les très grandes îles. Sauf dans quelques cas précis, les ports étaient toujours situés sur la façade insulaire orientée vers le continent. Contraintes géographiques et facteurs économiques se conjuguent pour expliquer une telle répartition.

Après cette étude de la géographie des îles byzantines dans son ensemble, concept insulaire à époque moderne et médiévale, cadre géographique avec une analyse de la géographie des îles par les Byzantins eux-mêmes et enfin aperçu du « milieu insulaire », il nous reste à situer les îles étudiées dans leur cadre politique.

(170) Rappelons le texte d'Ibn Jobaïr où il raconte que la veille au soir ils dépassèrent la Crète et le lendemain matin ils se trouvèrent : « devant une rencontre affolante : nous apercevions à notre gauche la côte de Crète ; ses montagnes s'y dressaient devant nous, alors que nous les avions laissées à notre droite. Le vent nous avait fait dévier de notre route ; alors que nous pensions avoir dépassé l'île, elle était là devant nous, et nous avions fait l'inverse du chemin projeté et désiré », cf. IBN JOBAÏR pp. 368-370.

(171) *Géo d'Edrisi* p. 128 : « île habitée, agréable et possédant un port où l'on est à l'abri de tous les vents ».

(172) BUONDELMONTI p. 216 : l'auteur cite « trois ports à Amorgos ». On est au début du 15^e siècle. Il n'en était peut-être pas de même à l'époque byzantine.

(173) BUONDELMONTI pp. 222-223.

(174) *Ibid.* pp. 253-254.

(175) *Ibid.* p. 163.

(176) TOURNEFORT p. 304.

(177) BUONDELMONTI p. 225.

II. *Histoire politique.*

Pour la chronologie précise de l'histoire politique insulaire, nous avons dressé un tableau de tous les événements survenus dans les îles : incursions ennemies en premier lieu, mais aussi famines, pestes, révoltes intérieures. Nous avons dû parfois recourir à une information indirecte qui suggère à une date donnée une occupation ennemie ou au contraire une reprise par Byzance du contrôle de telle ou telle île. Ce tableau très précis est néanmoins fastidieux et difficile à interpréter pour une large période. Aussi nous avons établi des cartes correspondant à des périodes chronologiques d'un demi-siècle environ qui donnent une vue d'ensemble sur une longue période. Mais nous avons dû pour cela simplifier la réalité, et par là même nous avons perdu en exactitude ce que nous avons gagné en clarté. Et pourtant ces cartes se sont révélées extrêmement utiles pour l'interprétation générale de l'histoire insulaire. En effet elles apportent la preuve qu'il faut apporter quelque tempérament à certaines grandes idées reçues trop générales pour prendre en compte l'ensemble des événements.

Avant de tracer l'histoire politique des îles de l'Empire du 7^e au 12^e siècle, je voudrais rappeler les constantes de cette histoire à travers les cinq siècles étudiés. Nous considérerons d'abord la situation exceptionnelle de la région étudiée : les îles byzantines sont en effet sur une « mer-frontière ». Nous analyserons en second lieu l'originalité du milieu insulaire face aux incursions ennemies. Enfin nous constaterons que la « mer » est l'espace à travers lequel se nouent l'ensemble des relations des insulaires avec l'extérieur : les îles appartiennent donc à la puissance qui a la maîtrise de la mer. Voyons ces trois points plus en détail.

On a l'habitude de dire que la maîtrise de la Méditerranée orientale appartint aux Arabes du 8^e à la fin du 10^e s., et qu'ensuite l'Empire byzantin en reprit progressivement le contrôle jusqu'à faire de l'Egée un « lac byzantin ». Un simple coup d'œil à la chronologie des événements insulaires et aux cartes que nous avons établies permet de constater qu'il n'y a jamais eu de « lac byzantin ». La mer a été continuellement traversée de flottes ennemies du 7^e au 12^e s., d'abord arabes et même slaves, puis successivement arabes et russes, normandes, normandes et vénitiennes, normandes et génoises, sans oublier les corsaires et les pirates, fléau permanent. Il n'y eut jamais de paix durable dans la Mer pendant toute la période. Et c'est sans doute une caractéristique doublement originale : d'abord parce qu'on a coutume de découper la période étudiée en deux ou trois époques, une arabe, une autre byzantine, et parfois une époque normande, distinction selon nous trop tranchée et qu'il convient de nuancer ; ensuite parce que la Mer a sans doute été pendant toute la période un des lieux les plus troublés, sans

aucune sécurité. Certes si nous ne nous plaçons plus dans le cadre des incursions ennemies et de l'insécurité, mais si nous considérons l'occupation effective de telle ou telle île pendant une période donnée, l'époque des 8^e-10^e s. est différente de celle du 11^e s. par exemple. Au 11^e s. le rapport de forces des grandes puissances joue en faveur de Byzance, qui est parvenue à reprendre les îles et à les garder byzantines. Il n'y a pas au 11^e s. de domination étrangère. La frontière maritime passe non plus au Nord de Thasos (comme cela a pu se produire après 829), mais au Sud de la Crète. Cependant cela n'exclut pas une incursion ennemie dévastatrice sur une île, même si cette incursion est éphémère, ni des occupations temporaires ennemies qui peuvent durer des mois et parfois même des années. En 1124-1126 une expédition vénitienne ravage les îles de Rhodes, Chios, Samos, Lesbos, Andros et Céphalonie, laissant ces îles, après quelques jours ou quelques mois d'occupation, dans un état de destruction, de désolation et parfois de désert. Ainsi pour les îles elles-mêmes on peut parfois se demander s'il y a une si grande différence entre les ravages du 12^e s. et ceux des 9^e-10^e s., à l'époque dite de la « thalassocratie arabe ». C'est en fait toujours le même processus : un raid suivi souvent d'une occupation temporaire qui laisse l'île ravagée parfois déserte.

Ainsi l'idée de « mer-frontière » est selon nous le cadre fondamental de la réalité insulaire, et il faut revoir dans cette optique ce que l'on a pu dire de la thalassocratie arabe des 9^e-10^e siècles. En effet pas plus que la Mer Egée n'est un lac byzantin au 11^e s., il n'y eut de « lac arabe » aux 9^e-10^e siècles. Nous étudierons plus loin les événements de façon précise, mais d'ores et déjà les cartes permettent de constater que les tentatives byzantines de reconquérir la Crète ont été nombreuses. Il est d'autre part à peu près impossible de savoir quelles sont à cette époque les Cyclades qui se trouvent sous contrôle byzantin ou arabe. Incidemment nous apprenons que Naxos en 904 paie tribut aux Arabes, mais que Byzantins et Arabes évitent Andros à la même date. Or en 910 Naxos est sûrement sous contrôle byzantin ainsi que l'île d'Ios, et une flotte corfiote patrouille dans les Cyclades. Ainsi il n'y eut pas de « lac arabe » au 10^e s. Il y eut de tout temps une « mer-frontière » entre deux ou plusieurs puissances, mer-frontière dont précisément les îles furent les jalons, comme autant de « kastras » sur les frontières terrestres de l'Empire, qui ne constituèrent jamais une frontière linéaire, mais qui étaient autant de points forts résistant à la poussée ennemie.

Une autre constante de l'histoire des îles pendant la période étudiée est la fréquence des incursions ennemies. Or elles eurent un impact particulier sur les îles.

Lors d'une incursion ennemie les insulaires n'ont pas de possibilité de repli, mais seulement de fuite par mer. Certes ils peuvent se replier à l'intérieur de l'île, surtout si l'île est grande et montagneuse et s'il s'agit d'une brève incursion ou d'une razzia, comme ce fut souvent le cas. Mais cette possibilité reste limitée, ce qui distingue

essentiellement l'île du continent : l'homme du continent a la possibilité presque indéfinie de fuir toujours plus loin, l'habitant de l'île se trouve très vite bloqué. L'habitant du littoral est de la même façon, il est vrai, coincé par l'ennemi qui vient de l'intérieur. Malgré tout, il a encore devant lui, dans la configuration du littoral égéen, les îles, avant de devoir traverser la haute mer.

Le deuxième point à souligner est le fait que la mer est par nature un obstacle autant qu'une relation. Pour la franchir, l'insulaire a besoin d'un bateau, d'un temps calme. Il lui faut aussi avoir le temps de partir, ce qui n'est pas toujours le cas, et surtout l'insulaire est conscient qu'il n'y aura pas de retour. Le départ est souvent définitif. Les exemples en témoignent.

Quand dans le premier tiers du 9^e s. Egeine fut menacée par les incursions permanentes des Arabes, Théodora, son père et son mari s'enfuirent vers Thessalonique avec le sentiment qu'il ne reviendraient pas (178). De même les ancêtres de Luc le Jeune et tous les habitants de l'île qui en ont eu la possibilité ont fui vers l'Hellade pour s'établir en de nombreuses villes du continent (179). Egeine resta alors déserte pendant peut-être cinquante ans (180). Le 9^e siècle connut un flux continu de population des Cyclades vers Thessalonique (181). Pour ceux qui habitaient les îles micrasiatiques à cette époque, ce fut la fuite vers le Nord, et en particulier la Propontide ou même l'Athos (182).

Lors des incursions turques de la fin du 11^e s., on assiste à ce même phénomène de fuite des habitants des îles micrasiatiques vers le continent, l'Hellade en particulier puisqu'il n'était pas possible de fuir vers la proche Asie d'où venait précisément la menace ennemie (183).

La fuite de l'insulaire est donc une issue, mais une issue très certainement désespérée dans la mesure où il n'y a pas de retour. L'autre solution pour l'insulaire est de rester, et c'est évidemment le cas le plus fréquent. Quand l'insulaire reste, il essaie d'abord d'organiser son repli et sa défense, mais il reste toujours soumis, lors de chaque incursion, à la menace d'être fait prisonnier (184), ou au pire d'être massacré (185). De plus s'il en réchappe, il se

(178) *Vie de Théodora de Thessalonique* p. 2 ; VASILIEV I p. 57.

(179) *Vie de Luc* col. 442-443 ; VASILIEV I p. 58 ; MILES, *Byzantium and the Arabs* p. 3.

(180) Voir ch. 3 sv Egeine. L'étude de l'administration ecclésiastique suggère néanmoins que cette désertification de l'île n'a pas duré davantage, cf. ch. 4 p.

(181) CAMÉNIATÈS p. 504.

(182) En 870 les incursions arabes forcent la population d'Eressos de Mitylène à fuir et à se réfugier à l'Athos, cf. VASILIEV II1 p. 53.

(183) Voir l'hypotypôsis de Christodule de Patmos de mai 1091 (MM VI pp. 62-64), le testament et codicille de mars 1093 (MM VI pp. 81, 82, 88) et l'acte de Théodosios Kastrisios de mars 1094 (MM VI p. 91).

(184) Ainsi en 743 à Chypre, en 769 à Imbros, Ténédos et Samothrace, en 840 à Méthymne, en 903 à Lemnos, en 1092 à Mitylène, en 1124-1125 à Rhodes, Chios, Samos, Lesbos, Andros (Réf. dans Chronologie).

(185) Voir à titre d'exemple le massacre des habitants de Céphalonie en 1099, cf. ALBERT D'AIX : *Histoire des Croisades*, éd. Guizot II p. 54.

retrouve dans un milieu dévasté et il doit reconstituer son bien et son milieu. Ce sont là contraintes communes aux insulaires avec certes des nuances non négligeables selon que les îles sont plus ou moins grandes, plus ou moins fertiles, plus ou moins peuplées. Dans la plupart des îles, après chaque incursion ennemie qui entraînait de lourdes pertes en ressources et en vies humaines, la reconstitution du milieu était cependant rapide et une nouvelle poussée démographique rééquilibrait le potentiel humain. Mais cela n'était évidemment plus possible lorsque l'île avait été entièrement désertifiée ou si le milieu insulaire était défavorable. En effet nous avons vu que la micro-insularité rendait difficile la reconstitution rapide d'un capital humain. Finalement malgré des incursions permanentes pendant toute la période étudiée (186), le monde insulaire est resté, au moins en partie, un milieu vivant, actif et ayant un poids stratégique important pour l'Empire. C'est une frontière qui n'est jamais un « no man's land » pour très longtemps. De plus deux îles voisines (exemple de Paros et de Naxos) soumises aux mêmes événements peuvent avoir une évolution démographique et économique complètement différente (187), car chaque île est un microcosme original. Et nous pouvons dire paradoxalement que cette diversification, cette originalité est aussi ce qui crée le lien entre les îles, dans le milieu qui est le leur, la Mer.

En effet la Mer, comme fondement de l'unité du monde insulaire, est le troisième concept d'une histoire insulaire originale.

Tout ce qui arrive de l'extérieur, dans un sens favorable ou destructeur, vient de la mer. La mer est à la fois le milieu extérieur de chaque île et le lien d'une île à l'autre, et cela est particulièrement vrai pour l'histoire politique insulaire. Certes une expédition ennemie peut aller au-delà des îles jusqu'au littoral du continent voisin (et c'est en cela que le littoral peut avoir pour certaines périodes une histoire politique proche de celle des îles), mais le littoral peut être également menacé de l'intérieur : ainsi la côte d'Asie Mineure a été autant, si ce n'est plus, menacée par les ennemis venant de l'intérieur que par ceux venant de la mer. Le littoral est donc doublement exposé par mer et par terre. L'île au contraire est dans une certaine mesure épargnée. Les invasions continentales ne la touchent pas. L'île ressort indemne de bien des guerres de l'Empire. Si Mantzikert fut un désastre (parmi tant d'autres, il est vrai (188)) pour l'Asie Mineure byzantine, les îles micrasiatiques n'en ressentirent la portée que bien des années plus tard, lorsque l'ennemi se fut équipé d'une flotte. La conséquence immédiate du désastre de

(186) A titre d'exemples, citons à travers les siècles les pillages et dévastations des îles Cyclades en 826-827, de Céphalonie et Zakynthos en 880, des Cyclades en 1035, de Céphalonie, Corfou et Zakynthos en 1099, de Rhodes, Chios, Samos, Lesbos et Andros en 1124-1125, de Chypre en 1155-1156, d'Eubée en 1171. Pour la liste complète, voir réf. dans Chronologie.

(187) Voir ch. 2 pp. 136-137, 142.

(188) J.C. CHEYNET, *Byz.* 50, 1980, pp. 410-438.

Mantzikiert pour les îles micrasiatiques fut que la frontière orientale de l'Empire recula vers l'Ouest jusqu'à la côte et aux îles mêmes. Ces îles accueillirent alors des flux de population qui fuyait le continent. Mais dans la mesure où le monde insulaire est toujours une frontière, cette nouvelle situation ne changea pas la destinée ni la fonction du monde insulaire, elle en accrut seulement le poids. Ce qui ne veut pas dire que cela fut négligeable, bien au contraire : il est probable en effet que la vague de construction de forteresses insulaires à l'extrême fin du 11^e s. n'est pas étrangère aux nouvelles réalités géopolitiques de l'Empire à cette époque. Il ne s'agissait pas seulement de défendre les îles, mais également de défendre l'Empire. Ainsi le monde insulaire protégé des revers qu'essuyait l'Empire sur le continent, fut en revanche l'enjeu des grandes puissances maritimes de l'époque. Et nous constatons que si l'île sous contrôle byzantin n'est jamais à l'abri d'une incursion ennemie (comme elle n'est jamais à l'abri d'une incursion byzantine lorsqu'elle se trouve sous domination étrangère), elle n'est cependant occupée durablement que par la puissance qui dispose d'une flotte capable de contrôler les eaux territoriales. Et certes de ce point de vue on peut distinguer des périodes où les rapports de force sont en faveur de Byzance et des périodes où ils sont en sa défaveur.

Les routes maritimes sont essentielles à une grande puissance, c'est pourquoi la mer est une frontière que chaque grande puissance a intérêt à repousser le plus loin possible quand elle en a les moyens. L'île devient alors le point stratégique dont l'occupation permet de contrôler la mer alentour. Cela est particulièrement vrai de la Crète et de Chypre qui ont toujours été, l'une la frontière sud-égéenne indispensable à la sécurité des territoires limitrophes, l'autre l'escale nécessaire sur la route vers la Syrie-Palestine (189). Et certainement il convient de distinguer deux grandes périodes politiques dont 961-965 constitue la date charnière. La première période du début du 9^e siècle à 961-965 est celle de la thalassocratie arabe, la seconde période, « byzantine », s'arrête en 1184, date à laquelle l'autonomie de Chypre et l'occupation des îles égéennes par les Normands font à nouveau pencher la bascule en défaveur de Byzance. Mais on peut se demander jusqu'à quel point ces coupures politiques, essentielles pour la sécurité et l'expansion maritime des puissances concernées, sont aussi importantes pour la vie du monde insulaire. En effet rien ne permet de penser à priori que pour ces îles, toujours menacées, la reconquête byzantine de 961-965 ait été la date de la libération. Il faudrait de manière générale connaître exactement le statut des indigènes sous telle ou telle occupation étrangère, et notamment sous domination arabe. Néanmoins il nous semble que cette date fut importante pour le monde insulaire : la coupure se produisit en effet au cœur même d'une civilisation. Si quelques mois d'occupation

(189) Chypre et Crète sont d'ailleurs appelées les « têtes des îles » par Jean l'Oxite, cf. JEAN D'ANTIOCHE p. 35 « Κύπρος, Κρήτη τῶν νήσων αἱ κεφαλαί ».

ennemie ne transforment guère les structures d'une société ni les mentalités, il n'en est pas de même d'une occupation étrangère de cent cinquante ans (Crète) ou d'un statut très particulier de trois cents ans (Chypre). En ce cas il est bien évident que les structures changent. Le politique, qui n'est qu'une superstructure dans le sens marxiste du terme, aboutit néanmoins à transformer en profondeur toute une civilisation. L'occupation arabe a en effet comme corollaire une transformation de la mentalité, des structures sociales et du peuplement. Certains auteurs grecs contemporains (190) tentent de prouver qu'il n'y eut pas d'islamisation ni d'assimilation de la population crétoise ou chypriote pendant la domination arabe, et qu'au moment de la reconquête Nicéphore Phokas trouva une population restée grecque et orthodoxe : ils touchent en vérité le fond du problème. Cette population ne devait pas être, tout au moins en Crète, si grecque et orthodoxe puisque Phokas repeupla l'île de « soldats romains, arméniens et autres » (191) et il fallut bien des missionnaires à la fin du 10^e s. et au début du 11^e s. pour rechristianiser la Crète (192). Certes on n'a guère retrouvé en Crète de témoignage de l'époque arabe, mais l'absence de témoignage n'est-elle pas tout aussi parlante ? Il y eut vraisemblablement destruction systématique de tout ce qui rappelait la présence arabe. Par ailleurs on sait que pendant ces siècles d'occupation la civilisation se transforma profondément et d'urbaine, elle devint rurale (193). A la grande expansion monumentale paléochrétienne succède une pauvreté remarquable en toute espèce d'édifices. Enfin il y eut abandon et parfois destruction des grands centres paléochrétiens. Il est très possible que cette mutation se serait produite, au moins en partie, sans occupation arabe et nous en avons la preuve (194). Mais on ne peut nier que l'occupation arabe ait accéléré ce processus en Crète, comme en Chypre d'ailleurs, même si cette dernière connut de moins grands bouleversements du fait du statut particulier dont elle jouissait : malgré tout, les transferts de population imposés par l'ennemi (déportations en Syrie) ou par Byzance (en 691 Justinien II transfère les Chypriotes à Cyzique) ont eu de profondes répercussions sur le peuplement et la société. Pourtant il n'est pas sûr que l'ensemble de ces bouleversements ait apporté la désolation dans ces deux grandes îles. Au contraire elles ont pu développer une agriculture prospère et un commerce non moins prospère dont on ne sait pas grand chose sinon qu'ils étaient orientés vers les pays arabes. Ainsi pour les îles de Crète et de Chypre la date de 961-965 fut bien une coupure fondamentale. Cette date n'eut sans doute pas la même signification pour le reste des îles qui n'étaient occupées que sporadiquement par les Arabes, ou qui, sans connaître

(190) TOMADAKIS, *Problēmata* p. 29 sq. ; du même auteur, *EEBS* 38, 1971, pp. 27-46.

(191) LÉON LE DIACRE pp. 14, 27-28.

(192) Voir *Testament de Xénos* et *Vie de Nikôn* p. 152.

(193) Voir ch. 3 p. 264, 288.

(194) *Ibid.* p. 263.

d'occupation, étaient seulement l'objet de raids et de pillages. Cependant on peut imaginer ce qui serait advenu sans les reconquêtes de Phokas et sans la reprise de la maîtrise des mers par Byzance : les îles de l'Egée et même les îles ioniennes auraient peu à peu été intégrées dans la zone arabe. Peut-être en auraient-elles profité économiquement (rien n'oblige à supposer une décadence obligatoire), mais en tout cas elles auraient progressivement fait partie d'une autre grande civilisation, et leurs structures profondes auraient été modifiées. La date de 961-965 est donc une date historique commune aux îles et à l'Empire (Byzance repousse sa frontière maritime au Sud et contrôle l'Egée ainsi qu'une bonne partie de la Méditerranée). La question que nous pouvons nous poser maintenant est la suivantes : qu'en a-t-il été avant et après ? Quelles ont été les grandes périodes de l'histoire insulaire et quelles en sont les caractéristiques ? Pour y répondre, nous avons choisi d'analyser en détails l'évolution historique du monde insulaire pendant la période étudiée.

1) Le 7^e siècle : le siècle des grandes secousses.

Pendant le 7^e siècle jusqu'en 718 nous pouvons dire que l'histoire insulaire est profondément intégrée à l'histoire byzantine dans la mesure où la plupart des événements continentaux et insulaires sont liés : ainsi les migrations slaves de la fin du 6^e et du début du 7^e s. dans la péninsule balkanique ont eu leurs prolongations insulaires dans les Cyclades et la Crète. Il faut distinguer ici ce groupe d'îles (qui participent à l'histoire du peuplement balkanique et donc européen de l'Empire), des îles micrasiatiques et de Chypre qui furent davantage à l'écart de ces bouleversements, quoiqu'en 614 les Slaves aient poussé leurs monoxyles jusqu'en Asie ! Par ailleurs à partir du milieu du 7^e siècle les Arabes équipés d'une flotte puissante menacèrent la vie de l'Empire byzantin par mer ; or les îles se trouvaient précisément sur leur route. Les incursions arabes dans les îles et l'occupation de certaines d'entre elles sont des étapes vers la prise de Constantinople. Il semble qu'à cette époque les raids arabes éprouvèrent moins les Cyclades et les îles ioniennes que les grandes îles de Crète et de Chypre, et les îles micrasiatiques. Mais bien souvent péril slave et péril arabe sont conjugués : ainsi à Cythère au milieu du 7^e s. la population abandonne l'île à la fois par crainte des Arabes qui sévissent en Mer Egée et par crainte de la poussée slave sur le Péloponnèse (195). Si l'Empire byzantin connaît pendant toute cette période des revers continentaux importants (196), c'est par mer néanmoins que la vie de

(195) HERRIN, *Byzantine Kythera* p. 42.

(196) En 636 les Arabes anéantissent l'armée byzantine à Yarmouk ; en 691-692 ils battent une nouvelle fois l'armée byzantine à Sebastopolis et en 709 c'est une autre défaite byzantine à Tyane.

l'Empire est mise en question. Ainsi pendant le 7^e siècle l'histoire insulaire est au cœur de la vie de l'Empire.

Sous l'impact de ces grandes secousses que furent les invasions slaves et arabes au 7^e s., la vie insulaire fut brutalement interrompue. Les chroniqueurs mentionnent les dévastations d'îles jusque-là prospères (Rhodes en 654, date où le fameux colosse fut détruit, Chypre en 649), tandis que les fouilles archéologiques nous en font entrevoir toutes les conséquences : interruption de la construction, fuite de la population, catastrophes diverses (voir notamment l'incendie de Chios en 660). Dans toutes les îles de l'Empire le 7^e siècle a été la période noire. Il a certes débuté plus ou moins tôt selon les îles : dès le début du 7^e siècle à Chalcis, à Thasos (197) tandis que dans les îles proches du continent asiatique la coupure paraît « moins brutale » et « échelonnée dans le temps » (198). En Crète même il y eut des constructions d'églises jusqu'au 8^e siècle ! Et pourtant la Crète fut mainte fois exposée aux raids arabes pendant cette période : en 655, en 675, dans les dernières années du 7^e siècle et pendant les premières décades du 8^e s. A ce propos nous voulons rappeler que le témoignage d'André de Crète vaut bien davantage pour les années 720-740 que pour le 7^e siècle (199). En effet André, évêque de Crète, est mort en 740 (200) et son témoignage ne peut donc remonter bien au-delà des années 700. D'ailleurs dans ses discours il lie très nettement les raids arabes aux hérésies iconoclastes. Quelle que fût de toute façon la date des secousses qui ébranlèrent les îles, aucune d'entre elles n'y échappa. C'est alors que s'interrompt la série d'inscriptions qui faisaient état d'une vie grouillante d'artisans, de boutiquiers, de marins et d'armateurs (201).

Néanmoins, si la vie économique insulaire tomba dans un profond marasme, il faut noter que certaines îles continuèrent de jouer un rôle stratégique de premier plan à l'extrême fin du 7^e s. et au début du 8^e s. Ainsi autour de 680 Kéos est la base de la flotte des Karabisianoï ; en 699 l'île de Crète est l'étape par excellence de l'armée byzantine au retour d'une expédition en Afrique et en 715 c'est à Rhodes que l'ensemble de la flotte byzantine est réunie pour une nouvelle expédition contre les Arabes. C'est dire à quel point les îles étaient encore importantes dans la défense de l'Empire (202).

(197) LEMEULE, *Miracles de Démétrius II* p. 88 et n. 110.

(198) SODINI, *Thasos* pp. 535-536.

(199) Pour les témoignages de Saint André de Crète sur les incursions arabes du 8^e siècle et leur chronologie, voir TH. DETORAKÈS. *Krèt. Chron.* 21, 1969 pp. 119-124.

(200) HALKIN, *Bibl. Hag. Graeca* n° 113-114.

(201) SODINI, *Thasos* pp. 523, 531 ; voir aussi D. FEISSEL, *BCH* 104, 1980-1981, pp. 478-518.

(202) Nous constatons d'ailleurs que c'est dans ces années qu'eut lieu une importante réforme administrative concernant les îles, voir ch. 4, p. 305.

2) Le 8^e siècle : de 718 à 823, une histoire insulaire marginale ?

Le 8^e siècle insulaire, pour l'historien, débute en 718 et finit en 823 avec la révolte de Thomas.

En effet la menace pour l'Empire ne vient plus de la mer en 718 après l'échec de la flotte arabe devant Constantinople. Aussi l'histoire insulaire, si meurtriers qu'aient été les raids ennemis sur les îles pendant cette période, reste une histoire marginale par rapport aux grands événements de la politique extérieure de Byzance. Les combats importants pour l'Empire se situent ailleurs : à Amorium en 740, mais aussi en Arménie et en Mésopotamie puis à partir de 756 en Bulgarie. Pourtant les îles n'échappèrent pas pour autant aux pillages et aux razzias ennemies. Si les îles sont épargnées désormais par les migrations slaves, elles connurent encore des incursions meurtrières : rappelons le nombre important de prisonniers des îles de Thrace que l'empereur racheta aux Sklavènes en 769 ! Les îles du Nord de l'Egée souffrirent sûrement bien plus que le reste du monde insulaire des établissements sklavènes en Macédoine, en Thrace et même en Grèce. Les grandes îles, Chypre, Crète et Rhodes, durent quant à elles subir les dévastations arabes, et leurs habitants faits prisonniers furent déportés. Ainsi entre 720 et 726 la Crète fut l'objet de multiples raids (203) ; en 744 les Chypriotes furent déportés en Syrie ; entre 786 et 809 les raids arabes reprirent sur l'île de Crète ; en 806 Haroun envoya une expédition contre Chypre au cours de laquelle les églises de l'île furent détruites et des Chypriotes déportés ; en 807 le même Haroun équipa une flotte contre Rhodes qui dévasta l'île, sans pouvoir toutefois s'emparer du kastron. Ces expéditions s'inscrivent dans le lot habituel des dures réalités insulaires, en particulier en Chypre où les Arabes accusaient la communauté grecque de violer de façon permanente le statut de neutralité qu'imposait le Condominium (204).

Mais le 8^e siècle insulaire fut également marqué par des catastrophes terribles d'une autre nature. Il suffit de rappeler ici les éruptions volcaniques à Théra et Thérasia en 726 et les secousses sismiques qui se propagèrent à travers l'Egée jusqu'à être ressenties à Mitylène. Notons également le terrible tremblement de terre en Crète en avril 796. Il y eut pendant tout le siècle de graves crises : crise démographique (205), mais aussi politique et religieuse au temps fort de l'iconoclasme impérial. De ce point de vue l'histoire

(203) Contrairement à l'opinion de V. Christidès (CHRISTIDÈS, *The Moslems of Crete* p. 103), nous ne voyons pas pourquoi il faudrait considérer que les attaques musulmanes du 8^e s. sur la Crète aient été plus dangereuses pour la vie de l'Empire que celles du 7^e s. Nous pensons au contraire que la vie de Constantinople était bien plus directement menacée par les flottes arabes dans la seconde moitié du 7^e s. qu'au cours du 8^e s.

(204) JENKINS p. 1013.

(205) Voir ch. 2 p. 138.

insulaire fut loin d'être marginale et fut un des chaînons dans les secousses internes de l'Empire.

Il semble en effet que les îles pendant la période iconoclaste aient été un support de la résistance iconodoule. Ce phénomène fut manifeste en 728 lorsque les habitants des Cyclades se joignirent aux Helladikoi pour proclamer Kosmas et se révolter contre Léon III : ils équipèrent une flotte qui se porta contre Constantinople. A Chypre également, sous condominium byzantino-arabe, il semble que la résistance à l'iconoclasme officiel ait été assez forte. Les témoignages nous sont donnés en particulier par les deux évêques de Konstantia et de Kition au concile de 787 (206). D'ailleurs en 771 le stratège des Thracésiens menace d'exiler à Chypre tous les iconodoules du thème qu'il administre. Sans négliger le rôle de terre d'exil que joua l'île pendant toute la période étudiée (207), nous pouvons considérer Chypre comme une des régions restées iconodoules (208). Il est sûr que les conditions politiques très particulières de l'île ont contribué à cette orientation religieuse de Chypre. En effet la seule structure byzantine stable était l'Eglise (209). Pendant la période iconoclaste le pouvoir impérial ne put, à cause du statut particulier de l'île, prendre des mesures de répression, et notamment déposer les évêques iconodoules. Mais il semble qu'en général le monde insulaire était tout naturellement intégré aux régions maritimes de l'Empire qui penchaient pour l'iconophilie. L'iconoclasme était un mouvement qui dépassait le culte des images et opposait aux provinces orientales les provinces occidentales de tradition gréco-romaine (210). Le monde insulaire était profondément « occidental » par son histoire et par ses intérêts économiques, et c'est pourquoi, semble-t-il, il soutint les provinces révoltées contre le pouvoir impérial iconoclaste. C'est ainsi qu'il faut interpréter la révolte des habitants des Cyclades en 728 qui dut embraser la majeure partie des îles égéennes (211). On peut se demander également si ce ne sont pas les mêmes raisons qui poussèrent le monde insulaire à se rallier à la révolte de Thomas en 821-823. Rappelons à cet égard l'empressement des insulaires en 822 à répondre à l'appel de Thomas qui, pressé sous les murs de Constantinople, les priait instamment d'envoyer une flotte : tous se mirent à équiper des bateaux et partirent à son secours. Ainsi les îles, au dire des chroniqueurs, se trouvèrent sans défense et furent une proie facile

(206) MANSI 13 col. 77.

(207) Voir ch. 2 p. 175.

(208) Voir ci-dessus le témoignage des évêques de Kōnstantia et de Kition (réf. n. 206) en 787 et également les menaces du stratège des Thracésiens en 771 d'exiler moines et moniales dans l'île de Chypre, cf. THÉOPHANE p. 445.

(209) C'est la théorie que développe A.I. Dikigoropoulos dans son ouvrage : *The Political Status of Cyprus AD 648-965, Report of the Department of Antiquities, Cyprus 1940-1948*, Nicosie 1958, pp. 94-115, et qui nous semble assez fondée.

(210) Voir le très bon développement consacré à ce sujet dans AHRWEILER, *La Mer* pp. 40-43.

(211) Pour l'interprétation du terme byzantin « Cyclades » et « Iles Cyclades », voir ci-dessus et ch. 4 p. 302.

pour les Arabes. Cette interprétation est en partie plausible. Les insulaires n'ont pas hésité à rallier un mouvement qui s'opposait au pouvoir en place, pouvoir iconoclaste qu'ils avaient déjà combattu dans le passé, mais cette explication n'est vraie qu'en partie, car la tradition qui pose Thomas en défenseur des images est légendaire et a été développée a posteriori par les moines iconodoules (212), en particulier ceux de Lesbos. Lesbos a en effet joué un rôle primordial puisqu'elle fut le point de concentration de la flotte révoltée ; la raison en était probablement avant tout stratégique dans la mesure où l'île se trouvait être la grande base maritime la plus proche des Détroits. Mais de cette circonstance matérielle, la légende monastique de l'île a probablement tiré une symbolique historique (213). De fait Thomas a d'abord rassemblé les provinces d'Asie Mineure (excepté les thèmes d'Opsikion et des Arméniaques), puis la Thrace, la Macédoine et l'Hellade. La première flotte concentrée en 821 à Lesbos comprenait certainement des insulaires, en particulier ceux des îles micrasiatiques, mais aussi et surtout les marins des côtes d'Asie Mineure. Ce n'est qu'en 822-823 que « tous les insulaires » furent appelés à la rescousse. De plus Thomas disposait d'une armée de terre recrutée dans les provinces orientales iconoclastes. Aussi il faut se garder d'une interprétation, séduisante certes, mais qui ne saurait être que partielle (214). D'ailleurs à l'intérieur même du monde insulaire il y eut des défaillances à l'iconodoulie : nous avons la preuve que Rhodes était un des piliers de l'iconoclasme (215). Le phénomène insulaire iconodoule n'était peut-être pas aussi général qu'on le croit, et de toute façon il semble concerner davantage la partie occidentale des îles dont l'histoire est intimement liée à celle des « katôtika merè ». Nous verrons en effet que les îles proches de la Grèce comme Andros ou l'Eubée avaient des relations sociales, économiques et culturelles extrêmement étroites avec le continent voisin. De plus les îles qui subissaient une domination étrangère recherchaient dans l'église iconodoule le fondement d'une autorité qui ne pouvait plus émaner de l'Empereur : c'est le cas de Chypre.

Quelles que fussent les motivations des insulaires qui les poussèrent à rallier Thomas le Slave, tous les chroniqueurs byzantins s'entendent pour en dénoncer le résultat catastrophique que fut la conquête des îles par les Arabes. Là encore il convient de s'interroger sur cette relation de cause à effet si généralement évoquée par les contemporains. Mais nous abordons ici une autre période appelée communément l'ère de la « thalassocratie arabe ».

(212) *Actes de David, Sym. et Georges* p. 232.

(213) Voir à ce sujet LEMERLE, *Thomas le Slave* pp. 288, 289, 290.

(214) *Ibid.* p. 263.

(215) MANSI 12 col. 1007.

3) De la conquête de la Crète par les Arabes aux reconquêtes de Phokas : l'ère de la thalassocratie arabe (824-832 (?) à 961-965).

Une étude récente et fort bien documentée puisqu'elle s'appuie sur l'ensemble des textes grecs et arabes (216), expose les diverses traditions qui donnent la chronologie de la conquête de la Crète. Un premier groupe composé des chroniqueurs byzantins du 10^e siècle donne la date de 824 (217). Une série de chroniqueurs arabes dont deux sont presque contemporains des événements donnent la date de 825-826. Un troisième groupe composé de Michel le Syrien (12^e s.) et de deux chroniqueurs arabes du 9^e-10^e s. date cette conquête de 827-828. Enfin Georges le Moine contemporain de la conquête arabe de Crète, suivi par l'hagiographe de Théodora, ainsi que quelques chroniqueurs arabes des 11^e-12^e s. donnent une date tardive : après 829. V. Christidès choisit la date proposée par la première tradition. Comme les auteurs byzantins du 10^e siècle, il pense en effet que la défaillance de la défense byzantine en Crète est due à l'anéantissement de la flotte crétoise ralliée à Thomas le Slave. Cette interprétation est certainement logique et explique comment Apochaps a si facilement débarqué en Crète avec quarante bateaux selon les chroniqueurs (218). Pourtant si traditionnelle qu'elle soit, cette interprétation se heurte à quelques difficultés. Tout d'abord B.Ph. Christidès ne mentionne pas le problème évoqué par de nombreux spécialistes de l'Islam, concernant la chronologie de la prise du Caire par les Andalous. Il ne remet pas en cause la date de 818 donnée par l'auteur arabe Kindi à la prise du Caire alors que la date de 827-828 donnée par le même auteur à la conquête de la Crète est, elle, remise en cause (219). Il y a là un paradoxe qu'il conviendrait d'expliquer. D'autre part il me semble que l'on doit faire une critique interne des textes du 10^e siècle et notamment de l'idéologie sous-jacente à ces chroniques. Il ne leur était pas en effet indifférent de montrer à quel point le règne des empereurs iconoclastes avait été catastrophique et comment les dissensions internes de l'Empire avaient finalement abouti à l'anéantissement de la défense maritime. Sans être entièrement dépourvue de fondement, cette interprétation historique des conséquences de la défaite de Thomas amenait nécessairement les auteurs du 10^e siècle à procéder à des « raccourcis historiques ». Après avoir examiné les différentes versions de l'époque et les diverses chronologies proposées par l'ensemble des auteurs arabes et byzantins, nous pensons

(216) CHRISTIDÈS, *La Prise de la Crète* : voir en particulier pp. 86-90.

(217) La date de 821-823 qui figure dans l'ouvrage de B.Ph. Christidès n'est pas en effet conforme aux récits mentionnés, voir ci-dessous. Pour la chronologie de la révolte de Thomas, voir LEMERLE, *Thomas le Slave* p. 290.

(218) Th. CONT. p. 75 ; SKYLITZÈS p. 42.

(219) CHRISTIDÈS, *La Prise de la Crète* p. 86 sq.

finalement qu'il est impossible de donner une date précise du débarquement d'Apochaps, du fait justement de la contradiction interne de l'ensemble des sources.

Nous nous proposons donc d'exposer simplement la trame des divers récits byzantins en partant de la source contemporaine des événements, celle de Georges le Moine (220). Ce chroniqueur qui vécut sous le règne de Michel III, date la conquête de la Crète du règne de Théophile (829-842). Or ce même auteur avait présenté les conséquences désastreuses de la révolte de Thomas le Slave sous le règne de Michel II, mais il s'agissait selon lui uniquement de razzias et de pillages sur toutes les îles de l'Egée et sur la Crète, et non de la conquête de la Crète proprement dite. Si l'on compare ce récit de Georges le Moine avec les chroniques du 10^e s., il apparaît certes décevant et bien succinct. Aussi bien Gènesios que le Continuateur de Théophane semblent utiliser des informations beaucoup plus complètes. Leurs récits lient avec une logique implacable la révolte de Thomas le Slave et la conquête de la Crète par les Arabes. Ne serait-ce pas cependant pour les besoins de la cause que l'un comme l'autre donnent la date exacte de la conquête de la Crète par les Arabes ? Un an seulement se serait écoulé entre les premières razzias du temps de la révolte de Thomas et la conquête de l'île par Apochaps. Ils nous amènent à une chronologie haute de la conquête de la Crète, soit 824.

La date de 825-826 donnée par la première série d'auteurs arabes est, quant à elle, confirmée par une autre source byzantine, la *Vie de Nicolas Stoudite* (221) : Titos, le frère de Nicolas Stoudite, a en effet dû s'exiler en 826 hors de son île (la Crète) parce qu'elle était alors envahie par les Infidèles. Ses parents, est-il dit, furent faits prisonniers. Il ne s'agit sûrement pas d'une simple incursion ennemie, mais d'une réelle conquête car il considérait désormais sa patrie comme perdue.

Devant ce nœud complexe de chronologies diverses, la solution proposée par N. Panagiotakis (222) est à première vue séduisante. Cet auteur pense en effet que le débarquement d'Apochaps n'a pas conduit à une conquête immédiate et qu'il a fallu plusieurs années aux Arabes pour pacifier l'île. Rappelons à cet égard Baladuri, chroniqueur très proche des événements, qui, sans donner de date précise à la conquête, a bien soin d'en mentionner les difficultés. Apochaps en effet, une fois établi dans sa forteresse, « continua de conquérir la Crète pas à pas jusqu'à ce qu'il ne restât plus une seule terre aux mains des Byzantins et il détruisit leurs forteresses » (223). D'autres auteurs arabes ont souligné ce fait et, à leur lecture, il

(220) Pour l'ensemble des références concernant les chroniqueurs byzantins, voir Chronologie.

(221) *Vie de Nicolas Stoudite* col. 876 ; pour la datation voir DA COSTA-LOUILLET, SAINTS : *Byz* 25-27, 1955-1957, p. 797 ; Th. DETORAKÈS, *op. cit.* n. 199.

(222) PANAGIOTAKIS, *Conquête de la Crète* pp. 22-23.

(223) BALADURI p. 236 ; VASILIEV I p. 55 n. 2.

semble bien que la conquête de l'île ait duré plusieurs années. Quelle que soit néanmoins la justesse du raisonnement, il n'en résoud pas pour autant le problème cité plus haut concernant la date exacte du débarquement d'Apochaps à la tête de ses quarante bateaux.

Phrantzès, auteur bien postérieur, utilise plusieurs sources. On a l'impression qu'il détient une variante très proche de la tradition sur laquelle s'appuie le Continuateur de Théophane. En effet nous avons à peu près le même récit du débarquement des Arabes, de l'absence de résistance des Crétois, de la confusion Charax-Chandax (224). Puis l'un comme l'autre situent à ce moment du récit l'épisode de Photeinos et de Damianos contrairement à Gènesios qui ne le mentionne pas (225). Enfin l'un comme l'autre racontent ensuite la soumission des villes de Crète (226). Ces récits très proches comportent cependant quelques différences qui me font penser que Phrantzès utilise une variante de la tradition rapportée par le Continuateur de Théophane. En effet alors que le Continuateur de Théophane situe la conquête de la Crète un an après la fin de la révolte de Thomas le Slave, Phrantzès, quant à lui, donne simultanément deux chronologies différentes (227) : d'une part il place cette conquête en l'an du monde 6340, soit 831-832, et l'on remarque que toutes les dates qu'il donne pour les expéditions byzantines de reconquête se réfèrent à cette date ; d'autre part, cela ne l'empêche pas de placer la conquête sous « le règne de Michel II ». En fait tout se passe comme si Phrantzès disposait de deux traditions : celle qui fait remonter la conquête de la Crète par les Arabes à une date haute (avant 829), et celle qui au contraire la date tardivement (en 831-832). Enfin il donne une variante du récit de la première expédition byzantine de reconquête. En effet pour le Continuateur de Théophane, Photeinos était stratège des Anatoliques quand Michel II décida de le charger de reprendre en mains les affaires de Crète, alors que pour Phrantzès l'arrivée des Arabes se produisit au moment où Photeinos était déjà stratège de Crète. Là encore nous entrevoyons derrière ces deux versions une vision très différente des événements selon que l'on relie ou non la conquête de la Crète à la révolte de Thomas. Dans le premier cas, tous les moyens de défense de l'île sont anéantis, puisque la flotte de Crète a été détruite par le feu grégeois des bateaux impériaux sous les murs de Constantinople, et il n'existe même plus de stratège de Crète en place. Dans le second cas il y a seulement défaillance de la défense de l'île.

Que l'on adopte pour le débarquement d'Apochaps en Crète la chronologie haute ou basse, il n'en reste pas moins vrai que la conquête complète de l'île a dû demander un certain temps. Aussi bien les sources arabes que les sources byzantines (même celles qui parlent d'une absence totale de résistance des Crétois) sous-

(224) PHRANTZÈS p. 99 = TH. CONT. p. 75.

(225) TH. CONT. pp. 76-77 = PHRANTZÈS p. 100.

(226) TH. CONT. p. 77 = PHRANTZÈS p. 101.

(227) PHRANTZÈS p. 100.

entendent cette durée. Tout d'abord c'est après le débarquement et le début de l'invasion que certaines sources byzantines situent l'épisode de Photeinos réclamant des renforts à la capitale ; Apochaps dut brûler ses bateaux pour forcer son armée à combattre et à s'installer dans l'île, au lieu de se contenter d'une razzia comme à l'accoutumée. Les Arabes, après leur débarquement, avaient dans un premier temps construit un camp retranché, d'où le nom de « Charax » donné au lieu de débarquement. Le Continuateur de Théophane assimile alors Charax à Chandax, tandis que Gènesios ne fait aucune confusion. Et de fait il n'y a aucune raison de penser que le nom de Chandax vienne de « Charax » (228). L'hypothèse (fondée sur un texte arabe du 15^e s. traduit en turc au 18^e s.) selon laquelle les Arabes se seraient d'abord établis à « Polis », c'est-à-dire Gortyne (229), est à rejeter. Toutes les chroniques byzantines s'accordent à faire de Chandax la première base arabe. Où était situé le lieu de débarquement des Andalous venant d'Alexandrie ? C'est une autre question qui a fait couler beaucoup d'encre. Il nous semble que l'identification proposée par N. Panagiotakis avec le village de Charakas actuel dans le golfe de Metalla au Sud de la Crète est assez vraisemblable. En tout cas l'hypothèse du débarquement à La Souda est loin d'être vérifiée, si ce n'est qu'effectivement la Crète offre assez peu de possibilité de débarquement pour une flotte importante (230). C'est après l'échec de l'expédition de Damianos venue en renfort que se situe la réelle conquête de la Crète avec d'une part l'établissement de l'armée arabe dans la solide base de Chandax, et d'autre part la prise progressive de toutes les villes de Crète (fortifiées selon les auteurs arabes), excepté une ou deux qui ne purent être prises et restèrent « libres » (231).

C'est tout de suite après la première expédition avortée de reconquête byzantine que se situe, d'après tous les chroniqueurs byzantins, la seconde tentative de reconquête. Elle aurait eu lieu en effet « un an après » selon Phrantzès, soit en 832-833 si l'on adopte la chronologie basse, soit avant 829, toujours sous le règne de Michel II, si l'on suit la chronologie haute donnée par le Continuateur et Gènesios. Le stratège des Kibbyrhéotes, Kratèros, en avait la direction et avait équipé en cette occasion soixante-dix navires. Cette donnée paraît très vraisemblable : le stratège des Kibbyrhéotes avait sûrement à cette époque une des meilleures flottes de l'Empire. Or ce fut un échec. Et pourtant il est certain que l'effort fourni devait être considérable, surtout si l'on songe aux quarante navires d'Apochaps qui suffirent à la conquête de la Crète. Pour ce qui est de l'échec byzantin, les explications moralistes des chroniqueurs qui invoquent une nuit de beuverie paraissent peu convaincantes.

(228) A ce sujet voir ch. 3 sv Crète ; voir aussi PANAGIOTAKIS, *Conquête de la Crète* p. 28.

(229) N. STAURINIDÈS, *Krèt. Chron* 15-16, 1961-1962 t. 2, pp. 74-83.

(230) PANAGIOTAKIS, *Conquête de la Crète* p. 36.

(231) PHRANTZÈS p. 101 ; TH. CONT. p. 77 ; GÉNÉSIOS p. 47. En ce qui concerne les villes de Crète, voir ch. 3 p. 263 sq.

Pourquoi les Byzantins, avec une armée non négligeable ont-ils justement échoué là où les Arabes avaient réussi quelques années auparavant, c'est une question qui n'est pas près d'être résolue. D'une part on peut invoquer le point fort que représentait désormais la citadelle de Chandax qui dominait toutes les régions alentour (232). Lors de l'arrivée des Arabes, quoiqu'en dise Baladuri pour glorifier leur exploit, je ne suis pas convaincue que l'île de Crète ait possédé tant de forteresses. Néanmoins il est vraisemblable que les Crétois avaient dû reconstruire bien des remparts depuis la fin du 7^e siècle où les Arabes commencèrent à piller de temps à autre les côtes de l'île. Aussi on est tenté de penser qu'au début du 9^e siècle les Crétois ont peut-être fait défection à l'Empire : la participation de l'île à la révolte de Thomas le Slave ne peut être mise en doute et témoigne de l'attitude des insulaires vis-à-vis du pouvoir impérial. Après l'échec de cette seconde expédition de reconquête, les Saracènes furent maîtres de la Crète. L'ensemble des chroniqueurs byzantins situent d'ailleurs cette expédition après la pacification de la Crète par Apochaps. Même si la conquête a certainement duré un temps et si cette seconde expédition n'eut pas lieu un an après la première comme le prétend Phrantzès, mais quatre ou cinq ans après, de toutes les manières je ne pense pas que la conquête de la Crète par les Arabes ait duré plus de dix ans ; et l'avis de N. Panagiotakis sur ce point me semble très discutabile. Il me semble exclu que la conquête se soit déroulée sur plusieurs décennies. Il n'y a en effet aucune raison, si tel était le cas, que les chroniqueurs byzantins omettent d'en faire état.

Pour conclure sur la date et le déroulement de la conquête de Crète par les Arabes, nous dirons que la liaison directe de cause à effet avec la révolte de Thomas le Slave soulignée par les chroniqueurs du 10^e s. nous semble suspecte, et que la chronologie qui découle de leurs récits sert trop bien leur cause. Il semble peu probable que le débarquement ait eu lieu avant 825-826. Quant à savoir si la conquête proprement dite était achevée avant 829 ou si elle demanda quelques années, se heurtant d'une part à une certaine résistance des insulaires et d'autre part aux expéditions byzantines de reconquête, c'est une autre question. Si la version de Georges le Moine, très abrégée il est vrai, nous semble plausible parce que plus proche des événements mentionnés, elle ne nous apporte pas d'éclaircissement sur ce point. Le récit de Phrantzès fait décidément état de plusieurs traditions. Après étude des divers chroniqueurs, il semble hors de doute que les deux premières expéditions byzantines ont suivi de très près le débarquement des Arabes, ce qui revient une fois de plus à s'interroger sur la date de celui-ci. Il faut enfin prendre garde au récit de Phrantzès qui, déjà à l'époque, ne savait pas choisir entre les deux chronologies qui lui étaient rapportées puisqu'il propose une chronologie par

(232) Sur la Chandax arabe, voir ch. 3 sv Crète.

années du monde qui ne coïncide pas avec celle des règnes impériaux.

Ce que l'on a l'habitude d'appeler la troisième expédition de reconquête byzantine de Michel II a suscité beaucoup d'objections (233), en particulier si l'on accepte qu'elle se soit déroulée avant 829. Nous ne résoudrons pas ici ce problème de chronologie faute d'information plus complète. En revanche il nous semble absolument impossible de l'assimiler à l'expédition de 881 sous prétexte que les chefs des deux expéditions portent le même nom, Ooryphas. Rien n'empêche que deux chefs militaires différents aient porté le même patronyme. D'ailleurs entre les deux personnages, selon nous distincts, se situe un troisième Ooryphas drongaire de la Veille en 842 (234). D'autre part l'exposé des faits qui marquèrent les deux expéditions ne suggère en aucune manière l'hypothèse d'une erreur de la part des chroniqueurs du 10^e s., qui n'auraient pas reconnu la parenté des événements. En effet si nous suivons le récit de cette « troisième expédition de Michel II contre les Arabes de Crète », nous constatons d'abord que, seul, Syméon le Magistre mentionne un débarquement byzantin en Crète. La version donnée par le Continuateur de Théophane et Gènesios, reprise par Skylitzès, parle d'une libération de nombreuses autres îles (235), qui laisse justement aux générations postérieures la tâche de reconquérir la Crète. Surtout, pour l'ensemble des chroniqueurs, cette expédition a été marquée d'une réforme importante : la distribution à chaque soldat de 40 pièces. Il faut donc supposer que cette armée était composée non point de stratiotes ou de marins issus des thèmes, mais de soldats et de marins de l'armée impériale, qui touchaient une roga. A cette innovation fut désormais attaché le nom de cette armée dite « thessarakontarion ». Aussi cette expédition nous paraît avoir été davantage remarquée pour le taux exceptionnel de la roga allouée à ses membres que pour ses objectifs et ses résultats somme toute limités. Au contraire l'expédition de Nicéas Ooryphas en 881 fut, me semble-t-il, d'une autre portée. Alors que Saït, chef des Arabes de Crète, entreprend de piller les îles de l'Egée et les côtes jusqu'en « Proconnèse dans l'Hellespont », Nicéas Ooryphas lui inflige une défaite à Kardia. Mais sous la conduite du renégat Photios, les Arabes réitèrent leurs expéditions de pillage sur le Péloponnèse et les îles situées « à l'Ouest » (236). Nicéas Ooryphas fait alors franchir à sa flotte l'isthme de Corinthe et rattrape ainsi la flotte arabe. Les faits relatés prouvent que l'expédition de 881 conduite par Nicéas Ooryphas ne concerne pas les îles, mais d'abord le Péloponnèse, et il n'est plus du tout question de la Crète dans aucune chronique.

(233) PANAGIOTAKIS, *Conquête de la Crète* p. 19.

(234) SKYLITZÈS p. 80.

(235) TH. CONT. p. 81 = GÉNÉSIOS p. 35 = SKYLITZÈS p. 46.

(236) Notons à ce propos l'expression « katôthen » pour désigner l'Ouest et l'expression « katôtika merè » pour désigner les provinces occidentales. Les îles situées « à l'Ouest » sont les îles ioniennes, cf. TH CONT. p. 302 = SKYLITZÈS p. 154 = GÉNÉSIOS p. 84 = PHRANTZÈS p. 103.

Ainsi nous dirons que l'expédition byzantine conduite par un certain Ooryphas au début du 9^e s. n'a rien à voir avec celle de 881. Elle peut être située sous le règne de Michel II si nous suivons l'exposé des chroniqueurs du 10^e s., mais elle peut dater également du début du règne de Théophile. Et pourquoi justement ne pas la situer après la défaite de la flotte byzantine au large de Thasos en octobre 829 ? Désormais, dit le Continuateur de Théophane, les Cyclades et toutes les autres îles furent soumises aux razzias et au pillage des Arabes. On peut alors penser que l'expédition dite des « thessarakontarioi » avait pour but de reprendre aux Arabes au moins une partie des îles de l'Egée. Qu'elle n'ait pas servi à grand chose, à partir du moment où le foyer ennemi était toujours établi en Crète, cela est incontestable et tout le 9^e siècle est marqué de raids arabes continuels en Mer Egée. Aussi est-il difficile dans ce contexte d'établir une chronologie bien précise des raids et occupations arabes dans les îles et des reconquêtes temporaires de la flotte byzantine.

L'expédition de mars 843 lancée contre les Arabes de Crète et menée par Théoktistos nous paraît être le dernier espoir byzantin de reprendre la Crète au moment où la conquête arabe était achevée. En effet si nous supposons que le débarquement arabe eut lieu vers 826 et que les trois premières expéditions de reconquête datées de Michel II se soient en fait échelonnées entre la fin du règne de Michel II et le début du règne de Théophile, coïncidant avec la conquête progressive de l'île par les Arabes qui se heurtaient peut-être (mais nous n'en sommes pas sûrs) (237) à une certaine résistance des indigènes, l'expédition de 843 se situerait alors au moment où les Saracènes sont pratiquement maîtres de l'île. Il s'agirait en quelque sorte d'un ultime effort entrepris par Byzance devant le constat d'une situation irrémédiable : la perte de l'île. C'est dans ce contexte qu'il faut considérer les mentions du stratège et de l'archôn de Crète du *Taktikon Uspenskiĭ* juste avant l'échec catastrophique de l'expédition de Théoktistos (238).

Les moyens consacrés à l'expédition furent considérables (le Continuateur de Georges le Moine y insiste), à tel point que dans un premier temps il semble qu'il y ait eu un net recul des Arabes. Est-ce alors qu'un stratège entra en fonctions pour la partie libérée de la Crète ? Nous faisons ici allusion au magistre Serge nommé à la tête des armées de Crète au cours d'une expédition de la flotte romaine dans l'île à une date non précisée de la seconde moitié du 9^e siècle (239). Cette solution est plausible. Il

(237) En ce qui concerne en effet la résistance ou la passivité des Crétois face à la conquête arabe, les avis restent partagés. N. Staurinidès (*op. cit.*, n. 229) se prononce en faveur d'une résistance des insulaires, mais nous avons vu que l'interprétation des sources dont il dispose nous semble sujette à caution.

(238) Pour l'expédition de 843, voir TH. CONT. p. 203 ; SYM. MAG. p. 654 ; GEORGES LE MOINE CONT. pp. 814-815 ; voir aussi VASILIEV II p. 191.

(239) Voir la notice du Synaxaire de Constantinople relative à Serge le Magistre (*Syn. Cple* p. 777). Voir aussi à ce sujet H. GRÉGOIRE, *Études sur le neuvième siècle* dans *Byz* 8, 1933 p. 519 sq. ; VASILIEV II p. 195 ; AHRWEILER, *Adm. de la Crète* p. 221.

faudrait en fait en savoir plus long, notamment combien de temps l'armée romaine a tenu... Or nous ne connaissons pas les vraies raisons de la fuite précipitée de Théoktistos : les uns parlent de la défaite de son armée, les autres suggèrent des raisons plus politiques et indépendantes du sort des armes. D'après Syméon le Magistre, l'année d'après, Théoktistos fit campagne contre les Arabes orientaux. Si la défaite de son armée en Crète fut la cause de la fuite de Théoktistos, il s'agirait d'une expédition limitée à quelques mois. On voit mal dans ces conditions comment le pouvoir impérial aurait eu le temps de nommer un stratège de Crète. D'autre part Théoktistos étant déjà sur place, il est difficile de supposer qu'un décret impérial aurait nommé un autre personnage à la tête de l'armée (stratopedon). Si en revanche Théoktistos est parti pour des raisons politiques, et si l'armée byzantine a été défaite beaucoup plus tard, cette solution est très acceptable. Le seul point que je voudrais souligner ici est le suivant : le texte ne parle pas d'un poste de « stratège » de Crète dans le sens de la fonction administrative et militaire que nous connaissons à cette époque, mais simplement d'un chef de l'armée de Crète (240). Les raisons pour lesquelles on a voulu assimiler ce cas à la mention par Uspenskij d'un stratège de Crète ne me paraissent pas convaincantes. Et si nous acceptons seulement le sens restreint du terme stratège, au sens de chef de l'armée, peu importe finalement que l'événement soit daté de 843 ou de 866. Le *Taktikon Uspenskij* mentionne un stratège de Crète car à l'époque de sa rédaction, la situation ne devait pas sembler irréversible pour l'auteur. Peut-être existait-il d'ailleurs un « stratège » honoraire de Crète qui attendait la libération de l'île. Peut-être aussi chaque chef d'expédition nouvelle était encore considéré comme le futur stratège de l'île. Peut-être enfin s'agit-il dans le *Taktikon Uspenskij* du reliquat d'une réalité très récente... Les solutions sont multiples, et à trop vouloir lier les rares mentions que nous ayons des événements avec les institutions de Crète, nous risquons fort de tisser une situation qui n'a rien à voir avec la réalité à telle ou telle date !

La prise de la Crète par les Arabes inaugure un siècle d'incurSIONS ennemies sur les îles de l'Empire et symbolise pour l'Empire byzantin un rétrécissement de ses frontières sur mer : après la perte de la Crète dans la première moitié du 9^e s., ce fut de 827 à 902 la perte progressive de la Sicile et un recul en Italie du Sud. En effet la prise de la Crète n'a pas été fortuite et la suprématie navale des Musulmans à l'époque a joué un rôle important. Il est vrai également que les Andalous, qui ont conquis la Crète, étaient appuyés par l'Égypte qui fut alors et pendant un siècle la « force » des Arabes de Crète. Rappelons que ces derniers tiraient de là leurs armes. Ainsi, comme V. Christidès l'a dit très justement (241), on ne peut réduire

(240) Le texte du *Synaxaire* dit en effet : « ἐξάρχειν καὶ κυριεύειν παντὸς τοῦ στρατοπέδου ».

(241) CHRISTIDÈS, *The Moslems of Crete* pp. 97-99.

la conquête de la Crète à une expédition de pillage, et la possession de la Crète par les Arabes témoigne, dans un contexte plus large, des rapports de force des deux grandes puissances orientales de l'époque. Mais nous ne pensons pas que la place stratégique de la Crète en Egée menaçait pour autant la vie de l'Empire. Et même si les flottes arabes remontent jusqu'à Thasos en 829 et jusqu'en Proconnèse en 860 et en 880, la vie même de l'Empire n'est plus menacée par mer à cette époque. Les îles sont sur la frontière et c'est bien alors une guerre de frontières que mènent Byzantins et Arabes, certes à l'avantage des Arabes. Mais contrairement à certaines époques antérieures, l'Empire n'est pas réellement menacé par mer pendant cette période.

Ce qui n'empêche pas le monde insulaire d'être ravagé, occupé, pillé, alors qu'on enregistre sur terre un recul des Arabes. En effet, après la grande défaite de Théophile à Amorium, le réveil byzantin se fait sentir, et le continent connaît un siècle avant les îles, dès 863, le recul de la poussée arabe quand l'émir de Mélitène, Omar, est écrasé par le général byzantin Pétronas. Cette date marque un tournant certain dans l'histoire arabo-byzantine, mais il faudra attendre un siècle avant que les îles ne connaissent la fin de l'occupation et des raids arabes. En attendant, le 9^e siècle et la première moitié du 10^e sont une longue période de pillage et de razzias des Arabes sur l'ensemble du monde insulaire. Byzance essaya de réagir et tenta de mettre sur pied de grandes expéditions de reconquête des « foyers ennemis », soit Crète et Chypre.

Pourtant nous ne croyons pas qu'il y ait eu une reprise temporaire de l'île de Chypre par les Byzantins entre 842 et 856 (242). Cette allégation repose sur la mention dans le *Taktikon Uspenskij* de l'« archôn » de Chypre (243). Or nous pensons que le statut de Condominium donnait justement la possibilité à la communauté grecque d'avoir son représentant chargé d'ailleurs de collecter les impôts pour Byzance. Ce fonctionnaire était appelé « archôn », et il n'y a nul besoin de supposer une expédition de reconquête byzantine à chaque mention d'un archôn de Chypre (244).

En 866 une expédition fut organisée contre la Crète. L'empereur Michel III en prit la direction. Mais d'après l'ensemble des chroniqueurs byzantins, elle échoua en cours de route lorsque fut perpétré l'assassinat de Bardas à Kèpoi sur la côte d'Asie Mineure où s'était arrêtée l'armée byzantine de reconquête. L'empereur retourna à Constantinople et il ne fut plus question d'expédition. Selon une autre version, l'armée aurait continué la route et aurait débarqué en Crète. De cette version nous avons deux indices plus que deux réels témoignages : d'une part la *Vie de Serge le Magistre*,

(242) Thèse développée par C. Chatzèpsaltès, *Actes du IX^e Congrès Intern. d'Etudes Byzantines*, 1955, pp. 327-341.

(243) OIKONOMIDÈS, *Listes* p. 57¹⁵ ; pour la date de la rédaction du *Taktikon*, *Id.* pp. 45-46.

(244) Voir à ce sujet JENKINS p. 1009.

récit non daté que nous avons déjà mentionné, d'autre part les deux lettres de Photius adressées à l'empereur Michel alors qu'il était en Crète (245). Si le résultat fut finalement identique (échec de l'expédition), la seconde version des faits supposerait un séjour prolongé de l'armée byzantine dans l'île puisque Serge le Magistre n'a pu arriver en Crète qu'après le retour de l'empereur à Constantinople d'après la lecture du texte.

Si les expéditions de reconquête byzantine de l'île de Crète ont été infructueuses et n'ont pas permis aux Byzantins de s'établir dans l'île plus de quelques mois à notre avis, il en fut autrement de l'expédition entreprise par Basile I pour reconquérir l'île de Chypre. Il a même pu élever l'île au rang de thème et y nommer stratège un certain Alexis d'origine arménienne. La réoccupation byzantine de l'île aurait, selon le *De Thematibus*, duré sept ans. Cet événement et le texte qui le relate ont été entièrement remis en question par A.I. Dikigoropoulos (246). Certains des arguments développés par cet auteur me semblent parfaitement justifiés, en particulier le fait que le terme d'archôn du *taktikon Usp.* révèle qu'il y avait une administration byzantine en 842-843 (247). Nous avons développé notre opinion à ce sujet. Mais cela n'implique en rien une réintégration de l'île dans l'Empire à cette époque et cela n'enlève rien non plus au texte de Constantin VII. La reconquête de Chypre par Basile I nous semble assurée. En effet l'hypothèse d'une falsification voulue des événements par Constantin VII paraît peu convaincante. Remettre en question le seul texte dont nous disposons me semble une entreprise hasardeuse. En revanche la chronologie exacte de l'expédition ne peut être donnée que par le contexte historique. La lettre de Photius à l'éparchôn de Chypre (248), quelle qu'en soit la date exacte, ne signifie en aucune façon que la reconquête de Chypre se soit située à ce moment pour les mêmes raisons que celles déjà évoquées à propos de la présence de l'archôn de Chypre. Aussi nous dirons qu'il est probable, mais nullement assuré, que la reconquête se soit située autour de 874. Il est probable également que la réoccupation byzantine de l'île a pris fin autour de 878 au moment où Byzance avait besoin d'une flotte importante en Sicile et dégarnissait ses bases de Chypre (249). Mais nous ne pouvons que hasarder une hypothèse chronologique et non donner la date exacte d'un événement qui s'est déroulé entre 867 et 886. Enfin nous partageons entièrement l'opinion de R.J.H. Jenkins (250) sur le contexte historique du voyage de Constantin le Juif que l'on a voulu lier à la réoccupation byzantine de l'île. En effet il est beaucoup plus vraisemblable que les faits relatés

(245) Pour le texte concernant Serge le Magistre, voir réf. n. 239. Pour les lettres de Photius, voir *PG* 102 n° 11 et 12.

(246) A.I. DIKIGOROPOULOS, *op. cit.* n. 209.

(247) OIKONOMIDÈS, *Listes* p. 57¹⁵.

(248) *PG* 102 col. 984-985.

(249) VASILIEV II1 p. 73 sq.

(250) JENKINS pp. 1011-1012.

se soient produits en dehors de cette période, précisément à cause de l'irruption d'Arabes dans une église byzantine. D'ailleurs l'auteur de la *Vie* mentionne le partage (anadasmos) qui existait alors en Chypre entre Romains et Arabes (251). Il est donc exclu que Constantin soit arrivé lors de la reconquête byzantine et l'établissement du thème. Au contraire il n'y a rien d'étonnant à ce que l'épisode relaté se soit produit au temps du Condominium qui permettait des relations régulières entre l'Asie Mineure et Chypre.

Malgré ces tentatives de reconquête des grands foyers insulaires, la thalassocratie arabe s'installe en Mer Egée. Autour de 880 on mentionne en effet les raids des Arabes de Crète sur les îles de l'Egée et le Péloponnèse, le siège du kastron Euripou d'Eubée par la flotte d'Esman émir de Tarse, les incursions des Arabes d'Afrique sur Céphalonie et Zakynthos. Un peu plus tard vers 886 les Arabes de Crète vont piller Cythère ; en 892-893 le kastron de Samos est pris par les Arabes et le stratège Paspalas est fait prisonnier ; enfin en 902-903 Lemnos est prise par les Arabes qui emmènent en captivité un grand nombre de ses habitants. Tous ces événements insulaires sont les prémices de la grande catastrophe qui va bouleverser le monde égéen et qui va impressionner l'ensemble des habitants de l'Empire : la prise de Thessalonique en 904. En effet Thessalonique, la ville réputée imprenable qui était l'ultime refuge des insulaires en fuite, tombe en août 904. L'itinéraire de retour de l'escadre arabe conduite par Léon de Tripoli permet de voir que les Cyclades du Sud et nombre de petites îles micrasiatiques ont été soit désertées par la population byzantine, telle Patmos, soit soumises à l'autorité arabe, telle Naxos. La terrible description par Cameniatès du sort des prisonniers de Thessalonique dont la plupart périrent ou furent vendus en Crète et dont les survivants et les délaissés de la foire de Crète furent emmenés en Chypre, puis en Syrie est l'illustration concrète de la faiblesse de Byzance sur mer pendant toute la période.

Byzance, après ce coup dur, tenta de réagir par une vigoureuse contre attaque de sa flotte : en 905 Himérios remporta une grande victoire navale. Des pourparlers s'engagèrent alors entre l'Empire et les Arabes de Crète pour obtenir leur neutralité au moment de l'engagement d'une opération navale byzantine contre les Arabes de Syrie. Nous en avons notamment le témoignage dans le récit de la *Vie de Theoktiste* qui mentionne l'ambassade conduite par Nicétas le Magistre auprès de l'émir de Crète. Nous pouvons dater précisément cette ambassade après 905 (puisque Nicétas était engagé dans la marine impériale au moment où Himérios était logothète du drome) et avant 910, date de la campagne d'Himérios contre les Arabes de Syrie.

L'expédition d'Himérios contre les Arabes de Syrie fut victorieuse en 910 et le débarquement en Chypre réussit. Le débarque-

ment de l'escadre n'avait pas pour but, semble-t-il, de reconquérir l'île, mais d'empêcher les différentes forces navales musulmanes de se réunir. Aussi l'armée d'Himérios entreprit de « purger » ce foyer insulaire de toute menace : Chypre était indiscutablement une base intéressante pour les Arabes en Méditerranée orientale et leur « rendez-vous » avant leurs grandes expéditions contre la flotte byzantine. Rappelons quelques dates significatives à cet égard, comme 748 ou 790. Emporté par son zèle, Himérios massacra beaucoup d'Arabes qui vivaient dans l'île, et ce massacre eut des conséquences désastreuses sur la communauté byzantine : en 911 ou 912 (la date a été discutée) les repréailles de Damyana furent terribles et une grande partie des insulaires fut emmenée en captivité en Syrie. Se pose alors le problème de la réalité de l'expédition de Crète conduite par le même Himérios. Plusieurs hypothèses contradictoires ont été avancées (252). Nous pensons que pour le résoudre, il faudrait d'abord résoudre la question de la chronologie. Si en effet l'expédition syrienne et chypriote s'est déroulée en 910 comme l'indiquent les textes arabes (253), et si Himérios a été battu en oct. 911 comme le précisent les chroniques byzantines (254), on peut se demander ce qu'a fait effectivement la flotte d'Himérios entre les deux dates. D'autre part Constantin VII dans le *De Cerimoniis* (255) fait une longue description des préparatifs de l'expédition contre la Crète dont les moyens auraient été considérables. Nous n'exposerons pas ici le détail des forces mises en œuvre, et nous renvoyons à l'excellente présentation qu'en fait V. Vasiliev (256), mais nous constatons de façon générale que l'ensemble des thèmes maritimes a été mobilisé (thèmes des Kibbyrhéotes, de Samos et de la Mer Egée) (257) et que de plus une levée importante de soldats a été faite sur certains thèmes continentaux, sans compter les corps spéciaux comme les Mardaïtes de l'Occident (258). On constate également à cette occasion que l'Empire contrôle des îles de grande importance stratégique, comme l'Eubée et Samos dont le stratège en 911 se trouve être Romain Lécapène (259). Mais si les préparatifs ont été minutieusement décrits par Constantin VII, aucun chroniqueur byzantin ne mentionne le débarquement en Crète. Cette problématique est difficile à trancher. Le seul argument en faveur de l'expédition serait le propos du Continuateur de Théophane

(252) Voir en effet JENKINS, *Leo VI's Cretan Expedition* p. 277 sq. (l'auteur se prononce en faveur de la réalité de l'expédition d'Himérios contre la Crète), AHRWEILER, *La Mer* p. 113, n. 4 (Hélène Ahrweiler remet complètement en question l'existence de cette expédition) et CHRISTIDÈS, *The Moslems of Crete* p. 94 : l'auteur est également contre l'hypothèse Jenkins.

(253) VASILIEV III p. 199.

(254) TH. CONT. pp. 376-377 ; GEORGES LE MOINE CONT. p. 870 ; SYM. MAG. p. 715 ; SKYLITZÈS p. 191.

(255) *De Cer* pp. 651-656.

(256) VASILIEV III pp. 200-206.

(257) Sans parler de la flotte de Corfou qui fut également mise à contribution : *De Cer* p. 659.

(258) *De Cer* p. 657.

(259) TH. CONT. p. 377 ; GEORGES LE MOINE CONT. p. 870.

(et donc Constantin VII lui-même) sur les énormes sommes avancées et sur le nombre d'hommes mobilisés pour l'expédition contre la Crète sous Léon VI (260).

De toute façon l'expédition d'Himérios, qu'elle comprît ou non un débarquement en Crète, s'acheva de façon catastrophique : Himérios fut en effet battu au large de Samos par les Arabes en oct. 911 (261) avant de s'enfuir à Mitylène. Le lieu et la date de cette grande défaite ont été remis en cause par Jenkins (262) qui la situe en mai 912 au large de Chios, comme le suggère un passage de la *Vie de Paul de Latros* (263).

La défaite finale d'Himérios en 911-912 symbolise l'échec complet de Byzance sur mer pendant le règne de Léon VI. Rappelons qu'en 902 la Sicile est définitivement perdue avec la chute de Taormine, que les raids musulmans sur les îles de l'Egée ont été continus pendant tout son règne, que Thessalonique a été prise par Léon de Tripoli en 904, que Chypre enfin a connu des représailles telles qu'elle n'en avait jamais connues depuis les siècles de relative sécurité que garantissait le Condominium. Aussi le 10^e siècle jusqu'en 961 fut un siècle morose pour les îles de l'Egée et même d'Ionie : vers 920 Cythère est une île déserte. En 921 ou 922 Lemnos est mise à sac lors d'une expédition de Léon de Tripoli. Les Arabes ne furent d'ailleurs pas les seuls responsables des malheurs des îles : vers 933 des « Scythes » montés sur des monoxyles attaquent l'île de Corfou (264), après une incursion en Épire. Le problème de l'identification de ces « Scythes » a déjà été largement débattu : G. Da Costa Louillet pensant à juste titre que ce terme ne peut désigner des pirates arabes, émet l'hypothèse qu'il s'agit de Croates (265). Si cette hypothèse est possible, elle ne s'appuie néanmoins sur aucun texte de l'époque. Or nous avons mention d'une expédition scythe en Épire à cette époque aussi bien dans le récit du Continuateur de Théophane que dans celui de Skylitzès (266). Il s'agit de Bulgares dissidents qui, à la mort de leur chef Michel, auraient envahi « les territoires romains depuis la Macédoine, en passant par le Strymon jusqu'en Hellade et jusqu'à Nicopolis » (267). Ils auraient occupé Nicopolis et s'y seraient établis (268). La relation du contenu historique de ces textes avec l'expédition « scythe » mentionnée dans la *Vie d'Arsène de Corfou* n'a jamais été mise en évidence. Et pourtant les événements se situent à peu près à la même époque. Dans les deux cas, il s'agit de « Scythes » : la *Vie d'Arsène* mentionne une expédition en Épire tandis que les chroniques parlent de l'occupation de Nicopolis. Il faudrait imaginer qu'une fois établis à

(260) TH. CONT. p. 474.

(261) Réf. n. 254.

(262) JENKINS, *Leo VI's Cretan Expedition*.

(263) *Vie de Paul de Latros* : AB 11, 1892 p. 20.

(264) Réf. dans Chronologie.

(265) DA COSTA LOUILLET, *Saints* : Byz 31, 1961, p. 366.

(266) TH. CONT. p. 420 ; SKYLITZÈS p. 226.

(267) TH. CONT. p. 420.

(268) SKYLITZÈS p. 226.

Nicopolis ces Bulgares auraient construit des monoxyles pour pratiquer des expéditions de pillages dans les îles ioniennes. Est-ce à la suite de ces événements que le pouvoir central jugea bon de doter Nicopolis de la solide flotte des Mardaïtes mentionnée dans le *De Cerimoniis* (269) à propos de l'expédition de 949 contre la Crète ?

A la suite d'incursions ennemies, certaines îles ont reçu des flux de population réfugiée du continent : ainsi en 943 Luc le Jeune, sous la menace d'une expédition de Hongrois en Grèce centrale, part se réfugier dans le petit îlot désert d'Ampelon. Et c'est dans ce contexte d'un monde insulaire occupé ou ravagé, souvent déserté que se situe l'expédition de 949 organisée par Constantin VII contre les Arabes de Crète, et qui, une fois de plus révéla l'impuissance de l'Empire à reprendre le contrôle de la Méditerranée. Pourtant les moyens furent là encore considérables (270) la stratégie bien organisée. On avait laissé notamment des flottes armées en différents points de la Mer Egée, tandis que d'autres flottes surveillaient l'action des Arabes de Sicile et d'Espagne. L'itinéraire des vaisseaux depuis Constantinople avait même fait l'objet d'un « Portulan » (271). Les chroniqueurs byzantins invoquent pour ce nouveau désastre le mauvais choix du commandant de l'expédition, et sans doute n'ont-ils pas tout à fait tort. C'est en effet sur le sol de Crète que tout se joua. Constantin Gongylès, originaire de Paphlagonie, eunuque et patrice, n'avait pas les qualités d'un stratège ni d'un homme de terrain. Son inexpérience coûta la vie à la plupart des soldats de son armée. Le détail de l'exposé des préparatifs militaires par Constantin VII nous permet de constater l'importante force maritime que représentait le stratège de Samos à cette époque et le rôle stratégique de premier plan que jouaient alors les deux îles de Rhodes et de Karpathos pour la défense desquelles on détacha des flottes spéciales (272).

Après cette longue série de revers depuis près d'un siècle et demi, Byzance reprit enfin le dessus grâce à la reconquête de la Crète en 961. Un volet de l'histoire insulaire est définitivement clos : celui de l'ère de la thalassocratie arabe. Avant d'aborder le nouveau chapitre qui s'ouvre pour les îles de l'Empire, je voudrais en quelques mots rappeler ce que fut la vie des insulaires byzantins pendant cette période.

L'histoire interne de la Crète et l'histoire des relations politiques des Arabes de Crète avec le reste du monde musulman n'entrent pas dans notre propos. Pourtant l'étude du peuplement, de la population ou de l'économie de l'île à l'époque byzantine nous amène chaque fois à évoquer les conséquences de l'occupation arabe. Il en est d'ailleurs de même de l'île de Chypre. C'est pourquoi je

(269) *De Cer* p. 665.

(270) *De Cer* pp. 664-678 ; VASILIEV II, 1 p. 332 sq.

(271) *De Cer* p. 678.

(272) *De Cer* p. 665.

voudrais rappeler les principales lignes des ouvrages qui ont été récemment consacrés à la Crète sous domination arabe, ceux de G. Miles et de V. Christidès (273). L'occupation arabe de la Crète fut profonde : en témoignent les monnaies arabes trouvées dans les diverses localités de l'île. Ce ne fut pas, comme certains l'ont avancé, une économie de pillage, mais une économie fondée sur des structures normales de production et d'échanges. Je ne pense pas en effet que le récit de Cameniatès (274) puisse faire illusion. Le pillage de Thessalonique de 904 et la vente sur le marché de Crète de milliers de prisonniers sont la rançon naturelle de la victoire de n'importe quelle armée de l'époque. Inversement on pourrait citer le pillage de Chandax par les armées victorieuses de Phokas et la vente des Arabes de Crète faits prisonniers. De plus nous avons des preuves que la civilisation crétoise des 9^e-10^e siècles n'était pas entièrement matérielle, mais qu'elle permettait également aux aspirations spirituelles de s'épanouir. Cependant, excepté les monnaies, nous ne possédons guère de vestiges de cette époque, si ce n'est les fondements arabes des murs de Chandax et quelques toponymes caractéristiques... En cette absence de toute trace d'occupation arabe, il nous faut invoquer la destruction systématique par les Byzantins de monuments arabes. Nicéphore Phokas, après que son armée se fut emparée de toutes les richesses de Chandax, fit raser les murs de la ville, et lui-même ramena à Constantinople un fabuleux trésor de tissus brodés, de pierres précieuses, d'objets rares etc... (275). Ainsi il n'est guère possible de faire autre chose que des hypothèses sur la vie des insulaires de Crète à cette époque. Le chiffre avancé de dix mille Arabes sur une population globale que nous avons évaluée entre quarante et soixante-mille habitants, paraît vraisemblable. On doit évoquer également, et malgré le nombre insuffisant des sources qui pourraient le confirmer, la division des insulaires en deux communautés distinctes, musulmane et chrétienne, les bouleversements que subit l'habitat urbain après la destruction des villes par les Arabes et les transferts d'évêchés. Il ne faut pas oublier néanmoins que la Crète était déjà profondément transformée au moment de la conquête arabe, par rapport à sa situation à l'époque paléochrétienne (276). Il me semble enfin que l'on peut supposer effectivement une grande tolérance des Arabes de Crète vis-à-vis des insulaires byzantins, une fois réalisée la conquête de l'île. Les Arabes, une fois établis dans les villes-fortereses (le plus souvent des villes-ports), n'ont pas pratiqué l'islamisation forcée ni la destruction systématique des richesses de l'île. En revanche, comme nous l'évoquions précédemment, un

(273) MILES, *Byzantium and the Arabs* pp. 3-32 ; CHRISTIDÈS, *La Prise de la Crète* pp. 107-122.

(274) CAMENIATÈS pp. 583-590.

(275) Réf. dans Chronologie. Nous partageons ainsi tout à fait l'avis de V. Christidès qui réfute la thèse d'une Crète musulmane livrée à l'économie de pillage, voir CHRISTIDÈS, *The Moslems of Crete* p. 98 ; même auteur, *La Prise de la Crète* p. 122.

(276) Voir ch. 3 p. 263.

siècle et demi d'occupation arabe entraînait nécessairement une transformation des mentalités et des modes de vie des indigènes (277) qui auraient provoqué un basculement de civilisation si l'occupation s'était prolongée.

En ce qui concerne le monde égéen et ionien qui ne fut pas occupé de façon permanente par les Arabes et dont une bonne partie d'ailleurs continua d'être administrée par Byzance pendant toute la période, nous avons étudié dans divers chapitres la vie des insulaires pendant toute cette époque. Nous voudrions seulement nous demander ici quelles furent les traces de l'influence arabe. Nous constatons que très peu de choses datant de cette époque sont conservées. Signalons une inscription arabe trouvée à Chalcis d'Eubée que l'on peut imputer aux raids arabes du 9^e s., une autre inscription arabe du 9^e-10^e s. à Délos. Pourtant les influences à distance et dans le temps ne furent pas négligeables. Ainsi on note en particulier une influence arabe dans l'ornementation des églises alors que les îles d'Egée et d'Ionie sont de nouveau dans la sphère d'influence byzantine. Citons l'église des Saints Jason et Sosipatre à Corfou, et en Eubée la chapelle Saint-Jean près du village Hg. Georgios d'Aulonari, l'église d'Os. Loukas d'Aliveri, et celle de la Panaghia de Politika (278).

L'histoire interne de l'île de Chypre pendant le « Condominium » (279) n'est pas non plus de notre ressort. Mais là encore notons la pauvreté des vestiges qui témoignent de l'occupation arabe et le faible épanouissement de la construction byzantine. Et pourtant il est sûr que le statut très particulier de Chypre a donné à l'île une originalité de civilisation : originalité politique dont on peut trouver des échos dans la *Lettre* de Nicolas le Mystique au calife de Bagdad (280), mais aussi originalité sociale. Les deux communautés avaient en effet leurs propres représentants et vivaient probablement dans deux parties distinctes de l'île, la communauté musulmane à l'Ouest avec comme capitale Paphos, la communauté byzantine à l'Est avec comme capitale Konstantia. L'originalité byzantine s'affirmait également dans le domaine spirituel : à l'heure où l'iconoclasme est de règle, Chypre ne cesse pas d'être iconodoule. Les transformations de structure sont plus lentes qu'en Crète, notamment en ce qui concerne la vie urbaine... Toutes ces données concernant la vie de Chypre pendant le Condominium et que nous évoquons en pointillé vaudraient la peine d'être plus largement

(277) *Vie de Nikôn* p. 152 : « Ἐτι δὲ λείψανα φερούση τῆς μιᾶς τῶν Ἀγαρηνῶν κακοπιστίας, ἐπειδὴ οἱ ταύτης οἰκήτορες τῷ χρόνῳ καὶ τῇ μακρᾷ τῶν Σαρακηνῶν ξυναυλῖα, οἱμοί, συναπαχθέντες, τοῖς ἐκείνων ἤθεσι καὶ ὄργοις τοῖς μυσσαροῖς καὶ βεβήλοις ἐπείθεντο. »

(278) MILES, *op. cit.*

(279) Nous reprenons par commodité ce terme anglo-saxon quelque peu anachronique, qui a été largement usité dans la bibliographie pour désigner cette période de l'histoire de Chypre pendant laquelle l'île eut un statut particulier.

(280) NICOLAS I, *Lettres* pp. 4-10.

développées, mais il n'est pas sûr que les sources dont nous disposons le permettent (281).

4) 961-1081 : de la reconquête de la Crète par Phokas aux grandes secousses de la fin du 11^e siècle : l'Age d'Or insulaire.

Nous n'exposerons pas en détails le récit de la reconquête de la Crète par Phokas tel qu'il a été raconté par les chroniqueurs, et en particulier par le Continuateur de Théophane, le Pseudo Magistre, Léon le Diacre et Attaliatè qui sont nos principales sources à ce sujet (282). Nous tracerons les principales étapes et nous relèverons les points essentiels.

La flotte mise à la disposition de Nicéphore Phokas était considérable : les chroniqueurs byzantins avancent le chiffre de 2 000 navires munis du feu grégeois, 1 000 dromons et 307 navires de transport (283). Si ces chiffres sont exacts, ils sont sans commune mesure avec ceux des expéditions de 911 et de 949 qui ne dépassaient pas 200 en tout (284). Aussi le chiffre proposé par les chroniqueurs pour l'expédition de Phokas nous semble démesuré : si Phokas disposa de 400 navires, soit le double des navires utilisés dans les expéditions avortées du 10^e siècle, cela fut déjà considérable. Il convient par ailleurs de noter l'importance relative des navires disposant du feu grégeois qui était l'arme favorite des Byzantins pendant cette période.

En ce qui concerne l'itinéraire suivi par la flotte, elle fit voile vers la Crète à partir de Phygela (285) ou Hagia, promontoire tout proche de Phygela (286). Cet itinéraire était proche de celui des expéditions antérieures.

Le débarquement (dont nous ne connaissons pas le lieu) fut réussi et sans nul doute il eut un effet de surprise. Il semble en effet que les chefs militaires de la garnison de Chandax n'étaient pas à l'intérieur des murs de la cité, mais se trouvaient dans leurs domaines. Ensuite quand la résistance s'organisa, Phokas fit creuser un long fossé doublé d'un rempart qui bloquait Chandax. Il envoya également des corps expéditionnaires composés de Russes, de soldats des thèmes des Anatoliques, des Macédoniens et des Thracésiens à la

(281) Pour Chypre sous condominium, nous renvoyons à la bibliographie donnée dans OIKONOMIDÈS, *Listes* p. 354, n. 372. Voir aussi A.I. DIKIGOROPOULOS, *The Church of Cyprus during the period of the Arab wars A.D. 649-965*, *GOTR* Brooklin 1965-1966, t. 11 n° 2, pp. 237-279.

(282) Réf. dans Chronologie. Voir à ce propos les très belles pages de G. SCHLUMBERGER (*Un Empereur byzantin au dixième siècle, Nicéphore Phokas*, Paris 1890, p. 74 sq.). Voir aussi Théodose le DIACRE pp. 261-306 : sorte de chant épique sur la reconquête de la Crète.

(283) Th. CONT. p. 474. Voir AHRWEILER, *La Mer* pp. 114-115.

(284) Voir réf. dans Chronologie. Noter également un passage d'une variante de la *Vie d'Athanase* qui fait mention de deux-cent-cinquante navires, cf. O. LAMPSIDI, *Byzantina* 6, 1974, pp. 283-319 ; CHRISTIDÈS, *La Prise de la Crète* p. 156.

(285) Th. CONT. p. 475.

(286) ATTALIATÈ p. 224. Voir AHRWEILER, *La Mer* p. 115.

poursuite des Arabes qui, surpris hors des murs, cherchaient refuge à l'intérieur du pays (287). L'un de ces premiers corps expéditionnaires tomba sous le coup d'une attaque surprise des Arabes.

Les Arabes avaient des atouts non négligeables. D'une part ils étaient maîtres de Chandax, le phrourion le plus fortifié de l'île (288). Les Byzantins devaient pour se rendre maîtres de l'île, s'emparer de Chandax, car c'était le nœud de la résistance des Arabes de Crète, même si ailleurs ils parvenaient à prendre facilement villes et phrouria de l'île (289). Les fortifications de Chandax ont impressionné les chroniqueurs qui mentionnent notamment l'épaisseur des murs (telle que deux chars pouvaient se croiser sur leur sommet) (290) les matériaux utilisés et surtout l'énorme double fossé (291) qui entourait la ville. Un autre atout des Arabes de Crète était le secours possible de l'extérieur, en particulier des Arabes d'Espagne et d'Afrique (292) : c'est pourquoi Phokas veillait à intercepter toute relation des Arabes de Crète avec l'extérieur. Enfin l'occupation arabe de l'île était profonde et importante, et il y eut à un certain moment danger d'une action concertée entre les habitants de l'intérieur de l'île et les résistants de Chandax, danger que Nicéphore Phokas sut déjouer grâce à son remarquable service d'espionnage (293).

Aussi le siège de la ville de Chandax par les Byzantins fut long. L'expédition partie en juillet 960 (294) dut passer l'hiver dans l'île et l'assaut final ne fut donné qu'au mois de mars 961. Le siège avait été rude et la famine avait menacé l'armée byzantine de Crète, comme l'ensemble de l'Empire cette année là (295). Il y eut un terrible massacre des Arabes de Chandax sauvés de l'extermination complète par Nicéphore Phokas (296). Les remparts de la ville furent rasés et toutes les richesses qui se trouvaient à l'intérieur furent pillées par les soldats. Une partie constitua le fameux trésor que Phokas ramena triomphalement à Constantinople. Une page de l'histoire de Crète était tournée, et après la reconquête de Chypre en 965, la Méditerranée orientale redevenait byzantine.

La date de 961-965 fut fondamentale autant pour l'histoire

(287) TH. CONT. p. 476. L'armée comprenait également des corps slaves (Th. CONT. p. 477), des Arméniens (LÉON LE DIACRE p. 14 ; TH. CONT. p. 481) qui se distinguèrent tout particulièrement dans le massacre des Arabes, cf. LÉON DE DIACRE p. 14. Pour la stratégie de Nicéphore Phokas, voir aussi CHRISTIDÈS, *La Prise de la Crète* pp. 158-161 : l'auteur s'appuie sur la variante citée de la *Vie d'Athanase*.

(288) ATTALIAE p. 225.

(289) SKYLITZÈS p. 249.

(290) LÉON LE DIACRE p. 11.

(291) *Ibid.*

(292) TH. CONT. p. 477. Se pose ici néanmoins le problème de la flotte des Arabes de Crète, voir à ce sujet CHRISTIDÈS, *La Prise de la Crète* p. 163 sq. L'auteur donne une opinion intéressante sur la guerre maritime entre Arabes et Byzantins aux 9^e-10^e siècles : les adversaires estimaient leur force respective avant de prendre la décision de combattre. S'ils se sentaient inférieurs, ils s'esquivaient.

(293) ATTALIAE pp. 226-227.

(294) TH. CONT. p. 475.

(295) TH. CONT. pp. 479-480.

(296) THÉODOSE LE DIACRE p. 287 sq ; LÉON LE DIACRE pp. 26-27.

de l'Empire que pour l'histoire insulaire proprement dite. En effet le rapport des forces joue désormais en faveur de Byzance qui est capable d'assurer le contrôle des grandes voies maritimes. Les conséquences militaires, mais aussi économiques en furent immenses au moins pour le 11^e siècle. Qu'en a-t-il été de l'évolution historique des îles pendant cette période ?

Si nous considérons l'histoire proprement insulaire du 11^e siècle, de 965 à 1081, période que l'on a appelée l'Age d'Or insulaire, nous constatons que l'évolution historique des îles se situe en marge des grandes secousses qui ébranlèrent l'Empire pendant cette période. De la fin du 10^e siècle à 1050 l'Empire connaît la phase de sa plus grande expansion depuis des siècles et les ennemis traditionnels sont anéantis. En 966 c'est le début de la campagne de Syrie qui aboutit en 969 à la prise d'Antioche et qui est suivie en 975 d'une nouvelle grande campagne de Syrie victorieuse. De même les campagnes de Bulgarie s'achèvent en 1014 par l'écrasement des Bulgares et l'annexion pure et simple de la Bulgarie. L'histoire insulaire est restée complètement en marge de ces événements : les objectifs importants de l'Empire étaient sur de tout autres frontières. L'histoire insulaire fut alors une sorte d'annexe de l'histoire byzantine, sans aucune relation avec la politique de grande envergure que menèrent alors de brillants empereurs. Elle était également presque anachronique, dans la mesure où les îles devaient subir des raids russes (1024) ou arabes (1027, 1032, 1035) alors que ces ennemis étaient en recul sur terre et en infériorité. Après 1050 le décalage entre l'évolution historique des îles et celle de l'Empire est encore plus impressionnant. De 1050 à 1081 une complète accalmie de trente ans règne sur les îles, ce qui est extrêmement rare dans l'histoire insulaire. Ce phénomène s'explique aisément si l'on considère qu'en 1050 justement, aux grands ennemis traditionnels de Byzance ont succédé des ennemis qui, soit ne possèdent pas de flotte (ou qui n'en possèdent pas encore) tels les Petchénègues, Ouzes, Coumans ou Turcs Seldjoukides, soit ne menacent pas encore les îles, tels les Normands. Alors que l'Empire voit les Petchénègues traverser le Danube en 1048, les Balkans ravagés par les Ouzes, la Cilicie et l'Arménie occupée par les Turcs, que l'Asie Mineure est ouverte à ces mêmes Turcs en 1071, date à laquelle Guiscard prend Bari, et que donc l'Empire est ébranlé de toutes parts, nous constatons que le monde insulaire respire mieux qu'à aucune autre période. Ainsi le 11^e siècle et en particulier les années 1040-1081 furent vraiment un âge d'or pour les îles de l'Empire, si l'on excepte évidemment l'action des pirates qui étaient toujours présents.

Que cet âge d'or ait correspondu à l'affaiblissement de la marine insulaire et donc de la sécurité est un autre problème que nous évoquerons en traitant de la défense des îles. Contentons-nous de constater que les îles vivent dans une tranquillité qui paraît durable au regard des événements. Pourtant une faille se produit en 1042 dans la grande île de Chypre : l'île se révolta alors sous la

conduite du stratège Théophile Erotikos. Le prétexte en était le poids des impôts, les circonstances en furent la faiblesse du pouvoir central. S'agissait-il d'une révolte banale de caractère fiscal ou d'un mouvement séparatiste ? Au vu des événements ultérieurs, la révolte de 1042 peut apparaître comme le signe de la relative fragilité d'un monde insulaire situé sur la frontière de l'Empire dès la fin du 11^e siècle.

- 5) 1081-1180 : des grandes secousses qui ébranlèrent les îles à la fin du 11^e siècle jusqu'au démantèlement du monde insulaire byzantin.

A l'avènement d'Alexis I le monde insulaire byzantin qui avait paru si florissant et calme depuis le milieu du 11^e siècle est ébranlé d'Ouest en Est. Nous n'entrerons pas dans les détails chronologiques des événements qui, de 1081 à 1094 ont marqué les conquêtes des îles par les Normands à l'Ouest et les Turcs à l'Est ainsi que les révoltes dans les deux grandes îles de la Méditerranée orientale. Nous les avons en effet exposés dans la Chronologie selon les études extrêmement serrées qui ont été faites récemment (297). Nous tentons plutôt de donner une interprétation historique des grandes secousses qui ont affecté l'ensemble des îles de l'Empire en un laps de temps assez court.

Nous constatons d'abord que l'histoire du monde insulaire n'est plus en marge des événements importants qui se produisent dans l'Empire pendant la même période. L'histoire politique extérieure sous Alexis I resserre en effet les liens entre l'Empire et ses îles et cela essentiellement parce que les ennemis qui sont venus de l'intérieur (tels les Turcs arrivés à cette date sur la côte occidentale d'Asie Mineure) se mettent à construire une flotte et c'est à nouveau par mer que Constantinople va être menacée. Dans cette voie maritime de conquête les îles se retrouvent comme par le passé des jalons nécessaires à la flotte ennemie. Ainsi les conquêtes insulaires de Tzachas entre 1089 et 1092 coïncident avec la grande menace qu'il fait peser sur Constantinople en 1090-1091. A l'Ouest les Normands, eux aussi à la conquête de Constantinople, commencent leurs raids sur mer avant de débarquer sur la côte d'Épire et de s'enfoncer dans le continent. Alexis I, démuné en 1081 de toute flotte puissante, ne peut rien contre eux, et l'aide des Vénitiens ne peut épargner aux îles occupations, raids et pillages : en 1081 Corfou et les îles ioniennes sont occupées et paient l'impôt aux Normands ; entre 1081 et 1084 une garde normande reste stationnée, semble-t-il, dans la citadelle de Corfou ; en 1084 et 1085 Corfou et les îles ioniennes dans leur ensemble sont occupées.

La brutalité de l'avance ennemie et la rapidité de la conquête

(297) GAUTIER, *Défection* pp. 215-227.

insulaire correspondent à une désaffection des îles par rapport à l'Empire, incapable de les défendre. Les révoltes de Crète et de Chypre le prouvent. La rapidité de la conquête de l'île de Chios par Tzachas en témoigne. Analysons en premier lieu les caractères des révoltes insulaires de la fin du 11^e siècle, et voyons si au-delà de révoltes banales de caractère fiscal, nous pouvons parler de dissidence réelle des insulaires. Les faits ont été exposés avec soin par les chroniqueurs de l'époque, et en premier lieu par Anne Comnène (298) :

Après avoir occupé du premier coup Samos et quelques autres îles il (Doukas) revint dans la capitale. Peu de jours après, à la nouvelle que Karykès s'était révolté, puis que Rapsomatès de son côté avait pris Chypre, l'autokratôr expédia contre eux Jean Doukas avec une escadre puissante. Quand les Crétois connurent que Doukas était à Karpathos, comme ils savaient que cette île n'était pas très éloignée, ils attaquèrent Karykès, réussirent à le tuer cruellement et rendirent ainsi la Crète au grand duc.

Zonaras, plus bref, résume ainsi les faits (299) :

L'île de Crète et aussi celle de Chypre se révoltèrent, Karykès ayant pris la première et s'étant rebellé contre le basileus, Rapsomatès ayant pris Chypre. Mais celles-ci ne tardèrent pas non plus à être recouvrées par le pouvoir des Romains.

Alexis I, dans son *Poème* à son fils Jean, parle de la « tyrannie » qui s'est instaurée dans les îles de Crète et de Chypre (300). Il faut enfin souligner que les Chypriotes en 1091 ont entraîné avec eux le tagma des Immortels qui stationnait alors dans l'île (301). Les différents textes que nous avons cités conduisent à admettre qu'il s'agit de révoltes localisées à une île et les distinguent des révoltes insulaires du 8^e siècle, par exemple, qui s'intégraient à des révoltes régionales beaucoup plus vastes. D'ailleurs les insulaires sont considérés à cette occasion par les narrateurs de l'époque comme un groupe ethnique particulier : on parle ainsi de l'ethnos des Chypriotes (302). Ces révoltes de la fin du 11^e siècle se sont produites dans un moment de crise de la défense : en 1091 en effet Constantinople est soumise à un siège par terre et par mer. Leur but n'est pas de prendre le pouvoir impérial ni de couronner un empereur, ce qui les distingue encore des grandes révoltes insulaires du 8^e siècle, mais de détacher l'île de l'Empire. La première manifestation de cette volonté d'autonomie se trouve dans le refus de payer des impôts disproportionnés à la capacité fiscale de ceux qui y sont soumis. Quoique la révolte fiscale fût un phénomène courant, elle s'assimile en ce cas à la dissidence d'une région par rapport à l'Empire. Une partie au

(298) *Alexiade* II p. 162.

(299) ZONARAS III pp. 736-737.

(300) *Poème d'Alexis* p. 357.

(301) *Alexiade* II p. 164.

(302) Terme employé par Skylitzès lors de la révolte de Chypre en 1042 : SKYLITZÈS p. 429.

moins de l'armée impériale stationnée dans la province soutient les révoltés : ainsi le tagma des Immortels à Chypre. La cause profonde de la révolte se trouve sans doute dans l'accablement d'une population qui ne supporte plus le poids de l'impôt. Mais au moment où il y a crise de la défense, on ne peut pas ne pas évoquer la recherche par les populations insulaires d'une sécurité que l'Empire n'est plus capable de leur fournir. Les conquêtes par Tzachas des îles de Chios Samos, Mitylène et Rhodes elle-même ont sans aucun doute influencé les Crétois et les Chypriotes qui ne font plus confiance en la protection impériale. D'ailleurs la facilité des conquêtes de Tzachas permet de douter de la fidélité des populations insulaires vis-à-vis de l'Empire à cette époque. En ce qui concerne les chefs des révoltes de Crète et de Chypre, Karykès et Rapsomatès, on constate que ces personnages n'appartenaient pas aux grandes familles renommées de l'Empire et qu'ils se sont servis de leurs fonctions de gouverneurs pour conduire la révolte. Cet ensemble de considérations, aussi bien sur les caractères des révoltes que sur les chefs qui les ont conduites, nous amènent à les rapprocher à certains égards des révoltes qui ont secoué l'ensemble de l'Empire à la fin du 12^e siècle, mais aussi à les en différencier. Le rapprochement est en effet frappant si l'on considère les objectifs des révoltes insulaires de la fin du 11^e siècle, qui en font comme le prélude des grands mouvements de dissidence des provinces de l'Empire à la fin du 12^e siècle (303) : il ne s'agit en effet en aucune façon de course au pouvoir, mais il s'agit de contrôler un territoire limité et de le séparer du reste de l'Empire. Ainsi nous avons bien affaire à des mouvements « séparatistes » (304). D'ailleurs ce phénomène a été ressenti comme tel par les Byzantins de la fin du 12^e siècle ou plutôt du début du 13^e, qui fabriquent alors une légende ou plutôt une tradition mythique des archontopouloi de Crète (305). Or cette tradition imaginaire puise ses racines à la fois dans les grandes dissidences de l'aristocratie de la fin du 12^e s. et dans les révoltes de 1091, à ceci près que l'on raconte l'histoire à l'envers. Les archontopouloi symbolisent dans la tradition le rétablissement de l'autorité impériale contre les révoltés, alors que c'était justement l'inverse. La tradition mythique des archontopouloi mêle la réalité de l'extrême fin du 12^e siècle à celle de la fin du 11^e, et elle justifie les prétentions de l'aristocratie du début du 13^e siècle par son passé historique. Les révoltes insulaires de la fin du 11^e siècle étaient bien des mouvements de dissidence et d'autonomie, tout à fait révolutionnaires, chronologiquement parlant. Si les îles ont été les premiers protagonistes d'un mouvement qui secoua l'Empire un siècle plus tard de façon beaucoup plus générale, c'est parce que l'île est un monde dont la situation géographique est exception-

(303) CHEYNET p. 203 sq.

(304) AHRWEILER, *La Mer* p. 185. Cette hypothèse de mouvements séparatistes est cependant contredite par P. Gautier (GAUTIER, *Défection* p. 225).

(305) GAUTIER, *Défection* pp. 225-226.

nelle. C'est un monde clos, séparé du reste de l'Empire par la mer. Les mouvements séparatistes trouvèrent là leur terrain de prédilection lorsque l'Empire s'est trouvé démuné d'une flotte puissante comme ce fut le cas en 1091. Cependant bien des éléments différenciaient les révoltes insulaires étudiées des grandes révoltes provinciales de la fin du 12^e s. Tout d'abord d'après l'étude très attentive qui en a été faite (306), il apparaît très clairement que les révoltes de la fin du 12^e siècle étaient l'œuvre de l'aristocratie, de ces grandes familles byzantines depuis longtemps implantées dans les provinces. Ce caractère différencie les révoltes insulaires du 11^e siècle des révoltes provinciales du 12^e et explique en partie l'échec des premières. Ainsi en Crète en 1091 la population n'est ralliée que superficiellement à Karykès et la preuve en est qu'à l'approche de Doukas, le représentant de l'empereur, les Crétois assassinent Karykès. L'attachement des populations locales à l'empereur est plus fort que leur attachement à celui qui conduit la révolte. La tradition des archontopouloi que nous évoquions précédemment a cela de mythique que les archontopouloi n'existent pas en 1091. Il n'existe pas à cette époque cette force énorme de désagrégation de l'État que représente l'aristocratie à la fin du 12^e siècle. La deuxième différence importante entre les deux séries de révoltes se situe dans le rapport des forces. Même si Chypre en 1091 a su rallier un contingent impérial, la force militaire impériale est bien plus importante que les forces des révoltés insulaires. On ne peut comparer ainsi les révoltes de Crète et de Chypre de la fin du 11^e siècle à la révolte de Gabalas à Rhodes au début du 13^e : Gabalas avait une flotte et une armée importante par rapport aux forces impériales. Laskaris pour cette raison n'entreprit rien contre Rhodes et Jean II Vatazès, pour en reprendre le contrôle, dut y consacrer l'essentiel de son armée (307). Il n'y a rien de comparable dans les révoltes insulaires de la fin du 11^e siècle : dès que l'Empire a pu reconstituer sa flotte, il a pu reprendre en main les îles. Il s'agit d'une faiblesse momentanée des forces de l'Empire, d'une inadaptation temporaire de la riposte armée, mais non de l'épuisement total du pouvoir central et de son potentiel.

L'autre phénomène insulaire remarquable qui se produisit à la même époque fut la rapidité de la prise de Chios par Tzachas. Cet événement qui témoigne de la facilité de ralliement des insulaires à l'ennemi est encore un phénomène isolé à la fin du 11^e siècle : Méthymne résista héroïquement à Tzachas et Céphalonie subit un long siège des Normands en 1085. Mais de la même façon que la révolte isolée de Chypre en 1042 eût pu être interprétée de façon prémonitoire par les contemporains, l'historien actuel n'a aucun mal à relier ce fil ténu qui lie la conquête de Chios, en « un coup de main », par Tzachas à la longue série des ralliements spontanés des insulaires du 12^e siècle à l'ennemi. Dans la mesure où les îles étaient

(306) CHEYNET p. 118 sq.

(307) AKROPOLITÈS p. 45. Voir à ce sujet CHEYNET p. 113 sq.

exposées plus que n'importe quelle autre partie de l'Empire et où justement elles constituaient une frontière de l'Empire, il y eut une certaine perméabilité des insulaires aux étrangers et même une tentation pour les habitants des îles de rechercher la sécurité, d'où qu'elle vienne. A cela il faut sans doute ajouter le poids de la fiscalité byzantine dont nous étudierons les conséquences désastreuses à Corfou ou en Chypre au 12^e siècle. Entre les deux séries de secousses en effet, celles de la fin du 11^e siècle qui ébranlèrent les îles de l'Empire, mais qui furent surmontées grâce à la vitalité du pouvoir central, et celles du 12^e s. qui aboutirent à la décomposition du monde insulaire byzantin, les îles devinrent de plus en plus ouvertes aux étrangers. Ce phénomène est dû principalement à l'établissement de plus en plus massif des Occidentaux dans les îles. Les voies en furent pacifiques (commerce) ou guerrières (raids, pillages, occupations temporaires).

L'histoire insulaire de la fin du 11^e siècle aux années 1180 se caractérise par une série d'événements que l'on peut lier aux données nouvelles de l'histoire de l'Empire byzantin. Ces données sont d'abord les Croisades qui perturbèrent profondément la vie des provinces, lieux de passage des armées d'Occident vers la Terre Sainte. De nombreuses îles furent ainsi dévastées par ceux qui empruntaient la voie maritime pour se rendre en Syrie-Palestine, comme l'était à la même époque mainte province continentale par ceux qui empruntaient la voie de terre. En 1099 la flotte pisanne pille les îles de Corfou, Leukas, Céphalonie et Zante, menace de piller celles de Samos, Kôs et Rhodes avant d'être défaite par la flotte byzantine. Souvent aussi les Croisés utilisent les îles comme étapes ou refuges, et c'est en particulier le cas de Chypre en 1098-1099 : Chypre est une étape pour les Croisés qui vont en Syrie-Palestine, et le refuge pour ceux qui s'enfuient de Terre Sainte pressés par les Turcs. La menace que représente le passage des Croisés lie donc le sort des îles à celui de l'Empire mais il faut souligner le rôle de refuge que joua par excellence l'île de Chypre à cause de sa situation particulière. D'ailleurs ce ne sont pas seulement les Chrétiens qui cherchent refuge en Chypre, mais aussi les Musulmans quand ils sont pressés par les Francs : ainsi en 1110 l'émir turc de Beyrouth dut s'enfuir en Chypre. Si en 1096 les Croisés ont pris la voie de terre à travers les Balkans, depuis cette date les expéditions de secours ont toutes emprunté la voie maritime et les îles se sont trouvées alors continuellement exposées à des débarquements prenant l'allure d'expéditions de pillage ou bien à des flux de population étrangère plus pacifiques mais dont le nombre pouvait rompre le fragile équilibre économique insulaire. Pour nombre d'îles les expéditions de secours apportèrent surtout des désagréments, excepté pour Rhodes et Chypre qui semblent à partir de cette époque tirer un grand bénéfice de leur situation et de leurs possibilités.

Byzance ne pouvait rester passive devant les avantages cer-

tains que lui procurait l'avance des Croisés en Orient musulman, et les Comnènes furent entraînés dans de vastes opérations militaires aussi bien en Syrie qu'en Cilicie ou en Egypte. Les îles en subirent les contre-coups et notamment Chypre, carrefour maritime de ces trois pays. Ainsi en 1169 Chypre est l'escadre naturelle de l'expédition de Manuel contre l'Égypte. C'est contre Chypre que s'exercent les représailles des princes de Cilicie et d'Antioche en guerre contre Manuel : en 1155-1156 le raid de Renaud de Chatillon, peut-être secondé par Thoros, aboutit à la dévastation complète de l'île avec prises d'otages et massacres de population. Et en 1162 à Chypre toujours, la panique grandit parmi les insulaires de voir une nouvelle opération de représailles contre l'île, menée cette fois par Raymond de Tripoli après la rupture des fiançailles de Manuel avec la princesse d'Antioche (308). L'importance de l'île de Chypre dans la politique orientale des Comnènes se révèle aussi bien dans des faits concrets comme la participation du duc de Chypre aux opérations menées à Tripoli entre 1098 et 1102 que dans les projets plus théoriques. Ainsi Chypre avec la Cilicie, Attalia et Antioche sont incluses dans le projet d'héritage séparé de Jean II à son fils Manuel (309).

Une autre donnée importante de l'histoire de l'Empire pendant cette période fut l'antagonisme byzantino-normand qui s'était déjà manifesté à l'avènement d'Alexis I. La guerre qui opposa Manuel à Roger II de Sicile eut en grande partie les îles comme théâtre d'opérations. En 1147 la grande expédition normande contre Byzance connut une série de succès éblouissants. Les chroniqueurs byzantins donnent des versions différentes du déroulement des événements : Kinnamos situe en effet la conquête de Corfou après le pillage de Corinthe, d'Eubée et de Thèbes alors que Choniatès situe la conquête de l'île au début de l'expédition. De plus ce dernier ne mentionne pas la prise de l'Eubée. Aussi il est difficile de savoir si l'attaque de l'Eubée eut lieu par voie de terre. Pourtant si les Normands ne purent dépasser le Cap Malée et durent rebrousser chemin, et s'ils débarquèrent alors dans l'isthme de Corinthe pour aller piller Corinthe et Thèbes, en ce cas effectivement l'attaque de l'Eubée par voie de terre après le pillage de Thèbes paraît vraisemblable (310). Mais Kinnamos donne une version différente de la campagne : il parle d'un trajet maritime passant d'abord par Corinthe, puis par l'Eubée. Pourquoi alors ne pas supposer que les bateaux normands ont été transportés à travers l'isthme de Corinthe comme c'était parfois le cas pour les bateaux byzantins (311) ? Cette grande campagne normande de 1147-1149 et la contre offensive

(308) MANASSÈS p. 343.

(309) KINNAMOS p. 23.

(310) AHRWEILER, *La Mer* p. 242.

(311) Ainsi l'expédition de Nicétas Ooryphas en 881 emprunta l'isthme de Corinthe : il fit transporter les bateaux à travers l'isthme et put ainsi surprendre les Arabes, cf. réf. dans Chronologie.

byzantine (312) sont loin par ailleurs d'être parfaitement claires pour l'historien. Les récits des contemporains pourtant nombreux sont contradictoires et souvent peu précis. Rappelons les problèmes déjà évoqués que posent la chronologie exacte de la conquête de Corfou aussi bien que la voie empruntée par les Normands pour l'attaque de l'Eubée, et ajoutons maintenant la question du lieu, de la date et de la réalité de cette victoire byzantine de la « Mer Parthénique ». Il me semble exclu que cette grande victoire navale byzantine célébrée par Michel le Rhéteur (313) puisse se réduire à l'accrochage des quelques bateaux normands, qui étaient allés piller les environs de Constantinople, par les bateaux impériaux transportant l'impôt de Crète à Constantinople. En effet les deux batailles sont d'une dimension différente : les forces engagées dans l'épisode des bateaux revenant de Crète ne devaient pas être très importantes ni du côté normand ni du côté byzantin. La bataille de la « Mer Parthénique » serait plus vraisemblablement celle que livra Charoupès au gros de la flotte normande au début du siège de Corfou et pendant laquelle, selon Kinnamos, une grande partie des bateaux ennemis furent détruits (314). En ce qui concerne la conquête de Corfou par les Normands, qui intéresse directement notre sujet, soulignons d'abord la collaboration des insulaires vivement dénoncée par Choniatès. Les Corfiotes, écrasés par le poids de l'impôt et notamment le kapnikon, ouvrirent spontanément les portes de la forteresse aux Normands et furent en grande partie responsables de la longueur du siège que dut soutenir par la suite l'armée byzantine de reconquête. De plus les crises sociales qui opposaient les notables aux « gymnoi » ont joué ici un rôle non négligeable (315). Mais il me semble que la dissidence insulaire ne peut être seulement imputée aux « gymnoi » et fut donc plus large que ne le laisserait supposer le récit de Choniatès. Rappelons à cet égard les grandes révoltes insulaires du 11^e siècle aussi bien en Crète qu'à Chypre ; rappelons aussi qu'à Corfou même vers 940 les notables de l'île s'étaient révoltés contre le représentant officiel de l'Empereur (316). De plus à la date même de l'entrée des Normands à Corfou, la ville de Monemvasie dont les habitants selon Choniatès étaient épris de liberté, leur résistait farouchement (317). Le contexte insulaire paraît particulièrement favorable à la dissidence de la population vis-à-vis du pouvoir impérial et l'on peut considérer que révoltes et ralliements spontanés de la population

(312) Voir à ce sujet AHRWEILER, *La Mer* pp. 242-249.

(313) REGEL, *Fontes* p. 156.

(314) KINNAMOS pp. 98-100. Hélène Ahrweiler (AHRWEILER, *La Mer* p. 250) réfute cette hypothèse parce que les bateaux siciliens vaincus ont fui en Palestine et non en Sicile, ce qui paraît effectivement logique comme argument. L'auteur propose alors une troisième hypothèse : cette bataille ne serait ni celle qui livra Charoupès, ni celle non plus évoquée plus haut. Il s'agirait d'une bataille navale livrée au large de la Syrie-Palestine et non recensée par les chroniqueurs de l'époque.

(315) Réf. dans chronologie.

(316) DA COSTA-LOUILLET, *Saints : Byz* 31, 1961, p. 328.

(317) CHONIATÈS p. 73.

à l'ennemi manifestent exactement la même désaffection à l'Empire et la même volonté séparatiste : Chios a été prise du premier coup par Tzachas vers 1089 ; Corfou en 1147 a ouvert ses portes aux Normands... Le siège de Corfou entrepris par la flotte byzantine, secondée par la flotte vénitienne, en automne 1148, ne s'acheva qu'en été 1149. Et encore la reddition ne se fit pas par les armes, car la citadelle restait imprenable. La ville de Corfou en effet avait un double dispositif de défense, d'abord les remparts de la ville, puis la citadelle qui s'élevait si haut qu'elle impressionnait les contemporains (318). Ce fut donc par la famine que Manuel contraignit les résistants à se rendre. Dans le déroulement des événements qui accompagnent le siège de Corfou en 1148-1149, une grande partie concerne les Vénitiens. L'ensemble des chroniqueurs s'entendent pour dénoncer leur attitude ambiguë. Pendant le siège, de graves incidents les opposèrent aux Byzantins de sorte que l'offensive commune des deux flottes contre les Normands dégénéra en escarmouches entre alliés.

Une donnée en effet primordiale de l'histoire de l'Empire à partir de l'avènement d'Alexis est le rôle de plus en plus important des Vénitiens dans la marche des affaires. Ce rôle est lié à leur aide maritime à laquelle Alexis I dut faire appel pour combattre les Normands de Guiscard en 1081. Cette donnée nouvelle concernait tout particulièrement les îles. Alors que la défense des îles par elles-mêmes était de plus en plus déficiente jusqu'à être complètement anéantie dans les années 1120-1130 par les catastrophiques réformes de Jean de Poutza (319), les Vénitiens dans le même temps pillaient les îles sans vergogne. Ils avaient certes des justifications politiques : Jean II Comnène, puis Manuel I tentèrent en effet de limiter leurs privilèges commerciaux, et à Constantinople en 1170 leur situation devint même précaire. Les îles étaient en chaque occasion le terrain de la riposte vénitienne : en 1124 ils prirent Rhodes et s'installèrent dans l'île d'où ils multiplièrent raids et pillages sur les îles de Chios, Lesbos et Andros, tandis qu'ils semaient la terreur à Samos. En 1171 c'est la région de Chalcis en Eubée qui est mise à sac et une partie de la ville est brûlée. Malgré des échanges d'ambassades avec l'empereur, ils allèrent piller Chios. Dans cette île ils furent victimes d'une terrible épidémie de peste qui les poursuivit à Panaghia, Mitylène, Lemnos et Skyros d'où enfin ils repartirent pour Venise. Quels que soient les motifs plus ou moins fondés des représailles vénitiennes, il est certain que leurs attaques sur les îles de l'Empire ont coïncidé avec le relâchement de la défense byzantine et l'absence d'une flotte insulaire ou d'une flotte centrale chargée d'assurer la défense des îles. Alors qu'au 11^e siècle les ripostes byzantines aux incursions de la flotte ennemie étaient foudroyantes (rappelons les flottes armées par les stratèges de

(318) KINNAMOS p. 99.

(319) CHONIATÈS p. 55.

Samos, des Kibbyrhéotes et de Thessalonique lors des incursions arabes ou russes), au 12^e siècle les seules forces de riposte byzantine sont les troupes d'infanterie envoyées par l'empereur dans les îles mêmes (320) pour s'opposer au débarquement des Vénitiens. A partir du moment où il n'y a plus de flotte armée byzantine, on comprend les ralliements spontanés des îles à l'ennemi. Les insulaires à la recherche de la sécurité n'avaient aucune raison de résister au nom d'une autorité de plus en plus affaiblie et dont ils ne voyaient guère que l'aspect négatif : l'écrasement d'impôts. Et c'est dans ce contexte que les années 1180 marquent la fin du monde insulaire byzantin. Les trente années qui suivirent furent celles de la décomposition aussi bien sociale que politique du monde insulaire.

6) 1180-1210 : la décomposition du monde insulaire byzantin.

La décomposition du monde insulaire byzantin à partir des années 1180 se caractérise par deux phénomènes : d'une part les dissidences insulaires vis-à-vis du pouvoir central, d'autre part l'occupation progressive des îles par les Occidentaux. A partir des années 1203-1204 l'ennemi s'impose partout comme le nouveau pouvoir politique et le monde insulaire se trouve partagé comme les autres régions de l'Empire entre les vainqueurs de la quatrième Croisade. Mais cette domination ne s'imposa pas dans toutes les îles à la même date et ne fut entièrement réalisée qu'en 1210.

La période qui s'étend de 1180 à 1203-1204 fut celle des dissidences des insulaires vis-à-vis du pouvoir central et d'une occupation encore instable des îles par les ennemis de l'Empire.

En effet dans l'ensemble du monde insulaire byzantin apparaissent à partir de 1180 des signes de détachement par rapport à l'Empire et au pouvoir impérial. Ils se concrétisent parfois en réels mouvements de dissidence et témoignent en tout cas partout de la prépondérance de l'aristocratie face à un pouvoir impérial de plus en plus inexistant. Ces mouvements de dissidence insulaire de la fin du 12^e siècle s'intègrent dans l'ensemble des mouvements de dissidence régionaux qui caractérisent l'histoire de l'Empire dans la seconde moitié du 12^e siècle (321). Cependant on constate que la désaffection vis-à-vis du pouvoir central ne prit pas toujours l'allure d'une révolte ouverte, ainsi en Crète où la dissidence aristocratique connue par les « faux » du 13^e siècle résulta beaucoup plus d'une situation « de facto » : l'île de Crète apparaît dominée à partir des années 1185-1190 par une classe aristocratique aussi bien locale qu'extérieure à l'île et n'est plus rattachée à l'Empire que de façon nominale. D'autre part dans les îles où la dissidence fut ouverte

(320) En 1172 Manuel envoya des troupes en Eubée et à Chios, cf. KINNAMOS p. 183.

(321) AHRWEILER, *Smyrne* pp. 6-7 ; OIKONOMIDÈS, *La Décomposition* p. 21 sq.

et parfois violente, on constate là encore des différences importantes selon que le pouvoir est assumé par une aristocratie extérieure à l'île (comme à Chypre) ou locale (comme en Eubée ou à Rhodes) : dans le premier cas les conflits sociaux furent extrêmement aigus, dans le second cas l'aristocratie locale n'eut aucun mal à recruter clientèle et soldats et à conserver le pouvoir. Il nous reste maintenant à examiner plus en détails l'évolution historique des îles en dissidence et à en marquer les principaux traits.

En 1184 Isaac Comnène, petit-neveu de Manuel I, ancien gouverneur de Cilicie fait prisonnier par les Arméniens et remis ensuite à la garde du prince d'Antioche (322). débarque dans l'île de Chypre avec des lettres impériales « falsifiées » selon les dires de Choniatès (323) qui l'instituent gouverneur légal de l'île. Très vite il entraîne l'île dans la dissidence en se faisant couronner empereur (324). Deux questions se posent à nous : les ambitions d'Isaac étaient-elles limitées à la dissidence de l'île ou avait-il dès le début des aspirations au trône impérial (325) ? D'autre part quel fut le rôle exact joué par l'aristocratie locale qui, ne l'oublions pas, participa au paiement de sa rançon exigée par le prince d'Antioche en contrepartie de sa liberté (326) ? Si nous ne pouvons y répondre faute de sources, nous pouvons toutefois affirmer que la dissidence de Chypre en 1184 est certainement celle qui, de l'ensemble des dissidences insulaires ou même des désaffections plus camouflées d'autres îles, se rapproche le plus des mouvements de la fin du 11^e siècle au moins par la personnalité de celui qui la conduit : il s'agit en effet d'un gouverneur extérieur à l'île, qui prend la tête de la dissidence en sa qualité de gouverneur et non en tant que représentant de l'aristocratie locale. Son succès ne s'explique que par la faiblesse du pouvoir central et de l'Empire et par l'aide maritime que lui fournirent les Normands. En effet l'île ne disposait pas plus de flotte qu'un siècle auparavant et seule la flotte normande permit de repousser les soixante-dix navires envoyés en 1186 par Isaac II contre Chypre.

C'est sans doute vers 1202-1203 que Léon Gabalas prit le pouvoir dans l'île de Rhodes et agit dès lors en souverain indépendant (327). Il faut noter que les Latins ne le délogèrent pas au début du 13^e siècle. La dissidence de Gabalas est l'exemple même des révoltes des magnats locaux dont l'objectif fut de contrôler un territoire délimité sans ambitionner le pouvoir impérial (328).

(322) Pour l'histoire d'Isaac Comnène, voir Rudt de COLLEBERG, *L'Empereur Isaac*.

(323) CHONIATÈS p. 291.

(324) *Chronique d'Ernoult et de Bernard le Trésorier* p. 91 ; NÉOPHYTE : *RHC Grecs* I p. 561.

(325) Hypothèse évoquée par W.H. Rudt de Collenberg dans *L'Empereur Isaac* p. 138 sq.

(326) RUDT DE COLLEBERG, *L'Empereur Isaac* p. 131.

(327) CHONIATÈS p. 639 ; AKROPOLITÈS pp. 45-46, 86 ; OIKONOMIDÈS, *La Décomposition* p. 18.

(328) CHEYNET p. 203.

Le centre de l'Eubée fut entre 1202 et 1204 intégré dans la principauté indépendante de Léon Sgouros, issu d'une riche famille originaire de Nauplie (329).

L'ensemble des îles qui ont fait dissidence à l'extrême fin du 12^e siècle ou au début du 13^e n'apparaissent pas dans la *Partitio* d'avril 1204 qui omet « l'horion de Thèbes et d'Euripos », mentionné dans le chrysobulle de 1198 accordé aux Vénitiens, et qui comprenait précisément la ville de Thèbes conquise par Sgouros et le centre de l'Eubée. Ni Chypre ni Rhodes ne figurent non plus dans la *Partitio* (330). L'omission enfin dans la *Partitio* du « Dodécanèse » (331), qui figurait dans le chrysobulle de 1198 pose problème : faut-il penser que la province dite « Cyclades » ou « Dodécanèse » avait également fait dissidence comme Rhodes ou l'Eubée ?

Parallèlement aux troubles et aux secousses internes qui secouaient les îles et qui en faisaient des territoires indépendants de l'Empire, la décomposition du monde insulaire byzantin était accélérée par l'occupation ennemie. En 1183 les pirates de l'Egée s'établissent à Egine et en font une base d'où ils lancent leurs expéditions. Au printemps 1185 l'île de Corfou est prise par la flotte normande et dans les années qui suivirent, de 1185 à 1191 les Normands occupèrent non seulement les autres îles ioniennes, mais aussi la plus grande partie des îles de l'Egée. Si la situation des îles de la Méditerranée orientale à l'heure de la prise de Thessalonique en 1185 ressemble étrangement à leur situation lors de la première prise de Thessalonique en 904, il existe pourtant une différence de taille : non seulement les habitants des îles ne fuient plus devant l'ennemi, mais encore ils paient de « plein gré et spontanément » leurs impôts aux Normands ! La désaffection des insulaires vis-à-vis du pouvoir impérial prend ici la forme du ralliement à l'ennemi. Enfin pour compléter ce tableau de désagrégation du monde étudié, rappelons également que la piraterie génoise s'exerce dans le Nord de l'Egée, et que Kaphourès put contrôler nombre d'îles entre 1190 et 1199. D'autre part dès le début du 13^e siècle il semble bien que les îles ioniennes de Céphalonie, Zante et Ithaque étaient aux mains de Maïo d'Orsini (332). Telle était donc la situation des îles de la Méditerranée orientale à la veille de la quatrième Croisade. Certes Byzance, grâce à des traités passés ici et là avec l'ennemi, reprit le contrôle de certaines zones insulaires, mais il faut bien se rendre à l'évidence : Chypre est définitivement perdue en 1191 et les îles « nominalement » byzantines vivent désormais leur histoire et non plus celle de l'Empire.

(329) OIKONOMIDÈS, *La Décomposition* pp. 17-18 ; CHEYNET p. 86. Pour les origines et la carrière de ce personnage, voir CHEYNET pp. 61-62.

(330) Voir à ce sujet OIKONOMIDÈS, *La Décomposition* pp. 17-18.

(331) Les « Cyclades » ou « Iles Cyclades » ne sont pas plus mentionnées : l'ancienne édition de la *Partitio* (τ-TH I p. 490) donnait un texte erroné, cf. *Carile* pp. 258-259. Le « Dodécanèse » mentionné dans la *Partitio* n'a rien à voir avec le « Dodécanèse » ou les « Cyclades » de la Mer Egée : il s'agit d'un lac situé dans la province de Prespa.

(332) Dès 1194, semble-t-il, Maïo d'Orsini occupe Céphalonie, Zante, Ithaque et les Strophades, cf. réf. dans Chronologie.

La *Partitio* avait réparti des zones d'influence sur les îles entre les divers participants (333) : aux Vénitiens qui avaient par ailleurs acquis, par un traité séparé avec Boniface de Montferrat, la possession de l'île de Crète, revenaient une bonne partie de l'Eubée (Oréos et Karystos), Andros, Egine et Salamine, les îles ioniennes. A l'empereur de Constantinople furent dévolues les îles micrasiatiques de Mitylène, Samos et Chios, mais aussi les îles nord-égéennes de Lemnos et Skyros, et enfin Tinos. Ces dispositions écrites furent néanmoins quelque peu bouleversées par la réalité de la conquête. En effet au printemps de l'an 1203 régnait la plus grande confusion. Tandis que les pirates, et en particulier les corsaires génois, font régner la terreur dans l'ensemble de la Méditerranée, l'arrivée des Croisés en Méditerranée orientale achève la désagrégation de ce qui restait du monde insulaire byzantin. En mai 1203 Corfou, puis l'Eubée sont mises à sac tandis que les habitants d'Andros achètent la paix aux nouveaux venus. La Commune de Venise est par ailleurs impuissante devant les initiatives privées des capitaines vénitiens de Constantinople. Ce sont eux qui en 1205 se partagent l'Archipel Egéen. Ainsi Marco Sanudo crée l'archiduché de l'Archipel qui comprend Naxos, Paros, Milos, Amorgos, Siphnos et Sériphos. Les Sporades avec quelques Cyclades (Tinos et Mykonos) sont sous l'égide des Ghisi. Andros est occupée par Marino Dandolo, Théra par Giacomo Borozzi et Astypalea par Giovanni Querini. Certes les liens entre les condottieri vénitiens et la Commune ne sont pas rompus, mais on est loin d'une mainmise directe de la Commune de Venise. Ailleurs les choses furent encore plus compliquées et il fallut parfois de nombreuses années avant que les nouveaux maîtres des îles fissent allégeance à Venise. Ainsi les Orsini maîtres de l'ensemble des îles ioniennes, excepté Corfou, ne firent allégeance à Venise qu'en 1209. De même les Terciers véronais, compagnons de Boniface de Montferrat, qui avaient conquis l'île d'Eubée et se l'étaient partagée, ne reconnurent qu'en 1209 la souveraineté vénitienne (334). Notons que Philocalus Navigaïoso, maître de Lemnos, fit allégeance à l'empereur de Constantinople. Enfin certaines îles qui revenaient de droit à Venise durent être conquises, ainsi Corfou qui fut aux mains de pirates génois jusqu'en 1207, ainsi Cythère qui ne fut vénitienne qu'en 1207-1208, et même la Crète qui fut occupée par les Génois sous la conduite d'Enrico Pescatore de 1206 à 1216 (335).

En ce qui concerne les îles micrasiatiques, leur sort fut divers : si Rhodes resta sous la coupe de la famille Gabalas jusqu'au milieu du 13^e siècle et si les îles nord-égéennes restèrent aux mains des Latins pendant la plus grande partie du 13^e s. (ainsi Lemnos ne fut

(333) Pour le texte de la *Partitio* concernant les îles, voir *Carile* p. 217 (Mitylène, Lemnos, Skyros), p. 218 (Kôs, Samos, Tinos, Samothrace et Chios) : l'ensemble de ces îles revenaient à l'empereur de Constantinople ; p. 219 (Oréos, Karystos, Andros, Egine, Salamine, Zakynthos, Céphalonie), p. 220 (Leukas, Corfou).

(334) T-TH II pp. 93-96.

(335) OIKONOMIDÈS, *La Décomposition* p. 18, n. 38 ; voir aussi CHEYNET pp. 112-113.

reprise par les Byzantins qu'en 1278), les grandes îles micrasiatiques de Mitylène, Chios, Samos, Ikaria et Kôs furent reprises aux Latins par Jean Vatatzès dès le début de son règne (336).

En bien des îles de l'ancien monde insulaire byzantin, les habitants semblent s'être accommodés fort bien du hasard des armes, au moins au début du 13^e siècle (la résistance de l'île de Kéa et son statut d'île libre au moins jusqu'en 1210 n'en constituent pas moins une exception remarquable (337)). Nous avons vu que depuis longtemps les îles s'étaient pratiquement détachées du pouvoir central et parfois avaient même fait ouvertement sécession. Pourtant on ne peut clore ce chapitre sans évoquer les grandes résistances crétoises du début du 13^e siècle. En effet notre exposé a évoqué mouvements séparatistes, sécessions, désaffection des insulaires vis-à-vis du pouvoir central. Il a mentionné également les ralliements à l'ennemi. Il ne peut ignorer l'autre face de l'histoire, celle de la résistance insulaire à l'ennemi. Les révoltes crétoises contre les Vénitiens dans la première moitié du 13^e siècle ont déjà été largement évoquées (338) et une étude complète des motivations et des causes dépasse notre sujet. Il me semble pourtant qu'il faut souligner deux traits essentiels : le premier est qu'elles furent conduites par les grandes familles locales, les Hagiostephanitès, les Skordylis, les Melissenoi etc... familles dont on perçoit l'ascension sociale au cours du 12^e siècle (339). Le second trait important est celui des caractéristiques de l'occupation vénitienne en Crète. En effet les Vénitiens ne se contentèrent pas ici d'établir des comptoirs ou de lever des impôts, mais ils envoyèrent des colons militaires qui se répartirent des lots de terre dans toute l'île. Les insulaires acceptaient bien de changer de maître, et d'autant plus si ce dernier leur apportait la sécurité contre les pirates qui infestaient la mer et les protégeait d'éventuelles expéditions ennemies, mais ils réagissaient différemment s'il s'agissait d'une occupation en profondeur qui les lésait. Les plus touchés étaient évidemment les grandes familles locales byzantines qui à l'extrême fin du 12^e siècle et au début du 13^e siècle s'étaient pratiquement substituées au pouvoir politique. Je pense notamment aux pronoïaires qu'il ne convient pas ici de distinguer des grands propriétaires. Ces grandes familles prirent donc la tête d'une révolte qui englobait toutes leurs clientèles, mais aussi tous ceux qui n'acceptaient pas les bouleversements des coutumes et des institutions, notamment la suppression des évêchés byzantins et leur remplacement par des dignitaires latins. Finalement on pourrait évoquer un certain aveuglement des insulaires lorsqu'ils prenaient la voie du détachement de l'Empire à la

(336) GREGORAS I pp. 28-29. Voir à ce sujet M. ANGOLD, *A Byzantine Government, in Exile, Government and Society under the Laskarids of Nicaea, 1204-1261*, Oxford 1975 pp. 104, 196-197.

(337) MICHEL CHONIATÈS II pp. 375-390.

(338) THIRIET, *La Romanie* p. 107 sq.

(339) Voir volume II.

fin du 12^e siècle, si l'ensemble de l'évolution sociale et politique ne les y avait pas conduits plus que tout autre motif.

Il n'entre pas dans notre propos d'exposer l'histoire de ces îles au 13^e siècle et nous n'avons donné qu'un très bref aperçu de l'éclatement du monde insulaire byzantin au début du 13^e siècle. Pourtant l'étude de l'histoire des îles depuis les années 1180 nous a permis de montrer que la décomposition du monde étudié ne fut pas brutale et imputable uniquement au partage des terres par les protagonistes de la quatrième Croisade. Le terrain avait été largement préparé par les luttes intestines entre le pouvoir impérial et la force grandissante de l'aristocratie. D'autre part les habitants des îles avaient marqué depuis longtemps leur désaffection vis-à-vis d'un Empire qui leur apportait plus d'inconvénients que d'avantages et s'étaient souvent ralliés spontanément aux ennemis de Byzance. Enfin leurs intérêts économiques étaient depuis plus d'un siècle liés en grande partie à l'établissement ou au passage des étrangers. Les circuits économiques ne passaient plus par Byzance, et les rapports sociaux s'étaient également transformés. Ainsi la décomposition du monde insulaire ne fut pas seulement un événement politique du début du 13^e siècle. Elle fut également l'aboutissement d'une évolution séculaire et irréversible à partir des années 1180.

TABEAU CHRONOLOGIQUE

614	Les Sklavènes avec leurs monoxyles ravagent la Thessalie avec ses îles, les îles de l'Hellade, les Cyclades, l'Achaïe, l'Épire, l'Illyricum et une partie de l'Asie.	LEMERLE, <i>Miracles de Démétrius</i> I p. 170 ; II p. 91 ; LEMERLE, <i>Histoire de la Péninsule Balk.</i> p. 402.
623	Incursion slave en Crète.	<i>Libri Calipharum</i> , ed. Land, <i>Anecdota Syriaca</i> I p. 115.
649 ¹	Dévastation de Chypre par les Arabes, prise de Konstantia.	THÉOPHANE p. 343 ; MICHEL LE SYRIEN II p. 442.
654	Prise de Rhodes par les Arabes.	THÉOPHANE p. 345 ; MICHEL LE SYRIEN II p. 442.
654-655	Prise de Kôs : Destruction de la citadelle ; incursions arabes en Crète.	MICHEL LE SYRIEN II p. 442 ; PAPADOPOULOS, <i>La Crète</i> p. 36 (an 651).
657	Prise de Chios par les Arabes.	
660	Incendie de Chios.	
665-666	Raid arabe sur Samos : La population se réfugie dans l'Eupalinon.	BCH 98, 1974 pp. 697-703.
675	Incursions arabes en Crète. Occupation temporaire de l'île.	THÉOPHANE p. 354 ; MILES, <i>Byzantium and the Arabs</i> p. 10 ; PAPADOPOULOS, <i>La Crète</i> p. 36. Les sources arabes donnent 673-674 : CHRISTIDÈS, <i>La Prise de la Crète</i> p. 91.
676-678	Attaques Sklavènes contre les îles de la Mer de Thrace, l'Hellespont etc...	LEMERLE, <i>Miracles de Démétrius</i> I p. 206 ; II pp. 125, 132 ; LEMERLE, <i>Histoire de la Péninsule Balk.</i> p. 407.
Autour de 680	Kéos : Base de la flotte des Karabisianoï.	LEMERLE, <i>Miracles de Démétrius</i> II p. 157.
(1)	Pour la chronologie de Théophane, voir	LEMERLE, <i>Miracles de Démétrius</i> II p. 101, n. 135.

692

Transfert des Chypriotes par Justinien II à Cyzique : Beaucoup d'entre eux périssent dans un naufrage.

DAI 22 ¹⁰⁻¹⁵; VASILIEV II1 p. 59; JENKINS. p. 1007.

699

Crète : Escale pour le retour d'Afrique de l'armée byzantine envoyée à Carthage. Chypre : Est repeuplée de l'ensemble des Chypriotes dispersés en Syrie et dans l'Empire byzantin sept ans plus tôt.

THÉOPHANE p. 370.
DAI 47.

Fin 7^e s.-
1^{er} quart 8^e s.

Raids arabes en Crète avec tentatives de siège de l'île par la flotte arabe. Peste et sécheresse en Crète.

Vie d'André de Crète p. 177; PG 97 col. 932, 1168; MILES, *Byzantium and the Arabs* p. 10; VASILIEV p. 52 n. 3; CHRISTIDÈS, *La Prise de la Crète* p. 91.

715

Rhodes : La flotte byzantine réunie à Rhodes reçoit l'ordre de brûler les bateaux arabes à Phoenix. Les marins de l'Opsikion se révoltent contre l'Empereur.

THÉOPHANE p. 385.

726

Éruptions volcaniques à Théra et Thérasia. Secousses sismiques à travers l'Egée qui touchent l'île de Mitylène.

THÉOPHANE p. 404.

728

Révolte iconodoule des habitants des îles Cyclades et des Helladikoï qui proclament un certain Kosmas empereur : Leur flotte est battue sous les murs de la capitale.

THÉOPHANE p. 405; NICÉPHORE I pp. 57-58; KÉDRÈNOS I p. 796.

744

Chypriotes déportés en Syrie par l'émir de Damas.

THÉOPHANE p. 417; JENKINS p. 1013.

748

Une peste mortelle venant de Sicile et de Calabre atteint Monemvasie et l'Hellade et les îles alentour avant de frapper Constantinople.

THÉOPHANE pp. 422-423; *Chroniques Brèves* I p. 17.

	Une flotte arabe venant d'Alexandrie occupe Chypre ; elle est anéantie par la flotte des Kibyrhéotes dans le port de Kéramaia.	THÉOPHANE p. 424 ; NICÉPHORE p. 64 ; JENKINS p. 1013.
756	La capitale dévastée par la peste est repeuplée par les habitants de l'Hellade, des îles et des « katôtika méré ».	THÉOPHANE p. 429 ; NICÉPHORE p. 64 (an 747).
769	Imbros, Ténédos, Samothrace : Les prisonniers faits par les Sklavènes dans ces îles sont rachetés contre deux mille cinq cents habits de soie.	NICÉPHORE p. 76.
771	Le stratège des Thracésiens, Michel Lachanodrakôn menace d'aveugler et d'exiler dans l'île de Chypre tous les moines et moniales qui refusent de se défroquer.	THÉOPHANE p. 445 ; JENKINS p. 1012.
773	Serge Lacherbaphos représentant de la communauté chrétienne de Chypre est pris par les Arabes de Syrie.	THÉOPHANE p. 446.
790	Chypre sert de base à une expédition arabe contre l'Empire.	THÉOPHANE p. 465 ; JENKINS p. 1013.
786-809	Raids arabes sur la Crète.	MILES, <i>Byzantium and the Arabs</i> p. 10 ; CHRISTIDÈS, <i>La Prise de la Crète</i> p. 91.
796 (avril)	Terrible tremblement de terre en Crète.	THÉOPHANE p. 470.
Vers 805	Raids arabes sur Eglise.	<i>Vie d'Athanasie d'Eglise</i> p. 170.
806	Haroun envoie une flotte contre Chypre, fait détruire les églises et déporte les Chypriotes.	THÉOPHANE p. 482 ; JENKINS p. 1013.
807	Haroun envoie une flotte contre Rhodes :	THÉOPHANE p. 483.

- L'île est dévastée, mais le kastron reste intact.
- 810 Mitylène : Famine qui dure trois ans.
Actes de David, Sym. et Georges p. 224.
- 813 THÉOPHANE p. 499.
- 820-821 Révolte de Thomas qui embrase l'Empire : Les Arabes d'Afrique profitent de la guerre civile pour ravager les côtes et les îles. Ils s'en seraient emparé, si la réputation de Thomas ne les avait contraint à y renoncer.
Actes de David, Sym. et Georges pp. 232-233 ; GÉNÉSIOS p. 24 ; TH. CONT. p. 54 ; LEMERLE, *Thomas le Slave* p. 288.
- 821 Mitylène : Thomas envoie toute la flotte byzantine des thèmes à Lesbos.
GÉNÉSIOS p. 26 ; TH. CONT. p. 55 ; LEMERLE, *Thomas le Slave* p. 289.
- 822-823 Appel de Thomas à la flotte de l'Hellade et de toutes les îles, lui enjoignant de le rejoindre devant Constantinople. Cette flotte fut décimée par le feu grégeois des navires impériaux.
GÉNÉSIOS p. 29 ; LEMERLE, *Thomas le Slave* p. 290 ; AHRWEILER, *La Mer* p. 39.
- 823 Les Arabes, originaires d'Espagne, profitent de l'absence totale de flotte byzantine devant les îles pour piller ces dernières, y compris la Crète où ils font beaucoup de prisonniers.
TH. CONT. pp. 74-75 ; LEMERLE, *Thomas le Slave* p. 279 ; *Actes de David, Sym. et Georges* p. 237 ; GEORGES LE MOINE p. 789.
- 824-831 ? Conquête de la Crète par les Arabes : Les Arabes débarquent en Crète à Charax avec 40 vaisseaux en 824.
Les Arabes débarquent en Crète en 825-826.
Les Arabes s'emparent de la Crète après 829.
TH. CONT. p. 75 ; GÉNÉSIOS p. 32.
TABARI : VASILIEV I p. 287.
GEORGES LE MOINE p. 792 ; PHRANTZÈS p. 98 (an 831-832).

	Expédition byzantine de reconquête conduite par Damianos à l'appel de Photéinos stratège de Crète dite « Première expédition de reconquête ».	TH. CONT. pp. 76-77 ; PHRANTZÈS pp. 100-101 SKYLITZÈS p. 43.
	Expédition byzantine de reconquête conduite par Kratéros, dite « Seconde expédition de reconquête ».	GÉNÉSIOS p. 34 ; TH. CONT. pp. 79-80 ; PHRANTZÈS p. 101 ; SKYLITZÈS p. 45.
?	Expédition menée par Ooryphas pour libérer une partie des îles de l'Égée dite « Troisième expédition de reconquête ». Elle aurait débarqué en Crète où elle aurait été massacrée.	TH. CONT. p. 81 ; GÉNÉSIOS p. 35 ; SKYLITZÈS p. 46. SYM. MAG. p. 624.
Oct. 829	Défaite de la flotte byzantine à Thasos : Les Cyclades et d'autres îles sont soumises aux raids arabes.	TH. CONT. p. 137.
Vers 830	Égine est prise par les Arabes et reste déserte jusqu'au début du 10 ^e siècle.	<i>Vie de Théodora de Thessalonique</i> p. 2 ; <i>Vie de Luc le Jeune</i> pp. 442-443 ; <i>Vie d'Athanasie d'Égine</i> p. 170 ; VASILIEV I pp. 57-58.
Entre 830 et 842	Samos : Construction du kastron.	Samos XIV pp. 176-177.
Autour de 840 ?	Méthymne : Les habitants sont faits prisonniers et emmenés par Nisiris, chef de la flotte crétoise Paros : Expédition de Nisiris. Eubée : Raid de Nisiris.	<i>Vie de Théoktiste</i> p. 229 ; WESTERINK, <i>Nicétas Magistros</i> p. 45.
842	Mitylène : Famine.	<i>Actes de David, Sym. et Georges</i> p. 252.
Courant 9 ^e s.	Eubée : Occupée par les Arabes. Leukas : Habitée par les Arabes.	MILES, <i>Byzantium and the Arabs</i> p. 18 ; <i>Vie d'Anne de Leukade</i> pp. 486-488 ; DA COSTA LOUILLET, <i>Saints : Byz.</i> 31, 1961 pp. 315-316.

	Destruction des trois monastères restaurés par la suite par Paul le Jeune (mil 10 ^e s.).	<i>Vie de Paul de Latros</i> : AB 11, 1892 p. 67; MILES, <i>Byzantium and the Arabs</i> p. 8.
Fin 9 ^e -Début 10 ^e s.	Iles de l'Egée: Sous la menace permanente des incursions des Arabes de Crète. Refuge de la population insulaire à Thessalonique.	VASILIEV III p. 158; <i>Vie de Pierre d'Argos</i> p. 10; DA COSTA-LOUILLET, <i>Saints</i> : Byz. 31, p. 322. CAMENIATÈS p. 504.
Peu avant 902	Eubée: Naufrage d'une flotte arabe.	L.G. WESTERINK, <i>Arethae Scripta Minora</i> II, Leipzig 1972 p. 28.
902-903	Lemnos prise par les Arabes qui emmènent en captivité un grand nombre de ses habitants.	LÉON LE GRAM. p. 275; TH. CONT. p. 365; ZONARAS III p. 446; GEORGES LE MOINE CONT. p. 861; SYM. MAG. p. 704; SKYLITZÈS p. 181; VASILIEV III pp. 161-162.
904	Au cours de l'expédition de Léon de Tripoli contre Thessalonique, les îles de l'Egée passent tour à tour sous contrôle arabe ou byzantin.	TH. CONT. pp. 367-368; SKYLITZÈS p. 183; VASILIEV III p. 166.
Printemps	Thasos: Léon de Tripoli, chef de la flotte arabe y mouille, poursuivi par Himérios. De nombreuses îles auraient été prises par les Arabes avant la prise de Thessalonique.	CAMENIATÈS p. 511.
Après août	Eubée: Laisée au large par les Arabes, au retour de Thessalonique. Lemnos: Himérios y séjourne. Andros et les îles alentour ne sont pas sûres pour les Arabes qui les évitent. Patmos: Les Arabes y débarquent et y restent pendant six jours sans être inquiétés. Naxos: Les Arabes séjournent deux jours dans cette île qui leur paie tribut.	CAMENIATÈS p. 580. TH. CONT. p. 368; SKYLITZÈS p. 183. CAMENIATÈS p. 580. CAMENIATÈS pp. 580-581. <i>Ibid.</i> p. 583.

	Chypre : Paphos, but de l'expédition de Léon de Tripoli, est sous contrôle arabe.	<i>Ibid.</i> p. 596.
Entre 905 et 910	Ambassade byzantine en Crète conduite par Nicéas Magistros. Ios : Sous contrôle byzantin. Paros : Déserte. Naxos : Sous contrôle byzantin.	<i>Vie de Théoktiste</i> p. 226 ; WESTERINK, <i>Nicetas Magistros</i> p. 26, 41 ; VASILIEV II1 pp. 208-209. <i>Vie de Théoktiste</i> p. 226. <i>Ibid.</i> p. 226. <i>Ibid.</i> p. 227.
Été 910	Expédition byzantine contre les Arabes de Syrie. Chypre : Débarquement d'Himérios ; massacre des Arabes de l'île.	VASILIEV II2 p. 43.
Été 911 ou 912	Chypre : Représailles de Damyana sur les Chypriotes dont la plus grande partie fut emmenée en captivité.	NICOLAS I, <i>Lettres</i> n° 1 ; <i>Vie de Dèmétrianos de Chytri</i> pp. 232-233 ; JENKINS, <i>The Mission of St-Demetrianus</i> pp. 267-8, 274.
911-912	Expédition byzantine contre la Crète conduite par Himérios ?	<i>De Cer</i> p. 651 (non datée) ; JENKINS, <i>Leo VI's Cretan Expedition</i> p. 277 sq.
Oct. 911 ou Printemps 912	La flotte d'Himérios est battue par Damyana et Léon de Tripoli : à Samos à Chios	TH. CONT. pp. 376-377 ; GEORGES LE MOINE CONT. p. 870 ; SYM. MAG. p. 715 ; SKYLITZÈS p. 191. <i>Vie de Paul de Latros</i> : AB 11, 1892 p. 20 ; JENKINS, <i>Leo VI's Cretan Expedition</i> pp. 279-281 ; VASILIEV II1 p. 214.
911 ou 912	Mitylène : Himérios s'y réfugie après sa défaite.	SKYLITZÈS p. 191.
Vers 920	Cythère désertée à cause des Arabes de Crète.	<i>Vie de Théodoros de Cythère</i> p. 286.
Juillet 921	Cythère : Bataille navale byzantino-arabe ; victoire byzantine.	<i>Ibid</i> pp. 286-287.

921-922	Lemnos : Prise par Léon de Tripoli et mise à sac.	TH. CONT. p. 405 ; Sym. MAG. p. 735 ; NICOLAS I, <i>Lettres</i> n° 23 ¹⁴⁵ ; VASILIEV II1 p. 249.
Vers 933	Corfou : Grande période de sécheresse, Incursions des Scythes sur monoxyles.	DA COSTA-LOUILLET, <i>Saints:Byz</i> 31, 1961 pp. 328, 365-369.
943-946	Ampelon (sud Anticyra) : îlot refuge pour les habitants de Phocidie chassés par les « Turcs » (Hongrois).	<i>Vie de Luc le Jeune</i> p. 461 ; DA COSTA-LOUILLET, <i>Saints:Byz</i> 31, 1961 p. 339 ; MILES, <i>Byzantium and the Arabs</i> p. 4 ; VASILIEV II1 p. 320.
944	Rhodes : Arsenal très important ; base pour l'expédition d'Égypte.	MASUDI : VASILIEV II2 p. 39.
949	Expédition byzantine contre la Crète, menée par Constantin Gongylès. Echec complet.	LÉON LE DIACRE pp. 6-7 ; ZONARAS III pp. 487-8 ; <i>De Cer</i> pp. 664-678 ; SKYLITZÈS p. 245 ; VASILIEV III p. 332 sq. ; Th. CONT. p. 438.
Vers 960	Iles de l'Egée : Beaucoup d'entre elles sont désertes.	LÉON LE DIACRE pp. 6, 1.2
Mars 961	Crète : Reprise définitive par Byzance.	THÉODOSE LE DIACRE pp. 263-306 ; <i>Vie d'Athanase</i> (Vie B) p. 33 ; LÉON LE DIACRE pp. 7-13, 24-26 ; TH. CONT. pp. 475-481 ; Sym. MAG. p. 758 ; SKYLITZÈS p. 249 ; ATTALIATE pp. 223-228.
964	Expédition des Arabes d'Égypte sur Chypre : Ils sont massacrés par les Byzantins.	PO 18 p. 794.
965	Chypre : Reconquête effectuée par le stratège Nicétas Chalkoutzès.	ZONARAS III p. 503 ; SKYLITZÈS p. 270.
Après 965	Chypre : Incursion arabe.	YAHIA-IBN-SAÏD : <i>Kyp. Sp.</i> 20, 1956 p. 20.
968	Corfou : Tremblement de terre.	LIUTPRAND p. 36.
969	Samos : Fortifiée par Phokas.	<i>Samos XIV</i> p. 7.

1042-1043	Chypre : Révolte menée par Théophile Erotikos, stratège de l'île. Le répartiteur et recenseur des impôts Théophylacte est accusé de commettre des exactions. La révolte est réprimée par Monomaque qui envoie le stratège de Kibbyrhéotes, Chagè, soumettre Chypre.	SKYLITZÈS p. 429 ; ZONARAS III p. 624 ; GLYKAS p. 594 ; AHRWEILER, <i>La Mer</i> p. 134.
Milieu 11 ^e s.	Mer Egée infestée de pirates.	S.D. GOITEIN, <i>Letters of Medieval Jewish Traders</i> , Princeton 1973 p. 43.
1078	Crète : Lors de la révolte de Bryennios, les troupes de Crète restent fidèles à l'empereur Nicéphore Botaneiatès.	ATTALIATE p. 288.
1081 (mars) (mai)	Corfou : L'île est envahie par les Normands. Robert Guiscard débarque, prend la ville de Corfou. Toute l'île paie tribut.	G. de POUILLE pp. 211-213. G. de POUILLE p. 215 ; <i>Alexiade</i> I p. 57 ; MATERRA, III, 24.
(entre mars et l'été)	Iles Ioniennes : Les habitants paient tribut à Robert Guiscard.	G. de POUILLE p. 221.
(été)	A la suite de la victoire navale des Vénitiens à Dyrrachium, les insulaires de la Mer Ionienne refusent de payer l'impôt aux Normands.	G. de POUILLE p. 221 ; <i>Alexiade</i> I p. 149.
Entre l'été 1081 et l'aut. 1084	Corfou : L'île passe-t-elle à nouveau sous contrôle byzantin, ou bien y a-t-il toujours une garnison normande dans la citadelle ?	
1084 Print.	Les Vénitiens et les Byzantins, sous la conduite de Maurex, mouillent à Corfou.	G. de POUILLE p. 241.
Sept.	Corfou : Victoire navale des Normands. Robert Guiscard est maître de l'île.	G. de POUILLE p. 247 ; <i>Alexiade</i> II p. 51.

1085 Print.	Siège de Céphalonie par Roger, fils de Robert Guiscard.	G. de Pouille p. 249.
Été	Mort de Robert Guiscard à Céphalonie.	<i>Alexiade</i> II p. 55; ANON. BAR. 1085; MALA-TERRA III, 41; ZAKYTHINOS, <i>Le Thème de Céphalonie</i> p. 201; G. de Pouille pp. 253-254, 334-335.
De 1089 à 1092-1093	Conquêtes de Tzachas :	AHRWEILER, <i>La Mer</i> p. 184 n. 4; GAUTIER, <i>Défection</i> p. 218; <i>Lettre d'Alexis</i> ; DÖLGER, <i>Reg</i> n° 152.
	Prise de Chios. Tzachas y construit une flotte.	<i>Alexiade</i> II p. 111; GLYKAS p. 620; ZONARAS III pp. 736-737; <i>Lettre d'Alexis</i> ; JEAN D'ANTIOCHE p. 30; <i>Poème d'Alexis</i> .
	Prise de Mitylène, Sauf Méthymne Date : Avant fév-mars 1091	ZONARAS III pp. 736-737; <i>Poème d'Alexis</i> . <i>Alexiade</i> II p. 110. JEAN D'ANTIOCHE p. 30; GAUTIER, <i>Défection</i> p. 220; <i>Lettre d'Alexis</i> .
	Prise de Samos.	ZONARAS III pp. 736-737; GLYKAS p. 620.
	Prise de Rhodes.	<i>Poème d'Alexis</i> ; ZONARAS III pp. 736-737; GLYKAS p. 620.
Après mai 1091 Avant mars 1093	Incursions des Turcs sur Patmos, Leipsos et Léros.	MM VI p. 81; <i>Enkômion de Christodoule</i> pp. 149, 153, 155; VRANOSSIS, <i>Ag. Keim.</i> pp. 116-119.
Avant fév.-mars 1091	Crète : Révolte de Karykès. Chypre : Révolte de Rapsomatès.	JEAN D'ANTIOCHE p. 34; GAUTIER, <i>Défection</i> p. 220; <i>Alexiade</i> II pp. 162-164; <i>Poème d'Alexis</i> ; GLYKAS p. 620; ZONARAS III pp. 736-737.
1092-1093	Campagne de reconquête des îles par les Byzantins :	JEAN D'ANTIOCHE p. 14.

Chios

Mitylène : Gramma d'Alexis I à Jean Doukas, grand duc de la flotte, lui press-crivant de ne pas attaquer la forteresse de Mitylène le matin.

La reconquête dure trois mois.

Patmos.

Samos

Crète : Reconquête rapide. L'expédition de Jean Doukas passe par :
Karpathos
l'Eubée

Chypre : Reconquête rapide.

1094

Incursions des Turcs et des corsaires dans les îles micrasiatiques et à Patmos en particulier.

1097 août

Une flotte chypriote composée de 22 bateaux part piller Laodicée.

1097 (entre mai et juillet)

Les Turcs occupent Chios, Rhodes et d'autres îles où ils construisent leurs navires.

1098-1099

Chypre : Étape pour les Croisés.

Y refluent les Croisés de Syrie-Palestine, pressés par les Turcs.

Alexiade II pp. 111-113 ; JEAN D'ANTIOCHE p. 14.

Alexiade II pp. 158-162 = DÖLGER, *Reg* n° 1166.

Alexiade II p. 159.

Enkômion de Christodule pp. 153, 154-155.

Alexiade II p. 162.

Alexiade II p. 162 ; GLYKAS p. 620 ; ZONARAS III p. 737.

Alexiade II p. 162.
Vie de Meletios le Jeune pp. 27-28 ; THÉOPHY-LACTE : *PG* 126, col. 512.

Alexiade II p. 162 ; GLYKAS p. 620 ; ZONARAS III p. 737.

MM VI p. 91.

KAMAL-ED-DIN : *RHC Or.* III p. 578.

Alexiade III p. 23.

BALD. *RHC Occ* IV p. 65 var 4.

GUIB. : *RHC Occ* IV p. 176 ; BALD. : *RHC Occ* IV p. 45 var G. ; PETRI TUD : *RHC Occ.* III p. 42 ; TUD. AB. : *RHC Occ* III p. 136.

- Y migra le patriarche de Jérusalem.
Le duc de Chypre reçoit des mains d'Isangelès les places de Marakès et de Valania.
- 1099 Iles Ioniennes : Expédition pisanne contre Corfou, Leukas, Céphalonie et Zakynthos.
- (avrll) Les Pisans passent non loin de Samos, arrivent à Kós, poursuivis par la flotte byzantine.
Ils rencontrent à Rhodes les Vénitiens qui avaient passé l'hiver dans l'île : Accrochage dont les Vénitiens sortent vainqueurs. Succès de la flotte byzantine.
Chypre : Les rescapés de la flotte pisane veulent piller Chypre. Ils se heurtent à Eumathios Philokalès.
- (sept.) Réunion des chefs de la flotte byzantine sur une demande de paix éventuelle à Bohémond.
La flotte vénit. du siège d'Haïfa est à Rhodes.
- Fin 1099 Corfou : Bataille navale entre les Byzantins et les Génois qui revenaient d'Orient.
- 1100 Été Le duc de Chypre fait construire une forteresse en face de Tripoli.
- 1101 Chypre : L'émir turc de Beyrouth, pressé par Bertrand et les Pisans, s'enfuit à Chypre.
- ALB. d'Aix : *RHC Occ* IV p. 489 ; G. de TYR : *RHC Occ* I1 pp. 314, 359.
Alexiade III p. 34 = Dölger *Reg* n° 1211.
Alexiade III p. 42 ; *Annales Pisani* : *RRISS* 6 p. 7 ; *Chronica Varia Pisana*, *RRISS* 6 p. 160 ; *Gesta Triumphalia* : *RRISS* 6 p. 89.
Alexiade III p. 42.
Chronique de Dandolo : *RRISS* 12 p. 221 ; *Alexiade* III p. 44.
Alexiade III p. 44.
Alexiade III p. 45.
Chronique de Dandolo p. 221 ; *RHC Occ* V 257, 267.
An. Ianuenses ed. Pertz pp. 46-47 ; ALB. d'Aix : *RHC Occ* IV p. 600 (le chroniqueur mentionne l'île de Cephali qui aurait été pillée).
Alexiade III p. 35.
ALB. d'Aix : *RHC Occ* IV pp. 670-671.

- 1113 Chypre : Sept mille pèlerins qui revenaient de Terre Sainte font naufrage devant le port de Chypre.
ALB. d'AIX : *RHC Occ* IV p. 698.
- Fin 1122-
Début 1123 Corfou : Une flotte vénitienne part assiéger Corfou sans succès.
Chronique de Dandolo : T-TH I p. 95. *RHC Occ* III pp. 449, 580.
- 1123 Chypre : La flotte vénitienne en route pour Ascalon passe par Chypre.
FULC. CARN. : *RHC Occ* III p. 452 ; G. de TYR : *RHC Occ* II pp. 545-546.
- 1124-1125 Au retour d'Ascalon, campagne vénitienne contre les îles de l'Empire. Prises de Rhodes, Chios, Samos, Lesbos et Andros. Trajet :
Rhodes d'abord, puis Chios où la flotte vénitienne hiverne et d'où elle pille les autres îles.
Chios, puis Rhodes et les autres îles.
Samos : Terreur ; désertification de l'île.
Chronique de Dandolo : *RRISS* 12 pp. 234-235.
KINNAMOS p. 281.
Syl. Logos H 451.
- 1126 Céphalonie : La forteresse est prise par les Vénitiens.
Chronique de Dandolo : T-TH I p. 95 = *RRISS* 12 p. 236.
FULC. CARN. : *RHC Occ* III p. 481.
- Vers 1135 Chypre : Famine.
TSIKNOPOULOS, *Kypriaka* p. 139.
- 1147 Campagne de Roger II contre Corinthe, l'Eubée et Thèbes, puis prise de Corfou désormais considérée comme partie intégrante du royaume de Sicile.
Corfou aurait été prise au début de l'expédition grâce à la complicité des habitants, et ensuite Roger II aurait fait campagne contre Thèbes et Corinthe.
CHONIATÈS pp. 72-73 ; *Chronique de Dandolo* : T-TH I p. 113 = *RRISS* 12 p. 242 (La Chronique cite Corfou, Corinthe, Thèbes et l'Eubée ; Choniats ne mentionne pas l'Eubée). Voir aussi MICHEL LE SYRIEN III p. 282.

Aut. 1148-
Été 1149

Siège de Corfou par les Byzantins et les Vénitiens. L'île finit par se rendre, pressée par la famine. Une garnison de Germains est laissée dans la forteresse.

Asteris : Cette petite île est utilisée comme refuge et base d'expédition par les Byzantins et les Vénitiens pendant le siège de Corfou.

1149 (juin-
juillet)

Bataille navale en Mer Egée entre des bateaux normands revenant de Damalis et des bateaux byzantins transportant l'impôt de Crète à Cple.

Autour de 1150

Patmos : Incursions des Saracènes d'Espagne, des corsaires de Geoffroy.

1155-1156

Raid de Renaud de Chatillon contre Chypre : Dévastation complète de l'île, prise d'otages, massacres.

1157

Attaque normande sur l'Eubée.

1158

Expédition des Arabes d'Égypte contre Chypre.

1160

Chypre : Tremblement de terre. La ville de Paphos est particulièrement touchée.

1161

Expédition de Raymond III de Tripoli sur Chypre.

Entre 1162
et 1170

Chios, Eubée : Vénitiens et Génois pratiquent la guerre commerciale.

1169

Chypre : Escale dans l'expédition de Manuel contre l'Égypte.

KINNAMOS pp. 97-100 ; CHONIATÈS pp. 78-79, 82-88 ; REGEL, *Fontes* pp. 177-178 ; SKOUTA-RIOTÈS pp. 232-236.

CHONIATÈS p. 86.

KINNAMOS p. 101.

MM VI p. 107 ; AHRWEILER, *La Mer* p. 289 n. 3.

G. de TYR : *RHC Occ* I p. 835 ; GRÉGOIRE LE PRÊTRE : *RHC Arm* I p. 187 ; TSIKNOPOULOS, *Kypriaka* p. 137 ; KINNAMOS p. 178 ; MICHEL LE SYRIEN III p. 315 ;

MULLER p. 5.
HILL, *History* I p. 308.

TSIKNOPOULOS, *Kypriaka* p. 132.

MANASSÈS 343 ; G. de TYR : *RHC Occ*. I₂ 878.

BERTOLOTTO pp. 386-387.

CHONIATÈS p. 161 ; BERTOLOTTO p. 402.

1171-1172	<p>Expédition vénitienne contre les îles byzantines :</p> <p>Eubée hiver 1171 : Une partie de Chalcis est brûlée et mise à sac.</p> <p>Les Vénitiens établis en Eubée envoient une ambassade à l'Empereur.</p> <p>Chios : Les Vénitiens débarquent à Chios au début du printemps 1172.</p> <p>Ambassade impériale à Chios.</p> <p>Nouvelle ambassade vénitienne à l'Empereur.</p> <p>La peste se déclare à Chios ; les Vénitiens quittent l'île.</p> <p>Ils auraient essuyé de lourdes pertes dans l'île du fait des troupes impériales.</p> <p>Ils arrivent dans l'îlot de Ste-Panaghia.</p> <p>Ste-Panaghia : Nouvelle ambassade impériale auprès des Vénitiens (avril 1172).</p> <p>Peste à Panaghia. Les Vénitiens partent à Mitylène, poursuivis par la flotte byzantine.</p> <p>Ils gagnent Lemnos, puis Skyros.</p> <p>Chypre : Peste, famine.</p>	<p><i>Chronique de Dandolo</i> : <i>RRIISS</i> 12 p. 252 = T-TH I p. 152 ; KINNAMOS p. 283 ; CHONIATÈS p. 172.</p> <p><i>Chronique de Dandolo</i> : <i>RRIISS</i> 12 p. 252 = T-TH I p. 152.</p> <p><i>Chronique de Dandolo</i> : <i>RRIISS</i> 12 p. 252 ; T-TH I p. 152 ; KINNAMOS p. 283 ; CHONIATÈS p. 172 ; SKOUTARIOTÈS p. 281.</p> <p><i>Chronique de Dandolo</i> : <i>RRIISS</i> 12 p. 252 = T-TH I p. 152 = DÖLGER <i>Reg</i> n° 1509.</p> <p><i>Chronique de Dandolo</i> : <i>RRIISS</i> 12 p. 252 = T-TH I p. 152.</p> <p><i>Ibid.</i></p> <p>KINNAMOS p. 284.</p> <p><i>Chronique de Dandolo</i> : <i>RRIISS</i> 12 p. 252.</p> <p><i>Ibid</i> ; DÖLGER <i>Reg</i> n° 1510.</p> <p><i>Chronique de Dandolo</i> : <i>RRIISS</i> 12 p. 252 = T-TH I p. 152 ; KINNAMOS pp. 284-285.</p> <p><i>Chronique de Dandolo</i> : T-TH I p. 153.</p> <p>TSIKNOPOULOS, <i>Kypriaka</i> p. 139.</p> <p>TSIKNOPOULOS, <i>Kypriaka</i> p. 140 ; <i>Typikon de Neilos</i> : MM V p. 395.</p> <p>TSIKNOPOULOS, <i>Kypriaka</i> p. 140.</p>
1176		
1179-1181	<p>Chypre : Famine qui dura trois ans : Beaucoup s'exilèrent, beaucoup moururent.</p>	
1181	<p>Chypre : Séismes.</p>	

1183

Engine : Les pirates de l'Egée en font leur base d'expéditions contre les îles et les littoraux.

MICHEL CHONIATÈS II p. 43.

1184

Chypre : Installation d'Isaac Comnène. L'île désormais ne fait plus partie de l'Empire.

CHONIATÈS p. 291 ; Th. BLACHOS, *Byzantina* 6, 1974 p. 169 ; Rudt de COLLENBERG, *l'Empereur Isaac* p. 125 sq.

Avant juin 1185

Corfou prise par la flotte normande (peu avant la prise de Thessalonique).

VRANOUSI, *Ag. Keim* pp. 140-145 ; BENOIT DE PETERBOROUGH p. 201.

Entre juin 1185 à 1191

Occupation par les Normands de Céphalonie, Zante, Ithaque, des « Strophades » ou de Karpathos.

BENOIT DE PETERBOROUGH II p. 199 ; ROGER DE HOVEDEN III p. 161 (Scarpento, Serfent) ; VRANOUSI, *Ag. Keim* p. 140.

1186

Chypre : Expédition impériale pour tenter de reprendre l'île. Isaac, secondé par les Normands, l'emporte.

CHONIATÈS pp. 369-370 ; VRANOUSI, *Ag. Keim* pp. 148-153 ; *MGHSS* 19 p. 287 ; *Gesta Regni Henrici*, ed. Stubbs I p. 254 ; Roger de HOVEDEN II p. 203, *Enkômion de Théod.* pp. 176-177.

Margaritès occupe successivement les îles de :

Crète et Eubée (avant oct. 1186).

BENOIT DE PETERBOROUGH II p. 201 ; VRANOUSI, *A propos des opérations des Normands* p. 207 ; *Ag. Keim* pp. 146, 154-155 ; *Enkômion de Théod.* pp. 176-177.

Patmos (11 oct. 1186).

VRANOUSI, *Ag. Keim.* pp. 146, 154-155 ; *A propos des opérations des Normands* p. 207 ; *Enkômion de Théod.* pp. 176-177.

Les îles de l'Egée paient l'impôt à Margaritès, notamment Patmos, Ikaria, Samos, Mykonos, Makrè.

Enkomion de Théod. pp. 176-177 ; VRANOUSI, *Ag. Keim* pp. 143, 146, 158-159 ; ROB. ANT. : *MGHSS* 26 p. 249.

1187-1188

Engine est occupé et pillée par les pirates.

MICHEL CHONIATÈS II p. 75.

1191

Corfou : Sous contrôle byzantin.

1182 à 1201	Iles de l'Egée : Elles subissent la piraterie génoise. Entre 1190 et 1199 le génois Kaphourès contrôle les îles du Nord de l'Egée. Mars 1199 Kaphourès est battu. Piraterie génoise encore mentionnée en avril 1201.	BERTOLOTTO p. 415 ; BALARD pp. 35-37, 588-589. CHONIATÈS p. 482 ; CONST. STILBÈS p. 184 sq. MM III pp. 46-47 = DÖLGER, <i>Reg</i> n° 1649 ; CHEYNET pp. 82-83. BERTOLOTTO p. 467.
A partir de 1194	Céphalonie, Zante, Ithaque, les Strophades aux mains de Maïo d'Orsini.	<i>Tabula Imperii</i> 3 pp. 168, 175, 278 ; CHEYNET pp. 76-77.
Vers 1202-1203	Centre Eubée : Occupé par Léon Sgouros.	OIKONOMIDÈS, <i>La Décomposition</i> p. 17.
1203 mai	Corfou : Les Croisés y séjournent trois semaines sans prendre la forteresse. Alexis Ange les rejoint. L'île est mise à sac.	CHONIATÈS p. 541 ; AHRWEILER, <i>La Mer</i> p. 295 ; VILLEHARDOUIN I p. 117 ; AN. d'HALB. : MGHSS 23 pp. 116-121 ; <i>Lettre d'Hughes de St-Pol</i> : T-TH I p. 304.
Fin mai	Eubée : Arrivée des Croisés (Partie des Croisés qui ont fait le détour par l'Eubée et Andros) : Ils pillent l'île.	ALBÉRIC DES TROIS FONTAINES : <i>Rec. des Hist. des Gaules et de la France</i> 18, pp. 765-766.
Fin mai-début juin	Andros : Arrivée des Croisés. Les habitants achètent la paix.	VILLEHARDOUIN I p. 127.
1204	Rhodes : L'île, sous le gouvernement de Léon Gabalas, fait secession.	CHONIATÈS p. 639 ; AKROPOLITÈS I pp. 45-46, 86 ; OIKONOMIDÈS, <i>La Décomposition</i> p. 18 ; THIRIET, <i>La Romanie</i> p. 76.
Août 1204	Traité entre les Vénitiens et Boniface de Montferrat : La Crète est cédée aux Vénitiens.	THIRIET, <i>La Romanie</i> p. 76.
1205	Naxos, Paros, Milos occupées par Marco Sanudo.	<i>Chronique de Dandolo</i> : T-TH II p. 3.

Print.	Andros : Occupée par Marino Dandolo.	<i>Ibid.</i>
	Eubée : Occupée par Ravanus de Carceribus et son neveu.	<i>Ibid.</i> ; CHONIATÈS p. 610.
	Tinos, Skyros, Skopélos, Skiathos, Mykonos occupées par Andreas et Hieremias Gisi.	<i>Chronique de Dandolo</i> : T-TH II p. 3.
	Lemnos : Occupée par Philocalus Navigaïoso pour le compte de l'Empereur de Cple.	<i>Ibid.</i>
1206 mars	Stampalia : Occupée par Querini.	THIRIET, <i>La Romanie</i> p. 82.
	Santorin : Occupée par Barozzi.	<i>Ibid.</i>
	Crète : Encore libre ?	MM VI pp. 150-151 ; OIKONOMIDÈS, <i>La Décomposition</i> p. 18 n. 38.
	Occupée par les Génois sous la conduite d'Enrico Pescatore.	CHONIATÈS p. 639 ; THIRIET, <i>La Romanie</i> pp. 87-88.
1207 juillet	Corfou : Occupée par les Vénitiens.	<i>Chronique de Dandolo</i> : T-TH II pp. 55-57 ; D.M. NICOL, <i>The Despotate of Epiros</i> , Oxford 1957 p. 19.
1211	Kéa : Encore libre.	MICHEL CHONIATÈS II pp. 375-390 ; AHRWEILER, <i>La Mer</i> p. 308.

CHAPITRE II

LA POPULATION INSULAIRE

I. *Nombre, baisse et essor démographiques.*

Le problème des données — La relation entre l'économie médiévale et la démographie en milieu insulaire — Tableaux de la population insulaire entre le 8^e et le 12^e siècle.

II. *La composition de la population insulaire.*

L'intégration des peuples étrangers dans la communauté byzantine — Les communautés étrangères ou considérées comme étrangères — Les exilés politiques.

I. *Nombre, baisse et essor démographiques.*

1) Le problème des données.

Les sources chiffrées.

Le plus grand obstacle pour l'historien qui tente d'étudier la démographie insulaire byzantine est l'absence totale de données chiffrées.

Pour l'ensemble des îles étudiées, nous n'avons en fait aucun recensement de la population d'une île donnée, ni même d'une partie de l'île. La seule donnée chiffrée que nous possédions se trouve dans un document vénitien de 1224 concernant la Crète. Il est dit qu'à cette époque la ville de Chandax et sa région comp-
taient 30 000 habitants (1). De cette unique donnée, nous pouvons cependant tirer quelque enseignement. Il est très probable en effet qu'aux environs de 1200 la population de Chandax atteignait à peu près ce chiffre. Notons qu'aucune épidémie, qu'aucun séisme ni aucune famine ne sont mentionnés pour la Crète au 12^e siècle. D'autre part si l'on considère que Chandax et sa région représen-
taient, grosso-modo, la moitié ou le tiers de la population totale

(1) Réf. dans XANTHOUDIDÈS, *La Vénétocratie* p. 21.

de l'île (2), il s'ensuit qu'à la fin du 12^e siècle ou au début du 13^e, l'île de Crète devait compter entre 60 000 et 100 000 habitants. Nous avons là un élément d'appréciation si l'on considère que la Crète était comptée avec la Sicile et l'île de Chypre comme l'une des trois grandes îles les plus peuplées de la Méditerranée (3).

Quant aux autres îles de l'Empire, même si certaines sont dites très peuplées par les auteurs de l'époque et si, de fait, elles sont relativement plus peuplées que les grandes îles, il est certain que le type d'économie « ancien » (4) comporte toujours un équilibre entre population et possibilités nourricières. Compte tenu de leur surface inférieure à celle des grandes îles, leurs possibilités nourricières étaient moindres et le chiffre de leur population devait être inférieur à celui des grandes îles.

Parmi ces dernières, l'île de Chypre était sans conteste la plus peuplée : elle comptait au moins 100 000 habitants au 12^e siècle. En effet si nous ne possédons aucun recensement de la population de Chypre à cette époque, quelques indices permettent d'avancer ce chiffre (5). Dans le même ordre d'idées, il n'est pas exclu que l'île d'Eubée ait eu également un chiffre de population supérieur à celui de la Crète, puisque nous savons que l'île d'Eubée avait un développement urbain plus avancé que celui de la Crète en 1200 (6).

Cet ensemble de considérations ne doit pas cacher que le manque d'informations chiffrées est un handicap majeur à notre connaissance de la démographie insulaire. En effet nous en sommes réduits à faire appel à d'autres types de sources qui sont des indices, mais non des données. En démographie, nous sommes bien obligés d'admettre que nous tâtonnons, que nous suggérons des hypothèses, mais que nous manquons de cette réalité concrète qu'est le recensement. Cela signifie que tout renseignement complémentaire peut modifier ces hypothèses.

Les sources démographiques non chiffrées.

Nous possédons quelques données démographiques non chiffrées, fournies par des voyageurs qui rapportent que telle ou telle île est déserte ou peu peuplée, ou au contraire qu'elle est bien peuplée. Ce type d'information est d'une part extrêmement vague et d'autre part sujet à caution. Il est évident que ledit voyageur n'a vu qu'une partie de l'île (7). D'autre part il peut n'avoir pas visité certaines

(2) Notre appréciation est fondée sur le fait que Chandax étant la capitale de l'île, le poids démographique de Chandax avec la région alentour devait représenter à peu près cette proportion par rapport à la population totale de l'île.

(3) AL MUQADDASI p. 41 ; ATTALIAE p. 226. Il faudrait certes ajouter à ces trois îles l'île d'Eubée qui a une superficie presque comparable.

(4) Voir à ce sujet BRAUDEL, *Les Structures du Quotidien* p. 175 sq.

(5) Voir ci-dessous.

(6) Ch. 3 p. 271.

(7) Tel est le cas de Nikôn le Métanoeïte quand il débarque à Salamine à la fin du 10^e siècle et qu'il constate que l'île est inhabitée : *Vie de Nikôn* p. 155.

îles qu'il prétend avoir vues et ne donner des renseignements que par ouïe-dire. Nous avons aussi les indications des « géographes », les géographes arabes notamment ; ceux-ci également utilisent une information orale, peu précise, et qui n'est pas exactement contemporaine de l'époque qu'ils décrivent.

Cependant, en l'absence de données chiffrées, ce type d'informations est extrêmement utile pour nous. Il ne faut pas accepter sans réserve cette information brute, mais nous devons la critiquer, la nuancer et surtout la comparer avec d'autres types de renseignements : elle est alors infiniment précieuse. Mais elle reste partielle aussi bien dans le temps que dans l'espace : en effet elle concerne au plus quelques îles et parfois même une seule île à une date donnée. Il arrive même qu'elle soit sélective en ce qui concerne la population insulaire : ainsi Benjamin de Tudèle ne recense que les Juifs car seule cette partie de la population l'intéresse. Ou bien la sélection s'opère économiquement, ainsi il est fait mention de nombreuses villes d'Eubée (8), de Chalcis et de sa population (9), mais on ne dit mot des campagnes. En d'autres cas nous sommes obligés de nous fonder uniquement sur une proportion, proportion entre communautés étrangères et population byzantine (10), proportion entre deux états démographiques à deux dates différentes (11).

Parmi les données démographiques non chiffrées, il faut également mentionner l'état d'une population à une date donnée, à la suite d'une famine par exemple (12) ou d'une épidémie ou encore d'une incursion ennemie. Parfois nous parvenons à serrer d'assez près l'évolution démographique à l'intérieur même d'une famille quand nous avons la chance d'avoir une biographie précise, comme par exemple la *Vie de Théodora de Thessalonique* pour une famille d'Egine au 9^e siècle, au temps des incursions arabes : nous ne savons pas combien d'enfants sont morts en bas âge, mais nous savons que la mère de Théodora est morte en couches quand celle-ci avait dix ans, que des trois enfants qui survécurent, le frère de Théodora fut massacré lors d'une incursion arabe et sa sœur mourut dans un monastère à une date indéterminée. De cette famille qui s'exila à Thessalonique, il ne restait plus que Théodora, alors mariée, et son père (13). On peut en induire qu'au début du 9^e siècle, la baisse démographique est très importante dans une île comme Egine.

(8) KINNAMOS p. 283 ; T-TH p. 96.

(9) Pour la population de Chalcis, voir ch. 3 sv Chalcis-Euripos.

(10) En 1191 Néophyte de Chypre déclare : « et nous sommes peu nombreux et le peuple étranger s'est multiplié dans notre terre », cf. *RHC Grecs* I p. 562.

(11) En 1191 on avait le souvenir qu'en la ville de Rhodes avait vécu une masse de gens, cf. AMBROISE, *L'Etoile* p. 349.

(12) Voir le récit de Néophyte pour l'année 1181 : « Depuis trois ans déjà nous subissons la famine, et cette année un tremblement de terre s'y est ajouté... les uns ont fui l'île... les autres sont morts de faim », cf. TSIKNOPOULOS, *Kypriaka* p. 140.

(13) *Vie de Théodora de Thessalonique* p. 2. En temps normal, il semble qu'une famille byzantine comptait quatre membres (le coefficient par « feu » peut être évalué entre 4 et 5). En ce qui concerne la datation, la *Vie* est assez précise : Théodora est morte en 892 à l'âge de 80 ans ; or la sainte était déjà à Thessalonique à l'âge de 25 ans (*Vie de Théodora de Thessalonique* pp. 25, 12).

A ce type de données, on peut intégrer également ce que nous savons des famines ou des épidémies, même s'il n'est pas fait état des conséquences démographiques. Les conclusions de travaux récents fondés sur des données chiffrées pour les 17^e et 18^e siècles ne sont pas en dehors de notre sujet. Il nous paraît en effet possible de parler globalement de démographie de « type ancien » pour le Moyen Age et les temps modernes jusqu'au 18^e siècle. Or on a pu dire que « dans la majorité des cas, la crise démographique de type ancien résulte de la conjonction de la disette et de l'épidémie » (14). Il suffit de deux mauvaises récoltes pour que la famine s'installe et celle-ci n'est jamais seule : « un peu plus tôt un peu plus tard, elle ouvre la porte aux épidémies » (15). Ainsi la mention d'une telle calamité sur une île peut suggérer à juste titre une baisse démographique intense, qui peut atteindre les trois quarts de la population. Pour la période considérée, le tableau des épidémies ou des famines, qui ont touché les îles, se présente ainsi :

peste :	fin 7 ^e -début 8 ^e s. Crète
	747 Iles d'Ionie et d'Egée
	1172 Chios
	1176 Chypre

famines	810-813 Mitylène
	811-813 Ege
	842 Mitylène
	1135 Chypre
	1179-1181 Chypre

A ces fléaux il faut sans doute ajouter la sécheresse en 940 et en 956 à Corfou, en 1179-1181 à Chypre. Il faut également mentionner les séismes qui ont secoué les îles : Théra et Thérasia en 726, Chypre en 1160, 1170 et 1181.

Sur ces données, ou plutôt à cause de leur insuffisance, il faut là encore être réservés. Ce tableau est en effet loin d'être exhaustif et la surabondance des maux qui frappent Chypre au 12^e siècle (par rapport à d'autres époques et à d'autres îles) est sûrement en relation avec la surabondance des sources concernant Chypre au 12^e siècle. Pourtant ces sources donnent une image très proche de la réalité. La sécheresse, qui dura trois années, a entraîné une sévère disette, surtout pour les classes pauvres, qui n'avaient pas de « stocks » et qui ne pouvaient fuir, faute de moyens. De plus, outre la sécheresse, les bras devaient manquer au moment des récoltes : la peste en effet a juste précédé la famine. Enfin les séismes ont mis le comble à cette situation catastrophique. Il n'est pas exclu que le détachement politique de l'île en 1184 ait eu en fait des causes

(14) F. LEBRUN, Les crises démographiques en France aux 17^e et 18^e s., 15^e Congrès International des Sciences Historiques, Bucarest 1980 I p. 631.

(15) BRAUDEL, *Les Structures du Quotidien* p. 60.

profondes qu'il faudrait chercher dans une crise de la société, conséquence de la crise démographique de la fin du 12^e siècle.

En d'autres temps et d'autres lieux, il y eut sûrement des situations très proches de celle décrite pour Chypre à la fin du 12^e siècle, mais nous n'en avons pas de témoignage. Cependant l'absence totale de mention de tels fléaux pour l'ensemble des îles aux 10^e-11^e siècles (excepté les sécheresses de Corfou au milieu du 10^e s.) et même pour la première moitié du 12^e siècle, suppose qu'il y eut un équilibre économique et démographique à cette époque. Au 11^e siècle d'ailleurs, l'accalmie des grandes épidémies et l'absence de guerres en Mer Egée et en Mer Ionienne, tout au moins jusqu'à l'extrême fin du siècle, ont certainement favorisé un essor démographique.

Il ne faut pas négliger non plus les périodes où les îles se sont présentées comme un réservoir d'hommes par opposition à certaines régions de l'Empire entièrement dépeuplées. Ainsi en 755 l'empereur Constantin V transféra une grande partie de la population insulaire dans la capitale dont la population avait été anéantie par la grande peste de 747 (16). Il faut donc supposer que les îles avaient été moins atteintes que d'autres régions de l'Empire par cette peste et qu'elles constituaient alors un réservoir d'hommes. D'ailleurs au 8^e siècle nous avons la mention d'une Crète très peuplée et dont les rivages étaient souvent l'objet de rafles arabes qui emportaient une grande part de la population (17).

Les données fiscales.

Il est évidemment grand dommage pour nous qu'il ne soit pas resté plus de documents fiscaux de l'époque étudiée, car même si les documents ne mentionnent que les imposables, omettent les mineurs et laissent échapper les fraudeurs, ils représentent une source d'informations incomparables pour la démographie. De même, lorsqu'une région est donnée à un grand propriétaire « en pleine exemption », la liste des exemptés, même si elle ne représente qu'une partie de la population de l'île, permet cependant des approximations assez serrées. Ainsi l'on constate qu'à Patmos en 1089 il y a, outre les moines, 12 familles laïques (18), soit approximativement 40 à 50 personnes. Si l'on ajoute les 23 moines que le monastère compte (19), nous arrivons à un chiffre approximatif de 70 à 80 personnes.

(16) THÉOPHANE p. 429 ; CHARANIS, *Demography* p. 13.

(17) *Vie de Kosmas de Maiouma* p. 270 ; or nous avons la mention d'une peste en Crète à la fin du 7^e s. ou au début du 8^e, ce qui suppose une reconstitution rapide du capital humain.

(18) *Actes de Patmos* II pp. 77-79 = MM VI pp. 57-58 ; voir aussi VRANOUSI, *Ag. Keim* pp. 109, 113 ; DÖLGER, *Die Kaiserurkunden* p. 340 ; LEMERLE, *Recherches*, pp. 268-269 ; KARLIN-HAYTER, *Notes* pp. 190-192.

(19) MM VI p. 144. Noter qu'en 1157 le monastère compte 76 moines : MM VI pp. 106-110.

Faute de ce type de documents pour l'ensemble du monde insulaire, nous ne pouvons donc évaluer de façon précise le chiffre de la population insulaire, ni même tenter une évaluation globale approximative. Nous savons cependant de façon sûre qu'une île est habitée lorsque nous avons la mention de son imposition fiscale : ainsi en 904 Naxos est sûrement une île peuplée puisque les Arabes la soumettent à l'impôt (20). De la même façon nous savons que Lemnos, régulièrement soumise à l'impôt à la fin du 10^e siècle, était alors habitée (21). A la fin du 12^e siècle, les îles de Patmos, Ikaria, Samos, Mykonos et Makrè (22) paient l'impôt aux Normands (23). Même si nous ne disposons d'aucune autre source à l'appui, nous sommes assurés que ces îles devaient être habitées. A la fin du 7^e siècle, le chiffre de l'impôt dû aux Arabes et aux Byzantins par la population de l'île de Chypre permet de calculer approximativement le chiffre de cette population, qui a été estimé sur cette base à 60 000-75 000 habitants (24).

Les données ecclésiastiques.

Les données ecclésiastiques sont très importantes, notamment pour évaluer l'essor de la population d'une région donnée : ainsi il est apparu que la promotion d'Athènes au rang de métropole au 8^e siècle a correspondu au développement de la ville (25). De la même façon le promotion (vraisemblable) de Kéos-Thermia (Kythnos) au cours du 12^e siècle au rang d'évêché suffragant d'Athènes et celle de Naxos et de Paros au rang de métropole (Paronaxia) en 1083 témoignent sans aucun doute de la croissance démographique de l'ensemble de ces îles aux 11^e-12^e siècles. Ainsi l'étude de l'administration ecclésiastique nous paraît liée à celle de l'évolution démographique dans les îles, et cet aspect concret en est sans aucun doute l'un des aspects les plus intéressants. C'est pourquoi nous y reviendrons en détails lors de l'étude de la géographie ecclésiastique (26).

(20) CAMENIATÈS p. 583.

(21) *Actes de Lavra* pp. 16, 43 ; *Typikon d'Athanase* pp. 114-115 ; DÖLGER, *Schatzkammern* n° 108.

(22) Makrè est un flot situé au Sud de la Lycie.

(23) Réf. dans Chronologie.

(24) A ce propos, voir MANGO, *Chypre, Carrefour* p. 5. Nous pensons que du 7^e au 12^e siècle, la population chypriote a dû augmenter, notamment au 11^e siècle et dans les deux premiers tiers du 12^e (voir ci-dessous). C'est pourquoi nous considérons ce chiffre comme un indice de la population au 7^e siècle, et non comme celui de la population de l'île pour l'ensemble de la période étudiée. Le chiffre mentionné par Mango de 85 000 habitants pour la seconde moitié du 18^e siècle correspond à un creux démographique sans précédent depuis nombre d'années et ne peut être par conséquent un chiffre de référence. Ainsi il n'est pas impossible à notre avis que, dans la première moitié du 12^e s., Chypre ait atteint les 100 000 habitants.

(25) HERRIN, *Byz. Prov. Government* p. 259 et n. 14 ; I. TRAULOY, *Πολεοδομική εξέλιξις τῶν Ἀθηνῶν*, Athènes 1960 p. 50.

(26) Ch. 4 p. 345 sq.

Les données monumentales.

Par données monumentales, nous entendons les « monuments » au sens large : églises, forteresses, découvertes monétaires, inscriptions de fondation. Il est certain que devant la quasi absence de données démographiques chiffrées et en l'insuffisance des autres données, notamment fiscales, ces données monumentales constituent sans aucun doute l'essentiel de notre information. On peut émettre des critiques concernant la valeur d'un raisonnement à fin démographique à partir de ce type de données. Tout d'abord les découvertes monétaires sont souvent dues au hasard ou bien si elles se produisent lors de fouilles d'un site donné, elles sont alors sélectives. La critique porte donc sur le processus lui-même de découverte, dans la mesure où il est loin d'apporter des résultats exhaustifs. De la même façon la critique peut porter sur les processus d'enfouissement des monnaies, c'est-à-dire sur les circonstances qui ont conduit à l'accumulation de monnaies à un endroit donné. Si nous sommes attentifs à ces critiques, nous devons aussi passer outre, car notre information est très maigre et nous ne connaissons pas assez bien les circonstances des découvertes pour affiner nos conclusions. Enfin nous ne raisonnons pas sur un seul cas, mais sur un ensemble géographique assez vaste pour permettre quelques conclusions : en admettant qu'il puisse y avoir des manques importants (fouilles incomplètes) ou des circonstances spéciales d'enfouissement (type trésor) un même phénomène qui se répète à une date donnée pour un ensemble assez large est significatif.

La critique des hypothèses fondées sur la construction des églises, porte sur la finalité de celle-ci. S'agissait-il de constructions monastiques correspondant donc à un mouvement d'expansion monastique et d'essor religieux ? Ou bien s'agissait-il d'églises de villages dont la construction en grand nombre à une époque donnée correspond alors à un besoin né d'une expansion démographique ? Tout d'abord nous sommes bien obligés d'avouer que, mis à part certains cas précis, comme Patmos ou Chios, nous n'en savons rien. Le plus souvent il s'agit d'une église qui, pense-t-on, devait être le *katholikon* d'un monastère, mais en fait rien n'est sûr. De plus, la plupart des petits couvents étaient des couvents ouverts à la population environnante, et il est loin d'être sûr qu'un type de construction donné n'ait pas eu une double finalité. Enfin la construction importante d'églises monastiques dans une île à fonctions multiples, comme Chios, correspond certainement à un essor économique et donc démographique de l'île. Ainsi il nous est apparu vain de distinguer les deux types de construction. Nous avons tout simplement considéré que comme pour les monnaies, l'absence totale de construction d'églises à une date donnée correspond à un état de crise générale et en particulier démographique, et au contraire que les phases de construction importante correspondent

à des phases d'expansion et d'essor et en particulier d'essor démographique. Ceci est évidemment à combiner avec les données écrites, car le hasard ou les circonstances historiques ont pu faire que tout a été détruit et que rien ne subsiste aujourd'hui.

Enfin nous avons pris en considération les forteresses, « kasta », non seulement les « kasta » — villes, mais aussi les forteresses plus modestes qui, dans presque tous les cas, ont une double fonction, celle de défense de l'île et de refuge pour la population de la région. La construction de forteresse à une époque donnée correspond certainement à cette double fonction.

Certes les données monumentales permettent non seulement d'évaluer les phases d'expansion et de dépression démographique et économique, mais aussi de localiser le peuplement, ce que nous verrons plus loin.

Nous avons exposé l'ensemble des données qui nous permettent d'évaluer la démographie insulaire. Nous avons vu qu'en l'absence de données chiffrées, il s'agit bien d'évaluations globales, peu précises, mais il y a tout de même possibilité d'évaluation si nous prenons en considération l'ensemble des données. Il faut cependant également tenir compte des conditions géographiques qui ont pu favoriser le peuplement d'une île donnée ou qui, au contraire, ont été un facteur répulsif. Il faut d'autre part tenir compte également de l'ensemble des circonstances historiques qui ont joué un rôle non négligeable dans les phases d'essor ou au contraire de baisse démographique, circonstances qui ont favorisé à certaines époques une diversification de cette population insulaire, et l'ont contrariée à d'autres époques. Puisque nous avons déjà abordé assez largement les conditions géographiques et les circonstances historiques qui constituent l'objet de notre premier chapitre, nous voudrions insister sur un autre aspect, celui des relations entre l'économie et la démographie à l'époque médiévale dans le milieu étudié, soit les îles de l'Empire.

2. La relation entre l'économie médiévale et la démographie en milieu insulaire.

Les tableaux que nous dressons plus loin de la population insulaire du 8^e au 12^e siècle nous amènent à distinguer à l'intérieur de la période étudiée deux grandes phases, l'une de déclin démographique depuis le début ou le milieu du 7^e siècle jusqu'au 9^e-10^e siècle, l'autre de croissance démographique à partir de la fin du 10^e siècle jusqu'à la fin du 12^e.

Cependant il est certain qu'à l'intérieur de la phase de croissance, il y eut des périodes de creux importants et l'on n'atteint jamais un seuil au-delà duquel il n'y aurait plus de crise (27) : dans le

(27) BRAUDEL, *Les Structures du Quotidien* p. 17 ; *La Médit.* I p. 139 : « aucune île n'est assurée de sa vie du lendemain ».

monde insulaire médiéval l'essor démographique ne pouvait franchir un certain seuil, limité qu'il était par les structures économiques. Pendant la période étudiée, les îles byzantines sont avant tout un milieu rural, même si au 12^e siècle quelques-unes d'entre elles connaissent une renaissance de la vie urbaine. Aussi le système économique, faute d'évolution profonde des structures agraires, reste profondément stable.

L'exemple de Chypre est significatif à cet égard. En effet un auteur arabe de la fin du 10^e siècle assure que l'île de Chypre est « vivante et populeuse » et qu'elle est « toute entière faite de villes populeuses » (28). Au contraire, au milieu du 11^e siècle, Psellos suggère que c'est une île peu peuplée (29). Enfin en 1191 Néophyte déclare : « et nous sommes peu nombreux et le peuple étranger s'est multiplié dans notre terre » (30). Pourtant le 12^e siècle a été un siècle de grande croissance économique pour l'île de Chypre, au moins semble-t-il jusqu'en 1170 (31), ce qui permettait à Edrisi d'affirmer qu'en « Chypre il existait nombre de villages et trois villes importantes » (32). Il ne faut pas rejeter ces témoignages malgré leur diversité, ni minimiser les uns au profit d'autres qui seraient alors survalorisés. Il faut au contraire leur accorder la même valeur de témoignage véridique à une époque donnée et alors tenter d'examiner si les situations données par ces témoignages sont invraisemblables. Et pour cela il faut tenir compte de plusieurs facteurs que nous allons essayer d'exposer.

Tout d'abord le facteur de l'insularité aggrave un phénomène brut : ainsi si la population s'accroît nettement dans une île, ce phénomène sera beaucoup plus vite perçu et sera plus sensible que dans une région continentale. L'île étant un milieu fermé, un accroissement démographique entraînera plus vite qu'ailleurs d'abord une certaine richesse, ensuite la détresse dans une économie où la production n'a pu dépasser un certain palier, faute de révolution dans les techniques.

De plus le système économique médiéval est rigide, même s'il s'agit d'une île comme Chypre où les échanges extérieurs peuvent être intenses. Il n'est donc pas étonnant que le grand siècle de prospérité à Chypre, dû à un développement économique sans précédent pendant la période byzantine, corresponde au siècle des plus grandes famines jamais connues dans l'île, celle de 1135 et celle de 1179-1181. En effet certaines périodes, le début puis le milieu du 12^e siècle ont connu un très fort accroissement démographique, révélé par une construction d'églises beaucoup plus importante que dans les périodes précédentes, accroissement auquel contribua largement la masse des réfugiés. La production ayant

(28) AL MUQADDASI pp. 41, 229.

(29) PSELLOS, *Scripta Minora* II p. 185.

(30) *RHC Grecs* I p. 562.

(31) En effet à partir de 1170, l'île de Chypre traverse une crise profonde due aux catastrophes naturelles, ainsi les séismes de 1170 et de 1181 et la peste de 1176.

(32) *Géo d'Edrisi* p. 130.

atteint un palier et les échanges extérieurs ne suffisant pas à combler le déficit de la production par rapport à l'accroissement de la demande, les famines sont alors apparues. Il faut d'ailleurs noter à cet égard que si l'île de Chypre est entrée naturellement, du fait de sa situation, dans le système du grand commerce méditerranéen, les échanges n'étaient pas destinés à assurer la subsistance de sa population. Et c'est là la grande contradiction insulaire : l'île est à la fois un monde ouvert à l'extérieur et un monde terriblement refermé sur lui-même (33). A la suite de la famine, la plupart du temps doublée d'une épidémie, une grande partie de la population disparaît, à la fois par hausse de mortalité et par baisse de natalité. D'autres phénomènes inhérents à l'époque médiévale pour ces régions, et qui frappent encore aujourd'hui une grande partie du monde, peuvent s'ajouter à ce processus économico-démographique. Ainsi Chypre, comme Rhodes étaient soumises périodiquement, comme une partie de l'Afrique d'aujourd'hui, aux nuées de sauterelles qui ravagent les récoltes en quelques heures (34). Dans les Sporades, on nous dit que la nuée de sauterelles qui s'abattit sur l'îlot de Néoi à la fin du 10^e s. laissa la terre vide et provoqua la mort de tout le gros bétail (35). De même une sécheresse pouvait détruire le fragile équilibre entre production et population (36).

Il ne faut donc pas s'étonner des témoignages extrêmement différents et parfois contradictoires : à tel moment telle île était densément peuplée, à tel autre elle était sous peuplée. On peut rarement parler d'équilibre démographique dans les îles à l'époque médiévale.

L'exemple de Chypre nous semble intéressant parce que Chypre est l'île la plus ouverte et la plus développée économiquement : malgré ces facteurs à priori les plus favorables, l'île n'a jamais pu sortir du cycle démographique de « type ancien » parce que c'est un phénomène de structure. Nous voudrions maintenant revenir sur l'insularité et montrer comment cette composante aggrave ce phénomène.

Il est probable que les chiffres de la population crétoise sous l'Arabocratie aient été fort proches de ce qu'ils sont aux 11^e-12^e siècles. Il faut certes tenir compte du déficit dû au massacre de la population arabe au lendemain de la reconquête byzantine. Ce déficit semble cependant avoir été comblé par un fort accroissement démographique de la population byzantine. Nous avons vu aussi que la Crète fait partie des îles qui, après une première phase de récession liée en grande partie à l'occupation arabe, n'ont pas subi

(33) BRAUDEL, *La Médit.* I pp. 137-139.

(34) DAPPER, *Description* p. 44 ; voir aussi Colonel ROTTIERS, *Monuments de Rhodes*, Bruxelles 1878 pp. 32-33. Ces nuées de sauterelles sont apportées par le vent du Sud et forment un nuage noir. C'était un des plus grands fléaux qui touchaient les îles à époque médiévale.

(35) *Vie d'Athanase*, *Vie A* p. 90.

(36) Voir le témoignage de Néophyte pour la famine de 1179-1181 : en ce temps pas une pluie n'est tombée, cf. TSIKNOPOULOS, *Kypriaka* p. 140.

ensuite le déclin économique et démographique de nombre d'îles de l'Egée au 10^e siècle, dans la mesure où l'installation durable des Arabes donnait la sécurité et stimulait l'économie. De plus on pourrait penser que le développement général constaté du 10^e au 12^e siècle aurait accru la population totale de l'île, surtout à partir du moment où la Crète, comme Chypre, devenait à partir du 11^e siècle une place stratégique dans l'économie méditerranéenne. Nous constatons en effet que la Crète, après une courte crise démographique due à la reconquête, a connu, en partie grâce au repeuplement forcé de l'île, une phase d'expansion démographique dont on a le témoignage direct à la fin du 10^es. et au début du 11^e. C'est à cette époque que l'occupation du sol étant extrêmement dense, on entreprit (tel Jean Xénos) de défricher certaines forêts pour les transformer en terres arables (37). Il semble donc qu'à cette époque les terres crétoises déjà exploitées sont « suroccupées » par rapport aux possibilités de production. D'autre part quand Jean Xénos se trouve au lieu-dit Melikos (38), il est mentionné que ce lieu est sec, mais que la région est malgré cela habitée et cultivée et d'ailleurs Jean Xénos n'hésite pas à s'y établir. Or on constate que la zone de défrichage située au Sud de la Messarea est assez distante du lieu-dit Melikos qui se trouve près d'Argyroupolis. Ainsi il semblerait qu'à la fin du 10^e siècle et au début du 11^e, à la suite d'une croissance démographique importante, la demande ait dépassé les capacités de production. Alors les habitants de l'île ont cherché à développer ces capacités en gagnant à la culture des régions qui n'étaient pas exploitées, soit des zones de forêt, soit des zones difficiles à exploiter parce qu'arides. Nous ne savons pas si au cours du 11^e et du 12^e siècle ces conquêtes de terres nouvelles ont suffi à assurer la subsistance d'une population en essor, ou si au contraire, une fois l'ensemble de ces possibilités épuisées, il y eut une crise démographique. De toute façon même si l'essor démographique est attesté, il ne pouvait cependant y avoir une croissance indéfinie de la production dans un terroir limité avec des techniques agricoles immobiles. L'île est en effet un monde clos où les possibilités de conquêtes de terres nouvelles ne sont pas indéfinies, et où la relation entre l'étendue de la terre arable et le chiffre de la population est plus rigide que sur le continent. Le chiffre de population du 11^e-12^e siècles ne pouvait pas être très éloigné de celui des 8^e-10^e s. La population crétoise est peut-être passée de 40 000 à 60 000 habitants ou de 60 000 à 80 000 habitants, ce qui relativement est important, mais qui en soi est insignifiant et ne change pas réellement l'importance de l'île par rapport à d'autres régions.

Ainsi dans une tendance globale de croissance démographique

(37) *Testament de Xénos* pp. 57-58 : il est allé jusqu'à la montagne tòn Lithinôn du dit tou Raxou. Et là, il trouva une grande forêt impénétrable... Jean Xénos se mit alors à défricher la forêt...

(38) *Ibid.* p. 58 : au lieu dit tou Melikos, il monta en haut de la Basse Montagne ... là où l'on ne trouve ni bois, ni herbe verte, mais où le lieu est toujours sec...

qui, nous l'avons vu, caractérise l'ensemble du monde insulaire à partir de la fin du 10^e siècle, la relation entre l'économie médiévale et la démographie empêche un véritable « décollage » sans compter évidemment l'impuissance totale devant tous les types de fléaux.

D'autre part les renversements de tendances peuvent être brutaux. Ainsi pour l'île de Mitylène au 9^e siècle, après les deux famines de 810 et de 842 (39), la misère fut telle que l'impératrice Théodora renonça à lever les impôts sur l'île pendant deux ans (40) et fit une chorégie importante en faveur de l'île (41). Mais c'est entre 850 et 860 qu'eut lieu la promotion de Mitylène au rang de métropole (42). Or nous savons qu'il y a souvent coïncidence entre ce type de promotion et une augmentation sensible de la population. Il apparaît donc qu'à l'intérieur d'un nombre réduit d'années, soit une génération, le nombre de la population pouvait varier de manière brutale. C'est ce qui dut se produire à Mitylène dans la première moitié du 9^e siècle. Nous pouvons également alléguer les raids arabes qui ont pu avoir une incidence directe sur la famine de 842. C'est en effet à cette époque qu'est mentionné un raid des Arabes de Crète (43). Nous voyons qu'il faut faire intervenir une autre donnée, celle du milieu insulaire concerné. Chaque milieu insulaire est original et il est alors évident que l'évolution d'un complexe économique et démographique est différente dans chaque île. Jamais les raids arabes n'ont pu contraindre la population de l'île de Mitylène à désertier l'ensemble de l'île, car l'île a un potentiel économique qui est fixateur de peuplement. Tout autre est le sort de l'île de Paros par exemple qui, à la suite du raid arabe de 840 resta déserte jusqu'au début du 10^e siècle. Paros avait, comparativement à Mitylène ou à Naxos, un potentiel économique réduit, sans compter que les possibilités de défense de l'île et de refuge de la population menacée étaient à peu près nulles.

Dans la même optique on peut examiner l'essor certain de Naxos aux 9^e-10^e siècles. A cette époque en effet ont été fondées la plupart des églises byzantines de la période étudiée : ainsi les églises dites « iconoclastes » d'Hg. Kyriaki et d'Hg. Artémios à Saggri, de la Nativité à Kaloritza, d'Hg. Mamas à Katô Potamia et enfin de la Prôthronos à Chalki (44). Si l'on considère les circonstances historiques, c'est la période de l'Arabocratie. Nous voyons ici que l'Arabocratie a eu un impact favorable à l'essor de l'île. D'ailleurs Naxos paie l'impôt (45) et il se peut que, de ce fait, elle soit comprise comme la Crète, comme Chypre, dans une zone de sécurité. Ainsi on constate que Naxos connaît une phase de dynamis-

(39) Réf. dans Chronologie.

(40) *Actes de David, Sym et Georges* p. 251 : καὶ παραχρῆμα τὸν γενικῶν καλέσσατο λογοθέτην βασιλικοῖς ἐπισημανθῆναι γράμμασι διετάξατο μηκέτι τῇ Λέσβῳ δημοσίων ἀπαίτησιν γίνεσθαι μέχρις ἂν ὁ πατὴρ οὗτος Γεώργιος ἀρχιερατεύων ἐν τοῖς ζῶσι διατελοίη.

(41) *Ibid.* p. 251.

(42) LAURENT, *Corpus* V1 p. 573.

(43) Réf. dans Chronologie.

(44) Voir ch. 3 sv Naxos.

(45) Réf. dans Chronologie.

me économique et très vraisemblablement démographique dont témoigne l'importance de la construction monumentale. Il faut donc prendre en considération le « milieu » insulaire profondément original pour chaque île. Il est probable qu'à Naxos les conditions économiques et démographiques étaient favorables à la prospérité. On pourrait d'ailleurs se demander, en considérant les exemples de Mitylène et de Naxos, si la phase d'essor économique et démographique que nous situons dans l'ensemble à partir de la fin du 10^e siècle, n'a pas commencé beaucoup plus tôt pour une partie des îles (46). En fait il est difficile de savoir s'il s'agit d'une phase d'expansion réduite dans un contexte de dépression générale, ou s'il s'agit du début de la grande phase d'essor continu qui se poursuivra au moins jusqu'au milieu du 12^e siècle. Il semblerait en effet que certaines îles aient connu un essor démographique bien avant la fin du 10^e siècle, tandis que d'autres îles ne connurent pas cette reprise avant l'extrême fin du 10^e siècle ou même la première moitié du 11^e. Il se peut d'ailleurs, de manière plus générale, qu'il y ait eu un décalage chronologique dans les mouvements démographiques des îles. Certaines îles comme les Cyclades ont pu être bien peuplées jusqu'au début du 9^e siècle — si l'on rappelle qu'elles furent un réservoir de population pour Constantinople en 746 — et être désertées au cours des 9^e-10^e siècles. D'autres, comme certaines îles micrasiatiques ou nord-égéennes, furent au contraire atteintes dès le 7^e siècle et connurent un repeuplement au 9^e siècle (ainsi Mitylène) ou au 10^e siècle, si ce n'est au 11^e (ainsi les îles nord-égéennes).

Nous nous proposons alors d'analyser plus en détail les différents états de la population insulaire pendant les deux grandes périodes : 8^e-10^e s. et 11^e-12^e s.

3) Tableaux de la population insulaire entre le 8^e et le 12^e siècle.

TABLEAU DE LA POPULATION INSULAIRE DU 8^e AU 10^e SIÈCLE.

On constate par l'étude de l'ensemble des témoignages concernant les îles byzantines qu'il se produit une rupture dans l'évolution économique et démographique que l'on peut dater du début ou de la seconde moitié du 7^e siècle selon les cas.

Nous n'avons trace d'aucun monument dans les îles pendant la période comprise entre la fin du 7^e siècle et le début du 9^e. Ce dénuement englobe également les monnaies. On a constaté lors des fouilles monétaires de tel ou tel site insulaire que l'ensemble des séries monétaires s'arrêtent entre le milieu du 7^e siècle et le début du 9^e. Nous pouvons justement grâce aux monnaies byzantines trouvées dans quelques îles bien distinctes mettre en relief ce phé-

(46) Voir ci-dessous.

nomène. On peut ainsi constater ce hiatus à Thasos, du règne de Phokas à celui de Tzimiskès (47), à Rhodes de 655-656 à Théophile (829-842) (48), à Mitylène du règne d'Héraclius à celui de Michel II (49), à Samos du milieu du 7^e siècle (50) au milieu du 9^e siècle (51).

Ainsi l'ensemble des témoignages, absence de monuments, interruption des séries monétaires pourraient concorder à témoigner d'une décadence économique et d'un reflux démographique du 7^e au 9^e siècle. Si nous comparons ce phénomène insulaire avec ce que nous savons par ailleurs d'autres régions de l'Empire, nous constatons qu'il coïncide avec la décadence de l'ensemble des villes de l'Empire pendant la même période. Cette constatation a permis d'émettre l'hypothèse d'une décadence générale de la civilisation urbaine et d'une ruralisation de l'ensemble de l'Empire, les grandes villes hiérarchisées, à fonctions multiples de l'époque paléochrétienne, devenant des bourgades agraires (52). Cette comparaison est d'autant mieux fondée que l'île à l'époque paléochrétienne avait une structure urbaine très développée dont témoignent le nombre des basiliques (53) et la liste impressionnante des villes dans les îles de Crète et de Chypre, donnée dans le *Synecdemos* de Hieroclès. De même l'étude de l'île de Thasos à l'époque paléochrétienne révèle une économie de type urbain, fondée sur un réseau d'échanges extrêmement développé, et une importante urbanisation (54). La décadence de la civilisation urbaine paléochrétienne intègre donc l'ensemble du monde insulaire. On peut supposer qu'elle s'accompagne d'un reflux démographique.

Les chroniqueurs byzantins ont perçu la crise économique et démographique insulaire et ils ont invoqué l'arabocratie. Ils lient tous en effet le phénomène de désertification des îles avec la conquête arabe, en particulier à partir du moment où les Arabes furent établis en Crète, c'est-à-dire à partir de 827. Ainsi Phokas accuse les Arabes de Crète d'être responsables du fait, dit-il, qu'en 961 les îles sont pour la plupart désertes (55). Il est certain que les Arabes ont contribué pour une large part à cette dépression démographique, et non seulement les Arabes, mais aussi les Slaves en certaines îles (56). Aux raids arabes et sklavènes dans les îles au cours du 7^e siècle correspondit exactement l'enfouissement des différents trésors, ainsi à Thasos, Mitylène, Rhodes et Samos (57).

(47) *BCH* 1947-8 p. 392 ; *BCH* 74, 1950 p. 292.

(48) E. KOLLIAS, *AD* 25, 1970 (1973), B'2 pp. 518-528.

(49) M. PARASKEUAIDÈ, *DELM* 5, 1965, pp. 198-218.

(50) *BCH* 98 (1974) pp. 697-703.

(51) Ch. 3 sv Samos-Pythagorion.

(52) A.P. KAZDAN, *Sovietskaja Archeologie* 21 1954, pp. 164-188.

(53) D.A. ZAKYTHINOS, La Grande Brèche dans la Tradition Historique de l'Hellénisme du 7^e au 9^e s., *Mélanges A.K. Orlandos* III, Athènes 1966, p. 306.

(54) SODINI, *Thasos* pp. 529-530.

(55) Léon le DIACRE p. 12 : ἡ γὰρ οὐκ ἀνοίκητος μὲν ἢ παράλιος πᾶσα σχεδὸν ἐκ τῆς τούτων ἀπαγωγῆς : οὐκ ἔρημοι δὲ τῶν νήσων αἱ πλείους τῇ τούτων καταδρομῇ.

(56) Voir ci-dessus.

(57) SODINI, *Thasos* p. 535.

A partir du milieu du 7^e siècle il n'y a plus d'indice de peuplement dans les îles jusqu'au début du 9^e siècle, ou au pire, jusqu'à la fin du 10^e siècle. Arabocratie et poussée slave ont largement contribué à la rupture d'un certain équilibre qui avait amené prospérité et croissance. Cet équilibre était fondé sur une économie maritime où les échanges entre les îles et avec le continent étaient actifs. Il était également fondé sur une civilisation urbaine qui en certains cas fut brutalement interrompue : à Samos, lors du raid arabe de 665-666 les habitants se sont réfugiés dans l'Eupalinon, abandonnant villes et villages ; en Crète, lors de la conquête arabe, toutes les villes furent détruites sauf une ou deux (58).

Mais si l'impact de l'arabocratie et de l'invasion slave a été déterminant pour les îles, il est vraisemblable que cette influence s'exerçait plus largement que dans le cadre de « raids » arabes ou sklavènes. D'une part il faudrait peut-être remettre en question les idées couramment répandues : ainsi des indices révéleraient que la localisation de l'habitat en Crète se modifie dès le 6^e siècle, transformation qui impliquerait un bouleversement économique avant même l'arrivée des Arabes en Mer Egée. D'autre part nous verrons que la civilisation insulaire mésobyzantine n'a rien à voir avec la civilisation paléochrétienne. Or raids et occupations temporaires à eux seuls ne peuvent expliquer une telle transformation. D'ailleurs une grande partie du monde insulaire manifeste une reprise de la croissance dès le début du 9^e siècle, donc en pleine arabocratie. Crise démographique et crise économique dans les îles ont été accélérées par les incursions arabes et par les infiltrations slaves. Mais ces crises s'intègrent à une crise plus générale qui ne peut s'expliquer que par une inadaptation d'un certain type de structures, celles de l'Antiquité tardive, à une situation nouvelle due avant tout à la rupture des réseaux anciens. Le grand commerce méditerranéen a été brisé en particulier par l'irruption des Arabes en Egée, par la perte pour l'Empire des deux grandes provinces de Syrie et d'Egypte et par les invasions des Barbares en Occident. Mais cette crise de structures est également une crise de dépopulation, et l'on peut se demander jusqu'à quel point les îles n'ont pas été atteintes par une baisse démographique avant même l'arrivée des Slaves ou des Arabes. Il est tentant en effet de rapprocher l'évolution démographique du monde égéen et ionien de l'évolution démographique de la Grèce, pays qui à l'époque des invasions slaves était « à demi dépeuplé, aboutissement d'un processus démographique dont l'origine remontait haut dans le temps » (59). Quelques détails relevés ci et là vont dans le sens de cette hypothèse. Nous les noterons au fil de notre étude.

(58) Réf. dans *Chronologie*.

(59) LEMERLE, *Histoire de la Péninsule Balk.* pp. 402-403.

Les îles qui manifestent une reprise démographique dès 820-830 : Mitylène, Rhodes, Samos, Naxos, Leukas.

Une partie du monde insulaire témoigne d'une reprise de la croissance démographique dès 820-830, c'est-à-dire au moment où les Arabes s'établissent en Crète.

Les témoignages monétaires pour les îles de Mitylène, Rhodes et Samos sont formels : c'est du règne de Michel II ou de Théophile que datent les premières monnaies après la rupture de la seconde moitié du 7^e siècle (60).

Les témoignages monumentaux sont tout aussi significatifs : à Samos une inscription témoigne que la première phase de construction du kastron date de Théophile (61), à Lindos dans l'île de Rhodes l'église Hg. Georgios Chostos date de l'iconoclasme (62), à Naxos le nombre des églises datant du 9^e siècle est impressionnant (63).

D'autres témoignages concordent : ainsi en 842 à Mitylène « une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants » vont dans le port de Mitylène accueillir les bateaux où se trouvent Georges, qui vient d'être désigné archevêque de l'île, et Syméon (64). On pourrait certes penser que l'hagiographe a amplifié la réalité. Cependant il faut rappeler également que c'est entre 850 et 860 que Mitylène acquit le rang de métropole, ce qui est une preuve de plus que la population de l'île s'était accrue de façon importante (65). Et Mitylène d'après la description de 842 semble être une ville pourvue de nombreuses églises (66). Tout cela témoigne d'une densité de population importante, d'une reprise de la vie urbaine. Les deux grandes famines de 810 et de 842 témoignent également d'une importante population. S'il y eut famine, telle qu'elle a été mentionnée par les auteurs de l'époque, quelle qu'en fût la raison, même un cataclysme, cela prouve que l'île était bien peuplée.

Ce n'est peut-être pas un hasard si l'on constate en même temps que certaines de ces îles sont les sièges du thème auquel elles appartiennent ou au moins des « chefs-lieux » importants : ainsi l'île de Samos fut pendant un temps capitale du thème des « ploizômenoi » (8^e-9^e s.), avant d'être intégrée au grand thème qui porte son nom et dont elle fut peut-être la capitale (67). En 843 on peut noter également que le stratège de la Mer Egée est en fonction

(60) Pour les îles de Mitylène et Rhodes, voir ci-dessus. Pour Samos, voir les monnaies trouvées dans le Kastro Tigani : *Samos XIV* pp. 5-7, 186-189.

(61) *Samos XIV* pp. 5-7, 186-189 ; SCHNEIDER, *AM* 54, 1929 p. 139, n° 12. Voir aussi ch. 3.

(62) Ch. 3 sv Rhodes-Lindos.

(63) *Ibid.* sv Naxos.

(64) *Actes de David, Sym et Georges* p. 252.

(65) Voir ci-dessus.

(66) Ch. 3 sv Mitylène.

(67) Ch. 4 p. 304, 312 sq.

dans l'île de Mitylène où il participe à l'intronisation de l'archevêque Georges (68).

La reprise du 9^e siècle est plus tardive en Eubée, mais on en a des indices manifestes : de 869 date la première mention de l'évêque d'Euripos (Chalcis) (69), ce qui suppose qu'il y a désormais une ville en ce lieu. Au début du 10^e siècle la mention de l'évêque d'Euripos comme prôtothronos de l'archevêché d'Hellade (70) témoigne que la ville est devenue importante. La route de Chalcis à Erétrie date de cette époque. A Samos également la fin du 9^e siècle, et notamment le règne de Léon VI, coïncide avec une nouvelle phase de croissance : on a retrouvé 15 monnaies du règne de Léon VI (71). C'est à la fin du 9^e siècle également que semble se situer une reprise à Skyros et à Leukas (72).

Or le 9^e siècle n'a pas été un siècle de paix et de sécurité pour l'ensemble de ces îles : les raids arabes se sont multipliés ; en 880 la flotte d'Esman, émir de Tarse, assiège le kastron Euripou ; en 892-3 les Arabes prennent le kastron de Samos (73).

Les îles qui ne manifestent pas de reprise démographique avant la fin du 10^e siècle : Chios, Thasos, Lemnos, Corfou, Paros, Andros, Egine, Salamine, les petites îles micrasiatiques, les Sporades.

Excepté Chios qui est un cas original dans l'ensemble des grandes îles micrasiatiques, il s'agit essentiellement des Cyclades (mise à part Naxos) et des petites îles du Nord de l'Egée ou du golfe Saronique. C'est donc un ensemble géographique distinct du précédent. On remarque également qu'excepté les îles de Chios et de Corfou, il s'agit d'îles spatialement réduites.

Pour la population de l'île de Chios, nous n'avons aucun témoignage ni écrit ni monumental du 7^e au 11^e siècle, si ce n'est l'église Hg. Théodôroi à Phana (74) construite sans doute vers le 7^e-8^e siècle, et abandonnée vers le 9^e siècle à cause des fréquentes incursions arabes dans le Sud de l'île. Ce n'est qu'à la fin du 10^e siècle et au cours du 11^e siècle que les indices d'une reprise économique et démographique se manifestent : construction du kastron de Chios et d'églises à l'intérieur de ce kastron à la fin du 10^e siècle

(68) *Actes de David, Sym et Georges* p. 253.

(69) MANSI XIV p. 144.

(70) Voir ch. 4 p. 344.

(71) Ch. 3 sv Samos-Pythagorion.

(72) Fondation de l'église Episkopi à Skyros en 895, voir ch. 3 sv Skyros ; Leukas est mentionnée pour la première fois comme archevêché autocéphale sous Léon VI, cf. LAURENT, *Corpus* VI p. 658. En 840 l'île est habitée et on constate même que l'élite de la société byzantine ne répugne pas à y habiter : *Vie d'Anne de Leukade* p. 486 = G. DA COSTA-LOUILLET, *Byz* 31, 1961, pp. 315-316.

(73) Réf. dans Chronologie.

(74) Ch. 3 sv Chios-Phana.

(75), reprise de la circulation monétaire sous les Comnènes après un vide complet depuis le règne d'Héraclius (76). Est-ce dire que l'île fut totalement dépeuplée pendant ces trois siècles ? Les témoignages sur l'administration de Chios prouvent le contraire (77). Mais il est certain que le phénomène de dépopulation et de récession marque toute la période du 7^e siècle à la fin du 10^e siècle, sans que nous sachions pourquoi la reprise a été si tardive. Toutefois il faut tenir compte du milieu insulaire considéré : le fait que le Sud de l'île est la seule région propre à l'agriculture et est en même temps ouvert aux incursions ennemies a pu être un obstacle à la reprise de l'essor démographique de l'île.

Pour les Cyclades, les îles du Nord de l'Egée et les îles du Golfe Saronique, l'hypothèse d'un milieu insulaire défavorable est à retenir. Défavorable en ce sens que ces îles sont petites, que les possibilités de refuge à l'intérieur sont réduites ou inexistantes, et qu'enfin la micro-insularité paraît être un facteur défavorable. L'ensemble de ces îles furent désertées jusqu'à la fin du 10^e siècle à cause des incursions arabes. Pour ces îles il semble en effet que l'impact de l'arabocratie ait été très lourd : en 830 Egine est prise par les Arabes et elle reste déserte jusqu'au début du 10^e siècle (78). A la fin du 10^e s., Salamine est, semble-t-il, déserte ou presque (79), quoique les fouilles laissent supposer la continuité d'un habitat à Salamis (80). En 910 Paros est déserte (81). La micro-insularité est en effet un obstacle à la reconstitution rapide du potentiel économique. Notons le cas particulier d'Egine (82) (qui fut peuplée de la fin du 6^e s. au début du 9^e s.) distinct des autres îles mentionnées où aucun monument ni aucune monnaie ne témoigne d'un habitat quelconque après la fin du 7^e ou le premier tiers du 8^e siècle.

Pour Corfou, île relativement grande, nous n'avons aucun témoignage sur la population jusqu'en 940 où une sécheresse est mentionnée (83), témoignant que l'île devait avoir un assez grand nombre d'habitants, ou jusqu'en 956, date à laquelle une classe de notables de l'île s'opposa au représentant impérial (84). Enfin en 968 l'île est la résidence du stratège de la circonscription (85). Toutes ces différentes mentions concernant l'île vers le milieu du 10^e siècle témoignent d'un dynamisme qui dut s'amorcer au début du siècle, si ce n'est antérieurement. Mais il n'y a aucune trace monumentale dans l'île avant le 11^e siècle. Il semble donc que pour

(75) *Ibid.* sv Chios.

(76) *Ibid.*

(77) Ch. 4, p. 300, 311 sq.

(78) Réf dans Chronologie.

(79) *Vie de Nikôn* pp. 154-155.

(80) Ch. 3 sv Salamine.

(81) Réf. dans Chronologie.

(82) Ch. 3 sv Egine.

(83) DA COSTA-LOUILLET, *Saints : Byz* 31, 1961 p. 328.

(84) DÖLGER, *Reg* n° 716.

(85) LIUTPRAND p. 36.

Corfou, grande île dont le milieu est extrêmement favorable à l'établissement humain, la reprise de la croissance a été postérieure d'un siècle à peu près à celle des grandes îles micrasiatiques. De toute façon, s'il y eut baisse démographique aux 8^e-10^e siècles, aucun témoignage ne permet de supposer que l'île fut un temps désertée, bien au contraire ; il faut remarquer en effet que dès le milieu du 8^e siècle, l'île était associée à des opérations militaires de grande envergure (86).

Ainsi l'analyse de cet ensemble insulaire permet de distinguer deux cas :

— celui des îles grandes ou moyennes dont le milieu est favorable à l'établissement humain, en ce sens qu'il est différencié et offre des possibilités de repli et de refuge multiples. On n'a pas d'indice de remontée démographique dans ces îles avant le milieu ou la fin du 10^e siècle, mais elles ne furent jamais totalement désertées, comme en témoignent leur rôle militaire et leur statut administratif (par exemple Corfou et Chios).

— celui des îles petites ou infimes, n'offrant guère de refuge ni de ressources. Ces îles continuellement pillées à l'époque de l'Arabocratie furent désertées (type Egine, Salamine, Paros). Leur reprise économique et démographique ne s'est faite qu'au 11^e siècle.

Certaines îles apparemment peu touchées par l'Arabocratie se dépeuplèrent pourtant, puis se désertifièrent et ne manifestèrent aucun signe de repeuplement important avant le 12^e siècle (type Thasos, Samothrace). Cette décadence s'explique sans doute au départ par les raids des Sklavèniens, mais ensuite il semble que le milieu insulaire n'ait pas fourni le potentiel nécessaire à une reprise économique et démographique. D'autre part ces îles certainement souffrirent de la rupture des réseaux de type antique ou paléochrétien (Thasos en particulier (87)). A la fin du 10^e siècle, l'exemple de l'îlot de Gymnopélagision, acheté à l'État en tant que terre klastmatique, est caractéristique de cette partie du monde insulaire proprement désertée (88).

Le cas particulier des îles de Crète et Chypre.

Les îles de Crète et de Chypre sont un cas particulier dans la mesure où l'occupation arabe a provoqué une baisse de la population byzantine et un apport de population arabe qui masque le phénomène de dépopulation. En ce qui concerne Chypre les déportations massives de la population byzantine à la fin du 7^e siècle, puis le repeuplement à partir de communautés chypriotes venues de l'ensemble de l'Empire au début du 8^e siècle ont dû donner à la démographie de cette île des à-coups successifs et violents.

(86) Voir ch. 4 p. 309.

(87) SODINI, *Thasos* p. 524.

(88) *Actes de Lavra* n° 10.

Il semblerait donc que dans ces îles la phase de dépopulation, qui a dû être à son maximum à la fin du 7^e siècle et au début du 8^e siècle à Chypre, et au début du 9^e siècle en Crète, ait été arrêtée par des apports massifs byzantins dans l'une et camouflée par les apports arabes dans l'autre. Il n'est donc pas surprenant que le chiffre de la population de la Crète que nous évaluons entre 60 000 et 100 000 habitants au début du 13^e siècle ait été comparable à celui de la Crète sous l'Arabocratie, à ceci près que la population byzantine de la Crète aux 9^e-10^e siècles est inférieure à celle du début du 13^e s. On pourrait d'ailleurs en dire autant de Chypre, quoique cette île au 12^e siècle ait dû avoir un chiffre de population exceptionnellement élevé.

De l'époque obscure et arabe très peu de témoignages monumentaux ou toponymiques nous sont parvenus. Mentionnons l'église Panaghia à Axos datée du 8^e siècle, le chœur de Kydônia au début du 9^e, la basilique Hg. Iôannis à Lentas du 9^e s., et surtout la ville fortifiée de Chandax dans l'île de Crète. Citons pour Chypre les villes de Kônstantia et de Kition en 787, l'église de Kanakaria à Karpasia du 9^e siècle, Kythraia avant 911, date à laquelle cette ville a été détruite, Némésos au milieu du 10^e siècle, Soloi en 787 (89).

Ces maigres mentions de monuments, de villes et de villages pendant plusieurs siècles posent évidemment un problème. Comment concilier avec un si petit nombre de monuments de cette époque le témoignage d'une géographe arabe de 980 qui décrit les îles de Crète et de Chypre comme « vivantes et populeuses » (90) et celui d'Attaliatè qui voit la Crète du 10^e siècle comme « une île très peuplée » (91) ? Sans doute la dépopulation a été en partie masquée par l'apport de la population arabe, mais il est certain que le reflux de la population byzantine a duré assez longtemps. Il est difficile de donner une date à la reprise de la croissance démographique, mais les témoignages arabes et byzantins de la fin du 10^e siècle concordent pour étayer l'hypothèse d'une reprise au 10^e siècle. Au moment de la reconquête byzantine il y avait de nombreux « kastro » dans l'île, et au tout début du 11^e siècle, alors que les Arabes avaient été massacrés ou expulsés, il y eut une croissance démographique telle que même le départ des Arabes ne compensa pas cette croissance : ainsi on partit à la conquête de terres nouvelles et le nombre de villages que rencontra Jean Xénos au cours de son saint périple est impressionnant (92).

En ce qui concerne Chypre, nous savons simplement que l'île en 980 était comme la Crète « vivante et populeuse » (93). Chypre

(89) Ch. 3 sv Chypre. Pour les villes de Konstantia et de Kition en 787, voir MANSI 13 p. 77.

(90) AL MUQADDASI p. 41.

(91) ATTALIATÈ p. 226.

(92) Voir ci-dessus n. 38. Pour les nombreux kastro qui existaient en Crète lors de la reconquête byzantine, voir ch. 1 p. 89.

(93) Réf. n. 90.

est un cas particulier à cause des transferts successifs de population. L'île a peut être moins souffert que la Crète de la baisse démographique aux 8^e-9^e siècles. Rappelons qu'en 787 certaines villes paléochrétiennes sont encore mentionnées. Les transformations économiques se firent aussi plus progressivement d'autant que l'île bénéficiait d'un statut politique favorable. Cependant Chypre n'échappa pas non plus aux bouleversements profonds qui marquent le passage de l'époque paléochrétienne à l'époque mésobyzantine.

En conclusion, on constate que la dépopulation de l'ensemble des îles de l'Empire s'est manifestée au cours du 7^e s. Elle a coïncidé avec la crise de la civilisation urbaine qui était celle du monde insulaire à l'époque paléochrétienne. Cette crise fut antérieure à l'établissement des Arabes de Crète, mais elle fut aggravée de ce fait. Cette crise démographique correspondit à une crise de structures.

On note au début du 9^e siècle dans certaines îles un essor démographique tandis que pour une autre partie du monde insulaire il faut attendre la fin du 10^e siècle pour noter quelques signes de vitalité. Si l'on considère la répartition des îles qui reprirent dès le début du 9^e siècle la courbe de leur croissance démographique et de celles au contraire qui durent attendre la fin du 10^e siècle, on constate d'abord que le premier groupe rassemble les îles qui n'ont pas trop souffert ni de l'occupation slave des 7^e-8^e siècles, ni de l'occupation arabe des 9^e-10^e siècles, si l'on excepte l'Eubée, Mitylène et Naxos. Au contraire le reste des îles a connu parfois successivement les deux types d'occupation. En second lieu on note que le premier groupe est plutôt constitué d'îles spatialement importantes et dont le milieu est favorable au développement économique. Au contraire dans le second groupe entrent des îles petites et peu propices à la mise en valeur agricole. L'ensemble de ces phénomènes (raids slaves et arabes, superficie et ressources des îles) explique sûrement la chronologie de la reprise de l'essor démographique : les îles en essor démographique dès le début du 9^e siècle n'ont jamais été désertées et ont toujours conservé leur potentiel économique. Les autres îles ont été désertées, la terre a été abandonnée. Les apports slaves et arabes n'ont pu compenser la dépopulation ; et l'arrivée de ces étrangers a au contraire accéléré la fuite des habitants hors de leur île.

Il faut mettre à part les îles de Crète et de Chypre qui pendant cette période furent détachées de l'Empire. Il semble cependant qu'après une évolution très comparable à celle des autres îles, leur reprise se soit amorcée au cours du 10^e s. A la fin du 10^e siècle, lorsque ces îles font à nouveau partie de l'Empire, on constate qu'elles présentent les mêmes structures que le reste des îles et qu'elles aussi ont donc rompu avec celles de la civilisation paléochrétienne. A cette époque en tout cas Crète et Chypre sont bien peuplées. L'occupation arabe n'a peut-être pas été ici tellement défavorable. Rappelons ces mots de Al Muqaddasi en 980 : « Le total des îles de cette mer est cent-soixante-deux dont la prospérité

a cessé avec les incursions et les dévastations des Musulmans, sauf pour trois d'entre elles qui sont fort grandes : Chypre... la Crète... et la Sicile » (94).

Telles sont les données concernant la population insulaire. Elles sont fondées surtout sur des témoignages archéologiques. Nous aurons l'occasion de voir plus loin jusqu'à quel point les informations de type administratif comme les mentions d'évêques en fonction à telle ou telle date, modifieront ou confirmeront ce tableau (95).

TABLEAU DE LA POPULATION INSULAIRE AUX 11^e-12^e SIECLES.

Nous avons vu que même pour cette époque où les sources sont beaucoup plus nombreuses que pour l'époque antérieure, nous n'avons cependant aucune donnée chiffrée, Il s'agit donc là encore d'une étude qualitative.

D'autre part les sources concernant le 12^e siècle sont beaucoup plus nombreuses que celles concernant le 11^e siècle. A cela il y a deux raisons. La première est que les récits des voyageurs ou encore les tableaux de la population dressés par les géographes arabes datent du 12^e siècle. Or ces sources constituent notre information essentielle sur la démographie insulaire de la période considérée. La seconde raison est que nous avons beaucoup plus de monuments insulaires datant du 12^e siècle que du 11^e. Ce facteur n'est pas fortuit : il dénote que la civilisation insulaire entre alors dans une nouvelle phase monumentale qui, sans être comparable à celle de l'époque paléochrétienne, se distingue des siècles antérieurs (8^e-11^e siècles) et doit témoigner d'un essor démographique et économique sans précédent depuis plusieurs siècles.

De la fin du 10^e siècle, correspondant à la sécurité liée à l'expulsion des Arabes de Crète et de Chypre, date la reprise des séries monétaires dans certaines îles, après une interruption de plus de deux siècles, ainsi à Thasos, à Chios, en Crète (Hagies Paraskies, Metropolis) (96). De la même époque date un accroissement global de la masse monétaire dans les autres îles, comme à Rhodes ou à Mitylène (97). C'est à la fin du 10^e siècle ou au début du 11^e également que certaines îles, en raison de leur importance démographique accrue, devinrent sièges de nouveaux évêchés : l'administration enregistre alors de nouveaux sièges à Ikaria, Astypalea, Nisyros (98), îles pratiquement inconnues des sources jusqu'à cette date. Au milieu du 11^e siècle, l'île de Corfou est promue au rang de métropole

(94) AL MUQADDASI pp. 41-42.

(95) Ch. 4 p. 345 sq.

(96) Ch. 3 sv Thasos, Chios, Crète.

(97) *Ibid.* sv Rhodes, Mitylène.

(98) Ch. 4 p. 349.

(99). Ces fondations d'évêchés et ces promotions au rang de métropoles témoignent d'un essor démographique des îles. Les monuments sont moins nombreux au 11^e siècle qu'au 12^e, mais la construction de la Nea Monè à Chios, ou de l'église des Saints Jason et Sôsipatre à Corfou, alors que dans ces deux îles on ne trouve aucun témoignage monumental depuis le 8^e siècle, prouve leur essor démographique et économique. Nous n'avons guère de témoignage direct pour le 11^e siècle, si ce n'est pour l'île de Kôs dont on nous dit qu'elle était alors extrêmement peuplée (100), ce qui est corroboré par les témoignages de Christodule : en 1079 il quitte l'Asie et toute l'Ionie (101), et se réfugie à Kôs accompagné de ses disciples. Ils ne tardent pas à avoir des difficultés avec les habitants de l'île (102), précisément du fait de leur installation. Ainsi dans la colline de Pèli, située au centre de l'île, la population était assez dense à la fin du 11^e siècle pour disputer aux moines la moindre parcelle de terre. De même l'île de Léros, qui était d'ailleurs siège épiscopal de l'éparchie de Rhodes, devait être assez bien peuplée, si l'on considère là encore pour la fin du 11^e siècle les différents entre les moines de Christodule et les parèques au sujet d'une terre de pâture du proasteion Parthénion (103). De toute façon pour l'île de Léros à la fin du 11^e siècle, on connaît deux kasta qui étaient à la fois points de défense et lieux de refuge pour la population de l'île (104). La fin du 11^e siècle est marquée pour l'ensemble des îles par des promotions ecclésiastiques : ainsi Mitylène devient métropole et les îles de Paros et Naxos sont détachées de la métropole de Rhodes pour former la métropole de Paronaxia en 1083 (105). C'est à cette époque également que certaines îles Cyclades furent promues au rang d'évêchés, ainsi Kéos-Kythnos et Sériphos (106). A Rhodes la plus importante série monétaire découverte dans la Panaghia tou Kastrou date d'Alexis I et elle est l'indice de la construction de l'église (107). De même à Samos les monnaies datant du règne d'Alexis I sont les plus nombreuses après celles datant du règne de Léon VI (108). Ainsi malgré les maigres témoignages directs concernant la population insulaire du 11^e siècle, l'ensemble des indices nous permettent de penser que la nouvelle phase d'accroissement démographique insulaire se situe au cours du 11^e siècle.

Pour le 12^e siècle nous pouvons dresser un tableau de la population insulaire grâce aux témoignages des voyageurs ou des géographes arabes. Le tableau de 1106 donné par le pèlerinage du

(99) *Ibid.* p. 355.

(100) *Enkômion de Christodule* p. 142.

(101) VRANOUSI, *Ag. Keim* p. 104.

(102) MM VI pp. 62-64.

(103) *Actes de Patmos* II pp. 54-56 = MM VI pp. 36-38.

(104) *Actes de Patmos* II p. 72 = MM VI p. 42.

(105) Ch. 4 p. 356.

(106) *Ibid.* p. 357.

(107) Ch. 3 sv Rhodes (Rhodes ville).

(108) *Ibid.* sv Samos.

moine Daniel (109) reflète une réalité qui s'est concrétisée au cours du 11^e siècle. Nous pouvons suivre d'autre part l'état de la population insulaire au milieu du 12^e siècle grâce à la *Géographie d'Edrisi* : Edrisi mentionne d'abord les îles Ioniennes, puis dénombre vingt-huit îles dans l'Archipel, mises à part les grandes îles de Crète et d'Eubée (110). Si par ailleurs nous faisons le compte des îles de la Mer Egée sur lesquelles nous avons quelque donnée concrète pour la période mésobyzantine, soit Andros, Egine, Salamine, Skyros, Skopélos, Skiathos, Lemnos, Thasos, Samothrace, Ténédos, Mitylène, Chios, Ikaria, Samos, Patmos, Léros, Kalymnos, Kôs, Nisyros, Rhodes, Karpathos, Astypalea, Théra, Amorgos, Milos, Paros, Naxos, Sériphos, Kythnos, Kéa, Syros, Tinos : il s'agit de plus de trente îles. Le chiffre donné par Edrisi est donc légèrement inférieur à celui des îles pour lesquelles nous avons des indices de vitalité et de peuplement au 12^e siècle. De plus Edrisi cite des îles dont nous ne savons rien, ainsi Ios ou Psara ou Pholégandros, Enfin il ne donne de renseignement concret que pour certaines des îles qu'il mentionne. Cependant nous constatons que les lacunes d'Edrisi concernent des îles dont, pour un grand nombre, nous ne savons pas grand chose, mis à part une mention d'évêché ou de monuments isolés. Ainsi pouvons-nous citer à titre d'exemple les Cyclades ouest ou encore Ithaque, Ikaria, Tinos, Paros, ou enfin les îles Nord-Egéennes. D'autre part on peut être étonné de la connaissance assez précise des îles égéennes et ioniennes dont font preuve les étrangers : rappelons à cet égard que les *Itinéraires russes* et la *Géographie d'Edrisi* sont nos seuls « recensements » de la population insulaire de l'époque. Selon ces témoignages (111), la population insulaire se répartirait au 12^e siècle de la façon suivante :

Les îles « très peuplées » sont Amorgos et Chios.

Les îles « bien peuplées » ou « populeuses » sont celles de Corfou, Zante, Céphalonie, Andros.

Les îles « peuplées » sont les suivantes : Kôs, Théra, Tilos et Kharkia (au Nord et à l'Ouest de Rhodes), Naxos, Léros, Kalymnos, Samos.

Les îles seulement « habitées » sont alors celles de Ios, Polycandros, Polinos, Mykonos, Astypalea, Skyros et Nisiros.

Enfin citons les îles désertes : Psara près de Chios, Barenbala (entre le Péloponnèse et Milos), Délos.

Dans ce tableau nous constatons une lacune complète sur les îles de l'Egée au Nord de Chios. Ensuite il est intéressant de constater que les îles de Chios et d'Amorgos, dont on ne sait rien du peuplement et de la population jusqu'au milieu du 11^e siècle, sont justement « très peuplées » au 12^e siècle. Nous avons noté la signification que pouvait avoir la construction de la Nêa Monè au milieu

(109) Voir *It. Russes*.

(110) *Géo d'Edrisi* pp. 116-122.

(111) *Géo d'Edrisi* pp. 121-128 ; *It. russes* p. 8.

du 11^e siècle, construction dont les contemporains s'émerveillaient (112). Cette construction dut correspondre à un essor démographique et économique de l'île au cours du 11^e siècle. L'ensemble des témoignages indirects : réglementation concernant les Juifs de l'île, rivalité vénéto-génoise à la fin du 12^e siècle (113) concordent avec le témoignage d'une population dense de l'île de Chios au milieu du 12^e siècle. D'autre part l'ensemble monumental de l'île de la seconde moitié du 12^e s. ou de la première moitié du 13^e (114) est un indice supplémentaire de la prospérité générale de l'île. Certes il faut tempérer cette optique globale avec ce que l'on sait des expéditions vénitiennes sur Chios en 1124-1125 ou en 1172, ou encore mieux de la peste qui s'abattit sur l'île en 1172 (115). Si ces événements ont marqué une série de creux démographiques, en particulier en 1172, il est probable que l'île recouvra rapidement son dynamisme. Quant à Amorgos dont nous ne savons quasiment rien, rappelons que l'île était un siège épiscopal pendant toute l'époque byzantine (116). De son essor démographique au 12^e s. témoignent certainement les monnaies trouvées dans l'île datant de cette époque (117).

Prospérité et population nombreuse caractérisent, selon Edrisi, les îles Ioniennes. Nous avons noté la promotion de Corfou au rang de métropole au milieu du 11^e siècle. Nous pouvons rappeler également les constructions monumentales dans l'île, au cours du 11^e siècle toujours (118). Les deux phénomènes confirment l'hypothèse d'un essor démographique important au cours du 11^e s. Sur Zante et Céphalonie nous n'avons guère de renseignement, sinon que l'ensemble de ces îles ioniennes devaient avoir au 12^e siècle quelques « villes » (119). De l'île de Cythère, Edrisi ne dit rien et pourtant les constructions monumentales des 11^e-12^e s. révèlent l'essor de l'île et notamment celui de Paleokastro (120).

Quant à Andros, cyclade dite bien peuplée par Edrisi, l'essor de l'île, et en particulier l'essor démographique, doit dater précisément du milieu du 12^e siècle (121).

Voyons maintenant les îles dites « peuplées » par Edrisi : Ce sont quelques Cyclades (Théra, Naxos) et quelques îles micrasiatiques (Kôs, Tilos, Kharkia, Léros, Kalymnos et Samos). Elles constituent un groupe géographiquement cohérent : il s'agit de l'ensemble méridional des îles égéennes. Il est vraisemblable que

(112) MM V p. 445 : il est certain que Nicéphore reprend la tradition byzantine concernant la construction de la Néa.

(113) Voir ci-dessous p. 166 (sur les Juifs) ; p. 173 (rivalités vénéto-génoises).

(114) Ch. 3 sv Chios.

(115) Réf dans Chronologie.

(116) Ch. 4 p. 337-338, 342.

(117) Ch. 3 sv Amorgos.

(118) *Ibid* sv Corfou.

(119) Pour la ville de Corfou, voir ch. 3 sv Corfou ; noter également une ville à Céphalonie : *Géo d'Edrisi* p. 121 et ch. 3 sv Céphalonie.

(120) Ch. 3 sv Cythère.

(121) *Ibid* p. 267.

cet ensemble insulaire ait bénéficié plus que tout autre de l'afflux des réfugiés d'Asie Mineure à partir de la fin du 11^e siècle. La population des îles de Kôs et de Léros était, nous l'avons noté, importante dès le 11^e siècle. A l'extrême fin du 12^e siècle, l'île de Kôs est dite une fois de plus « très peuplée » (122). L'essor démographique de Naxos ne date pas du 11^e siècle, mais remonte aux 9^e-10^e siècles. Cependant le 11^e siècle marque une nouvelle phase de croissance économique et démographique de l'île. En effet au 11^e siècle il y eut construction ou reconstruction de nombre de monuments : construction de l'église Hg. Geôrgios Diasorités de Chalki, reconstruction de la Prôtothronos etc... De plus, en 1083, Naxos devient le siège de la métropole de Paronaxia et il n'est pas invraisemblable qu'à la fin du 12^e siècle, Naxos ait été la capitale de la circonscription appelée Dodécanèse (123). Tout cela témoigne de l'importance démographique de l'île au 11^e s., qui dut se prolonger au cours du 12^e. Le témoignage d'Edrisi constitue la seule information que nous ayons sur les îles de Tilos et de Kharkia, qui devaient bénéficier du rayonnement de la grande île de Rhodes. Kalymnos dont il ne reste qu'un seul monument daté du 12^e s., promue au rang d'évêché (124), devait avoir au 12^e s. une population non négligeable et même une capitale (125). Quant à Samos nous avons des témoignages du peuplement de l'île depuis Théophile (126). Cette île eut par ailleurs un grand rôle militaire et administratif, si ce n'est politique, qui révèle son importance économique et démographique.

Les îles dites « habitées » par Edrisi sont des Cyclades et une île micrasiatique. L'ensemble des témoignages les concernant révèlent leur essor tardif et sans doute brutal : ainsi de Nisyros, dont nous n'avons aucune mention du 8^e au 11^e s., nous savons qu'elle devint siège d'évêché au cours du 11^e siècle (127). Il en est de même pour Astypalaia (128). Quant à Mykonos, l'île aurait même une « ville » au milieu du 12^e siècle (129).

Des îles non mentionnées par Edrisi, c'est-à-dire des îles du Nord de l'Egée, que savons-nous ?

L'île de Mitylène était sans conteste une île bien peuplée au cours du 12^e siècle : les séries monétaires découvertes dans la région de Polichnitos-Strongylè en témoignent (130), de même que la promotion de Méthymne au rang de métropole à la fin du 11^e siècle (131). De plus la reconstruction du kastron de Mitylène par Alexis I

(122) EUSTATHE, *Opuscula* pp. 319-320 ; l'île de Kôs des Méropes se glorifie de ce nom du fait qu'elle est très peuplée.

(123) Pour les monuments de Naxos, voir ch. 3 sv Naxos ; pour la promotion administrative de Naxos, voir ch. 4 p. 332.

(124) Voir ch. 4 p. 349.

(125) Ch. 3 sv Kalymnos.

(126) *Ibid.* sv Samos.

(127) Ch. 4 p. 349.

(128) *Id.*

(129) *Géo d'Edrisi* p. 127.

(130) Ch. 3 sv Mitylène.

(131) Ch. 4 p. 356.

prouve que l'île a une importance beaucoup plus grande que ne le ferait supposer le petit nombre des églises à cette époque. Il est en effet déconcertant de ne pas trouver à Mitylène des constructions d'églises comparables à celles de Chios pour le 12^e siècle et le début du 13^e. Doit-on y voir l'indice d'une richesse économique moindre ? En tout cas il serait étrange que cette île, vaste et fertile, n'ait pas une population comparable à celle de Chios. C'est sans doute l'importance du capital accumulé qui distingue les deux îles, capital qui fut principalement accumulé dans l'île de Chios par la Nea Monè : le monastère en effet jouissait de revenus qui étaient certainement bien supérieurs à ceux de l'île de Chios elle-même. L'île de Mitylène qui a connu un essor démographique dès le début du 9^e siècle, a également connu une seconde phase de croissance de sa population au cours du 11^e siècle, et c'est pourquoi au 12^e siècle ce devait être une île bien peuplée, quoique nous n'ayons aucun témoignage direct sur la population de l'île.

Pour l'île de Lemnos, nous n'avons aucun témoignage monumental de l'époque considérée. Nous savons seulement que l'île constituait un archevêché et qu'en 1136 l'archevêque de l'île cède une des terres de l'Église à une communauté vénitienne au lieu dit Kotsino (132). L'île était donc habitée à cette époque. Cependant l'absence quasi-totale de sources laisse penser que le peuplement de l'île ne devait pas être très dense. Lemnos avait en effet des possibilités économiques médiocres. La population fut en outre largement éprouvée pendant les siècles noirs car le milieu n'offrait guère de possibilités de défense ni de refuge face aux incursions ennemies (133). L'île se présente en effet comme une suite de collines peu élevées ou même comme un plat pays desséché. Seule la partie occidentale de l'île est un peu montagneuse, et il s'y trouve quelques vallées avec des cours d'eau. Or c'est dans cette région que le monastère de Gomatou de Lavra avait quelques domaines après 1204. L'établissement de Lavra dans la partie la plus intéressante économiquement et stratégiquement, prouve bien que l'île ne devait pas être très peuplée. Il semble d'ailleurs que dès la fin du 10^e siècle, les revenus de l'île étaient pratiquement au service de Lavra (134).

Les îles de Thasos, Samothrace et Imbros, sans être complètement désertes comme à l'époque précédente, étaient encore peu peuplées (135), au moins jusqu'au début du 12^e siècle. Des fouilles récentes effectuées à Thasos (136) montrent un peuplement plus important au cours du 12^e siècle.

Un grand nombre d'îles de l'Egée étaient par ailleurs complète-

(132) T-TH I pp. 98-101 ; pour la localisation de Kotsino, cf. ch. 3 sv Lemnos ; pour la présence vénitienne dans l'île, infra p. 172.

(133) Au cours du 10^e s., l'île est prise par les Arabes et reprise par les Byzantins de nombreuses fois. Il convient néanmoins de pondérer l'idée d'un important déclin démographique au vu des données ecclésiastiques, voir ch. 4 p. 346.

(134) Voir t. II.

(135) Voir ch. 3 sv îles nord-égéennes.

(136) *Ibid.* sv Thasos.

ment désertes (137). C'était le cas de Psara près de Chios, mais aussi de Délos (138), ou encore de Patmos avant l'établissement monastique de Christodule (139). C'était enfin le cas de nombreuses petites îles dont nous ne connaissons pas plus le nom qu'à l'époque byzantine, et qui, hier comme aujourd'hui, étaient désertes. D'ailleurs en ce qui concerne la répartition du peuplement insulaire, il existe des analogies frappantes entre la situation telle qu'elle nous est rapportée au 12^e siècle et celle qui existe aujourd'hui (140). On constate en effet (excepté le cas d'Amorgos dont la population a peut-être été surestimée par Edrisi (141), à moins qu'elle ne fût beaucoup plus nombreuse à l'époque byzantine qu'aujourd'hui, excepté également les îlots autour de Rhodes) que les données relatives des populations insulaires à époque byzantine sont comparables à celles d'aujourd'hui.

(137) *Géo d'Edrisi* p. 122 ; Ibn JOBAIL p. 369 : et nous craignons fort que le vent ne nous portât vers l'une des îles désertes de la Romanie et que nous n'eussions à y hiverner.

(138) *Géo d'Edrisi* p. 122.

(139) Il existe de nombreuses controverses à propos de Patmos, île déserte ou île habitée avant l'établissement de Christodule. Un acte d'exemption fiscale de 1089 fait état de 11 familles de stratiôtes (*Actes de Patmos* II pp. 77-79 = MM VI pp. 57-58). Cependant le praktikon de l'île d'août 1088 signale l'île comme déserte (*Actes de Patmos* II pp. 37-40 = MM VI pp. 55-57). A cette apparente contradiction plusieurs types d'explications ont été donnés. On peut penser que le recensement d'août 1088 a été payé par les moines qui veulent ignorer la population existante. On peut penser également (voir VRANOSSI, *Ag. Keim.* p. 113) que dans la mesure où l'acte d'avril 1089 se fonde sur une inspection de mars 1087, une incursion pirate aurait pu provoquer la fuite de toute la population entre 1087 et août 1088. Cependant les sources ne mentionnent aucune incursion de ce genre pendant cette période. En faveur de l'hypothèse de Patmos, île habitée avant l'établissement des moines, notons qu'un des stratiotes de 1089 porte le nom de « Patmiotès ».

(140) Donnons à ce propos quelques chiffres de population actuels et la surface de l'île relative à chaque cas. Considérons ensuite le rapport population-superficie insulaires : (Réf. Guide Bleu 1977) le rapport de base est celui de Chios (1 à 1).

	hb.	S (km ²)	P/S
<i>Eubée</i>	165 370	3 375	1 à 2
<i>Crète</i>	456 642	8 331	1 à 2
<i>Rhodes</i>	58 950	1 400	1 à 2,5
<i>Mitylène</i>	117 000	1 614	1 à 1,3
<i>Chios</i>	80 000	858	1 à 1
<i>Céhalonie</i>	36 750	737	1 à 2
<i>Samos</i>	41 700	491	1 à 1,1
<i>Lemnos</i>	23 000	477	1 à 2
<i>Kalymnos</i>	12 000	109	1 à 1
<i>Naxos</i>	20 000	442	1 à 2
<i>Thasos</i>	12 000	398	1 à 3
<i>Samothrace</i>	3 500	180	1 à 5
<i>Skyros</i>	2 500	210	1 à 8
<i>Skiathos</i>	3 500	61	1 à 2
<i>Skopélos</i>	4 500	96	1 à 2
<i>Kôs</i>	19 000	290	1 à 1,5
<i>Amorgos</i>	1 800	123	1 à 7
<i>Andros</i>	15 000	304	1 à 2
<i>Nisyros</i>	2 000	43	1 à 2
<i>Kéa</i>	1 650	103	1 à 6
<i>Ios</i>	1 200	105	1 à 8

(141) Notons cependant qu'au début du 15^e s., l'île d'Amorgos semble être bien peuplée, cf. BUONDELONTI p. 216. Il faudrait donc prendre à la lettre le témoignage d'Edrisi pour le 12^e s.

Ainsi on note une égale faible densité dans les îles du Nord de l'Egée, dans les Sporades qui paraissent cependant relativement plus peuplées à l'heure actuelle, et dans les Cyclades occidentales.

Si l'on compare la carte actuelle des densités de population du Dodécanèse (142) avec les données que nous avons pour ces îles au 12^e siècle, on est frappé par la similitude des situations : l'île de Leipsos reste quasiment inhabitée aujourd'hui comme hier ; au contraire on note de fortes densités de population dans les îles de Léros, Kalymnos et Kôs.

On fait la même constatation si l'on considère les îles du Nord-Est de l'Egée : aux îles faiblement peuplées de Thasos, Samothrace, Lemnos et Ikaria s'opposent les îles densément peuplées de Mitylène, Chios et Samos.

On note également des données très parallèles pour les Sporades.

Enfin si l'on considère la carte des densités relatives de la population des Cyclades on constate la même différenciation nette entre les Cyclades occidentales vides d'hommes et les Cyclades orientales relativement bien peuplées.

Ainsi après une évolution historique très bouleversée : implantation des Génois et des Vénitiens, des Hospitaliers de Saint Jean, puis conquête ottomane et enfin établissement des réfugiés d'Asie Mineure, la densité relative de la population insulaire de 1960-1970 est comparable à celle du 12^e siècle, ce qui nous fait conclure que le milieu insulaire est l'élément fondamental du peuplement d'une île donnée.

Pour l'extrême fin du 12^e siècle, il faut noter que certaines îles qui ont pu connaître au cours de ce siècle une expansion sans précédent, amorcent une phase de crise dont la démographie est un élément non négligeable : ainsi Chypre à partir de 1170 (143), mais aussi Céphalonie qui est dite peuplée de pirates par les témoins de l'époque (144). Parmi les îles d'importance inférieure, signalons Egine qui, à cette époque, est constamment ravagée par les pirates et qu'une grande partie de sa population déserte (145). Les documents font défaut pour savoir ce qu'il en a été de l'ensemble des îles, mais l'extrême richesse monumentale de la seconde moitié du 12^e siècle dans l'ensemble des îles et dont on peut suivre les prolongements dans la première moitié du 13^e, prouve que cette crise n'a rien à voir avec la crise du 7^e siècle.

Analysons maintenant d'une manière un peu détaillée ce qu'il en a été des grandes îles de Chypre, Crète, Rhodes et Eubée.

(142) KOLODNY II D 11.

(143) Voir ci-dessous.

(144) BENOIT DE PETERBOROUGH p. 199. Noter que l'île de Céphalonie est alors sous le contrôle des Normands, réf. dans Chronologie.

(145) Voir la lettre de Michel Choniates au patriarche Léontios Théotokites cf. MICHEL CHONIATES II p. 75 : nous ne pouvons plus envoyer personne là-bas (l'île d'Egine) car la plupart des habitants ont fui par peur d'être massacrés ou maltraités et le petit nombre qui est resté s'est mêlé par mariages aux pirates.

Démographie des grandes îles de la Méditerranée au 12^e siècle.

Les îles de Crète et Chypre sont les îles les plus peuplées de l'Empire lors de la reconquête selon l'ensemble des témoignages. La profusion des monuments au 12^e siècle invite de plus à penser qu'il y eut à cette époque un remarquable essor économique et démographique. Toutefois il faut noter que pour Chypre, nous n'avons aucune information sur la situation de l'île pendant tout le 11^e siècle, si ce n'est la mention de la révolte de 1042 et des conséquences qui en suivirent (146). Ce silence des sources coïncide par ailleurs avec une indigence dans la construction monumentale pendant la même période. C'est à partir du règne d'Alexis I que l'on voit s'édifier un ensemble prestigieux de monuments : églises, monastères et forteresses. Il y a donc pendant un siècle complet une stagnation de la vie insulaire. En tout cas à la fin du 11^e siècle, Chypre amorce son élan démographique et économique. Il faut lier cet essor brutal au rôle de Chypre à la même époque, au carrefour de l'Orient et de l'Occident : rôle de fournisseur de denrées aux Croisés de Syrie-Palestine, mais aussi rôle d'étape et de refuge. Il est certain qu'aucune autre île de l'Empire n'a été marquée aussi profondément que Chypre par les circonstances historiques pendant cette période. En ce qui concerne la démographie de Chypre, le développement économique dut susciter un accroissement de la population byzantine, mais surtout Chypre vit arriver une population étrangère qui dans sa majorité repartait, dont les flux et reflux furent continus tout au long du 12^e siècle. La population chypriote dut atteindre au 12^e siècle un chiffre inégalé depuis des siècles et sans doute supérieur à celui des autres grandes îles byzantines, Crète ou Eubée. Cependant à la fin du 12^e siècle Chypre connaît séismes, peste et famine. La crise démographique qui s'ensuivit dut être d'une ampleur considérable. A la crise de mortalité s'ajoutait le nombre important de population qui fuyait (147). A l'aube du 13^e siècle Néophyte déclare que presque toutes les « kômai » sont inhabitées (148). Cette situation explique sans doute en grande partie la grave crise sociale que Chypre connut en même temps. Ainsi le 12^e siècle en Chypre fut sans doute, dans ses deux premiers tiers, l'ère de la prospérité et d'un accroissement démographique sans doute démesuré par rapport aux possibilités de production de l'île, même si l'on considère que Chypre étaient certainement l'île la plus riche des îles de l'Empire. A cette phase de croissance a succédé une période noire qui dut débiter vers 1175 et continuer jusqu'en 1220. Cette période de crise démographique

(146) Réf. dans Chronologie (1042).

(147) Réf. dans Chronologie.

(148) ΤΣΙΚΝΟΠΟΥΛΟΣ, *Kypriaka* p. 140 : « αἱ κῶμαι σχεδόν πᾶσαι ἔρημοι ἀνθρώπων καὶ αἰκοί ».

et sociale fut également une période de crise politique. Il n'y a pas de doute que le détachement de l'île de Chypre de l'Empire en 1184, la facilité de la conquête de l'île par Richard Cœur de Lion ne peuvent s'expliquer sans ce contexte.

Pour l'île de Crète nous ne trouvons mention ni de séisme, ni de famine, ni de peste. L'île d'ailleurs ne fut pas comme Chypre si profondément bouleversée à l'heure des Croisades. A la fin du 10^e siècle et au début du 11^e il y eut un essor démographique considérable qu'attestent plusieurs témoignages (149).

Pour l'île de Rhodes nous n'avons guère d'information. Nous savons que le règne d'Alexis I marqua pour cette île une ère d'expansion qu'il faut lier en partie à l'arrivée des Croisés en Orient. Car Rhodes, comme Chypre, participa à l'approvisionnement des Francs de Terre Sainte. Comme à Chypre, mais sans doute dans une moindre mesure, l'expansion économique et démographique a dû caractériser le 12^e siècle. Rhodes connut-elle également une crise à la fin du siècle ? Il est difficile de l'affirmer au vu d'un seul document, d'origine occidentale, qui décrit la ville de Rhodes comme ruinée et abandonnée dans sa plus grande partie à l'extrême fin du 12^e siècle (150). S'agit-il d'une comparaison avec la Rhodes du début du siècle ou avec la Rhodes antique ?

Quant à l'île d'Eubée, il semble que le 12^e siècle ait été l'ère d'une éclosion urbaine importante. L'ensemble des sources mentionnent pour le 12^e et le début du 13^e s. de nombreuses villes (151). Cette civilisation urbaine est-elle synonyme d'essor démographique par rapport à la période précédente, ou dénote-t-elle simplement une transformation profonde des structures économiques ? De toute façon il semble que la croissance urbaine en milieu insulaire soit un symbole d'expansion.

Pour conclure, nous pourrions justement mettre en valeur ce 12^e siècle qui renoue en quelque sorte avec la période paléochrétienne. La reprise du rôle de l'île dans le réseau des échanges à longue distance, entre l'Orient et l'Occident en particulier, suscite un type de civilisation qui avait disparu depuis plusieurs siècles. La démographie insulaire a certainement connu alors un essor sans équivalent pendant toute la période mésobyzantine. Cet essor démographique est dû à la fois à l'accroissement de la population byzantine et à l'arrivée des étrangers. A partir des années 1175-1180 une crise démographique se produisit en certaines îles, dont les facteurs sont à la fois extérieurs (arrivée des Normands, insécurité générale) et internes (crise sociale, crise de la population byzantine menacée par l'afflux des étrangers).

Après avoir tenté une brève étude de la démographie insulaire

(149) Voir ci-dessus.

(150) Ch. 3 p. 282.

(151) *Géo d'Édrisi* p. 51 ; T-TH II p. 96 ; KINNAMOS p. 283. Voir à ce sujet P. TIVCEV, Sur les cités byzantines aux 11^e-12^e s., *Byzantino-Bulgarica* I, 1962 p. 160 sq.

du 7^e au 12^e siècle et constaté ses limites, il convient d'analyser la composition de cette population insulaire.

II. *La composition de la population insulaire.*

Nous n'étudions pas ici la population grecque qui constitue le « substrat » de la population byzantine insulaire. Elle est en effet le creuset d'une civilisation qui a assimilé depuis l'Antiquité bien des apports extérieurs sans jamais perdre son identité. Nous allons étudier comment différents peuples étrangers se sont intégrés à la population byzantine à partir du 7^e siècle, comment d'autres peuples étrangers sont restés étrangers tout en coexistant à côté des insulaires byzantins. Enfin nous verrons l'apport très spécial que représenta la déportation des condamnés politiques dans les îles.

1) L'intégration des peuples étrangers dans la communauté byzantine.

Nous constatons à partir du 7^e siècle une intégration continue de peuples étrangers dans la communauté insulaire, d'abord les Slaves, puis de façon plus réduite les Arabes, puis les Arméniens et enfin certains étrangers plus dispersés.

L'intégration des Slaves.

A l'époque où nous commençons cette étude, au 7^e siècle, le phénomène le plus important dans nombre d'îles, comme sur le continent helladique, fut l'intégration des Slaves.

Nous avons vu, lors de l'étude des circonstances historiques, la forte poussée slave du 7^e au 9^e siècle, et nous avons cité les témoignages qui mentionnent l'infiltration slave dans le monde insulaire. Il nous faut maintenant examiner systématiquement les îles qui ont véritablement été slavisées et celles qui à un degré moindre ont tout de même connu une occupation slave.

Il apparaît tout d'abord que les Sporades ont justement été des îles « slavisées ». La toponymie de l'île de Skyros est révélatrice à cet égard : notons les lieux dits Atsitsa, Lesitsa ou Petritsa, Kalamitsa et Trogyritsia (152). A Skiathos, de même, on trouve le toponyme Kanapitsa (153). D'ailleurs les *Actes de Démétrius* mentionnent l'arrivée des Slaves dans les îles autour de la Thessalie (154). A côté des Sporades, l'Eubée a également connu des

(152) Ch. 3 sv Skyros.

(153) *Ibid.* sv Skiathos.

(154) LEMERLE, *Miracles de Démétrius* pp. 167-170.

infiltrations slaves importantes que nous rappelle la *Chronique de Monemvasie* (155) et que confirme ici encore la toponymie : une vingtaine de lieux dits slaves ont pu être dénombrés (156). Pour les îles de Thasos, Samothrace, Imbros, Lemnos, la toponymie donne là encore quelque indication : notons en effet le lieu-dit Boulgaroi dans l'île de Thasos et les toponymes Zagorioti et Tselenikka à Samothrace. De plus nous constatons, pour l'ensemble de ces îles, une absence quasi-totale de sources monumentales, y compris les monnaies, jusqu'à la fin du 10^e siècle. Enfin il nous est rapporté qu'en 769 les prisonniers faits par les Sklavènes dans les îles d'Imbros, de Ténédos et de Samothrace sont échangés contre deux mille cinq cents habits de soie (157). Il est certain que les slaves des Sklavéniai établies aux 8^e-9^e siècles en Thrace et en Macédoine occupèrent et pillèrent régulièrement ces îles pendant cette période. En ce qui concerne la présence des Slaves dans l'île de Mitylène, nous avons un témoignage toponymique formel : Sklaboina (158). Et n'ont-ils pas poussé leurs bateaux jusqu'à Chios (159) ?

Pour les Cyclades que les Slaves occupèrent également (160), il faut examiner les indices que fournit la toponymie pour savoir lesquelles ont été touchées le plus profondément par le peuplement slave. Pour l'île d'Andros, relevons les lieux-dits Zagora, Sklabouri, Zagariani et Gaurion ; pour l'île de Tinos le toponyme Sklabochôrion ; pour l'île de Kéa les lieux-dits Sklabonikola, Sklabos ; pour l'île d'Amorgos, le toponyme Sklaborrinè (161).

L'immigration importante des Slaves en Crète est révélée par la toponymie (162). Néanmoins il convient d'être prudents sur les toponymes dérivés de « sklabos » dont l'origine sémantique n'est pas nécessairement « slave » mais aussi « esclave ». Cette remarque vaut également pour les îles juste mentionnées de Tinos, Kéa et Amorgos. La date de l'immigration slave en Crète a été largement discutée. Beaucoup l'ont située au moment de la reconquête byzantine parce que Nicéphore Phokas comptait dans son armée, disent les chroniqueurs byzantins (163), des « sklavènes » et des Russes. Pourtant si les *Actes de Démétrius* ne mentionnent pas que les Slaves soient allés en Crète, nous disposons du témoignage irréfutable de la *Chronique Syrienne* pour l'année 623 (164). Aussi nous pensons que les infiltrations slaves importantes dans l'île de Crète datent plutôt de la première période, de la grande vague des 7^e-8^e siècles, et que l'apport slave amené par Nicéphore Phokas a été de bien moindre envergure. Les toponymes slaves relevés en

(155) CHARANIS, *Chronicle of Monemvasia* p. 147.

(156) Ch. 3 sv Eubée.

(157) Réf. dans Chronologie (769).

(158) Ch. 3 sv Mitylène.

(159) Voir le toponyme Sklabia ; ch. 3 sv Chios.

(160) Réf. n° 154.

(161) Ch. 3 sv Andros, Tinos, Kéa, Amorgos.

(162) *Ibid.* sv Crète.

(163) TH. CONT. pp. 474, 481.

(164) Réf. Chronologie (623).

Crète dateraient, selon nous, de l'occupation slave des 7^e-8^e siècles, et non de l'établissement des Slaves par Phokas. Il est en effet logique de penser que ces toponymes attestent la présence des Slaves au même moment que dans les autres îles, Sporades ou Cyclades. Il est cependant probable que l'apport nouveau de 961 a renforcé l'élément slave de Crète. L'intégration des Slaves dans la population byzantine dut être rapide, même s'ils constituaient au départ un élément ethnique assez important pour avoir laissé des traces durables dans la toponymie. En effet jamais aucune source écrite ne mentionne les Slaves de Crète comme s'ils formaient une communauté séparée de la population byzantine. Il en est de même d'ailleurs de l'ensemble des îles.

Notons enfin la présence slave dans les îles ioniennes, que nous révèle en particulier le grand nombre de toponymes slaves à Corfou, à Leukas et même à Céphalonie (165).

Ainsi la partie du monde insulaire qui a été touchée par les immigrations slaves englobe l'Eubée, les Sporades et les îles du Nord de l'Egée, une partie des Cyclades, notamment autour d'Andros, la Crète et les îles ioniennes. Ni Chypre, ni les îles micrasiatiques, excepté Mitylène et sans doute Chios, ne semblent avoir connu de peuplement slave. En ce qui concerne les Cyclades au Sud de Naxos, l'infiltration slave dut être plus clairsemée et globalement peu importante.

L'intégration plus réduite des Arabes à la population byzantine.

Aux 9^e-10^e siècles, et déjà depuis le 7^e siècle, les Arabes ne cessent de faire des incursions répétées sur l'ensemble des îles de l'Empire. De plus, depuis la fin du 7^e siècle, ils sont établis en Chypre (166) et depuis 826 ils occupent la Crète. Cette situation a duré plusieurs siècles, jusqu'au moment où les Byzantins reconquirent successivement Crète et Chypre. On peut alors se demander quelles ont été les conséquences de cette situation sur la composition de la population byzantine. Y eut-il intégration des Arabes et dans quelle mesure ?

Il serait facile d'affirmer que l'Arabocratie a concerné l'ensemble des îles byzantines aux 9^e-10^e siècles, mais l'on pourrait nier tout aussi facilement l'occupation ou l'installation des Arabes de façon durable, excepté évidemment dans les deux grandes îles de Crète et Chypre. Nous avons donc pris le parti systématique de fournir des témoignages de la présence effective des Arabes dans telle ou telle île. Là encore la toponymie s'est trouvée être la source fondamentale de cette recherche. Ainsi mentionnons successivement la grande île d'Eubée, pour l'ensemble ionien les îles de Corfou,

(165) Ch. 3 sv Corfou, Leukas, Céphalonie.

(166) Réf. dans M. CANARD, *DOP* 18, 1964 p. 49.

Zakynthos, Ithaque et Leukas (167), pour les Cyclades les îles d'Andros, Paros et Naxos, pour les Sporades l'île de Skyros, et enfin pour les îles micrasiatiques relevons les toponymes Atsipa à Karpathos et Atsa à Kôs. Dans l'île de Karpathos en particulier notons les constructions de type arabe à Exeles et à Saria.

Nous constatons d'abord, même si nous n'avons qu'une liste incomplète des témoignages d'une occupation arabe des îles, que l'aire géographique insulaire correspondant à des établissements arabes est loin de couvrir l'ensemble des îles de l'Empire. En effet ils ne semblent pas s'être établis durablement ni dans les îles du Nord de l'Egée. ni dans nombre d'îles micrasiatiques, même si par ailleurs ces îles ont été touchées par des raids multiples (168). La question de l'intégration de la population arabe ne se pose donc pas pour ces îles. La question se pose au contraire pour toutes les îles que nous avons citées auparavant ainsi que pour les grandes îles de Crète et Chypre. Mais comme nous ne possédons guère d'information si ce n'est pour la Crète, nous prendrons donc cette île à titre d'exemple.

L'islamisation de l'île de Crète en 961 est un fait. En témoignent ceux qui sont allés en Crète juste après la reconquête pour rétablir l'Église et la foi, et ce ne fut pas toujours chose facile (169). Pendant l'occupation arabe il y eut des conversions assez nombreuses pour que les Byzantins eux-mêmes les aient notées (170). De toute façon il est certain que la population grecque de Crète a fini par accepter la domination arabe (171) et l'on remarque que la libération est venue de Constantinople et non de l'intérieur. Le contraire n'était sans doute pas possible, faute de moyens, mais il n'y eut pas cette accointance de la population insulaire avec l'Empire que l'on note à Chypre (172). Il est vrai qu'à Chypre la population byzantine avait la possibilité de garder son identité grâce au statut de condominium (173). Après la reconquête et les efforts qu'elle a demandés, il y eut une volonté non seulement de « rechristianiser » la Crète, mais encore de « purger » l'île de toute influence arabe. Les termes employés par Léon le Diacre sont très forts : Nicéphore Phokas a dans un premier temps vidé toute l'île de sa population, puis il l'a repeuplée

(167) Ch. 3 sv Eubée, Iles Ioniennes.

(168) Réf. dans Chronologie.

(169) *Vie de Nikôn* p. 151 : Οἱ ταύτης (Crète) οἰκήτορες, τῷ χρόνῳ καὶ τῇ μακρᾷ τῶν Σαρακηνῶν ξυναυλίας οἱμοί, συναπαχθέντες τοῖς ἐκείνων ἥθεσι καὶ ὀργαίοις τοῖς μυσσαροῖς καὶ βεβήλοις ἐπείθοντο.

(170) AKROPOLITÈS, *Logos* p. 408.

(171) Voir ATTALIAE pp. 226-227 : l'auteur prétend qu'il existait un contrat entre les Saracènes de Chandax et les habitants de l'île et que les transfuges, lors de la reconquête n'étaient pas grecs comme l'on pouvait s'y attendre, mais saracènes.

(172) Voir en particulier le rôle de Léon Symbatikios en 910-911 : *De Cer* p. 65.

(173) Nous ne savons pas quelle fut l'importance de l'implantation arabe en Chypre. Elle paraît beaucoup moins grande qu'en Crète ou que dans d'autres îles de l'Egée. Cependant cette implantation existait. Rappelons en effet qu'en 910 Himérios a massacré nombre de sarrazins : voir à ce propos la lettre de Nicolas le Mystique (*PG* 111 col 33) et aussi les noms arabes que l'on trouve encore au 13^e s. (MANGO, *Chypre Carrefour* p. 6 n. 7).

avec des éléments venus du continent, grecs et arméniens (174), mais aussi slaves et russes dit le Continuateur de Théophane (175). Qu'est-il alors advenu de la population arabe de l'île ? Tout d'abord beaucoup ont été tués lors de la reconquête : à l'issue de l'assaut final byzantin contre Chandax le nombre des Arabes massacrés est évalué à 40 000 par les auteurs de l'époque (176). Ce chiffre de 40 000 tués sur une population insulaire qui ne devait pas dépasser le chiffre de 80 000 ou au plus 100 000 habitants paraît énorme, d'autant que nous savons par ailleurs que Phokas lui-même empêcha le massacre total et qu'un grand nombre de prisonniers fut conduit à Constantinople (177). Mais il est certain qu'entre ceux qui ont été massacrés et ceux qui ont été emmenés à Constantinople, il ne resta qu'un nombre réduit d'Arabes en Crète après 961. Au 12^e siècle un chroniqueur arabe nous renseigne sur leur sort : ceux qui sont restés, dit-il, ont été contraints de se faire chrétiens jusqu'au dernier ; les autres ont fui s'ils en ont eu la possibilité (178). Il semble donc qu'il n'y eut qu'une possibilité pour les Arabes restés en Crète après la reconquête : l'intégration dans la communauté insulaire.

L'exemple de la Crète nous fournit à peu près l'ensemble des réponses aux questions que nous nous étions posées. Tout d'abord, quand il y eut occupation d'une île pendant un temps assez long (cas révélé par la toponymie qui témoigne justement d'un établissement de longue durée), une certaine fusion se réalisa entre les deux communautés. Dans les îles où l'élément arabe fut réduit et l'occupation « spontanée », cette fusion aboutit à une intégration de cet élément dans la population byzantine. Ce cas est celui de la plus grande partie des îles (179). Dans l'autre cas (celui de la Crète) où l'élément arabe fut important et où l'occupation fut dirigée et organisée, Byzance a dû mener une véritable reconquête. La reconquête a provoqué l'anéantissement, au moins en grande partie, de l'élément arabe et en tout cas a empêché sans doute plus qu'ailleurs l'intégration. En ce sens il est certain qu'en Chypre et en Crète la population byzantine a rejeté le processus d'intégration. Dans le cas de la Crète elle a même été contrainte de le faire ; il ne s'ensuit pas que la population byzantine de Crète et de Chypre ait été pure de tout « sang arabe » comme s'acharnent à l'affirmer les

(174) LÉON LE DIACRE p. 28.

(175) TH. CONT. pp. 474, 476, 481.

(176) LÉON LE DIACRE p. 13 : ἀκονιτί οὖν ἐν μικρᾷ χρόνῳ ῥοπή τό τῶν τεττάρων μυριάδων τῶν βαρβάρων ἡβηδὸν παραπώλετο πλῆθος, ἔργον γεγονὸς αἰχμῆς Ῥωμαϊκῆς.

(177) LÉON LE DIACRE pp. 26, 29.

(178) IBN JOBAÏR p. 402.

(179) Un exemple d'intégration nous est donné dans l'île de Leukas au 9^e s., cf. *Vie d'Anne de Leukade* p. 486 = G. DA COSTA-LOUILLET, *Byz* 31, 1961, pp. 315-316. Le texte suggère que non seulement il y avait des Arabes établis dans l'île, mais encore qu'ils occupaient des positions importantes dans la hiérarchie sociale et que l'intégration était même favorisée par la politique impériale. Il est question en effet d'une demande de mariage par un membre d'une famille illustre, mais d'origine agarène, concernant Anne de Leukade, mariage auquel l'Empereur est favorable contre la volonté de la jeune fille.

défenseurs de la pureté ethnique grecque (180), mais il est certain que ces grandes îles ont été moins ouvertes à l'intégration que certaines Cyclades ou autres îles où ce processus se fit naturellement (181).

Les Arméniens dans la population byzantine insulaire.

Nous savons, que l'apport arménien dans la population byzantine fut important, surtout à partir du 10^e siècle. Nous pouvons assimiler les flux d'Arméniens dans la population insulaire à ceux qui eurent lieu de façon plus générale dans l'ensemble de l'Empire. Si dans les îles de Crète et de Chypre l'apport arménien est plus particulièrement mentionné, il nous faut étudier de façon systématique l'ensemble des îles où est attestée la présence arménienne et nous demander, comme pour les Slaves et les Arabes, quel a été le degré de leur intégration dans la population byzantine.

Pour les îles ioniennes, seule la toponymie nous fournit un indice d'une communauté arménienne à Corfou (182), mais peut-on dater leur installation de l'époque étudiée ? Il en est de même des Cyclades où les toponymes Arménè, Armeniako et Armeno ont été relevés à Andros (183). Néanmoins il convient de noter ici l'ambivalence du toponyme « Armenoi » et de ses dérivés, qui peuvent également suggérer l'existence à une date quelconque d'un corps de métier spécialisé dans le tissage des voiles. Et ceci, d'autant plus que nous avons pour l'époque paléochrétienne des témoignages de l'agitation des fabricants de voiles dans les îles : ainsi à Rhodes vers 610 où ils soutinrent les Verts contre les Bleus (184).

Pour les îles micrasiatiques, nous savons qu'à Mitylène non seulement les Arméniens étaient parfaitement intégrés, mais ils avaient acquis une position sociale importante (185).

Les deux îles où néanmoins l'élément arménien fut le plus important et le plus influent sont la Crète et surtout Chypre.

En Crète l'afflux des Arméniens daterait selon les sources et la tradition de 961, date à laquelle Phokas les aurait amenés dans son armée. Ils seraient également une des souches du repeuplement de la Crète au lendemain de la reconquête. En fait, il est vrai que l'élément arménien est un élément dominant de l'armée byzantine

(180) THOMADAKIS, *Problēmata* p. 23 sq. ; voir aussi N.B. TOMADAKIS, *SBN* VII, 1953 p. 486.

(181) Comme le prouve l'exemple d'Anne de Leukade ci-dessus. Pour l'intégration des Arabes dans la société byzantine, cf. M. CANARD, *DOP* 18, 1964, p. 43.

(182) Ch. 3 sv Corfou.

(183) *Ibid.* sv Andros.

(184) *Docrina Jacobi*, ed. Bonwetsch p. 89 ; A. CAMERON, *Circus Factions Blues and Greens at Rome and Byzantium*, Oxford 1976, pp. 85, 283.

(185) Voir l'exemple des Machétarioi.

au 10^e siècle : il constituait effectivement près du tiers de la cavalerie envoyée en Crète dans les expéditions avortées de 911 et de 949 (186). C'était sans doute l'élément le plus important des forces de Phokas en 961. D'autre part la stratégie bien connue du pouvoir byzantin concernant les transferts de population (187) d'un point à l'autre de l'Empire pourrait avoir favorisé l'entrée massive des Arméniens en Crète. Cependant il est probable que cette action fut menée sur plusieurs années, peut-être même plusieurs décades, et que l'action de Phokas n'en fut qu'une étape. En tout cas de nombreux toponymes attestent une infiltration arménienne importante en Crète (188).

Les Arméniens représentent à Chypre une forte proportion de la population byzantine à côté des Grecs à la fin du 12^e siècle. Leur établissement dans l'île est profond comme en témoigne la série des toponymes, Arminon ou Arménochôri (189). Ils forment même la majorité de la population à Limassol (190). Le problème de la date de leur arrivée en Chypre à l'époque byzantine reste ouvert à condition de ne pas oublier le transfert massif dans l'île de 10 000 Arméniens en 578. Certains ont lié une introduction massive d'Arméniens dans l'île avec l'arrivée d'Isaac en 1184. Cela est d'ailleurs confirmé par les textes de l'époque (191). On peut également penser que les Arméniens de Chypre ne sont pas tous venus avec Isaac et que les immigrations d'Arméniens commencèrent avant 1184. Il faut en effet lier la situation de l'île de Chypre à celle de l'Asie Mineure qui vit à partir du milieu du 10^e siècle et tout au long du 11^e un afflux croissant d'Arméniens (192). L'histoire de Chypre est étroitement soudée à celle de l'Asie Mineure et de la Syrie-Palestine dans la mesure où elle en subit les répercussions. Il suffit de rappeler ici le transfert des habitants de Petite Arménie, en Chypre en 1136-1137, quand Jean II Comnène eut pris le kastron de Tell Hamdoun (193). Il est probable que l'arrivée des Arméniens avec Isaac a renforcé considérablement cet élément de la population chypriote.

L'intégration des Arméniens dans la population byzantine insulaire des îles ioniennes, des Cyclades et de la Crète ne semble pas avoir présenté de difficulté. Ainsi après leur arrivée en Crète en 961 dans les armées de Phokas, nous n'avons plus mention de leur existence.

Pour l'île de Chypre, le problème est beaucoup plus complexe. Il semble d'une part que l'élément arménien était bien distinct

(186) LÉON LE DIACRE p. 28 ; CHARANIS, *Armenians* p. 200.

(187) CHARANIS, *Armenians* p. 204.

(188) Ch. 3 sv Crète.

(189) Ch. 3 sv Chypre.

(190) BENOIT DE PETERBOROUGH p. 164 ; AMBROISE, *L'Estoire* pp. 352-353 = *RHC Occ II* p. 165 (D).

(191) *Chronique d'Ernoult et de Bernard le Trésorier* p. 91.

(192) CHARANIS, *Transfer* p. 146 ; même auteur, *Demography* p. 13 sq.

(193) Kamel ALTEVARYKH : *RHC Or I* p. 424.

des Grecs ; pourtant Arméniens et Grecs firent cause commune contre les Occidentaux établis dans l'île et soutinrent Isaac. C'est pourquoi les uns et les autres durent quitter Limassol à l'arrivée de Richard Cœur de Lion (194). Les Arméniens devaient représenter une partie si importante de la population chypriote que l'intégration ne fut pas aussi aisée que dans les autres îles. On pourrait dire que dans ce cas ils faisaient partie de la population byzantine à côté des « Grecs ». Les Arméniens étaient en effet des Byzantins à part entière : leur intégration politique et sociale était complète. Mais lorsqu'ils représentaient une proportion importante de la population d'une région, il y avait juxtaposition, plutôt que réelle intégration, de deux ethnies culturellement différentes. C'était le cas en Chypre à la fin du 12^e siècle. Le problème est de savoir quel était le sentiment des Grecs à leur égard. Que veut dire exactement Néophyte lorsqu'il déclare : « Et nous sommes peu nombreux et le peuple étranger s'est multiplié dans notre terre » (195). Le terme « étrangers » désigne-t-il seulement les Occidentaux ou bien englobe-t-il les Arméniens ? Il se peut d'autre part qu'Isaac, s'étant appuyé sur la partie arménienne de la population byzantine de Chypre, ait suscité une réaction anti-arménienne de la part de l'élément grec. Mais tout cela est à prendre avec prudence. En effet il semble que la révolution d'Isaac soit autant sociale qu'ethnique, et peut-être plus sociale qu'ethnique.

L'intégration dans la population byzantine insulaire de divers étrangers.

Par « étrangers » nous entendons soit véritablement des peuples étrangers (Turcs), soit des éléments ethniques inconnus (Mardaïtes), soit des sectes (Athinganoi) etc... Les uns et les autres ont en commun la caractéristique d'avoir été d'abord considérés comme étrangers à la population insulaire concernée, puis d'avoir été assimilés dans la mesure où l'on n'en fait plus mention par la suite.

A la fin du 11^e siècle deux mille Turcs, faits prisonniers par les Byzantins à la bataille d'Ephèse, sont dispersés sur ordre de l'empereur dans les îles (196). On ne précise pas de quelles îles il s'agit, mais il est vraisemblable qu'ils furent dispersés dans les îles micrasiatiques ou dans les cyclades méridionales. Il faut noter que le nombre (2 000) est quelque chose de négligeable surtout si l'ensemble a été dispersé dans plusieurs îles comme l'indique le texte impérial. Quel a été le sort de ces Turcs ? Nous n'en savons rien. On peut penser à une intégration rapide. Malgré leur petit nombre,

(194) AMBROISE, *L'Estoire* p. 352 : « devant la vaillante nation latine s'enfuyaient les Grecs et les Arméniens » ; mention du rassemblement par Isaac des Grecs et des Arméniens contre Richard Cœur de Lion : *RHC Occ* II, 165 (D).

(195) *RHC Grecs* I p. 562.

(196) *Alexiade* III p. 26.

ces Turcs ont été un élément de plus dans la diversification ethnique de la population insulaire, mais il faut noter que les îles micrasiatiques, où ils durent être exilés, avaient été les moins touchées du monde insulaire byzantin par l'établissement durable des Slaves ou des Arabes. En revanche elles ont dû, à cette époque, être plus ouvertes à l'avance turque : il faut en effet rappeler la mainmise de Tzachas, puis les incursions répétées des Turcs sur les îles micrasiatiques à la fin du 11^e siècle et au début du 12^e (197).

D'où viennent-ils et qui sont-ils ces Mardaïtes qui, au 10^e siècle, sont mentionnés comme les marins par excellence de l'île de Céphalonie ? Le problème soulevé par leur présence a été longuement discuté (198). Au 10^e siècle ce sont des marins réputés, installés en Pamphylie, mais aussi dans les provinces de l'Occident : Péloponnèse, Céphalonie, Nicopolis (199). Il semble qu'à l'origine le terme de « Mardaïtes » désigne les habitants du Taurus, d'Amanos et du Liban, et que, peu à peu, il ait fini par désigner une partie de la population de certaines régions, qui se livrait aux activités maritimes par assimilation à ces Mardaïtes qui, une fois établis en Pamphylie, furent des marins exceptionnels (200). Les Mardaïtes de Céphalonie ne constitueraient donc pas dans cette optique une communauté ethnique différente, mais on appellerait « Mardaïtes » tous ceux qui dans l'île s'adonneraient aux activités maritimes. En fait cette théorie séduisante est sujette à caution (201). Bien des régions maritimes de l'Empire avaient d'excellents marins et on ne trouve pas dans leur population une catégorie particulière appelée « Mardaïtes ». D'autre part les régions d'Occident mentionnées plus haut comme ayant une flotte composée de Mardaïtes ne sont pas des régions spécialement maritimes, excepté sans aucun doute l'île de Céphalonie, et on ne comprend pas pourquoi ces régions auraient justement une population plus spécifiquement maritime. On pourrait au contraire alléguer que les provinces mentionnées auraient recruté des éléments extérieurs pour renforcer leur flotte et auraient alors fait appel aux Mardaïtes de Pamphylie. Ces derniers, selon cette hypothèse, auraient été transférés en Occident pour assurer à ces provinces les effectifs dont elles manquaient (202). Il faut par ailleurs rappeler le transfert de Mardaïtes en Chypre dès le 7^e siècle qui avait certainement d'autres motivations (203).

En 811-813 les Athinganoi sont une secte religieuse que l'on trouve en particulier en Phrygie et en Lycaonie, que l'on retrouve

(197) *Ibid.* II p. 161.

(198) Voir en particulier K. AMANTOS, *Hellenika* V, 1932 pp. 130-136 et noter l'opinion de Sathas selon laquelle les Mardaïtes étaient des « apelatai » cf. SATHAS, *Mes. Bibl.* II p. 46.

(199) *De Cer* pp. 665, 668.

(200) K. AMANTOS, *op. cit.*

(201) AHRWEILER, *La Mer* pp. 399-400.

(202) C'est l'opinion soutenue dans AHRWEILER, *La Mer* p. 33, n. 1.

(203) HILL, *History* I p. 261, n. 2 ; SATHAS, *Mes. Bibl.* II pvs'.

par la suite en Europe et en particulier à Egine où les natifs de l'île les considéraient alors comme « étrangers » (204). Ensuite les Athinganoi disparaissent, sans doute complètement intégrés dans la population locale.

Sous les Comnènes sont mentionnés en Chypre des Alamans (205). Ces trois cents Alamans sont dits orthodoxes. Il semble en fait que ce soient des mercenaires grecs engagés par l'empereur Conrad, un des chefs de la Seconde Croisade. Donc ces Alamans qui vinrent vivre en Chypre étaient très vraisemblablement des Byzantins extérieurs à l'île.

Cette étude de la composition de la population insulaire byzantine nous a permis de voir comment, à partir du 7^e siècle, différentes ethnies se sont intégrées progressivement à la population byzantine jusqu'au 12^e siècle. La plus grande phase d'intégration se situe dans la première période : 7^e-10^e siècle ; la seconde phase concerne essentiellement l'intégration des Arméniens, qui cependant ne fut pas entièrement réalisée en Chypre d'après les divers témoignages que nous avons mentionnés.

2) Les communautés étrangères ou considérées comme étrangères.

Furent toujours considérés comme « étrangers » à la population insulaire byzantine d'abord les Juifs dont certains établissements dans les îles remontent à l'Antiquité (ainsi à Délos, Rhodes ou en Chypre (206)), ensuite les Maronites établis principalement en Chypre au cours de la période étudiée, enfin les Occidentaux, les uns attirés par les sources de profit que pouvaient fournir les îles, en particulier à partir de la fin du 11^e siècle, les autres cherchant refuge ou faisant étape dans un monde situé au carrefour des grandes routes maritimes de l'époque.

Les Juifs dans les îles.

Les Juifs font partie des « étrangers » dans la mesure où ils n'ont jamais été intégrés à la population byzantine. Il est difficile de cerner la population juive dans les îles à l'époque étudiée car nous avons très peu de textes à leur sujet.

Chronologiquement, le premier document concernant les Juifs

(204) *Vie d'Athanasie d'Egine* p. 170 (E) : illa non solum iis qui ejusdem fidei homines erant nutrimenta copiose largiebantur, sed alienis etiam qui Athingani appellabantur. Voir à ce sujet CHARANIS, *Transfer* p. 145.

(205) K.P. KYRRÈ, *Kyp. Sp.* 27, 1963, p. 187.

(206) En tout cas à l'époque paléochrétienne, les Juifs insulaires sont bien attestés, cf. les témoignages de communautés juives à Rhodes et en Chypre au 7^e siècle (*Doctrina Jacobi*, ed. Bonwetsch p. 89²⁶ ; PG 89 col. 732-733 ; T.B. MITFORD, *Byz* 19, 1949, pp. 110-116 : inscriptions du 6^e s. en Chypre concernant la construction de synagogues).

insulaire à l'époque byzantine est la lettre de Photius au métropolitain Michel de Mitylène, document daté de 877-886 (207), qui suppose à cette date l'existence d'une importante communauté juive dans l'île.

Le document suivant sur les Juifs insulaires date de juillet 1049 (208) : c'est un chrysobulle de Constantin IX, qui attribue à la Née Monè de Chios tous les Juifs de l'île. Ces Juifs, qui avaient jusque-là le statut d'« eleutheroi », deviennent des parèques de la Née. Ils doivent jouir de l'exemption (exkouseia) et verser le « képhalétion » (209) à la Née. En 1062 un autre acte impérial (210) est promulgué à leur sujet : ils sont désormais contraints de rester dans les habitations appartenant au monastère et aucun Juif ne pourra plus désormais débarquer à Chios. Cet acte interdit purement et simplement l'immigration de nouveaux Juifs dans l'île. Le nombre des Juifs de Chios est une question qui a déjà été fort débattue (211). Rappelons en les données.

Dans le premier document que nous avons mentionné, il est question de quinze familles, ce qui peut être évalué à près de 75 Juifs, si l'on prend le chiffre 5 comme coefficient familial. Or dans la seconde moitié du 12^e siècle, Benjamin de Tudèle dénombre quatre cents Juifs à Chios (212). Mais ce chiffre paraît d'une lecture peu sûre. De plus il semble bien que l'énumération de Benjamin de Tudèle concerne uniquement les chefs de famille recensés et non pas le nombre total des individus. Si tel est le cas, et si nous conservons le chiffre donné par Benjamin de Tudèle, l'accroissement de la population juive de l'île en un siècle serait assez extraordinaire. Il conviendrait alors de restituer au texte une lecture plus satisfaisante, avec un chiffre de « 50 » qui s'il était multiplié par le coefficient familial donne une population juive totale de 200 à 250 individus. De toute façon, quels que soient les chiffres retenus, il faut supposer, outre l'accroissement naturel, une importante migration de Juifs à Chios entre 1049 et 1150. Quand s'est-elle produite ? Elle devait déjà être importante vers 1060, puisqu'en 1062 elle provoquait un acte impérial d'interdiction aux Juifs d'immigrer à Chios. Il est probable que cette interdiction officielle n'a guère été suivie et que de nombreux Juifs continuèrent d'immigrer dans

(207) *PG* 102 col. 834.

(208) *JGR* I pp. 633-634 ; *MM* V pp. 443-444 = DÖLGER, *Reg* n° 892. Voir à ce sujet ARGENTI, *Religious Minorities* pp. 64-73.

(209) Pour la question du képhalétion, voir J. STARR, *The Jews in the Byzantine Empire* 641-1204, New York 1970 pp. 14-16, 94 ; A. SHARF, *Byzantine Jewry from Justinian to the fourth Crusade*, Londres 1971 p. 195.

(210) *JGR* I p. 640 ; *MM* V p. 441 ; STEPHANIDÈS p. 594 ; DÖLGER, *Reg* n° 950. Voir aussi ARGENTI, *Religious Minorities* pp. 66-68. Le texte de Stephanidès est particulièrement explicite : les Juifs doivent rester dans les habitations appartenant au monastère, près de leur « despotis », sinon ils devront payer le triple du « képhalétion » et de l'« enoikion ». En outre l'île est interdite aux Juifs venant d'ailleurs, et les enfants nés des Juifs du lieu appartiennent de la même façon au monastère.

(211) Voir en particulier Zvi ANKORI, *Karaites* pp. 158-159 et n. 277 ; voir aussi J. KODER, *Byzantinische Forschungen* 5, 1977, pp. 225-226.

(212) BENJAMIN DE TULÈDE p. 14.

l'île. D'où venaient-ils et pourquoi venaient-ils à Chios ? C'est une autre question à laquelle on ne peut répondre qu'en avançant des hypothèses, sans plus. Cette question dépasse de beaucoup le cadre de l'île de Chios et conduit même à s'interroger sur les raisons des flux juifs à Byzance à cette époque.

Rappelons tout d'abord qu'à partir du 11^e s. la politique commerciale des cités italiennes de Venise et de Gênes se durcit à l'égard des Juifs. Depuis 960 déjà, la législation vénitienne interdit le transport des marchands juifs ou des marchandises appartenant à des Juifs à bord de navires vénitiens en direction de Byzance (213). On peut donc supposer un premier type de migration de Juifs vers Byzance, celui de marchands juifs établis dans des cités italiennes et qui sont à la fois en butte à la concurrence économique et à une législation commerciale qui devient à cette époque défavorable à leur égard.

Mais il faut également évoquer le contexte oriental. De la fin du 10^e siècle en effet datent les grandes campagnes byzantines en Orient de Nicéphore Phokas et de Tzimiskès, qui aboutissent à la conquête de la « Mésopotamie », de la Cilicie et de la Syrie du Nord. Les populations juives établies dans ces régions se trouvent désormais sous la domination byzantine et progressent alors vers l'Ouest (l'Empire byzantin), soit parce qu'elles fuient une campagne dévastée, soit parce qu'elles sont attirées par les nouveaux pôles économiques en essor que sont les villes byzantines à cette époque. Cette migration, à partir du Proche-Orient vers Byzance, semble avoir été la plus grande migration juive dans l'Empire à l'époque médiévale. Elle inclut également une migration juive hors des territoires islamiques : rappelons à cet égard l'épisode d'une émigration des Juifs hors des provinces fatimides vers Byzance autour de l'an 1013 (214). Il faut également noter que les Juifs de Crète entretenaient des rapports réguliers avec ceux du Caire au début du 12^e siècle. Il est certain qu'il y eut à cette époque des flux de population juive entre l'Égypte et les îles de l'Empire : deux axes maritimes fort importants pour les marchands juifs étaient en effet ceux d'Alexandrie vers l'Asie Mineure ou l'Italie passant par la Crète, et d'Alexandrie vers l'Asie Mineure ou la Syrie-Palestine passant par Chypre.

Pourquoi les Juifs venaient-ils précisément à Chios est une question également embarrassante. Si les flux de population juive dans les îles étaient certainement un phénomène dont l'étendue dépassait largement l'île de Chios, il n'est pas évident par ailleurs que le statut de parèque de la Néa Monè ne fût pas enviable : il apparaissait à beaucoup comme une sécurité. Rappelons à ce propos

(213) E. ASHTOR, *Gli Ebrei Nell'Alto Medioevo* (mars-avril 1978), Spolete 1980 I, pp. 425-426.

(214) Pour l'émigration juive du Proche-Orient vers Byzance, voir Zvi ANKORI, *Karaites* ; voir aussi G. DAGRON, *La Romanité Chrétienne*, Var. Reprints Londres 1984 X p. 186.

que le chef de la communauté juive de Crète allait chercher des vivres et des vêtements au Caire en 1105 (215), ce qui dénote qu'une partie au moins des Juifs insulaires étaient dans une situation précaire. Enfin dans la mesure où un grand nombre de ces Juifs insulaires étaient des paysans (216), il est normal qu'à l'époque où l'évolution générale de la paysannerie dans l'Empire tend à la paréquie, les paysans juifs suivent la même évolution que les paysans byzantins (217).

Après avoir examiné les premiers textes concernant les Juifs des îles, notamment ceux de Chios, mais aussi ceux de Crète et de Mitylène, il nous faut énumérer les îles où nous trouvons des communautés juives. Notre source fondamentale à ce sujet est le recensement donné par Benjamin de Tudèle au milieu du 12^e siècle. Nous tenterons de compléter ces informations par l'étude de la toponymie.

Au milieu du 12^e siècle, il n'y a qu'un Juif à Corfou (218). Or dans cette même île nous trouvons le toponyme Ebropouloi, ce qui laisserait supposer qu'il y eut au contraire une importante communauté juive installée dans l'île. A moins qu'il ne faille lier l'apparition de ces toponymes à une époque plus tardive. L'explication généralement donnée attribue l'absence de Juifs dans les îles ioniennes au cours de la seconde moitié du 12^e siècle à l'expédition normande de 1147, qui aurait entraîné la déportation de toute la population juive en Italie du Sud (219). Ce qui est cependant surprenant, c'est que dans les villes de Thèbes et Corinthe et l'île d'Eubée, qui subirent le même sort, les Juifs en 1167 sont encore respectivement 2 000, 300 et 200 (220). Certes la population juive devait être beaucoup plus importante à Thèbes et à Corinthe qu'à Corfou et le prélèvement normand, si massif qu'il eût été, n'a pu vider ces lieux de tous les Juifs. D'autre part Corfou a été occupée pendant deux ans et cela peut expliquer que les déportations aient été plus massives qu'à Thèbes ou à Corinthe où les Normands n'ont pu effectuer que des raids rapides. Cependant la question se pose de

(215) Un parnas de Crète va au Caire vers 1105 et reçoit des vêtements des Juifs du Caire cf. GOITEIN, *A Mediterranean Society* II p. 130.

(216) En effet l'argument selon lequel le règlement en espèces du képhalétion prouve que les Juifs de Chios ont un métier urbain (ARGENTI, *Religious Minorities* p. 73) ne nous semble fondé d'aucune façon. L'adhaeratio de l'impôt était une pratique courante. Voir aussi à ce sujet A. SHARF, *op. cit.* n. 209, pp. 115, 195.

(217) En effet nous pouvons comparer la donation de juifs « eleutheroi » à la Nea aux donations de parèques byzantins « eleutheroi » à d'autres grands propriétaires, cf. *Actes de Patmos* I p. 190 = MM VI p. 105. Il s'agit d'un document de mars 1145 mentionnant une donation de 12 parèques eleutheroi par Alexis I au monastère de Patmos.

(218) BENJAMIN DE TULÈDE p. 10 : « un juif » ou un « chef de famille juif », double interprétation qui ne change guère la proportion en ce cas précis.

(219) Le pillage des biens et l'enlèvement d'une partie de la population ne sont mentionnés dans les sources byzantines que pour l'Eubée, Thèbes et Corinthe (KINNAMOS p. 119), mais il est certain que Corfou, occupée deux ans par les Normands, eut le même sort, cf. HEYD I p. 199 et n. 2 ; J. KODER, *Byzantinische Forschungen* 5, 1977, pp. 225-226.

(220) BENJAMIN DE TUDÈLE p. 10.

savoir si les Juifs étaient réellement si nombreux à Corfou avant 1147, et s'il y avait des Juifs dans les autres îles ioniennes. En effet nous n'avons relevé aucun toponyme qui en présumerait.

Dans les petites îles nord-égéennes (221) et les Cyclades aucun établissement juif n'est mentionné. Seuls quelques toponymes à Tinos et à Andros (222) peuvent présumer de communautés juives à l'époque concernée.

En Crète les Juifs étaient nombreux. En témoigne l'émigration massive, notamment vers le Caire (223), à partir de 1204 quand les Vénitiens sont devenus maîtres de l'île (224). Leur établissement était ancien, bien antérieur en tout cas au 10^e siècle. Ils communiquaient avec les Juifs de l'extérieur, et en particulier recevaient de l'aide de la Geniza du Caire (225). Dans certains cas, on peut même parler d'assimilation : ainsi certaines femmes juives venaient d'Égypte, se mariaient avec des Grecs ; leurs enfants portaient des noms grecs, si elles-mêmes n'en adoptaient pas (226).

A Rhodes il y a 400 Juifs dans la seconde moitié du 12^e siècle, à Samos 300 et à Chios 400 (227). A Mitylène également les Juifs sont nombreux dans la seconde moitié du 12^e s., puisque Benjamin de Tudèle note l'existence de congrégations dans dix localités de l'île (228).

A Chypre il y avait également des Juifs dans la seconde moitié du 12^e siècle. Il y avait une forte proportion de Karaites, situation qu'il faut lier à l'émigration juive du Proche-Orient à la fin du 10^e et au début du 11^e siècle. Les Karaites étaient en majeure partie des marchands (au moins au début de leur installation) qui trafiquaient avec l'Égypte et Attalia où ils se sont également établis à la même époque (229). À côté des Karaites d'établissement récent, les Rabbinites étaient en revanche installés depuis longtemps dans l'île. Ainsi l'ensemble des Juifs formaient une communauté très importante à Chypre : en 1007 le grand docteur des Hébreux réside dans l'île (230). On ne peut néanmoins, vu le manque de sources, situer leur répartition ni connaître leur nombre. En tout cas l'établissement récent des Karaites coïncide avec le développement urbain de l'île de Chypre à cette époque.

Au total si nous dressons la carte des communautés juives insulaires à l'époque byzantine, nous constatons qu'elles sont

(221) Le toponyme d'Ebraiokastro à Thasos ne me semble pas être un indice suffisant en l'absence de toute autre donnée concernant ces îles.

(222) Ch. 3 sv Andros, Tinos : là encore nous ne disposons que d'indices toponymiques.

(223) GOITEIN, *A Mediterranean Society* II p. 79.

(224) Zvi ANKORI, CR dans *Krèt. Chron.* 21, 1969, pp. 527-531.

(225) GOITEIN, *A Mediterranean Society* II p. 130.

(226) *Ibid.* I p. 49.

(227) BENJAMIN DE TUDÈLE p. 14. (Voir ci-dessus à propos de Chios).

(228) *Id.*

(229) BENJAMIN DE TULÈDE p. 15 : il y a des Juifs rabbinites et des karaites. Il y a aussi quelques Juifs hérétiques appelés Epikursin que les Israélites ont excommuniés partout. Voir Zvi ANKORI, *Karaites* pp. 119-120, 153, 181.

(230) MATHIEU D'ÉDESSE ch. 34 p. 39 ; DÖLGER, *Reg* n° 798.

relativement importantes. C'est d'ailleurs ce que Benjamin de Tudèle concluait après son voyage dans les îles byzantines (231). Nous ne connaissons pas les flux de population juive à l'intérieur de l'Empire pendant cette période, mais il semble bien qu'il y ait eu une évolution assez nette du 8^e au 12^e siècle. En effet on peut déceler un mouvement qui conduisait plutôt les Juifs dans les provinces, et notamment dans les villes côtières d'Asie Mineure et les îles, si bien qu'au 12^e siècle les Juifs de Constantinople et de Thessalonique représentent une proportion moins importante de l'ensemble de la population juive de l'Empire qu'au 8^e siècle (232). Cependant il est certain que dès le début de la période étudiée, avant l'arrivée des Karaites, les communautés juives insulaires étaient nombreuses : leur implantation amorcée dans l'Antiquité s'est certainement poursuivie pendant toute la période paléochrétienne.

Le problème des communautés juives « urbaines » ou « rurales » dans l'Empire est également un problème insulaire. En effet il apparaît clairement qu'une partie des Juifs insulaires résidait en ville et y exerçait des activités commerciales et artisanales. Ainsi les Juifs d'Eubée étaient avant tout des commerçants établis à Chalcis (233), au moins dans la seconde moitié du 12^e siècle, puisqu'il semble que les ouvriers de la soie aient été massivement déportés en Italie du Sud en 1147. Une partie des Juifs de Crète, en particulier ceux qui étaient installés à Chandax, devaient être également des commerçants : nous avons vu le rôle de la Crète comme étape dans le trafic juif à partir d'Alexandrie. Les Juifs d'Andros ne devaient pas être étrangers à la réputation de l'île dans le travail de la soie aux 11^e-12^e siècles. Enfin nous avons étudié l'importance de l'émigration karaïte en Chypre au début du 11^e siècle, émigration essentiellement urbaine et marchande. Mais d'autres Juifs insulaires étaient des ruraux, avec un statut très proche des parèques, comme ceux de Chios. On peut penser qu'il en était de même à Mitylène où les Juifs étaient dispersés dans dix localités de l'île, sans doute dix communes ou villages. Là encore la grande majorité devait être des paysans : cette situation reflétant d'ailleurs très exactement la composition sociale des habitants de l'île. Ainsi le problème des Juifs insulaires coïncide avec le vaste problème des Juifs dans l'Empire, et l'île apparaît bien à tous égards comme un microcosme.

Les Maronites.

Les Maronites se sont établis dans l'île de Chypre bien avant la fin du 12^e siècle, puisqu'en 1250 on dénombrait 60 000 Maronites

(231) BENJAMIN DE TULÈDE p. 14.

(232) A. SHARF, *op. cit.*, n. 209 p. 145 sq.

(233) BENJAMIN DE TULÈDE p. 10 : Egripo (Chalcis) qui est une importante ville située sur la côte, où les marchands viennent de tous les coins du monde ; 200 Juifs environ y vivent.

répartis en 60 villages (234). Dès le début du 12^e siècle, il semble y avoir une communauté maronite en Chypre : en effet le premier fondateur du monastère de St-Jean Chrysostome à Koutzovendi à la fin du 11^e siècle serait maronite. Ce monastère a des higoumènes nommés par le patriarche du couvent Maïfuk du Liban au cours du 12^e siècle (235). Il n'est pas impossible qu'il faille lier l'arrivée des Maronites en Chypre avec les expéditions militaires des ducs de Chypre à l'extrême fin du 11^e s. au Liban (236).

Les Occidentaux dans les îles.

Il faut d'abord citer les communautés marchandes d'Italie qui s'établirent dans les îles à partir du 11^e siècle et y jouèrent un rôle de plus en plus important.

On constate la présence des Amalfitains à Famagouste de Chypre en 1168 (237).

Mais ce sont incontestablement les Vénitiens qui furent les plus nombreux à s'établir dans le monde insulaire byzantin. Nous n'énumérerons pas ici en détail les traités (238) à la suite desquels les Vénitiens eurent le droit de commercer librement dans les îles, mais nous mentionnerons les îles où nous les rencontrons et nous pouvons supposer leur établissement. La première mention des Vénitiens dans les îles concerne la Crète : dès 1111 les Orio trafiquent en Crète (239). Peu après, en 1126, les Vénitiens obtiennent une série d'avantages commerciaux qui les incitent à s'établir dans l'île et en 1130 on voit apparaître les Falier (240). Au cours du 12^e siècle divers commerçants vénitiens viennent en Crète (241). Cependant si le premier témoignage de leur présence dans les îles concerne la Crète, il est probable qu'on pouvait les trouver dès 1082 en Eubée, à Corfou et à Chios où ils avaient obtenu à cette date le droit de commercer, exempts de taxes. A Chypre, c'est peu après 1126 qu'ils durent s'établir : en effet en janvier 1143 on les trouve à Paphos (242). Les autres îles de l'Empire ne furent pas ouvertes au libre commerce des Vénitiens avant 1198. Cependant bien avant cette date on sait qu'ils trafiquaient à Rhodes

(234) G.I. KARGOTOU, *Kyp. Sp.* 9, 1945, p. 69, n. 1.

(235) Ch. 3 sv Chypre (monuments isolés). En 1120 l'higoumène du monastère Hg. Ioannis de Koutzovendi à Chypre est nommé par le patriarche maronite du couvent Maïfuk au Liban. En juillet 1141 et en 1153 la nomination se fait toujours par le patriarche maronite du Liban. cf. MANGO, *Chypre Carrefour* p. 6, n. 10.

(236) *Alexiade* III pp. 34-35 ; DÖLGER, *Reg* n° 1211. D'ailleurs il y a un lien troublant entre Eumathios Philokalès, duc de Chypre, et les maronites : voir ch. 3 Chypre monuments isolés.

(237) RUDT DE COLLENBERG, *L'Empereur Isaac* p. 142 sq.

(238) Pour l'étude des traités avec les cités italiennes et leurs répercussions économiques, voir t. II.

(239) MOROZZO-LOMBARDO pp. 35-36.

(240) *Ibid.* pp. 59-61.

(241) *Ibid.* pp. 148, 164, 165.

(242) *Ibid.* pp. 85-86.

(en 1099 les Vénitiens au secours des Croisés hivernent à Rhodes (243) ; en 1144 un de leurs bateaux se brise devant l'île (244)), à Lemnos où en 1136 ils acquièrent des terres dans l'île (245).

Au regard des communautés marchandes italiennes, il est certain que les Vénitiens furent non seulement parmi les premiers à s'établir et à commercer dans les îles de l'Empire, mais encore ce furent les seuls qui jusqu'à la fin du 12^e siècle furent vraiment nombreux. Il faudrait évidemment pour compléter cette étude, exposer comment ils étaient établis, comment se présentait leur quartier d'habitation, quels étaient leurs rapports avec la population locale. Or nous n'avons à ce sujet rien de comparable par exemple avec les documents concernant leur établissement à Constantinople. Tout ce que nous pouvons imaginer est fondé sur quelques allusions, quelques témoignages indirects et épars.

Les établissements « comptoirs » sont attestés ou tout au moins suggérés en Chypre au 12^e siècle : il s'agit de Paphos et de Limassol (246). Nous ignorons s'il existait d'autres comptoirs vénitiens dans l'île. De même nous ne connaissons pas la localisation des comptoirs vénitiens de Crète. Comment s'organisait la communauté vénitienne une fois établie dans l'île et quels étaient ses rapports avec la population locale ? Nous avons un document intéressant sur les Vénitiens à Lemnos en 1136 (247) : ils acquièrent alors un domaine qui appartenait à l'archevêque de l'île aux environs de Kotsino (248). Le contrat est un contrat d'emphythéose. Il est précisé que les Vénitiens ont une justice particulière et qu'ils ne ressortissent en rien de la juridiction byzantine. Il n'est pas impossible d'ailleurs qu'à Lemnos les Vénitiens aient pu s'établir en deux points opposés de l'île (Kastron et Kotsino). Kotsino est situé face aux îles du Nord (Thasos et Samothrace) et regarde la Propontide. On peut imaginer aussi que leur bien de Kotsino n'avait rien à voir avec un trafic à cet endroit de l'île et que ce bien servait uniquement à leur subsistance. Enfin on trouve mention de leur présence à Skyros à l'extrême fin du 12^e siècle (249).

Si nous ne savons rien des relations des Vénitiens avec le peuple insulaire, nous connaissons au contraire assez bien leurs liens avec les autorités insulaires à la fin du 12^e siècle. D'après un document génois de 1174 qui est une série de requêtes à l'Empereur

(243) *RRIISS* 12 p. 221.

(244) *MOROZZO-LOMBARDO* p. 86.

(245) *T-TH* I pp. 98-101.

(246) *MOROZZO-LOMBARDO* pp. 85-86 : « ils (les négociants italiens et l'armateur) sont passés par Chypre et se sont arrêtés en un lieu appelé Baphum (Paphos). Petrus Marzeguolo trouva là l'enfant de Ioannès Raldo, fils de Raldo de Vicence, appelé Amabile, qui lui donna devant les témoins susdits la somme de 51 stafratos ; pour Limassol, cf. t. II.

(247) *T-TH* I pp. 98-101.

(248) Le lieu est dans le texte dit Cocini. Il se trouve sur la côte nord de l'île dans le golfe de Bournia.

(249) *MOROZZO-LOMBARDO* p. 420.

pour tous les dommages subis par les Génois dans l'Empire (250), on constate qu'il existait alors une véritable coalition d'intérêts entre les Vénitiens et les autorités insulaires contre les Génois et les ordres impériaux : ainsi à Chios, à Rhodes où le duc de l'île était à cette date un certain Andronic, en Crète que gouvernait Straboromanos (251). Cette alliance entre les autorités insulaires et les Vénitiens empêcha les Génois de prendre une place importante dans le commerce des îles et de s'établir dans celles-ci. Cependant les Vénitiens menacés dans leurs intérêts n'hésitent pas à piller nombre d'îles, ce qui dénote toute l'ambiguïté des relations vénéto-insulaires.

Les Génois s'établissent tardivement dans l'Empire. Le commerce insulaire leur est seulement ouvert à partir de 1170. A partir de cette date, et sans doute quelques années auparavant (252), ils tentèrent de s'établir à Chios, à Rhodes, en Eubée, en Crète (253) et dans d'autres îles (254), sans pouvoir y parvenir durablement. En effet ils se heurtèrent, comme on l'a dit, à l'opposition des Vénitiens qui bénéficiaient de la complicité des autorités insulaires. En 1170 les Vénitiens n'ont certes pas encore obtenu le droit de commercer librement dans toutes les îles (à Rhodes, par exemple, ce n'est qu'en 1198 que ce droit leur est donné), mais les autorités byzantines insulaires barrent systématiquement l'accès aux Génois par des vexations diverses (255), tandis qu'ils favorisent l'établissement des Vénitiens. Ces derniers pratiquent ouvertement contre les Génois la guerre commerciale en s'emparant de leurs bateaux à Chios, en Eubée (256) et partout où ils les rencontrent. Les Génois ripostent en pratiquant la piraterie dans les îles et la distinction entre marchands et pirates n'est pas toujours très claire : ainsi en 1192 ils s'accréditent marchands pour débarquer à Rhodes où ils pillent le port et attaquent à leur tour les bateaux vénitiens (257).

Les Pisans obtiennent dès 1111 le droit de commercer dans les îles byzantines, mais dans des conditions moins avantageuses que les Vénitiens puisqu'ils sont soumis aux taxes. De plus ils se heurtent aussi à la communauté vénitienne solidement implantée quoique les rapports entre Pisans et Vénitiens soient en général

(250) BERTOLOTTI pp. 368-405 (8 déc. 1174). Il s'agit des instructions de la Commune de Gênes à l'ambassadeur Grimaldi concernant la liste des dédommagements dus par Byzance aux ambassadeurs génois pour les pertes subies en 1162 et en 1170.

(251) BERTOLOTTI pp. 368-405. Pour l'île de Rhodes la complicité du duc de l'île avec les Vénitiens n'est pas mentionnée, mais nous pouvons aisément l'imaginer.

(252) Voir le texte des requêtes de la Commune de Gênes ci-dessus.

(253) Les Génois sont attestés à Rhodes dès 1155, cf. BERTOLOTTI pp. 346-347.

(254) Ainsi les Génois passent par Andros pour aller à Chios à la fin du 12^e s. cf. BERTOLOTTI p. 399.

(255) Voir le texte des requêtes de la Commune de Gênes, réf. n. 250.

(256) Réf. n. 250.

(257) MM III pp. 37-38 : d'abord ils ont débarqué dans le port de Rhodes en amis mais ils ont pris les armes et ont attaqué les habitants de la côte qui se trouvaient sans armes et sans protection, ils les ont massacrés et se sont emparés de tous leurs biens... Ensuite ils ont attaqué des bateaux vénitiens qui venaient de Palestine et d'Égypte et se dirigeaient vers Constantinople.

meilleurs que les rapports entre Vénitiens et Génois. Ainsi les Pisans sont signalés à Chios entre 1162 et 1170 dans leur action commune avec les Vénitiens contre les bateaux génois (258).

Il n'y avait pas seulement des Vénitiens, des Pisans, des Amalfitains et même des Génois à la fin du 12^e siècle, mais aussi des marchands venus de plus loin, de France par exemple (259).

Ainsi les marchands occidentaux commercent et s'établissent dans les îles à partir de la fin du 11^e siècle. Leur nombre s'accroît au fur et à mesure, et dans la seconde moitié du 12^e siècle, ce nombre est loin d'être négligeable. Il n'est pas possible, nous l'avons vu, de savoir exactement comment ils étaient établis, ni quelles étaient leurs relations avec les insulaires. Cependant ils achetaient des biens fonciers dans les îles, y bâtissaient une église de leur culte, avaient leur propre justice. Leurs relations avec les insulaires sont ambiguës. En effet les marchands pouvaient se confondre parfois avec les pirates ; d'autre part lorsque leurs privilèges étaient menacés, la cité dont ils ressortissaient recourait à des expéditions punitives qui ravageaient les îles. Par ailleurs pratiquant entre eux une guerre commerciale, certains s'alliaient les autorités insulaires pour empêcher les autres de s'établir et de commercer dans les îles.

Un autre type d'Occidentaux installés dans les îles de l'Empire étaient les mercenaires que recrutait l'empereur pour défendre les îles contre l'ennemi et parfois même pour remettre l'ordre dans une île dont la population collaborait manifestement avec l'ennemi : ainsi en 1182 des mercenaires celtes assuraient la défense de la Crète (260) ; après la reddition de Corfou à Manuel en 1149 (261), celui-ci établit une garde mercenaire de Germains (262). En Chypre les Varangues sont mentionnés au 12^e siècle (263). Des relations de ces mercenaires occidentaux avec la population byzantine insulaire nous ne savons rien. Ils devaient rester cantonnés dans les villes-forteresses : ainsi les Varangues de Chypre restaient dans le kastron de Paphos (264).

Le dernier type d'Occidentaux dans les îles fut la masse des réfugiés de Syrie-Palestine lors des revers des Croisés. L'île byzantine eut alors une fonction de refuge, telle Rhodes où se réfugièrent les survivants de la Croisade de 1101 (265), telle Chypre en 1098 (266). Ces réfugiés ne restaient pour la plupart que peu de temps dans l'île avant de retourner en Occident. A ces réfugiés

(258) BERTOLOTTO p. 386.

(259) Ainsi à Samos on a trouvé un trésor qui renferme surtout des monnaies françaises du 12^e s. et qui est antérieur à 1170-1185, cf. J. DUPLESSY-D.M. METCALF, *Le Trésor de Samos et la circulation monétaire en Orient latin aux 12^e et 13^e s.*, *Revue belge de Numismatique et de Sigillographie*, 108, 1962 pp. 173-207.

(260) CHONIATÈS p. 264.

(261) Réf. dans Chronologie.

(262) CHONIATÈS p. 89.

(263) Ainsi Abbot Nicolas de Thineyar mentionne des Varangues en Chypre pour l'année 1154, cf. *Antiquités russes historiques des Islandais* II, Copenhague 1852, p. 408.

(264) *Ibid.*

(265) K.M. SETTON, *A History of the Crusades*, Londres 1969, p. 362.

(266) *RHC Occ* III pp. 42, 136 ; IV p. 176.

on peut joindre les pèlerins qui allaient, eux, d'Occident en Syrie-Palestine et pour lesquels l'île était une escale. Chypre et Rhodes furent par excellence des îles escales (267). Le poids de cette population temporaire pouvait être assez lourd. En 1113 ils étaient sept mille pèlerins sur la route du retour de Terre Sainte, qui passaient par Chypre où ils ne purent débarquer, la tempête les ayant pris par surprise devant le port de Chypre où ils périrent tous (268).

L'impact de ce type de population occidentale dans les îles dut être important malgré son caractère temporaire. Le passage de ces gens eut certainement un effet stimulant pour l'économie des îles, surtout à cause de leur nombre.

3) Les exilés politiques.

L'île byzantine fut par excellence le lieu d'exil des Byzantins indésirables au pouvoir, pouvoir civil ou ecclésiastique. Le nombre d'îles mentionnées à diverses dates entre le début du 8^e siècle et la fin du 12^e, comme ayant rempli cette fonction de prison, est impressionnant. Il nous faut les énumérer chronologiquement et considérer la région insulaire concernée : nous verrons ainsi s'il y avait un type d'îles privilégié pour cette fonction. Nous précisons toutefois que notre liste ne saurait être exhaustive quoiqu'elle nous paraisse assez complète :

En 710 Bardanès, prétendant à l'Empire, est exilé à Céphalonie. En 754 un grand nombre de moines iconodoules du thème des Thracésiens sont envoyés en exil à Chypre. Au début du 9^e siècle Théophane le Grand est exilé à Samothrace par Léon l'Arménien. En 820 Euthyme, proèdre de Sardes, est exilé à Thasos par Léon l'Arménien. En 859 Ignace est exilé à Mitylène à la suite de sa déposition par Photius. Au milieu du 10^e siècle, Étienne, fils de Romain I Lécapène, est exilé successivement à Rhodes, Mitylène, Ténédos. Constantin, autre fils de Lécapène, est exilé à Ténédos, puis à Samothrace. En 970 Bardas et sa famille sont exilés à Chios. Sous le règne de Tzimiskès, Léon Curopalate, père de Bardas, est exilé à Mitylène. Au 11^e siècle, Constantin Monomaque est exilé à Mitylène par Michel IV, et en 1042 Michel V, détrôné, est envoyé à Chios. En 1042, toujours, Constantin Nobilissime est exilé à Samos. Sur ordre de Botaneiatès, Michel, archevêque d'Ephèse, est exilé à Mitylène. A la même date, il semble que l'île de Kôs ait servi de prison et de lieu d'exil à Nicéphore Melissénos avant qu'il ne se révoltât ouvertement contre Botaneiatès. A Chypre, à la fin du 11^e

(267) En 1123 un texte mentionne qu'une partie de la flotte vénitienne est allée en Chypre pour faire croire aux Sarazins que c'étaient des pèlerins allant à Jérusalem : *RHC Occ* III p. 452. Chypre était donc une étape courante pour les pèlerins occidentaux allant en Syrie-Palestine.

(268) *RHC Occ* IV p. 698.

siècle, sont envoyés des individus suspects de fomenter une révolte (269).

De cette liste chronologique et géographique, deux points sont à retenir. Tout d'abord nous n'avons plus mention d'île comme lieu d'exil au 12^e siècle. Est-ce un hasard ou est-ce que l'île a perdu sa fonction de prison politique à cette époque ? D'autre part en considérant la répartition géographique des îles qui ont une fonction de prison politique, on constate que sont seules concernées les îles nord-égéennes, les îles micrasiatiques et Chypre. A cette liste il faudrait d'ailleurs ajouter les îles des Princes qui sont les îles du lac intérieur que constitue la Propontide, et qui sont situées en face de Constantinople. Nous ne les avons pas traitées dans cet ouvrage, mais il est sûr que la fonction de prison politique en fit des îles au sens plein du terme.

En effet la fonction d'île comme prison politique est sans doute un des phénomènes qui révèlent le mieux ce qu'est une île. On y envoie là des indésirables politiques, ceux dont on veut être assuré qu'ils seront incapables d'agir contre le pouvoir en place, et l'île est alors synonyme de sécurité. L'île, même proche de la capitale (ainsi les îles des Princes) est plus éloignée de la capitale que n'importe quelle province de l'Empire, où l'on peut lever des troupes. Et il est d'ailleurs révélateur, pour comprendre la réalité insulaire, de s'en référer aux termes employés par les chroniqueurs lorsqu'ils mentionnent l'exil d'un tel ou d'un tel dans une île : ils usent alors des termes significatifs de « periorizein » ou « exorizein » (270). Reste à savoir pourquoi une partie du monde insulaire seulement remplit cette fonction et pourquoi en furent écartées les îles Cyclades ou la Crète.

Tout d'abord si l'on considère la chronologie des mentions, il faut rappeler que jusqu'à la fin du 10^e siècle, les Cyclades restent un monde frontière entre Arabes et Byzantins, que l'île de Crète est arabe, ce qui peut expliquer en partie qu'on ne mentionne pas ces îles comme lieux d'exil. D'autre part il est probable que le prisonnier politique était enfermé dans une forteresse à l'intérieur de l'île, et peut-être les îles micrasiatiques, en particulier Chios et Mitylène si souvent mentionnées, avaient-elles une infrastructure pénitentiaire

(269) THÉOPHANE p. 378 ; NICÉPHORE p. 44 (Bardanès) ; THÉOPHANE p. 445 (moines iconodoules) ; *Actes de David, Sym et Georges* p. 229 ; *Vie de Théophane le Confesseur* p. 31 (Théophane le Grand) ; *Actes de David, Sym et Georges* p. 229 (Euthyme) ; MANSI 16 p. 233 ; SYM MAG p. 667 ; GRUMEL, *Reg* n° 459 ; *PG* 105 col. 513 (Ignace) ; SYM. MAG. pp. 753-4 ; GEORGES LE MOINE CONT. p. 922 ; SKYLITZÈS p. 236 ; *De Cer* p. 665 ; TH. CONT. p. 438 (Étienne) ; TH. CONT. p. 437 ; SYM MAG. p. 753 ; Georges le MOINE CONT p. 922 (Constantin) ; DÖLGER, *Reg* n° 735 ; SKYLITZÈS p. 294 (Bardas Phokas) ; LÉON LE DIACRE pp. 113-114 ; SKYLITZÈS p. 284 (Léon Couropalate) ; *Vie de Lazare* p. 579 ; SKYLITZÈS p. 423 ; GAYKAS p. 593 ; SKOUTARIOTÈS p. 162 ; ZONARAS III p. 615 (Constantin Monomaque) ; SKYLITZÈS p. 423 ; ZONARAS III p. 624 (Michel V, Constantin Nobilissime) ; SKOUTARIOTÈS p. 171 (Michel) ; BRYENNIOUS p. 300 (Nicéphore Melissénos) ; *Alexiade* III p. 41 (complotteurs).

(270) Pour l'exil de Zoé dans l'île de Prinkipos (île des Princes), les termes employés par Psellos sont les suivants : ἐπειδήπερ τὸ περιγράφον αὐτὴν ὄριον τὴν νῆσον κατέλαβεν cf. PSELLOS I p. 99.

que n'avaient pas les Cyclades. Quant aux îles Ioniennes, elles étaient peut-être trop éloignées de la capitale pour être considérées comme des prisons sûres (une seule mention concerne Céphalonie). Enfin, et c'est sans doute le point capital, les îles nord-égéennes et micrasiatiques sont proches du continent qui est gardé aux endroits où accostent les bateaux venant des îles. Le système pénitentiaire insulaire s'inscrit alors dans un système de contrôle plus large. Mais cette situation pouvait se retourner contre le pouvoir : en effet si Nicéphore Mélissènos fut exilé à Kôs, il en profita ensuite pour passer directement en Asie soulever les villes contre l'empereur et s'allier aux Turcs.

Une autre constatation concerne les exilés eux-mêmes, leur classe sociale, leurs délits. Il est en effet évident que nous n'avons mention que d'une infime partie des exilés. D'après le type de sources où nous trouvons ces mentions, il est difficile de savoir quelle était l'origine de l'ensemble des exilés. Car les auteurs byzantins s'intéressent avant tout aux grands personnages (271) de leur époque, à tous ceux qui ont eu un rôle politique. Il est certain que l'île était la prison politique pour ces personnages lorsqu'ils devenaient des opposants soit au pouvoir de l'Empereur, soit à celui de l'Église légale.

Le nombre des exilés dépassait celui qui a fait l'objet de notre liste. Quel pouvait être le nombre des exilés dans une île comme Chios ou Mitylène et quel était leur impact sur la population insulaire ? Il est difficile de le savoir. Nous avons un ensemble de documents qui permettent de constater que la population insulaire pouvait être hostile à ce flux forcé d'indésirables sur leur sol. En témoigne la série d'actes impériaux du milieu du 11^e siècle qui, à la suite des requêtes des moines de Chios, établissent que désormais il n'y aura plus d'exilés envoyés au monastère de la Née (272). Ce texte suggère qu'on n'envoyait peut-être pas seulement des exilés politiques dans les îles : « Il (l'empereur) ordonne par le présent chrysobulle qu'en plus de la franchise des autres prestations, aucun exilé ni condamné ne soit envoyé dans le monastère ». L'île recevait-elle également des prisonniers de droit commun ? (273) D'autre part le texte suggère aussi que le monastère avait un rôle de prison, ce qui est confirmé par d'autres textes où il est dit qu'un tel a été envoyé dans tel monastère d'une île des Princes (274). Le monastère, qui recevait des exilés, devait payer la taxe correspondante à leur transport par bateau (275). L'ensemble de ces charges

(271) On envoya en Chypre, précise Anne Comnène, des suspects qui se recrutaient parmi les gens de la meilleure condition, cf. *Alexiade* III p. 41.

(272) En août 1053 un chrysobulle de Constantin IX interdit que soit envoyé quiconque dans la Née Monè de Chios, cf. *JGR* I pp. 636-637 = DÖLGER, *Reg* n° 910.

(273) Rappelons qu'à l'époque romaine l'île de Yaros, par exemple, servait de prison pour les criminels, cf. *Satires de Juvénal* I, 73.

(274) Voir à titre d'exemple Romain Diogène exilé dans l'île de Protè où il avait construit un monastère : ATTALIAE p. 179 ; SKOUTARIOTÈS p. 168 ; ZONARAS III p. 706 ; BRYENNIOI p. 140.

(275) MM V p. 448.

était plus lourd, semble-t-il, que l'avantage que l'on aurait pu en tirer comme main d'œuvre, ce qui renforce l'hypothèse qu'il s'agissait plutôt d'une classe sociale élevée, comme l'entendait Anne Comnène pour les exilés en Chypre, et que la vie de ces exilés dans l'île pouvait être une vie d'aristocrates : il s'agissait de prisons dorées (276). Il faudrait d'ailleurs savoir si les îles étaient réparties en « îles dorées » et en « îles enfer » comme celle où, selon son biographe, fut exilé Théophane le Confesseur (277).

Au 12^e siècle les îles ne sont plus mentionnées comme îles-exil ou îles-prison. A-t-on renoncé alors à ce type de condamnation ? Les îles ne paraissent-elles plus aussi sûres dans la mesure où elles sont désormais ouvertes à un réseau méditerranéen complexe et dense ? Ou bien les sources passent-elles sous silence un phénomène qui continue d'exister ? Les îles-prison sont-elles toujours les mêmes ou bien la géographie insulaire de la prison s'est-elle déplacée ? Autant de questions qui restent en suspens.

Conclusion.

Ainsi cette étude de la population byzantine insulaire a permis d'esquisser très sommairement les grandes tendances démographiques entre le 7^e et le 12^e siècles et d'analyser avec plus de précision la composition de cette population.

Dans l'étude proprement démographique, nous avons essayé de montrer que le manque total de sources chiffrées ne permettait qu'une appréhension globale et une série d'hypothèses. C'est un ensemble d'indices et de témoignages indirects qui ont soutenu notre réflexion. Nous avons pu d'une part remettre en question l'idée trop communément admise de la relation absolue entre dépopulation insulaire et Arabocratie du 8^e au 10^e s., et nous avons montré que les causes de la baisse démographique insulaire à partir du 7^e s. sont infiniment plus complexes. Il est certain cependant que le poids de l'Arabocratie a été très lourd, au moins dans l'Archipel Égéen jusqu'à la fin du 10^e s. D'autre part nous avons souligné l'impact important que constitue pour la démographie le milieu insulaire. Nous avons ainsi constaté que le début de la période étudiée coïncidait avec une profonde crise démographique qui disparaît dans nombre d'îles dès le 9^e s. A partir de la fin du 10^e s. jusqu'à la fin du 12^e s., il y a dans toutes les îles un essor démographique (278). Mais à l'extrême fin de notre période une nouvelle crise apparaît.

(276) PSELLOS II p. 44.

(277) *Vie de Théophane le Confesseur* p. 31.

(278) Les différents indices que nous avons exposés vont à l'encontre de l'hypothèse selon laquelle il y aurait d'une part équilibre démographique du 8^e au 10^e s., puis une régression sensible au 11^e (cf. Hélène, ANTONIADIS-BIBICOU, *Annales Economie, Sociétés, Civilisations*, Extrait du n° 1, janv.-fév. 1972). En ce qui concerne les îles, il y a peut-être eu équilibre ou même essor démographique d'une partie d'entre elles au milieu du 8^e ou au début du 9^e s., mais le 11^e s. se caractérise pour l'ensemble des îles par une phase d'essor démographique.

Dans l'analyse de la composition de la population insulaire, nous avons distingué deux processus. Le premier est celui d'une population insulaire grecque qui assimile slaves, arabes, arméniens et autres, et constitue la population insulaire « mésobyzantine ». Le second est l'installation à côté de cette population byzantine, d'étrangers : Juifs, Occidentaux, et dont l'accroissement finit par gonfler démesurément la démographie de certaines îles. Nous avons constaté que le premier processus s'inscrivait surtout entre le 8^e et le 10^e s., alors que la cohabitation des communautés étrangères et de la population byzantine marquait la seconde période (10^e-12^e s.).

Pour conclure nous voudrions montrer que si la population insulaire byzantine a sans aucun doute bien des points communs avec l'ensemble de la population de l'Empire, pourtant l'insularité en fait une population originale. L'insulaire byzantin se sent d'abord insulaire avant de se sentir byzantin. Il a la conscience d'appartenir à la population de l'île dont il est issu. Inversement, le byzantin du continent voit dans la population d'une île un tout, à la fois profondément homogène et profondément original par rapport à la population du continent, mais aussi des autres îles. Et c'est pourquoi le langage contemporain utilisait des expressions pour le moins surprenantes pour désigner tel ou tel insulaire. On disait en effet : un tel du « génos » de Chypre (279), ou un tel du « génos » d'Eubée (280), ou bien encore pour désigner les Crétois : l'« ethnos » des Crétois (281), termes que l'on pourrait traduire respectivement par race et nation.

(279) *Vie de Démétrianos de Chytri* p. 301.

(280) *Vie de Luc* p. 176.

(281) *Vie de Nicolas Stoudite* p. 868.

CHAPITRE III

MONUMENTS, HABITAT, PEUPLEMENT DES ILES DE L'EMPIRE AUX VIII^e-XII^e S.

I. Répertoire des monuments, toponymes et des lieux habités (villes, villages, bourgades).

Le répertoire que nous allons dresser de l'ensemble des monuments, des toponymes et des lieux habités pour les îles à l'époque byzantine, n'est pas une simple liste bibliographique. Une telle liste serait fastidieuse et d'un intérêt limité. Nous avons alors choisi, chaque fois que cela était possible de présenter au lecteur des « notices » qui comprennent à la fois la désignation du monument ou du lieu-dit, ses caractéristiques géographiques, historiques, archéologiques et ses origines. Nous avons jugé bon, le cas échéant, de citer les descriptions des contemporains pour mettre en valeur notre propos.

Le plan et la ligne générale du répertoire suivent un ordre géographique d'énumération des îles d'Est en Ouest, depuis les îles ioniennes jusqu'en Chypre. Et nous avons également classé les îles par « ensemble insulaire » quand cela s'imposait : îles ioniennes, îles cyclades, îles micrasiatiques etc... Nos critères d'analyse reposent donc d'abord sur la géographie insulaire. Il nous semble en effet que le peuplement et l'habitat en dépendent étroitement. Un ordre purement alphabétique aurait été aussi fastidieux qu'inutile. En revanche nous l'avons adopté par commodité au sein de chaque île : nous avons classé les monuments selon l'ordre alphabétique des toponymes actuels où ils se trouvent localisés, sauf lorsqu'il s'agissait de monuments isolés.

Passons maintenant à l'analyse du contenu des notices : tout d'abord en ce qui concerne la bibliographie (je parle de la bibliographie récente et non des sources), il nous a paru intéressant de mentionner, en plus des ouvrages ou des articles scientifiques reconnus, des publications locales parfois sujettes à caution. Mais la richesse d'information que ces dernières fournissaient était selon nous assez importante pour qu'elles fussent mentionnées. Nous avons également pris le parti de hiérarchiser les informations selon nos critères de sélection : par exemple une ville évêché ne sera pas particulièrement valorisée par rapport au simple village, si

nous ne possédons pas par ailleurs d'autres éléments d'information sur ladite ville. Ce parti pris au niveau du répertoire apparaîtra de façon plus manifeste dans l'établissement des cartes correspondantes du peuplement et de l'habitat insulaires. En revanche il est certain que le côté fragmentaire et dispersé de l'ensemble des sources à notre disposition privilégie (indépendamment de notre volonté) certaines régions insulaires aux dépens d'autres, et donnent ainsi pour quelques îles une multiplicité de notices qui ne coïncident pas nécessairement avec leur importance relative au sein du monde insulaire étudié. Il en résulte parfois un côté fastidieux dont je peux donner quelques exemples : telle la liste des tours et autres monuments de défense dans les îles d'Eubée et d'Andros, telle la liste des toponymes livrés par les archives de l'époque concernant l'île de Skyros. Ce décalage entre l'information recueillie et la réalité apparaît là encore plus manifeste dans les cartes qui ne visualisent que les lieux connus. Enfin le lecteur constatera (aussi bien dans le répertoire que dans les cartes) que nous avons dû parfois renoncer à identifier les lieux-dits, mentionnés dans tel *praktikon*, ou les monuments, cités dans telle publication locale, soit parce qu'ils ont disparu, soit parce que nous n'avons pas une assez bonne connaissance du terrain. Il nous a paru néanmoins nécessaire d'en faire mention : notre répertoire comprend en effet toutes les données sur le peuplement et l'habitat des îles de l'Empire pendant la période étudiée. C'est ainsi que le lecteur pourra choisir son information en fonction de son propre intérêt et identifier quelque lieu-dit ou monument inconnu de nous.

ILES IONIENNES

CORFOU, LEUKAS, CÉPHALONIE, ITHAQUE, ZAKYNTHOS
ET CYTHERE

CORFOU

Villes, villages, lieux-dits.

Armenades (Nord-Ouest de l'île) :

Ce toponyme révèle-t-il une communauté arménienne à l'époque étudiée ?

Bigla-Biglatôrion :

Toponymes d'origine byzantine signifiant « tour de guet ».

Bouno :

Église Hg. Taxiarchis Michaël, du 11^e-12^e siècle.

Bibl. : P.L. VOCOTROPOULOS, *AD* 22, 1967 Chron. p. 372.

Byros :

Toponyme slave.

Bibl. : VASMER, *Die Slaven* p. 77.

Chlomos (Sud de l'île) :

Voir le précédent.

Dragotina (Sud de l'île) :

Ibid.

Ebropouloi (à l'Est de la ville de Kerkyra) :

Ce toponyme révèle-t-il une communauté juive à l'époque étudiée ?

Episképsis (Nord de l'île) :

Toponyme institutionnel byzantin, qui dénomme ainsi les biens-fonds de la Couronne.

Gardiki (Nord de Chlomos) :

Toponyme slave.

Gastoura (Centre de l'île) :

Toponyme slave.

Bibl. : VASMER, *Die Slaven* p. 77.

Gastourion (Centre de l'île) :

Voir le précédent.

Kamara :

Église Hg. Blasios, à une nef et à coupole, construite en pierres disjointes. L'ornementation de la porte est en briques. Cette église présente beaucoup de similitudes avec l'église Hg. Nikolaos de Katô Korakiana. Les fresques sont datées du 12^e-13^e siècle.

Bibl. : P.L. VOCOTOPOULOS, *AD* 22, 1967 Chron. p. 373.

Kerkyra-Koryphô-Kerkyraia :

1) *Dénomination.*

L'emploi de « Kerkyra » ou de « Koryphô » pour désigner l'île ou la ville de Corfou est propre à chaque auteur.

2) *Construction.*

La ville antique était située plus au Sud que la ville actuelle, à Palaiopolis. L'antique forteresse était au lieu-dit Analipsis aujourd'hui. Elle fut brûlée et ravagée en 541. Reconstituée, elle fut à nouveau détruite par les Arabes au 9^e siècle. Elle fut reconstruite une fois de plus au 12^e siècle, mais détruite par les Turcs en 1537.

La ville médiévale de Corfou fut construite sur le site de la ville actuelle, à 2 km au Nord de l'antique Corfou. C'était une place naturellement protégée. Vers le 8^e siècle, semble-t-il, les Byzantins fortifièrent la place. Ils construisirent un mur le long de la mer avec des matériaux pris à l'ancienne cité.

3) *Fonctions.*

Port.

Ville « polis ». La ville était florissante au 12^e siècle.

Kastron : Corfou est en effet une ville-forteresse exceptionnelle. C'est à la fois une forteresse naturelle : « voici le promontoire des Corcyréens, tout en rocher, voisin des nuages, tombant dans la mer du Nord » et une forteresse construite. Corfou avait en effet à l'époque byzantine une citadelle très fortifiée. Elle fut à nouveau fortifiée par les Normands lorsqu'ils occupèrent Corfou en 1147-1149. Elle était réputée imprenable : « Des remparts imprenables entouraient la ville, surmontée de tours. Enceinte sur enceinte ont été érigées faisant de la ville une pentapole... et elle est tout à fait invincible » et encore « la citadelle s'élève si haut qu'on ne peut, même en levant les yeux, en apprécier du regard la construction ».

4) *L'extension de la ville.*

A l'extérieur du kastron sont mentionnés des faubourgs extra-muros.

Au Sud du kastron se trouvent des monuments byzantins le long de la petite péninsule où se trouvait l'antique ville de Palaiopolis :

dans le faubourg Anémopylos se trouve l'église des Saints Jason et Sôsipatre, datée du 11^e siècle. Cette église est connue depuis longtemps grâce aux inscriptions relatives à sa fondation, gravées de part et d'autre de l'entrée principale. Il s'agit d'une église en croix inscrite à coupole. On note une abside centrale à trois pans, des fenêtres géminées ou trilobées, des caractères coufiques. L'église aurait été fondée sur le site d'une basilique paléochrétienne, dite Hg. Andreas, détruite peut-être en 968, lors d'un tremblement de terre.

à Palaiopolis, noter l'église Hg. Kerkyra construite selon un plan basilical dans la première moitié du 5^e siècle. Détruite par un incendie, elle fut reconstruite selon un plan à trois nefs, puis limitée à une nef vraisemblablement au cours du 12^e s. A l'Ouest du monastère dit Hg. Théodoroi daté entre le 5^e et le 8^e s. sur les vestiges de la forteresse antique subsistent les restes d'une église du 11^e-12^e s., dite Panaghia Nerantzicha. Enfin noter à 4 km du centre de la ville moderne, à l'entrée de la lagune de Chalikiopoulo, l'église du Pantocrator datée du 11^e-12^e siècle.

à Kanoni, dans le domaine dit « Kerkyra », on a trouvé une monnaie de bronze de Manuel I.

Bibl. : 1) *Alexiade* III, 51 ; CHONIATÈS pp. 72, 130, 100 ; 2) B.G. KALLIPOLOTIS, *Praktika Arch. Et.* 1958, pp. 114-118 ; 3) *Alexiade* II p. 53 ; KINNAÏOS pp. 97-99 ; *Géo d'Edrisi* p. 121 ; textes cités dans SKOUTARIOTÈS p. 231 ; voir aussi CHONIATÈS pp. 78, 97 ; *Alexiade* I p. 57 ; G. de POUILLE p. 247 ; 4) MM V p. 15 ; *Tabula Imperii* 3 p. 180 ; Ch. EVELPIDÈS, *AD* 18, 1963, Chron. p. 192 ; pour l'église des saints Jason et Sôsipatre, cf. P.L. VOCOTOPOULOS, *DChAE* IV, 4-5, 1969 pp. 169-174 ; même auteur, *Arch. Eccles.* p. 168 ; B.G. KALLIPOLITIS, *AD* 24, 1969 Chron. p. 280 ; *AD* 16, 1960 Chron. p. 209.

Kassiopè :

Port et forteresse (kastron), Kassiopè est situé face au détroit qui sépare l'île de l'actuelle Albanie. Les murs hellénistiques ont été conservés à l'époque romaine et byzantine. Il est certain que cette ville occupait une place stratégique, et d'ailleurs on la trouve mentionnée lors des expéditions de Robert Guiscard en 1081 et en 1084 : « castrum quod Casopuli dicitur in insula Corofi oppugnans capit ». Cependant à la fin du 12^e siècle, le kastron de Kassiopè semble être abandonné : « on passe devant une cité antique appelée Caszope, qui est située sur la côte ; il y a là quantité de serpents et d'animaux vénéneux que personne n'ose y aborder ».

Bibl. : PARADISSIS, *Fortresses* pp. 34-37 ; MALATERRA, ed. Muratori V p. 72 ; *Alexiade* II p. 52 ; BENOIT DE PETERBOROUGH II pp. 204-205 ; *Tabula Imperii* 3 p. 172.

Katô Korakiana (côte est) :

Église Hg. Nikolaos datée du 11^e siècle. Les fresques peuvent être comparées à celles de l'église Hg. Merkourios.

Bibl. : *Tabula Imperii* 3 p. 174 ; P.L. VOCOTOPOULOS, CA 21, 1971 pp. 173-7 ; AD 22, 1967 Chron. p. 372 ; AD 23, 1968 Chron. p. 324. AD 24, 1969 Chron. pp. 259, 280 ; M. MICHAILIDIS, AD 25, 1970 Chron. pp. 20-21. Pour l'ornementation extérieure, voir VOCOTOPOULOS, *Arch. Ecclés.* p. 170.

Hg. Markos :

A 15' du village, se trouve l'église dite Hg. Merkourios, datée par une inscription de 1074-1075, à nef unique terminée par deux absides.

Bibl. : P.L. VOCOTOPOULOS, CA 21, 1971 pp. 151-181 ; CHATZIDAKIS, AD 22, 1967 Chron. p. 26 ; Ch. EVELPIDÈS, AD 18, 1963 Chron. p. 160 ; P.L. VOCOTOPOULOS, AD 24, 1969 Chron. p. 280 ; AD 25, 1970 Chron. pp. 333-334 ; M. MICHAILIDIS, AD 25, 1970 Chron. p. 20.

Passaron :

Port sur la côte est de l'île, où se tenait la base de la flotte vénitienne en 1084.

Bibl. : *Alexiade* II p. 51.

Porto Timon

Témoignages archéologiques d'un établissement avaro-slave.

Bibl. : *Tabula Imperii* pp. 240-241.

Sarakènika :

Ce toponyme révèle sans doute une occupation arabe ; la date la plus probable de cet établissement est la seconde moitié du 9^e siècle.

LEUKAS

Bournikas (Sud de l'île) :

Église Hg. Ioannès Tôn Karabiadôn dont les fresques peuvent être datées du 11^e-12^e s.

Bouni d'Ekloubè :

Ruines d'une tour médiévale non datée.

Draganôn (Apolloniôn) :

Toponyme slave.

Griva (montagne au milieu de l'île) :

Toponyme slave.

Hg. Maura-Kastron :

Cette forteresse du 13^e s. remaniée plusieurs fois aurait succédé à un kastron byzantin.

Nikiros :

Ancienne capitale de l'île, complètement détruite à partir de 1300. Un voyageur en 1745 y aurait observé les ruines d'une église paléochrétienne ou byzantine.

Hg. Petros :

Ruines d'une tour médiévale non datée.

Rodaki :

Un voyageur en 1745 a observé en contrebas du monastère Hg. Ioannès, des ruines d'église byzantines.

Ruda

Toponyme slave.

Sella

Toponyme slave.

Hg. Sôtiros :

En 1745 un voyageur y repéra des ruines d'églises byzantines aujourd'hui disparues.

Bibl. : *Tabula Imperii* 3 p. 131 ; P.G. RONTOGIANNÈS, L'art chrétien de Leukas (en grec), *EELM* 3, 1973 ; VASMER, *Die Slaven* p. 78 ; PARADIS-SIS, *Fortresses* pp. 43-44.

CEPHALONIE

Athéras :

Promontoire à l'Ouest de l'île où, selon Anne Comnène, Robert Guiscard serait tombé malade en 1085.

Atsoupades :

Toponyme révélant un établissement arabe.

Balta (Sud de l'île) :

Toponyme slave.

Bigli (Nord de l'île) :

Toponyme d'origine byzantine.

Chalmata (Argostoliou) :

Toponyme slave.

Hagia Rousalè (sur le flanc ouest d'Erissos) :

Est-ce la « Jérusalem » d'Ithaque mentionnée par Anne Comnène ?
Il semble en effet qu'Anne Comnène désigne sous le terme d'île d'Ithaque toute la partie est de Céphalonie.

Kastron, dit aussi **Hg. Geôrgios** :

C'était la capitale médiévale de l'île.

Selon un document de 1264 le Kastron Hg. Georgios était le siège de l'évêché à l'époque byzantine.

Au printemps 1085, Roger, fils de Robert Guiscard « se hâta vers la ville (ad urbem) avec les troupes du duc et l'assiégea ». Le terme « urbs » peut désigner l'île entière comme la polis d'Eubée désigne très souvent l'île d'Eubée. Mais selon certains auteurs, cette « urbs » est précisément la place forte d'Hg. Georgios ou To Kastro, capitale médiévale de l'île, appelée sous les Vénitiens « Castello di Cephalonia » ou « Cefalonia ». On trouve le terme « polis » dans Anne Comnène qui décrit les mêmes événements.

Phiscardo-Piscardo (côte nord de l'île) :

D'après les anciens géographes, la domination « Phiscardo » vient du nom « Robert Guiscard » ; ce village aurait donc été fondé par ce personnage. La plus ancienne mention date de la fin du 12^e s. sous la plume de Hoveden : « illa et aliae duae insulae quarum una dicitur Chefelenie et altera Jagent sunt insulae Margariti. Deinde est portus Wiscardi... et nacta opportunate temporis et loci porrexit Roberto Wiscard marito suo venenum bibere et mortuus est et ibidem in insula quae usque in hodernium diem dicitur portus Wiscardi sepultus est ». Benoît de Peterborough mentionne le même événement en le situant dans la petite ville que fonda Robert Guiscard à l'extrémité de l'île dite « Fale de Compar ». Or les chroniqueurs occidentaux commettent tous cette erreur d'identification, en localisant le portus Giscardi à Ithaque et non à Céphalonie. Cette confusion est tout à fait compréhensible dans la mesure où « Phiscardo » se trouve exactement en face d'Ithaque, à la distance la plus proche de cette île. Il semblerait, d'après ces récits, que ce village fut à peu près abandonné à la fin du 12^e siècle.

Roudi (montagne au Sud de l'île) :

Toponyme slave.

Skala (Sud-Est de l'île) :

Basilique protochrétienne, sans doute rénovée aux 9^e-10^e siècles.

Tetrapolis (antiques Kranè, Paleis, Prônnoi, Samè) :

Mention au 12^e siècle.

Krania en tout cas servait d'avant port à Hg. Gerogios.

Dans l'Antiquité Samos ou Samè pouvait désigner l'île.

Bibl. : *Alexiade* II p. 55 ; *Tabula Imperii* 3 pp. 117, 154-155, 234, 259, 254, 187 ; VASMER, *Die Slaven* p. 79 ; D.A. ZAKYTHINOS, *EEBS* 6, 1929 pp. 185-187, 200 ; G. de POUILLE p. 249 ; B. DENTZER, *Festschrift des*

Geographischen Seminars der Universitat Breslau zur Begrüssung des XIII. Deutschen Geographentages, Breslau 1901 p. 100 ; BUONDELMONTI p. 10 ; HOVEDEN III pp. 161-162 ; BENOIT DE PETERBOROUGH II p. 203 ; CHONIATÈS p. 86.

ITHAQUE-VAL DI COMPARE

Jerusalem :

Ville mentionnée par Anne Comnène comme étant située à Ithaque. Certains auteurs ont pensé qu'il fallait plutôt situer cette Jérusalem à Céphalonie (voir Hagia Rousalè à Céphalonie). D'autres néanmoins soutiennent au contraire que c'est bien à Ithaque qu'était située ladite Jérusalem au lieu-dit Rousano (non loin de Palaiokastros) ou à Poli (Jerusalem polis). Il faut noter que déjà au Moyen Age il existait plusieurs interprétations sur la localisation de « Jerusalem » : ainsi Buondelmonti identifie « Jerusalem » à l'île de Zante.

Merobigli :

Toponyme d'origine byzantine, signifiant « tour de guet ».

Palaiochôra (à 2 km au Sud de Vathy) :

Ville médiévale. Il semble par ailleurs que le port de l'île à l'époque médiévale était le port actuel de Vathy. Voir la mention du port d'Ithaque par Edrisi.

Sarakiniko (promontoire sur la côte est) :

Ce toponyme d'origine arabe indique une occupation arabe de l'île que nous situerions volontiers soit vers 840, soit vers 880.

Bibl. : *Alexiade* II p. 55 ; D.B. BAGIAKAKOS, *EEBS* 29, 1959 p. 342 ; BUONDELMONTI p. 167 ; *Géo d'Edrisi* p. 121.

ZAKYNTHOS

Sarakênadon :

Ce toponyme révèle une occupation arabe que l'on peut situer en 880, date à laquelle nous avons mention d'une incursion arabe qui ravagea les îles de Céphalonie et Zakynthos.

Lagôpodon (Centre de l'île) :

A 1 km au Sud-Ouest de cette localité subsistent les ruines d'une forteresse dite Palaiokastros. Dans la même région, ruines d'une église dite Hg. Nikolaos avec des fresques datées du 11^e au 13^e siècle.

Skopos (Sud-Est de l'île) :

Ruines d'une église dite Hg. Nikolaos Megalommatès que des restes de mosaïques permettent de dater du 11^e-12^e siècle. Les fresques s'échelonnent du 12^e au 15^e siècle.

Bibl. : *Tabula Imperii* 3 pp. 191-192, 259-260.

CYTHÈRE

Villes, villages, lieux-dits.

Arei :

Église Hg. Petros, en croix inscrite, avec coupole. Les fresques dateraient du milieu du 12^e s.

Kastri (côte sud) :

Capitale de l'île à l'époque paléochrétienne, remplacée par Metata au 12^e siècle. Pourtant Kastri continua à servir de port à l'époque byzantine. On a trouvé là de la céramique du 12^e siècle en abondance.

Libadi (sud de l'île) :

Église Hg. Andreas, du 9^e-10^e siècle, dont la forme actuelle est due à une reconstruction du 15^e. Anciennement c'était une église en croix inscrite, à deux piliers, avec coupole. Certaines fresques et d'autres éléments de la décoration peuvent être datés du 12^e-13^e siècle.

En fait il dut y avoir plusieurs phases de construction. La première phase pourrait être datée, d'après les fresques conservées sur le front de l'abside centrale, du 9^e siècle. De cette première période subsiste seulement le mur est du sanctuaire. L'église fondée alors aurait été de type basilical. Dans la seconde phase de construction, l'église avait un plan en croix inscrite. De cette période quelques fragments de fresques ont été conservés, qui peuvent être datés du 11^e siècle. D'une troisième phase de construction date le plan de l'église actuelle, modifié quand même plus tard, surtout dans la partie ouest. Les fresques de cette période peuvent être datées du 13^e s.

Metata (Centre de l'île) :

Selon l'étymologie ce lieu devait être le « centre de concentration des troupes ». Metata était la capitale de l'île au 12^e siècle.

Mylopotamos :

Cité byzantine et vénitienne en ruines.

Près de Mylopotamos, noter l'église Hg. Nikolaos de Moligkates, à une nef avec un toit de briques. Les éléments d'architecture et de décoration sont du 12^e-13^e siècle.

Paléokastro (Nord-Est de l'île) :

Emplacement rocheux sur lequel a été fondée, peut-être avant le 12^e siècle une ville byzantine qui fut détruite en 1535 par Barberousse. Les murs conservés, de grande hauteur, témoignent que là étaient construits de grands et importants bâtiments. Aujourd'hui on voit les ruines de ces bâtiments ainsi que celles de neuf églises dont quelques-unes ont des éléments que l'on pourrait dater du 11^e s. Noter cependant que l'église dite Hg.

Kosmas et Damianos est antérieure au milieu du 7^e siècle, ce qui prouve que déjà à l'époque paléochrétienne, il y avait là un site habité, sans doute un village.

Phriligkianika (centre de l'île) :

Églises Hg. Kosmas et Hg. Anargyroi, datées de l'an 1100 environ. Il s'agit de deux églises accolées, au toit de briques, et communiquant par des arcs ouverts. A l'Ouest a été rajouté plus tard un narthex commun. Les fresques sont dans un état lamentable ; mais leur style se rapproche de celles d'Hg. Dèmètrios à Pourko. Noter aussi l'église Hg. Blasios.

Potamos :

Près du village, église dite Hg. Nikôn, en croix inscrite. Peintures du 11^e-12^e siècle.

Pourko (Sud de l'île) :

Ensemble formé de quatre petits sanctuaires du 12^e siècle, dont deux comportent une nef à deux absides. L'église dite Hg. Dèmètrios, qui se trouve à l'angle sud-est, est la plus ancienne. Elle est datée, d'après une inscription, de l'an 1100. Mais il y aurait une première couche de fresques, antérieure de 50 ans environ, ce qui situerait la construction de cette église au milieu du 11^e siècle.

Bibl. : Myrto MELANIDI-GEORGOPOULOU, *Actes du 15^e Congrès Int. d'Etudes Byzantines*, Athènes 1976 II pp. 449-468 ; même auteur, *AAA VIII* 2, 1975 pp. 178-191 ; P. LAZARIDIS, *AD* 20, 1965 Chron. p. 186 sq ; JOLIVET, *Peinture Byzantine* p. 55 ; HERRIN, *Byzantine Kythera* pp. 41-48 ; D.K. ZAGLANIKÈ, *Paleochôra*, Zakynthos 1962.

Monuments isolés.

Hg. Sergios et Bacchos :

Église mentionnée au début du 10^e siècle. Elle fut fondée avant le milieu du 7^e siècle. Plus tard elle fut incorporée au monastère d'Os. Théodôros construit au même endroit.

Hg. Sophia-Spèlaion (côte sud de l'île) :

Église rupestre, dont on tend à repousser la date de fondation aux 12^e-13^e siècles. Une inscription donne le nom du peintre qui décora l'église : c'était Théodôros.

Bibl. : *Vie de Théodoros de Cythère* p. 287 ; HERRIN, *Byzantine Kythera* pp. 41-48 ; P. LAZARIDIS, *AD* 20, 1965 Chron. pp. 191-192 ; M. CHATZIDAKIS, *AD* 21, 1966 Chron. p. 24. JOLIVET, *Peinture Byzantine* p. 55.

CRÈTE

Villes, villages, lieux-dits.

Agrion-Arion (auj. Prinós ou Beran Episkopi) :

Au lieu-dit Arion (ville antique d'Agrion ?), Jean Xénos a fondé l'église dite Hg. Geôrgios Psaropiastès.

En 1212, lors de la première « Partitio » vénitienne, est mentionnée la « turme » d'Agrion.

Bibl. : *Testament de Xénos* p. 59 ; ch. 4.

Aleziziana :

Église dite Hg. Panteleimôn ou Hg. Kyr. Iôannès, à deux nefs. Les fresques de la nef nord sont du 12^e-13^e siècle.

Bibl. : K. LASSITHIOTAKIS, *Krèt. Chron.* 21, 1969 p. 187.

Alitzanè (Sud Pediada) :

Église dite Hg. Andreas, comportant des fresques de la fin 12^e-début 13^e siècle.

Bibl. : GEROLA, *Monumenti* II p. 300.

Amari Nephs (région d'Amari) :

Village probablement construit pendant la seconde période byzantine par un membre de la famille « Amari », patronyme mentionné au début de la Vénétocratie, à moins que le toponyme ne remonte à l'époque archaïque. Au centre du village, on trouve les ruines d'une petite tour byzantine. Il n'est pas impossible que les églises Hg. Iôannès (Boulgarè), Hg. Geôrgios (Rologè) et Hg. Iôannès aient des fresques de l'époque byzantine, masquées par des fresques plus récentes.

Bibl. : SPANAKIS, *Crète* II pp. 48-49 ; KALOKYRÈS, *Fresques Byz. de Crète* p. 38 et n. 4 ; GEROLA, *Monumenti* I p. 193.

Anôpolis (région de Sphakia) :

Un des deux villages mentionnés dans la région de Sphakia par un document de 1184. Anôpolis était certainement le chef-lieu de la région à l'époque byzantine ou au moins dans les premiers temps de la Vénétocratie, ainsi que le centre de l'établissement des Skordylis.

Bibl. : XANTHOUDIDÈS, *Le Diplôme des Skordilis* pp. 310-311.

Aposolemi (région de Réthymnon) :

Toponyme à lier avec l'Arabocratie, mentionné dans un document de 1182.

Bibl. : GERLAND, *Noblesse Crétoise* XI p. 38 ; TOMADAKIS, *Problèmata* p. 30.

Ardou (région de Lassithi) :

Ont été trouvées là des monnaies de bronze arabes.

Bibl. : MILES, *Byzantium and the Arabs* pp. 14-15.

Armenoi (régions de Chania, de Réthymnon et de Seteïa) :

S'agit-il de toponymes liés à l'établissement des Arméniens de l'armée de Phokas lors de la reconquête ou de villages habités par des fabricants de voiles ?

Askyphou :

Toponyme mentionné dans un document de 1182.

Bibl. : GERLAND, *Noblesse Crétoise* XI p. 35.

Asômatos (région d'Amari) :

Ici se trouve l'église Hg. Anna qui est la plus ancienne église de Crète de la période mésobyzantine, datée par une inscription (1196-1225).

Bibl. : GEROLA, *Monumenti* II pp. 299, 300.

Atsipades (Ouest de Spili) :

Toponyme hérité de l'Arabocratie. Ce village fortifié était très peuplé pendant la Vénétocratie. Il en était vraisemblablement de même à l'époque byzantine mais, nous n'en avons aucune preuve.

Bibl. : TOMADAKIS, *Problèmata* p. 30 ; SPANAKIS, *Crète* II pp. 110-111.

Atsipopoulo (Ouest de Réthymnon) :

Toponyme arabe. Ce village est mentionné en 1182.

Bibl. : TOMADAKIS, *Problèmata* p. 30 ; GERLAND, *Noblesse Crétoise* XI p. 36.

Axos (Nord d'Anôgeia) :

Ville antique, romaine et paléochrétienne, qui continue d'exister à l'époque byzantine. En témoignent 9 églises conservées, datant de cette période : Hg. Paraskeuè ; Hg. Iôannès (12^e s.) ; Panaghia (8^e s.) ; Hg. Anna ; Hg. Arakou ; Hg. Geôrgios (14^e s.), Michaël Archangelos ; Aphentès Christos ; Hg. Eirènè.

Bibl. : GEROLA, *Monumenti* I p. 81, II p. 343 ; ch. 4.

Azogyreas (région de Selinou) :

Région donnée aux Hagiostephanitès en pronôia (1192 ?). A Azogyreas fut construit un euktèrion au nom d'Hg. Geôrgios par Jean Xénos à la fin du 10^e-début 11^e s.

Bibl. : GERLAND, *Noblesse Crétoise* XI p. 38, X pp. 197-199 ; MANOUSAKAS, *La Famille Chortatzis* p. 273 n. 1 ; *Testament de Xénos* p. 60.

Babeloi (région de Seteïa) :

Toponyme hérité de l'Arabocratie.

Bibl. : TOMADAKIS, *Problèmata* p. 30.

Baltos (région de Lassithi) :

Toponyme slave.

Bibl. : VASMER, *Die Slaven* pp. 174-176.

Batheiako :

Église dite Hg. Geôrgios, comportant des fresques du 12^e-13^e s.

Bibl. : K.D. KALOKYRÈS, *Krèt. Chron.* 8, 1954, p. 397 ; GEROLA, *Katalogos* p. 69.

Beran Episkopi (éparchie de Mylopotamou) :

Siège de l'évêché d'Agrion (Axos) pendant la 2^e période byzantine. Découverte d'une église byzantine de type basilical à trois nefs et trois absides, datée de la fin 10^e-début 11^e s.

Bibl. : PLATON, *Basiliques* p. 421 ; *Krèt. Chron.* 2, 1948 p. 363 ; K.D. KALOKYRÈS, *Ergon tès Arch. Et.* 1959 p. 153 ; *Praktika Arch. Et.* 1959 p. 230 sq.

Berati (région de Seteia) :

Toponyme hérité de l'Arabocratie.

Bianos (côte sud de l'île) :

Ville au 6^e siècle. Monnaies de bronze arabes. Aucun indice de peuplement à l'époque byzantine.

Bibl. : HIEROCLÈS p. 19 ; MILES, *Byzantium and the Arabs* pp. 14-15.

Bizariano (Pigi Pediados) :

Église byzantine dite Hg. Panteleimôn, de type basilical à trois nefs, avec des matériaux de remploi antiques.

Bibl. : GEROLA, *Monumenti* II pp. 191, 300 ; S. PAPADAKIS, *AD* 19, 1964, *Chron.* p. 459 ; CHATZIDAKIS, *Krèt. Chron.* 6, 1952 p. 66 ; GEROLA, *Katalogos* p. 79 ; SPANAKIS, *Crète* I p. 305.

Bourgaro (région de Chania) :

Toponyme slave.

Bibl. : VASMER, *Die Slaven* pp. 174-176.

Bizari (région d'Amari) :

Présence d'une basilique à trois nefs, datée du 7^e-8^e siècle, avec une seconde phase de construction au 8^e-9^e siècle. Cette basilique aurait été le siège de l'évêché de Sybritos, transféré en ce lieu au cours du 7^e siècle. Elle fut détruite après la prise de Crète par les Arabes en 824-831. On a trouvé en ce lieu des monnaies de bronze arabes et 3 nomismata d'Alexis I.

Bibl. : K.D. KALOKYRÈS, *Krèt. Chron.* 13, 1959 pp. 7-38 ; *Praktika Arch. Et.* 1958 pp. 243-251 ; MILLES, *Byzantium and the Arabs* pp. 14-15.

Chandax-Heracleion :(1) *Fondation de la ville.*

Ce sont les Arabes qui, d'après les chroniqueurs byzantins, ont fondé la ville de Chandax. Or jusqu'en 787, date du Concile de Nicée, nous avons la preuve que la ville d'Heracleion existait. C'est donc à l'Heracleion paléochrétienne qu'a succédé la Chandax arabe.

(2) *Dénomination de la ville.*

Nous ne savons pas si « Chandax » est le nom donné à la ville par les Arabes ou s'il préexistait à leur arrivée dans le langage populaire. Quant au problème suscité par le texte de Génésios, qui mentionne « Charax », et que tous les chroniqueurs postérieurs

ont suivi, en essayant de lier le terme Charax à Chandax, et en justifiant ainsi l'étymologie de Chandax, c'est bien évidemment un type de reconstitution étymologique à posteriori. Enfin il est courant pour les Byzantins de désigner Chandax sous les termes de « *Kastron* » ou « *Krètè* » sans autre précision.

(3) *La Forteresse.*

La ville arabe de Chandax était la plus fortifiée de toutes les villes de Crète que Nicéphore Phokas détruisit en 961. Au moment du siège, Nicéphore Phokas chercha longtemps où donner l'assaut : « En faisant le tour, il vit que tout endroit était difficile. D'un côté il y avait la mer ; de l'autre les fondements de la citadelle étaient de pierre égale et de même niveau. La construction était récente et étrange : de terre en effet et de poils de chèvre et de porc mis ensemble. Les murs étaient d'une telle largeur qu'il y avait de la place pour deux chars, de hauteur considérable, et il y avait encore deux fossés de très grande largeur et profondeur ». Place Eleuthéria a été découvert un mur d'enceinte, construit avec de grandes pierres, qu'il faut rattacher au mur arabe de Chandax sur lequel plus tard fut érigé le mur byzantin.

Certains auteurs ont assuré que pendant la seconde période byzantine, la ville était restée sans mur et que c'est le génois Pescatore qui aurait fortifié Chandax. D'autres au contraire sont d'avis que la destruction des remparts arabes par Nicéphore Phokas n'a pas été complète. De toute façon la dénomination de la ville comme « *kastron* » peu de temps après la reprise de l'île montre que la ville avait le caractère d'une forteresse et n'était donc pas dépourvue de rempart. L'enceinte suivait les anciens murs arabes, plan suivi plus tard par la vieille enceinte génoise, puis vénitienne. Qu'il y ait eu un *kastron*, en témoigne également la dénomination de l'espace à l'extérieur des murs : « *Exôporto* » ou « *Xôporto* ». De la même façon les églises, selon leur répartition dans l'espace à l'intérieur ou à l'extérieur du *kastron*, ont l'éponyme « *sto Kastro* » ou au contraire « *sto Xôporto* » : telles les églises byzantines mentionnées dans les plus anciennes listes, Hg. Marina ou Hg. Antônios « *sto Kastro* », Manolitissa, Hg. Photeinè, Hg. Markos Panymnètòs « *sto Xopôrto* ». Voir aussi l'église Hg. Paraskeuè (Katsamba) « *extra muros* », transcription pour « *Exôteichos* » ; l'église Hg. Iôannès « *Kostomyres* » (Costa Muros, transcription de « *Parateichos* ») ; l'église Panaghia Pisôteichiotissa (derrière les murs) ; l'église Hg. Nikolaos « *stèn Oraia Porta* » et la Panaghia Oraiopylitissa, l'église Maria Formosa (Eumorphè), appelée ainsi à cause de sa situation à époque byzantine près de l'Oraia Pylè. Il est donc assuré que les Byzantins, la reconquête achevée et après l'échec du transfert de la ville à Téménos, ont reconstruit les remparts. On en a d'ailleurs des témoignages archéologiques : on a découvert en effet une des

tours du mur byzantin, et la section étudiée fait apparaître qu'il y avait d'autres tours et que la forme générale n'était pas très différente de celle donnée par le plan de Buondelmonti. Enfin le dernier témoignage est fourni par la mention des habitants du « Bourgos » dans la prière du peuple de Chandax en 1224.

(4) *Chandax, kastron et bourgs.*

Le kastron de Chandax désigne la ville fortifiée par opposition aux bourgs qui se développent à l'extérieur de la ville. Les remparts étaient troués de deux ou trois portes. Pendant la deuxième période byzantine, il y eut une extension des faubourgs au Sud-Ouest (Kamakari), au Sud (Bitouri), comme on le constate d'après la dispersion de petites église byzantines datant de cette époque. Quelques noms témoignent de la date de leur construction et de la graduelle extension des faubourgs : ainsi dans le faubourg sud, une église est dite Hg. Romanos, du nom de l'empereur régnant lors de la reconquête ; une autre est liée au nom des Bardas de la famille des Phokas ; une troisième dite Hg. Eleuthérios évoque certainement la libération de la ville. Les fouilles du quartier Hg. Petros Domikianôn ont révélé de la céramique byzantine en abondance. Or la forme et la décoration indiquent qu'il s'agit de la céramique de Constantinople. Ces découvertes fournissent une nouvelle preuve des liens étroits entre la Crète et la capitale. Il faut noter que les ensembles les plus importants datent de Manuel et d'Alexis III. Cependant il y a d'abondants tessons de la première moitié du 12^e siècle. Très peu en revanche datent de la fin du 10^e s. ou du début du 11^e. Les monnaies trouvées datent des règnes de Jean II et surtout de Manuel et d'Alexis II.

(5) *Le nombre d'habitants.*

Chandax et sa région comptaient au tout début du 13^e siècle 30 000 habitants. Ce nombre est fluctuant : en 1224, à la suite des exactions et des violences du duc vénitien Paul Kourinos, les habitants du Bourgos ont fui, et il ne reste que 200 habitants dans la ville !

(6) *Les fonctions de Chandax.*

C'était une ville « polis ».

C'était une métropole ecclésiastique : le problème de la métropole de Crète à l'époque byzantine est très débattu. En tout cas en 1118, Chandax est mentionnée comme métropole. En 1192 l'évêché de Chandax et celui de Knôssos ne font qu'un et n'ont qu'un seul siège, celui de Chandax. Le transfert des fonctions de Gortyne à Chandax est révélé par les monnaies trouvées dans la région de Métropolis : le nombre important des monnaies

paléochrétiennes contraste avec les quelques rares monnaies byzantines.

(7) *Les églises de Chandax.*

Voir les églises citées ci-dessus.

Panaghia Phorou de la fin du 10^e siècle ou du début du 11^e, au centre d'Heracleion, sous l'église vénitienne.

Une inscription, qui pourrait être de l'époque byzantine (896, 1001, 1046 ou 1091 ?) à moins qu'elle ne date de 671 révélerait l'existence d'une autre église byzantine. Cette inscription a été trouvée dans la section nord du vieux mur vénitien.

Église Hg. Syméôn : la mention est de 1212, mais l'église est sans aucun doute antérieure.

Une autre église du 12^e siècle.

Église du Magistre, construite soit au 9^e siècle, sous le règne de Michel III, soit par Phokas, lors de la reconquête. En tout cas elle a été décorée par Phokas.

Église Tòn Hg. Pantôn, mentionnée dans un document de 1118.

Bibl. : (1) : SKYLITZÈS p. 44 ; GÉNÉSIOS p. 47 ; PHRANTZÈS p. 101 ; N.B. TOMADAKIS, *EEBS* 24, 1954 pp. 92, 96-97, 99 ; (2) : S. XANTHOUDIDÈS, *EEBS* 3, 1926 p. 35 ; GÉNÉSIOS p. 47 ; TOMADAKIS, *Problèmata* p. 30 ; SKYLITZÈS p. 43 ; TH. CONT. p. 76 ; PHRANTZÈS pp. 99-100 ; M.G. PARLAMAS, *Krèt. Chron.* 8, 1954 pp. 273-286 ; (3) : SKYLITZÈS p. 249 ; ATTALIAE p. 225 ; LÉON LE DIACRE p. 11 (texte du siège de Chandax par Nicéphore), 27-28 ; AD 21, 1966, Chron. p. 430 ; N. PLATON, *Krèt. Chron.* I, 1947 p. 239 sq ; S. XANTHOUDIDÈS, *Chandax-Heracleion*, Heracleion 1927 ; GEROLA, *Monumenti Veneti* I, 1905 p. 105 ; S. XANTHOUDIDÈS, *Athèna* 16, 1903 p. 143 ; N. PLATON, *Krèt. Chron.* 4, 1950 pp. 353-360 ; 6, 1952 pp. 439-459 ; XANTHOUDIDÈS, *La Vénétocratie* p. 21 ; (4) : N. PLATON, *Krèt. Chron.* I, 1947 p. 239 sq ; E. BOURBOUDAKIS, AD 23, 1968 Chron. pp. 428-9 ; (5) : XANTHOUDIDÈS, *La Vénétocratie* p. 21 ; (6) : MM VI pp. 97, 99 ; *Actes de Patmos* I p. 81 ; (7) : N. PLATON, AD 16, 1960, Chron. p. 256 ; A.C. BANDY, *The Greek Christian Inscriptions of Crete*, Athènes 1970 p. 89 n° 61 ; T-TH II p. 147 ; N. PLATON *Krèt. Chron.* 10, 1956 p. 408 ; H. GRÉGOIRE, *Byz.* 8, 1933 p. 519, 528-530 ; ATTALIAE pp. 225-228 ; B. LAOURDAS, *Krèt. Chron.* 5, 1951 p. 57 ; MM VI p. 97.

Chandras (éparchie de Seteia) :

Toponyme hérité de l'arabocratie.

Bibl. : TOMADAKIS, *Problèmata* p. 30.

Chania :

(1) *Fondation de la ville.*

L'ancienne Kydônia a disparu, sans doute avant l'arabocratie. Cependant dans l'aire de l'ancienne Kydônia, il y avait probablement un quartier appelé « Lachaneas » ou « Alchania » ou « Chania », seul témoin de l'ancienne ville à l'époque de la conquête arabe. Les envahisseurs auraient repris le nom de ce village « Alchania », car il avait une consonnance arabe ; ce qui a donné

« Al Hanim », puis « Ta Chania », « La Canea », « La Cania ». Sous l'arabocratie, Chania est le principal centre urbain avec Chandax. La ville était également appelée « Rabdh-el-Djobn » (Bourg du Fromage).

(2) *La ville pendant la 2^e période byzantine.*

Nous ne connaissons absolument rien de l'histoire de la ville après la reprise de l'île par les Byzantins. Si les Vénitiens ont reconstruit la ville, il n'est pas vrai qu'au moment de la colonisation de 1252, les Vénitiens aient fondé ex nihilo la ville de Chania. Un document de 1255 mentionne un « arsena vetus » et autres monuments. On doit simplement supposer que la ville a subi une destruction complète lors de la révolte des grandes familles grecques. D'autre part dans la *Divisio Cretae* du premier établissement vénitien de 1212, Chania est dite « l'une des quatre turmes » de l'extrémité occidentale de la Crète. Or il est certain que cette division vénitienne devait s'appuyer sur l'administration byzantine antérieure : comme à Chandax, il y avait sans doute des remparts qui faisaient de la ville un « kastron ». Les Vénitiens ont vraisemblablement pris les « kasta » byzantins comme sièges des « turmes ».

(3) *Les monuments de Chania.*

Les monuments byzantins n'existent plus : il y eut destruction totale de la ville entre 1206 et 1252 et réédification complète par les Vénitiens en 1252. Il y avait un phrourion byzantin qui entourait l'acropole de Kydônia, d'où le nom de Kasteli attaché à ce quartier. Les Génois y fondèrent une tour quand ils furent maîtres de la ville. Y avait-il une deuxième enceinte qui, le cas échéant, assimilerait grossièrement le kastron byzantin de Chania à la forteresse vénitienne ? A noter qu'au 17^e s. le quartier de Kasteli s'appelle « Castello Vecchio », ce qui laisserait croire qu'il n'y avait à l'époque byzantine qu'une seule forteresse.

Bibl. : (1) N. PLATON, *Krèt. Chron.* I, 1947 p. 248 ; *EEKS* 3, 1940 pp. 227-235 ; N.B. TOMADAKIS, *Athèna* 49, 1938 pp. 91-118 ; S.F. KAPSOMENOU, *Krèt. Chron* 2, 1948 pp. 181-188 ; *Géo d'Edrisi* p. 126 ; (2) : N. PLATON, *Krèt. Chron.* I, 1947 pp. 254-255 ; T-TH II p. 145 ; (3) : SPANAKIS, *Crète* II p. 397 ; N.B. TOMADAKIS, *Krèt. Chron.* 11, 1957 p. 6.

Charax :

Promontoire où auraient débarqué les Arabes.

Bibl. : SKYLITZÈS p. 42 ; Th. CONT. p. 75.

Charbata (région de Chania) :

Toponyme slave.

Bibl. : VASMER, *Die Slaven* pp. 174-176.

Chortatzis (Apokoronas) :

Noyau à partir duquel les Chortatzis ont acquis d'autres domaines.

Bibl. : MM VI p. 130 ; MANOUSAKAS, *La Famille Chortatzis* p. 276.

Choudetsi (région d'Héracleion) :

Toponyme slave.

Bibl. : VASMER, *Die Slaven* pp. 174-176.

Choumeri :

Toponyme à lier avec l'arabocratie.

Bibl. : TOMADAKIS, *Problèmata* p. 30.

Chromonastèri (Sud de Réthymnon) :

Église dite Hg. Eutychios du 11^e s., à une nef, en croix inscrite avec coupole et quatre piliers. Fresques du 11^e siècle. Ce n'est vraisemblablement pas l'église construite par Xénos en l'honneur des Saints Eutychios et Eutychianos, car le monument est au seul nom d'Eutychios.

Bibl. : N.B. DRANDAKÈS, *Krèt. Chron.* 10, 1956 pp. 215-236 ; M. CHATZIDAKIS, *AD* 21, 1966 *Chron.* p. 33 ; S. PAPADAKI, *AD* 19, 1964 *Chron.* p. 460 ; *AD* 20, 1965 *Chron.* p. 575 ; GEROLA, *Monumenti* II p. 228 ; K. LASSITHIOTAKIS, *Catalogue topographique des églises peintes de Crète* (en grec) Heracleion 1961 n° 827 ; L. PETIT, *AB* 42, 1924 p. 7.

Drakôna (région de Chania) :

Église dite Hg. Stephanos, très petite, à une nef, datée du 10^e siècle.

Bibl. : SPANAKIS, *Crète* II p. 155 ; K. LASSITHIOTAKIS, *Krèt. Chron.* 21, 1969 p. 199.

Drimeôs :

Forteresse.

Embaros (Nord de Biannos) :

Toponyme hérité de l'arabocratie.

Bibl. : TOMADAKIS, *Problèmata* p. 30.

Episkopi d'Aulopotamos :

C'est là que fut transféré l'évêché d'Eleutherna après la reconquête ou avant.

Bibl. : *Vie d'André de Crète* p. 177.

Episkopi de Pediada :

Transfert de l'évêché de Chersonèsos à Episkopi Pediada pendant la seconde période byzantine. L'évêché de Chersonèsos a d'abord été transféré à Piskopiano Chersonèsou, puis à Episkopi. Noter que Pediada est une des « turmes » dans la *Partitio* de 1212 : il s'agit peut-être d'un héritage byzantin. Église de la Panaghia Lemniotissa du 12^e s.

Bibl. : PLATON, *Basiliques* p. 419 ; SPANAKIS, *Crète* I p. 326 ; *Krèt. Chron.* 25, 1973 pp. 479-480.

Episkopi dé Kisamos :

Nouveau siège de l'évêché de Kisamos pendant la seconde période Byzantine. Église du 10^e siècle, dite Hg. Geôrgios, fondée sur les ruines d'un bâtiment paléochrétien. Église de type circulaire incluse dans un tétragone. On trouve des exemples analogues,

dans les églises syriaques du 5^e s., ou dans la rotonde de Thessalonique au 4^e s. ; ou dans les églises d'Arménie au 7^e s.

Bibl. : K. LASSITHIOTAKIS, *Krèt. Chron.* 21, 1969 p. 202.

Episkopi de Siteia :

Transfert de l'évêché de Ierapetra à Episkopi après la reconquête ou antérieurement.

Etia (région de Siteia) :

Le village existait à l'époque byzantine comme en témoignent les ruines de nombreuses églises, ainsi que celles qui sont conservées aujourd'hui, Hg. Aikaterinè et Hg. Iôannès. En tout cas, sous la vénétocratie, c'était un des plus grands villages de la région de Siteia. On a trouvé des monnaies : 65 pièces entières et 20 fragments de monnaies d'argent des empereurs Jean et Manuel Comnènes.

Bibl. : SPANAKIS, *Crète I* p. 129 ; GEROLA, *Monumenti III* p. 311 ; *Krèt. Chron.* 17, 1963 p. 370.

Gabalochôri (région d'Apokoronas) :

Noyau à partir duquel se seraient étendus les biens de la famille Gabalas. Mentionné en 1182.

Bibl. : GERLAND, *Noblesse Crétoise XI* p. 38.

Gabranou (région de Chania) :

Toponyme slave.

Bibl. : VASMER, *Die Slaven* pp. 174-176.

Galyphas Pediados :

Église dite Hg. Panteleïmôn, à deux nefs, voûtée en berceau avec un narthex transversal. Fresques de la fin 12^e-début 13^e siècle.

Bibl. : E. BORBOUDAKIS, *AD* 23, 1968 *Chron.* p. 421 ; *Krèt. Chron.* 25, 1973 p. 480.

Garazo (région de Réthymne) :

Toponyme slave.

Bibl. : VASMER, *Die Slaven* pp. 174-176.

Gdernetou :

Église Hg. Iôannès Goubernetou, datée de la seconde période byzantine.

Bibl. : N.B. TOMADAKIS, *Krèt. Chron.* 11, 1957, p. 15.

Gerakari :

A l'époque byzantine ce village était florissant comme en témoignent les ruines de nombreuses églises, telles Hg. Stephanos et la Panaghia, et surtout l'église Hg. Iôannis, qui comporte des fresques du 12^e siècle.

Bibl. : SPANAKIS, *Crète II* pp. 133-134 ; GEROLA, *Monumenti II* p. 373.

Gortyne :

Ville métropole au 6^e siècle. A l'époque byzantine, la plupart des mentions concernent la ville antique. On peut supposer, d'après quelques témoignages, que Gortyne existait toujours

comme « ville » lors de la reconquête. D'après certains chroniqueurs en effet, Gortyne, avec Kydônia, a été épargnée lors de la conquête arabe. Enfin, d'après A.K. Orlandos, la basilique Hg. Titos n'a pas été détruite. Des monnaies de bronze arabes ont été trouvées à Gortyne. Néanmoins il est certain que Chandax supplanta progressivement Gortyne à laquelle elle finit par arracher sa fonction de métropole de l'île.

Bibl. : HIEROCLÈS p. 19 ; S. XANTHOUDIDÈS, *Christ. Krètè* 2, 1915 p. 325 ; PHRANTZÈS p. 101 ; *Vie de Nikôn* p. 152 (mention de la polis de Gortyne) ; A.K. ORLANDOS, *EEBS* 3, 1926 pp. 301-328 ; MILES, *Byzantium and the Arabs* pp. 14-15.

Hagia Episkopi (Sud-Ouest de Chania) :

Ancien évêché de Kydônia transféré à Hagia. Ce transfert a eu lieu à l'époque de la reconquête ou antérieurement. L'église de la Panaghia, d'époque vénitienne, fut fondée sur les ruines d'une plus ancienne église dont il reste le mur nord.

Bibl. : N. PLATON, *Krèt. Chron.* 1, 1947 p. 254 ; *Basiliques* p. 420 ; SPANAKIS, *Crète* II pp. 25-26.

Hagios Myrôn (Sud-Ouest d'Heracleion) :

Siège de l'évêché de Knôssos pendant la seconde période byzantine. Église du 11^e-12^e s. à arcs aveugles.

Bibl. : Th. TZEDAKIS, *Krèt. Chron.* 21, 1969 pp. 333-350.

Hagia Roumeli (région de Sphakia) :

Village soi-disant donné en pronioia aux Skordylis en 1184. C'est un des deux villages mentionnés dans l'éparchie de Sphakia.

Bibl. : MM III pp. 236-237 ; XANTHOUDIDÈS, *Le Diplôme des Skordilis* p. 310.

Hagios Thomas (Sud Héracleion) :

Église Michaël Archangèlos datée de la fin 12^e-14^e siècle ; restes d'une forteresse médiévale non datée.

Bibl. : S. PAPADAKIS-OKLAND, *AD* 21, 1966 *Chron.* p. 434 ; GEROLA, *Monumenti* II p. 300 n° 1.

Hagies Paraskies (Pediada) :

Dans ce village ont été trouvées 82 monnaies de Basile II et Constantin VIII.

Bibl. : M.G. PARLAMAS-A.G. KALOKAIRINOS, *Krèt. Chron.* 17, 1963 p. 370.

Kalamônos :

Le chôrion existait au début du 11^e siècle : « au-dessus du chôrion dit tourma tou Kalamônos ». L'évêché de Kalamônos prend la succession de l'évêché de Lampè. Il est encore appelé Kalamnôn. En 1212 c'est une « turme ». Voir Mégalè Episkopè.

Bibl. : *Testament de Xénos* p. 58 ; MM VI p. 131 = *Actes de Patmos* I p. 209 ; T-TH I pp. 144-145.

Kantanos (Sud-Ouest de Paleochôra) :

Ville paléochrétienne, détruite par les Arabes. L'évêché de Kantanos est mentionné dans les listes épiscopales jusqu'au début du 9^e s. Quoique non mentionné dans les notices du 10^e s., l'évêché

ÉQUE

fut rétabli pendant la seconde période byzantine, car il existait en 1210-1212. Église du Sauveur à Tsibremniana tardive, construite sur les ruines d'une église plus ancienne.

Bibl. : HIEROCLÈS p. 19 ; GEROLA, *Monumenti* II pp. 54, 60 ; SPANAKIS, *Crète* II pp. 195-202.

Kasteli Pediadas :

Le génois Pescatore qui a construit Kasteli a peut-être utilisé une ancienne forteresse byzantine.

Bibl. : GEROLA, *Monumenti* I p. 218 ; SPANAKIS, *Crète* I p. 220.

Katô Episkopi (région de Seteia) :

Transfert de l'évêché de Sèteia à Katô Episkopi.

Kephalas (Apokoronas) :

Le nom des villages Katô et Epanô Képhalas serait dû aux Képhalades, les chefs envoyés par Alexis I pour réprimer la révolte des Crétois.

Bibl. : G. SEPHAKAS, *Krèt. Chron.* 2, 1948 p. 138.

Kisamos :

Ville paléochrétienne. Pendant la seconde période byzantine, l'évêché de Kisamos est transféré à Episkopi. Cependant, à la fin du 10^e s., il est fait mention de la « région de Kisamos », preuve que la ville existe toujours. Kisamos est en 1212 le centre d'une des quatre turmes de la Crète occidentale, ce qui est probablement un héritage byzantin.

Bibl. : HIEROCLÈS p. 19 ; *Testament de Xénos* p. 61 ; T-TH II p. 145.

Kouphos :

Essor du village de Kouphos au 11^e-12^e siècle. En 1212, c'est le centre d'une turme vénitienne. Près du village se trouve l'église dite Hg. Iôannès, que l'on a identifié avec l'église de la Théotokos Kouphou construite par Jean Xénos, car il n'y a pas d'autre église byzantine dans la région ; elle date de la première moitié du 11^e s. ; elle a été reconstruite au 14^e. L'église principale est en croix inscrite, à coupole et quatre colonnes.

Bibl. : *Testament de Xénos* p. 60 ; N.B. TOMADAKIS, *Krèt. Chron.* 11, 1957 p. 15 ; A.K. ORLANDOS, *ABME* 8, 1955-6, 2, pp. 170-205.

Koustogérako (au Nord de Sougia) :

Toponyme mentionné dans le document de 1182.

Bibl. : GERLAND, *Noblesse Crétoise* XI p. 35.

Kritsa :

Église dite Hg. Iôannès Théologos, à trois nefs, datée de la seconde période byzantine. Plus tard annexe du monastère Toplou.

Bibl. : SPANAKIS, *Crète* I p. 250.

Kydônia :

(1) Décadence d'une ville : ville à l'époque paléochrétienne, Kydônia n'est plus qu'un « chôrion » au 9^e siècle. A l'époque byzantine, l'évêché était transféré à Episkopi. Les mentions byzantines de Kydônia concernent généralement la ville antique.

(2) Localisation : la localisation généralement admise est celle de Chania actuelle ; peu à peu le village de « Chania » se serait développé jusqu'au moment où son étendue et ses fonctions l'auraient promu au rang de ville, tandis que « Kydônia » serait resté un quartier bien défini, près de l'acropole entourée d'une forteresse. C'est le quartier dit aujourd'hui Kásteli. Voir Chania.

Bibl. : HIEROCLÈS p. 19 ; *Vie de Nicolas Stoudite* p. 868 ; EUSTATHE p. 234 ; PHRANTZÈS p. 102. E. BARDINOIANNÈS, *Praktika du 2nd Congrès des Etudes Crétoises* p. 11.

Kyriakoselia (Apokoronas) :

Église Hg. Nikolaos, fondée à la fin 11^e-début 12^e siècle. Son type est en croix inscrite, à coupole, à arcs aveugles.

Bibl. : K.E. LASSITHIOTAKIS, *Krèt. Chron.* 21, 1969 p. 469 ; *Praktika du 2nd Congrès des Etudes Crétoises* I p. 351 ; SPANAKIS, *Crète* II p. 237.

Lagkes (région de Chania) :

Toponyme slave.

Bibl. : VASMER, *Die Slaven* pp. 174-176.

Lassithi :

Région habitée à l'époque byzantine. Il y avait là de nombreuses églises byzantines qui ont été complètement détruites et reconstruites à l'époque moderne, sous le même nom, ainsi Hg. Geôrgios à Augoustè, Hg. Anna à Tzermiadô. Cette région, centre de la résistance pendant la Vénétocratie, fut déclarée interdite et la population fut chassée. C'est pourquoi il ne reste plus rien de l'époque étudiée.

Lentas (côte sud de l'île) :

Le village semble avoir été déserté au 7^e-8^e s., comme tous les habitats de la côte sud. Église Hg. Iôannès du 11^e-12^e s., construite sur les ruines d'une basilique du 9^e siècle. A partir du 9^e s., Lentas a donc été réhabité.

Bibl. : SPANAKIS, *Crète* I pp. 263-264.

Licasti (Lycastos au Sud de Chandax ?) :

Le proasteion de Licasti faisait partie des biens-fonds de l'église St-Jean l'Évangéliste de Mylopotamos en 1212. Peut-on identifier ce domaine de Licasti avec le lieu-dit Lycastos situé près d'Hg. Syllas ? Notons la mention dans la liste des biens énumérés par le document de 1212 d'une église à l'intérieur de Chandax et d'un jardin dans la banlieue, ce qui concorde assez bien avec l'identification proposée.

Bibl. : T-TH II p. 146.

Liliano (Pediàda) :

Ancienne basilique dédiée à Hg. Iôannès, à trois neufs, à laquelle a succédé une église du 12^e-13^e s., construite avec des pierres de remploi.

Bibl. : SPANAKIS, *Crète* I p. 265 ; GEROLA, *Monumenti* II p. 193.

Lithines (monts au Sud de la Messarea ou près de Chandras) :

A la fin du 10^e-début 11^e s., cette région fut défrichée par Jean Xénos. Puis il a fondé l'église dite Hg. Eutychios et Eutychianos.

Bibl. : *Testament de Xénos* pp. 57-58.

Malathyro (région de Chania) :

Kastron médiéval non daté, dit Tou Malathyrou.

Bibl. : GEROLA, *Monumenti* I p. 86 ; SPANAKIS, *Crète* II p. 188.

Megalè Episkopè :

L'évêché de Kalamônos avait son siège à Mégalè Episkopè pendant la seconde période byzantine. Il succède à l'évêché de Lampè de l'époque paléochrétienne.

Bibl. : K.D. KALOKYRÈS, *Krèt. Chron.* 10, 1956, p. 307 sq ; N. PLATON, *Krèt. Chron.* 13, 1959 p. 391.

Melikos (région de Chania ou de Réthymnon) :

Toponyme mentionné à la fin 10^e-début 11^e s. Il serait d'origine arabe, et pourrait être identifié avec le cap Melechas. Une autre identification a été proposée, avec le lieu-dit Anô-Katô Malaki près de Ta Roustika.

Bibl. : *Testament de Xénos* pp. 58, 71 ; L. PETIT, *AB* 42 pp. 8-9.

Menikos (région de Chandax ?) :

Mention du chôrion de Menikos en 1118. Ce toponyme a aujourd'hui disparu. A notre avis, le village devait être situé non loin de la métropole de Chandax où fut jugé justement le contentieux opposant les habitants dudit village à un grand propriétaire. Puisque les paysans de Menikos sont venus à Chandax, on peut supposer que le village ne devait pas être situé très loin de la métropole. De plus l'acte de jugement mentionne les droits de la métropole sur le cours d'eau disputé.

Bibl. : MM VI pp. 95-99.

Mèrambellou Kastellion :

Église Hg. Nikolaos, à une nef avec coupole. Décor aniconique attribué à l'époque iconoclaste, puis fresques du 12^e-13^e s.

Bibl. : E. BORBOUDAKIS, *AD* 24, 1969 *Chron.* p. 446 ; GEROLA, *Katalogos* p. 84 ; *Monumenti* II p. 300.

Meronas :

Église Hg. Iôannès, comportant des fresques du début 13^e s.

Bibl. : GEROLA, *Monumenti* II p. 300 ; *Katalogos* p. 63.

Métropolis (Messarea) :

Découverte de 30 nomismata chalka, dont 26 de Justinien, 1 de Michel IV, 1 d'Isaac II.

Bibl. : E. BORBOUDAKIS, *AD* 23, 1968 *Chron.* pp. 428-9.

Mikro Episkopi (région au Sud Heracleion) :

Transfert de l'évêché d'Arkadia à Mikro Episkopi pendant la seconde période byzantine. Mention de l'évêché d'Arkadia à la fin du 10^e s.

Mountros (région de Réthymne) :

Toponyme slave.

Bibl. : VASMER, *Die Slaven* pp. 174-176.

Mouselas (région de Dramia) :

Aujourd'hui c'est le nom du fleuve séparant l'éparchie d'Apokoronas de celle de Réthymnon. A l'époque byzantine, c'était un village dont les habitants étaient appelés « Mesostablitai ».

Bibl. : *Testament de Xénos* p. 59.

Mylopotamos :

Voir Panormos et Beran Episkopi.

Nèsi (région de Réthymnon) :

Lieu-dit byzantin dans la topothèsia Tou Psychrou, éparchie d'Apokoronas, à la limite de l'éparchie de Réthymnon ; l'évêque de Kalamnôn-Kalamônos y a fondé un petit monastère au nom d'Hg. Nikètas. Il existe près de Réthymnon aujourd'hui un village appelé Nèsi.

Bibl. : MM VI p. 131 ; *Actes de Patmos* I p. 209-215.

Panormos (région de Réthymnon) :

A Panormos fut transféré pendant un temps l'évêché d'Aulopotamos. Panormos peut sans doute être identifié avec Mylopotamos, dont on a mention dans la *Partitio* de 1212.

Bibl. : T-TH II p. 144.

Pègè (région de Réthymnon) :

Village mentionné à la fin du 10^e-début 11^e siècle.

Bibl. : *Testament de Xénos* p. 59.

Petra (région de Siteia. Puis région de Mirambellou ? Aujourd'hui Néapolis) :

L'évêché de Petra a été fondé pendant la seconde période byzantine. Il aurait eu d'abord comme siège la ville antique de Petra dont il tire le nom : lieu-dit aujourd'hui Liopetra ou Liopetro, au Nord de Chamezi de Siteia. A ne pas confondre avec Ierapetra, ville détruite pendant la conquête arabe, semble-t-il, et dont l'évêché a été transféré à Episkopi. Ensuite l'évêché de Petra fut sans doute transféré dans la région de Mirambellou : nous ne connaissons ni la localisation, ni la date du transfert.

Phodele :

Église Tòn Eisodiôn construite au 11^e-12^e siècle, sur les ruines d'une basilique paléochrétienne. Elle a été rénovée après 1303. Type en croix inscrite, avec coupole, sans narthex, à deux colonnes-piliers. Les éléments sculptés proviennent de la basilique antérieure.

Bibl. : K. LASSITHIOTAKIS, *Krèt. Chron.* 5, 1951 pp. 76-86.

Phoinikia (région de Sphakia) :

Phoinikè était une ville au 6^e siècle. Près de Phoinikia, ont été

trouvées des monnaies de bronze arabes du 9^e siècle. Le site dut être abandonné par la suite.

Bibl. : HIEROCLÈS p. 19 ; MILES, *Byzantium and the Arabs* pp. 14-15.

Piscia :

Mention du village de Piscia dans un document de 1212. Nous situons le village au Sud d'Heracleion en raison du contexte géographique du document. Voir Licasti.

Bibl. : T-TH II p. 147.

Piskopiano Chersonèsou :

L'évêché de Chersonèsos fut d'abord transféré à Piskopiano, avant d'être transféré à Episkopi Pediada.

Plemeniana (région de Chania) :

Toponyme slave.

Bibl. : VASMER, *Die Slaven* pp. 174-176.

Potamies (région d'Herakleion) :

Selon la tradition le monastère de la Gouverniotissa aurait été fondé par un archôn byzantin, envoyé par l'empereur Alexis I pour mater la révolte des Crétois. L'église est en croix inscrite, et l'on date sa construction après la fin du 12^e siècle. Les fresques en tout cas sont du 14^e. Dans les environs, on note des habitations de la seconde période byzantine.

Bibl. : SPANAKIS, *Crète* I p. 335 ; M. CHATZIDAKIS, *Krèt. Chron.* 6, 1952 p. 65.

Psychro (éparchie d'Apokoronas) :

A l'époque byzantine, mention de la « tourma tou Psychrou ». Voir Nèsi.

Pyrgiotissa (région d'Herakleion) :

Région jouxtant le golfe de la Messarea. Le nom est dû à une petite église, dite Panaghia Pyrgiotissa, elle même nommée ainsi à cause d'une tour probablement byzantine.

Réthymnon :

Une bourgade ou un village pendant toute l'époque byzantine.

Bibl. : SPANAKIS, *Crète* II p. 316.

Rodobani (région de Chania) :

Toponyme slave.

Bibl. : VASMER, *Die Slaven* pp. 174-176.

Roukani Temenous :

Église Hg. Iôannès, du 11^e-12^e siècle, en croix inscrite, à arcs aveugles, comme Tôn Eisodiôn de Phodèle.

Bibl. : GEROLA, *Monumenti* II p. 211 ; S. PAPADAKIS, *AD* 19, 1964 Chron. p. 459.

Sarakèna (éparchie de Selinou) :

Toponyme hérité de l'arabocratie.

Bibl. : TOMADAKIS, *Problèmata* p. 30.

Sconavi :

Village en 1212. Probablement situé dans la région de Chandax.
Voir Licasti.

Bibl. : T-TH II p. 147.

Siteia :

Bourgade ou village à l'époque antique. Ville à l'époque paléochrétienne. Par la suite le siège de l'évêché fut transféré (provisoirement ?) à Episkopi de Siteia. Mais il faut noter la construction d'une forteresse à l'Est de la ville, qui date de l'époque byzantine. Enfin dans la *Partitio* de 1212, Siteia est mentionnée comme centre d'une turme.

Bibl. : S. XANTHOUDIDÈS, *EEBS* 3 p. 35 ; GEROLA, *Monumenti* II p. 145, III p. 153 ; SPANAKIS, *Crète* I pp. 351-352 ; T-TH I pp. 144-5.

Sibas (éparchie de Pyrgiotissa) :

Village à la fin du 10^e-début 11^e siècle. Le toponyme est hérité de l'arabocratie.

Bibl. : *Testament de Xénos* p. 57 ; TOMADAKIS, *Problèmata* p. 30.

Sillamos :

En 1193, mention du « chôrion Sillamos, tourma du Nord de la Messarea ». Un document de 1671 mentionne dans le secteur Kanli-Kasteli-Archanes le village dit Silamos. Aujourd'hui encore, il y a dans cette région un village appelé Silamos, au Nord d'Hg. Syllas.

Bibl. : MM VI p. 125 ; N. STAURINIDIS, *Krèt. Chron.* 1, 1947 p. 110.

Sklaberochôri (près de Kastelli) :

Toponyme slave ?

Sklabodiachon (région d'Hérakleion) :

Toponyme slave.

Bibl. : VASMER, *Die Slaven* pp. 174-176.

Sklabodochôri (Pediada) :

Toponyme slave ?

Sklaboi (Lassithi) :

Toponyme slave ?

Sklabonathye :

Toponyme slave (?) mentionné en 1212 comme faisant partie des biens-fonds de l'église St-Jean l'Évangéliste de l'éparchie de Mylopotamos. Localisé près de Licasti ?

Bibl. : T-TH II p. 146.

Sklabopoula (Paleochora) :

Toponyme slave ?

Bibl. : N.B. TOMADAKIS, *EEKS* I, 1938 p. 425 ; VASMER, *Die Slaven* p. 174 sq. '

Smiles (région d'Amari) :

Église de la Panaghia, datée de la seconde période byzantine. Fresques du 13^e s.

Bibl. : GEROLA, *Monumenti* II p. 300 ; *Katalogos* p. 65 ; KALOKYRÈS, *Fresques byz. de Crète* ; même auteur, *Krèt. Chron.* 8, 1954, p. 397.

Spaniakos (ep. de Selinou) :

Toponyme hérité de l'arabocratie.

Bibl. : TOMADAKIS, *Problēmata* p. 30.

Sphakia :

En 1184 existe seulement le toponyme Sphakia. Il n'y a pas de ville ni même de village de ce nom. Quant au nom de la région *Ta Sphakia*, il est tardif et date sûrement de la Vénétocratie.

Bibl. : MM III pp. 236-237 ; XANTHOUDIDÈS, *Le Diplôme des Skordilis* p. 310 sq.

Sphinari (région de Chania) :

Toponyme slave.

Bibl. : VASMER, *Die Slaven* p. 174 sq.

Stiriarni :

Village en 1212. Probablement situé près de Licasti.

Bibl. : T-TH II p. 147.

Stratos :

Village en 1212, qui faisait partie des biens-fonds de St-Jean l'Évangéliste. Probablement situé près de Licasti, au Sud de Chandax.

Bibl. : T-TH II p. 147.

Stylos d'Apokoronas :

Première mention du village en 1264, date à laquelle il appartient au monastère de Patmos. On peut donc supposer son existence pendant la seconde période byzantine. L'église Hg. Iôannès tou Stylou est datée du 11^e siècle. Elle comporte trois parties : la petite église qui constitue le pronaos en est le bâtiment primitif. Il faut noter que la date supposée de la construction est liée avec la mise en possession en faveur de Patmos que l'on a datée de façon erronée du 11^e siècle. Par ailleurs le style de l'église étant plutôt du 13^e s., l'ensemble de la datation est à revoir. Au Nord de Stylos se trouve l'église de la Panaghia Monastèria ou Serbiotissa, datée de la seconde période byzantine.

Bibl. : MM VI p. 220 ; K.E. LASSITHIOTAKIS, *Krèt. Chron.* 21, 1969 p. 465 ; GEROLA, *Monumenti* II pp. 213-214, 221, IV p. 428 ; *Katalogos* p. 28 ; SPANAKIS, *Crète* II p. 354.

Sybritos :

Ville paléochrétienne. Le siège de l'évêché fut vraisemblablement transféré au cours du 7^e-8^e s. à Bizari.

Apanô Sybritos :

Siège d'une turme de la région de Réthymnon en 1212.

Katô Sybritos :

Il y avait un kastron, peut-être byzantin, connu sous le nom de Katô Sybritos, près du village actuel d'Hg. Basileios. Katô Sybritos était également le siège d'une turme dans la région

de Réthymnon en 1212. Par ailleurs est mentionné à la même date le « castrum de Katô Sybrito.

Bibl. : HIEROCLÈS p. 19 ; T-TH II pp. 144-145 ; SPANAKIS, *Crète* II p. 27.

Téménos :

Téménos est la « nouvelle Chandax » volontairement construite par Nicéphore, au lendemain de la reconquête. Ce plan n'a jamais abouti : un rempart a certes été construit pour enfermer la ville « transférée », mais le transfert n'a pas eu de suite, si l'on en juge par les ruines qui subsistent à l'intérieur de la forteresse. Noter néanmoins les ruines de cinq églises dont certaines peuvent être datées de la fin du 10^e s.

Bibl. : LÉON LE DIACRE pp. 27-28 ; GEROLA, *Monumenti* I p. 184 ; N PLATON, *Krèt. Chron.* 1947 p. 240 ; SPANAKIS, *Crète* I pp. 209-212

Topolia (Sud de Kisamos) :

Toponyme slave.

Bibl. : VASMER, *Die Slaven* p. 174 sq ; TOMADAKIS, *EEKS* 2, 1939 p. 12.

Vradiarium :

Mentionné comme proasteion en 1212. Noter le village dit aujourd'hui Vradiaris au Sud D'Héracleion. Voir Licasti.

Bibl. : T-TH II p. 147.

Y Cania :

Mention en 1212 du village Y Cania. S'agit-il ici de Chania dont on attendrait la mention plutôt sous la forme Ta Cania ou La Cania ? D'autre part Chania était à l'époque byzantine un « kastron », quoiqu'en 1212 il ne devait pas rester grand-chose de cette ville détruite en 1206. Finalement il est difficile de trancher, sauf si l'on suppose que l'ensemble des biens de Saint-Jean l'Évangéliste étaient situés dans une même région, c'est-à-dire, de l'Est de l'éparchie de Mylopotamos jusqu'à Héracleion.

Bibl. : T-TH II p. 147.

Zourba (région de Kydônia) :

Toponyme hérité de l'arabocratie.

Bibl. : TOMADAKIS, *Problèmata* p. 30.

Πôt de Dia au Nord de la Crète :

Épave du 12^e siècle.

Monuments isolés de l'île de Crète.

Archistratègos Michaël, au Sud de Kanli-Kasteli :

C'est un métoche du monastère Hg. Geôrgios Apanôsèphès. L'église a été reconstruite, mais les fondements sont du 10^e-11^e s.

Bibl. : E. PATRAKIS, *Krèt. Chron.* 10, 1956, p. 55.

Asômatôn Monè dit Michaël Archangélos (région de Réthymnon) :

Le monastère aurait été construit ou reconstruit au 10^e-11^e siècle.

Bibl. : E. GENERALIS, *EEKS* 4, 1941 pp. 1-87 ; SPANAKIS, *Crète* II p. 107.

Hg. Eutychios et Eutychianos :

Voir Lithines.

Hg. Geôrgios Brachasotès (Nord du Lassithi) :

Ce monastère semble avoir été construit pendant la seconde période byzantine.

Bibl. : CORNELIUS, *Creta Sacra* I p. 22 ; GEROLA *Monumenti* II p. 365 ; IV pp. 265, 520 ; SPANAKIS, *Crète* I pp. 45-46, N. TSAMPARLAKÈ, *Drèros* II 1938 p. 492.

Hg. Geôrgios Doubrikas (Dramia d'Apokorônas ?)

Métoche fondé par Jean Xénos à Melikos. Néanmoins si l'on identifie Mélikos à Melechas, sur le cap de Kydônia, et Hg. Geôrgios Doubrikas au monastère Hg. Geôrgios situé à Dramia d'Apokoronas, il faudrait supposer une erreur dans le texte du *Testament* rédigé par Xénos. Si l'on s'en tient au texte, alors il faut revoir l'une des deux localisations.

Bibl. : *Testament de Xénos* pp. 58, 72 ; N.B. TOMADAKIS, *Krèt. Chron.* 11, 1957 p. 6.

Hg. Iôannès à Korakies Akrôtèriou :

Monastère de femmes, dépendant de Gouberneto. Voir Gdernetou.

St-Jean l'Évangéliste (éparchie de Mylopotamou) :

Un document vénitien de 1212 mentionne le monastère de St-Jean l'Évangéliste et la redistribution à cette date, de l'ensemble de ses biens-fonds. Le monastère existait donc sûrement au 12^e siècle.

Bibl. : T-TH II p. 146.

Kalybianè Monè (Hagia Triada) :

La première fondation date peut-être de la seconde période byzantine.

Bibl. : SPANAKIS, *Crète* I pp. 206-207.

Myrioképhalon (région de Réthymnon) :

Monastère de Myrioképhalon, dit de la « Théotokos Antiphonètria », fondé par Jean Xénos, qui avait alors comme métoches Mouselas, Melikos et Arion. Les fresques conservées aujourd'hui sont du 10^e-11^e siècle.

Bibl. : *Testament de Xénos* pp. 58-59 ; E. BORBOUDAKIS, *Krèt. Chron.* 23, 1971 pp. 506-507 ; 25, 1973 p. 489 ; JOLIVET, *Peinture Byzantine* p. 58.

Palianè (Sud Heracleion) :

Monastère fondé pendant la première période byzantine, mais il existait toujours pendant la seconde période byzantine, puisqu'on en a la mention en 1304.

Bibl. : GEROLA, *Monumenti* II p. 184 ; SPANAKIS, *Crète* pp. 323-325.

Hg. Paulos, dit aussi Hg. Iôannès (à l'Est d'Hg. Roumeli) :

Église rupestre construite par Jean Xénos au lieu-dit Opisô Aigialon. Type en croix grecque ; construction en pierres et briques intercalées.

Bibl. : *Testament de Xénos* p. 60 ; K. LASSITHIOTAKIS, *Krèt. Chron.* 23, 1971 p. 101 ; GEROLA, *Katalogos* p. 47.

Théotokos des Blachernes :

Cette église fondée par André de Crète n'est pas localisée.
Bibl. : *Vie d'André de Crète* p. 176.

LES CYCLADES

ANDROS, TINOS, MYKONOS, KÉOS, SIPHNOS, PAROS, NAXOS,
AMORGOS, THÉRA

ANDROS

Villages et lieux-dits.

Agridia :

Toponyme d'origine byzantine signifiant « écarts ».

Armenè (région de Bourkôtis) :

Toponyme révélant un établissement d'origine arménienne ou bien la présence de fabricants de voiles.

Armeniako (à Korthion, près de Tromarchion) :

Voir Armenè.

Armeno (dème d'Andros) :

Voir Armenè.

Bigla :

Terme d'origine byzantine, signifiant « petite tour de guet », très répandu à Andros. Voir : plusieurs sommets de montagnes.

Bigla Tourla aux contreforts de Petalon.

près de Kapparia de Korthion.

région de Korthion entre Dromoilion et Giambanè Mylou à Gaureio.

entre Phellos et Mourotantalon.

Biglaki :

Même origine et même sens que Bigla, toponyme très répandu dans l'île.

Biglitsa :

Voir le précédent.

Biglakaria :

Voir Biglaki.

Brèokastro (village Baridi, lieu-dit Zorkos) :

Ce toponyme témoigne-t-il d'un peuplement juif à l'époque byzantine ? Restes d'une forteresse médiévale.

Brèokastron (village Katakoilou) :

Y eut-il à cet endroit une communauté juive à l'époque étudiée ? Forteresse médiévale.

Gaurion :

Toponyme slave.

Gerakônes :

Sommet montagneux de l'île. Le toponyme est sans doute d'origine byzantine.

Giansaio (commune de Palaiokastros) :

Toponyme d'origine byzantine.

Gides (Skimpi-Kastellaki) :

Petite forteresse médiévale. Noter à proximité, au bord de la mer, une autre petite forteresse.

Hebraika (entre Ormos et Korthion) :

Y avait-il en ce lieu une communauté juive à l'époque étudiée ?

Kabalouri (près du village Lamyra) :

Toponyme d'origine prosopographique remontant peut-être à l'époque étudiée.

Kalokairini :

Église Hg. Iôannès Theologos Xanemitès. Date supposée d'époque byzantine.

Kastron Karabostasi (à Hg. Karabas, Sud de l'île) :

Nicéphore Phokas, selon la légende, y aurait abordé alors qu'il était en route pour délivrer la Crète (961).

Katakoilou :

Restes d'une tour médiévale près de l'église des Saints Anargyres. Voir Brèokastro.

Korthion :

De nombreux vestiges provenant de Korthion sont datés des 11^e-12^e s. Ils témoignent que le village de Korthion était une localité importante de l'île à cette époque. Église Hg. Nikolaos du 11^e-12^e s., en croix inscrite, à coupole et deux colonnes.

Makrotantalou :

Ruines médiévales au lieu-dit Pyrgaki ou Paleochora. Ruines également d'une petite forteresse.

Melida :

Église du Taxiarque, datée du 11^e s., en croix inscrite, à coupole et deux colonnes.

Mesaria :

Église du Taxiarque dont la date de fondation (1158) est donnée par une inscription, en croix inscrite, à coupole et deux colonnes.

Mesathouri :

Église de la Koimèsis Théotokou (auj. Dolopanaghia) de la fin du 12^e s., en croix inscrite, à coupole et deux colonnes. Dans le village de Mesathouri, on a trouvé quelques inscriptions antiques, encastées dans les maisons.

Ormos Tarsana :

En bas du monastère Hagia à Arnè où se trouve la petite église Hg. Kyprianos, reste d'une ancienne tour élevée ici pour surveiller la côte ; la construction peut être de l'époque étudiée

Hg. Petros :

En bas de ce village, tour dite également Hg. Petros. Cette tour remonte à l'Antiquité, mais il est probable qu'elle fut réutilisée, comme lieu de refuge, pendant toute l'époque médiévale.

Phouphouna Kambos :

Ruines d'une tour peut-être byzantine, dite Tsouka.

Sarakèna-Sarakèniko :

Toponymes d'Andros, l'un près de Korthion, l'autre au lieu-dit Bardia, à l'Est de Gaurion. Ils sont sans doute les indices d'une occupation arabe au 9^e-10^e s.

Sklabouri (Makrotantalou) :

Toponyme slave ?

Ypselou :

Église du Taxiarque, datée de la seconde moitié du 11^e s., en croix inscrite, à coupole et deux colonnes.

Zagariani :

Toponyme slave. Église Hg. Geôrgios Pharalès, présumée d'époque byzantine.

Zagora (côte ouest) :

Toponyme slave. D'après les monnaies trouvées sur place, ce lieu semble avoir été habité de façon continue depuis l'Antiquité.

Monastères isolés.

Hg. Antônios (à Bouni-Korthion) :

Monastère daté du milieu du 12^e s.

Panachrantou Monè :

Selon la tradition le monastère aurait été fondé par Nicéphore Phokas. Cette tradition repose sur un document de 1856, qui reprend cependant une scolie d'un manuscrit plus ancien. De plus on a découvert une dalle datée de l'an 1000.

Bibl. : D.P. PASCHALÈS, *Toponymie de l'île d'Andros* (en grec), Athènes 1933 ; *EEBS* 1936 pp. 19-20 ; *EEKM* 1965-1966 p. 387-390 ; *Theologia* 27, 1956 pp. 461-462 ; *Theologia* 24, 1953 p. 584 sq ; *Christianikè Andros* 1925 p. 27 ; A.K. ORLANDOS, *ABME* 8, 1955-1956 pp. 7, 49-53, 65-67, 34-46, 28 ; VASMER, *Die Slaven* pp. 112-113 ; A.D. KAMPANAOU, *Andros*, Athènes 1973 ; N.D. KYRIAKOU, *Andros*, Athènes 1966 ; D. BASILEIADÈS, *AE* 1960 pp. 17-37 ; N.B. DRANDAKÈS, *AD* 18, 1963 Chron. p. 304 ; PANAYOTIDIS, *Monuments de Grèce* p. 194.

TINOS

Brèokastro :

Ce toponyme révèle-t-il une communauté juive établie dans l'île à l'époque byzantine ?

Bigla :

Toponyme byzantin signifiant « tour de guet ».

Exombourgos :

Capitale de l'île sous la Vénétocratie, Exombourgos a pu être fondé à l'époque byzantine. Noter deux églises byzantines non datées, Hg. Helènè et Hg. Mènas.

Gastria (à l'Ouest de Kionia sur la côte sud) :

Graffiti datant du 10^e s. ou postérieurs, gravés dans le goulot d'une grotte.

Myrobigla :

Toponyme byzantin signifiant « tour de guet ».

Hg. Nikolaos (Tinos, chef lieu auj.) :

Il y avait sur l'emplacement de l'Évangelistria, une petite église, à l'époque byzantine, dite Hg. Iôannès Prodomos dont nous avons conservé une inscription de 1193.

Rasona :

Église byzantine, non datée, dite Hg. Stephanos.

Sklabochôri :

Toponyme slave ?

Bibl. : G.I. DORIZA, *Tinos médiévale* (en grec), Athènes 1976 ; D. FEISSEL *BCH* 104, 1980-1981 pp. 478-518.

MYKONOS

Mykonos :

L'île avait une ville (dite Mykonos) au 12^e siècle.

Panaghia tou Kouzè (à 3 h. de Chôra, au lieu-dit Portes) :

Église à une nef ; date supposée du 11^e-12^e s. La seconde couche de fresques est antérieure à 1453.

Bibl. : *Géo d'Edrisi* p. 127 ; N. ZIAS, *AAA* III, 1970, 2 pp. 224-227.

KEOS

Bigla (hauteur près de Routakado) :

Toponyme byzantin signifiant « tour de guet ».

Gialiskari (port de Koressia) :

Toponyme présumé d'époque byzantine.

Giannitsè à Katô Meria) :

Voir le précédent.

Kalodouka (entre Katô Meria et Poles) :

Il convient de mentionner ici les deux lettres de Michel Choniatès adressées à « Nicolas Kalouka de Kéos ». Peut-on identifier Kalodouka à Kalouka ?

Katia (côte entre Kambios et Liparos) :

Toponyme d'origine prosopographique d'époque byzantine.

Koummertzi (à Bathypotamos, près de Kalodouka) :

Peut-être existait-il à cet endroit un poste de douane (kommerkion) à l'époque byzantine, sur la route de Karthaia.

Matsoukatou (Petrusa) :

Terme byzantin usité au 11^e s.

Merobigli (près de Chôra) :

Voir Bigla.

Hg. Nikolaos :

Église byzantine, non datée.

Paradeisi (près de Rôkomenou) :

Toponyme d'origine byzantine.

Pyrgari (entre Hg. Marina et Poisôn) :

Toponyme byzantin suggérant l'existence d'un petit monument de défense.

Prodrome (Chôra) :

Sur la place centrale de Kéa Chôra s'élevait à l'époque byzantine le monastère du Prodrome dont il ne reste aucune trace aujourd'hui. On pourrait vraisemblablement l'identifier avec le monastère de Kéa mentionné par Michel Choniatès.

Sklabonikola :

Toponyme slave ?

Sklabos :

Toponyme slave ?

Xylophas (côte face à l'île de Spanopoulo) :

Toponyme d'origine byzantine.

Bibl. : A. THOMOPOULOS, *EEKM* 1963 pp. 240, 256, 262, 266, 276, 219, 292, 294, 300-301 ; MICHEL CHONIATÈS II pp. 147, 263, 311.

SIPHNOS

Hg. Thômas (Tou Politou) :

L'église actuelle du 18^e s. a été construite sur les ruines d'une église byzantine au nom d'Hg. Thômas, dont on a retrouvé l'inscription de fondation de l'an 787. Au lieu-dit Tou Politou subsistent les ruines d'un établissement byzantin et d'une basi-

lique à trois nefs sur les ruines de laquelle fut construite l'église actuelle de la Métamorphosis.

Prophitis Ilias o Psilos :

Monastère construit, selon la tradition, au 8^e s. Inscription de l'ancien templon portant la date de 1145.

Ruines de tours médiévales non datées en de nombreux endroits de l'île.

Bibl. : A.G. TROULLOS, *Siphnos Guide* 1979 ; L. POLITIS, *Harvard Ukrainian Studies*, VII, 1983 pp. 548-552 ;

PAROS

Bigla (Nord de l'île) :

Toponyme byzantin signifiant « tour de guet ».

Katapoliani (Paroikia) :

Célèbre église datée du 6^e s. Elle est mentionnée dans le récit de Nicéas, qui débarqua contre son gré dans l'île et admira alors l'église de la Katapoliani dont le ciborium de marbre avait été détruit quelque temps auparavant par les Arabes : ces événements se situent en 910.

Neousa :

Monnaies découvertes, datant des règnes de Manuel I, Isaac II Ange et Alexis III.

Prôtoria (près de Néousa) :

Église de la Panaghia Théosképastès, de type basilical à une nef et à arcs aveugles. Les fresques conservées sont du 12^e-13^e s.

Sarakènikon (à 30' de Paroikia) :

Toponyme qui témoigne d'une occupation arabe.

Sarakinga :

Voir le précédent.

Sklabouna (Ouest de Neousa) :

Toponyme d'origine slave ?

Bibl. : M.H. JEWELL-F.W. HASLUCK, *The Church of Our Lady of the hundred Gates in Paros*, London 1920 ; A.K. ORLANDOS, *EEKM* 5, 1965-1966 pp. 9-52 ; *Vie de Théoktiste* p. 226 (Katapoliani) ; E.B. CHRISTODOULPOULOS, *AD* 14, 1931 Chron. p. 78 (monnaies) ; P. LAZARIDIS, *AD* 23, 1968 Chron. p. 396 ; N. ZIAS, *AAA* III, 1970, 2 p. 224 ; G. DIMITROKALLIS, *EEKM* 1969-1970 pp. 287-304 ; M. MICHAÏLIDIS, *AD* 25, 1970 Chron. p. 20 (Prôtoria) ; P.G. ZERLENTÈS, *BZ* 10, 1901 p. 161 ; *Prak. tès Arch. Et.* 1975 A'199.

NAXOS

Apalyrou Kastron :

Forteresse aujourd'hui en ruines, qui domine tout le Sud de l'île. C'était une forteresse importante au moment où Marco Sanoudo débarqua à Ptamidès (1205). Le fort comportait une triple enceinte. Selon la tradition Sanoudo fit un siège de cinq semaines pour s'en emparer (1).

Apeiranthos :

Église Hg. Geôrgios, du 9^e s. à une nef, avec coupole. Noter une couche de fresque d'époque iconoclaste. Église Hg. Kyriakè, du 9^e s., à une nef avec coupole. Elle se termine à l'Est par une grande abside en hémicycle. La construction est en pierres brutes locales. La première couche de fresques est aniconique. Église Hg. Théologos, à proximité d'Apeiranthos, du 9^e-10^e s. ; type basilical à trois nefs ; fresques attribuées au 10^e s. (2).

Apollon (site nord de l'île) :

A l'Ouest du temple, on a trouvé une grande densité d'habitat byzantin, où l'on peut déceler jusqu'à quatre phases de construction (3).

Biglatouri :

Toponyme byzantin signifiant « tour de guet ».

Chalki :

Église Hg. Geôrgios Diasorités, du 11^e s. qui était probablement une église de monastère. Type en croix inscrite à coupole. Trois couches de fresques datées comme suit : 1070-1100 ; 1120-1150 ; 1170-1200. L'église aurait donc été fondée un peu avant 1070. On peut même avancer la date de la fondation au 10^e s. et avancer également la date de l'exécution des fresques. Église de la Panaghia Prôtothronos, datée du 9^e s., type cruciforme de transition. La première couche de fresques est aniconique. Rénovée, d'après une inscription, en 1052 : une couche de fresques est contemporaine de l'inscription (dôme et conque de la chapelle nord-ouest) (4).

Kaloritsa (près de Saggri) :

Église rupestre dite de la Génésis, datée du 9^e-10^e s. Les fresques les plus anciennes datent de cette époque, les autres fresques datent du 12^e-13^e s. (5).

Katô-Potamia :

Église Hg. Mamas, du 9^e-10^e s., type cruciforme de transition. Quelques fragments de décoration peinte. Une inscription mentionne un certain Léon que l'on pourrait identifier avec l'évêque Léon de l'inscription de la Panaghia Prôtothronos. L'église a été transformée en église catholique après l'occupation des Cyclades par Marco Sanoudo. On ne sait si elle était la métropole de l'île avant cette date (6).

Monoitsia(10' Nord de Chalki) :

Les églises et d'autres monuments témoignent de l'essor de ce village à l'époque byzantine, puis à l'époque vénitienne. Noter en particulier l'église byzantine de la Panaghia Rachidiotissa (7).

Monè :

A proximité du village, église de la Panaghia Drosiani du 6^e-7^e s. Noter les couches de fresques successives depuis le 9^e-10^e s. jusqu'au 15^e, qui révèlent la permanence de l'occupation de ce lieu à l'époque byzantine (8).

Naxos :

Quelques églises seraient datées, selon les publications locales, de l'époque byzantine, ainsi la Panaghia Pantanassa considérée comme la plus ancienne ; le monastère Hg. Geôrgios tès Grottas qui aurait été fondé avant 1200 et détruit par une incursion turque en 1344 : il se situait au Nord de la ville ; citons également l'église Hg. Paraskeuè et celle de la Panaghia Théoskepastès située près du kastro, et enfin l'église rupestre dite Hg. Iôannès Théologos, datée avant 1200 (9).

Philoti :

Monnaies découvertes : 1 électrum de Manuel I ; monnaies de bronze de Jean II, Manuel I et Isaac II Ange (10).

Saggri :

Église Hg. Artémios du 9^e s., à une nef et à coupole très similaire de construction à l'église Hg. Kyriakè d'Apeiranthos, et de décoration aniconique. Église Hg. Nikolaos du 10^e-13^e s. Noter que l'église Hg. Iôannès Gyroulas qui date du 13^e s. a succédé à une basilique paléochrétienne, qui était elle-même située sur l'emplacement d'un temple antique, ce qui témoigne de l'occupation permanente de ce lieu depuis l'Antiquité (11).

Sarakènika :

Toponyme qui révèle une occupation arabe (12).

Tsikalarion :

Église de la Panaghia Damiotissa, du 12^e-13^e s., en croix inscrite avec coupole (13).

Bibl. : (1) N.A. KEPHALLÈNIADÈS, *EEKM* 4, 1964 pp. 155-230 ; (1)-(7)-(9)-(1) G.M. MELISSÈNOU, *Naxos*, Pub. locale 1968 ; (3) J.P. MICHAUD, *BCH* 96, 1972 p. 772 ; (2)-(11) D. BASILAKÈS, *DChAE* 1962-1963 pp. 49-74 ; (2)-(4)-(5)-(8)-(11) JOLIVET, *Peinture byzantine* pp. 55, 153-171, 56-57 ; (2)-(4)-(6)-(11) G. DIMITROKALLIS, *Felix Ravenna* 43, 1966 p. 157 ; *Contributions à l'étude des monuments byzantins de Naxos*. Athènes 1972 ; *Tech. Chron.* 220, 1962 pp. 39-60 ; (4)-(13) K.D. KALOKYRÈS, *Ep. Theol. Sch. Pan Athenôn* 14, 1958-1960 p. 493 ; (5)-(8) M. CHATZIDAKIS, *AD* 22, 1967 Chron. pp. 18-30 ; *AD* 21 1966, Chron. 30-31, 401-403 ; (6) N. KALAGEROPOULOS, *Nea Hestia* 14, 1933 fasc. 159 pp. 804-805 ; (4)-(8) N. ZIAS *AAA* III 1970, 2 pp. 414-418 ; (2)-(5)-(6) PANAYOTIDIS, *Monuments de Grèce* pp. 153-179, 191 ; *CA* 23, 1974 pp. 107-120 ; (12) P. ZERLENTÈS, *BZ* 11 p. 496 ; *BZ* 16, 1907

pp. 285-6 ; M. MICHAILIDIS, *AD* 25 1970 Chron. 20 ; (8) A. PETSETAKIS, *AD* 25, 1970 Chron. p. 447 ; (10) Madô OIKONOMIDÈS, *AD* 23, 1968 Chron. pp. 13-21 (12) ; N.A. KEPHALLENIADÈS, *EEKM* 4, 1964 p. 167 ; (2)-(8) N.B. DRANDAKIS, *AAA* III 1970 3 pp. 414-418 ; *AD* 20, 1965 Chron. pp. 541-544 ; *DD* 21, 1966 Chron. 401-403 ; *AD* 22 1967 Chron. 29.

AMORGOS

Panaghia Chozobiotissa :

C'est le seul monument mésobyzantin de l'île. L'église aurait été fondée, selon la tradition, par Alexis I.

Sklaborrinè :

Toponyme slave ?

Dans l'île :

Ont été trouvées des monnaies de bronze de Manuel I (9), d'Isaac II (23), d'Alexis III Ange (20).

Bibl. : I.K. BOGIATZIDÈS, *Amorgos, Recherches historiques sur l'île* (en grec) Athènes 1918 ; PETSETAKÈS, *AD* 25, 1970, Chron. pp. 450-453 ; N. SVORONOS, *JIAN* 13, 1911 p. 71. Les chiffres entre parenthèses indiquent le nombre des monnaies.

THERA

Episkopi Gônias :

Église dite Episkopi, qui aurait été fondée comme katholikon d'un monastère sous Alexis I, selon une inscription aujourd'hui disparue. Type en croix inscrite, à coupole reposant sur quatre piliers. Des éléments paléochrétiens, comme l'abside en demi-cercle, font supposer qu'il existait là auparavant une basilique paléochrétienne. De même dans l'ornementation sculptée de l'église, il y a des éléments du 6^e-7^e siècle. On trouve même des remplois archaïques qui proviennent de la Théra antique. L'iconostase en marbre date du 11^e-12^e s. Le décor peint date de l'an 1000 environ. A Episkopi Gônias, on a également trouvé des monnaies de bronze de Jean II (43), Manuel I (204), Isaac Ange (83) et Alexis III (110).

Perissa :

Église Hg. Eirènè, datée du 12^e siècle.

Bibl. : A.K. ORLANDOS, *ABEM* 7, 1951 pp. 178-214 ; même auteur, *AD* 24, 1969, Chron. p. 17 P. LAZARIDIS, *AD* 23, 1968 Chron. p. 396 ; M. MICHAILIDIS, *AD* 25, 1970 p. 20 ; N. ZIAS, *AD* 25, 1970 Chron. pp. 449-450 ; I.N. SVORONOS, *JIAN* 15, 1913 p. 71 ; pour Perissa, voir I. KOUMANOUDE, *Tech. Chron.* t. 423-424, pp. 485, 500. Les chiffres entre parenthèses indiquent le nombre des monnaies.

ILES DU GOLFE SARONIQUE

EGINE, SALAMINE

EGINE

Aphaia Colline :

On a pu distinguer trois périodes de construction sur la colline d'Aphaia à l'époque byzantine.

La première phase va jusqu'au 5^e siècle, date à laquelle la place fut abandonnée.

A la fin du 6^e siècle, la colline fut à nouveau réoccupée : les données archéologiques coïncident assez bien avec la *Chronique de Monemvasie*, qui situe en 584 l'arrivée à EGINE des habitants de Corinthe. Le temple fut alors converti en église et devint le centre de la communauté chrétienne. Vers 800, il se produisit une catastrophe : les maisons furent brûlées, l'église détruite. Pendant un temps assez long il n'y eut plus de nouvelle construction. Certaines maisons furent réparées, et les habitants aménagèrent des huttes plutôt que de construire.

Avant l'an 1000 se situe cependant la 3^e phase de construction. Vers l'an 1000 le site fut abandonné. L'histoire du peuplement de la colline d'Aphaia est terminée.

Toute cette reconstitution est fondée en partie sur le matériel céramique. Il faut à cet égard insister sur le fait que l'on a pu dater une série de lampes en terre cuite de façon continue depuis la fin du 6^e siècle jusqu'au 8^e s. Il n'y a rien avant le milieu du 6^e siècle et il n'y a pas non plus de céramique du type habituel des 9^e-10^e siècles. Il faut enfin préciser que toute la céramique trouvée est de production locale.

Bibl. : H. WALTER-F. FELTEN, *Alt-Agina* I, 2, 1975 pp. 55-80.

Paleochôra :

Dans de nombreuses églises et à l'entour, on a trouvé des restes de colonnes, des ruines de l'époque classique et romaine, qui témoignent de la continuité de l'habitat en ce lieu depuis une époque très ancienne. De même il y a de nombreuses ruines paléochrétiennes. Tout cela conduit à penser que la région de Paléochôra était habitée bien avant le transfert en ce lieu des habitants de l'antique capitale vers l'an 1000. Mais c'est à cette date que fut fondé le kastron de Paléochôra dit encore « Aigèna ». Les églises qui subsistent aujourd'hui à Paléochôra sont pour la plupart postérieures au 12^e siècle. Du 12^e s. date peut-être néanmoins l'église du Taxiarque dont deux inscriptions aujourd'hui disparues ont été publiées. De même peut-on dater du 12^e siècle l'église Hg. Nikolaos tou Maurika sur la route qui conduit à

Masagros. La plus ancienne inscription est de 1330, mais il est certain que l'église a été construite à une époque plus ancienne. Les éléments morphologiques, en particulier la forme du plan de l'église ainsi que celle des arcs en fer à cheval conduisent à dater cette église du 12^e s.

Bibl. : M. GKÉTATOS, *Inscriptions inédites des monuments byzantins et post-byzantins de Grèce* (en grec), Athènes 1957 p. 63 ; P. LAZARARIDIS, *AD* 25, 1970 Chron. p. 153 ; *AD* 22, 1967 Chron. pp. 160-161 ; N.K. MOUTSOPOULOS, *Paléochôra d'Egine, Analyse historique et morphologique des monuments* (en grec), Athènes 1962.

Spendouri :

Toponyme slave.

Bibl. : VASMER, *Die Slaven* p. 113.

SALAMINE

Kakebigla-Katsebigla :

Toponyme byzantin signifiant « tour de guet ». Il y a d'ailleurs en ce lieu une tour médiévale dite Hg. Marina, non datée. Présence également d'une petite église byzantine à une nef, non datée.

Moulki (Aianteiou) :

Une des deux bourgades médiévales de l'île, l'autre étant Salamis. Nous ne savons pas dans laquelle des deux était établi l'évêché et nous ne connaissons pas la dénomination de ces bourgades à l'époque byzantine. L'étymologie « Metropi » à partir de « Metropolis » n'est pas assurée. Églises d'époque byzantine :

Hg. Dèmètrios près de Moulki. Datée du milieu du 11^e s. Les matériaux utilisés sont constitués de pierres encastrées de morceaux de marbre antique. Pas de brique. Type primitif en croix inscrite. On a également découvert dans cette église des tessons du 12^e siècle, et aussi des 13^e-14^e ; des objets de bronze des 11^e-12^e s.

Métamorphosis tou Sotèros à Moulki, en croix inscrite, à coupole, du 12^e-13^e siècle.

Koimèsis tou Theotokou, contemporaine de la précédente à Moulki.

Hg. Nikolaos Leïmona, située à 6-7 km de Moulki. Ce monastère a été fondé sur les ruines d'un ancien monastère byzantin.

Peristeria :

Nikôn le Métanoëite a débarqué à Peristeria pour y chercher de l'eau (970-980).

Salamis région :

Au Sud-Est de la ville, près de Panaghia Broutès sont conservées les ruines d'une église byzantine et les ruines d'une tour. Il y avait à l'emplacement de la ville actuelle de Salamine un habitat paléochrétien et byzantin.

Bibl. : D. PALLAS, *AE*, 1948-1949 p. 112 sq ; P. LAZARIDIS, *AD* 22, 1967 Chron. p. 157 ; *Vie de Nikôn* pp. 154-155.

EUBÉE

Villes importantes.

Chalcis-Euripos :

La ville antique et paléochrétienne de Chalcis est appelée Euripos à l'époque byzantine. Les habitants étaient appelés « les Euripiôtai ».

Située sur le canal Euripos (un pont en planches de bois mobiles relie la ville de Chalcis à la Grèce) et à proximité de la route très fréquentée d'Athènes à Thèbes, Chalcis est en quelque sorte la frontière entre l'île d'Eubée et le continent. Cette situation exceptionnelle a été notée par Michel Choniatès lorsqu'il visita la ville. Chalcis était une forteresse à l'époque byzantine. Elle est appelée « asty » et plus généralement « kastron » : la première mention du kastron date de 880 lors du siège de la ville par la flotte d'Esman, émir de Tarse. Le stratège de l'Hellade a alors mobilisé tout le peuple armé de l'Hellade pour défendre Chalcis. Aujourd'hui il ne reste quasiment rien de la forteresse byzantine : l'ensemble fortifié Chalcis-Karababa (de l'autre côté de l'Euripos) est une construction turque. On distingue cependant dans une des tours de l'extrémité (tour ouest) un ancien mur byzantin. La forteresse byzantine a dû utiliser les structures de la forteresse antique lors de la construction justinienne. Ces remparts, datant du 6^e siècle, sont mentionnés lors du siège d'Osman. La reconstruction générale du kastron date du 12^e siècle. Enfin la dernière forme vénitienne (1304) est connue grâce aux représentations illustrées.

Euripos avait des fonctions d'évêché, de ville (polis) fortifiée (kastion). C'était une « magistralis civitas ».

Les fouilles ont révélé une extrême densité d'occupation de la ville aux 10^e-12^e siècles. En témoignent les conduites d'eau à Kamarès dont on peut distinguer plusieurs phases de construction, romaine, byzantine, vénitienne et turque. Et témoignent également nombre d'églises byzantines qui ont pu être répertoriées : au carrefour des rues Charondas-Ioustinianos-Baratasès, il devait y avoir une église byzantine qui fut plus tard appelée Hg. Frankiskou ; rue Charondas une autre église avec colonnes et table d'autel ; citons également les églises Hg. Nikolaos et Hg. Démétrios dont les colonnes et les éléments de l'ambon datent ces églises de l'époque byzantine ; l'église Hg. Paraskeuè dont une première construction peut être datée de l'époque paléochrétienne, une reconstruction du 10^e-12^e siècle et enfin une troisième phase de construction de l'époque franque. Certains émettent l'hypothèse d'une quatrième phase de construction au 8^e siècle ou au contraire réduisent à deux phases de construction seulement (paléochrétienne

et franque) le monument. Peut-on lui rattacher l'inscription de 1186 de la Panaghia Péribleptos ? L'église a-t-elle été détruite pendant le siège d'Osman ? Enfin est-ce ce monument dont parle Michel Choniatès avec tant d'enthousiasme ?

Les témoignages des contemporains attestent également que la ville d'Euripos était très peuplée et qu'il y avait d'importantes communautés étrangères. Benjamin de Tudèle cite la communauté juive.

Bibl. : Sur la dénomination, voir *Enkômion d'Athanase* p. 151 ; MM VI p. 85 ; pour la situation géographique cf. MICHEL CHONIATÈS I p. 181 ; pour la forteresse, voir TH. CONT. p. 298 ; S.C. BAKHNIZEU, AAA 1972 pp. 134-146 ; P. LAZARIDIS, AD 16, 1960, Chron. p. 158 ; AD 25, 1970 Chron. p. 261 ; D. TRIANTAPHYLLOPOULOS, AEM 16, 1970 p. 198 ; M. GEORGOPOULOU-MELANIDI, N. PAPADAKIS, AAA VII, 1, 1974 pp. 35-42 ; AAA VI, 1973, 1 pp. 66-69 ; P. LAZARIDIS, AD 21, 1966 Chron. p. 236 ; AD 26, 1971 Chron. p. 274 ; A.K. ANDREIOMENOU, AD 16, 1960 Chron. p. 151 ; G. DAUX, BCH 85, 1961 p. 754 ; sur les fonctions d'Euripos, voir MM VI p. 85 ; MICHEL CHONIATÈS I p. 181 ; RRIISS 12 p. 252 ; sur les fouilles archéologiques, cf. D. TRIANTAPHYLLOPOULOS, AEM 19, 1974 pp. 253-254 ; N.I. GIANNOPOULOS, DChAE 1924, 2 p. 118 ; sur l'église Hg. Paraskeuè, cf. *Tabula Imperii*, p. 157 ; KODER, *Negroponte* p. 92 ; A. XYGGPOULOS, DChAE II 4, 1927 pp. 67-74 ; H. LIAPÈS, *Monuments médiévaux d'Eubée* (en grec) Athènes 1971 pp. 93-100 ; N.I. GIANNOPOULOS, DIEE 9, 1926 p. 123 ; D. TRIANTAPHYLLOPOULOS, AEM 19, 1974 p. 254 ; I. STRYGOPHSKÈ, DIEE 2, 1885 pp. 711-728 ; N. KALOGEROPOULOS, AEM 2, 1936 pp. 26-42 ; G. KATZÈKOSTAS, AEM 6, 1959 pp. 180-193 ; P. LAZARIDIS, AD 19, 1964 Chron. p. 214 ; AD 20, 1965 Chron. pp. 292-293 ; AD 21, 1966 Chron. pp. 236-237 ; AD 22, 1967 Chron. p. 288 ; sur la population, voir MICHEL CHONIATÈS I p. 182 ; BENJAMIN DE TUDÈLE p. 10.

Environs de Chalcis :

En dehors de la ville, à Hg. Stephanos, sur la colline dite Bathrobouni, au-dessus de l'église dite Hg. Stephanos, il y avait une petite église byzantine dont aujourd'hui subsistent quelques ruines. Noter également une construction médiévale qui servait probablement de caserne.

Route byzantine à partir de Chalcis :

La route Chalcis-Erétrie a été construite au 9^e-10^e siècle, selon l'inscription du protaspathaire Théophylacte, qui en fait état.

Bibl. : Th.I. SKOURA, AEM 20, 1975 p. 386 ; G. WELTER, *Chalcis I*, Athènes 1955 p. 60 ; D. TRIANTAPHYLLOPOULOS, AEM 16, 1970 p. 194.

Karystos :

Ville à l'époque byzantine, dite « kômopolis » et « très peuplée ». Elle avait un rôle économique important, lié à sa situation. Cette ville garde en effet le passage vers l'Euripos et la Grèce et en même temps débouche sur l'Egée. Les Vénitiens désignaient d'ailleurs Karystos comme une « île ». C'était enfin le siège d'un évêché.

Bibl. : MICHEL CHONIATÈS I p. 206 ; Géo d'EDRISI p. 295 ; T-TH I p. 205.

Oréos :

Ville à l'époque byzantine qui avait les fonctions d'évêché et de

kastron. Il faut noter que la forteresse byzantine a utilisé de nombreux matériaux de remploi antique. Enfin c'était un centre économique, comme en témoignent les trouvailles monétaires importantes qui ont été faites sur le site : 1657 monnaies de bronze datent des règnes Comnènes et Anges. Dans la *Partitio* de 1204, les Vénitiens ont revendiqué et obtenu cette ville.

Bibl. : *Tabula Imperii* 1 p. 228 ; P. LAZARIDIS, *AD* 25, 1970 Chron. p. 261 ; *BCH* 1936 p. 45 ; T-TH I p. 469 = CARILE pp. 219, 257.

Autres localités.

Aetos Bigla (près de Karystos) :

Toponyme byzantin signifiant petite tour de guet.

Anemopylai :

Il y aurait là une forteresse d'époque byzantine (1).

Attalè (10 km est de Psachna) :

Église byzantine en ruine, dite Hg. Nikolaos. Type en croix inscrite, à quatre piliers et coupole. La date de construction se fonde sur l'architecture et les motifs sculptés : fin 10^e-début 11^e siècle (3) ; (19).

Aulôn (aujourd'hui Aulonarion) :

Siège d'un évêché, Aulôn était vraisemblablement une petite ville à l'époque byzantine. Près d'Aulôn, sur le mont Oktonia, se trouve une petite forteresse probablement byzantine, remaniée par les Francs (2).

Barybopè (région de Karystos) :

Toponyme slave (4).

Batheia (centre de l'île, près d'Amarynthos) :

En 1209 Batheia est mentionné comme bien-fonds de la métropole d'Athènes. A 20' au Nord de Katô Batheia se trouve l'église de la Panagitsa qui n'est pas antérieure au 12^e siècle. On observe des éléments sculptés de remploi qui proviennent sûrement d'une basilique paléochrétienne (5).

Belousia (région de Karystos) :

Toponyme slave (4).

Bezanoi (région de Karystos) :

Toponyme slave (4).

Bira (région de Styra) :

Toponyme slave (4).

Bistritsa (région d'Histiaia) :

Toponyme slave (4).

Bounoi-Pyrgos :

On trouve là une tour médiévale et des églises byzantines non datées (1).

Chortokopi (région de Chalcis) :

Toponyme slave (4).

Dèmosari (près de Kallianoï, région de Karystos) :

Toponyme byzantin, signifiant lieu habité, kômopolis, qui parfois se trouve près d'un kastron (selon DUCANGE, sv *Demosari*).
Noter que dans cette région se trouvent d'autres toponymes d'origine byzantine, issus de noms de particuliers, tels Komnèno, Kallergè etc... (6).

Drazi (région de Kéréos) :

Toponyme slave (4).

Gaïa-Sarakènokastro (Ouest Aulôn) :

Au-dessus du village Gaïa, à une hauteur de 500 m, il y a un ébouli de pierres dit Sarakènokastro. Le lieu-dit est sans doute lié aux invasions saracènes des 9^e-10^e siècles (1).

Galitsades (région de Xerochôri) :

Toponyme slave (4).

Grabia (région de Karystos) :

Toponyme slave (4).

Hagios (Nord d'Aidepsou) :

Église Hg. Démètrios du 12^e siècle, en ruines. Forme de rectangle allongé, divisé en trois parties, le narthex, le naos principal, un hiéron. Le naos principal est en croix inscrite avec coupole à trompes d'angles (8) ; (5) ; (7) ; (9).

Kalentzi (près de Tamyneôn) :

Toponyme slave (4).

Kallianoï (région de Karystos) :

Toponyme slave (4) ?

Kastro tòn Armenôn (dit encore Kastro tòn Styrôn ou Kastro Hg. Nikolaou) :

On trouve là à la fois une forteresse du 12^e siècle et une petite église de la même époque, dite Hg. Nikolaos, qui fut complètement rénovée pendant la Turcocratie (1) ; (10).

Kèpoi-Pyrgos (au Nord d'Aulôn) :

Église byzantine, non datée, dite Tòn Eisodiôn. Tour médiévale non datée (1).

Kèrinthos (au Sud de Kastro Mantouko, à 5 km de Mantoudi) :

Ville antique qui fut remplacée par une ville fortifiée byzantine, dont témoignent des ruines de remparts de l'époque. Ce site est mentionné sur les cartes médiévales. On a trouvé des tessons byzantins (1).

Kolianoi (près de Kotylaion) :

Toponyme slave (4).

Kourpatsi (près de Xerochôri) :

Toponyme slave (4).

Kymi :

Au Nord de Kymi se trouverait une petite forteresse byzantine (2).

Lechres Aphratikastro (Est de Chalcis) :

Kastron médiéval. Le lieu est jonché de tessons. A 500 m, ruines d'une église byzantine non datée, dite Hg. Basileios.

Limnè Kastria (au Nord de l'île, sur l'Euripos) :

Cette région a été habitée sans interruption pendant toute la période chrétienne, comme le prouvent les trouvailles archéologiques. On trouve de la céramique byzantine à Panaghia de Limnè et aussi entre Kastria et Limnè (11). Selon la tradition, Christodule aurait résidé en ce lieu (12).

Lokka (région de Karystos) :

Toponyme slave (4).

Lykotroupa (à 60' d'Hg. Loukas) :

Églises byzantines d'Hg. Démétrios et de la Koimèsis. Voir Hg. Loukas.

Phèges-Pyrgos (près d'Attalè) :

Ruines d'une église byzantine à Phèges. Au lieu-dit Pyrgos, ruines d'une autre église byzantine non datée.

Politika :

A 1 km au Nord-Est de Politika, église de la Panaghia Peribleptos du 11^e-12^e siècle, sans doute construite sur une église paléochrétienne. Type en croix inscrite à coupole et quatre colonnes. La datation se fonde sur la forme architecturale, le maçonnerie en briques, les éléments sculptés conservés. Dans le musée de Chalcis existe une inscription de la Panaghia Peribleptos de 1186. Le problème est de savoir s'il faut l'attribuer à cette église ou bien à l'église Hg. Paraskeuè, dite aussi Peribleptos, de la ville de Chalcis (13) ; (14) ; (8) ; (3) ; (15) ; (16).

Porthmos (au Sud d'Aliveri, près de Bèlos sur la côte) :

C'était sans aucun doute une ville à l'époque byzantine, puisque se trouve là le siège d'un évêché. A proximité, ruines d'une forteresse médiévale, dite Rizokastro, non datée (17).

Potaki (près de Xerochôri) :

Toponyme slave (4).

Psachna :

Église dite Hg. Trias tou Krietzôtè, datée entre 1050 et 1150. Type en croix inscrite, à coupole et quatre colonnes, avec narthex. Ornementation riche, bas-reliefs en marbre du 11^e-12^e siècle (3) ; (18).

Reouzi (région de Karystos) :

Toponyme slave.

Robiai :

Ruines d'une église à trois absides extérieures, datée du 10^e-13^e

siècle. Au Sud-Ouest de l'église, et datant de la même époque, restes de murs témoignant d'un établissement médiéval (3); (8); (11).

Strophylia (Kastro Mantouko) :

Tessons et ruines de cinq églises byzantines (1).

Zapanti (région de Karystos) :

Toponyme slave (4).

Zarka (région de Karystos) :

Toponyme slave (4).

Bibl. : (1) Th.I. SKOURA, *AME* 20, 1975 pp. 334, 346, 361, 381, 340, 384 ; (2) PARADISSIS, *Fortresses* pp. 101-103 ; (3) *Tabula Imperii* 1 ; (5) A.K. ORLANDOS, *ABME* 7, 1951 pp. 112, 168-177 ; (4) VASMER, *Die Slaven* pp. 110-112 ; P. LAZARIDIS (7), *AD* 25 1970 Chron. p. 261, (15) *AD* 19, 1964 Chron. p. 215 ; (17) *AD* 17, 1961 Chron. pp. 157-159 ; (8) KODER, *Negroponte* pp. 114, 155, 144-146 ; (9) LAMPAKÈS, *DChAE* I, 3, 1903 p. 57 ; (6) KARATZAS, *AEM* 8, 1961 pp. 113-121 ; (10) TRIANTAPHYLLOPOULOS, *AEM* 19, 1974 pp. 223, 235-236 ; (11) L. SACKETT, *ABSA* 61, 1966 pp. 48-52 = *AEM* 19, 1974 p. 159 ; (12) VRANOSSI, *Ag. Keim* p. 122 ; (19) H. GEORGEPOULOS, *AAA* V, 1972, 1 pp. 57-62 ; (13) A.K. ORLANDOS, *ABME* 1, 1937 pp. 175-184 ; (14) H. LIAPÈS, *Monuments médiévaux d'Eubée* (en grec), Athènes 1971 pp. 28-29 ; (16) N.I. GIANNOPOULOS, *DIEEE* 9, 1926 pp. 123, 722 ; (18) A.K. ORLANDOS, *ABME* 5, 1939-1940 pp. 3-16.

Monuments isolés.

Hg. Iôannès Kalybitou (Nord-Ouest de Psachna) :

Fondé sur un site préchrétien, le monastère a été abandonné. Aujourd'hui, à la même place, se trouve une église récente. Autour de l'église subsistent de nombreuses ruines, datées de l'époque romaine jusqu'au 13^e siècle. La première mention du monastère date de 1183-1185. De l'ancienne église subsistent uniquement les conques et une partie du sanctuaire. L'ornementation sculptée présente deux ensembles d'époque différente : l'une du 6^e siècle, l'autre du 11^e-12^e. Une inscription mentionne la reconstruction de l'église en 1245.

Bibl. : L.S. EUSTRATIADÈS, *EEBS* 15, 1937 pp. 3-29 ; H. LIAPÈS, *Monuments médiévaux d'Eubée* (en grec), Athènes 1971 pp. 17-28 ; même auteur, *AEM* 15, 1969 pp. 84-104 ; KODER, *Negroponte* p. 146.

Hg. Loukas (4 km au Nord d'Aliveri) :

Jusqu'au siècle dernier s'élevait en ce lieu une très ancienne église. Aujourd'hui rien n'en subsiste, si ce n'est la dénomination. L'église était en croix inscrite avec coupole et quatre colonnes. Des reliefs sculptés sont conservés, provenant tous du templon de l'ancienne église. On peut les dater du 11^e siècle. Ils sont très semblables à ceux du templon d'Osios Loukas de Delphes et ils sont sans doute l'œuvre des mêmes artistes. Quatre inscriptions sont liées à l'église : la première donne la date de fondation (1014) ; la seconde inscription concernerait la construction d'églises filiales

d'Hg. Loukas : il existe en effet dans la région une église de cette époque dite Koimësis Théotokou au lieu-dit Lykotroupa (à 60' d'Hg. Loukas) ; enfin la troisième inscription donne la date de la rénovation d'un dépôt (1067) appartenant à Hg. Loukas.

Bibl. : D. TRIANTAPHYLLOPOULOS, *AEM* 19, 1974 p. 245 ; N.D. KALOGEROPOULOS, *Monuments et Art paléochrétiens et byzantins en Eubée* (en grec), Athènes 1936 p. 37 ; KODER, *Negroponte* p. 150 sq.

Taxiarque (Le), à Kalybia, au Sud de l'île :

C'était sans doute le katholikon d'un monastère. L'église en croix inscrite est datée de la seconde moitié du 12^e siècle.

Bibl. : *Tabula Imperii* 1 p. 180 ; N.K. MOUTSOPOULOS, *AEM* 8, 1961 pp. 204-248 ; KODER, *Negroponte* p. 154.

Taxiarques (Les), près d'Histiaia :

Monastère du 12^e siècle.

Bibl. : *Tabula Imperii* 1 p. 268 ; KODER, *Negroponte* p. 154.

Hg. Thecla (à 2,5 km au Nord-Ouest d'Avlonari) :

A l'origine il y avait là une église de type basilical, datant du 10^e-11^e siècle. Elle fut remaniée pendant la seconde moitié du 13^e.

Bibl. : *Tabula Imperii* 1 p. 272 ; G. DÉMÉTROKALLÈS, *Tech. Chron.* 1963-66, pp. 52-75 ; P. LAZARIDIS, *AD* 23, 1968 *Chron.* p. 244.

Théotokos Leukôn (à 4 km à l'Est d'Avlonari) :

D'après une inscription, cette église a été rénovée sous le règne de Manuel I ; elle a donc été fondée avant le 12^e siècle, vraisemblablement autour de l'an 1000.

Bibl. : KODER, *Negroponte* p. 165.

ILES SPORADES

SKIATHOS, SKOPELOS, SKYROS, ALONESOS, PELAGONESOS

SKIATHOS

Kanapitsa :

Toponyme slave.

Kastro-Paléokastro :

Il y avait là jusqu'en 1829 les ruines de la ville médiévale de Skiathos que prirent les Francs en 1207. C'est probablement à la suite des incursions pirates que fut fondée la ville byzantine de Skiathos en haut des rochers.

Une inscription de 1078 environ suggère l'existence à l'époque médiévale d'une église où était enseveli Anastase, évêque de Skopélos.

Bibl. : T.E. EVANGELIDÈS, *L'île de Skiathos et les îles à l'entour* (en grec). Athènes 1913 pp. 39-40 ; T.E. EVANGELIDÈS, *EO* 15, 1912 p. 507.

SKOPELOS

Kastron :

Sur les ruines de l'acropole de l'antique Peparèthos détruite en 340 av. J.C., a été construit le kastron médiéval dont une partie est conservée à l'extrémité nord de la petite ville de Skopélos.

Église Hg. Athanasios sto Kastro, de type basilical à une nef, datant peut-être du 11^e siècle.

Église Épiskopi qui se trouvait près de l'actuelle église, dont le mur nord est le seul élément subsistant de l'époque byzantine. C'était une église de type basilical à trois nefs, qui fut fondée d'après une inscription, en 1078 par Anastase évêque de l'île.

Hg. Nikolaos :

Église fondée par Anastase, évêque de l'île, en 1078. Aujourd'hui il existe dans l'île une église dite Hg. Nikolaos tou Brachou, mais de construction tardive, semble-t-il.

Hg. Apostoloi :

Autre église fondée par l'évêque Anastase, d'après l'inscription dé à mentionnée. Aujourd'hui il existe une église dite Hg. Apostoloi tou Brachou dont les fresques sont du 18^e siècle.

Bibl. : P. LAZARIDIS, *AD* 19, 1964 Chron. pp. 278, 279, 287 ; A. XYGGPOULOS, *AE* 1956 pp. 181-198.

SKYROS

Villes, villages, lieux-dits.

Agriostigou :

Lieu-dit mentionné en 1016. Localisation inconnue.

Atsitsa (côte nord-ouest) :

Toponyme slave. A cet endroit on trouve des mines de fer.

Bothria :

Lieu-dit mentionné en 1016, « près de la mer ». Localisation inconnue.

Bothrinon :

Lieu-dit mentionné en 1016. Localisation inconnue.

Chôra (entre Glossa et Palamari) :

Site médiéval.

Emmazourind :

Lieu-dit mentionné en 1016. Localisation inconnue.

Euounas-Palaiochôro :

Tour médiévale non datée.

Hg. Eustratios :

Lieu-dit situé au Nord de l'île, au mont Olymbianoï. C'est peut-

être là que se trouvait au tout début du 11^e siècle le petit monastère que Glykéria céda à Eustratios de Lavra.

Goulou :

Lieu-dit mentionné en 1016. Localisation inconnue.

Kalamitsa (côte sud-ouest) :

Toponyme slave.

Kastron :

Il ne semble pas qu'il y ait eu de construction byzantine. La forteresse antique suffisait peut-être à assurer la défense. Il semble que les murs médiévaux qui s'érigent au-dessus des fondements antiques ne sont pas antérieurs à 1350-1400.

Église Episkopi, fondée en 895 dans l'ancienne forteresse, près du monastère Hg. Geôrgios. Type cruciforme de transition. Profondément remaniée ultérieurement.

Kolônes :

Il y avait là des carrières utilisées pendant l'Antiquité. Étaient-elles en activité à l'époque byzantine ?

Koskino (potami) :

Rivière mentionnée en 1016. Peut-on rapprocher cette dénomination du toponyme dit aujourd'hui Kokkinori. Voir Xyladas.

Krithea :

Lieu-dit mentionné en 1016. Localisation inconnue.

Letsitsa-Petritsa (près d'Atsitsa) :

Toponyme slave.

Lichana :

Lieu-dit mentionné en 1016. Localisation inconnue.

Mara :

Toponyme slave.

Meniana :

Village dans la partie nord-est de l'île, mentionné sur les cartes médiévales. Aujourd'hui le site et le nom sont inconnus.

Odious :

Lieu-dit mentionné en 1016. Localisation inconnu.

Palaiokastro (entre Akyronas et Mealos) :

Forteresse médiévale non datée.

Palaiochôro (à l'Ouest de Katô Kambos) :

Deux églises médiévales non datées.

Philisèniou :

Lieu-dit mentionné en 1016. Localisation inconnue.

Phoukastara :

Ibid.

Sarakènon (îlot au Sud de Skyros) :

Le toponyme témoigne de l'occupation arabe au 9^e-début 10^e siècle.

Trogyritsia (près de Kabou Marmari) :

Toponyme slave. En ce lieu on trouve une carrière antique, dont on ne sait si elle a été réutilisée à l'époque byzantine.

Ypsélè Bigla (Nord de Thaleia) :

Toponyme byzantin signifiant « tour de guet élevée ».

Xyladas :

Lieu-dit mentionné en 1016. Peut-on l'identifier au lieu-dit Xylo aujourd'hui, au centre de l'île, au Nord de Kalamitsa ? Dans la même région, il faut noter le toponyme *Kokkinori* que l'on pourrait rapprocher de « Koskino potami ».

Monument isolé.

Sôtèr Monè : Monastère fondé entre 980 et 992. Aujourd'hui au lieu-dit Hg. Eustratios ?

Bibl. : pour les lieux-dits mentionnés en 1016, cf. *Actes de Lavra* n° 16 et 20 ; pour l'étymologie des toponymes de l'île, cf. H. DEFFNER *Laographia* 9, 1928 p. 573 sq ; VASMER, *Die Slaven* p. 113 ; MILES, *Byzantium and the Arabs* p. 7 ; pour Kastron, cf. PARADISSIS, *Fortresses* pp. 110-111 ; pour l'église Episkopi, cf. Ch. BOURAS, *DChAE* IV, 2, 1960-61 pp. 57-76.

ALONESOS

Kastron (au Sud de l'île) :

Kastron médiéval qui a récemment disparu dans un tremblement de terre.

Sur la côte nord-est de l'île :

On a trouvé une monnaie d'or de Jean II Comnène dans la basilique paléochrétienne d'Hg. Démétrios.

PELAGONESOS

Au milieu de la côte orientale de l'île :

Restes du métochion de la Grande Lavra.

Au large d'Alonesos-Pelagonesos :

Épave d'un bateau du milieu du 12^e siècle. On a trouvé 1 500 pièces de céramique et 6 grandes meules. L'épave ressemble à un caïque d'aujourd'hui, avec des planches en pin reliées par du fer.

Bibl. : *Tabula Imperii* 1 pp. 47, 100, 168 ; P. LAZARIDIS, *AD* 21, 1966 Chron. pp. 262-263 ; B. KRITZAS, *AAA* IV, 1971, 2 pp. 176-185 ; J.P. MICHAUD, *BCH* 95, 1971 pp. 997-8 ; *BCH* 96, 1972 p. 752.

ILES NORD-EGÉENNES

LEMNOS, THASOS, SAMOTHRACE

LEMNOS

Gomatou (Nord-Ouest de l'île) :

Était-ce déjà un métochion de Lavra avant 1204 ? Au 13^e siècle le tiers de l'île, le Nord-Ouest, appartient à Lavra.

Kotsino (côte nord, au fond de la baie de Pournia) :

En 1136 l'oratoire Saint-Blaise, situé à Kotsino, est donné aux Vénitiens par l'archevêque de l'île.

Bibl. : T-TH I pp. 98-99.

THASOS

Thasos :

Sur le site de la ville antique (secteur entre l'agora et le port) ont été trouvées des monnaies paléochrétiennes en abondance jusqu'en 618-619, date à laquelle on note une interruption des séries jusqu'au règne de Léon VI pour lequel on trouve 1 follis. Nouvelle interruption jusqu'au 12^e siècle. Les importantes séries des 12^e-13^e siècles attestent une réoccupation importante du lieu à cette époque. Ainsi les fouilles archéologiques permettent de constater que le secteur compris entre l'agora et le port a été densément occupé à haute époque, avant 618, et à basse époque, à partir du 12^e siècle. Au 12^e-13^e siècle, il semble qu'il y ait eu un réaménagement des constructions du 6^e siècle pour la défense du port et de la ville.

Boulgaro (Nord-Ouest de l'île) :

Toponyme slave.

Bibl. : O. PICARD, *Supplément au BCH* 1979 pp. 451-452 ; H. GALLET DE SANTERRE, *BCH* 74, 1950 p. 292 ; VASMER, *Die Slaven* p. 229.

SAMOTHRACE

Samothraki :

Les fouilles menées sur la colline ouest du site antique montrent un peuplement continu jusqu'au 13^e siècle, époque où fut détruite la fortification byzantine.

Zagoriôti :

Toponyme slave.

Tselenikka :*Ibid.*

Bibl. : J.P. MICHAUD, *BCH* 94, 1970 pp. 1084-1088 ; VASMER, *Die Slaven* p. 230.

ILES MICRASIATIQUES

MITYLENE, CHIOS, SAMOS, IKARIA, PATMOS, LÉROS, LEIPSOS,
KALYMNOS, KÔS, CHALKI, RHODES, KARPATOS

MITYLENE

Villes.

Méthymne :

Ville paléochrétienne, Méthymne eut le statut d'archevêché, puis de métropole pendant la période byzantine. La première mention du « kastron » de Méthymne date du 10^e siècle. Sa construction est donc antérieure au 10^e s., mais postérieure à 836-847, date de l'incursion de Nisir, où il n'est pas mentionné. A la fin du 11^e siècle, le kastron de Méthymne résista victorieusement à Tzachas. Parmi les monuments byzantins, noter la mention de la fondation d'une église en 1084-1085, sous l'épiscopat de « Nicéphore, métropolite et protoproèdre des protosyncelles ». Des fouilles récentes ont mis à jour de la céramique byzantine sur l'acropole.

Bibl. : HIEROCLÈS p. 32 ; LÉON DE DIACRE p. 145 ; *Alexiade* II p. 110 ; GRÉGOIRE, *Ins. d'As. Min.* p. 56 n° 163 ; H.G. BUCHHOLZ, *Methymna Archäologische Beiträge zur Topographie und Geschichte von Nord-lesbos*, Mainz 1975.

Mitylène :

Ville au 6^e siècle, Mitylène est dite « kastron » à l'époque byzantine. La première construction de la forteresse, sur le site de l'acropole antique, date du règne de Justinien. La reconstruction eut lieu après l'incursion de Tzachas, selon le témoignage d'Anne Comnène. Mitylène fut archevêché, puis métropole ecclésiastique à l'époque byzantine.

Bibl. : HIEROCLÈS p. 32 ; *Vie de Nicolas* p. 171 ; I. CHARITONIDÈS, *DELM* 4, 1962 pp. 69-75 ; *Alexiade* II p. 162 ; B.Ch. PETRAKÈS, *AD* 22 1966 Chron. p. 460 ; E.J. HASLUCK, *BSA* 15, 1908-1909 pp. 259-266.

Autres localités.

Agiasos (région sud de l'île) :

A l'endroit où se trouve aujourd'hui l'église de la Panaghia, il y aurait eu au 12^e siècle une église fondée par un certain Balérios Kônstantinos, notable de l'île, dit archôn. L'inscription de fondation a disparu aujourd'hui et la tradition concernant le texte est suspecte.

Antissa :

Le Kastron génois est situé sur la côte nord-ouest, près de la ville antique. Il y avait peut-être auparavant un kastron byzantin.

Asprè Petra (près de Temenos) :

On a découvert là plusieurs monnaies de Jean Tzimiskès et de Michel IV.

Basilika :

Selon la tradition, le kastron de Basilika aurait été construit par Irène l'Athénienne. Le premier témoignage historique de l'existence du kastron est de 1324, mais il n'est pas exclu qu'il existait antérieurement. En tout cas, la région était habitée à la fin du 12^e siècle, comme en témoigne une monnaie d'Alexis III découverte dans la région.

Brisa :

Découverte en ce lieu d'une monnaie de Justinien et d'une autre datant de 956-1025.

Hg. Démétrianos (région de Téménos) :

On a découvert là une monnaie d'Héraclius et une autre de Nicéphore Phokas.

Eressos :

Ville paléochrétienne, Eressos fut le siège d'un évêché à l'époque byzantine. Sur le site de l'acropole se trouve un kastron médiéval dont nous ignorons la date de construction.

Gera :

Enôria au 12^e siècle, encore appelée *chôra tès Akornès*. Grégoire évêque d'Assos en était originaire.

Hélias de Lisborianou :

Une monnaie de Constantin VII a été découverte en ce lieu.

Kardôna :

Une monnaie de Michel VI (1056-1057) a été découverte en ce lieu.

Kasteli Agiasos :

Kastron supposé dater du 10^e s. En fait le mur ouest qui daterait du 10^e s. a été détruit. Le mur est, qui subsiste, date du 13^e siècle.

Katapyrgo :

Tôn Hg. Anargyrôn : on a découvert là 14 monnaies dont celles de Justin II (565-578), Romain Lécapène et Jean Tzimiskès.
Thermopègès Ioan. Théol. : on a découvert là quatre monnaies byzantines du 10^e s. et une de Manuel I.

Kerameia :

Dans la périphérie de ce village, on trouve de nombreuses églises byzantines, dont celle inédite de la Panaghia, qui pourrait être datée du 10^e-12^e siècle. Il y avait en 1410 une forteresse à Kera-

meia, mais rien ne permet d'affirmer qu'elle ait été construite avant 1204.

Korakos :

Mont de Mitylène.

Kourtèr (promontoire) :

Découverte de treize monnaies dont deux d'Héraclius, une de Michel II et deux de Tzimiskès.

Libanou :

Mont de Mitylène.

Lisbori :

Dans la région de Lisbori on a découvert 37 monnaies dont celles de Justinien, Héraclius, Romain Lécapène, Jean Tzimiskès, Michel IV et Manuel I Comnène.

Loutra :

Chôrion au 12^e s. On a la mention à cette époque d'une riche propriétaire établie près de Loutra, et nommée Eirènè Kalamotinè.

Mantamados :

Tout près se trouve la petite église Hg. Stephanos, non datée.

Megas Lakkos (région d'Eressos) :

Église byzantine dite Hg. Alexandros, non datée.

Mikro Leukopedin :

Chôrion au 12^e s. situé à une certaine distance du mont dit Priantos.

Mistegna :

On note une grande continuité de l'habitat à Mistegna ; tout d'abord deux basiliques paléochrétiennes, puis à l'époque byzantine une église dite Hg. Nikolaos au lieu-dit *Kalamos*, au Nord de Mistegna, qui se trouvait au centre d'un village médiéval dont on voit les ruines à l'entour. Plus à l'Est, à *Staurou Talelè*, se trouve l'église du Taxiarque dont seuls les fondements sont conservés. Près de cette église, ont été répertoriées plusieurs monnaies byzantines.

Myrsina :

Village mentionné au 9^e siècle. Il faut sans doute lier ce toponyme byzantin au monastère dit aujourd'hui Panaghia Myrsiniotissa, ce qui nous donne une idée de sa localisation.

Paliopègada (mont Pr. Hèlias de Basilika) :

On a trouvé là une monnaie de Jean Tzimiskès.

Parasigión :

Lieu-dit de Mitylène.

Polichnitos :

Il y a dans la région de nombreuses églises paléochrétiennes. On a trouvé des monnaies de Phokas et d'Héraclius, puis de

Michel II, de Tzimiskès, de Michel IV, de Michel VI et de Jean II Comnène.

Priantos :

Mont de Mitylène, difficile à franchir. S'y trouvait une grotte où séjourna Grégoire d'Assos. Puis il y construisit un monastère au nom de la Théomèter.

Sigri Paleokastron (Est de l'île) :

Kastron byzantin du 12^e s. A l'entour, nombreuses églises paléochrétiennes.

Skamiound de Lisborion :

Découverte de 28 monnaies (Michel II, Tzimiskès, Constantin Doukas, Jean II Comnène).

Sklaboïna (entre Klomidadou et Mantamadou) :

Ce toponyme indique une infiltration slave dans l'île de Mitylène que l'on ne pouvait soupçonner d'après le reste des sources. D'autre part on ne peut manquer de faire le rapprochement avec le terme « sklavènia ». Si tel était le cas, on aurait donc un véritable état slave dans l'île de Mitylène aux 7^e-8^e siècles.

Téménos (golfe de Kallonè) :

Découverte des monnaies de Constantin VII et Tzimiskès.

Thermè :

Si l'église dite Panaghia Tourlotè au lieu-dit Pyrgoi Thermès semble être tardive (14^e s.), à Thermè même cependant, on a trouvé près des basiliques paléochrétiennes des tessons et même un sceau d'époque mésobyzantine.

Tsamour-Tsoukalarion (Nord-Est de l'île) :

Église byzantine, dite Hg. Theodôroi, non datée.

Tuda :

Découverte des monnaies de Phokas et d'Héraclius, puis de 1025-1028. Noter également la découverte au même endroit d'un sceau de la fin du 12^e siècle, qui provient d'un membre de la famille des Katakalon.

Bibl. : *Myt. Sacra* II p. 13 sq ; pour les découvertes monétaires, voir M. PARASKEUAIDÈS, *DELM* 5 1965 pp. 198-218 ; E.P. BLOGEN, *American Journal of Archeology* 41, 1937 p. 484 ; pour les églises, voir S. CHARITONIDIS, *AD* 18, 1963 Chron. p. 272 ; *AD* 23, 1968 pp. 11, 32-33 ; sur Basilika, cf. PARADISSIS, *Fortresses* p. 139 ; *MM* I pp. 164-167 ; sur Kerameia, cf. BUONDELMONTI p. 233 ; sur Myrsina, cf. *Actes de David. Sym et Georges* p. 241 ; sur Sigri, cf. S. CHARITONIDIS, *AD* 16, 1960 Chron. p. 238 ; sur Thermè, cf. K.D. KALOKYRÈS, *Ep. Theol. Sch. Pan. Ath.* 4, 1958-1960 pp. 485-522 ; pour les lieux-dits Gera, Korakos, Libanou, Loutra Mikro Leukopedin, Parasigion et Priantos, voir *Vie de Grégoire d'Assos* pp. 7, 18, 19, 20-23.

Monuments isolés :

Panaghia Myrsiniotissa :

Selon la tradition ce monastère aurait été construit au 12^e siècle. Il est mentionné sous le nom de « tou Myrsinès » en 1331.

Ypselou Monè :

L'année 1101 est mentionnée dans une inscription de 1834, date à laquelle le monastère fut entièrement reconstruit.

Bibl. : MMI p. 164 ; *Myt. Sacra* I pp. 15-16.

CHIOS

Ville, villages, lieux-dits.

Chios :

Ville à l'époque paléochrétienne, devenue à l'époque byzantine le « kastron de Chios ». La première phase de construction de la forteresse daterait de la fin du 10^e siècle. A l'intérieur du kastron, la plus grande église était l'église Hg. Geôrgios qu'une inscription turque de 1566 date de 993. Une autre inscription donne l'année 1054. Cette église byzantine n'existe plus aujourd'hui. Il y avait également une autre petite église byzantine, aujourd'hui disparue, dite Kechri. Enfin on a trouvé un réservoir dont une partie a été construite à l'époque byzantine. Chios fut le siège d'un évêché pendant toute la période étudiée.

Hg. Galas (au Nord-Ouest de l'île) :

Église de la Panaghia Hagiogalainoussa, datée du 12^e ou 13^e siècle.

Hg. Geôrgios Sykoussis (au Sud de Chios-Chôra) :

Église dite Hg. Geôrgios datée du 12^e siècle.

Kalamoti :

Près du village église de la Panaghia Sikelia, datée du 12^e-13^e siècle.

Managhros (près de Pyrghi) :

On trouve là deux églises byzantines non datées, celle dite Eisodia Tès Theotokou, et celle de la Metamorphosis.

Mesta :

Église au nom de Palaios Taxiarchis sans doute d'époque byzantine.

Sklabia (près de Vavyloi) :

Toponyme slave ?

Vavyloi :

A 1 km du village se trouve l'église dite Panaghia Krina, datée de la fin du 12^e ou du début du 13^e siècle.

Volissos :

Kastron byzantin attesté à la fin du 11^e siècle ; aujourd'hui en ruines.

Monuments isolés :

Néa Moni :

On attribue généralement la fondation de ce monastère à Cons-

tantin Monomaque. Un pittakion de Constantin IX, daté de février 1045 mentionne les noms des deux moines fondateurs, Nicétas et Ioannès. D'après Eras Vranoussi, le monastère existait bien avant Monomaque. D'ailleurs certains documents d'archives mentionnent des chrysobulles émanant des impératrices Zoé et Théodora, et concernant la Néma Moni. Ils sont donc antérieurs au règne de Monomaque. On peut alors émettre l'hypothèse d'une reconstruction ou d'une nouvelle fondation du monastère sous Monomaque par les moines susdits. Le monument lui-même a une typologie très particulière, octoconque et de modèle constantinopolitain.

Hg. Théodôroi (à Phana) :

Église du 7^e-8^e siècle, construite sur l'emplacement du temple d'Apollon et d'une basilique paléochrétienne. Elle fut abandonnée vraisemblablement lors d'un raid arabe vers la fin du 9^e siècle. Ce monument isolé témoigne aujourd'hui d'un village déserté devant les envahisseurs.

Dans l'île, ont été trouvées des monnaies d'Héraclius et des Comnènes.

Bibl. : Ch. BOURAS, *Chios* Athènes 1974 ; sur Chios, voir aussi HIEROCLÈS p. 32 ; N. ZIAS, *AD* 25, 1970 Chron. p. 450 ; sur les églises de l'île, cf. G. SOTIRIOU, *AD* 2, 1916 pp. 33, 35 ; sur Volissos, cf. *Alexiade* II p. 113 ; sur la Néma Moni, cf. *MM* V pp. 1-2, 8-10, 445 ; Eras VRANOUSI Communication au 15^e Congrès Int. d'Etudes Byzantines, Athènes 1976 ; A.K. ORLANDOS, *Monuments byzantins de Chios* II, Athènes 1930 et surtout la bibliographie donnée dans Ch. BOURAS, *op. cit.*, p. 73 ; pour les monnaies, cf. V. CHRISTODOULOPOULOU, *BCH* 86, 1962 p. 427.

SAMOS

Ville, villages, lieux-dits.

Dôdeka Portes :

A 1 heure du village Myloi, ce lieu-dit tient son nom d'un bâtiment à douze arcs ouverts aujourd'hui en ruines. Cette construction daterait des 9^e-11^e siècles mais on ne connaît pas sa fonction. C'était vraisemblablement une église. Aux alentours, se trouvent les ruines d'autres bâtiments et une foule de tessons d'époque byzantine.

Karlovasi Palaion :

Tour médiévale dite Kastri.

Karlovasi Meson :

Tessons, ruines et monnaies byzantines.

Kerkès Mont :

Dans cette région se trouvent de nombreux monastères, dont certains peuvent être considérés d'époque byzantine :

Hg. Charalambos, au Nord-Ouest de Kallithea abrite l'une des plus anciennes églises de l'île, dite *Archaia Monè*.

Le monastère dit *Hg. Iôannès Drakaiôn*, serait selon la tradition, l'un des monastères reconstruit par Paul de Latros.

A *Kallithea-Kalambaktasi*, au lieu-dit *Pyrgaki*, on trouve les ruines d'une ancienne tour et ont été découvertes à cet endroit même des monnaies d'or byzantines de différentes époques. On trouve également des ruines d'anciennes églises.

A l'Est du Mont Kerkès, église dite *Hg. Makrinè* au nom de la Dormition de la Vierge. Les fresques sont du 14^e siècle, mais la construction serait beaucoup plus ancienne. Elle daterait du séjour de Paul de Latros à Samos.

Kontakeika (au Nord de l'île) :

Les ruines attestent la présence d'un habitat byzantin ; en particulier noter les ruines d'une église dite *Hg. Nikolaos* non datée.

Paliokastron (à l'Est de l'île) :

Ruines d'un habitat byzantin ; tessons et marbres.

Potami :

On trouve là trois églises datées entre le 8^e et le 12^e siècles, celles d'*Hg. Nikolaos* en ruines, et d'*Hg. Sôtèr* du 11^e siècle. L'église *Panaghia tou Potamiou* est située sur la colline, à côté du *kastron*. Elle a été fondée au 11^e s. sur les ruines d'une basilique paléochrétienne. Elle est en croix inscrite, à coupole et quatre colonnes.

Samos-Pythagorion :

Cette ville déjà attestée au 6^e siècle, occupait à cette époque, au moins en partie, le site de la ville antique. De nombreux monuments paléochrétiens ont été répertoriés. Sous le château du Logothète (*Kastro Tigani*) se trouvent des fortifications byzantines, dont on aperçoit un mur à l'extrémité de la muraille nord du *kastron*. De nombreuses monnaies byzantines ont été découvertes à l'intérieur du *kastron*, celles de Théophile, de Basile I, de Léon VI (au nombre de 15), de Michel IV, de Michel VII, de Nicéphore Botaneiatès (3), d'Alexis I (8). On possède également les inscriptions de fondation ou de reconstruction du *kastron* à l'époque byzantine. La première est de Théophile, la seconde inscription, actuellement encadrée dans la tour ouest du *Kastro Tigani* est datée de 969. Enfin mentionnons une église récemment découverte, à 1 km du *Kastro*, datant du 10^e siècle.

Vathy (musée) :

Inscription d'origine inconnue, mentionnant la fondation en 1065-1066, de l'église Saint-Syméon et de la Théotokos, par le moine Loukas.

Bibl. : E.I. STAMATIADÈS, *Samiaka IV* ; Met. I. SIDÈROKASTROU, *L'Eglise de Samos depuis sa fondation jusqu'aujourd'hui*, Samos 1967 ; K.G. KAMBOURIS, *La Chronique de Samos*, 2, Athènes 1977 ; pour Samos-Pythagorion, voir en particulier K. TSAKOS, *AD 24*, 1969 Chron. p. 384 ; *Samos*

XIV pp. 5-7, 176-177, 186-189 ; SCHNEIDER, *Samos* pp. 100, 102, 139 ; sur l'inscription du musée de Vathy, voir M. SCHEDE, *Mitteilung aus Samos*, *AM* 37, 1912 pp. 199-218 ; sur les Dôdeka Portes cf. P. LAZARIDIS, *AD* 23, 1968 Chron. p. 401.

IKARIA

Dolichè auj. Palatia (côte nord de l'île) :

Ville antique d'Oenoe. Il y a en ce lieu de nombreuses ruines médiévales non datées.

Kastron Nikarias-Koskinou (près du village Kasoikia, au centre de l'île) :

Si ce kastron est bien du 10^e s., c'est sans doute ici que se trouvait la capitale de l'île à l'époque médiévale.

Bibl. : PARADISSIS, *Fortresses* p. 145.

PATMOS

Monastère d'Hg. Iôannès :

En avril 1088 un chrysobulle d'Alexis I octroie à Christodule l'île de Patmos pour y fonder un monastère.

Historique : nous ne citerons pas ici l'ensemble des actes diplomatiques concernant le monastère de Patmos jusqu'en 1204 dans la mesure où la diplomatie concernant ce monastère, directement ou indirectement, est l'une des principales sources de nos recherches sur les îles de l'Empire, au moins à partir de la fin du 11^e siècle. Notons simplement que, dès sa fondation, le monastère avait acquis le privilège de l'« eleutheria », et à ce titre jouissait de l'immunité fiscale, sinon complète, au moins très large. Les biens du monastère comprenaient, outre l'île de Patmos, l'île de Leipsos et une grande partie de l'île de Léros. A la fin du 12^e siècle, le monastère acquit d'autres biens.

Construction : Christodule « commença par construire d'abord une forteresse ; il l'a faite aussi haute qu'il a pu, mais il dut la laisser inachevée... ». L'église du monastère est en croix inscrite, avec coupole et quatre colonnes. Cette église (katholikon) peut être datée de la fin du 11^e siècle, conformément aux sources écrites. Au cours du 12^e siècle furent ajoutés le narthex à l'Ouest et deux petites chapelles au Sud, l'une dédiée à Christodule, l'autre à la Panaghia.

Décoration : la chapelle dédiée à la Panaghia contient des fresques datées de la fin 12^e-début 13^e siècle.

Bibl. : pour le chrysobulle de fondation, cf. MM VI pp. 44-48 = *Actes de Patmos* I pp. 59-63 = DÖLGER, *Reg* n° 1147 ; pour la construction, voir MM VI pp. 81, 67 ; A.K. ORLANDOS, *L'architecture et les fresques byzantines du monastère Hg. Iôannès Théologos de Patmos* (en grec), Athènes 1970 ; S. PAPADOPOULOS, *Monastère de Saint Jean le Théologien, Guide historique et archéologique*, Patmos 1977 ; pour la décoration, cf. A.K. ORLANDOS, *CA* 12, 1962 pp. 285-302.

LÉROS

Lieux-dits mentionnés :

Episkopè :

Le siège épiscopal se trouvait vraisemblablement au lieu-dit aujourd'hui *Hag. Marina*.

Laki :

Église de Saint-Jean Théologos, avec des peintures murales du 12^e siècle.

Lepida :

Kastron et domaine de Lépidia mentionnés sous le règne d'Alexis I, situés aux confins du domaine de Téméneia.

Panteli :

Kastron donné au monastère de Patmos en 1087-1089.

Parthénion :

Domaine attribué au monastère de Patmos en 1088, situé au Nord de l'île. Il comportait une église au nom de Saint-Georges, en pierres, avec un toit de tuiles. Aux confins dudit domaine sont mentionnés les toponymes : *Asprôn Lithôn* ; *Kankélè* ; *Korakos* ; *Kourounôn* ; *Litharin* ; *Mégale Lagada* (?) ; *Maurè Petra* ; *Oxeis Lithous* ; *Plaka* ; *Polouphoutè* (aujourd'hui *Pléphoutè* au Nord-Est de l'île) ; *Prinôn* ; *Strobèlion*.

Téméneia :

Domaine attribué au monastère de Patmos en 1088, qui comportait une église au nom des Saints Anargyres, à coupole, avec une porte et décorée. Il y avait également une tour. Aux confins dudit domaine sont mentionnés les toponymes : *Anarachôn* ; *Anthrôpolithon* ; *Aspron Krèmnnon* ; *Asproolithon* ; *Bigla* ; *Gourma* ; *Kardamo* ; *Lagada* ; *Mallôthari* ; *Oxea Petra* ; *Pasparinë Petra*.
Bibl. : *Actes de Patmos* II pp. 53-56, 58, 72 ; I. KOLLIAS, AD 25 Chron. p. 528.

LEIPSOS

Eglise Hg. Nikolaos :

Mentionnée à la fin du 11^e siècle dans le praktikon de l'île. Elle était en pierres, avec un toit en tuiles. Elle n'était pas décorée.

Bibl. : MM VI p. 41.

KALIMNOS

Chôrio :

Chôrio était sans doute la capitale de l'île à l'époque byzantine. Il y avait d'ailleurs une forteresse byzantine dominant le bourg,

qui devait lui valoir le nom de *kastron*. On l'appela en effet par la suite « *Pera Kastro* ».

Eglise Hg. Apostoloi, près d'Argos :

Monument du 12^e siècle.

Bibl. : G. GEROLA, *Monumenti medioevali delle tredici Sporadi*, *ASAI* I, 1914.

KOS

Anabasidion :

Proasteion acquis par Christodule entre mars 1080 et avril 1088.

Chardamion :

Proasteion acquis par Christodule entre mars 1080 et avril 1088 ; mentionné comme étant situé près du monastère de la Théotokos tòn Kastrianôn.

Kardiasmenoi :

Proasteion acquis par Christodule entre mars 1080 et avril 1088 ; aujourd'hui on trouve au Sud d'Antimacheia une plaine dite « *Kardamainôn* ».

Kommation :

Proasteion acquis par Christodule entre mars 1080 et avril 1088 ; mentionné comme étant situé près du monastère de la Théotokos tòn Kastrianôn.

Paléo Pyli :

On trouve ici l'église de la Théotokos tòn Kastrianôn, datée de la seconde moitié du 11^e siècle. Il faut noter que l'église était déjà construite, lorsque Christodule s'est établi dans l'île. Quelques fresques peuvent être datées du 12^e siècle.

Le « *kastron* » de Pyli peut vraisemblablement être identifié au « *kastellion* » fondé par Christodule. Il n'est cependant pas exclu que le *kastron* de Pyli ait été reconstruit par Christodule, et non fondé par lui. Il s'agit ici davantage d'une petite forteresse que d'une bourgade fortifiée, sans exclure qu'elle ait pu servir de refuge pour la population en cas de raids ennemis.

Peripatos :

Proasteion donné par Nicéphore Botaneiatès à Christodule en mars 1080 ; on trouve aujourd'hui ce toponyme dans le village de Katô Pyli.

Polis(?) :

Une ville de Kôs (?) mentionnée entre 892 et 992.

Mont Dikaion :

Toponyme mentionné en 1079. Il s'agissait d'un lieu sec et aride où Arsénios Skénourès avait déjà fondé à cette date deux *kellia*. Le monastère dit « *Sôtèr Monè* » sur le Mont Dikaion est mentionné à la fin du 12^e siècle. Au 13^e, il devint métoche de Patmos.

Bibl. : MM VI p. 88 ; MM VI pp. 23-25 = *Actes de Patmos* I pp. 33-35 (Anabasion ; Chardamion ; Kardiasmenoi ; Kommation ; Paleo Pyli ; Peripatos) ; pour la Theotokos tôn Kastrianôn, voir aussi E. KARPATHIOU, *Dodekan, Archeion* 4, 1962 p. 107 ; pour Peripatos, voir aussi *Actes de Patmos* I p. 39 ; sur le Mont Dikaion et le monastère dit Sôtér, cf. MM VI pp. 21-23 ; *Actes de Patmos* I pp. 25-27, 96, 101 ; II p. 189 ; EUSTATHE, *Opuscula* p. 320 ; sur la Polis, cf. GRÉGOIRE, *Ins. 'As. Min.* p. 52.

CHALKI

Eglise Hg. Michaël Panormitis (près de Koila) :
Église du 12^e siècle.

RHODES

Villes, villages, lieux-dits.

Bigla (au Sud de l'île) :

Toponyme d'origine byzantine, signifiant « tour de guet ».

Lindos :

Au 10^e siècle, un épigramme de Constantin le Rhodien est consacré au « kastron » de Lindos. C'est la première mention de l'existence du kastron avant celle d'Akropolitès en 1248. C'est probablement à l'intérieur du kastron que se trouvait l'église de la Panaghia de Lindos, également mentionnée au 10^e siècle. Contiguë au kastron se trouve l'église d'Hg. Iôannès Merogli que certains datent du 12^e siècle.

En contrebas du kastron de Lindos, près du port, se trouvent deux églises byzantines, celle d'Hg. Mènas, à une nef, en croix inscrite à coupole, avec des fresques datées de la seconde moitié du 12^e siècle ; celle d'Hg. Geôrgios o Chôstos, à une nef, en croix inscrite, à coupole, avec des fresques datées du 8^e-9^e siècle et du 11^e.

Pharaklos :

La première mention du kastron de Pharaklos date de 1248, mais il est possible que le kastron ait été fondé au 11^e siècle.

Philèrimos-Ialissos :

En ce qui concerne l'existence supposée d'un kastron byzantin de Philèrimos, on doit faire les mêmes remarques que pour le kastron Pharaklos, les indices étant identiques.

Noter l'existence d'une église de la fin du 10^e s. dont il ne reste que les fondements ; type en croix inscrite à coupole et quatre colonnes.

Rhodes :

La ville byzantine succède à la ville antique, puis paléochrétienne. Mais elle occupe le site de la Rhodes des Chevaliers de Saint-Jean, et non le site de la ville antique. Le kastron byzantin devait avoir

les dimensions connues de la Rhodes des Chevaliers. C'était une ville fortifiée, une métropole ecclésiastique et une place commerciale.

Parmi les monuments, notons tout d'abord la Panaghia tou Kastrou. Cette église pourrait être datée, d'après les monnaies découvertes à l'intérieur du sanctuaire, de la fin 11^e ou du début du 12^e siècle. L'église byzantine est de type cruciforme de transition. Elle a subi de nombreuses modifications à l'époque des Chevaliers. La construction est en pierres et briques intercalées, procédé habituel à Rhodes, depuis l'époque paléochrétienne jusqu'à une période récente.

On a trouvé dans la Panaghia tou Kastrou 141 monnaies paléochrétiennes et byzantines. On note une interruption des séries entre le milieu du 7^e siècle et le premier tiers du 9^e. Le principal apport est constitué par les monnaies d'Alexis I.

Noter également l'église dite aujourd'hui Tekkedji Djami, datée du 12^e siècle.

Enfin on a trouvé dans le kastron de Rhodes de nombreux restes sculptés d'iconostases en marbre.

Bibl. : A.K. ORLANDOS, *ABME* 6, 1948 pp. 55-56 ; AKROPOLITÈS p. 86 ; Ch.I. PAPACHRISTODOULOU, *Histoire de Rhodes depuis les temps pré-historiques jusqu'à l'incorporation du Dodécanèse en 1948* (en grec), Athènes 1972 ; sur Lindos, voir aussi *Ant. Pal.* XV 11, 17 ; P. LOJACONO, *Studi Bizantini e Neoellenici* VIII, 1953 p. 179 ; G. KONSTANTINOPOULOS, *Lindos* (Guide), Milan 1977 ; I. KOLLIAS, *AD* 27, 1972 pp. 688-690 ; sur Philèrimos-Ialissos, voir H. BALDUCCI, *Il Santuario di Nostra Signora di tutte le Grazie sul Filerimo presso, Rhodes* 1931. Compte rendu : A. GABRIEL, *Byz* 7, 1932 pp. 532-533 ; sur Rhodes, cf. HIEROCLÈS p. 32 ; G. KONSTANTINOPOULOS, *AAA* III, 1970, 3 p. 341 sq ; I. KOLLIAS, *AD* 25, 1970 Chron. pp. 518-528 ; M. ACHEIMASTOU, *AD* 23, 1968 Meletai p. 221 sq ; G. GEROLA, *ASAI* I, 1914 ; P. LOJACONO, *op. cit.* p. 178.

Monuments isolés.

Artamitis Monè (près d'Embona) :

Ce monastère fameux au 13^e siècle est connu dès le 12^e siècle.

Il date peut-être du 9^e-10^e s.

Kamiri Monè :

Monastère du 12^e siècle.

Hg. Paraskeuè (Mont Paradissis) :

Église rupestre du 12^e siècle ; type basilical à une nef et à arcs aveugles. Au mont Paradissis on observe l'existence de nombreuses églises rupestres avec des fresques du 12^e siècle.

Hg. Stauros d'Apollona :

L'église existait à la fin du 12^e siècle. Un manuscrit a en effet été commandé par la dite église à Neilos, higoumène d'Artamitis.

Thari (près de Laerma) :

Monastère du Taxiarque du 12^e siècle. La construction est en

pierres et briques intercalées. Le type architectural est en croix libre. Fresques du 12^e-13^e siècle.

Bibl. : I. SAKELLIÏNOS, *Patmiakè Bibliothèkè*, Athènes 1890 pp. 95-98, 168 ; AK. ORLANDOS, *ABME* 6, 1948 pp. 56, 89, 197 ; G. KONSTANTINOPOULOS, *AD* 22, 1967 Chron. p. 539 ; *AD* 25, 1970 Chron. p. 527.

KARPATOS

Apella :

Église Hg. Loukas, en partie construite dans une grotte. On distingue deux couches de fresques dont la plus ancienne remonte au 12^e-13^e s.

Elymbos :

Deux petites chapelles à une nef sont conservées l'une près de l'autre.

Hg. Anna la plus ancienne, aux ornements géométriques, aux motifs végétaux, pourrait dater de l'époque iconoclaste.

Hagii Saranta, datée de la fin 12^e-début 13^e siècle.

A ces deux chapelles, il faut ajouter également celle d'Hg. Onoufrios, à peu près contemporaine d'Hg. Anna.

Exeles (près de Menetai) :

On note ici des constructions très semblables à celles de Palatia de Saria ; une petite medersa de l'époque arabe, transformée plus tard en église, porte des fresques du 14^e siècle.

Mesochôri :

Dans la région de Mesochôri ont été répertoriées deux églises à une nef, à deux absides, avec des fresques datant du 12^e-13^e siècle.

Leuko :

Église Hg. Geôrgios, construite au 12^e siècle. Fresques du 12^e-13^e siècle.

Gialouchôraphi :

Au-dessus de la basilique paléochrétienne de Leuko, on trouve une petite église byzantine, non datée, au nom de la Panaghia Gialochôraphitissè.

Nissyros-Palatia de Saria :

Une agglomération entourée d'une enceinte a été créée sur les ruines antiques, romaines et paléochrétiennes, probablement au temps des invasions arabes, avec des maisonnettes à voûte et à une seule pièce, ressemblant à celles que l'on rencontre en Syrie.

Bibl. : N.K. MOUTZOPOULOS, *EEPS* 7, 1975-1977 pp. 345-414 ; P.L. VOCOTPOULOS, *Charist. Eis A.K. Orlandon* 4, 1967-1968 p. 70 ; I. KOLLIAS *AE* 1970 pp. 2-5, 15.

CHYPRE

Villes, villages, lieux-dits.

Agridia :

Toponyme byzantin révélant des « écarts ».

Amargeti (près de Paphos) :

Église de la Théotokos Amargetinè mentionnée à la fin du 11^e siècle-début 12^e.

Bibl. : A. PAPAGEORGHIOU, 15^e *Congrès Int. Sc. Hist.* Bucarest 1980. III p. 9.

Amathous :

Ancienne place romaine importante. Ville paléochrétienne. Siège d'un évêché jusqu'au 12^e s. Si la ville d'Amathous est toujours mentionnée au 10^e s., elle décline peu à peu et est remplacée dans une grande partie de ses fonctions par Limassol. Existait encore à la fin du 12^e s. Les fouilles ont mis à jour une basilique paléochrétienne dans l'ancienne ville d'Amathonte qui fut détruite par les raids arabes, probablement au 7^e s. A l'époque byzantine fut fondée à la même place une église à une nef. Sur le sommet de l'acropole on a trouvé des tessons du 10^e s. et dans la ville basse des traces d'un habitat médiéval.

Bibl. : HIÉROCLÈS p. 38 ; GEORGES DE CHYPRE, ed. Gelzer p. 56 ; *De Thema* p. 80 ; TSIKNOPOULOS, *Kyp.* pp. 132, 145 ; KARAGEORGHIS, *BCH* 86 (1962) p. 412 ; 90 (1966) p. 386 ; 91 (1967) p. 363 ; 99 (1975) p. 836 ; 101 (1977) p. 765. *PKC* 334.

Ammochostos :

Voir Famagouste.

Aphrentika (près de Rizokarpasso) :

Église d'Asômatoi (6 km NE Aphrentika), basilique du 6^e s., reconstruite au 10^e. Église de la Panaghia, basilique en ruines sur laquelle fut reconstruite une église à la fin du 10^e s. Église d'Hg. Geôrgios, église byzantine en ruines à deux absides datée du 9^e-10^e s.

Bibl. : *PKC* 234, 235, 236 ; KARAGEORGHIS, *AD* 20 (1965) Chron. 615 ; *BCH* 89 (1965) pp. 298-300 ; MEGAW, *Byz. Arch.* p. 78 ; SOTIRIOU, *Mnèmeia* 10-12.

Arabanta :

Mention au 12^e s. du domaine d'Arabanta, situé près de Pentakomôn. Comportait un monastère dit Hg. Marina.

Bibl. : TSIKNOPOULOS, *Kyp.* p. 132.

Armenochôri (Nord Limassol) :

Toponyme suggérant l'établissement d'Arméniens ou de fabricants de voiles.

Arminon (Troodhos) :

Toponyme à relier au précédent.

Arsinoè (auj. Chrysochou Polis) :

Ville paléochrétienne. Siège d'un évêché à l'époque byzantine jusqu'à la fin du 12^e s., distinct de l'évêché de Paphos. Ville au 10^e s., Arsinoè est encore mentionnée à la fin du 12^e. Ruines d'un habitat byzantin et mise à jour de céramique de l'époque.

Bibl. : HIÉROCLÈS p. 38 ; CHATZÈPSALTÈ, *Kyp. Sp.* 32, 1968 pp. 57-66 ; TSIKNOPOULOS, *Kyp.* pp. 114, 133, 145 ; *De Thema* p. 80 ; PKC 388.

Bablas :

Village mentionné en 1090-1091.

Bibl. : DARROUZÈS, *Man* 2 p. 147.

Bikla (près de Chartza) :

Toponyme byzantin.

Bibl. : I. KARGOTOU, *Kyp. Sp.* 9, 1945 pp. 65-77.

Bourkaris (près de Chartza) :

Toponyme slave ?

Buffavent (NE Nicosia) :

Forteresse mentionnée à la fin du 12^e s. par les chroniqueurs occidentaux. On peut dater la construction d'Alexis I. Large utilisation de la brique dans la construction.

Bibl. : *RHC Occ* II p. 167 (D) ; Benoît de PETERBOROUGH II p. 167.

Choletrio :

Lieu-dit à l'époque byzantine, situé près de Dikomo. Voir Dikomo.

Chrysochôraphou (région de Kyrénia) :

A l'intérieur de la ville actuelle se trouvent des remparts où l'on a mis à jour des tessons datés de l'époque archaïque jusqu'à la fin de l'époque byzantine.

Bibl. : KARAGEORGHIS, *BCH* 86 (1962) p. 378.

Didymes (dit encore Saint-Hilarion) :

Forteresse dite « Didymos » parce qu'elle est construite sur deux cimes de la chaîne de Kyrénia. Le kastron est mentionné à la fin du 12^e siècle par les chroniqueurs occidentaux. On peut en dater la construction du règne d'Alexis I. La chapelle de Saint-Hilarion est datée du 11^e s. Noter l'emploi de briques.

Bibl. : BENOÎT DE PETERBOROUGH II p. 167 ; AMBROISE, *L'Estoire* p. 356 ; *Saints de Chypre* p. 242 ; MEGAW, *Byz. Arch.* p. 81.

Dikomo (entre Nicosia et Kyrenia) :

Lieu-dit mentionné à la fin du 12^e s.

Bibl. : TSIKNOPOULOS, *Kyp.* p. 137.

Dora (région de Paphos) :

Église du 12^e s., dite Aïs Sabbas de Karonos.

Bibl. : N. KYRIAZÈ, *Les monastères en Chypre* (en grec), 1950 p. 95.

Episkopi (Nord Kourion) :

Pendant la seconde période byzantine l'évêché de Kourion fut transféré à Episkopi. Ruines de l'église Sagaria.

Bibl. : PKC 335 ; KARAGEORGHIS, *BCH* 104 (1980) p. 803.

Famagouste :

Ville construite avec des pierres en partie prises à Salamis. Les fouilles dans l'église Hg. Geôrgios tòn Hellenôn (14^e s.) ont révélé des monnaies datées du milieu du 11^e s. Église dite Hagia Zônè qui daterait de l'époque byzantine. Famagouste est mentionnée comme ville et comme port à la fin du 12^e s. par les chroniqueurs occidentaux. Dans la région de Famagouste, noter à *Hagios Phôtios* une petite basilique byzantine à deux nefs, en ruines et une autre église byzantine à une nef et coupole, construite sur les ruines d'une basilique paléochrétienne ; à *Hagios Sergios*, l'église byzantine dite Hg. Sergios ; à *Akanthou* l'église byzantine de Panaghia Pergamèniotissa.

Bibl. : PKC 215 ; AMBROISE, *L'Estoire* pp. 355-358 = *RHC Occ* II p. 166 (D) ; BENOIT DE PETERBOROUGH II p. 167 (Famagouste) ; SOTIRIOU. *Mnèmeia* 40 ; PKC 229 (Hagios Phôtios) ; PKC 227 (Hagios Sergios) ; D. CHRÈSTOU, *AD* 29, 1973-1974, Chron. 1016 (Akanthou)

Galata (Troodhos) :

Village mentionné au 12^e s.

Bibl. : DARROUZÈS, *Man.* 2 p. 145.

Geri (6 km Sud Nicosia) :

Toponyme byzantin dérivé de l'éponyme Chrysogeriotissa, accolé à l'église de la Théotokos Alypos. Cette église fut fondée en 1091 par un certain Epiphanios Paschalès.

Bibl. : K. KYRRÈ, *Kyp. Sp.* 27, 1963 pp. 181, 185 ; DARROUZÈS, *Notes* 1 p. 44 ; *Man.* 2 p. 141.

Ialoussa (NE de Chypre) :

Tour byzantine de la fin 11^e-début 12^e s., fondée à l'Est de Ialoussa. Églises Archangelos à croix inscrite avec coupole ; Hg. Marina au lieu dit *Pyrghos*, en ruines avec des fresques du 12^e s. ; Hg. Geôrgios Sakka, à voûte comportant des ruines de fresques du 12^e s.

Bibl. : A. PAPAGEORGHIOU, 15^e *Congrès Int. Sc. Hist.* Bucarest 1980, III p. 9 ; PKC. 245-247.

Ieronisos (Petite île en face d'Hg. Geôrgios Pégeia) :

On y a trouvé des tessons d'époque byzantine.

Bibl. : PKC 385.

Ieroskipos :

Église Hg. Paraskeuè fondée au 9^e-10^e s. avec des fresques du 10^e et du 12^e s.

Bibl. : A. PAPAGEORGHIOU, 15^e *Congrès Int. Sc. Hist.* Bucarest 1980 p. 8 ; PKC 386.

Kakopetria :

L'église Hg. Nikolaos Stegè est un modeste édifice en croix inscrite avec coupole. L'église a été construite à la fin du 10^e s., mais elle a été reconstruite à l'époque franque, ce dont témoigne le toit vu de l'extérieur. La construction est en pierres et briques intercalées. C'est au début du 12^e s. que fut érigé le narthex.

Il y a en tout sept couches de fresques dont la première date du 11^e s. et la seconde du début du 12^e.

Bibl. : G. SOTIRIOU, *Prak. 1^{er} Congrès Int. Chyp.* II p. 247 ; *Charist. eis A.K. Orlandon* III 1965 pp. 133-143 ; A. et J. STYLIANOU, *Kyp. Sp.* 10, 1946 p. 95 ; *The Painted Churches of Cyprus*, Londres 1964 pp. 32-34 ; *DChAE* 1964-1965 pp. 373-375 ; M. CHATZIDAKIS, *AD* 22, 1967, Chron. p. 32.

Kalaphatè :

Village mentionné au 12^e s. Il faisait partie de l'enôria de Lapithos. Le monastère de Krinia y possédait un domaine.

Bibl. : DARROUZÈS, *Notes* 2 p. 48.

Kantara :

Toponyme d'origine arabe. Selon certains chroniqueurs occidentaux, Isaac se réfugia à « Candeira » lors de la conquête de l'île par Richard Cœur de Lion. Néanmoins nous ne savons pas si Kantara était déjà une forteresse, mais cela est très probable.

Bibl. : BENOIT DE PETERBOROUGH II p. 167 ; *RHC Occ* II p. 168 ; HILL, *History* p. 272.

Karpasia (Karpasion-Karpasos) :

Ville paléochrétienne. Après sa destruction par les Arabes, la population se serait transférée à quelques kms à l'intérieur, à *Rizokarpasso*. Le siège de l'évêché contribua néanmoins à porter l'ancien nom. Près du port de l'ancienne Karpasia se trouve l'église Hg. Philôn, en croix inscrite à coupole, datée du 12^e s.

Bibl. : HIEROCLÈS p. 38 ; *De Thema* p. 80 ; HILL, *History* p. 268 (Karpasia) ; *PKC* 228 ; SOTIRIOU, *Mnèmeia* 14-15 ; MEGAW, *Byz. Arch.* pp. 64-66 (Hg. Philôn).

Kellia :

Église Hg. Antônios datée du 11^e s. Fresques de la même époque.

Bibl. : A. PAPAGEORGHIU, *15^e Congrès Int. Sc. Hist.* Bucarest 80, III p. 8 ; KARAGEORGHIS, *BCH* 103, 1979 p. 724.

Kermeia :

Cette nouvelle ville apparaît au milieu du 10^e s. Selon une première hypothèse il s'agirait de la nouvelle ville de *Leukosia* selon les propres termes de Constantin VII dans le *De Thematibus*. A l'encontre de cette hypothèse il faut noter qu'au 12^e s., Edrisi cite *Leukosia* « et » *Kernebeia*. Selon une deuxième hypothèse, il s'agirait de l'ancienne ville de *Kirboia* qui n'est pas mentionnée par Constantin VII et qui n'apparaît pas non plus dans les listes épiscopales, quoique le nom de *Kerbeia* apparaisse dans une liste du 11^e-12^e s. On peut donc alors établir l'identité entre la *Kirboia* paléochrétienne, la *Kermeia* du 10^e s., la *Kerbia* de la liste du 11^e s. et enfin la *Kernebeia* du 12^e. Il est possible que la ville paléochrétienne dite *Keramaia-Kirboia* se trouvait au lieu-dit aujourd'hui *Karmi*. Cependant Théophane parle d'un « port », ce qui n'est pas le cas de *Karmi*.

Bibl. : *De Thema* p. 80 ; *Géo d'Edrisi* p. 130 ; HIEROCLÈS p. 38 ; THÉOPHANE p. 424.

Kernebeia-Kalta :

Au 12^e s., c'est la troisième concentration urbaine après Limassol et Leukosia, selon la description de Chypre par Edrisi. Pour la localisation de cette ville, voir ci-dessus son identification probable avec *Kirboia*. On doit imaginer, selon Edrisi, « Kernebeia-Kalta » comme un ensemble urbain « formant deux villes agréables avec des bazars ».

Bibl. : *Géo d'Edrisi* p. 130.

Kissoptera :

Village attesté au 12^e s.

Bibl. : TSIKNOPOULOS, *Kyp.* p. 127.

Kition (Chiti-Citium-Quit-Lesquit. Auj. Larnaka)

Ville paléochrétienne. Siège d'un évêché pendant toute la période byzantine. La ville semble importante et bien peuplée lors du Concile de Nicée en 787, et elle existe toujours au 10^e s. Au 12^e s. Kition est le centre d'une « enôria ». La ville a également une fonction portuaire importante à cette époque : les bateaux de Richard Cœur de Lion passent par Kition en 1191. Il ne faut pas confondre la ville médiévale dite *Kition*, *Lesquit*, *Le Quid* sur le site de Larnaka avec le village dit aujourd'hui *Kiti*. Les textes disent clairement que la ville de Lesquit au 12^e s. était un port, ce qui ne peut convenir avec l'emplacement du village de Kiti. Kition est également mentionné par Manassès en 1160 sous le vocable de « Terre de Kition ». L'église Hg. Lazaros a été construite autour de 900.

Bibl. : HIEROCLÈS p. 38 ; MANSI 13 col. 77 ; *De Thema* p. 80 ; DARROUZÈS, *Notes* 2 p. 49 ; *RHC Occ* II p. 167 ; *Chronique d'Ernoul* p. 272 ; MANASSÈS p. 342 ; MEGAW, *Byz. Arch.* p. 79 ; *PKC* 270.

Kiti (à quelques kms de Larnaka) :

Église Angeloktisti qui, sous sa forme actuelle, est postérieure au 12^e s. La forme de l'abside et l'épaisseur des murs suggèrent que l'église actuelle a été reconstruite à partir d'une église en croix inscrite et à coupole datant du 10^e siècle. Cependant il y avait antérieurement un monument paléochrétien comme en témoigne l'étude des mosaïques de l'abside, que l'on peut dater du 7^e s.

Bibl. : SOTIRIOU, *Mnèmeia* 25 ; KARAGEORGHIS, *BCH* 84 (1960) p. 295 ; A.H.S. MEGAW, *Studi Biz. e Neoll.* 8, 1953 pp. 199-200 ; G. SOTIRIOU, *Prak. tès Chr. Arch. Et.* 1936-1938, IV pp. 53-65 ; MEGAW, *Byz. Arch.* pp. 74-76.

Kolossi (Ouest de Limassol) :

Il y avait un kastron à Kolossi à la fin du 12^e s. selon les chroniqueurs occidentaux. Église Hg. Eustathios, en croix inscrite à coupole, datant du 12^e-15^e s.

Bibl. : *RHC Occ* II p. 165 ; GUILL. DE TYR CONT. p. 5 ; *PKC* 345.

Komè tou Yalou (Nord-Est de l'île) :

Église Hg. Solomoni avec des fresques du 9^e-10^e s.

Bibl. : A. PAPAGEORGHIOU, 14^e *Congrès des Et. Byz.*, Bucarest 1971, III p. 411 ; MEGAW, *Byz. Arch.* p. 80.

Komè Sykais :

Village mentionné dans le premier quart du 10^e s., comme étant situé dans le diocèse de Kythraia. Dèmètrianos, plus tard évêque dudit diocèse, était originaire de la Komè Sykais.

Bibl. : *Vie de Dèmètrianos de Chytri* p. 221.

Kophinos (Sud-Est de l'île) :

Église de la Panaghia comportant des fresques du 12^e s.

Bibl. : SOTIRIOU, *Mnèmeia* 64.

Kormatiki (région de Kyrénia) :

Vaste cimetière byzantin.

Bibl. : KARAGEORGHIS, *BCH* 86 (1962) p. 354.

Kouklia (Palaiopaphos) :

Les fouilles archéologiques ont révélé l'existence d'un habitat continu du 13^e s. avant notre ère au 14^e s. ap. J.-C.

Bibl. : KARAGEORGHIS, *BCH* 91, 1967 p. 358.

Kourion :

Ville paléochrétienne. L'évêché de Kourion est connu pendant la période byzantine, mais le siège fut transféré à Episkopi (à 3 kms), qui prit la dénomination de la ville paléochrétienne. Nous n'avons pas mention de la ville de Kourion à l'époque byzantine, sauf dans le *De Thematibus*. Kourion est néanmoins mentionné au 12^e s. comme centre d'une « énôria ». L'acropole de Kourion a révélé des traces d'un habitat au 11^e s.

Bibl. : *De Thema* p. 80 ; DARROUZÈS, *Notes* 2 p. 49 ; KARAGEORGHIS, *BCH* 92 (1968) pp. 348-349.

Kyrénia :

Ville de l'époque paléochrétienne, mentionnée au 10^e s. par Constantin VII. Mais nous n'avons aucune autre mention de l'époque byzantine jusqu'à la fin du 11^e s. A partir de cette date, l'importance de Kyrénia s'affirme à la fois comme port et comme kastron. Il s'agit sans doute à cette époque davantage d'une petite bourgade fortifiée que d'une ville à proprement parler. Le kastron est toutefois mentionné à plusieurs reprises à la fin du 12^e s. A l'intérieur du kastron, notons une chapelle byzantine en croix inscrite à quatre colonnes, datée du 11^e s. Kyrénia est mentionné comme évêché pendant toute la période byzantine.

Bibl. : HIEROCLÈS p. 38 ; *De Thema* p. 80 ; *Alexiade* III p. 41, II p. 162 ; BENOIT DE PETERBOROUGH p. 167 ; *RHC Occ* p. 168 ; VINSAUF p. 194 ; TSIKNOPOULOS, *Kyp.* p. 137 ; MEGAW, *Byz. Arch.* pp. 82-83 ; même auteur, *JHS* 72, 1952 pp. 116-117.

Au lieu-dit *Chrysochava* près de Kyrénia, chapelle rupestre dite Hg. Mauri, avec des fresques datant du 9^e-10^e s.

Bibl. : A. PAPAGEORGHIOU, 14^e *Congrès d'Et. Byz.*, Bucarest 1971 III p. 412 ; MEGAW, *Byz. Arch.* p. 80.

Kythraia (Kythros, Kytheria, Kythroi, Chytroi) :

Ville paléochrétienne. Mentionnée encore par Constantin VII, Kythraia était en effet une ville et un évêché importants au tout

début du 10^e s. Elle fut pillée et détruite par Damianos en 911-912. Il n'est plus question de Kythraia par la suite.

Bibl. : HIEROCLÈS p. 38 ; GEORGES DE CHYPRE, ed. Gelzer p. 56 ; *De Thema* p. 80 ; *Vie de Démétrianos de Chytri* pp. 221, 228-229.

Lagoudhéra :

Tout près se trouve l'église dite Panaghia tou Arakos, à une nef, en croix inscrite et à coupole. L'inscription au-dessus de l'entrée nord date les peintures de 1192.

Bibl. : KARAGEORGHIS, *BCH* 93, 1969 pp. 566-567 ; A. PAPAGEORGHIU, *Kyp. Sp.* 32, 1968 pp. 45-57 ; A. STYLIANOU, *Prakt.* 9^e Congrès Byz. Athènes 1955 I pp. 459-467 ; MANGO, *Report of Dept. of Antiquities*, Cyprus 1969 p. 98.

Lapithos :

Ville paléochrétienne. A l'époque byzantine la ville est mentionnée au 10^e s. et au 12^e s. l'« enôria » de Lapithos est attestée.

Bibl. : HIEROCLÈS p. 38 ; GEORGES DE CHYPRE, ed. Gelzer p. 56 : *De Thema* p. 80 ; DARROUZÈS, *Notes* 2 p. 48 ; HILL, *History* pp. 267-268.

Larnaka (auj. Larnak Lapithou) :

Village de l'éparchie de Lapithos, mentionné au 12^e s. Le monastère de Krinia y possédait un domaine.

Bibl. : DARROUZÈS, *Notes* 2 p. 49.

Lemesos (Nemesos, Neapolis. Auj. Limassol) :

Lemesos n'est pas une ville mentionnée par Hiéroclès. Elle n'existait probablement pas à l'époque paléochrétienne. On en trouve la première mention au 10^e s. dans le *De Thematibus*, sous la forme « Nemeuos ». Lemesos n'est pas non plus mentionné dans les listes épiscopales. Cependant on pourrait peut-être identifier Lemesos avec *Neapolis* (s'il s'agit bien de Neapolis de Chypre) dont l'évêque est mentionné au concile de 868. En tout cas à la fin du 11^e s., l'existence de la ville de Lemesos est attestée et c'est par excellence le port pour la Syrie. En 1139 Limassol est un des ports du commerce vénitien, notamment vers l'Égypte. Cette fonction portuaire est une des vocations principales de la ville, comme le prouvent les témoignages postérieurs. Au 12^e s. Lemesos est mentionnée pour les multiples jardins qui entourent la ville. Dans la ville même il y avait de nombreux marchés et de multiples édifices. Lemesos est le centre d'une « enôria » au 12^e s.

Bibl. : *De Thema* p. 80 ; MANSI 16 col. 97, 144 ; *Alexiade* II p. 163 ; MOROZZO LOMBARDO n° 74 ; Benoît de PETERBOROUGH II p. 162 ; AMBROISE, *L'Estoire* p. 357 = *RHC Occ* II p. 163 ; *Chronique d'Ernoul* pp. 270-271 ; *Géo d'Edrisi* p. 130 ; DARROUZÈS, *Notes* 2 p. 48.

Lethrinounda :

Village de l'éparchie de Kition, mentionné au 12^e s.

Bibl. : DARROUZÈS, *Notes* 2 p. 48.

Leukara :

Toponyme mentionné à la fin du 12^e s.

Bibl. : TSIKNOPOULOS, *Kyp.* pp. 132, 145.

Leukômia (près de Leukousia) :

Bourgade à la fin du 12^e s.

Bibl. : TSIKNOPOULOS, *Kyp.* p. 119.

Leukousia (Leukosia. Auj. Nicosia) :

Ville paléochrétienne Au 10^e s. elle est identifiée à *Kermeia* par Constantin VII. A la fin du 11^e s., Leukousia est mentionnée comme résidence du gouverneur de Chypre. Elle est donc à cette époque la capitale de la province. Le transfert, de *Salamis* à *Leukousia*, du rang de capitale aurait eu lieu au cours du 11^e s. Cette date nous paraît d'autant plus vraisemblable qu'au tout début du 10^e s. la métropole de l'île était toujours Salamis. Notons enfin qu'aucune des listes épiscopales de la période byzantine ne mentionne Leukousia. La ville de Leukousia a été fortifiée après la reconquête de l'île révoltée, en 1092. Au 12^e s., c'est l'une des trois grandes villes de Chypre citées par Edrisi. Elle est d'ailleurs mentionnée à mainte reprise pendant cette période. Elle est dite également « Leukoupolis ». En 1191, la ville de Leukousia est attestée comme siège de l'archevêque de l'île, et elle est dite « la plus grande cité de Chypre ». La ville est alors fortifiée et on peut y admirer les jardins impériaux. Si l'on ne connaît pas la date de la fondation de la ville, l'hypothèse d'une première construction par les Arabes en 653-654 n'est pas à exclure. Le seul monument byzantin qui subsiste dans la ville est une petite église du 11^e-12^e s. dite Chysaliniotissa. Près de la ville de Leukousia et non loin de la « kômè » de *Leukomia*, un monastère dit Hg. Diomède est mentionné au 12^e s. par Néophyte qui aurait été lui-même engagé comme copiste par un moine dudit monastère.

Bibl. : HIEROCLÈS p. 38 ; *De Thema* p. 80 ; *Alexiade* II pp. 162-4 ; A. PAPAGEORGHIOU, 15^e Congrès Int. Sc. Hist. Bucarest 1980 III p. 8 ; *Vie de Dèmètrianos de Chytri* p. 228 ; *Géo d'Edrisi* p. 130 ; KINNAMOS p. 179 ; TSIKNOPOULOS, *Kyp.* p. 119 ; *RHC Occ* II pp. 167, 185 ; MM V p. 397 ; MANGO, *Chypre, Carrefour* p. 12 (Leukousia) ; TSIKNOPOULOS, *Kyp.* p. 119 ; *Saints de Chypre* pp. 212, 213, 215 (Hg. Diomède).

Lithiko :

Le village existait au 12^e s. Il faisait partie de l'« enôria » de Lapithos. Le monastère de Krinia y possédait un domaine.

Bibl. : DARROUZÈS, *Notes* 2 p. 48.

Lythrangomi :

Église de la Panaghia Kanakaria. La datation des mosaïques est très discutée. Les dates avancées vont du 5^e au 12^e siècle. Une dernière mise au point de la question donne une chronologie haute : 6^e siècle. En tout cas l'église a été remaniée à l'époque byzantine : du 9^e siècle date une inscription de 11 lignes accompagnant une réfection ; la coupole du bema a été ajoutée au 11^e s., et le narthex au 12^e. D'autres réfections datent d'époque plus tardive.

Bibl. : A.H.S. MEGAW, *Studi Biz. e Neoll.* 8, 1953 pp. 199-200 ; PKC 252 ; Marina SACOPOULO, *La Théotokos à la Mandorle de Lythrankomi*, Paris 1975.

Markampo :

Kastellion de Chypre mentionné à la fin du 12^e s. Isaac Comnène y fut enfermé.

Bibl. : TSIKNOPOULOS, *Kyp.* p. 138 ; *RHC Grecs* I p. 562.

Melandra (près d'Arsinoè) :

Bourgade mentionnée à la fin du 12^e s. comme étant misérable.

Bibl. : TSIKNOPOULOS, *Kyp.* pp. 114, 133.

Melanisykon (au Nord, près de Chartza) :

Il y avait là, avant qu'elle ne fût démolie et remplacée par une église moderne, une église byzantine au nom d'Hg. Mamas.

Bibl. : I. KARGOTOU, *Kyp. Sp.* 9, 1945 pp. 65-67.

Mèlikourion (Mylikouri) :

Un des trois villages donnés par Boutoumitès au monastère de Kykko. Voir Kykko.

Mèlon (auj. Mèliou près de Peristerônas de Troodhos ?) :

Un des trois villages donnés par Boutoumitès au monastère de Kykko. Voir Kykko.

Myrtou :

Village de l'« enôria » de Lapithos, mentionné au 12^e s. Le monastère de Krinia y possédait un domaine.

Bibl. : DARROUZÈS, *Notes* 2 p. 49.

Neta (Nord- Est de l'île) :

Église Hg. Geôrgios-Bacchos datée du 12^e s., à une nef et à voûte.

Bibl. : *PKC* 253.

Oikos :

Église Hg. Nikolaos, fondée au 12^e s.

Bibl. : A. PAPAGEORGHIOU, 15^e *Congrès Int. Sc. Hist.* Bucarest 1980, III p. 9.

Paphos :

La ville antique de Palaiopaphos fut transférée à l'époque romaine à Néa Paphos. La ville de Paphos est mentionnée par Hiéroclès. Siège d'un évêché à l'époque byzantine, la ville a cependant été détruite par les Arabes en 654 et il n'y a pas de mention d'évêque en fonction ou de la ville avant le 12^e siècle. Notons la mention unique du port de Paphos en 954, au retour de l'expédition de Léon de Tripoli. A la fin du 12^e siècle, Paphos est attestée comme siège d'évêché, comme centre d'« enôria » et comme port important : les Vénitiens commercent activement à Paphos, comme en témoignent des actes notariés pour les années 1143, 1173, 1175. Ainsi l'activité du port et de la ville de Paphos, et par conséquent le repeuplement de la ville sont attestés de manière certaine à partir de 1100. En 1160 un séisme détruisit quatorze églises dans l'éparchie de Paphos et en particulier l'église de la Théotokos Achrantos située dans le kastron. Il faut enfin mentionner à Paphos une église souterraine, dite Hg. Solomoni,

taillée dans le roc et dont les fresques peuvent être datées du 12^e-13^e siècle.

Bibl. : HIEROCLÈS p. 38 ; GEORGES DE CHYPRE, ed. Gelzer p. 56 ; CAMÉNIATÈS p. 596 ; DARROUZÈS, *Notes* 2 p. 49 ; TSIKNOPOULOS, *Kyp.* p. 117 (Néophyte qualifie le port de Paphos d'épineion), 132, 145. Pour l'activité de la ville de Paphos au 12^e siècle, voir pour l'année 1101, EKKEHARD, ed. Hagenmayer p. 247 ; pour l'année 1102-1103, *Relation de Saewulf* p. 836 ; *RHC Occ* IV p. 583 ; HILL, *History* p. 304 ; pour l'année 1143, MOROZZO-LOMBARDO pp. 85, 86 ; pour l'année 1160, MANASSÈS p. 342 ; pour les années 1173, 1175, MOROZZO-LOMBARDO p. 445 ; pour l'église Hag. Solomoni, *PKC* 377.

Paphos était fortifié au 12^e siècle, comme en témoignent la mention de Néophyte, et également celles d'Abbot Nicolas de Thineyar, qui, en 1154, a trouvé à Paphos un détachement de Varangues, et de Roger de Hoveden qui qualifie Paphos de « castellum » en 1191, au même titre que Buffavent ou Didymes. Ce kastron ne peut être identifié aux *Saranta Kolones*, premier exemple médiéval de château concentrique, qui fut construit par les Croisés à l'extrême fin du 12^e siècle. L'hypothèse en effet d'une construction byzantine, développée dans les années 70 par A.H.S. Megaw, a été tout récemment démontée par J. Rosser : l'auteur, s'appuyant sur des fouilles plus vastes, prouve que l'on a utilisé du matériau du 12^e siècle comme élément de remplissage dans les murs. Le château des « Saranta Kolones » ne peut alors être antérieur à la fin du 12^e siècle, même s'il existait sur le site une occupation byzantine, dont est vraisemblablement contemporaine une fabrique de verre. La localisation du kastron byzantin peut être reconstituée d'après une mention de Néophyte : en effet il nous rapporte que le séisme de 1160 détruisit quatorze églises dans l'éparchie de Paphos, et en particulier l'église dite de la Théotokos Achrantos Limeniotissa qui était située dans le phrourion. On peut donc penser que le phrourion byzantin entourait l'ancienne ville où se trouve aujourd'hui la basilique paléochrétienne dite Panaghia Limeniotissa, laquelle était située sur le port. Les remparts vraisemblablement longeaient le port.

Bibl. : ROGER DE HOVEDEN 111 ; TSIKNOPOULOS, *Kyp.* 145 ; *Antiquités russes d'après les monuments historiques des Islandais* II, Copenhague 1852 p. 408 ; A.H.S. MEGAW, *DOP* 26, 1972 pp. 323-343 ; *Report of Dept. Ant. Cyprus* 1970 pp. 174-175 ; AHRWEILER, *Les Forteresses* p. 184 ; KARAGEORGHIS, *BCH* 96, 1972 p. 1085 ; J. ROSSER, *DOP* 39, 1985 pp. 81-95.

Les fouilles qui ont été réalisées dans l'église gothique près de la colonne Saint-Paul à *Kató Paphos* ont mis à jour une importante quantité de poterie byzantine, datée des 10^e-12^e siècles. Cette couche byzantine reposait directement sur celle des premiers siècles chrétiens. Les fouilles confirment donc le hiatus dans le peuplement de la ville entre la destruction de 654 et une date qui doit être postérieure au 10^e s.

Bibl. : KARAGEORGHIS, *BCH* 74, 1970 pp. 287-289 ; 96, 1972 p. 1081 ; *AD* 26,

1971 Chron. 567 ; D. CHRËSTOU, *AD* 29, 1973-1974 Chron. pp. 1016, 1025.

Paramèda :

Ce village mentionné au 12^e s. faisait partie de l'« enôria » de Kourion. Le monastère de Krinia y possédait un domaine.

Bibl. : DARROUZÈS, *Notes* 2 p. 48.

Pentakomon (à Amathous) :

Toponyme mentionné au 12^e s. L'église Hg. Marina était située dans le proasteion d'*Arabanta*, près de Pentakomon à Amathous.

Bibl. : TSIKNOPOULOS, *Kyp.* p. 132.

Pegè d'Ammochostos :

Voir suivant.

Peristerônas d'Ammochostos :

Là se trouvait le monastère Hg. Anastasios. Il possédait les villages de *Peristerônas* et de *Pégè d'Ammochostos* qui, en 1196, furent donnés en fief à l'archevêque latin de Leukousia.

Bibl. : K.P. KYRRÈ, *Kyp. Sp.* 27, 1963 p. 188.

Peristerônas de Morphou :

L'église d'Hg. Barnabas et Hilarion est la principale église du village et l'un des monuments byzantins les plus importants de l'île. Il peut être daté de la fin 10^e-début 11^e s. Type basilical à trois nefs, surmonté de cinq dômes formant une croix. Sur le pilier N.E., restes de fresques du 12^e s.

Bibl. : A. STYLIANOU, *Kyp. Sp.* 27, 1963 pp. 241-247.

Peristerônas de Troodhos :

Un des trois villages donnés par Boutoumitès au monastère de Kykkos portait le nom de *Peristerônas* : était-ce *Peristerônas de Troodos* ou *Peristerônas de Morphou* ? Voir Mèlon.

Potami :

Ce village mentionné au 12^e s. faisait partie de l'« enôria » de Lapithos. Le monastère de Krinia y possédait un domaine. Peut-on l'identifier à Dio-Potami ?

Bibl. : DARROUZÈS, *Notes* 2 p. 48.

Pyrgos :

A Akamas, près de Pyrgos, tour byzantine de la fin 11^e-début 12^e s.

Bibl. : A. PAPAGEORGHIOU, 15^e Congrès Int. Sc. Hist. Bucarest 1980 III 9.

Rizokarpasso :

Transfert à l'époque byzantine de l'évêché et de la ville de Karpasia à Rizokarpasso. Chapelle byzantine Hg. Anastasia. Église Hg. Marina, à voûte du 12^e-13^e s. Église Hg. Maura, à voûte, avec une décoration peinte du 12^e-13^e s.

Bibl. : PKC 257, 258, 259.

Salamis (Kônstantia) :

Ville antique. Capitale et métropole à l'époque paléochrétienne. Mentionnée comme métropole ecclésiastique à l'époque byzantine.

Cependant le déclin de la ville est manifeste à l'époque byzantine et le siège de la métropole dut être transféré dès la fin du 10^e s. à Leukousia, ce qui n'exclut pas la permanence d'un habitat pendant toute la période. Les fouilles effectuées sur le site révèlent d'ailleurs que cette hypothèse est pour le moins fondée ; on a en effet trouvé une monnaie d'or de Basile II et de Constantin VIII mêlée à un lot de monnaies d'argent du comte Thibaut de Chartres (1191-1199). Ainsi se pose le problème de l'abandon de Kônstantia après le raid arabe de 649 : la vie continua-t-elle dans les ruines de la cité désertée ? Les installations misérables que l'on a découvertes, en particulier les installations à caractère agricole sur les ruines d'un bâtiment dit « de l'Huilerie » au Sud-Est de la ville, ne s'opposeraient pas à l'idée d'une continuité du peuplement au moins jusqu'au milieu du 10^e s. (date du transfert de la métropole). Les témoignages littéraires vont d'ailleurs dans le même sens : en 787 est mentionnée la ville de Salamis et son métropolite est en fonctions. Au début du 10^e s. il est encore fait mention de la métropole de Salamis. Église de la Théotokos mentionnée en 787.

Église Apostolos Barnabas datée du règne de Léon VI sur les ruines d'une basilique paléochrétienne du 5^e-6^e s.

Bibl. : HIEROCLÈS p. 38 ; *De Thema* p. 80 ; DOXOPATRÈS p. 285 ; *Vie de Demétrianos de Chytri* p. 228 ; MANSI 13 p. 77 ; *Report of Dept. of Ant. Cyprus* 1969 p. 53 ; O. CALLOT, *Colloques intern. du CNRS* 578, Lyon 1978 pp. 341-369 ; pour l'église Apostolos Barnabas, voir PKC 264 ; MEGAW, *Byz. Arch.* 78.

Seboureôs :

Mention en 1193 de l'église de la Théotokos Sèbouriatissa.

Bibl. : J. IRIGOIN, *Ext. Rapports. Conf. Phil. Grecque*. 4^e Section 1975.

Soloi :

Ville antique et paléochrétienne. Évêché pendant la période byzantine. Les fouilles ont mis à jour, dans une basilique paléochrétienne située au N.E. de l'acropole, des tessons byzantins postérieurs au 10^e s., ce qui prouve que la mention de Soloi par Constantin VII n'est pas complètement étrangère à la réalité. Cependant si Soloi continua d'être peuplée à l'époque byzantine, il est néanmoins certain que la ville connut un profond déclin, et peut-être fut-elle abandonnée avant 1204.

Bibl. : HIEROCLÈS p. 38 ; GEORGES DE CHYPRE, ed. Gelzer p. 56 ; V. KARAGEORGHIS, *BCH* 91, 1967 p. 361 ; *De Thema* p. 80.

Sôtèra (région de Famagouste) :

Églises Hg. Geôrgios du 12^e s. et Hg. Théodôros également du 12^e s.

Bibl. : A. PAPAGEORGHIU, 15^e *Congrès Int. Sc. Hist.* Bucarest 1980 III 9.

Souskiou (près de Kouklia) :

Petite église rupestre et église dite Hg. Konstantinos au lieu-dit

Enkleistron du *chôrion Souskiou*. Selon la tradition, Néophyte y aurait séjourné avant son installation à l'Enkleistra.
Bibl. : SOTIRIOU, *Mnèmeia* 74-77.

Tamassos :

Ville paléochrétienne. Siège d'un évêché pendant toute la période byzantine et mentionnée comme ville au 10^e s. Le dernier évêque de Tamassos serait Neilos qui fonda le monastère de Machairas dont un métoche (monastère de femmes) était situé à Tamassos.
Bibl. : HIEROCLÈS p. 38 ; *De Thema* p. 80 ; HILL, *History* p. 310 ; MM V p. 431.

Thrinea (région de Lapithos) :

Village mentionné au 12^e s. Il faisait partie de l'« énôria » de Lapithos. Le monastère de Krinia y possédait un domaine.
Bibl. : DARROUZÈS, *Notes* 2 p. 48.

Trikômon (Est de l'île) :

Église de la Panaghia, à une nef et à coupole du début du 12^e s.
Bibl. : A. et J. STYLIANOU, *The Painted Churches of Cyprus*, Londres 1964 pp. 150-151 ; A. PAPAGEORGHIU, *L'Art paléochrétien et byzantin de Chypre* (en grec), Leukosie, Chypre 1966 p. 37 ; M. CHATZIDAKIS *AD* 22, 1967, Chron. pp. 31-32 ; D. WINFIELD, *Prak. I. Congrès Int. Chypre* 1969, 2. p. 290 ; MEGAW, *Byz. Arch.* p. 86.

Trimithos (Tremetouschia) :

Ville paléochrétienne. Évêché pendant toute la période byzantine. La ville est mentionnée au 10^e s. comme au 12^e. Cependant elle est dite « ville misérable ». Église Hg. Spyridôn datée du 11^e s.
Bibl. : HIEROCLÈS p. 38 ; *De Thema* p. 80 ; MANASSÈS p. 342 ; *RHC Occ* II p. 168 A. PAPAGEORGHIU, 15^e *Congrès Int. Sc. Hist.* Bucarest 1980, III p. 9.

Église et monastères isolés.

Acheiropoiètos :

Monastère du 12^e s.
Bibl. : N.G. KYRIAZÈ, *Les monastères en Chypre* (en grec), 1950 p. 111 ; SOTIRIOU, *Mnèmeia* 63.

Apostolos Andreas (Cap N.E. Chypre) :

Saewulf débarque en 1103 à « Apostolos Andreas ». Au dire des chroniqueurs occidentaux, Isaac en 1191, se réfugia dans l'abbaye d'Apostolos Andreas avant de se rendre à Richard Cœur de Lion.
Bibl. : *Relation de Saewulf* pp. 834-836 ; BENOIT DE PETERBOROUGH II p. 167.

Archangelos Michaël (près de Larnaka) :

Monastère du 11^e-12^e s.
Bibl. : N.G. KYRIAZÈ, *op. cit.*

Hg. Arkadios :

Monastère mentionné au milieu du 12^e s. dans l'éparchie d'Arsinoë. Or près de *Chrysochoos*, au Nord de Paphos, près du village *Hg. Merkourios* se trouvait au siècle dernier une petite église en ruines, dite Hg. Arkadios, que l'on peut très probablement iden-

tifier avec l'église du monastère susdit. Ce monastère fut fondé au 5^e s. Détruit par les Arabes, il fut reconstruit vers le 11^e s. Au 12^e s., ce monastère fleurissait.

Bibl. : K. CHATZÈPSALTÈ, *Kyp. Sp.* 32, 1968 p. 58 ; I. TSIKNOPOULOS, *Kyp. Sp.* 34, 1970 p. 170.

Asinou (S.O. de Leukousia) :

Église dite Théotokos tôn Phorbiôn, fondée en 1106. C'est un édifice modeste, de construction rustique, avec des fresques. Le plan est basilical à une nef, avec une voûte en berceau. La construction est en pierres et briques alternées. Selon l'inscription de fondation, l'église a été fondée par un certain Nicéphore Ischyrios.

Bibl. : Marina SACOPOULO, *Asinou en 1106*, Bruxelles 1966 ; D. WINFIELD, *Prak. I. Congrès Int. Chypre* 2, 1969 pp. 288-289.

Enkleistra :

Selon le typikon de Néophyte, le début de la construction est antérieur à 1175. Certains ont néanmoins avancé d'autres dates (1177, 1184). Toujours selon Néophyte, en 1183 la construction de l'église de la Sainte Croix et la décoration de l'Enkleistra (cellule et bema) sont achevées. On peut ainsi distinguer trois phases dans la décoration de l'Enkleistra : première phase vers 1170 (cellule) ; deuxième phase en 1183 par Théodore Apsendès (cellule et bema) qui signe son œuvre ; troisième phase vers 1196 ou 1200 (naos).

Bibl. : *Typikon de Néophyte* p. 9 ; DARROUZÈS, *Man* 1 p. 172 ; C. MANGO et E.J.W. HAWKINS, *DOP* 20, 1966 pp. 119-207 ; I. TSIKNOPOULOS, *Byz.* 37, 1967 pp. 311, 413 ; *Kypriaka* pp. 121, 138 ; SOTIRIOU, *Mnèmeia* 65-73 ; *Report of Dept. Ant. Cyprus* 1969 p. 98 sq.

Hg. Héraclidios (à Politiko) :

Église du 11^e s.

Bibl. : A. PAPAGEORGHIU, *15^e Congrès Int. Sc. Hist.*, Bucarest 80, III p. 8.

Hiereôn Tôn (région de Paphos) :

La localisation exacte nous est inconnue. La première mention dudit monastère date de 963. Au 12^e s., c'est un centre de culture important.

Bibl. : *Vie d'Athanase (Vie A)* p. 77, (*Vie B*) p. 43 ; *Actes de Lavra* p. 36 ; J. DARROUZÈS, *Kyp. Sp.* 15, 1951 pp. 26-27 ; *Man.* 1 pp. 179-181 ; K. CHATZEPSALTÈS, *Kyp. Sp.* 16, pp. 3-8 ; J. IRIGOIN, *Ext. Rap. Conf. Phil. Grecque*, 4^e Section HE 1975.

Hg. Iôannès (Trachônas) :

Monastère mentionné en 1193.

Bibl. : DARROUZÈS, *Man* 2 p. 141 ; J. IRIGOIN, *op. cit.*

Hg. Iôannès Chrysostomos (à Koutzovendi) :

Selon l'inscription de l'église, le monastère aurait été fondé par Eumathios Philokalès entre 1092 et 1103. Mais la première fondation, selon le typikon du monastère, remonterait à 1090, et le fondateur serait un abbé Georges, sans doute maronite. En 1152

Néophyte, plus tard fondateur de l'Enkleistra, a séjourné dans ce monastère. L'église sud est en croix inscrite et octogonale. L'église nord où se trouvent les inscriptions, est en croix inscrite avec coupole supportée par quatre piliers. La construction révèle un large usage de la brique. Les fresques sont de la fin du 12^e s.
 Bibl. : C. MANGO et E.J.W. HAWKINS, *DOP* 18, 1964 pp. 333-340 ; *Typikon de Néophyte* p. 6 ; SOTÉRIOU, *Mnèmeia* 63 ; MANGO, *Report of Dept. of Ant. Cyprus* 1969 p. 98 sq ; I. TSIKNOPOULOS, *Le saint monastère de Chrysostome de Koutzovendi et ses saints monuments* (en grec) Nicosie 1959 ; *Kyp.* p. 144.

Hg. Ioannès Lampadistis (à Kalopanayiotès) :

Église fondée au 11^e-13^e s.

Bibl. : E. VOGEL, *Kyp. Chron.* 1, 1923 pp. 7-10.

Kykko (Troodhos) :

La tradition selon laquelle le monastère aurait été fondé sous Alexis I par Manuel Boutoumitès paraît vraisemblable. Le premier higoumène aurait été un certain Isaïe mort en 1118. Boutoumitès aurait doté le monastère de trois villages dits *Mèlon*, *Mèlikourion* et *Peristerónas*.

Bibl. : K. SPYRIDAKIS, *Kyp. Sp.* 13, 1949 pp. 1-29 ; BRYENNIOU p. 193 n. 3 ; DARROUZÈS, *Man* 1 p. 178 ; DÖLGER, *Reg.* n° 1295a.

Palamôn :

Église mentionnée vers 874-879. Localisation inconnue. Le texte dit seulement que l'église se trouve dans un lieu difficile d'accès et plein de broussailles.

Bibl. : *Vie de Constantin le Juif* p. 637.

Panaghia Apsinthiotissa (au Sud-Est de Kyrénia) :

Fondation du 11^e-12^e s. construite peut-être sur une fondation plus ancienne. Ce monastère est généralement identifié avec le monastère dit Tòn Apsinthiôn. Type d'église en croix inscrite. Construction en pierres locales non taillées. La première couche de fresques date du 12^e s.

Bibl. : K.P. KYRRÈ, *Kyp. Sp.* 27, 1963 p. 217 ; A. PAPAGEORGHIOU, *Report of Dept. of Ant. Cyprus* 1963 ; V. KARAGEORGHIS, *BCH* 88, 1964 pp. 289-379.

Panaghia Galaterousa (près de Karabas au Nord de l'île) :

Chapelle rupestre dont les fresques sont datées du 11^e s.

Bibl. : A. PAPAGEORGHIOU, 14^e *Congrès d'Et. Byz.* Bucarest 1971 III 413.

Petrôn Tòn :

Le monastère Tòn Petrôn est identifié par un sceau d'un certain Syméon, datant du 11^e-12^e s. et trouvé dans l'île. Reste à savoir si le monastère était bien situé dans l'île.

Bibl. : N.A. BEES, *Ext. du JIA* nov. 1911, Athènes 1911 pp. 22-23.

Prodrome :

Monastère pris par les Arabes en 878-879. Nous n'avons aucune indication concernant sa localisation.

Bibl. : *Vie de Constantin le Juif* p. 638.

Théotokos de Krinia (région de Lapithos) :

Monastère mentionné au 12^e s. situé dans l'« énôria » de Lapithos. Il possédait plusieurs domaines dans les villages de *Lithiko*, *Paramèda*, *Thrinea*, *Kalaphatè*, *Kambylè*, *Myrtou*, *Larnaka*. Localisation exacte inconnue.

Bibl. : DARROUZÈS, *Notes* 2 p. 47.

Timios Stauros (région de Limassol) :

Église mentionnée au 11^e s. Localisation exacte inconnue. Située dans la montagne.

Bibl. : *Alexiade* II p. 163.

Christ Antiphonitis (à Kalograia, au Nord-Est de Kythrea) :

Église de la fin du 12^e siècle, de type octogonal. Fresques de style « koinè » autour de 1200.

Bibl. : A.H.S. MEGAW et E.J.W. HAWKINS, *DOP* 16, 1962 p. 284 ; SOTIRIOU, *Mnèmeia* 14 ; PAPAGEORGHIU, Bucarest 1971 pp. 413-414.

II. *Commentaire et interprétation.*

L'étude du peuplement insulaire est, par nature, une étude analytique. Il nous faudra donc suivre de très près l'inventaire que nous avons dressé et considérer, île par île, l'histoire de l'habitat et sa répartition.

Pour ce commentaire, nous suivrons la géographie donnée dans l'inventaire, en commençant par les îles ioniennes à l'Ouest et en finissant par Chypre à l'Est, car il est certain que la situation des îles a été un facteur primordial. Par « situation géographique » des îles, nous entendons non seulement leur plus ou moins grande proximité du continent, mais encore leur appartenance à un ensemble insulaire ou au contraire leur isolement. Aussi il nous a paru souvent intéressant d'examiner, quand il y avait lieu, les formes communes de l'habitat ou du peuplement dans les îles appartenant à un même archipel ou à une série d'îles situées à proximité d'une même façade continentale. Au premier cas appartiennent les Cyclades, les îles du Golfe Saronique et les Sporades, au second, les îles ioniennes, les îles nord-égéennes et les îles micrasiatiques. Enfin si les grandes îles de Crète, d'Eubée et de Chypre font l'objet d'une étude distincte, il ne nous a pas paru utile de les dissocier de leur contexte géographique, même si leur qualité d'île-continent leur confère de multiples points communs.

Après ce commentaire analytique, nous tenterons toutefois de dresser en quelques pages une synthèse globale de l'habitat et du peuplement insulaires en termes de répartition de l'habitat et d'histoire du peuplement dans les îles à l'époque byzantine.

Nous avons peu de données sur l'histoire du peuplement des îles Ioniennes. La toponymie nous apprend toutefois qu'il y eut

des infiltrations slaves dans presque toutes ces îles et qu'il y eut également une occupation arabe sans doute temporaire au cours du 9^e s.

Les données sur l'habitat sont également sporadiques, et pour certaines îles nous n'avons même pas mention de village, ainsi pour Zakynthos ou Leukas.

En ce qui concerne Corfou nous sommes un peu mieux renseignés grâce aux monuments conservés ou aux témoignages littéraires des 11^e-12^e s. Les constructions monumentales de l'époque byzantine témoignent d'une répartition inégale de l'habitat à l'intérieur de l'île : au Sud de Kamara on ne trouve plus trace de peuplement. A cela nous voyons une explication très simple : le Sud de l'île est plat et marécageux comme en témoignent aujourd'hui encore la lagune de Korission ou la saline de Leukimnè. Il n'est d'ailleurs pas inutile de rappeler ici la description de l'île par Buondelmonti vers 1410 : « Du côté Est jusqu'à Corfou et au-delà, en allant vers le Nord s'étend une plaine très riante et habitée par une population nombreuse... Près de Leukimno est le Cap de Cassiope... Il y a là une plaine avec un marécage infect » (1). Seuls des toponymes slaves attestent une implantation humaine peut-être temporaire au Sud de l'île : il est probable qu'à leur arrivée les Slaves se sont installés à l'écart des villages byzantins. Enfin nous pouvons constater que le peuplement s'est fait davantage dans la partie orientale de l'île que dans la partie occidentale. L'île en effet est toute entière ouverte vers le continent grec et est fermée au contraire à l'Ouest face à la mer. Cependant ce tableau de l'habitat et du peuplement de l'île de Corfou pourrait être nuancé si nous disposions de sources plus nombreuses et surtout plus différenciées. En effet il ne faut pas oublier que les constructions monumentales sont nos seuls indices de la répartition du peuplement. Cette information sélective peut masquer une bonne partie de la réalité, notamment pour les 8^e-10^e s. : il n'existe aucun monument daté entre le 8^e s. et la fin du 10^e s. Or nous savons par ailleurs que Corfou avait un rôle important au cours du 10^e s. Doit-on alors invoquer le tremblement de terre de 968 (2) qui secoua l'île entière et détruisit peut-être de nombreux monuments (3) ? Aux 11^e-12^e s. Corfou avait de nombreux villages sûrement prospères comme l'atteste le mouvement de constructions à cette époque, mais sa réputation était due sans conteste à la citadelle « imprenable » de la ville dite Kerkyraia (ou Kerkyra ou encore Koryphô). Cette ville-kastron avait des fonctions multiples, notamment administratives, et son rayonnement s'étendait bien au-delà de ses murs fortifiés.

A Céphalonie Hg. Geôrgios, dit aussi Kastron, était également une ville-forteresse et une capitale administrative. Les villages de

(1) BUONDELMONTI p. 161. Notons la confusion par Buondelmonti de Leukimne avec le cap de Kassiopè.

(2) Voir Chronologie.

(3) P.L. VOCOTOPOULOS, *DChAE* IV, 4-5, 1969 pp. 171-172.

l'île nous sont en revanche inconnus, si ce n'est les villages slaves révélés par les toponymes, et la bourgade dite Piscardo dont le nom est lié à la légende de Robert Guiscard. C'est également le sort qui est échu à une certaine « Jerusalem » située dans cette île ou dans celle d'Ithaque.

La situation de l'île de Cythère « entre le Péloponnèse et la Crète » est illustrée par son repeuplement à partir du 10^e s., qui vint d'abord de Laconie, puis de Crète (4).

Le sort de Cythère pendant la période obscure (7^e-10^e siècles) lie cette île à mainte cyclade. En effet sans doute prospère à l'époque paléochrétienne (5), comme en témoignent les poteries et les monnaies découvertes à Kastri, l'île de Cythère fut abandonnée au milieu du 7^e siècle au plus tard. L'île n'était guère protégée du double danger que représentèrent alors les incursions slaves et les raids arabes. Rappelons d'ailleurs qu'à la même époque les côtes sud du Péloponnèse furent également désertées. Il ne semble pas néanmoins que l'île de Cythère ait été durablement occupée par les Slaves ou les Arabes. Nous n'avons en effet aucune trace toponymique d'une telle occupation.

Au 10^e siècle la première mention concernant Cythère, après plusieurs siècles de silence, nous apprend que l'île servait alors de terrain de chasse pour les habitants du continent et que l'on y trouvait uniquement des caroubes et des broussailles (6). Aux 11^e-12^e siècles l'île fut repeuplée et de nombreux monuments furent alors construits. L'initiative de ce repeuplement semble être parti de Sparte, mais bientôt les liens se firent de plus en plus étroits entre l'île et la côte sud du Péloponnèse dont les ports prospéraient, notamment Monemvasie. Cythère partagea aux 11^e-12^e s. la prospérité du Sud de la Grèce comme en témoigne sa richesse monumentale à cette époque (7). Citons les églises Hg. Dèmétrios de Pourko, Hg. Sophia près de Mylopotamos, Hg. Nikôn à Potamos, Hg. Blasios à Phriligkianika, Hg. Andreas à Libadi, Hg. Petros à Arei et enfin Hg. Nikolaos de Moligkates. Au 12^e siècle Metata, située à l'écart des côtes, a remplacé Kastri comme capitale de l'île. Le site de Metata était en effet plus sûr, mais Kastri dut conserver son rôle de port. L'importante quantité de poterie du 12^e s. trouvée dans ce site témoigne non seulement de l'activité de l'île à cette époque et de ses échanges avec le continent, mais également de l'essor de sa population. Notons toutefois que l'île ne sembla pas avoir été assez densément peuplée pour recevoir le statut d'évêché qu'ont acquis maintes cyclades à cette époque.

Si l'on examine enfin la répartition de l'habitat à l'intérieur de l'île, on constate que cet habitat est assez diffus dans l'ensemble

(4) HERRIN, *Byzantine Kythera* p. 41.

(5) *Ibid.* p. 42.

(6) *Vie de Théodoros de Cythère* p. 286.

(7) Pour l'île de Cythère à l'époque byzantine, voir HERRIN, *Byzantine Kythera* pp. 41-58.

de l'île. On note cependant une certaine tendance de la population à désertier l'extrême Nord de l'île et à se concentrer en général à quelque distance de la côte sur les premières hauteurs.

La disparité des sources concernant la Crète et surtout leur très inégale répartition chronologique rendent difficile l'étude du peuplement de cette île à l'époque mésobyzantine. D'autre part l'importance de l'île à l'époque paléochrétienne et celle des monuments et des sources concernant cette période nous invitent tout naturellement à une étude comparative : il s'agit en effet d'analyser l'évolution du peuplement et de l'habitat à l'époque byzantine.

Si l'on compare la carte des monuments paléochrétiens (8) avec celle des monuments byzantins (9), nous ne pouvons pas dire que le peuplement a régressé à l'époque byzantine. Les deux cartes considérées ne peuvent certes être exactement situées sur le même plan, puisque la carte de l'époque paléochrétienne ne comprend que les basiliques, tandis que nous avons fait entrer dans celle de l'époque byzantine toute construction datée, toute mention de monument et tout toponyme remontant à l'époque étudiée. La comparaison permet cependant d'affirmer que l'habitat est au moins aussi dense à l'époque byzantine qu'au 6^e siècle. Le peuplement byzantin a simplement des caractères différents.

Si nous considérons la localisation de l'habitat, nous pouvons constater l'existence, à l'époque paléochrétienne, d'un habitat côtier privilégié que l'on ne retrouve plus de façon aussi généralisée à l'époque mésobyzantine. Le problème se pose ici de la date d'abandon de certaines villes prospères au 6^e siècle et de leur réoccupation éventuelle pendant la seconde période byzantine. Il convient de noter à ce propos la fréquence des villages appelés « Episkopi », qui sont situés à proximité des grandes villes, mais à quelques kilomètres en retrait des côtes. Le transfert des grands évêchés et par conséquent des villes dans ces villages dits « Episkopi » daterait, selon l'avis de nombreux spécialistes, de la reconquête byzantine de l'île à la fin du 10^e siècle. Cependant cette hypothèse ne nous paraît pas entièrement satisfaisante. D'une part, il est possible, grâce aux sources archéologiques, de remettre en cause la date supposée du transfert des évêchés. Dans nombre de ces villages en effet, on trouve des basiliques paléochrétiennes du 6^e siècle. On peut alors suggérer l'hypothèse d'un transfert bien antérieur à la reconquête. D'autre part on constate que certaines villes prospères à l'époque paléochrétienne redeviennent, après une éclipse de quelques siècles, des centres habités et fortifiés, dits *kastra*, à l'époque byzantine. Citons Siteia avec sa forteresse, citons également Kisamos. Cette ancienne ville paléochrétienne est mentionnée au début du 11^e s. dans des termes suggérant l'existence d'une ville. En 1212 Kisamos est le centre d'une « turme ». Se pose précisément ici le problème du transfert de l'évêché de Kisamos

(8) PLATON, *Basiliques* p. 419 sq.

(9) Voir cartes.

à Episkopi, village situé à proximité, où l'on trouve une basilique du 6^e s. et une église du 10^e s. dite Hg. Geôrgios. Y eut-il vraiment abandon de l'antique Kisamos ? Nous savons par ailleurs qu'à l'emplacement de l'ancienne Kisamos se trouvait au 16^e s. la Kasteli vénitienne. Si l'ancienne Kisamos a été abandonnée à l'époque byzantine, il faut supposer que la bourgade dite aujourd'hui Episkopi était au 11^e s. appelée Kisamos. Nous aurions alors le cas d'un transfert spatial et nominal d'une ville. Ou bien on peut penser à un transfert provisoire de l'ancienne ville, bien antérieur à la reconquête, dû peut-être à une destruction de la ville par les Arabes. A la fin du 10^e s. ou au début du 11^e s. l'antique Kisamos fut réoccupée, et c'est à la Kisamos byzantine qu'aurait succédé la Kastelli vénitienne. Ces réserves étant posées, il semble bien que le transfert des anciennes villes paléochrétiennes à quelques kilomètres en retrait des côtes ait été caractéristique de la Crète byzantine. Citons le transfert de Kydônia à Hagia Episkopi, celui de Chersonèsos à Episkopi de Pediada. Notons cependant que certaines villes-évêchés ont été transférées pour des raisons différentes : l'éloignement des côtes n'a pas toujours été la seule cause du transfert (voir Beran Episkopi ou Episkopi d'Aulopotamos).

Il convient donc maintenant d'analyser plus largement ce qu'a représenté ce phénomène original que fut le transfert des anciennes villes et de voir quelles en ont été les conséquences.

Lors des transferts d'évêchés, on assiste simultanément à la mort ou à la décadence des anciennes villes paléochrétiennes, telles Kydônia, Chersonèsos, Axos, et à la naissance de villes dont la fonction première était administrative. De plus, si nombre de transferts se situaient à proximité des anciennes villes, certains pouvaient recouvrir une distance importante. Sur les sites des anciens évêchés désaffectés, la vie pouvait s'éteindre complètement, ainsi à Chersonèsos ou Eleutherna, mais elle pouvait également continuer sous une forme nouvelle. Ainsi Kydônia est devenue un village au 9^e s., puis une nouvelle ville, celle de Chania a englobé l'ancien site paléochrétien. Axos continua d'être habitée, mais déclina jusqu'à devenir un simple village. La plupart du temps les nouveaux sites reçurent la dénomination des anciennes villes. Or n'oublions pas que les emplacements actuels des lieux ainsi nommés sont ceux des cités antiques et non ceux des sites médiévaux. Le bouleversement de la toponymie en Crète aux époques médiévale et moderne rend parfois inextricable le problème de la localisation de certains lieux-dits mentionnés dans les textes byzantins. L'exemple d'Agrion est significatif à cet égard. Nous savons en effet que l'évêché et plus tard la turme d'Agrion étaient situés à l'emplacement dit aujourd'hui Beran Episkopi. Mais comme l'Agrion antique était situé au lieu-dit aujourd'hui Prinos, nous ne pouvons savoir quel site désignait Jean Xénos au début du 11^e s., quand il mentionne le « lieu-dit Agrion ». S'il s'agit du site antique, nous ne pouvons évidemment rien dire de l'évolution de la ville-kastron dite « évêché »

ou « turme » d'Agrion, site actuel de Beran Episkopi. Nous ne nous attarderons pas ici sur ces problèmes difficiles de toponymie que nous avons chaque fois évoqués, quand il y avait lieu, dans notre répertoire.

Pour savoir quelles étaient les villes de Crète aux 11^e-12^e s., nous disposons d'un outil extraordinaire grâce à la *Partitio vénitienne* de 1212 (10). Ce document qui en toute vraisemblance utilise les divisions administratives byzantines, cite les centres des turmes, soit les centres des tourmai byzantines, les kastrà. Grâce à ce document et à d'autres sources complémentaires, nous parvenons à dresser le tableau urbain de la Crète byzantine. Nous constatons en effet que les villes paléochrétiennes ont disparu pour la plupart ou ont été transférées, sauf sans doute Kisamos et Siteia. Nous renvoyons ici à ce que nous avons dit précédemment. Parmi les nouvelles villes, citons Chania qui était d'ailleurs citée comme second centre urbain pendant l'Arabocratie ; Kalamônos (Megalè Episkopi) mentionnée dès le début du 11^e s. comme chôrion et tourma, puis comme évêché à l'extrême fin du 12^e s. ; *Petra* déjà mentionnée dans les listes du 10^e s., et enfin Chandax. Il faut noter l'importance exceptionnelle de la ville de Chandax. Si les origines de la ville ne sont pas très claires (époque paléochrétienne ou arabe ?), si sa destruction quasi complète au moment de la reconquête byzantine fit qu'elle connut une éclipse temporaire, les fouilles archéologiques témoignent de l'importance de la ville fortifiée à l'époque byzantine : enceintes, églises nombreuses, céramique et monnaies datent des Comnènes. Les documents d'archives témoignent de l'importance administrative de la ville-kastron sous Alexis I, et de son rayonnement économique sur une région qui devait atteindre 30 000 habitants à la fin du 12^e s.

En ce qui concerne le peuplement des campagnes crétoises après la reconquête, nous pouvons, malgré les maigres sources dont nous disposons, entrevoir quelles étaient les régions les plus densément habitées. Tout d'abord le centre de la Crète, avec les régions de Réthymnon et de Chandax, était certainement la partie la plus peuplée de l'île. Dans la région de Réthymnon, citons en particulier l'éparchie d'Apokorônas entre Chania et Réthymnon, la vallée du Mouselas de Dramia à Myrioképhalon et la région alentour, la région dite alors Apanô-Sybritos autour d'Amari, la région de Béran Episkopi et enfin la vallée du Mylopotamos. Dans la région de Chandax, notons l'extrême densité de l'habitat dans les vallées situées au Sud de la ville jusqu'à la Messarea et également la région de Pediada. L'Ouest de la Crète sans être, semble-t-il, aussi densément habité que le centre de l'île, avait cependant quelques vallées bien peuplées, au Sud de Chania notamment. En revanche les Lefka Ori étaient désertes et la région de Sphakia encore très délaissée. Très ponctuel était l'habitat dans

(10) T-TH II pp. 143-145.

la partie orientale de l'île : il semble bien que c'était la région la moins peuplée de Crète.

Après avoir étudié l'histoire et la répartition de l'habitat en Crète pendant la période byzantine, il nous semble utile de dire quelques mots de l'histoire du peuplement en suivant de près les indices toponymiques que nous avons pu recueillir à cet égard, étant entendu que nous traitons ailleurs et de façon plus large la composition de la population insulaire (11). De l'ensemble des toponymes répertoriés, retenons en effet l'importance des toponymes slaves et arabes qui sont autant de témoignages de l'histoire de l'île à partir du 7^e siècle. Notons également la fréquence très exceptionnelle des toponymes slaves dans la partie occidentale de l'île (région de Chania). Si l'on rappelle ici la problématique concernant la chronologie des établissements slaves en Crète (7^e ou fin 10^e s. ?), la nette prédominance de ces établissements à l'Ouest de l'île suggère plutôt une infiltration massive des Slaves au 7^e siècle. C'est en effet de la Grèce et du Péloponnèse que les Slaves auraient poussé leurs monoxyles jusqu'en Crète et auraient débarqué à Kydônia ou Kisamos (12). Si l'on adopte au contraire la chronologie basse, il faut supposer que les contingents slaves de Phokas se seraient établis dans la partie occidentale de l'île dans la mesure où cette région était alors moins peuplée que le reste de la Crète. L'occupation arabe, comme on pouvait s'y attendre, fut en revanche dispersée dans l'ensemble de l'île, pénétrant même les régions les plus montagneuses et les plus reculées.

Égrenées entre la Crète et la Grèce, les Cyclades étaient également des lieux d'habitat privilégié à l'époque paléochrétienne dont témoignent le nombre d'inscriptions concernant en particulier des bateaux et leurs armateurs, le nombre des basiliques, telles celles de Paros, Théra et Tinos (13), et les villes mentionnées par Hieroclès dans les dix Cyclades les plus connues.

A l'époque byzantine il y eut partout de profonds bouleversements que révèlent la toponymie et la construction monumentale (14). Les inscriptions liées à la mer ont disparu, les villages se sont éloignés des côtes, les petites tours de défense ou de refuge parsèment désormais les rivages cycladiques et les hauteurs que l'on appelle encore bien souvent aujourd'hui « bigla ». Ces « biglai », comme les « kastro », sont synonymes de vigilance de la population insulaire face à une mer qui n'est plus le grand lac de paix de l'époque antérieure. La construction alors florissante de petites églises succédant à l'ère des grandes basiliques est également un signe des temps.

(11) Voir ch. 2.

(12) Rappelons qu'en 623 les Slaves atteignent la Crète, cf. *Libri Chalipharum*, ed. Land, *Anecdota Syriaca* I (1862) 115.

(13) Pour la bibliographie concernant les basiliques paléochrétiennes, voir SODINI *Thasos* pp. 382-383 (notes de renvoi). Pour les armateurs, les marins aux 6^e-7^e siècles dans les îles, voir t. II.

(14) Voir ci-dessus Répertoire.

Les revenus insulaires ne sont plus les mêmes : les grandes constructions monumentales aux frais des cités ont disparu. Les petites églises byzantines sont fondées par des particuliers, notamment des petits dignitaires locaux, personnages modestes. Mais après cette vue d'ensemble que suggèrent quelques exemples pris ça et là, il convient d'entreprendre l'analyse précise du peuplement et de l'habitat byzantins, île par île, au moins quand les sources sont assez nombreuses pour le permettre.

Le peuplement d'Andros apparaît extrêmement complexe, si l'on considère la liste des monuments et des toponymes. Tout d'abord les toponymes révèlent les infiltrations slaves du 7^e s., l'établissement dans l'île des Arabes aux 9^e-10^e s. (15), et peut-être révèlent-ils également l'importance des communautés étrangères, en particulier Arméniens et Juifs, établies en des villages distincts et relativement nombreux. En second lieu la densité des toponymes d'origine byzantine, des monuments, églises et tours de défense, révèle une extrême densité du peuplement surtout à partir du 11^e s. Enfin le nombre important des monuments du 12^e s. révèle l'essor économique et démographique de l'île à cette date. La géographie du peuplement de l'île d'Andros est assez comparable à celle d'aujourd'hui : les régions les plus densément peuplées à l'époque byzantine étaient d'une part le centre de l'île (Mesaria) et le Sud autour de Korthion, dit « Opsisô Merea » (16). Le Nord de l'île était parsemé de quelques villages ou plutôt de quelques points de défense : les tours sont nombreuses dans cette région où venait se réfugier la population quand elle était menacée. La capitale de l'île était Mesarea (17) qui dut connaître son apogée au milieu du 12^e s. comme en témoigne la construction du Taxiarque en 1158. Là se trouvaient sans doute le siège épiscopal et la résidence du gouverneur de l'île. Il convient de noter que la capitale byzantine de l'île est située non loin de la capitale antique (Palaëopolis) qui dut être également la capitale paléochrétienne. Une seconde bourgade importante était Korthion au Sud de l'île.

Pour l'île de Naxos, la première question qui se pose est de savoir si la ville dite aujourd'hui Naxos était habitée ou non à l'époque byzantine. Nous n'avons trouvé en effet aucune publication scientifique qui mentionne l'existence de monuments byzantins dans la ville de Naxos alors que les publications locales en font état. Il est possible que le site de Naxos fût habité à l'époque byzantine et qu'il fût même un village prospère. En effet le site de Naxos se prêtait remarquablement à être le port de l'île. Il est vraisemblable néanmoins que, par là même, cette situation rendait le site vulnérable lors des raids ennemis. Sans doute la population du village gagnait-elle alors l'intérieur de l'île. Les

(15) Voir Chronologie.

(16) Sur cette division géographique à l'époque byzantine, voir A.K. ORLANDOS, *ABME* 8, 1955-6, pp. 4-5.

(17) *Ibid.*

sites archéologiques répertoriés témoignent d'ailleurs de l'établissement de la population en retrait des côtes. St-Mamas qui a sans doute été le siège du métropolite de Paronaxia est situé en retrait de la mer, à 7 ou 8 km de Naxos. L'ensemble des autres églises byzantines se trouvent soit à une quinzaine de km de la ville de Naxos et de la mer, dans les premiers contreforts montagneux entre 300 et 700 m, soit de l'autre côté de la chaîne médiane Nord-Sud qui partage l'île, autour d'Apeiranthos (650 m alt.) situé à une dizaine de km de la côte est de l'île. Une exception de taille est cependant fournie par la découverte au Nord de l'île, près du temple d'Apollon sur la côte, d'un habitat byzantin très dense où l'on a pu déceler jusqu'à quatre phases de construction. Si l'on relie les différents points de la carte de l'habitat byzantin en partant de Naxos, on constate que la répartition générale des sites byzantins correspond exactement à celle des sites actuels, même si, dans le détail, quelques villages byzantins se trouvaient à 1 ou 2 km des villages actuels. Il est également frappant de noter que la route qui traversait l'île à l'époque byzantine devait vraisemblablement partir de Naxos comme c'est le cas aujourd'hui, puis se diviser, l'une passant par Potamia et Chalki, l'autre se dirigeant vers Saggri. Les deux routes se recoupaient au niveau de Philothi où une vallée, coupant la chaîne de montagne, permet d'accéder à l'Est de l'île, de joindre Apeiranthos au Nord et d'accéder à la côte jusqu'au temple d'Apollon. Comme aujourd'hui les côtes devaient être désertes à l'exception peut-être de Naxos. La côte Nord-Est était cependant habitée (site du temple d'Apollon) contrairement à aujourd'hui où l'habitat s'arrête à quelques km de la côte. Comme aujourd'hui la plus grande partie de la population devait occuper essentiellement le centre de l'île, là où se trouvent les premières hauteurs, au pied de la haute montagne qui constituait un refuge sûr lors des incursions ennemies. Là se trouvaient les vallées aux cours d'eau intermittents. Il faut noter tout particulièrement l'importance que devait avoir le village de Chalki où se trouve l'église de la Prôtothronos : c'est le tourmarque lui-même, c'est-à-dire le gouverneur de l'île, qui a entrepris la rénovation de l'église en 1052 (18). En effet Chalki situé à 16 km de Naxos occupe une position centrale dans l'île. Le village bien protégé grâce à cette situation était probablement le siège du gouverneur de l'île à l'époque étudiée. Il faudrait alors supposer que la capitale politique de l'île était distincte de la métropole ecclésiastique qui semble avoir eu comme siège St-Mamas. Au Sud de l'île aucun monument ne témoigne d'une occupation humaine à l'époque étudiée, ce qui coïncide encore une fois avec la situation actuelle. Le kastron Apalyrou garde la porte sud de l'île. Il est situé à quelques km au Sud de Saggri sur un rocher escarpé. Cette forteresse est réputée pour avoir résisté 40 jours à Marco Sanudo en 1207 : ce

(18) Pour le texte de l'inscription, voir réf. bibl. ci-dessus sv Naxos/Chalki. Pour le tourmarque de Naxos et l'administration des Cyclades, voir ch. 4 p. 319.

dernier avait donc débarqué sur la côte sud-ouest de l'île et évité la route Naxos-Chalki.

Les monuments ou indices de peuplement concernant Paros à l'époque byzantine sont rares. Il est probable que les raids arabes répétés aux 9^e-10^e s. ont abouti à une complète désertification de l'île pendant cette période comme en témoigne d'ailleurs le récit de Nicétas en 910 (19).

L'île de Kéos porte la trace, par le grand nombre des toponymes d'origine byzantine, d'un établissement byzantin solide. Nous constatons que les deux pôles principaux de l'habitat sont la région autour de Kéa-Chôra et la région située entre Katô Meria et la côte sud-est de l'île. A Kéos, comme dans de nombreuses autres îles de l'Egée, l'établissement byzantin a délaissé la côte et a occupé les premières hauteurs. Le peuplement de l'île était cependant plus ouvert qu'aujourd'hui à la mer Egée et était notamment tourné vers l'île de Kythnos. Rappelons d'ailleurs que Kéos et Kythnos formaient un seul évêché : il est indubitable que les relations entre les deux îles devaient être étroites. Enfin la marque du peuplement slave est présente dans certains toponymes de l'île.

Quelques rares témoignages prouvent qu'aux 11^e-12^e s. Mykonos était une île habitée. Pour la période antérieure nous n'en savons rien. Quant à la « ville » de Mykonos mentionnée par Edrisi, c'était sans aucun doute un petit village qui, s'il était fortifié, pouvait être considéré comme un *kastron*.

D'après les découvertes monétaires et les monuments conservés, il semble que c'est seulement à partir du règne d'Alexis I que l'île de Théra fut quelque peu peuplée (20). De la période paléochrétienne, où une ville est mentionnée, jusqu'à la fin du 11^e siècle, nous n'avons aucune mention d'une occupation humaine de l'île. Il n'est certes pas inutile de rappeler l'irruption volcanique de 726 qui, peut-être, anéantit la population insulaire. Au 12^e s. le pôle de peuplement était à Episkopi Gônias où fut fondée à cette époque l'église cathédrale.

D'Amorgos et de Tinos dont les villes étaient mentionnées au 6^e siècle, nous n'avons conservé que quelques toponymes slaves de la période obscure et les rares indices d'habitat que nous possédions sont postérieurs à la fin du 11^e siècle.

Ainsi l'analyse du peuplement byzantin d'un certain nombre de Cyclades nous amène à constater que ces îles ne manifestent une réelle vitalité qu'à partir de la fin du 11^e s. Les causes de ce phénomène sont diverses, mais il semble assuré que dans ces îles l'impact de l'arabocratie et, auparavant, de l'infiltration slave a été primordial. En effet dans mainte cyclade nous notons l'absence totale de source archéologique entre la fin du 6^e siècle et le 11^e. Néanmoins les îles cyclades furent inégalement touchées par les raids slaves,

(19) *Vie de Théoktiste* p. 226 sq.

(20) Théra est dite peuplée par Edrisi (12^e s.), cf. *Géo d'Edrisi* p. 127.

et nous savons que certaines d'entre elles connaissaient en plein 8^e s. une activité commerciale non négligeable, qui coïncide parfois avec un mouvement de construction. En témoigne Siphnos où l'église Hg. Thômas fut construite à la date de 787.

A l'écart de l'Archipel cycladique, serrées à l'intérieur du Golfe Saronique, sorte d'enclos protecteur, les deux îles d'Égine et de Salamine paraissent avoir été bien peuplées à l'époque byzantine. Du point de vue géographique, le peuplement médiéval, au moins à partir du 11^e s., a délaissé les sites antiques, mais la mutation fut assez longue, et l'on peut penser que pendant longtemps l'ancien et le nouveau site furent conjointement habités. A Égine, le retrait définitif de la population des sites littoraux vers la ville fortifiée de Paléochôra, située à l'intérieur de l'île, n'eut pas lieu avant l'an 1000. Ce phénomène de repli à quelques km de la côte et sur les premières hauteurs n'eut pas lieu à Salamine. D'autre part les fouilles archéologiques prouvent que ces îles, contrairement à l'ensemble du monde insulaire étudié, ne connurent pas la brutale récession du 7^e s. En revanche on constate un vide monumental quasi absolu aux 9^e-10^e s. : sans nul doute possible les îles du Golfe Saronique ont été profondément touchées par les incursions des Arabes de Crète. Elles n'offraient pas un potentiel de défense et de refuge suffisant pour permettre à leur population d'échapper au massacre. Ce phénomène apparente les îles du Golfe Saronique aux petites cyclades, comme Kéos ou Paros. La reprise date des 11^e-12^e s. comme en témoignent les monuments conservés. A la phase de dépeuplement succède alors, à partir du milieu du 11^e s., une phase d'essor démographique. Les constructions suggèrent l'existence de quelques bourgades. Cependant il ne faut surestimer ni le nombre total de la population de ces îles mineures ni le degré d'urbanisation des bourgades. Aux 11^e-12^e s. il n'y a rien de comparable à ce qui existait dans l'Antiquité ou à l'époque paléochrétienne. Il est probable que l'aspect de l'île de Salamine à cette époque n'était pas très éloigné de celui qu'elle avait au début du 18^e s. : « la ville ou le village le plus considérable de l'île est... d'environ 150 ou 200 méchantes petites maisons, qu'on pourrait plutôt appeler des cabanes ou des chaumières, et est habitée de près de 400 personnes... Il y a un autre village ... qu'on nomme Métropis. On ne trouve plus d'autre village ou bourg dans cette île que ceux dont je viens de parler » (21).

L'histoire du peuplement et de l'habitat byzantins de l'île d'Eubée, est d'abord liée aux conditions géographiques très particulières que représentent la situation de l'Eubée, presque collée

(21) Au 18^e siècle le village le plus important de Salamine est donc de 30 à 40 feux comme cela devait être le cas d'ailleurs à l'époque byzantine. Or un village de cette taille est un petit village, ce qui donne une idée des autres villages de l'île, qui étaient moins importants, et des villages insulaires en général. Texte cité d'après DAPPER, *Description* p. 281.

à la Grèce par l'étroit canal d'Euripe, et les dimensions imposantes de cette île-continent. Il faut souligner par ailleurs que notre étude repose sur une liste assez maigre de monuments et de toponymes se rapportant à l'époque étudiée. Si l'habitat de l'île d'Eubée se distingue de celui des autres îles égéennes, c'est parce qu'il a souvent délaissé les hauteurs même modestes et s'est établi davantage dans les plaines, et surtout les plaines côtières. Les indices de peuplement dans les collines ou en montagne sont plus rares que dans d'autres îles, excepté sans doute le Sud de l'Eubée où l'on retrouve le type d'habitat cycladique. L'habitat eubéen est donc en général situé non loin de la côte ou dans les grandes vallées qui relient l'Euripe à la côte orientale et il faut certainement souligner à ce propos l'impact du milieu insulaire. En effet le centre de l'île très montagneux est constitué de roches calcaires qui sont un pôle répulsif pour l'habitat. Entourant et traversant ce massif calcaire se trouvent des plaines argilo-marneuses assez propices à l'agriculture. Le Sud de l'île en revanche est de type cycladique et justement on retrouve l'habitat perché sur les premières hauteurs.

L'île d'Eubée a plusieurs grandes villes-ports : Oreos, Robiai, Chalcis, Porthmos et Karystos. Les deux grands centres sont Chalcis et Karystos situé sur la côte sud de l'île : le premier est le débouché sur la Grèce à l'endroit où le canal d'Euripe est le plus étroit, l'autre, Karystos, s'ouvre sur l'archipel cycladique.

L'île d'Eubée comporte également cinq villes évêchés qui sont, pour la plupart, les grandes villes-ports mentionnées ci-dessus, mais il y avait également de nombreuses autres petites villes comme en témoigne un contemporain du 12^e s. qui mentionne les « nombreuses villes » d'Eubée (22). Un réseau urbain important est certainement ce qui caractérise l'Eubée byzantine. Ces villes étaient-elles fortifiées ? Nous le savons de façon sûre pour Chalcis et Oréos, mais il en était très probablement de même des villes d'Aulôn de Karystos et de Porthmos. Notons que près d'Aulôn, sur le mont Oktonia, il y avait d'ailleurs une petite forteresse qui devait contribuer à assurer la défense de la vallée.

En dehors de ces grandes ou moyennes villes, on note une grande densité de l'habitat dans la région de Chalcis, dans la vallée qui coupe l'île entre Porthmos et Kymè (avec la ville-évêché d'Aulôn au centre), et enfin dans la région de Karystos au Sud de l'île. Le nombre important de monuments, tessons, constructions et reconstructions d'églises prouvent la permanence du peuplement en de nombreux sites depuis l'époque paléochrétienne jusqu'à l'époque franque : outre Chalcis, citons Batheia, Limnè, Kastria, Kèrinthos, Oréos, Karystos.

En ce qui concerne l'histoire du peuplement de l'Eubée pendant la période obscure (7^e-9^e s.), une massive infiltration slave au 7^e s., suivie d'une occupation arabe entre le 8^e et le 10^e s. sont attestées

(22) KINNAMOS p. 283.

par les toponymes. De plus s'il y eut construction d'une forteresse par les Arabes comme semble l'indiquer le toponyme Sarakèno Kastro, cela supposerait une occupation durable. Pourtant face à la menace ennemie, l'île n'était pas démunie, et ses habitants, loin d'abandonner l'île, ont cherché à se défendre. L'Eubée en effet compte un assez grand nombre de forteresses qui furent en même temps des lieux de refuge pour les habitants de la région alentour. Par ailleurs le nombre important des lieux fortifiés témoigne de la forte densité du peuplement. Les trouvailles monétaires de l'îlot de Pétalion (23) confirment l'hypothèse d'une population eubéenne importante dans l'ensemble de l'île jusqu'à ses annexes qu'étaient les petits îlots situés au large de l'île.

La densité du peuplement à l'époque byzantine explique le besoin d'un réseau de voies de communication structurées dont témoigne en particulier l'inscription mentionnant la construction d'une route de Chalcis à Erétrie. Nous ne pensons pas qu'il faille lier la construction de cette route au siège de Chalcis par Osman (24), mais plutôt à la réorganisation des communications liée au développement de la population et des échanges, quand l'île eut été débarrassée de l'occupation arabe et quand la menace d'invasion de la fin du 9^e s. eut été écartée, c'est-à-dire après le siège d'Osman (880). Cette date correspondrait assez bien avec ce que l'on sait de Chalcis où les fouilles ont révélé une extrême densité d'occupation byzantine aux 10^e-12^e s., et dont nous savons par ailleurs qu'elle était une cité cosmopolite où affluaient les « marchands du monde entier » (25).

Les Sporades apparaissent sur la carte comme des satellites de l'Eubée et il semble bien que l'histoire du peuplement de ces îles ait beaucoup de points communs avec celle de l'Eubée.

Si nous savons de source écrite qu'à la fin du 7^e s. certaines Sporades, comme Skiathos, étaient désertes (26), pourtant la liste des monuments et des toponymes témoigne d'une importante infiltration slave entre le 7^e et le 9^e s. Les toponymes de Skyros sont éloquents à cet égard : Skyros a été véritablement slavisée. La toponymie témoigne également d'une occupation arabe aux 9^e-10^e s. : rappelons l'incursion arabe de 866 dans l'île de Néoi, les raids arabes sur l'Eubée en 840 et 880 qui n'épargnèrent sans doute pas les îles voisines, et encore le raid sur Gymnopélagèsion entre 988 et 993.

Les monuments byzantins qui subsistent dans les Sporades ne sont pas nombreux. Cependant la construction de l'église d'Episkopi à Skyros en 895 prouve que l'île devait être assez peuplée à cette époque. De même les documents d'archives témoignent qu'à la

(23) M. MITSOS, *AD* 18, 1963 Chron p. 8.

(24) Hypothèse formulée par D. Triantaphyllopoulos (sv Eubée/Euripos : route byzantine à partir de Chalcis). Pour le siège d'Osman, réf. dans Chronologie.

(25) BENJAMIN DE TUDÈLE p. 10.

(26) LEMERLE, *Miracles de Démétrius* I p. 225.

fin du 10^e s. et au tout début du 11^e s., l'île de Skyros et même celle de Skopélos avaient une population assez importante pour qu'il y eût un évêque local, et que la terre de Skyros fût âprement convoitée. Ainsi cet ensemble de données permet de suggérer une première phase d'essor démographique à partir sans doute du début du 9^e s., comme en de nombreuses autres îles de l'Égée, à laquelle a succédé une phase d'expansion plus nette à partir de la seconde moitié du 10^e s. et qui s'est poursuivie au cours des 11^e-12^e s., comme en témoignent la fondation de trois églises à Skopélos par son évêque, les épaves trouvées près de Pélagonèsos ainsi que les trouvailles monétaires à Alonèsos. La répartition géographique de l'habitat dans ces îles à l'époque byzantine est difficile à analyser car nous n'avons pas assez de sources monumentales conservées et nous n'avons aucune source écrite mentionnant ville ou village. Cependant on remarque que les kastro médiévaux, petites bourgades fortifiées à la fois points de défense et lieux de refuge pour la population environnante, se situent près de la côte, ainsi Kastro à Skia-thos, Kastro à Skopélos, mais aussi le kastron d'Alonèsos et encore le kastron de Skyros, tous perchés le long du rivage.

L'histoire du peuplement byzantin des îles nord-égéennes semble être très différente de celle des îles Sporades. Situées dans un espace géographique différent, la Mer de Thrace, les îles nord-égéennes semblent avoir été des îles déshéritées à l'époque étudiée. Pourtant certaines de ces îles avaient été prospères à l'époque paléochrétienne (on songe à Thasos (27)), et leur situation entre l'Europe et l'Asie, non loin du Bosphore, est loin d'être défavorable. Il semble cependant qu'entre le début ou le milieu du 7^e s. et le 11^e s., si ce n'est le 12^e s., ces îles ont été délaissées. Il faut d'abord évoquer les raids slaves (28) et les raids arabes. Il faut ensuite rappeler la situation toute particulière de ces îles comme prisons et lieux d'exil. Il faut enfin ajouter que ces îles n'étaient pas complètement désertées comme semblent en témoigner les sources archéologiques aussi bien que les textes d'archives : si au 10^e s. les impôts tirés de Lemnos sont attribués à Lavra, c'est bien que l'île est habitée ! Il convient plutôt de parler ici de la médiocrité du peuplement, de l'importance vraisemblablement considérable des terres laissées en friches, ce qui permit plus tard à Lavra d'établir dans l'île de nombreux métoches. Mais au 12^e s. un réveil se produisit certainement : il est attesté simultanément à Thasos (reprise des séries monétaires) et à Lemnos (installation des Vénitiens).

De la répartition du peuplement, nous n'avons qu'un nombre infime d'indices qui donnent sans doute une image inadéquate

(27) SODINI, *Thasos* p. 519.

(28) Rappelons qu'aux 8^e-9^e siècles, les « sklaveniai » étaient localisées dans les régions de Macédoine et de Thrace, cf. P. CHARANIS, *Balkan Studies* XI, 1, Thessalonique 1970 = P. CHARANIS, *Studies on Demography of the Byzantine Empire*, Londres Var. Reprints 1972 XXI p. 11.

de la réalité. Pourtant ils nous permettent d'affirmer qu'au 12^e s. le site de la ville antique de Thasos continuait d'être habité. A Samothrace il semble également que la ville antique resta habitée, au moins de façon disséminée, à l'époque paléochrétienne et byzantine et même jusqu'au 15^e s. Enfin à Lemnos les sources conservées ne nous ont pas permis de repérer d'autres sites habités que ceux de Kotsino au Nord de l'île et de Gomatou, métochion de Lavra situé au Nord-Ouest. Pourtant il y avait certainement d'autres lieux habités et on peut même se demander si le Kastro vénitien n'a pas été précédé d'une forteresse byzantine.

A l'époque mésobyzantine, les îles micrasiatiques étaient remarquablement situées face au poumon de l'Empire qu'était alors l'Asie Mineure. De plus la proximité de la côte asiatique avait conduit à des liens multiples, démographiques, économiques et administratifs entre les îles et le continent. Le peuplement en subit également l'influence dans la mesure où il délaissa les côtes occidentales ouvertes sur une mer vide et au contraire s'implanta densément sur les côtes orientales ouvertes au continent asiatique. Mais il n'est pas superflu de tenter, grâce aux multiples indices que nous possédons, une analyse plus fine aussi bien de la répartition de la population à l'intérieur des îles que des étapes chronologiques qui, du 8^e au 12^e siècle, ont pu modifier le peuplement insulaire. Ceci nous amènera d'ailleurs à saisir à la fois l'originalité profonde de chacune de ces îles et leur intégration à un destin commun qui se joua à l'Est de l'Empire.

Mitylène ou Lesbos, la plus nordique des îles micrasiatiques et l'une des plus grandes, présente à l'époque byzantine deux pôles de peuplement urbain côtier, Mitylène et Méthymne.

La ville de Mitylène existe depuis l'Antiquité. A l'époque paléochrétienne, la ville est mentionnée comme « polis » (29) et c'est d'ailleurs au 6^e siècle que le nom de Mitylène est donné à l'île entière (30). Mitylène est encore appelée « polis » à l'époque byzantine (31). Elle est le siège de l'administration ecclésiastique d'abord archevêché, puis métropole en 850 (32), promotion qui témoigne d'un essor démographique à cette époque. Elle est la résidence d'un stratège au 9^e siècle et du kouratôr à la fin du 11^e (33). C'est une ville fortifiée, dite « asty » ou « kastron », dont les remparts élevés sous Justinien ont été reconstruits par Doukas après la reprise de l'île sur Tzachas (34) dans le grand mouvement de reconstruction des forteresses sous le règne d'Alexis I (35). Mitylène à l'époque byzantine a deux ports : l'un au Sud où se trouvait le site de Môlo ; l'autre au Nord était vraisemblablement appelé katô limen, mais ce dernier point

(29) HIEROCLÈS p. 32.

(30) LAURENT, *Corpus* V1 p. 573.

(31) *Actes de David, Sym et Georges* pp. 212, 241, 253.

(32) Voir ch. 4 p.

(33) Stratège : *Actes de David, Sym et Georges* p. 253 ; kouratôr : *Alexiade* II p. 110.

(34) *Alexiade* II p. 162.

(35) AHRWEILER, *Les Forteresses* p. 188.

ne ressort pas clairement du texte de la *Vie des Saints de Mitylène*, qui ne laisse en revanche aucune ambiguïté sur l'existence de deux ports (36) : en 842 en effet, lors de l'arrivée du nouvel archevêque Geôrgios, leur saint bien aimé, « la foule accourt depuis la polis dans les ports (en tois limesi) » (37). Le kastron était situé sur un petit îlot, séparé de l'île par un canal étroit (aujourd'hui un isthme), que l'on avait relié par la construction d'au moins deux ponts. Il est dit en effet que le susdit Geôrgios vers 817 fut assailli par les démons quand il entreprit la montée (anabasis) du grand pont (megalè gephyra) : il venait, selon le texte, de la montagne où il avait été chercher du bois pour des indigents. Une population nombreuse habitait la ville de Mitylène, sans que nous puissions pour autant la chiffrer. La *Vie des Saints de Mitylène* énumère au moins trois églises, celle de la Mère de Dieu (Théomètèr ou Théotokos) sur le port sud, où furent d'ailleurs ensevelis les trois saints ; sur le port sud également, on trouvait l'église du Sôtèr ; l'église de la martyre Théodôra était, quant à elle, située au katô limèn. Détail amusant, la colonne de Syméon de Mitylène, située à côté de l'église de la Mère de Dieu, servait à attacher la corde des bateaux qui débarquaient au port sud (38). La liaison avec Smyrne semble pratiquement quotidienne d'après les textes : l'île de Mitylène dans son ensemble paraît intégrée à l'espace économique de Smyrne (39).

Au Nord de l'île, Méthymne est le second pôle de peuplement de l'île. Méthymne est aussi une ville ancienne, mentionnée comme « polis » à l'époque paléochrétienne et byzantine (40). Elle est, comme Mitylène, siège d'archevêché, puis de métropole (41). La promotion au rang de métropole eut lieu entre 1072 et 1082, témoignant de l'essor de la ville et de sa région au milieu du 11^e siècle. Méthymne était aussi une ville forteresse, kastron ou phrourion, qui put résister aux attaques de Tzachas à la fin du 11^e siècle. Autour de Méthymne, aux 9^e-10^e siècles, il y avait des « kômai ». La carte des monuments byzantins nous enseigne d'ailleurs qu'entre ces deux villes de Mitylène et de Méthymne, la côte orientale devait être densément peuplée. Les ruines des églises Hg Stephanos dans la région de Mantamados au Nord, du Taxiarque et d'Hg Nikolaos près des Mistegna au centre, les tessons retrouvés à Thermè témoi-

(36) En effet le texte mentionne d'abord une église de la Mère de Dieu située dans un port sud de l'île appelée Môlo, cf. *Actes de David, Sym et Georges* p. 220. Or ce port est situé tout près de la ville de Mitylène, puisque les habitants de la ville s'y rendent en escorte lors de l'intronisation de l'archevêque Georges en 842 (*op. cit.* p. 253). De plus, au cours de cette procession, l'escorte se rend à l'église de la martyre Théodora (*Ibid.* p. 254), qui était situé dans le Katô Limen (*Ibid.* p. 256). Voir aussi à ce sujet *Myt. Sacra* 3 p. 17 ; I. PHOUNTOULÈS, Λεσβιακὸν ἑορτολόγιον Γ', οἱ ὅσοι αὐτάδελφοι Δαβὶδ, Συμέων καὶ Γεώργιος, Athènes 1961 p. 49.

(37) *Actes de David, Sym et Georges* p. 253.

(38) *Ibid.* pp. 220, 225-6, 253-255, 259 (église de la Théomètèr) ; p. 225 (église du Sôtèr) : p. 226 (église de Théodôra) et p. 225 (corde des bateaux attachée à la colonne de Syméon).

(39) *Ibid.*, pp. 225, 231, 257.

(40) Méthymne polis : HIEROCLÈS p. 32 ; mentionnée également comme polis au 10^e siècle : *Vie de Théoktiste* p. 229.

(41) Voir ch. 4 p. 338, 356.

gnent d'un habitat continu le long de cette côte orientale face à l'Asie.

Outre les deux villes côtières et leurs environs, on note de manière générale dans l'île de Mitylène un réseau diffus de hameaux et de villages le long des côtes. Ce réseau s'intensifie à partir du 9^e siècle, après un repli de deux siècles. L'exemple d'Eressos à l'Est de l'île en témoigne parfaitement.

La région d'Eressos est une région montagneuse, formée de terrains volcaniques qui en font une région semi-désertique, dont on ne peut exploiter que les bassins situés sous les appareils volcaniques près des résurgences, entre plaine et montagne. C'est une région aux possibilités agricoles médiocres, propre aux pâturages. Aussi il n'est pas étonnant de constater que cette partie occidentale de l'île était peu habitée. Eressos était une ville « polis » à l'époque paléochrétienne, comme en témoignent aujourd'hui les ruines de deux basiliques, Hg Andreas et Aphentelès (42). Or en 740, quand André de Crète débarque dans l'île de Mitylène, le texte de sa *Vie* mentionne qu'il s'établit alors en un « lieu-dit Erissô ». Il y mourut et fut enseveli dans l'église dite Hg Anastasis (43). Il faut attendre le 9^e siècle pour qu'Eressos soit attesté comme évêché (44) et soit donc, par là-même, considéré comme ayant une certaine importance.

Plus à l'Est sur la côte, on note le kastron byzantin de Sigridaté, selon les archéologues, du 12^e siècle. Or les fouilles ont montré que ce site était occupé à l'époque paléochrétienne, comme en témoignent les ruines de basiliques (45). Dans la même région, à proximité du kastron génois d'Antissa, se trouve l'église aujourd'hui en ruines Hg Théodôroi, qui témoigne encore d'une implantation byzantine dans la région.

Dans la région de Polichnitos-Stongylè, à l'Est du golfe de Kallonè, région d'ailleurs réputée pour le nombre important de ses basiliques paléochrétiennes, les découvertes monétaires prouvent qu'il y eut également une occupation extrêmement dense à l'époque byzantine. Néanmoins l'interruption des séries monétaires entre le milieu du 7^e siècle et la première moitié du 9^e suggère que si les villes et les villages n'ont pas été effacés de la carte de cette région à cette époque, ils subirent tout au moins une réelle dépression économique. Ensuite les séries monétaires sont continues jusqu'à la fin du 12^e siècle, mais c'est réellement à partir du règne de Tzimiskès que l'on note un réel essor. Quels étaient les centres de cette région ? Il semble qu'il faille d'une part situer là le siège épiscopal de Strongylè mentionné dans les listes épiscopales (46).

(42) CHARITONIDIS, *AD* 23, 1968, Meletai pp. 12-13.

(43) *Vie d'André de Crète* p. 178.

(44) Voir ch. 4 p. 343.

(45) CHARITONIDIS *AD* 16, 1960, Chron 238.

(46) Strongylè est mentionné comme évêché suffragant de Mitylène dès le début du 10^e siècle : voir ch. 4 p. 343. Pour la localisation de Strongylè, voir M. PARASKEUAIDÈ, *DELM* 5, 1965, pp. 200-201.

D'autre part, puisqu'à l'époque byzantine, on appelait « polichnion » une ville moyenne ou petite (47), il paraît très probable que la ville dite aujourd'hui Polichnitos ait été alors fortifiée. Il est possible également qu'à Basilika se trouvât alors une forteresse destinée à assurer la sécurité et la défense des habitants de la région, mais nous n'en avons aucune preuve matérielle. En tout cas Basilika était habité à la fin du 12^e siècle, comme en témoignent les découvertes monétaires. L'intérêt de telles découvertes est donc considérable dans la mesure où elles témoignent du peuplement d'une région. De plus, les monnaies permettent, plus que toute autre source archéologique ou écrite, de suivre l'évolution chronologique de la densité du peuplement et de l'activité économique. Et il n'y a aucune raison de douter que ce que nous avons constaté pour cette partie de l'île ne soit valable pour l'ensemble de l'île. D'ailleurs une nouvelle preuve vient de nous être donnée dans un texte récemment édité, celui de la *Vie de Grégoire d'Assos* : il révèle en effet que le Golfe de Gera (Iera) était également une région bien peuplée aux 11^e-12^e siècles (48). Or il faut justement rappeler que la région sud du Golfe de Iera semble avoir été densément habitée à l'époque paléochrétienne (49).

Ainsi l'île de Mitylène aurait été densément peuplée et économiquement florissante jusqu'au début du 7^e s. (50). Succède alors une période de déclin jusqu'en 820 environ, date à laquelle réapparaissent les séries monétaires. Cette reprise et le repeuplement d'anciens sites abandonnés sont confirmés par un ensemble d'indices. C'est d'ailleurs en 850 que Mitylène acquiert le rang de métropole. Cet essor d'abord timide prend vigueur à partir de la fin du 10^e s. et continue, semble-t-il, sans interruption jusqu'à la fin du 12^e s. Cette vue d'ensemble est corroborée par tout ce que nous savons par ailleurs : construction du kastron de Méthymne à la fin du 9^e s. ou au début du 10^e, reconstruction du kastron de Mitylène par Alexis I, construction du kastron de Kasteli au 10^e s., fondation de nombreuses églises dans l'île dans la première moitié du 9^e s., ce dernier exemple témoignant sans doute d'un besoin de reconstruction après une longue période d'arrêt dans la construction monumentale.

Juste au Sud de l'île de Mitylène se trouve l'île de Chios. Que peut-on dire de son peuplement ?

Si l'on considère une carte de l'habitat, on constate d'abord que la ville de Chios est le plus important pôle de peuplement à l'époque byzantine. Cette ville située au débouché de la plaine fertile sur la côte orientale de l'île regarde l'Asie. Elle était appelée

(47) P. TIVCEV, *Byzantino-Bulgarica* I p. 149.

(48) *Vie de Grégoire d'Assos* p. 7 : enôria de Gera.

(49) CHARITONIDIS, *AD* 18, 1963 Chron pp. 271-272 ; *AD* 23, 1968, Meletai pp. 10-69.

(50) Comme en témoigne le nombre impressionnant des basiliques paléochrétiennes, cf. CHARITONIDIS, *AD* 23, 1968, Meletai pp. 12-13 ; voir en particulier la carte correspondante.

« polis », « urbs » (51), ou plus généralement « kastron » à cette époque : elle était en effet enserrée à l'intérieur d'importants remparts dont la première phase de construction daterait de la fin du 10^e s. (52). Cette forteresse était-elle insuffisante ou manquait-elle de garnisons ? En tout cas Tzachas en 1088-1089 s'en empara du premier coup (53). Lors du siège de Constantin Dalassène pour reprendre la forteresse à Tzachas, une partie des murs fut détruite, alors « les Turcs élevèrent un autre mur à la place de celui qui avait été abattu et à l'extérieur suspendirent des paillasses, des peaux et toute espèce d'étoffes qui leur tombaient sous la main... » (54). Le kastron fut sans aucun doute reconstruit par Alexis I. Les murs du kastron coïncidaient avec les limites de la ville. A l'intérieur on trouvait l'église St-Georges, la plus ancienne et la plus grande des églises byzantines, l'église de Kechri (55) et d'autres dont n'avons plus trace aujourd'hui. Le port de Chios était le port de l'île. Il était contigu au mur d'enceinte et comportait un arsenal (56). Près du port se trouvait une petite forteresse (57). Chios était la capitale administrative de l'île, à la fois siège d'un évêché soumis à la métropole de Rhodes et siège du stratège, puis du duc (58).

En ce qui concerne la province, la carte des monuments nous donne l'impression que la population de l'île était concentrée dans le bas pays (Katô-Chôri), au Sud de l'île et au point de contact des massifs calcaires avec la vallée côtière située à l'Est de l'île. C'est dans cette partie de l'île que nous trouvons précisément un grand nombre d'églises mésobyzantines (Hg. Geôrgios Sykousis, Panaghia Krina, Panaghia Sikelia) qui témoignent de l'existence d'un habitat relativement dense. Notons que la Néa Moni est le monument byzantin situé le plus loin de la côte. Les toponymes prosopographiques relevés dans la région témoignent-ils par ailleurs de l'établissement des grandes familles byzantines dans l'île à l'époque étudiée ? Cela est contestable surtout au 11^e s. où l'emploi de certains termes n'est pas encore lié aux noms des grandes familles (59). Dans l'extrême sud de l'île il faut noter sans aucun doute l'importance de Pyrgi, mais la côte était probablement déserte. Dans le Nord-Ouest de l'île se trouvent l'église de la Panaghia Hagio-galainoussa et la petite forteresse de « Bolyssios » (Volissos) qu'Anne Comnène situait sur un cap après avoir longé la côte ouest (60).

(51) EUSTATHE, *Commentaire* p. 322 ; *Alexiade* II, p. 111 ; *RRIISS* 12, p. 252.

(52) Ch. BOURAS, *Chios*, Athènes 1974, pp. 18, 21 ; *AD* 25, 1970 Chron p. 450. Le lieu-dit « Palaiokastro » situé à l'écart de la ville était peut-être une structure byzantine antérieure au 10^e siècle.

(53) *Alexiade* II p. 111.

(54) *Ibid.*

(55) Ch. BOURAS, *op. cit.* p. 18.

(56) ZONARAS III pp. 736-7 ; *Alexiade* III p. 23.

(57) *Alexiade* II p. 111.

(58) Voir ch. 4.

(59) Nous réfutons l'hypothèse développée par K. AMANTOS dans *EEBS* 26, 1956 pp. 37-40, au moins pour la période étudiée.

(60) *Alexiade* II p. 113.

En fait la forteresse est légèrement en retrait de la côte et en hauteur. Ainsi pour le peuplement de l'île de Chios, il faut avant tout distinguer le Nord du Sud de l'île : le Nord est montagneux, difficilement pénétrable et aride. C'est une zone répulsive pour le peuplement. En revanche il est certain que c'était une région naturellement bien protégée des incursions, qui devait servir de refuge quand l'île était menacée de raids ennemis. Le Sud est plat, c'est le Bas Pays. Il devait être extrêmement cultivé. Là se trouve la zone d'habitation privilégiée. Mais c'est une région facilement pénétrable : les côtes devaient être défendues. Or ces habitats côtiers sont extrêmement mal protégés. Les incursions arabes à partir du 8^e s. ont eu lieu évidemment dans cette partie de l'île. Les côtes furent alors désertées, les établissements paléochrétiens furent détruits ou abandonnés.

Au Sud de Chios nous trouvons la grande île de Samos. Malgré l'importance exceptionnelle de l'île à l'époque byzantine, nous ne possédons que de maigres indices de son peuplement.

Samos-Pythagorion fut successivement une ville antique, paléochrétienne et byzantine (61), munie d'un bon port (62). A l'époque byzantine c'était un *kastron* à l'intérieur duquel se trouvaient habitations et églises. Mais il n'est pas exclu qu'à une époque qu'on ne saurait préciser, une partie de la population se transféra plus à l'intérieur de l'île, à Chôra. Il y aurait eu alors deux pôles d'habitation rapprochés : Chôra, sorte de bourg-ville et le *Kastron*, siège du gouverneur, forteresse dont les remparts pouvaient protéger les habitants de la région lors de raids ennemis. La mention la plus ancienne du *kastron* date de 889 (63). Une reconstruction eut lieu en 969 et sans doute une autre lors de la reconquête de l'île par les Byzantins sur Tzachas en 1092 (64). Le matériel monétaire retrouvé dans le *kastro* coïncide avec l'idée d'une reconstruction sous Léon VI, après l'attaque et la prise du *kastron* en 889 (65). La date de la première construction est inconnue, sans doute au début du 9^e s. (66). En tout cas le *kastron* et ses environs restèrent un lieu d'habitation permanent du 10^e au 13^e s., malgré des péripéties diverses.

La région alentour, c'est-à-dire le Sud de l'île, semble avoir été densément habitée comme en témoignent les fouilles aux environs de l'église dite Dôdeka Portes. C'était une région fortifiée depuis

(61) Réf. ci-dessus sv Samos/Pythagorion. Attestée comme ville au 12^e s., cf. *Géo d'Edrisi* p. 127.

(62) C'est du « port » de Samos que partit l'expédition de Phokas en 960. En 1124 mention du port de Samos lorsque les Vénitiens débarquent dans l'île : AASS Avril III p. 626.

(63) SYM MAG p. 701 ; TH. CONT. p. 357 ; GEORGES LE MOINE CONT. p. 852 ; SKYLITZÈS p. 175 ; SCHNEIDER, *Samos* pp. 101-102.

(64) Voir Chronologie.

(65) *Ibid.*

(66) Voir ci-dessus sv Samos/Pythagorion : la première monnaie trouvée dans le *kastron* date de Théophile. Par ailleurs une inscription du règne de Théophile retrouvée dans le *kastron* pourrait bien être l'inscription de fondation.

l'Antiquité, époque à laquelle ont été fondés les longs murs dits de Polycrate, murs qui durent d'ailleurs être entretenus à l'époque byzantine.

L'Ouest de l'île, le Mont Kerkès (dit aujourd'hui Kerketeus Oros), est la seule zone de l'île répulsive pour le peuplement. C'était à l'époque byzantine la région monastique par excellence. C'est là que se trouvaient en 932-942 les trois laures détruites par les Arabes et que Paul le Jeune fit reconstruire (67). La montagne paraît avoir été un lieu livré au refuge des moines en quête de solitude, mais à part cela elle était complètement inhabitée. En effet au 10^e s. il est mentionné qu'en cette région il n'y a pas de village (68).

Différents indices et diverses trouvailles font penser que le Nord-Ouest de l'île, région de Karlovasi, était très peuplé à l'époque byzantine. Contrairement à la région de Pythagorion où il fallait par tout un système d'adductions faire venir l'eau des montagnes situées à l'arrière de Pythagorion, la région de Karlovasi est une région où il y a de l'eau en abondance. Le site de Potami en particulier est très bien alimenté par un cours d'eau permanent : il n'est donc pas étonnant qu'au lieu-dit Potami se trouvent trois églises mésobyzantines. Il faut rappeler qu'aujourd'hui encore une bonne partie de l'île est alimentée en eau prise sur la région de Karlovasi.

Du peuplement des îles d'Ikaria, Kalymnos et Kôs nous ne savons pas grand chose. Or la plupart de ces îles ont de nombreuses églises paléochrétiennes (69), ce qui témoigne de leur prospérité aux 4^e-6^e s.

A l'époque byzantine les îles de Kôs et Kalymnos avaient chacune un port réputé (70). D'autre part nous savons que ces îles étaient bien peuplées, surtout à partir du 11^e s. lorsqu'elles durent accueillir des flots de réfugiés d'Asie Mineure, chassés par les Turcs. Parmi eux citons Christodule et ses disciples qui fondèrent alors un monastère sur une colline inhabitée dans l'île de Kôs, dite Pèli. Or on constate que, peu de temps après, l'occupation du sol de la région est âprement disputée entre les moines et les paysans (71), ce qui montre que l'île était bien peuplée. En ce qui concerne la répartition de l'habitat à l'intérieur de l'île de Kôs, il semble qu'à l'époque médiévale la partie nord de l'île entièrement plate était réputée pour son insalubrité et que l'habitat se concentrait dans la partie sud plus montagneuse (72). Sur le sommet du Mont Dikaion où au 15^e s. était construite une ville bien fortifiée (73), il n'y avait, semble-t-il, en 1079 que quelques cellules monastiques (74).

(67) *Vie de Paul de Latros* p. 67.

(68) *Ibid.*, p. 148 : τὰ ἄοικα τῆς νήσου...ἐπεὶ μηδὲ ἐν τῶν χωρίων ὅλως τῷ τόπῳ πάρεστι.

(69) Pour l'île d'Ikaria, voir P. LAZARIDIS, *AD* 23, 1968 Chron, pp. 397-8 ; pour l'île de Kalymnos, voir même auteur, 9^e *Congrès des Etudes Byzantines*, Thessalonique 1953, pp. 229-230.

(70) *Géo d'Edrisi* p. 128.

(71) *MM* VI pp. 62-64.

(72) BUONDELMONTI p. 218.

(73) *Ibid.*

(74) *MM* VI pp. 21-23 = *Actes de Patmos* I pp. 25-27.

Y avait-il d'autre part dans cette île une ville mésobyzantine comme le suggérerait l'inscription datée de 892-992 ?

Pour les îles de Léros, Leipsos et Patmos, îlots mineurs et arides, nous sommes paradoxalement mieux renseignés sur le peuplement de ces îles grâce aux documents d'archives de Patmos. Nous laissons ouverte la controverse sur l'île de Patmos à savoir si l'île était habitée ou déserte en 1088, date de l'arrivée de Christodule (75). De toute façon cette île était quasiment déserte à la fin du 11^e s. Après son installation dans l'île, Christodule fit d'abord appel à des laïcs célibataires, puis à des laïcs mariés puisqu'il n'était pas possible de pallier autrement la pénurie de main d'œuvre (76). Ces laïcs furent établis loin du monastère dans une région bien circonscrite, où se trouve aujourd'hui le village de Choridakia au Nord de l'île (77). C'est là aussi que devaient habiter les stratiotes chargés de la défense du monastère. Mais à partir du mois de mai les uns et les autres devaient habiter le monastère et le défendre (78).

L'île de Léros semble être une île bien habitée à la fin du 11^e s. Au Nord il y avait des parèques établis dans des « agroï » (79). Les deux forteresses de l'île, Pantélion et Lépida, furent jusqu'en septembre 1088 des points de refuge pour la population de l'île quand elle était menacée, mais après cette date le kastron Pantélion fut uniquement réservé aux moines (80). Un praktikon établi après avril 1089 nous permet de considérer ce qu'était un kastron dans une petite île comme Léros : il y avait des remparts au moins dans la partie la plus élevée (acropole), et à l'intérieur des murs une ou plusieurs petites églises ainsi que quelques maisons (81). Ces constructions étaient frustes, en pierres et terre, recouvertes de tuiles, à un niveau ou sans étage. Nous pouvons également avoir un aperçu sur les habitations d'un proasteion de la même île, celui de Téménéia (82) : il y avait une église et quelques bâtiments pour les animaux ou les hommes, salariés et parèques. Les constructions étaient en pierres, parfois en pierres et terre, recouvertes de tuiles ou de chaume.

Dans l'île de Leipsos il n'y avait pas de village, semble-t-il, mais seulement quelques constructions dont une église et quelques maisons semblables par leur description à celles du proasteion Téménéia de Léros.

Le peuplement de l'île de Rhodes à l'époque étudiée se répartit en deux villes, Rhodes et Lindos, et en de nombreux villages.

La ville de Rhodes, située au débouché immédiat d'une plaine

(75) Voir à ce sujet ch. 2 p. 152.

(76) MM VI p. 67.

(77) *Ibid.* : « qu'ils restent loin du monastère à l'extrémité de l'île dans les limites suivantes : au Nord de l'île, du cap dit Baïou jusqu'à l'autre dit Hagios Nikolaos à Eudèlon et jusqu'à Hagia Marina ».

(78) MM VI p. 147.

(79) MM VI pp. 36-40, 42 = *Actes de Patmos* II pp. 54-58, 72.

(80) MM VI p. 40 = *Actes de Patmos* II p. 58.

(81) MM VI pp. 36, 40-41 = *Actes de Patmos* II pp. 54, 58.

(82) MM VI pp. 36-38 = *Actes de Patmos* pp. 54-56.

fertile est la ville principale à fonctions multiples : évêché, port, kastron. La métropole de Rhodes est à la tête de l'éparchie des Cyclades avec onze suffragants jusqu'en 900, date à laquelle Andros fut rattachée à la métropole d'Athènes. D'autre part en 1083 Paros et Naxos se détachèrent de l'éparchie de Rhodes pour fonder une éparchie autonome. Cependant le nombre de suffragants de Rhodes resta important avec l'érection de nombreuses îles au rang d'évêchés pendant toute la période (83). Métropole religieuse influente, Rhodes était également le siège du gouverneur de l'île. La ville en elle-même était importante, au moins au niveau insulaire, et fortifiée à l'époque étudiée (84). Les trouvailles monétaires de la Panaghia tou Kastrou témoignent d'une activité importante de la ville de Rhodes à la fin du 11^e s. et au début du 12^e s. (85). Par ailleurs les dimensions importantes de la Panaghia tou Kastrou, datée de la fin du 11^e s., comparativement aux autres églises byzantines de la même période, prouvent que la ville de Rhodes était une ville à l'échelle des villes moyennes de l'Empire. En 1191 cependant le spectacle pour un étranger est celui d'une certaine décrépitude : c'est une ville ruinée par la vieillesse (86). Les églises sont encore à cette date fort nombreuses, ce qui suggère l'importance de la ville. Quant au port de Rhodes, sa fonction était primordiale : Rhodes était en effet réputée pour son arsenal (87).

La deuxième ville de l'île était Lindos, appelée « Niniven » par les Occidentaux (88). Cette ville devait également être fortifiée. L'agglomération cependant s'étendait au-delà du kastron proprement dit, en contrebas, là où se trouve le village actuel. Le kastron coïncidait, semble-t-il, avec le site de l'ancienne acropole : les remparts enfermaient églises et maisons. Notons à l'intérieur du village actuel les deux églises byzantines Hg. Mènas et Hg. Geôrgios situées non loin du port.

Des villages nous ne savons rien, car les églises que nous connaissons dans l'île, en dehors de celles de Rhodes et de Lindos, étaient semble-t-il, plutôt des refuges pour ermites (type rupestre de Paradissis) ou des monastères (type Thari). Cependant, on peut supposer que ces églises-monastères étaient en même temps des églises de culte pour les habitants de la région. Il est donc assez vraisemblable que les villages de l'intérieur devaient se trouver non loin des villages actuels situés à l'intérieur de l'île : Laerma, Livadia, Apollona (89), Damatria etc... Pour les villages situés sur

(83) Voir ch. 4.

(84) En 807-808 le « phourion » de Rhodes ne put être enlevé par les Arabes, voir THÉOPHANE p. 843. Le Kastrou de Rhodes existait toujours au 11^e-12^e s., comme en témoignent les vestiges trouvés derrière la Panaghia.

(85) Pour les séries monétaires de la Panaghia tou Kastrou, voir I. KOLLIAS, *AD* 25, 1970 Chron pp. 518-528.

(86) AMBROISE, *L'Estoire* p. 349.

(87) Voir t. II.

(88) BENOIT DE PETERBOROUGH II p. 198 : « in civitate quae dicitur Rodes... ad civitatem quae dicitur Niniven quae est in insula de Rodes ».

(89) Nous avons mention de l'église de la Sainte Croix à Apollona à la fin du 12^e siècle, voir répertoire ci-dessus sv Rhodes.

la côte et l'habitat côtier en général qui est aujourd'hui assez dense, il faudrait savoir si les *kastra*, que nous avons répertoriés, furent fondés ou non à l'époque considérée. Dans l'affirmative, il est certain qu'ils étaient des points de refuge pour la population côtière. Sans doute comprenaient-ils des quartiers d'habitation et des églises. L'existence d'une basilique du 10^e s. sur les hauteurs de Philerimos est un indice qui confirmerait cette hypothèse. En tout cas deux siècles plus tard, selon le témoignage de Buondelmonti, la côte occidentale est parsemée de nombreux villages (90). De manière générale y eut-il déplacement de l'habitat à l'époque byzantine ? Faute de sources nous ne pouvons trancher. Cependant on constate que la carte des monuments byzantins est différente de celle des monuments paléochrétiens (91). En effet la première ne comporte aucun monument au Sud de Lindos alors que cinq des huit sites paléochrétiens répertoriés dans l'île se trouvent précisément dans cette région (92).

Le peuplement byzantin de Karpathos n'est révélé que par quelques monuments (93). Cependant il semble que l'habitat était plutôt réparti sur la côte ouest contrairement à ce qu'il en était de l'ensemble des îles micrasiatiques où le peuplement avait précisément déserté la côte occidentale. A cet état de fait original dans l'île de Karpathos, une raison s'impose : le sens de la navigation. Il paraît en effet établi qu'à l'époque paléochrétienne les bateaux venant de Rhodes passaient à l'Ouest de l'île de Karpathos pour aller en Crète. Il en était très certainement de même à l'époque byzantine : Mesochôri et Elymbos étaient les deux ports de l'île. Par ailleurs on constate comme à Naxos des constructions datant de l'époque iconoclaste. Si l'on rappelle qu'à la fin du 10^e siècle, seuls les marins de Karpathos connaissaient bien la navigation pour la Crète (94), on peut penser que l'île de Karpathos, comme celle de Naxos, était intégrée à l'aire d'influence « crétoise » : les insulaires auraient alors bénéficié d'une relative prospérité.

Située à l'écart de l'archipel ionien et du monde égéen, Chypre fait figure de continent isolé au milieu d'une mer vide. Cependant située entre la Cilicie, la Syrie-Palestine et l'Égypte, cette île connut une succession de brillantes civilisations, des apports humains multiples depuis la plus haute Antiquité. A l'époque paléochrétienne, l'île était prospère et bien peuplée. Qu'en était-il à l'époque byzantine ?

La liste des monuments, des villes et des villages, des toponymes byzantins connus du 8^e au 12^e siècle, leur localisation géographique et leur densité variable selon les régions considérées nous permettent

(90) BUONDELMONTI p. 181.

(91) A.K. ORLANDOS, *ABME* 6, 1948 p. 7.

(92) Ainsi Gennadi (côte sud-est), Arnitha (sud-ouest), Mesanaghros (sud), Plim-muri (sud), Larda près de Lindos : pour les références, voir ci-dessus.

(93) Pour les monuments paléochrétiens de Karpathos, voir I. KOLLIAS, *AE*, 1970 pp. 2-5.

(94) Voir t. II.

d'avoir quelques notions de l'île de Chypre à l'époque byzantine.

La carte du peuplement de Chypre nous montre d'abord qu'il n'y avait dans l'île aucune région inhabitée. On peut cependant constater que les plaines étaient moins habitées que les premières hauteurs (300-700 m), et il semble même que l'habitat grimpait assez haut jusqu'à 1 000 m, ainsi dans la montagne de Kyrénia ou le Troodhos. Si le nombre des fondations monastiques est certes un élément qui survalorise l'habitat de montagne, il ne faut pas oublier toutefois que, mis à part le cas précis où le monastère constitue une unité isolée et autonome, très souvent le monastère est aussi l'église d'une région et il est ouvert aux habitants des environs. Enfin il n'est pas toujours obligatoire que le monastère ait été établi dans une région déserte : la région alentour pouvait être bien peuplée.

Par rapport à la localisation actuelle du peuplement, il y a un parallélisme frappant sauf pour la plaine orientale qui, à l'époque byzantine, semble avoir été beaucoup moins peuplée qu'aujourd'hui. Il faut évoquer en effet l'insalubrité qui régnait au Moyen Age dans ce type de plaines basses. La vie était plus saine sur les premières hauteurs qui devenaient les pôles préférentiels de l'habitat. Dans la Chypre byzantine, le peuplement se répartissait d'abord dans les villes côtières, qui existaient depuis l'époque paléochrétienne ou qui avaient été récemment fondées, ensuite dans la chaîne montagneuse du Nord de l'île et ses contrebas vers la mer avec Kyréneia, Didymes et Buffavent comme points de refuge, au moins à partir de la fin du 11^e siècle, enfin dans la chaîne montagneuse du Troodhos, et notamment dans les multiples vallées du versant nord. Après avoir examiné la géographie du peuplement chypriote, il convient d'étudier successivement les villes et les villages d'après les sources à notre disposition.

En ce qui concerne l'historique du peuplement urbain, il faut d'abord noter la continuité du peuplement dans les grandes villes depuis l'époque paléochrétienne, Chypre étant à cet égard très différente de la Crète byzantine. En effet les villes paléochrétiennes (Amathous, Karpasia, Kition, Kourion, Kythraia, Lapithos, Salamis, Soloi, Tamassos, Trimithos, Arsinoè) n'ont pas été, pour la plupart abandonnées. Elles conservent, pendant la période byzantine, le siège épiscopal de la région. Cependant leur déclin est manifeste. Si, dans une île dont on peut situer la population globale à 80 000 habitants autour du 7^e siècle, les villes « poleis » de l'époque paléochrétienne — à supposer qu'elles concentrent la plus grande partie de la population — n'ont jamais été de grandes villes, l'ensemble de leurs fonctions et leur structure monumentale en faisaient néanmoins des villes profondément différentes des villes qui leur ont succédé à l'époque byzantine, au moins jusqu'à la fin du 11^e siècle. Examinons leur évolution plus en détails.

Quelques-unes d'entre elles furent progressivement abandonnées dans la mesure où à l'époque byzantine d'autres villes ont été créées

à proximité. Ces dernières ont concentré aux dépens des premières la population et certaines fonctions importantes, notamment portuaires : c'est le cas de Némesos (Limassol) aux dépens d'Amathous, de Famagouste aux dépens de Kônstantia. Cette substitution ne s'est pas, semble-t-il, opérée brutalement, mais peu à peu à partir de la fin du 9^e s. et c'est un fait accompli au 12^e s.

Une grande partie des villes paléochrétiennes ont été détruites par les Arabes, soit au cours du 7^e s., soit pendant le condominium, lors d'incursions dites de « répression » : ces dernières durent surtout toucher celles qui étaient situées sur la côte. C'est en particulier le cas de Karpasia et de Paphos détruites en 654, de Kythraia détruite en 911, mais également de Salamis, de Soloi et de Kition qui durent être pillées et dévastées plusieurs fois. Néanmoins si Paphos et Kythraea ont été détruites et semblent avoir été désertées (Paphos fut néanmoins repeuplée au 11^e siècle), si Karpasia fut transférée plus à l'intérieur, à Rizokarpasso, il semble que Salamis, Kition et Soloi ont, malgré tout, gardé une certaine importance pendant le Condominium et parfois même jusqu'à la fin de l'époque byzantine. Ainsi la ville de Kition a un évêque représenté au concile de Nicée, et aux 11^e-12^e s. elle est à la fois le centre d'une *énôria*, un port important et le siège d'un évêché. Kônstantia, d'après les récentes découvertes, semble avoir conservé un peuplement au moins jusqu'à la fin du 10^e s. De même à Soloi on a trouvé des tessons postérieurs au 10^e s. L'ensemble de ces exemples témoigne certainement d'un déclin des villes de Chypre à partir du 7^e siècle, mais on doit également constater qu'il n'y eut pas en Chypre d'abandon systématique par la population des villes paléochrétiennes, tel qu'on le constate en Crète à l'époque byzantine.

A l'époque byzantine (fin 10^e-début 13^e s.), on assiste à un triple phénomène :

Apparaissent d'une part de nouveaux centres administratifs que l'on ne peut qualifier de « villes ». Ces nouvelles *bourgades* empruntent en effet leurs fonctions ecclésiastiques aux anciennes villes paléochrétiennes, mais leurs autres fonctions (commerce, production), limitées, et le chiffre réduit de leur population ne les distinguent en aucune façon des petits villages, ainsi Episkopi au Nord de Kourion, Rizokarpasso au Sud de Karpasia. Ces nouveaux centres d'habitation correspondent au besoin de sécurité d'une population qui déserte momentanément la côte soumise au pillage. Les sièges des évêchés sont transférés dans des lieux plus sûrs tout en gardant le même nom. Remarquons que ce phénomène de transfert des sièges épiscopaux plus à l'intérieur des terres est beaucoup moins répandu qu'en Crète où il fut systématique.

D'autre part des « villes » apparaissent *ex nihilo* à partir du 10^e s., ainsi Lemesos, Leukousia, Famagouste et Kernebeia-Kalta.

Le développement de Lemesos et Famagouste semble lié à leurs fonctions économiques, notamment à leurs activités portuaires du fait du rôle exceptionnel de Chypre à partir de la fin

du 11^e s. comme plaque tournante entre l'Orient et l'Occident. On doit donc penser que ces villes ont pris leur essor à la fin du 11^e s., ou au début du 12^e s., même si elles existaient dès le 10^e s., ainsi Limassol.

Pour Leukousia, il semble que ce soit au contraire le rôle de capitale administrative qui soit à l'origine de la création de la ville. Notons cependant que Leukousia est située au centre de l'île, dans la grande plaine de Chypre entre les deux chaînes montagneuses, et se trouve donc particulièrement apte à jouer le rôle de capitale insulaire qui fut le sien pendant des siècles. Leukousia était une ville fortifiée à l'époque byzantine.

L'agglomération de Kernebeia-Kalta, économiquement importante au 12^e s., est également une création ex nihilo, même si elle se situe à l'emplacement de l'ancienne ville paléochrétienne de Kirboia qui disparaît des sources au 6^e s.

Enfin d'autres villes « disparues » pendant le condominium renaissent à la fin de la période étudiée. Ainsi les anciennes villes paléochrétiennes de Paphos et Kyrénia ont subi un déclin total pendant les 8^e-11^e s., mais elles reprennent leur essor à partir du 11^e s. Leurs fonctions sont à la fois économiques et militaires. Ce sont des kasta : les deux villes semblent en effet avoir été fortifiées ou refortifiées à la fin du 11^e s. Par ailleurs leur rôle de villes-ports est déterminant dans leur expansion. Ces villes-kasta jouent au 12^e s. un rôle extrêmement important dans la vie de l'île.

De l'ensemble des villes de Chypre nous pouvons parler de déclin du 7^e s. au 10^e s., même si les anciennes villes paléochrétiennes continuèrent d'être peuplées dans leur majorité. En effet par le nombre de leurs habitants, par leur structure monumentale, par leur importance économique, elles ne se différencient guère des villages à cette époque. En revanche à partir de la fin du 11^e s. et au cours du 12^e s. l'essor de nombreuses villes anciennes ou nouvellement créées, la plus grande complexité de leurs fonctions, l'importance de leur rôle économique et la croissance de leur population, en partie due à l'afflux d'étrangers, donnent au moins à certaines d'entre elles l'aspect de « villes ». Ce phénomène urbain renoue peut-être avec l'histoire de l'île à l'époque paléochrétienne, même si certains traits sont proprement byzantins, ainsi leur caractère de kasta.

En ce qui concerne la campagne, la liste des villages byzantins de Chypre que nous avons à notre disposition est maigre. Beaucoup plus nous sont suggérés par les ruines d'églises.

De nombreuses églises datent de la fin du 11^e s. et du début du 12^e s., ainsi Ais Sabbas tès Karonos, les Saints Apôtres à Pérachôrio, le monastère de Michel Archangèlos, l'église d'Asinou, les monastères de l'Enkleistra, Kykko et Machairas, la Panaghia de Kophinos, la Panaghia de Trikomôn, la Panaghia Apsinthiotissa, la Panaghia tou Arakos de Lagoudhera, les églises des villages de Souskiou et Sôtèra, la Théotokos Alypos, la Chrysorrogiatissa. Ce mou-

vement de construction d'églises et de monastères peut certes correspondre à une éclosion spirituelle et religieuse, mais il est sûr aussi qu'il coïncide avec une phase de grande prospérité économique et démographique. L'insuffisance des sources nous empêche de savoir si des églises furent construites dans des sites nouveaux et donc si de nouveaux lieux de peuplement apparurent à cette époque. Si par ailleurs nous suivons sur une carte la localisation des villages ou des églises mentionnés, nous constatons l'importance démographique de la chaîne de Kyrénia, de la face nord du Troodhos et de la région de Paphos. Ces campagnes apparaissent très densément habitées aux 11^e-12^e s.

L'île de Chypre semble en outre avoir eu une hiérarchisation de peuplement assez complexe depuis le domaine (agridion), en passant par le village (chôrion), la bourgade (kômè : voir Kômè Sykais, Kômè de Leukomia etc...), jusqu'à la ville (kastron). D'autre part certains toponymes pourraient révéler la présence à l'époque byzantine de communautés arméniennes et l'impact parfois de l'occupation arabe de façon cependant beaucoup moins sensible qu'en Crète. On notera l'absence de toponymes révélant un habitat slave, ce qui différencie profondément le peuplement de Chypre de celui de Crète. Enfin notons l'importance des kasta ou de plus petites forteresses construites le long des côtes à partir de la fin du 11^e s. et au cours du 12^e s.

Conclusion.

Après avoir analysé le peuplement insulaire, île par île, en essayant de déterminer dans chaque île les différentes phases de ce peuplement, sa répartition géographique, et en tentant par ailleurs de concrétiser l'ensemble des informations que nous possédons par l'établissement de cartes, nous voudrions ici non pas revenir sur la spécificité de chaque île ou de chaque ensemble insulaire, mais considérer ce qui caractérise le peuplement insulaire méso-byzantin.

Au sujet de la répartition du peuplement et des modes de l'habitat, nous parlerons d'abord de la vie urbaine à l'époque étudiée. Il y a à cela deux raisons essentielles : tout d'abord nous avons vu que le monde insulaire paléochrétien était intégré dans le monde urbain fondé sur des villes-ports, centres de production, lieux d'échanges et noyaux de réseaux à longue distance, et il faut s'interroger sur la permanence ou la rupture de ces structures à l'époque byzantine. D'autre part, et en prolongement de cette analyse, il faut se demander si « l'ensemble insulaire de civilisation urbaine » a connu des transformations comparables à celles que connurent les villes de l'Empire. Nous avons rappelé cette notion d'ensemble insulaire de civilisation urbaine, car il n'y eut jamais

de grandes villes dans les îles. C'est l'entité insulaire qui s'intégrait à la civilisation urbaine.

Avec la crise générale, économique et démographique, qu'ont connue les îles de l'Empire au 7^e siècle, et peut-être même avant, crise provoquée ou aggravée par les incursions et les occupations ennemies du 7^e au 9^e siècle, a coïncidé un déclin de la vie urbaine dans toutes les îles. La plus grande partie des villes paléochrétiennes connues ont été abandonnées ou sont tombées dans un grand déclin jusqu'à devenir de petits villages : ainsi Kônstantia, Lapithos, Tamassos, Amathous, Trimithos en Chypre, et l'ensemble des villes de Crète qui, selon les chroniqueurs byzantins, auraient été détruites par les Arabes, sauf une ou deux (Gortyne et Kydônia) (95). A Thasos la ville paléochrétienne de Liménas (96) est abandonnée à l'époque byzantine. Et les remparts de Rhodes au 12^e s. enferment une ville réduite, comparée à celle de l'Antiquité tardive. Et l'on peut évoquer bien des points communs entre la description de Rhodes par un occidental en 1191 (97) et celle de Pergame par Théodore Laskaris (98). La ville byzantine s'est établie sur une partie des ruines de la ville antique et paléochrétienne, et Rhodes apparaît au voyageur de la fin du 12^e s. avec « tant de maisons, détruites, de murs et de tours en ruines... ». Toutefois il convient de nuancer ce tableau en rappelant que Kydônia par exemple, avant même l'installation des Arabes de Crète, n'était déjà plus qu'un petit village dit « chôrion » (99). En revanche notons l'existence de plusieurs villes en Crète au moment de la reconquête de Phokas, puisqu'il est mentionné que Chandax était la plus fortifiée de toutes (100). Enfin en Chypre de nombreuses villes paléochrétiennes continuèrent d'être habitées pendant tout le Condominium, et après... Au 12^e s. Trimithos est dite « polis », même si l'on ajoute l'épithète « penichra » (101).

En second lieu notons que les centres d'habitation, qui furent le résultat de transferts d'évêchés (nous en avons vu de multiples exemples en Crète), ne peuvent être la plupart du temps considérés comme des villes au sens actuel du terme, mais s'assimilent bien plus à des villages et ne se distinguent en rien des autres villages de la région, si ce n'est que ce sont des centres ecclésiastiques.

Nous distinguons donc à l'époque byzantine plusieurs types de

(95) GÉNÉSIOS p. 47 ; SYM MAG. p. 623 ; TH. CONT. p. 23 ; KÉDRÈNOS II p. 93 = SKYLITZÈS p. 44 ; PHRANTZÈS p. 101.

(96) SOËINI, *Thasos* p. 515.

(97) AMBROISE, *L'Estoire* p. 349 : « Rhodes a été autrefois une grande cité ancienne presque aussi grande que Rome. On aurait peine à en savoir au juste la vérité car il y a tant de maisons détruites, de murs et de tours en ruines, tant d'églises qui subsistent encore, à cause de la masse des gens qui y ont vécu pendant tant d'années et tant de siècles... La ville est aujourd'hui ruinée par la vieillesse, cependant il habitait là des gens qui nous vendirent des aliments... ».

(98) Théodore LASKARIS, *Epistula* 80, ed. N. Festa ; voir à ce sujet C. Foss, *AJA* 81, 4, 1977, p. 481.

(99) *Vie de Nicolas Stoudite* p. 868.

(100) SKYLITZÈS p. 249.

(101) MANASSÈS p. 342.

« villes » insulaires dites poleis, kastras, polichnia, phrouria etc... Il s'agit le plus souvent de villages, mais aussi de petites villes dont la structure urbaine reste néanmoins beaucoup plus schématique qu'aux 5^e-6^e siècles. Caractéristique de l'époque byzantine est la petite ville qui s'est établie sur une partie des ruines de la ville paléochrétienne et antique et qui a été fortifiée par de nouveaux remparts (ainsi Rhodes ou Paphos en Chypre) ou bien la petite ville fondée aux 9^e-10^e s. ex nihilo : on peut citer Chandax fondée par les Arabes, complètement arasée lors de la reconquête, puis reconstruite par les Byzantins sur le même site peu après. On pourrait citer également les villes de Limassol, Leukousia et Famagouste en Chypre, d'Euripos et Karystos en Eubée : toutes ces villes sont proprement byzantines.

Les bourgades, centres ecclésiastiques ou même administratifs d'une région ou de l'île entière, qui sont démographiquement et économiquement comparables à de petits villages, sont extrêmement répandues dans le monde insulaire mésobyzantin : c'est le cas général des petites îles et le cas le plus répandu dans les îles moyennes ou grandes. Citons Mesaria d'Andros, Aphaia puis Paleochôra à Egine, Kastro de Skiathos, Kastro de Skyros, Kastro de Skopélos, Eressos à Mitylène, Kastron à Céphalonie, toutes les bourgades appelées Episkopi en Crète, Episkopi Gônias à Théra, et en Eubée Aulôn et Oréos. Ces villages sont souvent situés au pied d'une forteresse ou sont aux-mêmes fortifiés. Ils sont parfois appelés « chôria » dans les documents byzantins, ainsi Kalamônos en Crète, centre ecclésiastique et siège de tourma.

A un niveau de fonctions plus complexes, de densité démographique plus importante et d'un tissu urbain plus serré se situe la « ville » mésobyzantine. Citons Chandax en Crète, la ville de Chios, Chalcis et Karystos en Eubée, Leukosia, Famagouste et Limassol en Chypre, Méthymne et Mitylène dans l'île de Mitylène, la ville de Rhodes. Ces villes sont entourées de remparts ou protégées par une forteresse (102) : elles sont appelées kastras. Ce sont également des centres ecclésiastiques. Ce qui les distingue des villages, c'est tout d'abord la densité des habitations : ainsi à Chalcis, les fouilles ont révélé une extrême densité d'occupation byzantine (103), à Limassol il y avait de nombreux marchés et de multiples édifices (104). Ce qui les distingue également des villages, c'est la différenciation de leurs fonctions : ce sont des centres ecclésiastiques et administratifs, mais aussi des ports ou des centres de communications à l'intérieur de l'île (type Leukousia de Chypre) ; ce sont également des centres de production et d'échanges surtout à partir du 12^e s. (type Chalcis d'Eubée) où vit une population différenciée aussi bien économiquement que socialement (voir Limassol) (105),

(102) Pour les forteresses insulaires et le système de défense en général dans les îles à l'époque byzantine, voir t. II.

(103) Voir ci-dessus sv Eubée/Euripos.

(104) *Géo d'Edrisi* p. 130.

(105) Voir t. II.

et qui ont un certain rayonnement par leur pouvoir d'attraction sur les communautés marchandes étrangères (voir Chalcis, Limassol, Famagouste, Chios) (106). Il s'agit donc bien de villes, mais de villes petites où la construction monumentale est toujours plus proche de celle de villages que de véritables villes et cette caractéristique différencie en premier lieu les villes insulaires byzantines des villes insulaires paléochrétiennes d'une grande richesse monumentale. Par ailleurs si la différenciation des fonctions existe, ces dernières ne sont jamais très complexes et dépassent rarement le cadre insulaire, Chypre au 12^e s. représentant une exception notable. La campagne pénètre dans la ville, non seulement économiquement et socialement dans la mesure où les grands propriétaires de la région résident en ville et vivent du revenu de leurs terres, mais spatialement : dans la ville il y a des potagers, comme à Leukousia (107). La ville mésobyzantine vit de la terre plus que du commerce. Il faut noter cependant qu'au cours du 12^e s., avec notamment l'ouverture de la grande voie commerciale Occident-Syrie-Palestine et avec l'arrivée des communautés marchandes occidentales, un nouveau type de réseaux tend à s'établir, et que les structures byzantines du monde insulaire qui s'étaient établies au cours des 7^e-9^e s. se transforment. A la fin du 12^e s. on a l'impression que les îles entrent dans un cadre de civilisation marchande qu'elles avaient perdu depuis les 5^e-6^e s., et que le nombre et l'importance des villes tendent à croître ainsi d'ailleurs que l'ensemble des constructions monumentales dans les îles (108). Il est probable que pendant la seconde moitié du 12^e s. un nouveau type de réseaux est en train de naître, auquel correspond une transformation des structures, mais ces transformations ne seront vraiment perceptibles qu'aux 13^e-14^e s.

La seconde question que nous voudrions aborder concerne la géographie de l'habitat dans les îles à époque byzantine.

Le peuplement insulaire à l'époque paléochrétienne se caractérise par un habitat principalement localisé sur les côtes, et aussi par une extrême densité : on a pu constater que 63 % des basiliques paléochrétiennes découvertes en Grèce se trouvent dans les îles (109). On a pu parler également d'un équilibre à l'époque paléochrétienne entre la civilisation urbaine des îles, leur peuplement diffus sur les

(106) Voir ch. 2.

(107) MAS LATRIE, *Histoire* III p. 598 : il s'agit d'une donation d'Amaury de Lusignan à un templier. Il est mentionné une cour, quelques bâtiments dont une chapelle et quelques arpents de terre (date : 1195).

(108) Voir les constructions monumentales de chaque île ou de chaque ensemble insulaire datées du 12^e siècle ou de la charnière 12^e-13^e. Certaines îles ont connu un épanouissement de constructions au 12^e s., ainsi la Crète, Chypre, Chios, Andros et Rhodes où l'église de la Panaghia tou Kastrou impressionne par sa grandeur, comparée aux constructions de l'époque. En Eubée, à la fin du 12^e siècle et au début du 13^e les villes sont nombreuses comme en témoigne un document de 1209 : « in omnibus ipsius insule civitatibus » (T-TH II p. 94). Parmi ces villes, citons en trois particulièrement prospères, grâce à leur activité commerciale : Chalcis, Oréos, Karystos.

(109) D. ZAKYTHINOS, *Charistèrion eis A.K. Orlandon*, Athènes 1966, pp. 300-332 = D. ZAKYTHINOS, *Byzance : Etat-Société-Economie*, Var. Reprints Londres 1973, V.

côtes, et la densité importante des villages et des hameaux (110).

L'ensemble, villes et habitat côtier diffus, révèle une civilisation ouverte sur la mer, une économie en partie fondée sur les échanges à petite distance (cabotage), ou à grande distance (grand commerce maritime). La carte des basiliques paléochrétiennes de Mitylène est particulièrement significative à cet égard (111). Il semble que les villes, villages et hameaux étaient éparpillés sur les côtes de l'île.

A ce peuplement paléochrétien correspondraient à l'époque byzantine un retrait généralisé de l'habitat vers l'intérieur et une maigre densité du peuplement. Cela est au moins suggéré lorsque l'on compare les cartes de l'habitat des deux périodes. Si l'on compare par exemple l'habitat de Mytilène à l'époque byzantine avec celui de l'époque paléochrétienne (112), on est frappé par la régression quantitative de celui-là. Ensuite il paraît beaucoup plus dispersé dans l'ensemble de l'île et davantage situé vers l'intérieur. De même en Crète on observe que le peuplement byzantin tend à désertier la côte et à s'établir plus à l'intérieur du pays. On pourrait en dire autant de nombreuses autres îles comme Karpathos ou Thasos qui, densément peuplées à l'époque paléochrétienne, semblent peu habitées à l'époque byzantine, ou comme Naxos et Kéos où le peuplement byzantin a délaissé la côte pour s'établir sur les premières hauteurs. De cet ensemble de constatations, il faut certes retenir que l'habitat insulaire byzantin est moins dense que l'habitat insulaire paléochrétien ou du moins qu'il apparaît comme tel, peut-être à cause des sources à notre disposition. D'autre part le caractère privilégié de l'habitat côtier a disparu. Mais il faut pondérer cette image par quelques observations.

Tout d'abord la date où commença cette évolution se situe peut-être très haut. Si tel était le cas, il faudrait émettre l'hypothèse de bouleversements dus à une crise de structures avant d'être une conséquence des invasions ennemies. Ainsi certains auteurs, en étudiant la localisation des basiliques paléochrétiennes de Crète (113), ont pensé que le transfert des évêchés dans les nouvelles *poleis* « *Episkopi* » datait du 6^e s. : dans ce cas précis le retrait de l'habitat vers l'intérieur serait donc bien antérieur aux incursions ennemies. Inversement, il convient de rappeler que l'effort de Phokas, après la reconquête de la Crète, pour déplacer durablement la capitale de Chandax à Téménos, situé plus à l'intérieur, s'est soldé par un fiasco. Et finalement les Byzantins ont reconstruit leur capitale sur la ville arabe détruite (114). Si les constructions monumentales de Naxos ou d'Andros entre le 8^e et le 12^e s. sont situées à l'intérieur

(110) SODINI, *Thasos* p. 530.

(111) S. CHARITONIDIS, *AD* 23, 1968 Meletai pp. 12-13.

(112) Comparer la carte des basiliques paléochrétiennes (réf. note précédente) avec la carte des monuments byzantins de Mitylène établie par nos soins.

(113) PLATON, *Basiliques*, pp. 419, 420, 421.

(114) LÉON LE DIACRE, pp. 27-28.

de l'île, il faut rappeler qu'il n'en est rien des constructions de la même période en Eubée ou à Rhodes. Quant à Chypre, si le choix de la capitale à Leukousia située à l'intérieur de l'île, revêt une signification certaine, compte tenu que l'ancienne capitale Kônstantia était située sur la côte, il faut tout de même constater que de nombreuses villes paléochrétiennes étaient situées à l'intérieur de l'île.

Par ailleurs les villes situées sur la côte ont été remplacées à l'époque byzantine par d'autres villes côtières, ainsi Amathonte par Némésos (Limassol), Kônstantia par Famagouste, même si cette dernière n'a pas hérité de toutes les fonctions de l'ancienne métropole.

Enfin et surtout il faut pondérer l'absence de constructions monumentales dans une île par d'autres données quand on le peut. Ainsi l'île de Mitylène n'a guère d'églises d'époque byzantine comparativement aux basiliques paléochrétiennes, ce qui signifie peut-être un habitat moins important, moins dense. Mais les découvertes monétaires dans la région de Polichnitos, région où il n'y a aucune église connue, prouvent que cette région était bien habitée. Il ne s'agit peut-être pas alors d'une moins grande densité de l'habitat à l'époque byzantine, mais plutôt d'une richesse économique moins importante et, plus encore, de fonds et de capitaux non réinvestis dans la construction monumentale. Le système des cités s'est effondré et avec lui les subsides attribués à la construction monumentale : seuls les particuliers désormais fondent les églises.

Nous voudrions, pour conclure ce chapitre, rappeler les limites de notre enquête. En effet notre documentation est extrêmement lacunaire et dispersée dans le temps.

On peut se demander d'abord à quelle réalité correspondent des cartes de peuplement qui embrassent quatre siècles : à celle du 8^e ou à celle de la fin du 12^e siècle ? Ou bien à ni l'une ni l'autre, et encore moins à une autre d'une date quelconque ? Un village et même une ville peuvent être mentionnés au 12^e siècle, tout en étant postérieurs au 8^e (nous en avons d'ailleurs cité de nombreux cas). Plus rarement, il est vrai, le phénomène inverse se produit : telle réalité du 9^e s. a disparu au 12^e. Enfin nous n'avons pas pris en compte les monuments paléochrétiens qui n'étaient pas cités dans les sources byzantines. Or certaines basiliques pouvaient encore servir de lieux de culte à l'époque byzantine. De cette façon certains villages bien vivants encore à l'époque byzantine ont échappé à notre inventaire, faute de témoignage. Du fait même de la nature de nos sources, de leur disparité et de leur insuffisance, nous avons dressé un tableau du peuplement byzantin global qui demanderait à être affiné par périodes et complété en certains cas.

D'autre part nous avons posé des questions que nous ne pouvions réellement résoudre avec notre documentation. Elles nous ont conduit néanmoins à nous méfier de certaines généralisations abusives et de lieux communs comme le transfert des évêchés de

Crète après la reconquête ou encore le concept d'île associé à la vie maritime et donc aux multiples ports et échelles qui caractériseraient la vie insulaire à travers les temps ; elles nous ont permis également d'éviter une position trop tranchée sur le problème de la continuité ou de la rupture du monde insulaire byzantin avec le monde insulaire paléochrétien. Notre analyse, si peu satisfaisante soit-elle, a permis de dégager une réalité : l'originalité de chaque île. S'il y eut globalement une évolution commune du monde insulaire à l'époque byzantine, cette évolution est comparable aux grandes phases qui ont marqué l'histoire de l'Empire du 8^e au 12^e siècle, compte tenu que chacune des régions avait son propre rythme et sa propre faculté d'adaptation. Mais si l'on considère le peuplement et l'habitat des « îles » et non plus d'un « monde insulaire » pris comme une région distincte, l'isolement insulaire nous oblige à appréhender un ensemble d'unités : chaque île ou, à la limite, chaque ensemble insulaire doit être considéré comme une région particulière, dans un environnement particulier, le monde de la Mer.

Enfin il est des questions que nous n'avons pas abordées, et qui pourtant sont d'un grand intérêt, notamment le problème de l'habitat groupé ou dispersé. Ou plutôt nous n'avons parlé que de l'habitat groupé (villes et villages), et nous n'avons rien dit des fermes isolées. Pourtant il s'agit d'une réalité concrètement visible dans le paysage. De plus le *Traité Fiscal* (de 920 environ) prend soin de distinguer habitat groupé (chôria) et dispersé (ktèseis), sans oublier les écarts (agridia-proasteia) dans une région d'habitat groupé (115). Or si nous avons parfois considéré les habitations à l'intérieur d'un proasteion comme à Léros (proasteia Parthénion et Téménia), nous n'avons pas traité ce sujet de façon générale pour l'ensemble des îles. Disons tout simplement que nous manquons d'information suffisante. Mais il est certain que les différentes formes d'habitat coexistaient : nous avons mention de proasteia à Léros, mais également en Crète, à Chypre. La multiplication de ces domaines constitue d'ailleurs un élément important des transformations économiques et sociales à partir du 11^e s., mais nous n'avons aucun renseignement sur les modifications du paysage qui en résultèrent. De même nous avons mention d'une certaine dispersion de l'habitat à l'intérieur d'une région à habitat groupé : Citons des « euktèria » à Mitylène, des « agridia » dans l'île de Chypre. Mais nous constatons également que nous ne disposons de guère plus d'une dizaine de ce type de mentions. Si nous pouvons affirmer, grâce à ces exemples, que dans les îles nous trouvons bien des formes d'habitat qui sont décrites dans le *Traité Fiscal*, nous ne pouvons en aucun cas tenter une analyse régionale de ces formes d'habitat, quoique cette étude soit d'un très grand intérêt. De même nous n'avons pas abordé de façon précise la question de la taille des

(115) F. DÖLGER, *Beiträge zur Geschichte der byzantinischen Finanzverwaltung*, Berlin 1927, p. 115.

villages. Quelques descriptions du 15^e s. (!) nous ont permis de constater la médiocrité des villages des petites îles. Certaines indications un peu plus fournies, contemporaines de l'époque étudiée, nous ont donné l'impression que dans l'île de Chypre, par exemple, il pouvait y avoir quelques gros villages, mais que pouvons nous dire de plus ? Nous ne disposons pour aucun village d'un recensement des « feux » qui, seul, permettrait une telle étude. Notons d'ailleurs que pour les villes nous ne sommes pas beaucoup plus renseigné et que nos conclusions sont restées plus hypothétiques que nous l'aurions voulu.

En dépit de résultats fragmentaires et des limites de notre étude, il nous semble cependant que les remises en question que nous avons faites, que les conclusions auxquelles nous avons pu aboutir dans le cadre de chaque ensemble insulaire, de chaque île et même souvent de régions à l'intérieur d'une île (en particulier en Crète et en Chypre, mais aussi en bien d'autres îles petites et moyennes) peuvent être considérées comme un point positif et nouveau.

CHAPITRE IV

L'ADMINISTRATION INSULAIRE : ADMINISTRATION CIVILE ET ECCLÉSIASTIQUE

I. *L'administration civile et militaire.*

Du début du 8^e siècle au milieu du 9^e : archontes et drongaires — Du milieu du 9^e siècle à la fin du 10^e : l'intégration des îles dans le régime des thèmes — De la fin du 10^e siècle à la fin du 11^e : les nouveaux thèmes insulaires et la prédominance du pouvoir civil — De la fin du 11^e siècle à la fin du 12^e : la promotion des ducs insulaires.

II. *L'administration ecclésiastique.*

De la fin du 7^e siècle au début du 9^e : Crète ; Cyclades ; Mitylène ; Méthymne ; Égine ; Chypre ; les autres îles — L'Église insulaire aux 9^e-10^e siècles : les cadres de l'administration ecclésiastique insulaire (les éparchies des Iles Cyclades, de Mitylène, de l'Hellade et du Péloponnèse ; les archevêchés autocéphales du Nord de l'Égée, des îles ioniennes, d'Égine et de Karpathos) ; les tendances économiques et démographiques du monde étudié — L'Église insulaire de la fin du 10^e siècle à la fin du 12^e : les grandes transformations de la fin du 10^e siècle ; l'Église de la fin du 11^e s. à la fin du 12^e s. (les nouvelles métropoles ; les transformations des anciennes éparchies).

L'étude de l'administration des îles du 8^e au 12^e s. est sans doute l'un des thèmes les plus complexes de notre ouvrage. De manière paradoxale en effet, la quantité importante des sources à notre disposition ne permet pas de dresser une carte claire des circonscriptions administratives. Il convient tout d'abord de dissocier l'administration civile de l'administration ecclésiastique et de les traiter séparément. S'il existe, au début de la période concernée (8^e-début 9^e s.), une certaine conformité entre les deux types de circonscriptions du fait de l'héritage justinien, les deux administrations apparaissent de plus en plus distinctes, à partir du moment où les îles sont intégrées dans le régime des thèmes. L'étude des deux administrations repose d'ailleurs sur des sources différentes. Les sources dont nous disposons pour l'étude de l'administration civile

et militaire (les deux vont en effet de pair), ne présentent hélas guère de continuité. Au disparate de quelques sceaux fort importants des 8^e-9^e s., qui constituent l'essentiel de notre information pour cette époque, succède la richesse inestimable des *Taktika* depuis 842-843 jusqu'à la fin du 10^e s. Les deux premiers tiers du 11^e siècle présentent une coupure très nette avec l'époque antérieure, du fait de l'extrême rareté des sources. Enfin, avec le dernier tiers du 11^e siècle, apparaissent les documents d'archives qui sont pour l'historien des sources irremplaçables. Néanmoins leur caractère local et fiscal est loin de permettre une analyse claire de l'ensemble de l'administration insulaire de l'époque. Quel que soit par ailleurs l'apport fourni par les autres types de sources pour la période étudiée (*Chroniques, Vies de saints* etc...), nous en arrivons toujours à trouver plus de contradictions que d'homogénéité dans les renseignements fournis. Pourtant une chose est claire, c'est la transformation continue du régime administratif pendant la période étudiée. La réalité administrative s'adapte sans cesse aux circonstances nouvelles, militaires, politiques ou économiques. Cette mobilité des structures rend évidemment notre tâche plus difficile. En ce qui concerne l'administration ecclésiastique, le caractère « archaïsant » des listes formelles (*Notices*) empêche bien souvent de saisir l'évolution des circonscriptions ecclésiastiques pendant la période étudiée. Si certaines modifications sont clairement annotées, nous sommes cependant toujours obligés de confronter les données fournies par ces listes avec la réalité, telle qu'elle apparaît à travers les conciles ou les synodes. Mais dans la mesure où ces derniers ne réunissaient qu'exceptionnellement l'ensemble des évêques de l'Empire, bien des incertitudes demeurent. Pourtant, quoique les structures de l'administration ecclésiastique fussent plus rigides que celles de l'administration civile, nous observons, ici encore, des transformations continues pendant la période étudiée, transformations également conditionnées par des bouleversements extérieurs, démographiques, économiques et sans doute aussi politiques.

Ainsi, au terme de cette réflexion, il nous a semblé que, seule, une étude chronologique était possible : l'important étant certainement de bien situer les dates-clés où se produisirent les grandes transformations et d'en saisir la signification historique.

I. *L'administration civile et militaire.*

Du début du 8^e siècle à la fin du 12^e, il convient de distinguer quatre époques. Tout d'abord jusqu'au milieu du 9^e siècle, l'administration insulaire paraît être une administration transitoire entre le système paléochrétien et le régime thématique. Pourtant l'accent est déjà mis sur la primauté de la flotte : c'est avant tout le régime des drongaires. Archaïsant et adapté à des circonstances très par-

ticulières, ainsi devrait-on caractériser l'établissement des archontes insulaires. Du milieu du 9^e siècle à la fin du 10^e, nous assistons à l'intégration de l'ensemble du monde insulaire dans le système thématique : c'est l'époque des grands thèmes insulaires ou maritimes. De la fin du 10^e siècle à la fin du 11^e, à une époque de relative stabilité de l'aire insulaire de l'Empire et de détente militaire dans les eaux byzantines, on constate la création de nouveaux thèmes insulaires et une prédominance accentuée du pouvoir civil sur le pouvoir militaire. Enfin la dernière période (fin 11^e-fin 12^e s.) connaît de nouveaux bouleversements dans les structures administratives avec d'une part le morcellement des circonscriptions insulaires et d'autre part la promotion de ces petits gouverneurs, de plus en plus indépendants du pouvoir central, que furent les « ducs-praktorres » insulaires. La fin du 12^e s. et le début du 13^e sont marqués par une anarchie de l'administration insulaire, répondant d'ailleurs à l'anarchie de la situation politique. Telles nous apparaissent les grandes phases de l'administration insulaire dont il convient maintenant de faire une analyse détaillée.

1) Du début du 8^e siècle au milieu du 9^e : archontes et drongaires

Nous commençons notre étude de l'administration insulaire au moment où Byzance, réagissant aux grandes menaces du 7^e siècle sur la vie même de l'Empire (péril arabe, invasions slaves) établit progressivement un système d'administration nouveau, le régime des thèmes. Si certaines îles, du fait de leur situation stratégique, vont être rapidement intégrées dans ce nouveau système de défense et d'administration (exemple du thème de Céphalonie regroupant les îles ioniennes), la plupart d'entre elles vont cependant connaître un régime d'administration particulier et transitoire, celui des archontes insulaires et des drongaires. Cette nouvelle organisation territoriale, mise en place au cours du 8^e siècle et de la première moitié du 9^e, coïncide avec une réorganisation complète de la flotte, de son équipement, de son commandement et de son financement, qui aboutira finalement pour l'ensemble des provinces de l'Empire à un véritable « système d'autodéfense et d'autoadministration » (1). Nous avons choisi le milieu du 9^e siècle comme terme de cette première période dans la mesure où le *taktikon Usp.*, liste civile des fonctions et dignités rédigée en 842-843 (2), fige en quelque sorte une réalité qui existe au moins depuis un siècle et demi, mais en est également et paradoxalement, le dernier témoignage avant l'intégration de l'ensemble des îles de l'Empire dans le système thématique.

(1) AHRWEILER, *La Mer*, pp. 11, 17, 20-21.

(2) OIKONOMIDÈS, *Listes* pp. 45-47.

— *L'âge des archontes insulaires.*

Les archontes de Chypre et de Crète.

Les archontes de Chypre et de Crète mentionnés dans le *taktikon Usp* (3). sont des archontes régionaux tels qu'il en existait aux 8^e-9^e siècles, et peut être même depuis la fin du 7^e. Leurs fonctions sont avant tout administratives. Ainsi en 877-878, selon Photius (4), l'archôn Staurakios de Chypre s'occupait de la fiscalité de l'île.

Chronologiquement, on constate une étroite relation entre la disparition de l'archôn et l'apparition du stratège dans l'île.

L'exemple de Chypre est significatif à cet égard : les mentions de l'archôn de Chypre peuvent être datées très précisément des années 843, 877-878, 911-912 (5) alors que la première mention du stratège est donnée dans le *taktikon de l'Escorial* (6), daté de 971-975, si l'on met à part la tentative avortée de reconquête de l'île vers 874.

Si nous prenons le cas de la Crète, nous savons, grâce aux sceaux, qu'au 8^e siècle l'île était dirigée par un archôn (7), et il n'existe aucun sceau de stratège de l'île pour cette époque. On peut se demander ce qu'il advint de cet archôn au cours du 9^e siècle notamment, à partir du moment où la Crète devint un thème, chose réalisée en 842-843 selon le *taktikon Usp.* (8) qui mentionne à la fois le stratège et l'archôn (9). Nous ne connaissons pas la chronologie exacte de l'apparition du stratège de Crète, question qui a déjà suscité un large débat (10). Il est probable que le stratège de Crète fut établi pour contrecarrer le péril arabe. C'est d'ailleurs après les deux sièges de Constantinople en 678 et 718 que le gouvernement impérial entreprit de réorganiser la défense insulaire (11). Néanmoins entre 718 et 843, la marge est importante. Nous écartons la date de 843, car l'expédition de reconquête de 843 a été un échec complet, et ce n'est sûrement pas à cette époque qu'a été créé un thème de Crète.

(3) *Ibid.* p. 57 ¹⁵ (Chypre), 53 ⁵, 55 ³ (Crète).

(4) *PG* 102 col. 984-985.

(5) 843 : OIKONOMIDÈS, *Listes* p. 57 ¹⁵ ; 877-878 (Staurakios « eparchôn de Chypre ») : *PG* 102 col. 984-985 ; 911-912 : *De Cer* p. 657.

(6) OIKONOMIDÈS, *Listes* p. 265 ²⁶.

(7) LAURENT, *La Crète* p. 183 sq. ; ZACOS-VEGLERY n° 2001, 1782, 2645-2646.

(8) OIKONOMIDÈS, *Listes* p. 49 ¹⁸.

(9) *Ibid.* pp. 53 ⁵, 55 ³.

(10) Pour V. Laurent (LAURENT, *La Crète* pp. 383-384) la mutation s'est faite entre 826/827 et 843, date où fut rédigé le *taktikon Usp.*, grâce à l'expédition de Théoktistos. Cette hypothèse est partagée par d'autres auteurs, cf. PAPADOPOULOS, *La Crète* p. 42. Spyridakès, quant à lui, fait remonter la création du thème de Crète dans la première moitié du 8^e siècle, cf. G. SPYRIDAKÈS, *EEBS* 21, 1951, pp. 59-68. Il s'appuie notamment sur le passage de la *Vie d'Etienne le Jeune* où il est fait mention de Théophane Lardotyros appelé successivement « archisatrapès » de l'île, puis « stratègos ». Ce personnage pourrait être identifié à un certain « Stephanos stratège » mentionné par un sceau trouvé en Crète et daté du 7^e-8^e siècle.

(11) AHRWEILER, *La Mer* pp. 25, 31.

En revanche nous retenons l'hypothèse de l'apparition du thème et du stratège de Crète avant la conquête de l'île par les Arabes : la *Vie d'Etienne le Jeune* (mort en 764), mentionne en effet par deux fois le gouverneur de l'île Théophanos Lardotyros comme stratège (12). Il est également appelé « archôn », mais dans le sens de représentant de l'empereur, et nullement dans le sens de gouverneur régional. Si l'on retient comme authentique ce témoignage, la coexistence des deux fonctions de stratège et d'archôn de l'île aurait duré près d'un siècle, ce qui est beaucoup, même si l'on admet que les fonctions de l'archôn furent de plus en plus réduites à un rôle municipal. L'exposé des faits au moment de la conquête de l'île par les Arabes (824-831 ?) n'apporte guère d'éclaircissement. D'après le Continuateur de Théophane (13), l'empereur apprenant le débarquement des Arabes dans l'île de Crète, envoya Photinos, qui était alors stratège des Anatoliques, pour reprendre la situation en main, et c'est en tant que « stratège de Crète » que ce dernier échoua dans sa mission. On peut alors se demander s'il y avait un stratège de Crète avant cette date, ou si Photinos fut le premier stratège de Crète. On en reviendra donc, faute de preuve, au *taktikon Usp.* qui mentionne le stratège et l'archôn de Crète comme témoignage irréfutable de la coexistence des deux institutions au début du 9^e s.

Ainsi le *taktikon Usp.* comme certains l'ont déjà souligné (14), témoigne bien d'une période transitoire où l'ancienne administration n'a pas disparu et où se mettent en place les nouvelles structures administratives. Dans cette perspective, on peut supposer que le stratège d'une région détint d'abord l'ensemble des pouvoirs militaires sur cette région, avant de concentrer pouvoir civil et militaire. A cette époque l'archôn put détenir un certain temps le contrôle de l'administration de ladite région. Remarquons enfin que l'administration insulaire est, excepté pour les îles ioniennes, encore à l'écart du système thématique jusqu'au milieu du 9^e siècle, et c'est en particulier dans les îles que l'on trouve encore des archontes au milieu du 9^e s.

Cette étude éclaire enfin l'histoire politique des deux îles. En ce qui concerne la Crète, il est en effet vraisemblable que le stratège ait été nommé au moment de la conquête arabe, sans que l'archôn de l'île fût destitué pour autant. En 842-843, au moment de la rédaction du *taktikon Usp.*, on garde l'espoir de reprendre la Crète assez rapidement, on cite donc les deux institutions que l'on connaissait. Pour Chypre la situation est encore plus claire. Chypre connaissait alors un régime de condominium byzantino-arabe depuis un siècle et demi. Ce type de statut n'offrait pas la

(12) *PG* 100, col. 1164. Mentionnons le sceau d'un « tourmarque de Crète » daté de la première moitié du 9^e siècle, qui confirmerait l'hypothèse de l'existence d'un stratège de Crète avant la conquête arabe, cf. ZACOS-VEGLERY n° 2059.

(13) *TH. CONT.* pp. 76-77.

(14) A. PERTUSI, La Formation des Thèmes byzantins, *Contribution au XI^e Congrès Int. Byzantin*, Munich 1958, p. 29.

possibilité aux Byzantins d'établir un thème avec un stratège à sa tête. En revanche il était tout à fait légitime que la communauté grecque de l'île ait eu à sa tête un archôn, qui était en quelque sorte le chef de l'administration civile des Chypriotes. Il devait d'ailleurs prélever l'impôt dû par moitié aux Arabes et aux Byzantins (15). L'hypothèse que cet « archôn » fut le chef d'une flotte byzantine détachée à Chypre ou dans les environs paraît peu vraisemblable (16) : les Arabes ne pouvaient le permettre.

L'archôn de Chios.

On peut rattacher le cas de l'archôn de Chios, quoiqu'il ne soit pas mentionné dans le *taktikon Usp.*, aux archontes régionaux. De l'île de Chios, nous avons en effet deux sceaux d'archontes datés des 8^e-9^e siècles, dont l'un est dit plus précisément « basilikos kouratôr et archôn de Chios » (17). A cette époque le kouratôr n'a rien à voir avec le kouratôr de la ville protobyzantine, qui a disparu avant même le règne de Justinien. C'est au contraire l'institution justinienne du kouratôr de la maison divine qui se perpétue. D'ailleurs le terme « basilikos » indique qu'il s'agit d'abord d'un administrateur des biens impériaux (rappelons ici les exemples analogues de la kouratôreia de Mélitène en 934 et de la kouratôreia de Mitylène en 1088-1089 (18)). Mais on peut se demander s'il ne s'agit que d'un administrateur des biens impériaux ou si ce personnage a des fonctions plus larges, celles d'un gouverneur civil de province, comme le laisserait entendre la mention accolée d'archôn. Nous constatons que l'archôn de Chios n'est pas mentionné dans le *taktikon Usp.* et cette remarque pose le problème de la chronologie. Ce statut particulier de Chios a pu en effet être très limité dans le temps : l'île a pu être, pendant un temps très court, détachée soit du drongaire du Dodécanèse, soit de celui de l'Egée pour constituer un domaine autonome directement rattaché à la Couronne. Il paraît vraisemblable en tout cas qu'en 842-843 l'île n'est plus régie par ce statut particulier.

Les archontes de Rhodes, de Skyros ou d'Euripos (Chèroupou) (19) mentionnés aux 10^e-12^e siècles, n'ont rien à voir avec l'administration insulaire étudiée ici. Il s'agit à cette époque soit d'archontes municipaux attachés aux villes-ports des îles considérées alors comme n'importe quelles villes-ports (20), soit des subordonnés

(15) *DAI* 22 10-15 ; c'est ainsi d'ailleurs que nous expliquons également la présence l'île d'un « dioikètès » à la fin du 8^e siècle ou au début du 9^e cf. ZACOS-VEGLERY n° 1895, 2019.

(16) AHRWEILER, *La Mer* p. 60.

(17) LAURENT, *Orghidan* p. 111 ; SCHLUMBERGER, *Sig.* p. 196.

(18) Kouratôreia de Mélitène en 934 : TH. CONT., pp. 416-417 ; Kouratôreia de Mitylène en 1089 : *Alexiade* II p. 110.

(19) SCHLUMBERGER, *Mélanges* p. 207 (Rhodes) ; *Actes de Lavra* p. 160 (Skyros) ; *De Cer* p. 657 (Euripos).

(20) Pour l'ensemble des références concernant l'archôn d'une ville, voir AHRWEILER, *La Mer* pp. 57-59 ; même auteur, *Fonctionnaires* pp. 239-246.

du stratège appelés « archontes ». Si les archontes de Skyros et de Rhodes font partie de la première catégorie, l'archôn d'Eubée appartient lui à la seconde. Dans la première moitié du 10^e s., l'Eubée faisait en effet partie du thème de l'Hellade qui avait, à sa tête, un stratège. Or en 911, le stratège de l'Hellade ne se trouvant pas sur place pour une raison inconnue, ce sont les kritès de l'Hellade et l'archôn d'Eubée, ses subordonnés, qui furent chargés des préparatifs de l'expédition contre la Crète (21). L'archôn d'Euripos a donc des fonctions administratives de caractère régional, mais subordonnées à la haute autorité qu'est le stratège : il est l'équivalent du tourmarque. Les fonctions de cet archôn s'étendaient-elles à l'île entière (souvent appelée Euripos) ou seulement à la ville d'Euripos ? La dernière solution n'est pas à exclure dans la mesure où, à la fin du 12^e s., l'archôn de la ville d'Euripos était considéré comme le plus important des archontes « thématiques » d'Eubée.

A l'époque des archontes insulaires, il existait une autre forme d'administration des provinces maritimes ou insulaires n'entrant pas dans le cadre des thèmes, qui consistait à nommer des drongaires à la tête de ces circonscriptions. Il convient de les examiner successivement.

— Les Drongaires.

Le Drongaire du Kolpos.

Le drongaire du Kolpos mentionné dans le *taktikon Usp* (22). a été assimilé au drongaire du Dodécanèse (23). Inconnu du *taktikon Usp.*, le drongaire du Dodécanèse est mentionné par d'autres sources en 780, puis aux alentours de 800. Dans la mesure où le drongaire du ploïmon était attaché à la flotte constantinopolitaine et le drongaire de l'Egée était à la tête d'une circonscription englobant le Sud de la Propontide et le Nord de l'Egée, il semble logique d'identifier le drongaire du Kolpos à celui du Dodécanèse, dont la circonscription engloberait les îles de l'Egée. Cette hypothèse rencontre néanmoins des obstacles : les sources protobyzantines (24), puis les sources byzantines (25) emploient le terme « Kolpos » sans précision (26) pour désigner la région de Nicomédie ou le Nord de la Propontide. Par ailleurs nous n'avons trouvé aucune source qui

(21) *De Cer* p. 657.

(22) OIKONOMIDÈS, *Listes* p. 53 ¹⁹.

(23) AHRWEILER, *La Mer* pp. 73-75, 80.

(24) AHRWEILER, *La Mer* p. 75.

(25) Pour toute la bibliographie et les hypothèses concernant le Kolpos, voir E. SCHILBACH, *Byzantinische Metrologische Quellen*, Dusseldorf 1970 p. 158.

(26) L'expression même d'« Aigaios Kolpos » dans la *Vie d'Athanase* (*Vie d'Athanase*, *Vie A*, p. 8) paraît désigner la Propontide puisqu'Athanase et le stratège de la Mer Egée quittent la capitale, dépassent les îles du Kolpos Egéen et débarquent enfin à Lemnos.

désignerait de « Kolpos » une région insulaire. Ainsi il n'y a aucune raison de penser que le *taktikon Usp.* ait utilisé l'expression « drongaire du Kolpos » en donnant à « Kolpos » un sens inhabituel. Reste à savoir pourquoi il ne mentionne pas la circonscription insulaire connue à la fin du 8^e s. et au début du 9^e comme « Dodécanèse ».

Le drongaire du Dodécanèse ou des Douze Iles.

Il faut en premier lieu tenter de cerner exactement cette circonscription dite « Dodécanèse » et l'aire géographique que recouvre ce terme. Les sources mentionnent le Dodécanèse de façon épisodique jusqu'à la fin de la période byzantine, ainsi en 780 avec le drongaire du Dodécanèse (27) ou en 1198 lorsque le Dodécanèse fut ouvert au libre commerce des Vénitiens (28). Dans l'Antiquité le terme de Dodécanèse était lié aux Cyclades qui étaient dites Douze (29). Il y avait donc à cette époque une assimilation conceptuelle entre les « Cyclades » et les « Douze Iles ». Cyclades ou Dodécanèse désignaient alors exactement l'ensemble cycladique d'aujourd'hui, c'est-à-dire les îles autour de Délos. Nous avons étudié l'évolution du terme « Cyclades » à l'époque byzantine et nous avons vu comment les Cyclades ont fini par transgresser leurs limites géographiques primitives et par désigner un ensemble insulaire extrêmement vaste, décalé par rapport aux Cyclades antiques et dans lequel il serait vain de chercher le chiffre « Douze ». Si cette transgression des Cyclades ou Douze Iles hors de leur domaine primitif est facile à percevoir à l'époque étudiée grâce à l'ensemble des textes littéraires (30) ou administratifs (31), il est en revanche beaucoup plus difficile de délimiter exactement l'aire géographique des Cyclades-Dodécanèse ainsi que la circonscription administrative du même nom à une date donnée. De plus, à l'époque byzantine, les lettrés désignaient également comme « Cyclades » les Cyclades antiques, ce qui ajoute à la confusion. A quelles îles songeait le chroniqueur byzantin quand il relate la révolte iconodoule « des habitants des Iles Cyclades » conjointement avec les habitants de l'Hellade en 728 ? S'agit-il des îles que nous appelons aujourd'hui Cyclades ou de l'ensemble insulaire médiéval des Cyclades ou Dodé-

(27) THÉOPHANE p. 454 : Théophylacte Rangabé, drongaire du Dodécanèse ; sceau du 9^e siècle, portant la mention de l'« anagrapheus » du Dodécanèse, cf. SCHLUMBERGER, *Sig.* p. 194.

(28) T-TH I p. 265.

(29) Voir ci-dessus notre analyse ; voir aussi K. AMANTOS, *BZ* 30, 1930, pp. 244-246.

(30) THÉOPHANE p. 487 (à propos des vexations de Nicéphore) : et il a ordonné d'imposer tous les marchands d'esclaves de deux nomismata à chaque transaction en dehors d'Abydos, et en particulier ceux du Dodécanèse ; Génésios définit, quant à lui, Skyros comme une cyclade (GÉNÉSIOS p. 27) ; de même Lesbos est appelée cyclade dans un passage de la *Vie des Saints de Mitylène* (*Actes de David Sym. et Georges* p. 212) ; plus tardivement on trouve la mention de Gabalas, maître de Rhodes et des Cyclades (*NE* 6, 1909 p. 32) ; voir enfin DOUKAS p. 94 : Chios, ainsi que le reste des îles cyclades furent prises...

(31) Voir ci-dessous le thème des Cyclades à la fin du 11^e siècle.

canèse, infiniment plus vaste ? En ce cas ne doit-on pas assimiler le Dodécanèse à l'ensemble de la mer Egée, comme y incite le texte de Théophane à propos des vexations de Nicéphore ? Le texte raconte en effet que Nicéphore imposa une taxe de deux nomismata sur tout esclave vendu « en dehors d'Abydos, et en particulier dans la circonscription du Dodécanèse » (32). On peut alors penser que le drongaire du Dodécanèse commandait l'ensemble de l'espace maritime à la sortie des Dardanelles et avait donc dans son ressort toutes les îles de l'Egée. Il ne ferait qu'un avec le drongaire de l'Egée (33). En faveur de cette hypothèse nous pouvons invoquer la promotion réalisée dès 843 (donc quelques mois après la rédaction du *taktikon Usp.*) du drongaire de l'Egée au titre de stratège qui eut dans son ressort l'ensemble des îles de l'Egée.

L'autre solution consiste à différencier le drongaire de l'Egée du drongaire du Dodécanèse. Cette seconde solution repose essentiellement sur la conformité éventuelle des circonscriptions ecclésiastiques avec les circonscriptions civiles à l'époque envisagée. Dans la mesure où une notice ecclésiastique, dite *notice archaïque* ou *notice 1*, datée du 7^e siècle, mentionne une éparchie des Iles Cyclades comprenant douze îles (34), nous concluons à l'identité de l'éparchie des Iles Cyclades avec le drongaire du Dodécanèse. La circonscription ecclésiastique des Iles Cyclades comprenait des îles micrasiatiques, telles Léros, Samos, Chios, Kôs et Rhodes (la métropole) et des îles proprement cycladiques comme Naxos, Théra, Andros, Tinos, Milos et Amorgos. Ainsi il y aurait une réelle filiation entre le nouveau drongaire du Dodécanèse et l'ancienne éparchie des Iles mentionnée dans le *Synecdemos* de l'époque justinienne.

Si l'on admet l'existence d'un drongaire du Dodécanèse, distinct du drongaire de la Mer Egée, se posent néanmoins de nouvelles questions dont l'une a trait au drongaire de Kôs et l'autre au « thème des plôizomenoi ». Examinons-les, l'une après l'autre.

Le drongaire de Kôs et le thème des plôizomenoi.

Le drongaire de Kôs est connu par un sceau daté du 8^e-9^e siècle (35). On peut émettre plusieurs hypothèses. On peut d'abord supposer que le drongaire de Kôs ne fait qu'un avec celui du Dodécanèse : Kôs en serait alors la capitale. On peut supposer également que le drongaire de Kôs, distinct du drongaire du Dodécanèse était,

(32) THÉOPHANE p. 487 : voir-ci-dessus.

(33) BURY, *Adm. System* p. 109 ; ANTONIADIS-BIBICOV, *Etudes* pp. 97-98 : l'auteur soutient que Samos faisait partie du thème de la Mer Egée avant son érection au rang de thème. Son argumentation est fondée sur le sceau d'un certain Nicolas « dioikétés de Samos et de Chios », daté du 8^e-9^e siècle.

(34) DARROUZÈS, *Notitiae*, p. 213.

(35) Pour l'édition du sceau du drongaire de Kôs, voir V. LAURENT, *Byz.* 6, 1931 p. 780 ; R. GUILLAND, *BZ* 44, 1951, p. 218.

soit une circonscription autonome, soit une subdivision administrative du thème des Kibbyrhéotes (36). Il est possible qu'il ait englobé au moins pour un temps l'île de Rhodes, ce qui expliquerait pourquoi l'on trouve par la suite l'île de Rhodes intégrée au thème des Kibbyrhéotes (37).

Le thème des plôizomenoi, dont le commandement et la métropole était Samos, est évoquée par Constantin VII dans le *De Thematibus* (38). S'il faut entendre par « thème » une entité administrative, il se pourrait très bien que la circonscription du Dodécanèse ait eu alors comme capitale Samos et qu'elle fût assimilable au thème des plôizomenoi (39). Notons tout de suite à l'encontre de cette hypothèse que le ressort géographique de la circonscription du Dodécanèse n'a pas grand chose à voir avec le ressort de la circonscription administrée plus tard par le stratège de Samos.

Le drongaire de l'Egée.

Le drongaire de l'Egée est attesté en 842-843 par le *taktikon Usp.* (40), mais aussi par plusieurs sceaux datés du 9^e siècle (41). La circonscription appelée « Mer Egée » semble, d'après l'analyse des sources des 11^e-12^e siècles et la localisation des toponymes liés à cette circonscription, presque marginale, contrairement à sa dénomination, à la Mer Egée. Elle couvre en effet la côte sud de la Propontide et l'extrême nord de la Mer Egée avec les îles de Ténédos, Lemnos, Imbros, Samothrace et Mitylène (peut-être également Thasos, Skopélos et Skiathos). Cette circonscription a néanmoins englobé à certaines périodes un ensemble insulaire beaucoup plus vaste, si ce n'est l'ensemble des îles de la Mer Egée, peut-être même du milieu du 9^e siècle à la fin du 10^e (42).

Chronologie des drongaires.

Il est difficile de donner la date précise de leur création ; le *taktikon Usp.* en effet, qu'il mentionne les uns (Kolpos, Mer Egée) (43) ou qu'il omette les autres (Dodécanèse, Kôs), fige une situation administrative qui existe depuis longtemps, alors que, de façon paradoxale, il fut rédigé peu de temps avant les grandes transformations qui entraînèrent la disparition des drongaires (44). Il nous

(36) AHRWEILER, *La Mer*, pp. 63, 82-83 : l'auteur fait de la circonscription administrée par le drongaire de Kôs une unité distincte du drongaire du « Kolpos-Dodécanèse » et suggère de rattacher Kôs au thème des Kibbyrhéotes.

(37) *De Thema* p. 79.

(38) *Ibid.* p. 81.

(39) AHRWEILER, *La Mer*, pp. 80-81.

(40) OIKONOMIDÈS, *Listes* p. 53 ¹⁸.

(41) Voir la liste donnée dans ZAKYTHINOS, *Meletai* 17 pp. 256-259.

(42) AHRWEILER, *La Mer*, p. 108.

(43) OIKONOMIDÈS, *Listes* p. 53 ¹⁹ (Kolpos), 53 ¹⁸ (Mer Egée).

(44) C'est d'ailleurs un argument avancé par N. Oikonomidès pour une datation serrée du *Taktikon* (OIKONOMIDÈS, *Listes* pp. 45-47).

faut donc recourir à des témoignages indirects, ainsi les dernières mentions qui se réfèrent à l'administration justinienne et les premiers témoignages de la mise en place de la nouvelle administration. Mais la difficulté d'établir une chronologie précise reste grande. Il nous semble que l'existence d'un drongaire de la Mer Egée est suggérée pour la première fois dans la *Vie de Théophane le Confesseur*, c'est-à-dire entre 741 et 775 (45). La première mention du drongaire du Dodécanèse date, quant à elle, de 780 (46). Ces différentes informations nous conduisent à situer la date de la disparition de l'éparchie des Iles et de la création d'une nouvelle géographie administrative insulaire entre 710 et 770. Il semble par ailleurs qu'il faille lier la création de ces drongaires chargés d'assurer la défense du littoral et des îles à la disparition du commandement des Karabisianoï, qui eut lieu sous le règne de Léon III (47). C'est autour de cette date que fut d'ailleurs créé le thème des Kibbyrhéotes (en 732) : la menace que fit peser sur le sort de l'Empire le siège de Constantinople par les Arabes en 718 aurait incité le pouvoir à mettre en place un nouveau système de défense (48), ce qui aurait eu un résultat bénéfique. Au 8^e siècle en effet, la sécurité de l'Empire ne semble pas menacée par mer. La création de ce nouveau système de défense aurait été accompagnée d'une profonde réforme administrative.

Nous pouvons peut-être préciser la chronologie de l'apparition du drongaire de l'Egée grâce à l'information indirecte que représente la mention de la circonscription douanière et fiscale dite « Mer Egée » du tout début du 8^e siècle. Il faudrait alors supposer un exact recoupement entre la circonscription administrée par le drongaire et celle gérée par le commerciale. Il existe en effet des sceaux des préposés aux « Basilika Kommerkia des Iles de la Mer Egée » et à « l'Apothèkè de la Mer Egée », datés respectivement de 734-735 et de 711-713 (49). Pour le Dodécanèse, il convient de citer les sceaux datés de 687-689, puis de 696-697 des commerciaux des Iles Cyclades (50). Si les circonscriptions civile et militaire de même nom existaient déjà, il faudrait donc remonter très haut la création des drongaires de la Mer Egée et des Iles Cyclades ou Dodécanèse, à l'époque même où fut créé le thème de l'Hellade, vers 687.

Ce système d'administration transitoire a été remplacé, à partir du milieu du 9^e siècle, par une autre organisation aussi bien

(45) THÉOPHANE II p. 28 ; AHRWEILER, *La Mer* p. 77.

(46) THÉOPHANE p. 454.

(47) AHRWEILER, *La Mer* pp. 50-51.

(48) *Ibid.* pp. 30-31, 53.

(49) ZACOS-VEGLERY n° 249, 211. Notons qu'il s'agit du commerciale des « Iles de la Mer Egée » et non du commerciale des « Iles et de la Mer Egée », ce qui nous fait rejeter l'hypothèse d'une circonscription douanière et fiscale réunissant deux circonscriptions administratives correspondant aux drongaires de la Mer Egée et des Iles Cyclades (AHRWEILER, *La Mer* p. 81). La relation entre la circonscription administrée par le drongaire de l'Egée et celle gérée par le commerciale de la Mer Egée a été évoquée par ANTONIADIS-BIBICOU dans *Douanes* p. 208.

(50) ZACOS-VEGLERY n° 163, 196.

militaire que civile, celle que l'on constate achevée dans le *Klétorologe* de Philothée en 899 (51). Les circonscriptions qui étaient dirigées antérieurement par des drongaires furent élevées au rang de thèmes et s'alignèrent alors sur le reste de l'Empire. Cette entreprise d'uniformisation se réalisa pendant une période de crise et de graves menaces pesant sur l'espace égéen. En effet, alors que de 720 environ jusqu'au début du 9^e siècle, les ennemis de Byzance ne menaçaient pas la sécurité de l'Empire par mer, le début du 9^e siècle se caractérise au contraire par une formidable poussée des Arabes sur mer. On enregistre d'abord la perte de la Crète pour Byzance, puis la conquête progressive par les Arabes, de la Sicile et de l'Italie du Sud. La frontière maritime de l'Empire remonta nettement au Nord de l'Egée et les îles devinrent alors une zone frontrière. Ce n'est donc pas une coïncidence que de constater en cette période de troubles une réorganisation de l'administration insulaire avec, en particulier, la création de grands thèmes maritimes englobant les îles et une partie du continent voisin : le régime des drongaires avait fait son temps et ne correspondait plus aux besoins de défense qu'exigeait la nouvelle situation politique.

2) Du milieu du 9^e siècle à la fin du 10^e : l'intégration des îles dans le régime des thèmes.

Résumons d'abord rapidement les formes que pouvait revêtir l'administration insulaire dans le système thématique.

Une première forme d'administration était le thème « insulaire ». Il pouvait être limité à l'île dont il portait le nom, tels les thèmes de Crète et de Chypre. Il pouvait également englober de nombreuses îles, tels les thèmes des Cyclades et de Céphalonie. Tous les thèmes cités ici ont en commun leur ressort uniquement insulaire.

Une seconde forme d'administration insulaire trouvait sa place dans le thème « maritime » (52). Ce dernier englobait en effet îles et littoraux du proche continent. Il pouvait porter une dénomination purement insulaire (Samos), ou une dénomination liée à l'espace maritime concerné (Mer Egée) ou encore une dénomination purement continentale (Kibbyrhéotes). La caractéristique de ces circonscriptions est leur orientation maritime : des flottes de guerre sont levées régulièrement aussi bien dans les îles que sur les côtes du proche continent.

Un dernier mode d'administration insulaire est le rattachement

(51) De 843 date la première mention du stratège de la Mer Egée, cf. *Actes de David, Sym et Georges* p. 253. Pour les mentions du *Klétorologe* de Philothée, voir OIKONOMIDÈS, *Listes* p. 100.

(52) *De Cer* pp. 656, 664, 665 (Samos, Kibbyrhéotes, Mer Egée). Voir à ce sujet A. RWEILER, *La Mer* pp. 32, 34, 45-46 et *Appendice* p. 401. Noter l'expression « thematikon plôimon » : LÉON VI, *Taktika* XIX, 23 (PG 107 col. 997).

des îles aux thèmes continentaux : tel fut le cas des îles rattachées au thème de l'Hellade (53).

Après ce bref aperçu sur le cadre de l'administration insulaire, il convient d'étudier ses modalités pendant la première époque des thèmes : celle des grands thèmes jusqu'à la fin du 10^e-début 11^e siècle.

— *Les thèmes insulaires.*

Le thème de Céphalonie.

Le thème de Céphalonie fut créé bien avant le milieu du 9^e siècle. Dans la mesure où les problèmes suscités par la date de création de ce thème et par les circonstances qui en furent à l'origine ont déjà fait l'objet d'importantes études, nous nous contenterons d'en exposer brièvement les principales données (54).

Tout d'abord les deux explications différentes de Constantin VII quant à l'origine de ce thème sont à rejeter : aussi bien celle donnée dans le *De Thematibus* qui rattache Céphalonie au thème du Péloponnèse avant que l'île ne fût érigée au rang de thème —, que celle du *De Administrando Imperio* qui fait de Céphalonie une « tourma » de Longobardie avant que Léon VI ne l'élevât au rang de thème. C'est au contraire la Longobardie qui, jusqu'au règne de Léon VI, constitua une « tourma » de Céphalonie, date à laquelle elle fut promue au rang de thème (55).

La première mention d'un stratège de Céphalonie date de 809 (56), et l'on peut même supposer que le thème a été créé dès le milieu du 8^e siècle (57), au moment de la disparition de l'exarchat de Ravenne et des premières attaques arabes en Sicile. A partir de cette date en effet les Byzantins ont dû sentir le besoin de doter la frontière occidentale d'une structure solide et ils créèrent à cette fin un ensemble de thèmes : les thèmes du Péloponnèse, de Dyrrachium, de Nicopolis, de Dalmatie furent créés dans la première moitié du 9^e siècle (58). Il faut donc situer dans cette optique la création du thème de Céphalonie qui fut le thème pionnier sur la

(53) Il faut cependant noter la double vocation du thème de l'Hellade qui fournissait une flotte non négligeable dans les grandes expéditions maritimes de Byzance : *De Cer* p. 653.

(54) Il faut consulter notamment ZAKYTHINOS, *Le Thème de Céphalonie* pp. 303-312 ; même auteur, *Mélanges à la Mémoire de K. Amantos*, 1960 p. 452 et n. 4 ; OIKONOMIDÈS, *Céphalonie et Longobardie*. Pour la bibliographie complète concernant le thème de Céphalonie, voir OIKONOMIDÈS, *Listes* p. 352, n. 364.

(55) *De Thema* p. 91 ; *DAI* 50⁸⁵ ; voir l'analyse de N. Oikonomidès dans *Céphalonie et Longobardie* p. 123.

(56) Il s'agit de la mention à cette date d'un certain Paul « praefectus » de Céphalonie (*MGHSS* I pp. 196-197). Voir à ce sujet OIKONOMIDÈS, *Céphalonie et Longobardie* p. 118.

(57) OIKONOMIDÈS, *Céphalonie et Longobardie* p. 119 et n. 7 ; J. FERLUGA *Actes du 12^e Congrès Int. des Etudes Byzantines*, II, Belgrade 1964 p. 84 et n. 5.

(58) ZAKYTHINOS, *Le Thème de Céphalonie* p. 310.

frontière de l'Empire avec l'Occident, exception faite du thème de Sicile créé dès la fin du 7^e siècle.

De nombreux sceaux de stratèges de Céphalonie des 8^e-9^e siècles et la mention de ce stratège dans le *taktikon Usp.* (59) témoignent du rôle important de ce thème insulaire à une époque où les autres îles de l'Empire ne sont pas, pour la plupart, intégrées dans le système thématique. Notons au passage que le stratège de Céphalonie est cité juste après le stratège de Sicile dans le *taktikon Usp.*, ce qui confirmerait l'hypothèse d'une date relativement haute pour la création du thème (60). En ce qui concerne la question du « tourmarque », il convient de distinguer le sceau du 9^e siècle mentionnant « Nicolas spathaire impérial et tourmarque du ploïmon de Céphalonie » (61), du sceau du « tourmarque de Céphalonie » daté du 10^e-11^e siècle (62). En effet le premier était un officier de la flotte de Céphalonie (63), alors que le second nous paraît être tout simplement le gouverneur d'une des divisions du thème de Céphalonie (64). Le tourmarque du ploïmon de Céphalonie doit donc être lié à la mise en place d'une défense renforcée face au péril arabe avec la création notamment d'une flotte thématique (milieu 8^e siècle). Le tourmarque de Céphalonie correspond au contraire à une époque où le thème est devenu une circonscription administrative et territoriale.

L'extension géographique de cette circonscription insulaire est indiquée dans le *De Thematibus* (65). Elle comprenait au milieu du 10^e siècle les îles de Zakynthos, Leukas, Ithaque, Céphalonie et Corfou. Avant 886-891 le thème était beaucoup plus vaste et pas uniquement insulaire, puisqu'il comprenait l'Italie méridionale.

Les stratèges de Céphalonie sont régulièrement mentionnés dans les *taktika* des 9^e et 10^e siècles (66). Ceux dont nous connaissons le nom et la date d'exercice sont les suivants : Mousoulikès qui participa en 880 à l'expédition contre les Arabes de Calabre ; Symbatikios qui cumula les fonctions de stratège de Macédoine, de Thrace, de Céphalonie et de Longobardie en 892, quoiqu'il s'agisse plutôt ici de la réunion de fonctions militaires et de l'unité d'un commandement dans le cadre d'une campagne précise ; le patrice Georges, stratège de Céphalonie et de Longobardie en 892 : Il

(59) Pour les sceaux des stratèges de Céphalonie, voir ZACOS-VEGLERY n° 1824, 1946, 2050, 2145 B, 2548, 2642, 2657, 919 ; voir aussi OIKONOMIDÈS, *Céphalonie et Longobardie* p. 119 n. 7. Pour la mention du stratège de Céphalonie dans le *taktikon Usp.*, cf. OIKONOMIDÈS, *Listes* p. 49¹⁵.

(60) Le thème de Sicile semble en effet avoir été créé dès l'extrême fin du 7^e siècle, cf. OIKONOMIDÈS, *Listes* p. 351.

(61) Laurent, Vatican n° 96.

(62) SCHLUMBERGER, *Sig.* p. 208 ; K. KONSTANTOPOULOS, *Armonia* 1, 1900 p. 249 ; ZAKYTHINOS, *Meletai* 17 pp. 247-248.

(63) LÉON VI, *Taktika* XIX, 23 = PG 107 col. 997 ; voir AHRWEILER, *La Mer* p. 51.

(64) ZAKYTHINOS, *Le Thème de Céphalonie* p. 308 : nous pensons, comme l'auteur, qu'il faut exclure l'hypothèse d'une déchéance du thème au rang de tourma au cours du 11^e siècle.

(65) *De Thema* p. 91.

(66) OIKONOMIDÈS, *Listes* pp. 101²⁶, 105¹⁸, 139¹⁴, 247²⁴, 265²⁴.

succède certainement à Symbatikios. Il faut remarquer dans ce cas, comme dans le précédent, que l'intérêt des îles Ioniennes coïncidait, au moins pour les préoccupations d'ordre militaire, avec celui de l'Italie méridionale (67). En 968 réside à Corfou un stratège nommé Michel Chersonitès : on peut supposer qu'il s'agit du stratège de Céphalonie dont la capitale administrative et militaire serait alors située dans l'île de Corfou (68), mais on peut supposer également qu'à cette date l'île de Corfou a été détachée du thème de Céphalonie pour constituer un petit thème indépendant (69). Sous le règne de Basile II, donc entre 976 et 1025, un certain Nicétas, stratège de Céphalonie, aurait donné à Lavra cinquante parèques qu'il possédait dans le thème du Strymon (70), ce qui prouve qu'à cette époque le pouvoir réussissait encore à nommer des gouverneurs en dehors de la région dont ils étaient issus. Enfin en 1010 est mentionné Kontoléôn, stratège de Céphalonie, une fois de plus dans une expédition en Italie méridionale (71).

Avec Kontoléôn s'achève notre étude du thème de Céphalonie tel qu'on peut le suivre pendant plus de trois siècles. Nous constatons une diminution progressive de son ressort géographique : d'abord à la fin du 9^e siècle quand la Longobardie érigée au rang de thème en fit un thème proprement insulaire, ensuite à la fin du 10^e siècle quand ce thème a été amputé de l'île de Corfou. Ainsi le grand thème de Céphalonie du milieu du 8^e siècle aurait donc cédé la place à un petit thème insulaire à la fin du 10^e siècle et au début du 11^e. Comme les autres thèmes à la même époque, il est gouverné par un stratège sous la dépendance duquel se trouvaient les tourmarques. La vocation maritime et militaire du thème, attestée au 9^e siècle par sa participation aux nombreuses expéditions en Italie du Sud dirigées par un général en chef qui groupait les forces de plusieurs « thèmes », cède progressivement la place à une circonscription administrative et territoriale sous les ordres du stratège de Céphalonie. Ce n'est pas pour autant que le rôle de la flotte thématique s'en trouvât diminuée : il suffit de signaler la présence des Mardaïtes dans son équipage au milieu du 10^e siècle pour s'en persuader (72).

(67) ZAKYTHINOS, *Le Thème de Céphalonie* p. 305 (Mousoulîkès) ; OIKONOMIDES, *Céphalonie et Longobardie* p. 121 (Symbatikios) ; ZAKYTHINOS *op. cit.* p. 305 ; OIKONOMIDES, *op. cit.* p. 122 (le Patrice Georges) ; LIUTPRAND p. 36 = DÖLGER, *Reg* n° 716. ZAKYTHINOS, *op. cit.* p. 306 (Michel Chersonitès).

(68) On peut alors se demander si le gouverneur de l'île qui eut un différent avec les notables entre 933 et 956 n'était pas le stratège de la circonscription dite de Céphalonie dans la mesure où il en réfèra directement à l'Empereur (pour cet épisode, voir DA COSTA LOUILLET, *Saints : Byz.* 31, 1961, p. 329).

(69) AHRWEILER, *Adm.* p. 51 et n. 5. Noter néanmoins que le stratège de Corfou n'est pas mentionné dans le *taktikon* de l'Escorial daté de 971-975.

(70) *Actes de Lavra* p. 362.

(71) SKYLITZÈS p. 348 ; ZAKYTHINOS, *Le Thème de Céphalonie* p. 306. Pour les autres stratèges connus par leurs sceaux, voir la liste donnée par Zakythinos (*op. cit.* pp. 307-308), et Zacos-Veglery cité n. 59.

(72) *De Cer* p. 668 ; AHRWEILER, *La Mer* p. 33, n. 1.

Les thèmes de Crète et de Chypre.

L'érection des deux îles de Crète et Chypre au rang de thèmes est bien antérieure à la reconquête de ces îles par Byzance à la fin du 10^e siècle. En ce qui concerne la Crète, le stratège de Crète est mentionné dans le *taktikon Usp.* (842-843), puis il disparaît des sources jusqu'à la reconquête de 961. Nous avons étudié plus haut la date supposée de la création du thème de Crète. En ce qui concerne Chypre, le thème aurait été créé, selon les termes de Constantin VII (73), sous Basile I lors d'une reconquête temporaire de l'île par Byzance, reconquête qui aurait duré sept ans. Si le chiffre « sept » est un peu trop symbolique pour être exact, divers témoignages confirment une mainmise byzantine sur l'île autour de 874 (74). Cette reconquête dura assez longtemps, sans doute quelques années, pour qu'un thème puisse effectivement être créé, dont le stratège était un certain Alexis d'origine arménienne. Par la suite la reprise de l'île par les Arabes contraignit les troupes byzantines à quitter l'île : il n'y eut plus de stratège de Chypre jusqu'à la reconquête définitive de l'île en 965.

Dès le lendemain de la reconquête, les deux îles furent placées sous le commandement militaire et administratif de leur stratège respectif. Les circonscriptions des deux thèmes coïncidaient exactement avec l'île dont ils portaient le nom. C'est Nicéphore Phokas lui-même qui, sur ordre impérial, a rétabli le stratège dans l'île de Crète après la reconquête (75). Notons d'ailleurs que le stratège de Crète est mentionné dans le *taktikon Esc.* (971-975) (76). De la liste des stratèges de Crète pendant cette période, retenons Basile patrice et stratège de Crète vers l'an 1000 et peut-être « Michel dishypatos et stratège » (77) dont le sceau a été trouvé en Crète et datant probablement de la même époque que le précédent. Pourtant la dignité de « dishypatos » paraît bien secondaire pour un stratège de Crète ! Pour ce qui est de Chypre, nous ne connaissons pas de noms de stratèges jusqu'en 1041. Il est indubitable pourtant qu'il y eut des stratèges en fonction dans l'île pendant toute la période puisque le stratège de Chypre est mentionné, comme celui de Crète, dans le *taktikon Esc.* qui le situe immédiatement avant celui de Crète (78).

(73) *De Thema* p. 81.

(74) Voir Chronologie.

(75) PHRANTZÈS p. 106 : le texte de Phrantzès révèle une ignorance complète des réalités administratives de la fin du 10^e siècle. En effet, selon Phrantzès, Nicéphore laissa dans l'île « stratèges et gouverneurs ». A moins qu'il ne faille voir dans ces « stratèges » des chefs militaires uniquement, le texte ferait allusion à la réorganisation du thème de Crète.

(76) OIKONOMIDÈS, *Listes* p. 265 ²⁷. Pour le stratège de Crète, voir AHRWEILER, *Adm. de la Crète* pp. 221-223 ; LAURENT, *La Crète* pp. 385-386.

(77) Pour Basile, voir AHRWEILER, *Adm. de la Crète* p. 222 ; K.M. KÔNSTANTOPOULOS, *EEBS* VI, 1929, pp. 318-319 ; LAURENT, *La Crète* p. 391.

(78) OIKONOMIDÈS, *Listes* p. 264 ²⁸. Voir aussi ZAKYTHINOS, *Meletai* 17 p. «268.

— *Les thèmes maritimes.*

La plus grande partie des îles de l'Empire étaient intégrées aux thèmes maritimes de la Mer Egée, de Samos et des Kibbyrhéotes. Nous allons étudier ici cette forme d'administration insulaire qui permet certainement aux îles d'être dotées d'une bonne défense, notamment grâce à leur couverture continentale.

Le thème de la Mer Egée.

La création du thème de la Mer Egée peut être datée très précisément : c'est en effet en 842-843 qu'est encore mentionné dans le *taktikon Usp.* le drongaire de la Mer Egée (79), et c'est en 843 que nous trouvons la mention d'un stratège de Mitylène (80). Or il n'y a pas de doute que le stratège de Mitylène ait été en fait le stratège de la Mer Egée. Nous constatons de plus que cette date supposée de la promotion du drongaire de l'Egée au rang de thème correspond assez bien avec la date suggérée par les *Taktika* de Léon VI (81).

Si l'on considère les listes de préséance de la fin du 9^e et du 10^e siècle (82), on retrouve dans toutes les listes la mention du stratège de la Mer Egée. Citons également la mention de ce thème dans une *novelle* du milieu du 10^e siècle (83).

Le problème du ressort géographique du thème de la Mer Egée est complexe. Nous savons qu'au milieu du 10^e s. il englobait l'aire insulaire suivante : les « Cyclades » avec notamment Lemnos, Skyros, Milos, Amorgos, Théra, Thérasia, Rèneia et les « Sporades » avec en particulier Mitylène, Chios et Lemnos (84). Les limites de l'aire insulaire ainsi désignée sont loin d'être claires. De plus les « Cyclades » sont mentionnées par Constantin VII à la fois dans le thème de l'Egée et dans celui de l'Hellade (85). On peut retenir l'hypothèse d'une double appartenance de certaines régions de l'Empire, appartenance administrative à une circonscription et appartenance militaire à une autre circonscription (86). Ainsi les Cyclades feraient partie pour l'administration civile du thème de l'Hellade, mais seraient rattachées militairement au thème de la Mer Egée. Pourtant à l'encontre de cette hypothèse, rappelons l'existence de la

(79) OIKONOMIDÈS, *Listes* p. 53 ¹⁸.

(80) *Actes de David, Sym et Georges* pp. 253, 258.

(81) *PG* 107 col 997 ; voir AHRWEILER, *La Mer* p. 68.

(82) OIKONOMIDÈS, *Listes* pp. 101 ³⁰, 105 ²², 139 ¹⁸ (Philothée) ; p. 247 ²⁸ (Benešević), p. 267 ³ (Escorial).

(83) *JGR* I p. 223 ; DÖLGER, *Reg* n° 673 ; AHRWEILER, *La Mer* p. 109.

(84) *De Thema* p. 83.

(85) *Ibid.* p. 83 (Mer Egée), 90 (Hellade).

(86) Ce qui coïnciderait avec d'autres exemples semblables, cf. AHRWEILER, *La Mer* p. 46 n. 2, *Appendice* p. 402.

flotte thématique de l'Hellade (87), et notons déjà dans l'administration justinienne la coupure géographique assez peu cohérente des îles de l'Egée : ainsi Kéa, Kythnos, Délos et Skyros appartenaient à l'éparchie d'Hellade alors que le reste des îles de l'Egée constituaient l'« éparchie des Iles » (88). Or si nous allons au-delà de la définition littéraire des Cyclades, directement héritée de l'Antiquité, que donne Constantin VII pour retenir les îles qu'il désigne ensuite comme « Cyclades appartenant au thème de l'Egée », c'est-à-dire Lemnos, Skyros, Milos, Amorgos, Théra, Thérasia, nous constatons qu'il s'agit des îles sud-égéennes (Cyclades sud actuelles) et des îles orientales du Bassin Egéen (Amorgos, Lemnos), Skyros constituant une exception. Toutes les autres îles dites « Cyclades » aujourd'hui comme dans l'Antiquité, avec en particulier Andros, Tinos ou Kéos, c'est-à-dire toutes les îles au Sud de l'Eubée, pouvaient très bien faire partie du thème d'Hellade. La coupure maritime et insulaire des thèmes d'Hellade et de la Mer Egée passerait alors au Nord de Naxos. Dans cette hypothèse, les termes de Constantin VII seraient ambigus dans la mesure où la division géographique traditionnelle était rompue dans la réalité administrative. A partir du moment en effet où le terme « Iles Cyclades » s'attache à une terminologie administrative (ecclésiastique, fiscale ou militaire), la définition géographique des Cyclades se détache progressivement de la cosmographie antique et se calque sur la réalité administrative. Mais tout cela entraînait nécessairement une certaine confusion dans les esprits.

Les stratèges de la Mer Egée connus pendant cette période sont Théodore Zéphinézer vers 945 (nous savons que ce personnage a résidé à Lemnos alors qu'il inspectait les îles de son ressort (89)), et d'autres stratèges dont nous possédons les sceaux (90).

En ce qui concerne la capitale du thème, notre ignorance est complète : était-ce Mitylène ? Était-ce Constantinople ? Zéphinézer, stratège de la Mer Egée part de Constantinople pour sa tournée d'inspection insulaire et y retourne, une fois celle-ci achevée. Mais pourquoi pas aussi Lemnos ou Chios ?

Le thème de Samos.

Le premier stratège de Samos mentionné peut être daté de 893 (91). La date de la création du thème doit donc être située entre 842-843 et 893, sans doute avant 886 puisque la promotion des drongaires au rang de stratèges s'est effectuée avant le règne de Léon VI.

(87) Le thème de l'Hellade fournissait des contingents maritimes, comme les thèmes de l'Egée ou de Samos (*De Cer*, pp. 651-653).

(88) HIEROCLÈS p. 17 (Hellas), p. 32 (Nèsoi).

(89) *Vie d'Athanase*, Vie A pp. 7-8 = Vie B p. 18.

(90) ZAKYTHINOS, *Meletai* 17 p. 258.

(91) SKYLITZÈS p. 175.

Il convient de rappeler que le thème de Samos englobait également une partie du continent asiatique. De plus toujours selon le *De Thematribus* de Constantin VII (92), Smyrne en serait la capitale administrative. Mais l'importance du rôle de Samos, qui devint « archè et métropole du thème des plôizomenoi » lors de la création du thème donne à ce dernier une orientation insulaire. Nous pouvons d'ailleurs nous interroger sur ce rôle particulier qui fut attribué à Samos. Si nous entendons par « thème » une unité militaire, cela signifierait que l'île de Samos est le centre du commandement militaire de la flotte des « plôizomenoi ». Si en revanche nous entendons par « thème » une entité administrative, cela signifierait que Samos fut la capitale d'un thème maritime dont nous ne connaissons pas les limites, et dans cette dernière hypothèse Constantin VII ferait allusion à une réalité administrative bien antérieure à celle du milieu du 10^e s. (93). De toute façon il est certain qu'au milieu du 10^e siècle l'île de Samos avait un rôle militaire : c'est dans l'île qu'était concentrée la flotte de guerre du thème. Néanmoins le stratège de Samos résidait à cette époque à Smyrne où devaient être enrôlés tous les habitants susceptibles de servir dans la flotte du thème c'est-à-dire tous les détenteurs d'une strateia correspondant à un bien immeuble de quatre livres (94).

L'aire proprement insulaire du thème de Samos au milieu du 10^e siècle se réduisait-elle à l'île de Samos ou comprenait-elle aussi une partie des îles micrasiatiques ? Précisons que l'île de Rhodes faisait partie à cette époque du thème des Kibbyrhéotes. Des îles micrasiatiques au Sud de Samos jusqu'à Rhodes, le *De Thematribus* ne dit rien : il est possible qu'elles aient été incluses dans le thème de Samos. En 971-975 est attesté un nouveau thème, celui des Cyclades (95) qui dut modifier considérablement les ressorts géographiques des thèmes de la Mer Egée et de Samos. Et le stratège de Samos, dont l'existence continue d'être attestée pendant tout le 11^e siècle, n'eut désormais qu'un ressort insulaire limité à l'île, ou peu s'en faut.

Le stratège de Samos est régulièrement mentionné dans les différents *taktika* du 10^e siècle, dans le *De Thematribus* et dans le *De Cerimoniis* de Constantin VII ainsi que dans les *Novelles* de l'époque (96). Des stratèges de Samos nommément cités, notons Constantin Paspalas qui fut fait prisonnier par les Arabes en 893, Romain Lécapène, le futur empereur, qui était stratège de Samos lors de l'expédition d'Himérios en 911, un certain Théophane

(92) *De Thema* p. 82. Cependant Smyrne faisait sûrement partie du thème des Thracésiens. Il faut retenir l'hypothèse selon laquelle le thème de Samos comprenait, pour l'enregistrement de la flotte, deux tourmai du thème des Thracésiens, cf. AHRWEILER, *La Mer* p. 402.

(93) AHRWEILER, *La Mer* pp. 81, 108.

(94) *JGR* I p. 223. Voir AHRWEILER, *La Mer* p. 109.

(95) OIKONOMIDÈS, *Listes* p. 266.

(96) *Ibid.* p. 101²⁹, 247²⁷; *De Thema* p. 82; *De Cer* pp. 651-2, 664-5; *JGR* I p. 223 = DÖLGER n° 673; AHRWEILER, *La Mer* p. 109.

stratège de Samos entre 932 et 942, dit « prôtos » de l'île et un stratège du 10^e siècle nommé Pakourianos (97).

Le thème de Samos était souvent lié aux mêmes opérations maritimes que celui de la Mer Egée au cours du 10^e siècle, comme le montre d'ailleurs leur rôle respectif au cours des deux opérations manquées contre la Crète en 910 et 949 (98). Il est également probable que la création des deux thèmes fut contemporaine, comme en témoigne dans la *liste de Philothée* la mention du stratège de Samos qui précède juste celle du stratège de la Mer Egée (99). Enfin leurs aires d'extension maritime et par conséquent insulaire étaient voisines.

Le thème des Kibbyrhéotes.

Du thème maritime des Kibbyrhéotes, nous ne dirons pas grand chose dans la mesure où la seule île d'importance qui en dépende est Rhodes (100).

— Les îles rattachées aux thèmes continentaux.

Le thème d'Hellade, qui disposait au milieu du 10^e siècle d'une flotte non négligeable (101), englobait l'Eubée, les Cyclades et l'île d'Egine (102). Un archôn était à la tête de l'île d'Eubée et s'occupait des fournitures navales et militaires (103) mais la défense de l'île restait aux mains du stratège d'Hellade (104). Quant aux Cyclades, nous rappelons ici le problème déjà évoqué de leur double appartenance, à la fois au thème de l'Hellade et à celui de la Mer Egée (105). Nous mesurons le poids important de la tradition justinienne dans la nouvelle administration insulaire si nous retenons l'hypothèse d'une coupure géographique des Cyclades. En effet si l'on note que dans le *Synecdemus* de Hieroclès les îles d'Eubée, d'Egine, de Kéa, de Kythnos et de Délos faisaient partie de l'éparchie de l'Hellade (106), on peut supposer que ces îles ont été tout naturellement intégrées au thème de l'Hellade, au moment de sa création, dès la fin du 7^e siècle. Il faut cependant remarquer que l'île d'Andros par exemple qui, faisait partie au 6^e siècle de l'épar-

(97) SKYLITZÈS p. 175 (Constantin Paspalas) ; *Ibid.* p. 191 (Romain Lécapène) ; *Vie de Paul de Latros* p. 65 (Théophane) : pour la chronologie, *ibid.* p. 57. L'arrivée de Paul à Samos se situe douze ans après son installation à Latros que l'on situe entre 920 et 930 ; SCHNEIDER, *Samos* p. 101 (Pakourianos).

(98) *De Cer* pp. 651-652, 664-665.

(99) OIKONOMIDÈS, *Listes* p. 101 ²⁹.

(100) *De Thema* p. 79.

(101) *De Cer* p. 653.

(102) *De Thema* p. 90.

(103) *De Cer* p. 657.

(104) En 882-883, c'est le stratège de l'Hellade, Oinatès, qui rassemble tous ses soldats pour défendre le kastron d'Euripos, cf. TH. CONT. p. 298 ; VASILIEV III p. 56.

(105) *De Thema* p. 83 (Mer Egée), 90 (Hellade).

(106) HIEROCLÈS p. 17.

chie des Iles (107), est rattachée au 10^e s. au thème de l'Hellade. Par ailleurs Céphalonie et Zakynthos qui faisaient également partie de l'éparchie des Iles au 6^e siècle, ont constitué dès le milieu du 8^e siècle un thème insulaire propre. Et l'on pourrait citer bien d'autres exemples : quel qu'ait été le poids de la tradition, il est certain qu'il y eut un éclatement des anciennes circonscriptions administratives hors de leurs cadres géographiques lors de la création des thèmes.

Les îles de Thasos et de Samothrace, ainsi que celles de Skiathos et de Skopélos sont mentionnées par Constantin VII respectivement dans le cadre des thèmes de Thrace et de Macédoine (108). Nous ne savons absolument pas si au 10^e siècle elles étaient effectivement intégrées dans ces deux thèmes continentaux ou si au contraire elles ont été rattachées, dès sa création, au thème de la Mer Egée. Elles étaient peut-être sous l'autorité du drongaire de l'Egée à l'époque antérieure. En effet le témoignage de Constantin VII est particulièrement suspect : il cite ces îles alors qu'il se livre à une énumération des villes calquée du *Synecdemos*. Rappelant les anciens cadres administratifs, il constate que Thasos et Samothrace faisaient partie de l'éparchie de Thrace, et que Skiathos et Skopélos faisaient partie de l'éparchie de Thessalie. Or si les îles de Thasos et de Samothrace ont pu, au moment de sa création, faire partie du thème de Thrace (jusqu'à la date de création du thème de Macédoine), il est en revanche exclu que les îles de Skiathos et de Skopélos aient fait partie à un moment quelconque du thème de Macédoine, circonscription qui n'a rien de commun avec l'ancienne éparchie de Macédoine (ou de Thessalie d'ailleurs).

Ainsi nous avons étudié comment à partir du milieu du 9^e siècle, l'ensemble des îles ont été progressivement dotées de structures thématiques. Les îles ioniennes ont été un précurseur d'exception, Crète et Chypre, au contraire, ont dû attendre la fin du 10^e siècle pour retrouver un statut qu'elles avaient perdu à cause de la mainmise arabe.

Ce système administratif reste stable jusqu'à la fin du 10^e siècle. A partir de cette date, de nouveaux bouleversements vont apparaître, bouleversements qui, sans remettre en cause le régime des thèmes, vont cependant modifier peu à peu l'étendue géographique des différentes circonscriptions et la répartition des pouvoirs à l'intérieur de chaque thème. Ces modifications successives vont finir par apporter une grande complexité au système relativement clair que nous venons d'examiner. On doit lier ces transformations à l'évolution générale de l'administration de l'Empire à cette époque. En effet c'est alors que « l'équilibre entre administration provinciale et l'organisation militaire se trouve rompu » (109). On assiste d'une part au remplacement progressif de l'armée des thèmes par

(107) *Ibid.* p. 32.

(108) *De Thema* p. 86 (Thasos, Samothrace), p. 88 (Skiathos, Skopélos).

(109) AHRWEILER, *Adm.* p. 46.

celle des tagmata (ce qui modifie la relation, au sein du thème, entre pouvoir civil et pouvoir militaire qui, jusque-là, se trouvaient réunis entre les mains du stratège), et d'autre part à la création de nouveaux thèmes qui englobent soit des régions détachées de grands thèmes, soit des régions frontalières récemment conquises. Ce processus général dans l'Empire ébranle aussi le système administratif insulaire et lui donne une forme différente que nous allons tenter d'exposer.

3) De la fin du 10^e siècle à la fin du 11^e : les nouveaux thèmes insulaires et la prédominance du pouvoir civil.

— *Fin 10^e-début 11^e s., les premiers bouleversements.*

A la fin du 10^e siècle, le régime des grands thèmes de l'époque antérieure, dans lesquels les îles se trouvaient intégrées, que ce fussent des thèmes maritimes, insulaires ou continentaux, s'effondre peu à peu avec l'apparition de nombreux petits thèmes insulaires, qui transformèrent l'étendue géographique des anciens thèmes.

La première innovation apparaît dans le *taktikon de l'Escorial* (971-975) avec la mention d'un « stratège des Iles Cyclades » (110). La création de ce nouveau thème, que l'on peut dater du milieu du 10^e siècle suppose une modification du ressort géographique des anciens thèmes maritimes de la Mer Egée et de Samos.

Notons également, vers la fin du 10^e siècle ou le début du 11^e, la création d'un thème de Chios, dont le stratège est mentionné pour la première fois dans les années 1025-1028 (111). Avec l'apparition de ce nouveau thème insulaire, le grand thème maritime de la Mer Egée, tel qu'il était connu au milieu du 10^e s., se trouve une fois de plus amputé.

Un autre petit thème, créé vers la fin du 10^e siècle, pourrait bien être celui de Corfou. En effet en 968 Liutprand mentionne un stratège résidant à Corfou. Ce dernier pourrait être certes le stratège du grand thème de Céphalonie résidant à Corfou, mais il reste plus vraisemblable de supposer la création d'un nouveau thème de Corfou, réduit à l'île même qui aurait été détachée du thème de Céphalonie (112).

La création de ces petits thèmes insulaires s'inscrit assez bien dans l'évolution générale du système thématique de l'Empire. Il s'agit désormais de thèmes insulaires restreints, à la tête desquels se trouve toujours un stratège, mais dont l'importance est moindre que le stratège du grand thème insulaire ou maritime de l'époque

(110) OIKONOMIDÈS, *Listes* p. 267 ³¹.

(111) SKYLITZÈS p. 373 : Beriboès « stratège de Chios » va défendre les Cyclades attaquées par les Agarènes. De ce tournant du 10^e-11^e siècle date aussi le sceau de Kyparissiôtès, stratège de Chios, cf. SCHLUMBERGER, *Sig.* p. 196.

(112) AHRWEILER, *Adm.*, p. 51 et n. 5.

antérieure. Cette évolution est due au moins en partie au rôle particulier des îles de l'Empire byzantin qui furent toujours un monde frontière. De la même façon que la défense de la frontière orientale de l'Empire fut assurée par la création de multiples petits thèmes à la fin du 10^e siècle, la frontière insulaire de cet empire fut également couverte de petits thèmes.

A côté de ces thèmes insulaires nouvellement créés, notons la persistance en cette fin du 10^e siècle et ce début du 11^e, du système administratif antérieur pour nombre d'îles.

Jusqu'en 1042, date de la révolte de l'île conduite par Théophile Erôtikos, Chypre fut administrée par un stratège (113). De même le thème de Samos continua à être administré par un stratège pendant toute l'époque concernée. Rappelons quelques noms illustres : Basile Argyros, stratège de Samos avant 1010 ; David d'Achrida connu au début du 11^e s. ; Georges Théodôrokanos, stratège entre 1025 et 1028 ; Constantin Argyropoulos connu au 10^e-11^e s. (114). Nous ignorons le ressort géographique du thème de Samos à cette époque : était-il désormais limité à l'île même ou comprenait-il quelques autres îles ainsi que la frange littorale du continent asiatique entre Adramyttion et Ephèse ? Quoique nous n'ayons pas de stratège de Crète connu avant la fin du 11^e s., il n'y a pas de doute que l'île ait été administrée par un stratège avant cette date. En 1010 le thème de Céphalonie est encore gouverné lui aussi par un stratège (115). Enfin le thème de la Mer Egée conserve un stratège à la fin du 10^e s. (116). Son ressort géographique, réduit par rapport à l'époque antérieure, est désormais axé sur la Propontide et le Nord de l'Egée (117). Parmi les îles rattachées au thème de l'Egée, citons vraisemblablement Lemnos et Skyros (118).

Ainsi, après l'époque des grands thèmes insulaires et maritimes, dont nous avons vu l'essor du milieu du 9^e s. à la fin du 10^e, il semble que les Byzantins en soient revenus à un système d'administration insulaire plus proche de celui qui existait à la fin du 8^e siècle et au début du 9^e. On est en effet frappé par la similitude du découpa-

(113) Voir Chronologie. Théophile Erôtikos est le dernier stratège de Chypre : SKYLITZÈS p. 429 ; GLYKAS p. 594.

(114) SKYLITZÈS p. 348 (Basile Argyros), p. 368 (David d'Achrida), p. 373 (Georges Théodôrokanos) ; SCHUMBERGER, *Mélanges* p. 232 (Constantin Argyropoulos) : l'auteur date ce sceau du 11^e-12^e siècle. En fait il faudrait plutôt le dater du 10^e-11^e siècle, cf. N.A. BEES, *JIAM* 1911 p. 13 : l'auteur attribue également à ce personnage le sceau de « Constantin stratège de Samos ».

(115) Au mois de mars 1010, le stratège de Samos Basile Argyros et le stratège de Céphalonie Kontoléôn furent envoyés en Italie contre les Lombards qui s'étaient révoltés, cf. SKYLITZÈS p. 348 ; ZAKYTHINOS, *Le Thème de Céphalonie* p. 306. Le stratège de Céphalonie est d'ailleurs mentionné dans le *taktikon de l'Escorial* : OIKONOMIDÈS, *Listes* p. 265³⁴.

(116) OIKONOMIDÈS, *Listes* p. 267³.

(117) AHRWEILER, *La Mer* pp. 78-79, 108-109.

(118) Si nous supposons que Lemnos faisait bien partie du thème de la Mer Egée, Skyros dépendrait alors de la division administrative de ce thème, centrée sur Lemnos : un document d'archives de 1016 mentionne en effet la présence de plusieurs représentants de l'île de Lemnos lors de la donation en faveur de Lavra des biens de Glykéria à Skyros, cf. *Actes de Lavra* p. 160.

ge administratif. A la circonscription du Dodécanèse de la fin du 8^e s. correspondrait le thème des Iles Cyclades ; l'île de Chios administrée par l'archôn au 9^e s. se retrouve administrée par un stratège à la fin du 10^e s. ou au début du 11^e ; le stratège de la Mer Egée de la fin du 10^e s. est à la tête d'une circonscription très proche de celle qu'administrait autrefois le drongaire de la Mer Egée ; enfin le stratège de Samos a probablement une circonscription bien réduite par rapport à celle qu'il avait sous le règne de Constantin VII. On évoque alors le drongaire de Kôs, quoique les deux circonscriptions ne se recoupent pas exactement. Ainsi le remodelage de l'administration insulaire, à la fin du 10^e siècle-début 11^e, s'apparente à l'organisation du 8^e-9^e siècle, et son esprit diffère totalement de l'administration décrite par Constantin VII pour le milieu du 10^e siècle. Néanmoins il faut noter la plus grande multiplicité des circonscriptions insulaires à la fin du 10^e s. qu'à l'époque des drongaires et des archontes.

— 11^e siècle : *hétérogénéité de l'administration insulaire et concurrence du pouvoir civil sur le pouvoir militaire.*

Le juge (kritès) à la tête des circonscriptions.

Comme dans le reste de l'Empire, l'importance du kritès s'est accrue dans certaines circonscriptions insulaires ou maritimes. Les sources concernant les thèmes des Cyclades, de la Mer Egée, de Chypre ou de Céphalonie, ne mentionnent plus de stratège, mais le « kritès » qui, détient entre ses mains l'ensemble de l'administration civile, alors que les affaires militaires continuent d'être dévolues au stratège qui a désormais un rang inférieur à celui du kritès (119).

Des juges des Iles Cyclades connus, citons Nicolas Tzanzès, kritès et anagrapheus (recenseur) des Iles Cyclades en 1088 et un certain Gabriel, kritès des Cyclades, connu par ses sceaux datés du 11^e siècle (120).

Pour tenter de délimiter le ressort géographique du thème des Cyclades à cette époque, il convient de rappeler les circonscriptions voisines. Au Nord-Est se trouvait le thème de la Mer Egée : la frontière des deux thèmes se situait sur une ligne passant au Sud de Lemnos et de Mitylène. Le thème des Cyclades n'englobait pas Chios non plus, puisque cette île formait, semble-t-il, un thème propre pendant tout le 11^e siècle. En ce qui concerne l'extension du thème à l'Est et au Sud-Est, il est possible de nous en faire une idée grâce aux documents de Patmos datant de la fin du 11^e siècle : le chrysobulle de Nicéphore III Botaneiatès d'oct. 1079 nous apprend

(119) AHRWEILER, *Adm.* pp. 68, 70 sq.

(120) MM VI pp. 55-57 = *Actes de Patmos* II pp. 37-40 (Nicolas Tzanzès) ; Gladys R. DAVIDSON, *Results of Excavations conducted by the American School of Classical Studies* 12 p. 328 n° 2752 (Gabriel).

en effet que l'île de Kôs faisait partie de la circonscription fiscale des Iles Cyclades à la tête de laquelle se trouvait un « dioikètès » (121). Or à cette époque le recoupement des circonscriptions fiscales avec les circonscriptions administratives est courant : l'île de Kôs faisait donc partie du thème des Iles Cyclades en 1079. Un praktikon d'août 1088 (122) nous apprend que c'est encore de la circonscription des Iles Cyclades que relève Patmos, puisque c'est Nicolas Tzanzès, juge et recenseur des Iles Cyclades, qui reçoit l'ordre de procéder à la mise en possession de l'île de Patmos en faveur de Christodule. Enfin en avril 1089 Christophore Kopsènos, recenseur de l'île de Kôs, exempte les habitants de Patmos de la strateia (123). D'après ces diverses informations, nous pouvons même établir une hiérarchie des circonscriptions fiscales, qui a toutes les chances de coïncider avec celles des circonscriptions administratives : la plus haute circonscription était celle des Iles Cyclades, à la tête de laquelle se trouvait le juge (kritès), qui est également recenseur et répartiteur des impôts de ladite région ; au-dessous, l'île de Kôs est le centre d'une des subdivisions de la circonscription des Iles Cyclades, et cette sous-circonscription englobe l'île de Patmos. Ainsi nous pouvons exactement délimiter la frontière sud-est du thème des Iles Cyclades au 11^e siècle : elle englobe les îles de Patmos et de Kôs. C'est la frontière du thème des Cyclades avec celui de Samos. En effet un document quelque peu postérieur à avril 1089 (124) nous apprend que les deux îles de Léros et de Leipsos font partie du thème de Samos. La limite nord-ouest du thème des Iles Cyclades est difficile à fixer. A nouveau se pose le problème des îles dites Cyclades aujourd'hui : étaient-elles intégrées en totalité dans le thème des Iles Cyclades, ou bien faisaient-elles partie, au moins pour certaines d'entre-elles, du thème de l'Hellade, comme on l'a supposé pour l'époque antérieure ? Dans la mesure où ce thème, proprement insulaire, des Iles Cyclades s'est constitué aux dépens des circonscriptions administrées par les stratèges de Samos et de la Mer Egée, il a pu englober de la même façon des îles qui faisaient partie antérieurement du thème de l'Hellade. Il est donc probable que le thème des Iles Cyclades comprenait les îles de Naxos (125), Paros et Andros et bien d'autres encore. Seules l'Eubée et les îles du Golfe Saronique restaient sûrement englobées dans le thème de l'Hellade. Quelle était la capitale du thème des Iles Cyclades ? Était-ce Kôs ? Il faut noter que le recenseur des Iles Cyclades en fonctions en août 1088 n'est pas le personnage qui est dit recenseur de Kôs en avril 1089 (126). Mis à part Kôs, la capitale pouvait être Naxos.

(121) MM VI pp. 21-23 = *Actes de Patmos* I pp. 25-27 ; DÖLGER, *Reg* n° 1046 : même auteur, *Die Kaiserurkunden* p. 336.

(122) MM VI pp. 55-57 = *Actes de Patmos* II pp. 37-40.

(123) MM VI pp. 57-58 = *Actes de Patmos* II pp. 77-79.

(124) MM VI pp. 34-43 = *Actes de Patmos* II pp. 51-60, 72.

(125) Mention du tourmarque de Naxos dans une inscription de 1052 : AAA IV 1971 n° 3 p. 370 ; PANAYOTIDIS, *Monuments de Grèce* pp. 179-182.

(126) MM VI pp. 57-58 = *Actes de Patmos* II pp. 77-79.

Autre kritès d'une circonscription, sinon insulaire, du moins maritime, est au 11^e siècle le kritès de la Mer Egée (127). L'espace insulaire compris dans ce thème est désormais bien réduit : il se limite aux îles nord-égéennes, y compris ou non l'île de Mitylène. Le thème qui couvre la côte sud de la Propontide, peut-être jusqu'à Constantinople même, et le Nord de l'Egée, comprend sûrement les îles d'Imbros et de Ténédos, sans doute celles de Lemnos et de Skyros, peut-être celles de Thasos, de Samothrace, de Skopélos et de Skiathos.

Le kritès est mentionné à Chypre à la fin du 11^e siècle. En effet, après la répression de la révolte de 1091 conduite par Rhapsomatès, Alexis I établit deux pouvoirs séparés dans l'île : l'un se trouva doté du pouvoir administratif, le kritès Kalliparios, qui avait également la responsabilité fiscale de la circonscription puisqu'il fut nommé « exisôtès ». L'autre était le commandant en chef des troupes armées stationnées dans l'île, le stratopédarque Eumathios Philokalès (128). Antérieurement nous avons mention d'un katépan de Chypre (en 1055) que les sources occidentales qualifient de « princeps de l'île » (129). Ce katépan de Chypre, attesté dès le milieu du 11^e s., cumula bientôt les fonctions militaires et civiles : il est dit alors « kritès et katépan de Chypre » comme en témoigne le sceau d'un certain Michel (130). Telle aurait été la situation en Chypre, quand Rhapsomatès prit la tête de la révolte de l'île en 1091, quoiqu'il fût, selon Anne Comnène, un piètre militaire (131).

Le kritès de Céphalonie enfin est connu par un sceau daté du 11^e siècle (132). Avec le juge de Céphalonie s'achève notre analyse sur les thèmes insulaires ou maritimes qui connurent, à partir de la fin du 10^e siècle, une promotion du pouvoir civil sur le pouvoir militaire, qui se concrétisa par la promotion du juge à la tête du thème. Une autre forme néanmoins d'administration civile est attestée à cette époque dans les îles, celle du « kouratôr », qui fut une mesure particulière et transitoire.

Le kouratôr à la tête de l'administration de certaines îles.

Chypre est administrée par un kouratôr au lendemain de la révolte manquée de 1042. En témoigne la lettre de Psellos au « kouratôr de Chypre » : l'Empereur... admire ta réussite. Plus que tout autre il a apprécié la manière dont tu as rétabli l'ordre dans l'île et dont tu as administré les affaires. Tu as transformé le trouble en paix » (133). Le kouratôr dut être ici chargé d'assainir la fiscalité

(127) Pour les mentions du kritès de la Mer Egée, voir AHRWEILER, *Adm.* p. 84 et n. 4 ; ZAKYTHINOS, *Meletai* 17 pp. 258-259.

(128) *Alexiade* II p. 163.

(129) SCHLUMBERGER, *Sig.* p. 305 ; *Vita Lietberti* 41 = HILL, *History* p. 260.

(130) SCHLUMBERGER, *Sig.* pp. 304-305.

(131) *Alexiade* II pp. 62-63 : « Il ignorait l'art de la stratégie... Il agissait ainsi, je crois, par ignorance de la guerre comme je l'ai entendu dire, il venait seulement de toucher une épée et une lance et ne savait pas non plus monter à cheval. »

(132) V. LAURENT, *Ellenika* 7 n° 642.

(133) PSELLOS, *Scripta Minora* II p. 110 n° 80, p. 185 n° 159.

et d'alléger l'impôt, puisque la révolte était due d'abord au poids excessif de l'impôt et à la corruption des fonctionnaires. Nous possédons le sceau d'un autre kouratôr de Chypre, daté selon l'éditeur du 11^e-12^e siècle (134) : la « kouratôreia » de Chypre date donc du milieu du 11^e s.

Mitylène est également administrée par un kouratôr en 1089 : lorsque Tzachas entreprend une expédition contre l'île à cette date, le gouverneur est le « kouratôr » Alôpos (135). Peut-être convient-il également de considérer comme kouratôr de l'île un certain Constantin dit « proèdre et eidikos de Mitylène » connu par son sceau daté du 11^e-12^e s. (136).

Si pour l'île de Chypre, nous pouvons expliquer, au moins en partie, les circonstances qui donnèrent lieu à l'établissement du kouratôr, nous ne savons rien en revanche de l'histoire de Mitylène pendant cette période. Ainsi il est impossible de dire si l'île était intégrée au thème de la Mer Egée au cours du 11^e s. et si elle en a été détachée pour une raison historique précise, ou si elle fut administrée par un kouratôr pendant tout le 11^e siècle. En tout cas il convient de nous interroger sur cette forme particulière d'administration.

Tout d'abord nous pouvons affirmer que les « kouratôreiai » des provinces à partir du 9^e siècle n'ont plus rien à voir avec les « kouratôreiai » municipales préjustiniennes. Il s'agit d'un ensemble de biens impériaux, qui couvraient parfois des régions entières, confiés à la gestion de curateurs (137). Reste à savoir pourquoi le kouratôr pouvait être investi également du gouvernement de ladite région. Nous constatons dans le cas de la kouratôreia de Mélitène, située aux marges orientales de l'Empire, pour laquelle nous avons quelques renseignements précis, que l'établissement du kouratôr était lié à la réorganisation économique d'une région entièrement dévastée (138). Or il semble bien que le texte de Psellos évoque également une refonte économique et fiscale de l'île de Chypre après la révolte de 1042. On peut donc estimer qu'en certains cas de dévastations d'une région, dues à des campagnes militaires ou à de graves troubles intérieurs, le pouvoir décidait le rattachement direct de l'ensemble des biens fonciers de la région considérée à la couronne pour une période déterminée.

La persistance des stratèges insulaires jusqu'au règne d'Alexis I.

Parallèlement à la prédominance du kritès dans certains thèmes et à une réorganisation administrative qui détache de plus en plus

(134) K.M. KONSTANTOPOULOS, *Sceaux byzantins du Musée d'Athènes* (en grec) 1917 p. 50.

(135) *Alexiade* II p. 110 : le kouratôr Alôpos auquel avait été confié le gouvernement de Mitylène.

(136) K.M. KONSTANTOPOULOS, *op. cit.*, p. 97.

(137) Interprétation donnée dans AHRWEILER, *La Mer* pp. 141-142 et n. 1.

(138) Pour les kouratôreiai des provinces à l'époque mésobyzantine voir aussi I SEVCENKO, *Byz.* 35, 1965 pp. 568-572.

l'administration civile du pouvoir militaire, de nombreux thèmes insulaires ne connaissent aucun de ces bouleversements et le stratège continue à administrer l'ensemble des affaires de la région dont il a la charge. Je citerai ici les thèmes de Crète, Samos et Chios.

La Crète serait en effet administrée par un stratège jusqu'à la fin du 11^e s. si le document de 1027, dit *Testament de Xénos*, a bien été authentifié par deux stratèges de la fin du 11^e s., Philarète Brachéôn et Eumathios (139). Peut-on alors suggérer que la réforme administrative qui aboutit à la promotion du duc de Crète se situe pendant le règne d'Alexis I ? Il reste difficile de donner une date précise. La mention du premier duc de Crète serait donnée par l'inscription de Didymes datée de 1093-1094, donc du lendemain de la répression des insurgés par le grand duc Jean Doukas (140).

Le thème de Samos continue lui aussi à être administré par un stratège au cours du 11^e siècle : plusieurs documents de l'été 1087 mentionnent le stratège de Samos, Eustathe Charsianitès (141). Ce stratège est également responsable de la circonscription fiscale correspondante puisqu'il est appelé « stratège et pronoètès » de Samos. Les îles de Léros et de Leipsos font partie de son ressort. Ainsi les frontières des deux thèmes des Iles Cyclades et de Samos se trouvaient imbriquées, puisque le thème des Iles Cyclades comprenait, lui, les îles de Patmos et de Kôs. Il faut d'ailleurs ajouter que le thème de Samos, qui était au milieu du 10^e siècle un thème maritime spatialement important, est beaucoup plus réduit au 11^e siècle. Il est probable en effet que son ressort ne s'étend plus à la côte asiatique, et certaines îles ont été sans aucun doute enlevées à son administration pour être intégrées aux Iles Cyclades. Des îles qui faisaient encore partie du thème de Samos au 11^e siècle, citons, outre Samos, sûrement Leipsos et Léros, sans doute Ikaria, peut-être Kalymnos.

Le stratège de Chios, mentionné pour la première fois en 1025-1028, est encore attesté en 1079 (142). Néanmoins les documents d'archives concernant Chios ne permettent pas d'affirmer que le stratège détenait l'ensemble des pouvoirs civil et militaire comme

(139) *Testament de Xénos* pp. 65-66 : de façon générale, on a daté la signature des stratèges de la date de la rédaction du document, cf. AHRWEILER, *Adm. de la Crète* p. 222 ; LAURENT, *La Crète* p. 391. Cependant V. Laurent a entièrement repris cette datation pour l'abaisser considérablement jusqu'à la fin du 11^e siècle en se fondant sur la carrière respective des-dits stratèges, cf. V. LAURENT, *REB* 7, 1949 p. 119.

(140) Pour l'inscription de Didymes, voir l'interprétation d'Hélène Ahrweiler dans *Adm. de la Crète* pp. 223-227. L'argument de V. Laurent selon lequel il faut retenir la 12^e indication donnée par le fac similé, était déjà écarté par H. Grégoire qui penchait plutôt pour la 2^e indication, cf. LAURENT, *La Crète* p. 393 et GRÉGOIRE, *Ins. d'As. Min.* p. 74.

(141) MM VI pp. 34, 35, 36-39, 41-42 = *Actes de Patmos* pp. 51, 52-53, 53-57, 59-60.

(142) Voir le chrysobulle de Nicéphore Botaneiatès en faveur de la Néa Monè de Chios de juin 1079, cf. MM V p. 9 « stratège de Chios ». Le texte cite également un « katépanô » : peut-on dater de cette époque le renforcement du pouvoir du katépanô dans les rouages administratifs de l'île ? Ce phénomène coïnciderait assez bien avec l'évolution administrative de l'Empire à cette époque, cf. AHRWEILER, *Adm.* p. 61. De toute façon l'île de Chios était certainement un bastion important dans la défense des îles et de la côte asiatique.

ceux de Samos ou de Crète. Le chrysobulle de juillet 1049 concernant les Juifs de l'île précise que « personne, ni stratège, ni kritès, ni protonotaire, ni autre percepteur, ni l'évêque de l'île, ni celui qui a le commandement de l'île, ni autre, n'aura le droit de soumettre les Juifs à quelque corvée ou taxe que ce soit » (143). L'hypothèse d'un « archôn » de Chios, gérant les affaires civiles de l'île et soumis au kritès d'une plus haute circonscription n'est pas à exclure. Si l'on rappelle, de plus, qu'en 1025-1028 les Iles Cyclades sont défendues par les stratèges de Chios et de Samos (144), alors que le stratège des Cyclades n'est pas mentionné, on pourrait même supposer que le thème des Iles Cyclades, administré à cette époque par un kritès, était défendu par le stratège de Chios. L'île de Chios ferait alors partie du thème des Iles Cyclades et le commandement militaire de cette circonscription serait basé à Chios. Il y a cependant quelques arguments à l'encontre de cette hypothèse. Tout d'abord le document de 1079 mentionne les « stratèges de Chios » qui se sont succédés jusqu'à cette date, sans dire mot d'autres personnages, kritès ou subalternes, qui auraient dû être concernés par la teneur de l'acte s'ils administraient les affaires civiles de l'île. Et surtout nous retrouverons plus tard une circonscription autonome de Chios, administrée par un duc qui aurait alors simplement succédé au stratège.

Pour clore ce chapitre concernant l'administration insulaire au 11^e siècle, il convient de rappeler une dernière forme d'administration qui en souligne l'hétérogénéité, celle du rattachement de certaines îles aux thèmes de l'Hellade et des Kibbyrhéotes. Au premier sont rattachées l'île d'Eubée (145) et les îles du Golfe Saronique. Rhodes continue, quant à elle, de faire partie du thème des Kibbyrhéotes administré à cette époque par un kritès (146).

4) De la fin du 11^e siècle à la fin du 12^e : la promotion des ducs des îles.

L'administration insulaire est caractérisée pendant cette période par une série de transformations, dont il convient d'analyser les modalités et la chronologie. A partir des années 1120-1130 en effet, le régime des ducs, concentrant pouvoir militaire et civil,

(143) *JGR* I p. 633 : ... que ce soit l'évêque de l'île ou celui qui aura été investi de l'archè de celle-ci.

(144) *SKYLITZÈS* p. 373.

(145) Voir l'acte de Théodosios Kastrisios de 1094 (*MM VI* pp. 90-94) : Théodosios affirme qu'il a renvoyé aux moines les pièces justificatives qu'il détenait, c'est-à-dire l'original du testament secret de Christodule, l'original du codicille et les copies authentiquées par le praitôr de l'Hellade et du Péloponnèse, Bardas Ikanatos. Or ces copies ont été authentiquées par le praitôr de l'Hellade et du Péloponnèse parce que Christodule avait rédigé son testament et son codicille en Eubée, à Euripos : *MM VI* pp. 86-89.

(146) Voir la lettre de Psellos au kritès des Kibbyrhéotes concernant les biens du défunt Théodoros Alôpos, situés à Rhodes, cf. *PSELLOS, Scripta Minora II* p. 82.

se généralise dans l'ensemble des îles de l'Empire. Si les ducs insulaires ont des attributions comparables aux stratèges des 9^e-10^e siècles, les circonscriptions à la tête desquelles ils se trouvent n'ont en revanche aucun point commun avec les grands thèmes maritimes et insulaires de l'époque antérieure. Bien souvent le duc ne gouverne qu'une île ou un nombre d'îles très réduit. De plus si les « thèmes » insulaires, morcelés, subsistent et même se multiplient, le système d'administration mixte îles-continent, qui avait fait la force des grands thèmes maritimes du 10^e siècle, semble avoir disparu.

— *L'apparition du « katépan » ou « duc ».*

Dès les premières années du règne d'Alexis une place nouvelle est faite au « katépan » ou au « duc » (147). Pendant un premier temps il succède simplement au stratège, et le nouveau titre donné au commandant général de l'armée reflète simplement la tagmatisation de cette armée provinciale. Se situe alors une période de transition, assez bien illustrée à Chypre, où l'on constate tantôt un seul personnage dit « katépan » ou « kritès et katépan » regroupant l'ensemble des pouvoirs, tantôt deux fonctionnaires distincts, l'un le « kritès », l'autre le « katépan » ou « stratopédarque » avec des pouvoirs distincts : ainsi Eumathios Philokalès, nommé stratopédarque par Alexis (148), avait seulement le pouvoir militaire. Cette période de transition ne dura pas : Eumathios Philokalès, nommé duc de Chypre en 1099, présidait quelques années plus tard un tribunal.

On pourrait évoquer une situation très comparable dans l'île de Crète. En effet si une inscription de 1093-1094 mentionne un duc de Crète menant une expédition militaire, quelques années plus tard, en tout cas avant 1118, nous avons la preuve que les ducs de Crète s'occupaient de l'administration et de la fiscalité de leur île : un document mentionne en effet qu'Alexis I ordonnait aux futurs ducs de Crète de fournir à Patmos trois-cents modioi de blé et vingt-quatre nomismata par an (149). Tout cela situe assez bien la chronologie des sceaux du « kritès et katépan » : ils doivent appartenir à cette époque transitoire où le « duc-katépan » cumule peu à peu l'ensemble des pouvoirs, mais où les fonctions du kritès sont encore distinctes de celles du duc. N'est-ce pas d'ailleurs contre ce cumul des fonctions que s'insurge Mouzalôn, quand il dénonce le gouvernement de Philokalès à Chypre ? Il mentionne en effet que ce dernier est présent partout, dans toutes les instances, aussi bien au tribunal civil (kritèrion) qu'au quartier général de l'armée (stra-

(147) Pour le kritès, voir AHRWEILER, *Adm.* pp. 67-78 ; pour le katepanô, *ibid.*, pp. 64-67 ; pour le duc, *ibid.* pp. 61-64.

(148) *Alexiade* III p. 34 = DÖLGER, *Reg* n° 1211.

(149) MM VI p. 100 = *Actes de Patmos* I p. 82.

tègion), où il fait ce qu'il veut, sans compter l'appui de bien des évêques de l'île... (150).

Nous notons par ailleurs l'apparition de circonscriptions nouvelles, celle de Karpathos par exemple (151). Le thème des Cyclades (qui, rappelons-le, était lui-même une création de la fin du 10^e siècle) s'est ainsi morcelé en une multiplicité de petites circonscriptions, petits thèmes à la tête desquels ont été promus des ducs ou katépans. Si ces derniers apparaissent dès le milieu du 11^e siècle, il semble néanmoins que la promotion des ducs ne s'est généralisée dans les îles qu'après la reconquête de l'ensemble des îles micrasiatiques sur Tzachas et la répression des deux grandes îles révoltées de Crète ou de Chypre.

— *Les « ducs-praktors » insulaires du milieu du 12^e siècle : les nouvelles circonscriptions administratives.*

Au milieu du 12^e siècle on constate que désormais des « ducs-praktors » se trouvent à la tête des provinces insulaires et qu'ils concentrent l'ensemble des pouvoirs entre leurs mains. Les circonscriptions fiscales sont calquées sur les circonscriptions administratives. Le duc est aussi le responsable fiscal de sa circonscription, c'est pourquoi il est souvent désigné comme « praktôr-anagrapheus ». Parfois on le désigne même des termes de « dasmologos » ou « phorologos » (152). Nous allons étudier successivement les nouvelles circonscriptions telles qu'elles apparaissent grâce aux mentions des « ducs » qui sont à leur tête. Nous essaierons de cerner l'aire géographique qu'elles recouvrent. Enfin nous énumérerons, quand cela est possible, la succession des ducs dans chaque circonscription.

Il convient de distinguer les circonscriptions qui existaient déjà à l'époque antérieure, mais à la tête desquelles fut nommé un duc, des nouvelles circonscriptions insulaires qui apparaissent pendant cette période. Parmi ces dernières citons Rhodes et Kôs.

Le duc de Rhodes est mentionné en effet pour la première fois vers 1160-1170 : il s'agit d'un certain Andronic qui est remarqué pour son attitude hostile aux Génois (153). On constate donc qu'au milieu du 12^e siècle apparaît pour la première fois un thème de Rhodes réduit vraisemblablement à l'île et à ses quelques satellites (Chalki, Simi). L'île de Rhodes, qui jusqu'en 1147 appartenait au thème des Kibbyrhéotes, fut certainement détachée de cette province au moment où le thème subit d'importantes modifications géographiques avec l'apparition des nouvelles provinces d'Attalia, de Séleucie, d'Antioche et Laodicée, de Milasi et Melanoudion (154).

(150) MOUZALÔN p. 122 (avant 1110).

(151) SCHLUMBERGER, *Sig.* p. 269.

(152) AHRWEILER, *Adm.* p. 90.

(153) BERTOLOTTO pp. 398-399.

(154) ZAKYTHINOS, *Meletai* 19 pp. 9, 14.

Le duc de Kôs est attesté pour la première fois en 1175 (155). Il ne paraît pas pouvoir être identifié au duc de Samos d'après la seule mention que nous en ayons (156). Ses fonctions étaient bien réduites à l'île de Kôs même. D'ailleurs aucun texte concernant le duc-praktôr de Samos ne fait allusion à l'île de Kôs. Kôs a été détaché du thème des Iles Cyclades, probablement vers le milieu du 12^e siècle, pour constituer une province administrative autonome sous les ordres d'un duc.

Outre les nouvelles circonscriptions de Rhodes et de Kôs, administrées par leurs ducs respectifs, nous trouvons mention du duc à la tête de circonscriptions déjà connues : ainsi le duc de Chios, le duc-praktôr de Samos, le duc de Corfou, le katépan-duc de Crète, le duc de Chypre.

Le duc de Chios est mentionné vers 1160-1170 pour une affaire où il prit partie contre les Génois et en faveur des Vénitiens (157). L'empereur et sa sœur lui donnèrent alors l'ordre de restituer aux Génois les biens qu'il leur avait confisqués. Le thème de Chios, que nous avons vu administré par un stratège à l'époque antérieure, est donc entre les mains du duc à partir du milieu du 12^e siècle. La circonscription se limitait vraisemblablement à l'île comme l'indique sa dénomination : l'île de Mitylène, qui aurait pu être intégrée au thème de Chios, semble avoir eu à cette date (d'après une inscription aujourd'hui disparue (158)) un gouverneur propre appelé « archôn » qui devait être le duc de l'île.

Pégonitès est le seul duc-praktôr de Samos dont le nom soit conservé (159). Son gouvernement se situerait entre 1127 et 1157 selon le testament de Théoktistos, higoumène de Patmos (160). Nous pouvons préciser un peu plus sa chronologie, si nous rapprochons son gouvernement de celui de Straboromanos, duc de Crète, qui avait fait un dépôt d'or à Patmos, dépôt confisqué par la suite par le sus-nommé Pégonitès (161). Pendant le gouvernement de Jean Straboromanos, dans les années 1143-1149, est justement venu en Crète un moine de Patmos, appelé Léontios et chargé d'une mission concernant ledit dépôt d'or (162). La confiscation de cet or par Pégonitès a donc eu lieu après 1143-1149. En 1158 Pégonitès n'est plus en fonctions, puisque Léontios, alors higoumène de Patmos, mentionne que les praktores qui lui ont succédé, l'ont pris pour

(155) EUSTATHE, *Opuscula* pp. 319-320.

(156) Cette identification est proposée par Hélène Ahrweiler (*La Mer* pp. 273 et 274 n. 1). Or il faut rappeler que l'île de Kôs est seule évoquée dans ladite mention, cf. EUSTATHE, *Opuscula* p. 320 : toi l'exarchôn de cette île (Kôs).

(157) BERTOLOTTI p. 386.

(158) Voir ch. 3 p. 232.

(159) Pégonitès appelé « praktôr de Samos » : MM VI pp. 107, 111-112 = *Actes de Patmos* I pp. 197-200 ; « duc » : MM VI p. 112 = *Actes de Patmos* I p. 199.

(160) MM VI p. 107 : « voilà près de trente ans qu'il est à la tête du monastère ». Suit alors l'exposé de tous les événements qui sont survenus pendant ce temps, y compris les exactions de Pégonitès « praktôr-duc de Samos ».

(161) MM VI p. 107.

(162) VRANOSSI, *Témoignages historiques* p. 9.

exemple (163). Nous parvenons à cerner d'assez près la chronologie du gouvernement de Pégonitès autour des années 1150. Il faut noter que Pégonitès ne fut pas le premier duc de Samos : un document de 1145 concernant les parèques de Patmos mentionne les tracasseries, que durent subir les moines, des praktores qui se sont succédés jusqu'alors (164). La promotion du duc de Samos daterait vraisemblablement du début du 12^e siècle, des années 1120-1130. Rappelons que le dernier stratège de Samos connu est de 1087. Le ressort géographique du thème de Samos au 12^e siècle, est difficile à délimiter. L'île de Kôs en a été détachée. En revanche les documents d'archives prouvent que l'île de Patmos, qui à la fin du 11^e siècle faisait partie du thème des Îles Cyclades, fait partie au milieu du 12^e du thème de Samos (165). Le thème des Îles Cyclades dont nous n'avons aucune mention au 12^e siècle, s'est donc morcelé en partie ou en totalité, et une partie au moins de l'ancienne circonscription a été rattachée au thème de Samos, tandis que Kôs a formé une circonscription autonome. Le problème est de savoir si l'ancienne circonscription des Îles Cyclades a complètement disparu ou bien s'il est resté un noyau de l'ancien thème qui, spatialement réduit, aurait pu prendre éventuellement une dénomination différente. En ce qui concerne le thème de Samos au 12^e siècle, tout semble indiquer qu'il est spatialement plus important qu'au 11^e. Si le thème des Cyclades avait complètement disparu, il aurait même englobé une grande partie des îles de l'Egée.

En 1104-1105 est mentionné le duc de la « polis » de Corfou (166). Il s'agit d'un certain Alexis, originaire du thème des Arméniaques. L'expression « duc de la ville » pour « duc de l'île » n'est pas étonnante : il était d'usage d'utiliser à l'époque byzantine le terme de ville (polis) pour désigner l'île entière. En revanche la question est de savoir s'il s'agit du duc de l'île de Corfou ou du duc d'une circonscription plus large dont Corfou serait la capitale. Nous avons déjà évoqué cette problématique pour un stratège de Corfou mentionné à la fin du 10^e siècle. Et déjà l'hypothèse d'un petit thème de Corfou, détaché du grand thème de Céphalonie, nous avait paru la plus plausible. La mention par ailleurs d'un « kritès de Céphalonie » confirme cette hypothèse.

Le premier duc de Crète pourrait bien être Michel Karanténos en 1093-1094 (167). En 1118 le katépan-duc de Crète en fonctions, Jean Helladikos, administrait les affaires de l'île, comme en témoigne un acte de jugement émanant de lui (168) : un différend entre

(163) En effet le texte mentionne les « praktores suivants », cf. MM VI p. 112 = *Actes de Patmos* I p. 199.

(164) MM VI pp. 104-105 = *Actes de Patmos* I pp. 190-192.

(165) MM VI pp. 107-108.

(166) *Alexiade* III p. 51.

(167) Supra. Pour la liste des ducs et katépans de Crète, consulter AHRWEILER, *Adm. de la Crète* pp. 223-228 et LAURENT, *La Crète* pp. 394-396. Pour Karykès et Nicéphore Diogène donnés comme « ducs » de Crète par ces deux auteurs, rappelons que nous ne possédons aucune source byzantine qui le confirme.

(168) MM VI pp. 95-99.

les villageois et un grand propriétaire à propos du détournement d'un cours d'eau par ce dernier, est porté en jugement devant un tribunal présidé par le katépan en personne. Nous pouvons citer quelques noms connus au cours du 12^e siècle de ceux qui remplirent la fonction de duc de l'île : ainsi de la première moitié du 12^e siècle date le sceau de Michel, katépan de Crète (169). Un duc fort connu est Jean Straboromanos, dont on peut dater assez précisément le gouvernement : il était en effet duc de Crète sous le règne de Manuel I alors que Jean Axouchos était grand domestique (170), ce qui le situe entre 1143 et 1149. Mais il était encore duc de Crète en 1162 (ou 1170), date à laquelle il confisqua aux Génois leurs marchandises (171). On peut donc supposer soit un gouvernement très long, d'une quinzaine d'années (au moins entre 1149 et 1162), soit deux gouvernements, séparés par le gouvernement d'un autre personnage qui pourrait bien être Alexis Kontostephanos, neveu de Manuel I, attesté comme duc de Crète en 1167. Signalons que cet Alexis est le premier de la « dynastie » des Kontostephanos au gouvernement de Crète. Nous pouvons citer en effet Étienne Kontostephanos attesté en février 1193 et Nicéphore Kontostephanos attesté, quant à lui, en novembre 1197 (172). Enfin nous avons mention d'un duc anonyme dit « dasmologos » sous le règne d'Andronic Comnène, c'est-à-dire entre 1183 et 1185 : il pourrait être identifié avec Constantin Doukas duc de l'île, selon des documents suspects (ce qui rend la chronologie de son gouvernement difficilement datable), en oct. 1184 et en septembre 1192 (ou 1182 ?) (173). La date de 1192 doit être écartée du fait d'une succession alors trop rapide des derniers ducs de Crète à l'extrême fin du 12^e siècle.

Nous ne pouvons clore cette étude sur l'administration crétoise au 12^e s. sans évoquer les liens qui unissaient le duc de Crète au praitôr de l'Hellade (174) : ce dernier nommait vraisemblablement le duc de Crète (au moins au début du 12^e s.). Si nous rappelons

(169) LAURENT, *La Crète* p. 395.

(170) *Vie de Léon* (ed. Macaire Chrysokephalos, Cosmopolis 1793) p. 395. Voir à ce sujet VRANOSSI, *Témoignages historiques* p. 9 ; LAURENT, *La Crète* pp. 395-396.

(171) BERTOLOTO pp. 398-399 : « au même Gervasio, Stravus Romaneus confisqua soixante-douze popoati de laine qui était transportée de Crète à Constantinople ». Néanmoins les actes de Patmos de sept 1158 (et non de mai) et d'avril 1176 (et non 1161) ne portent aucune mention de Jean Straboromanos, contrairement aux assertions de V. Laurent (LAURENT, *La Crète* p. 395) et ne peuvent donc servir d'indices chronologiques pour la carrière de ce personnage. Pour les actes mentionnés, cf. MM VI pp. 110-112 = *Actes de Patmos* I p. 197s et MM VI pp. 117-119 = *Actes de Patmos* I pp. 219-221.

(172) Alexis Kontostephanos : *Bibliotheca Vaticana, Codices Palatini Catalogue Stevenson*, Rome 1885, pp. 7-8, notice 1167 ; AHRWEILER, *Adm. de la Crète* p. 227. LAURENT, *La Crète* p. 396. Étienne Kontostephanos : MM VI p. 125. Nicéphore Kontostephanos : MM VI pp. 139-140 = *Actes de Patmos* II pp. 116-117.

(173) CHONIATÈS p. 352 ; AHRWEILER, *Adm. de la Crète* p. 227 n. 6. Document d'oct. 1184 : MM VI pp. 235-237 ; GERLAND, *Noblesse Crétoise* XI pp. 21-29 ; DÖLGER, *Reg* n° 1561 ; POLEMIS, *The Doukai* pp. 191-192 (l'auteur donne l'ensemble de la bibliographie sur ce document). Document de sept. 1192 : GERLAND, *Noblesse Crétoise* XI pp. 30-41 ; X pp. 197-199 ; voir aussi pour ce document MANOUSAKAS, *La Famille Chortatzis* p. 273 n. 1. Ce dernier acte émane de Constantin Doukas.

(174) N. OIKONOMIDÈS, *Actes du 4^e Congrès Int. Crétois*, Héracleion 1976 II, pp. 308-317.

que le praitôr de l'Hellade était également le duc de la flotte à cette époque, nous trouvons peut-être ici l'explication de cette forme d'administration particulière. Les ducs insulaires relevaient vraisemblablement du duc de la flotte et praitôr de l'Hellade au milieu du 12^e s.

Nous avons déjà examiné comment se fit la promotion du duc de Chypre au début du 12^e siècle. Nous nous contenterons donc de citer ici la succession des ducs de Chypre connus depuis la fin du 11^e siècle jusqu'au moment où l'île fit sécession sous le gouvernement du dernier duc de Chypre, Isaac Comnène.

Le premier duc de Chypre fut donc Eumathios Philokalès, nommé stratopédarque au lendemain de la reconquête par Byzance de l'île révoltée, alors que l'île avait encore un kritès pour s'occuper de l'administration proprement dite. En 1099 Eumathios Philokalès était cependant nommé duc de l'île sans que nous puissions savoir si, à cette date, il cumulait déjà les fonctions militaire et civile. C'est de ce premier gouvernement de Philokalès, comme duc de l'île, que daterait la fondation par lui du monastère Saint-Jean Chrysostome à Koutzovendi : dans l'inscription de fondation dudit monastère, il porte en effet le titre de « protonobellissimos » alors que durant son second gouvernement il était « sébaste », dignité qu'il portait depuis 1105. C'est entre ses deux gouvernements, entre 1099 et 1112, qu'il faudrait situer le gouvernement d'un autre duc célèbre, Constantin Euphorbènos Katakâlôn, attesté en 1103. Lorsqu'en 1112 Eumathios Philokalès se retrouve duc de Chypre, il reçoit l'ordre d'approvisionner les chefs des Croisés de Syrie-Palestine en vaisseaux et en monnaies de toutes sortes : son activité s'étend donc à tous les domaines. Nous ne savons pas la durée exacte de ce second gouvernement de Philokalès. En tout cas, en 1118, il n'est plus duc de Chypre puisqu'il est mentionné à cette date comme « grand duc et praitôr de l'Hellade-Péloponnèse ». La carrière (175) de ce personnage nous permet de constater que le gouvernement de l'île de Chypre à cette époque représentait une étape importante dans l'ascension sociale des fonctionnaires ; Chypre était donc un poste important.

Manuel Boutoumitès (176) fut-il duc de Chypre ? Cette hypo-

(175) En 1099 Anne Comnène cite Eumathios Philokalès comme chef militaire uniquement, cf. *Alexiade* III p. 34 (an 1099) : « C'est alors qu'Isangelès reçut de l'autocratôr l'ordre de remettre... les places de Maraka et de Valania aux officiers d'Eumathios qui était alors duc de Chypre ». *Ibid.* p. 44 (an 1099) : « Les réchappés de la flotte pisane eurent l'idée de piller les îles qui étaient sur leur chemin ainsi que Chypre ; or il s'y trouvait Eumathios Philokalès qui s'élança contre eux ». Il est sebastè en 1105, cf. C. MANGO et E. J. W. HAWKINS, *DOP* 1964 pp. 335-337. Il est duc de Chypre en 1112 : *Alexiade* III p. 148. Constantin Euphorbènos Katakâlôn est duc de Chypre en 1103 : *Alexiade* III p. 41 ; le texte nous apprend que le duc était aussi chef de la police de l'île, ce qui suggère peut-être que le duc était déjà à cette époque, à la tête de l'administration de l'île. Eumathios Philokalès est grand duc et praitôr de l'Hellade en 1118 : *MM* VI p. 96.

(176) Pour la carrière de ce personnage, cf. BRYENNIOI p. 198 n. 3 ; lettre d'Alexis : DÖLGER, *Reg* n° 1295a ; Ch. PANTELIDÈS, *EEBS* I pp. 246-247 ; K. SPYRIDAKIS, *Kyp. Sp.* 13, 1951, pp. 97-99.

thèse serait fondée sur le lien qui existe entre ce personnage et la fondation du monastère de Kykko. Un manuscrit tardif mentionne une lettre d'Alexis I au duc de Chypre, lui enjoignant de donner au moine Isaïe l'icône et l'argent, qui lui ont été envoyés, pour la fondation du monastère. Parmi les ducs connus de l'île, mentionnons ensuite Kamytzès, duc vers 1135 : Néophyte attribue à ce personnage la responsabilité de la famine qui s'est abattue sur l'île à cette date (177). Peut-on identifier Kamytzès avec un certain Constantin, dont nous ignorons le nom de famille, duc de Chypre, selon une notice de manuscrit (178), en mars 1136 ? En tout cas le décalage chronologique ne permet pas d'identifier ce Constantin avec Constantin Euphorbenos Katakalon, duc de l'île en 1103. Un peu plus tard, vers 1155, nous trouvons Jean Comnène, fils du sebastocrator Andronic et neveu de Manuel I : il est mentionné comme défenseur de Chypre lors des incursions de Renaut de Chatillon, mais il fut fait prisonnier en cette occasion (179). Lui succéda probablement Alexis Doukas, duc de Chypre en 1160. Nous trouvons ensuite Alexis Kasianos, qui fut nommé à ce poste vraisemblablement à la suite de son gouvernement en Cilicie. Si nous savons de source sûre qu'il était duc de l'île avant 1174, nous ignorons en revanche s'il exerça ses fonctions avant 1165-1172, date à laquelle se situe le gouvernement d'Andronic Synadènos, ou après (180). Enfin, après 1174, mais avant 1184, figure Kyriakos (181) ; il fut probablement le dernier duc de Chypre avant la sécession de l'île. Nous ne prétendons pas avoir donné la liste complète des ducs de l'île pendant le 12^e siècle. D'ailleurs il faudrait y ajouter un certain Michel, magistre et katépan de Chypre et Elpidios Brachamios, curopalate et duc de Chypre : ces personnages, connus par leurs sceaux (182), exercèrent les fonctions de gouverneurs de l'île à une date que nous ignorons. Cette liste nous permet cependant d'affirmer que les ducs de Chypre du 12^e s. étaient des personnages connus et de famille illustre. D'ailleurs Isaac Comnène, qui fut certainement nommé duc de Chypre par le pouvoir de façon légale avant de déclarer qu'il s'en rendait indépendant, appartenait à la famille impériale, comme le duc Jean Comnène trois décennies plus tôt.

Ainsi s'achève notre étude sur le duc de Chypre dont nous connaissons mieux qu'ailleurs les représentants. Ce personnage dirigeait l'ensemble des affaires civiles et militaires de l'île dans le cadre du thème de Chypre, circonscription administrative que recouvrait sans aucun doute la circonscription fiscale de même nom. En revanche, Chypre faisait partie d'une circonscription douanière beau-

(177) TSIKNOPOULOS, *Kypriaka* p. 139.

(178) V. LAURENT, *Ext. de Revue Numismatique*, 5^e série, 13, 1951, pp. 97-99.

(179) KINNAMOS p. 178 ; HILL, *History* p. 307.

(180) Alexis Doukas : MANASSÈS p. 336 « kyriarchôn Kypriôn ». Pour l'origine de ce personnage et l'ensemble des faits le concernant, cf. V. LAURENT, *REB* 20, 1962 n. 11 ; Alexis Kasianos : KINNAMOS p. 179 ; TSIKNOPOULOS, *Kypriaka* p. 132 ; Andronic Synadènos : V. LAURENT, *op. cit.* pp. 210-214.

(181) K. CHATZEPSALTÈS, *Kyp. Sp.* 18, 1954 p. 35 sq.

(182) SCHLUMBERGER, *Sig.* p. 305 ; ZAKYTHINOS, *Meletai* 17, 1941 p. 269.

coup plus large, comme en témoigne le sceau de Léon commercial de Chypre et d'Attalia, daté de la fin du 11^e ou du 12^e siècle (183). Il faut d'ailleurs ajouter que sur le plan administratif, un regroupement de Chypre avec Attalia fut au moins envisagé par le gouvernement impérial. En effet en raison sans doute de la situation particulière de Chypre et de son ouverture sur les pays de Syrie-Palestine à partir de la fin du 11^e siècle, l'administration des Comnènes a failli inclure Chypre dans un vaste complexe comprenant « la Cilicie et Antioche avec Attalia et Chypre » (184). Ce projet ne fut pas réalisé, et Chypre est donc demeurée jusqu'en 1184 une circonscription thématique propre.

— *L'extrême fin du 12^e siècle et les problèmes suscités : le morcellement de l'administration insulaire et l'émiettement de l'aire insulaire byzantine.*

S'il est difficile, faute de sources appropriées, de connaître l'ensemble des circonscriptions insulaires à la fin du 12^e s., il n'en demeure pas moins que l'impression générale est celle d'un extrême morcellement alors même que nombre d'îles échappaient de plus en plus au pouvoir impérial. Il n'est d'ailleurs pas impossible qu'il y ait eu une relation très étroite entre ces deux états de faits.

Notre source principale est certainement le chrysobulle de 1198 qui énumère l'ensemble des provinces de l'Empire ouvertes au libre commerce des Vénitiens. Un second document d'appoint est la *Partitio* de 1204 (185). Nous constatons que dans l'un et l'autre documents les îles sont généralement citées à part, et ne sont comprises ni dans les provinces, ni dans les épisképseis, ni même dans les ressorts plus limités que constituaient les « horia ». Une exception de taille figure néanmoins dans le chrysobulle de 1198 pour l'île d'Eubée : cette île, en effet, est incluse dans la circonscription dite « horizon de Thèbes et d'Euripos » qui faisait partie du thème d'Hellade-Péloponnèse (186). Il est possible que d'autres îles proches de l'Eubée, non seulement les îles du Golfe Saronique, mais encore une bonne partie des îles dites aujourd'hui Cyclades, aient également appartenu à cette grande circonscription. Le chrysobulle de 1198 précise en effet que les Vénitiens pourront commercer librement dans « l'horion de Thèbes et d'Euripos avec les îles d'Andros et Karystos, Kéos, Milos et dans toutes les îles qui se trouvent au Sud d'Andros et Karystos ». Notons enfin dans la *Partitio* certaines lacunes d'ordre historique : rappelons en effet que dès 1202-1203 le centre de l'Eubée

(183) N.A. BEES, *JIAN X*, Athènes 1909 p. 364 ; ANTONIADIS-BIBICOU, *Douanes* p. 236.

(184) Tel était le projet de Jean II qui aurait donné l'ensemble de ces régions en héritage à son fils Manuel, cf. KINNAMOS p. 23.

(185) Chrysobulle de 1198 : T-TH I p. 264 (îles ioniennes) ; 265 (îles de l'Egée, Chypre) ; *Partitio* : CARILE pp. 217-220.

(186) T-TH I p. 265.

était occupé par Léon Sgouros et devint partie intégrante de sa principauté.

Pour l'ensemble des autres îles de l'Egée, nous avons au contraire l'impression d'une administration morcellée et relativement autonome. Le chrysobulle de 1198 mentionne en effet successivement les îles micrasiatiques de Mitylène, Chios, Samos, Rhodes et Kôs : cette énumération des îles correspond bien à une suite de duchés autonomes. La *Partitio* reprend les termes du chrysobulle sans citer Rhodes qui se trouve, au moment de la rédaction de ce document, sous la poigne de Léon Gabalas. En revanche elle mentionne à part « Lemnos avec Skyros et les îles au-dessous d'Abydos », ce qui confirme l'hypothèse de l'appartenance de ces îles au thème de la Mer Egée pendant tout le 12^e siècle.

L'énumération successive des îles ioniennes laisserait supposer là encore l'existence de duchés autonomes : nous connaissons en tout cas l'existence d'un duc de Corfou, indépendant de celui de Céphalonie. Par ailleurs il faut rappeler que les îles de Céphalonie, Zante et Ithaque ne sont plus dans la mouvance de l'Empire à cette date : en 1194 en effet elles tombent sous la poigne de Maïo d'Orsini.

Enfin le chrysobulle de 1198 cite le « Dodécanèse » entre l'horion de Thèbes et d'Euripos et les îles micrasiatiques. On constate ainsi qu'à la fin du 12^e siècle, après les transformations administratives importantes d'Alexis I, puis de Manuel, cette circonscription appelée autrefois Iles Cyclades, était réduite à l'extrême : Naxos en était probablement la capitale (187).

L'extrême fin du 12^e siècle est donc marquée à la fois par un émiettement de l'espace insulaire byzantin (dû à l'occupation temporaire ou prolongée de nombreuses îles par les Normands, les Génois ou les Vénitiens ; dû également à la sécession de Chypre, Rhodes et du centre de l'Eubée) et par un morcellement administratif extrême : toute île, ou presque, encore byzantine a un duc à sa tête. La seule exception importante reste, au moins jusqu'en 1202-1203, l'horion de Thèbes et d'Euripos. Mais là encore l'unité administrative est superficielle : en effet les personnages importants, représentants des grandes familles locales et désignés du titre « d'archontes possessionnés du thème » gouvernent sur place et réduisent sensiblement le poids de toute autorité supérieure.

Chaque province insulaire était en effet divisée en circonscriptions plus petites qui portaient le nom de « tourmai ». Si nous ne pouvons, faute de document, étudier l'administration interne de chaque province insulaire, nous pouvons en revanche reconstituer de façon assez précise l'administration de la Crète qui aura donc valeur d'exemple.

(187) Rappelons que la lecture de « Naxos et des Cyclades » dans T-TH I p. 265 est erronée, cf. CARILE pp. 258-259.

— *L'organisation administrative d'un thème insulaire : l'exemple de la Crète.*

Nous pouvons assez aisément reconstituer l'administration interne de la Crète à l'époque byzantine grâce à un document vénitien de 1212 (188). Si ce document consacrer la division de l'île en sestiers dans lesquels les Vénitiens furent établis selon leurs sestiers d'origine, il est clair que la répartition géo-administrative s'est effectuée en tenant compte de l'ancienne administration byzantine. Aussi l'énumération des sestiers qui groupent un certain nombre de « tourmai » également énumérées est du plus grand intérêt. Dans la mesure donc où les Vénitiens ont respecté les tourmai byzantines, nous connaissons exactement le nombre et la localisation des dites tourmai.

A l'Est de l'île nous trouvons les tourmai de Siteia, Ierapétra et Lassithi. Pour la tourma de Mirambello qui n'est pas mentionnée dans toutes les copies du document vénitien, la question se pose de savoir si elle existait à époque byzantine. Si c'était le cas, elle devait en tout cas porter un nom différent.

Dans la région sud-est de Chandax, nous trouvons le « kastron » Belvédér : le terme de kastron signifie qu'il s'agit d'une circonscription d'époque byzantine. Nous trouvons également mention des tourmai de Pediada et de Pessocunava.

Dans la plaine de Messarea, notons les tourmai de Bonifatio (Monophatsi aujourd'hui), Kastelnuovo et Pyrgiotissa dite également Messarea. Or un document byzantin de février 1193 prouve que la région dite Messaria était effectivement divisée en « tourmai ». Une de ces tourmai, englobant Sillamos, était appelée « tourma du Nord de la Messaria » (189).

Dans la région de Réthymnon, le document vénitien fait état des tourmai d'Apanô Sybrito, de Milopotamos (Mylopotamos) et d'Aurion (Agrion). Or ces trois centres sont connus à époque byzantine comme centres ecclésiastiques. Il paraît clair que les circonscriptions administratives de l'île devaient très souvent recouper les circonscriptions ecclésiastiques : le centre de la tourma étant également siège épiscopal.

Entre Réthymnon et Chania notons les tourmai de Katô Sybrito, Kalamôna et Psychro. Or un texte byzantin de 1196 nous donne les noms de Kalamnôn et de Psychro : le premier comme siège d'évêché, le second comme circonscription (190). De plus un autre document de septembre 1027 mentionne très exactement la « tourma de Kalamônos » (191). Ainsi nous constatons que les rares

(188) T-TH II pp. 143-145 (tous les noms de « tourmai » que nous énumérons se trouvent dans ce document) ; voir THIRIET, *La Romanie* p. 125.

(189) MM VI p. 125 : Léon Staurakiôtès et Kôstas Psêlos, originaires du chôrion de Sillamos, tourma du Nord de la Messarea.

(190) MM VI p. 131.

(191) *Testament de Xénos* p. 58.

documents byzantins qui sont susceptibles de donner quelque information sur l'administration interne de la Crète coïncident parfaitement avec les données fournies par le document vénitien de 1212. D'autre part nous remarquons une fois de plus le recoupement des circonscriptions administratives avec les circonscriptions ecclésiastiques à l'intérieur de l'île de Crète.

A l'Ouest enfin nous trouvons les tourmai de Chania, Kisamos et Arna, dite également Kouphos. Ces noms sont connus dans les documents byzantins à notre disposition, sans qu'il fût cependant précisé s'il s'agissait de centres de tourmai (192). Notons cependant que l'évêché de Kisamos avait été transféré à Episkopi : qu'en était-il du centre administratif ?

Dans le document vénitien de 1212, on ne trouve pas mention de la région même de Chandax qui a été donnée en toute propriété à la commune de Venise ainsi que le territoire autour de « Temalum » (193). Or le castellum de « Temelum » ou « Temalum » mentionné en octobre 1211 n'est autre que le kastron de Temenos construit par Phokas (194) et où la troupe vénitienne se cantonna en 1212 lors de la révolte grecque. Là encore on constate combien la réalité vénitienne de 1211-1212 était proche de la réalité byzantine : c'est l'ancien kastron byzantin qu'en 1211 les Vénitiens utilisent, faute de nouvelles constructions fortifiées à cette époque. Quant à la circonscription même de Chandax, c'était à l'époque byzantine la circonscription la plus densément peuplée de l'île, le centre économique et administratif le plus important. Là se trouvait la résidence du stratège, puis du duc. L'importance de cette circonscription par rapport aux autres en 1211-1212 est révélée par le fait que la Commune de Venise se l'approprie. A l'époque byzantine la ville et la circonscription, qui l'englobait, étaient appelées « kastron de Chandax » (195).

D'après le document vénitien de 1212, la Crète aurait été divisée en dix-huit tourmai, ce qui représente un encadrement administratif solide, proche d'ailleurs de ce qu'il est aujourd'hui (vingt éparchies). Nous n'avons pas de point de comparaison avec d'autres grandes îles, faute de document. Rappelons néanmoins que l'île de Naxos en 1052 était une « tourma », très vraisemblablement du thème des Iles Cyclades. De la même façon l'Eubée était divisée en un certain nombre de tourmai dont nous ne connaissons pas le nombre, mais dont nous savons qu'à leur tête se trouvaient à la

(192) Ibid. pp. 60-61 : à propos de ce dernier texte, il semble bien que les noms géographiques mentionnés par Xénos dans son testament correspondaient aux centres administratifs connus dans les régions que visitait le Saint.

(193) T-TH II p. 130.

(194) Ibid. pp. 138, 166-167.

(195) MM VI p. 100 = *Actes de Patmos* I p. 82 : Il (l'empereur) ordonne que les ducs de Crète successifs donnent au monastère intégralement les 400 modioi de blé et les 24 nomismata théotokia, en les prélevant sur les produits et les nomismata perçus par les agents du fisc dans le kastron de Chandax.

fin du 12^e siècle des archontes « thematikoï » (196), l'archôn principal étant celui d'Euripos.

II. *L'administration ecclésiastique.*

Le cadre formel de l'administration ecclésiastique est fourni par la suite des *Notices* dont la récente publication complète (197) nous permet enfin de les situer chronologiquement et de distinguer celles qui peuvent être considérées comme des listes officielles (ainsi la *notice* 7 dite « Acte de Nicolas ») de celles qui se présentent comme des compilations hétérogènes dont la valeur historique est inégale. L'archaïsme de ces listes formelles empêche bien souvent le lecteur de saisir l'évolution de l'administration ecclésiastique pendant la période considérée. Aussi ces listes doivent-elles être perpétuellement confrontées à la réalité concrète qui, elle, est fournie par toutes les mentions d'évêques insulaires dans les listes conciliaires, les actes des patriarches ou les documents d'archives, ou encore par toutes les mentions sigillographiques. Nous nous heurtons ici au fait que ces mentions historiques sont éparses dans l'espace et dans le temps. De plus les sceaux sont souvent datés de façon imprécise, et les synodes et conciles ne réunissaient qu'exceptionnellement l'ensemble des évêques en fonctions. Pourtant, quoique les structures de l'administration ecclésiastique fussent plus rigides que celles de l'administration civile et militaire, nous n'en observons pas moins des transformations au cours de la période étudiée, transformations conditionnées par les bouleversements démographiques, économiques et sans doute politiques du monde insulaire byzantin. Il nous est alors apparu que seule une étude chronologique était possible : l'important étant certainement de bien situer les dates-clés où les grandes transformations se produisirent et d'en saisir la signification historique. Nous nous proposons donc d'étudier l'évolution de l'administration ecclésiastique insulaire depuis le 8^e siècle jusqu'à la fin du 12^e, d'examiner la répartition géographique de l'ensemble des circonscriptions et de comparer les données formelles aux informations concrètes.

1) De la fin du 7^e siècle au début du 9^e.

— *La Crète.*

La Crète fait partie du vicariat de Thessalonique compris

(196) Michel CHONIATÈS p. 277 : « le sebastè Chalkoutzès, archôn thematikos issu d'Euripos », p. 280 : « lui qui était le premier des archontes thematikoï et ktématikoï d'Eubée ». En revanche nous émettons la plus grande réserve sur l'identification faite par G. Schlumberger d'un certain Jean « tourmarque de Chalcis » avec le tourmarque d'Euripos, cf. SCHLUMBERGER, *Sig.* pp. 170-171. En effet la ville de Chalcis d'Eubée actuelle était appelée Euripos à l'époque byzantine. De plus il s'agit d'un sceau du 11^e siècle, dont la lecture est difficile.

dans l'Illyricum oriental sous la dépendance du pape jusqu'en 733, date de son rattachement au patriarcat byzantin. Son statut est donc nouveau au début de l'époque étudiée. Nous ne savons pas ce qu'il advint de l'Église de Crète pendant l'Arabocratie. Si certains évêques continuèrent à assumer leurs fonctions dans l'île, tel n'était pas le cas du chef suprême de cette Église, exilé au Bosphore. Pendant toute la période étudiée, ce dernier fut tantôt appelé « métropolitite », tantôt « episkopos », tantôt « archiepiscopus » ou « proèdros » de Gortyne ou de Crète (198).

Pour la liste des évêchés de Crète au 8^e siècle, nous devons partir de la réalité concrète que nous fournit le Concile de Nicée en 787 (199). Nous distinguerons alors un état de l'Église de Crète antérieur à 787 et un état sûrement postérieur. La *notice 2* nous fournit en effet une liste des sièges épiscopaux exactement conforme à la liste des villes de Crète énumérée dans le *Synecdemos* de Hieroclès (200), avec cependant l'absence d'Einatos. Si nous considérons en revanche la liste donnée par la *notice 3*, dite liste « iconoclaste » (201), nous constatons une réduction sensible des sièges d'évêchés par rapport à la liste du *Synecdemos* (11 évêchés au lieu de 21), les noms de deux nouveaux sièges (Ierapetra au lieu de Ierapydna, et Siteia). Elle présente ainsi une grande parenté avec la liste des évêques de Crète présents au Concile de Nicée, sans que pour autant les deux listes soient parfaitement identiques. Au Concile de Nicée ne figurent pas en effet les évêques de Ierapetra et de Siteia mentionnés dans la *notice 3*, alors que sont mentionnés au contraire les évêques d'Héracleion, de Phoinikè et de Klaudonèsos : rappelons que Phoinikè et Klaudonèsos étaient des villes mentionnées par Hieroclès. Dans la mesure où ces trois évêchés disparaissent des notices postérieures, il est vraisemblable que la *notice 3* a été rédigée après le Concile de Nicée, à l'extrême fin du 8^e siècle, ou au tout début du 9^e (202). En revanche la *notice 2*, plus proche de la liste de Hieroclès que de la liste conciliaire de 787, est certainement antérieure à ce concile.

Si nous considérons sur le plan géographique la liste des évêques présents à Nicée, nous constatons que les villes de l'Est de la Crète mentionnées par Hieroclès n'ont pas d'évêques présents en 787. Doit-on en conclure qu'il n'y a plus de siège épiscopal dans l'Est de la Crète et que par conséquent ces villes paléochrétiennes ne sont plus que de petits villages à l'époque considérée ? Nous abordons ici le problème de la réalité urbaine en Crète à la fin du 8^e siècle, problème dont nous avons déjà parlé précédemment. La liste des évêques de Crète en 787 confirmerait ainsi l'hypothèse d'une déca-

(197) DARROUZÈS, *Notitiae*.

(198) N.B. TOMADAKIS, *EEBS* 24, 1954, p. 82 sq.

(199) MANSI 13 p. 389.

(200) *Notice 2* : DARROUZÈS, *Notitiae* 2²⁰⁷ sq ; *Synecdemos* : HIEROCLÈS p. 19⁶⁴⁹ sq.

(201) DARROUZÈS, *Notitiae* 3²³⁹ sq.

(202) Voir à ce sujet DARROUZÈS, *Notitiae* p. 29.

dence des villes crétoises et d'une dépopulation de l'île avant la conquête arabe. De plus nous ignorons, au vu de la titulature des évêques, si les sièges épiscopaux sont toujours situés dans les villes dont ils portent le nom ou s'ils ont déjà été transférés dans ces lieux-dits aujourd'hui « Episkopi » tout en gardant le titre ancien. Les vestiges monumentaux antérieurs à la conquête arabe, trouvés dans ces lieux-dits, militeraient en faveur d'un transfert dès le 8^e siècle ou même avant. Nous savons en tout cas que l'évêché d'Aradénos a été transféré à une époque très reculée au lieu-dit Phoinikè (l'évêque de Phoinikè est présent au Concile de Nicée) puisque la *notice 2* précise bien « Phoinikès étoit Ariadnès » (203).

— *Les Iles Cyclades.*

Les notices depuis le 7^e siècle jusqu'au milieu du 9^e (soit les *notices 1, 2, 3*) (204) donnent de l'éparchie des Iles Cyclades et de sa métropole Rhodes un statut et un cadre géographique identiques avec onze suffragants, soit les îles de Samos, Chios, Kôs, Naxos, Théra, Paros, Léros, Andros, Tinos, Milos et Amorgos (Pissynè). Ainsi l'éparchie des Iles Cyclades est bien réduite par rapport à la liste des îles comprises dans l'éparchie des Iles de Hieroclès (205). Elle est amputée en particulier des îles du Nord de l'Egée (Lesbos, Ténédos). De plus certaines îles mentionnées dans le *Synecdemos* ne sont plus assez importantes désormais pour mériter un évêché, ainsi les îles de Siphnos, Ios ou Astypalaia. En revanche une nouvelle île-évêché apparaît, celle de Léros qui n'était pas recensée dans le *Synecdemos*. Pourtant, en considérant le ressort géographique de l'éparchie des Iles Cyclades, on est étonné de constater une grande similitude entre les limites occidentales de cette éparchie et celles de l'éparchie des Iles du *Synecdemos*. Ainsi Kéa qui était mentionnée par Hieroclès dans la province d'Hellade-Achaïe, ne ressort pas de l'éparchie des Iles Cyclades, mais reste citée dans le cadre de l'éparchie d'Hellade par la *notice 3* (206) : il faut préciser que c'est la seule mention connue de Kéa dans l'ensemble des notices étudiées jusqu'à la fin du 12^e siècle. De même Skyros qui était mentionnée par Hieroclès dans la province d'Achaïe, ne ressort pas davantage de l'éparchie ecclésiastique des Iles Cyclades (207). Enfin Karpathos est mentionnée comme archevêché autocéphale (208).

(203) DARROUZÈS, *Notitiae* 2²¹⁷.

(204) *Ibid.* 1⁴²⁵ sq, 2⁴⁹⁴ sq, 3⁵⁶⁴ sq ; pour l'identification de Pissynè avec Amorgos p. 113 et n. 3.

(205) HIEROCLÈS p. 32⁶⁸⁶⁻⁶⁸⁷.

(206) DARROUZÈS, *Notitiae* 3⁶⁸⁹ : Kéa est mentionnée seulement dans cette notice. L'île a été intégrée par le rédacteur dans un cadre formel tiré des anciennes listes ecclésiastiques ou du *Synecdemos* : il avait le souci de réintégrer dans la juridiction du patriarche l'ensemble des îles soumises à l'obédience du pape jusqu'en 733.

(207) DARROUZÈS, *Notitiae* 3⁶⁹³ (Ospeous) : Skyros dépend également de l'éparchie d'Hellade.

(208) DARROUZÈS, *Notitiae* 1⁶⁷. 2⁷¹. 3⁸⁶ (Notons dans la *notice 3* l'appartenance de Karpathos à l'éparchie d'Asie I), 4⁶⁹.

De l'ensemble des évêchés de cette éparchie, six seulement assistèrent au concile de Nicée : ceux de Chios, Samos, Léros, Milos, Andros et Tinos, sans compter bien sûr le métropolitain (209). Il manquait donc un certain nombre d'évêques, en particulier ceux de Naxos, Paros, Théra et Amorgos. Il est possible qu'ils ne se soient pas dérangés à cette occasion, mais il est possible aussi qu'à la fin du 8^e siècle certaines de ces îles connaissent déjà une profonde régression démographique, ainsi Paros, Amorgos ou Théra.

— *Les sièges archiépiscopaux de Mitylène et de Méthymne.*

Pendant la période étudiée, Mitylène et Méthymne ont le statut d'archevêchés autocéphales (210). Les deux archevêques sont présents au concile de Nicée (211). Par ailleurs nous connaissons une série d'archevêques de Mitylène pour la première moitié du 9^e siècle (outre un certain Christodule connu par son sceau, qui a vraisemblablement exercé ses fonctions à la fin du 7^e s. ou au cours du 8^e (212)) : mentionnons donc dans l'ordre un certain Georges archevêque de Mitylène avant 813, puis un certain Léon archevêque de 813 à 820 et enfin un autre Georges, archevêque en 843 (213).

— *L'archevêque d'Egine.*

C'est un des derniers sièges d'archevêchés mentionnés dans la *notice 2* : il aurait donc été créé au cours du 8^e siècle, ou au plus tard dans le premier quart du 9^e (214). Notons d'ailleurs qu'en 787, date du Concile de Nicée, Egine est encore évêché suffragant de Corinthe (215). Nous possédons également le sceau d'un certain « Théodore évêque d'Egine », daté du 9^e siècle (216). Egine, promue au rang d'archevêché, faisait partie de l'éparchie d'Hellade. Se pose alors la question de savoir comment l'île d'Egine a pu bénéficier de cette promotion au moment même où l'île était ravagée par de continuels raids arabes.

(209) MANSI 13 p. 383 (Rhodes), p. 396.

(210) DARROUZÈS, *Notitiae* 1 ^{51, 58}, 2 ^{54, 62}, 3 ^{70, 78}.

(211) MANSI 13 p. 385.

(212) LAURENT, *Corpus* VI p. 574.

(213) *Actes de David, Sym et Georges* pp. 227, 230, 251-254. Voir à ce sujet F. HALKIN, *AB* 77, 1959, pp. 464-469.

(214) DARROUZÈS, *Notitiae* 2 ⁶¹ et p. 19.

(215) MANSI 13 p. 392. La notice 3 qui reprend ici la liste du concile de Nicée, le cite également comme suffragant de Corinthe : DARROUZÈS, *Notitiae* 3 ⁷⁷³.

(216) LAURENT *Corpus* VI pp. 671-672.

— *L'île de Chypre.*

Il est tout à fait naturel que l'île de Chypre ne figure pas dans une grande partie des *Notices*, puisque depuis 488 l'île de Chypre est constituée en église autocéphale et ne relève théoriquement que de l'autorité impériale (217). La *notice 3*, dite *notice iconoclaste*, en fait néanmoins mention dans la mesure où Chypre était représentée au concile de Nicée à partir duquel cette notice fut en grande partie rédigée (218). Elle donne malgré tout une liste très formelle des évêchés de Chypre et elle s'inspire largement du *Synecdemos* (219). Pourtant, en plus de Leukousia qui ne figure que dans les manuscrits tardifs du *Synecdemos* (220), la *notice 3* ajoute Neapolis. En revanche elle omet Kirboia qui figurait dans le *Synecdemos*. Si l'on considère maintenant la liste des évêques de Chypre présents au concile de Nicée, on constate d'abord qu'ils ne sont pas nombreux. Y assistent en effet le métropolitain et les évêques de Soloi, Kythraia, Kition, Trimithonte et Amathonte (221). On constate également que ne figure aucun évêque de la partie occidentale de l'île, ce qui s'explique, selon nous, par le statut particulier de l'île à cette date. Il faut en effet rappeler la division « géographique » de l'île entre byzantins et musulmans : « Ces derniers nommaient un gouverneur militaire et un juge civil ; ils avaient la haute main sur les chrétiens vivant dans leur circonscription, si bien que les chrétiens étaient scindés en deux groupes » (222). La partie byzantine était administrativement autonome et avait une Église qui fonctionnait normalement. La partie musulmane au contraire ne comportait sans doute pas d'évêchés. D'autre part il n'est pas exclu que les villes que nous savons prospères pour l'époque paléochrétienne, soient tombées dans un profond déclin ou soient abandonnées, comme en témoigne l'exemple de Paphos. Au contraire notons l'activité des évêques de Kônstantia et de Kition ainsi que des villes du même nom encore à cette époque (223). Il faut noter enfin que Chypre ne connut pas de transfert généralisé d'évêchés, comme en connut l'île de Crète à la même époque.

— *Les autres îles.*

Les îles ioniennes, les îles dites Sporades aujourd'hui, les Cyclades occidentales, l'Eubée ne sont pas mentionnées dans les

(217) LAURENT, *Corpus* V2 p. 307.

(218) Voir à ce sujet DARROUZÈS, *Notitiae* p. 29.

(219) DARROUZÈS, *Notitiae* 3¹⁴³ sq.

(220) *Ibid.* 3¹⁵⁴ (HIÉROCLÈS p. 38).

(221) MANSI 13 p. 338.

(222) IBN HAUQAL I p. 198.

(223) MANSI 13 col. 77.

noties 1 et 2, et ne figurent dans la *notice 3* que dans un cadre formel, recopié vraisemblablement des anciennes listes du 4^e s. ou de la liste civile qu'est le *Synecdemos* : ainsi Skiathos et Skopélos sont intégrées dans l'éparchie de Thessalie, Cythère dans celle du Péloponnèse, Céphalonie, Corfou, Porthmos, Oréos et Zakynthos dans celle de l'Epire (224). Or il est bien évident que ces cadres ne correspondent plus à rien. La *notice 3* ne les a cités que par un souci évident de reclasser des évêchés qui jusqu'en 733 échappaient à la juridiction du patriarcat byzantin. L'ensemble de ces évêchés, inclus jusque-là dans l'Illyricum dépendant de Rome, étaient pour la plupart suffragants de Corinthe (Corfou dépendait quant à lui de Nicopolis). En 787, lors du concile de Nicée, certains de ces évêchés sont représentés : citons dans l'ordre l'évêque de Porthmos, celui d'Oréos, celui de Céphalonie, celui de Corfou, celui de Zakynthos et enfin celui de Lemnos (225) qui était également compris dans l'Illyricum jusqu'en 733 (226). Excepté ce dernier, nous constatons que ne figure au Concile aucun évêque des îles nord-égéennes. La comparaison par ailleurs de la liste des évêques insulaires donnée par la *notice 3* avec celle du Concile de Nicée nous permet de vérifier que la *notice 3* reflète une certaine réalité : elle mentionne en effet l'évêché d'Oréos dont le représentant est mentionné pour la première fois à Nicée.

Ainsi le 8^e siècle apparaît capital dans la géographie ecclésiastique du monde insulaire byzantin. Avant 733 la juridiction du patriarche était amputée de toute la partie occidentale de la Mer Egée ainsi que des îles ioniennes. Aussi les *noties* ecclésiastiques et les conciles de cette période ne mentionnent que les îles situées à l'Est d'une frontière, qui fut définie à la fin du 4^e siècle et qui apparaît en fait comme une limite théorique « en dehors de l'histoire » (227). A partir de 733, c'est-à-dire au début de la période étudiée, l'ensemble des îles byzantines sont réintégrées au patriarcat. Aussi nous n'aurons pas à nous interroger sur les conséquences auxquelles aurait pu aboutir la dissociation entre l'administration ecclésiastique et la réalité historique. Nous avons rappelé simplement ces données dans la mesure où elles éclairent les premiers renseignements fournis par les *noties* ecclésiastiques.

L'étude de l'administration ecclésiastique insulaire contribue à étayer certaines de nos hypothèses aussi bien sur le dépeuplement de certaines îles à cette époque (du 7^e au milieu du 9^e siècle) que sur la délimitation des circonscriptions administratives civiles et militaires.

Nous constatons en effet que les îles qui sont représentées à Nicée sont justement les îles qui n'ont jamais été complètement

(224) DARROUZÈS, *Notitiae* 3 684-685, 732, 769.

(225) MANSI 13 pp. 392, 374.

(226) LAURENT, *Corpus* VI p. 657.

(227) C. PIETRI, *Roma Christiana, Recherches sur l'Eglise de Rome, son organisation, sa politique, son idéologie de Millième à Sixième III* (311-440), Rome 1976, II, p. 1076.

dépeuplées, même si elles ont subi un déclin démographique. Et d'ailleurs nombre d'entre elles témoignent, dès le milieu du 9^e siècle, d'une reprise démographique. En revanche l'absence des évêques des îles nord-égéennes ne paraît pas entièrement fortuite : ces îles sont vraisemblablement désertes à cette époque. Lemnos constitue ici une exception : son évêque, présent au Concile de Nicée, témoigne que l'île est bien habitée à la fin du 8^e siècle. De la même façon la notice de la fin du 8^e siècle aussi bien que la liste des évêques de Crète donnée par le Concile de Nicée témoigneraient d'une certaine décadence, dès cette époque, des villes de Crète, et en particulier des villes de l'Est de la Crète : ne sont mentionnées en effet ni Bienna, ni Allyngos, ni Lyktos, ni Kamara, ni Ierapydna.

L'étude de l'administration ecclésiastique contribue également à éclaircir le problème de la délimitation des circonscriptions civiles et militaires de la même époque. Nous avons vu en effet que la nouvelle circonscription dite Dodécanèse empruntait beaucoup à la circonscription ecclésiastique existante, dite Iles Cyclades. Et même si les deux cadres administratifs évoluèrent différemment, on peut penser qu'il y eut au cours des siècles un jeu d'influences réciproques. En témoigne pour le début du 10^e siècle le rattachement à l'éparchie d'Hellade de l'île d'Andros qui, jusque-là, dépendait de celle des Iles Cyclades (228). Ce transfert correspond en effet, sur le plan civil, au rattachement de l'île d'Andros au thème de l'Hellade, dès la disparition du drongaire du Dodécanèse, lors de la refonte administrative du milieu du 9^e siècle. Cet exemple, qui anticipe sur l'étude de la période suivante, révèle l'adaptation de l'administration ecclésiastique à l'administration civile.

2) L'Église insulaire aux 9^e-10^e siècles.

Les deux sources essentielles pour l'étude de l'administration ecclésiastique aux 9^e-10^e siècles sont d'une part les conciles de 869 et de 878 (229), et d'autre part l'*Acte de Nicolas I* (901-907) dit encore *Notice 7*. L'*Acte de Nicolas I* est une notice qui a été promulguée, ce qui constitue un phénomène unique dans l'histoire des notices ecclésiastiques (230). Aussi nous pouvons tirer de cette liste des renseignements aussi concrets et historiques que ceux fournis pour la même période par les conciles ou les sceaux d'évêques. Dans la mesure donc où la *notice 7* se présente comme une « taxis » officielle, il nous a semblé utile de fixer pour cette période les cadres ecclésiastiques des îles étudiées (tout au moins de celles qui sont sous domination byzantine) et de mentionner pour chaque diocèse les évêques connus. Après cette étude de l'administration

(228) DARROUZÈS, *Notitiae* 7⁵⁰⁰ (901-902).

(229) Concile de 869 (MANSI 16 p. 18) Concile de 878 (MANSI 17 p.377).

(230) DARROUZÈS, *Notitiae* pp. 53-78 ; 269-288.

ecclésiastique proprement dite, il nous semble également intéressant de considérer quelle contribution apportent les données ecclésiastiques à l'histoire démographique insulaire.

— *Les cadres de l'administration ecclésiastique insulaire.*

L'éparchie des Iles Cyclades.

La *notice 7* mentionne Rhodes comme métropole avec dix évêchés suffragants (231) : ceux de Samos, Chios, Kôs, Naxos, Théra, Pissynè (Amorgos), Paros, Léros, Tinos, Milos. Manque donc l'évêché d'Andros qui a été détaché de l'éparchie des Iles Cyclades et rattaché à celle de l'Hellade (232). Ce transfert a été effectué entre le milieu du 9^e siècle et 901-907. Outre l'influence du cadre politique sur l'administration ecclésiastique dont témoigne cet exemple, nous constatons que la répartition des îles égéennes dans l'espace économique, politique ou administratif, était bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Une partie des îles dites Cyclades aujourd'hui, au Sud de Syros, Mykonos et Délos, était bien plus ouverte sur l'Asie que sur la Grèce. L'histoire de ces îles était alors liée à celle des îles micrasiatiques.

Au cours du 10^e siècle des évêchés nouveaux apparaissent dans le Sud-Est de l'Egée, ainsi Nisyros et Astypalaia mentionnées dans la *notice 4*. Cependant si la rédaction de cette notice est très proche chronologiquement du concile de 869, un seul manuscrit daté du 9^e-10^e s. mentionne ces deux nouveaux évêchés insulaires (233). Ne pourrait-on pas alors dater ce manuscrit du cours du 10^e s. ou même de la fin du 10^e s. dans la mesure où la *notice 7* de 901-907 n'enregistre pas ces deux créations d'évêchés qui, du point de vue historique, se situeraient mieux après la reconquête de la Crète ?

En ce qui concerne les titulaires des différents évêchés des Iles Cyclades, mentionnons d'abord une suite de métropolitains de Rhodes bien connus pour le 9^e siècle : ils furent d'ailleurs présents aux deux conciles de 869 et 878 (234). Pour l'île de Chios nous n'avons aucune mention d'évêque pour cette période. Il en est de même de quelques autres îles, en particulier Tinos, Naxos, Paros, Milos, Théra et Léros. En revanche notons que Samos et Kôs ont des représentants connus dont l'un d'ailleurs assistait au concile de 878 (235).

(231) DARROUZÈS, *Notitiae* 7⁶⁰³⁻⁶¹³.

(232) DARROUZÈS, *Notitiae* 7⁶⁰⁰.

(233) *Ibid.* 4⁴⁵⁵⁻⁴⁵⁶.

(234) Epiphanius (8^e s.), cf. ZACOS-VEGLERY n° 1874 ; Théophane (814-832) et Néilos (833), cf. T.E. EVANGELIDÈS, *EEBS* 6, 1929 pp. 163-165 ; Michel (869), cf. MANSI 16 col. 18, 144, 158 ; Léontios (878), cf. MANSI 17 col. 374-378 ; Iôannès (9^e s.), cf. LAURENT, *Corpus* VI p. 529.

(235) Pour Samos, voir Léon (9^e s.), cf. LEQUIEN, *Or. Christ.* I. pp. 929-932 ; pour Kôs, voir Constantin (878), cf. MANSI 17 col. 374-378.

L'éparchie de Mitylène.

La promotion de Mitylène au rang de métropole est enregistrée dans la *notice* 7 avec ses cinq suffragants : Eressos, Strongylè, Ténédos, Berbinon et Perperinè (236). On a pu cerner d'assez près la chronologie de cette promotion grâce aux lettres de Photius adressées au métropolite de Mitylène, sûrement antérieures à la seconde déposition du patriarche, donc antérieures à 886 (237). La création de la nouvelle province ecclésiastique se situe environ entre 850 et 880. Parmi les représentants de l'archevêché, puis de la métropole de Mitylène, nous connaissons en particulier ceux qui sont mentionnés dans la *Vie des Saints de Mitylène* du 9^e s. : Léon, l'archevêque iconoclaste qui a sévi sous l'empereur du même nom, avait une terrible réputation (238). Mentionnons également un certain Michel qui assista au concile de 878 (239). Nous n'avons aucun nom des évêques suffragants pendant cette période. Certains de ces évêchés nous restent inconnus en ce qui concerne leur localisation géographique, notamment ceux de Berbinon et de Perperinè : il s'agit peut-être d'évêchés situés sur la côte asiatique en face de l'île. Pourtant il n'est pas exclu qu'il s'agisse de localités situées dans l'île même : c'est le cas en effet de Strongylè que l'on a cherché vainement jusqu'à présent sur la côte asiatique et qui se trouve être une localité de l'île où l'on a récemment fait d'importantes trouvailles monétaires. L'histoire de l'évêché de Ténédos nous reste inconnue entre le 5^e s. où il était rattaché à la métropole de Rhodes (240) et le début du 10^e s., date où il se retrouve suffragant de Mitylène. En tout cas il n'est pas mentionné dans les *notices* des 7^e, 8^e et 9^e siècles.

Les îles ou les villes insulaires intégrées aux éparchies d'Hellade et du Péloponnèse.

Le caractère officiel que revêtit l'*Acte de Nicolas I* était surtout dû au besoin pressant de reclasser dans l'ordre de préséance les évêchés occidentaux qui revinrent en 733 sous l'obédience du patriarche. Ainsi les îles qui dépendaient autrefois de l'Illyricum oriental et qui avaient été mentionnées dans la *notice* 3 à travers des cadres recopiés du *Synecdemus*, sont ici pour la première fois cités dans leurs cadres réels.

Céphalonie et Zakynthos sont des évêchés suffragants de Corinthe

(236) DARROUZÈS, *Notitiae* 7 678-683.

(237) LAURENT, *Corpus* V1 p. 573.

(238) Voir n.° 213.

(239) *PG* 102 col. 834, 859-860 : ce Michel qui fut titulaire du siège de Mitylène entre 877 et 886 doit être celui qui est mentionné au Concile de 878 à l'endroit où figure une croix dans le texte.

(240) LAURENT, *Corpus* V1 p. 579.

(241). On a la mention de leurs représentants au moins dans l'un des deux conciles de la fin du 9^e siècle (242).

Les évêchés insulaires dépendant d'Athènes, métropole de l'éparchie d'Hellade créée autour de l'an 800 (243) sont ceux d'Eubée (Oréos, Karystos, Porthmos, Aulôn et Euripos), d'Andros (détachée de l'éparchie des Iles Cyclades), de Syros et de Skyros. Les évêques de Porthmos et d'Oréos étaient présents au concile de Nicée et sont de ce fait déjà mentionnés dans la *notice* 3. La ville de Karystos était quant à elle mentionnée dans le *Synecdemos*. Aulôn se trouve ici mentionné pour la première fois, et la ville-évêché d'Euripos est représentée pour la première fois au concile de 869 (244) : le *Synecdemos* citait en effet la ville de Chalcis, ville antique et paléochrétienne qui disparaît après le 6^e siècle (245). Notons que l'évêché d'Euripos est protothronos de la métropole d'Athènes dans la *notice* 7. Enfin si l'évêché de Skyros est tout naturellement rattaché à l'éparchie d'Hellade (suivant en cela le sort des évêchés insulaires de cette région après leur réintégration au sein du patriarcat), notons en revanche que l'évêché de Syros est mentionné ici pour la première fois et que l'île de Syros n'était pas citée dans le *Synecdemos*. Le rattachement de Syros à l'éparchie d'Hellade, avec celui d'Andros, témoignent de cette frontière administrative que nous avons antérieurement définie sur une ligne passant au Sud de Syros, Mykonos et Délos, entre les circonscriptions de l'Hellade et des Cyclades.

Les archevêchés autocéphales du Nord de l'Egée (Lemnos, Méthymne), des îles ioniennes (Corfou, Leukas), d'Egine et de Karpathos.

Nous avons déjà rencontré les archevêchés de Méthymne et d'Egine, le premier créé vraisemblablement au milieu du 7^e siècle (246), le second à la fin du 8^e s. ou au tout début du 9^e. L'île de Lemnos, quant à elle, avait jusqu'en 733 un évêque soumis à l'obédience du pape et, à ce titre, n'était pas mentionnée dans les *notices ecclésiastiques*. On ne sait quand cet évêché fut promu au rang d'archevêché qu'il détient dans la *notice* 7 et qu'il gardera jusqu'au 14^e siècle (247). Cette date se situe en tout cas entre 733 et la date de la rédaction de la *notice* 7, soit 901-907. En ce qui concerne Corfou, rappelons qu'avant 733 c'était également un simple évêché

(241) DARROUZÈS, *Notitiae* 7⁴⁹²⁻⁴⁹³.

(242) Pour Céphalonie, voir Antônios en 878 (MANSI 17 col. 374-378) ; pour Zakynthos, voir Nicéphore en 869 (MANSI 16 col. 18, 144, 158).

(243) LAURENT, *Corpus* V1 p. 437. Pour les évêchés insulaires dépendants d'Athènes, cf. DARROUZÈS, *Notitiae* 7⁴⁹⁶ sq.

(244) Théodore, évêque d'Euripos au concile de 869 (MANSI 16 col. 18 144, 158), Théophylacte, évêque d'Euripos au concile de 878 (MANSI 17 col. 374-378).

(245) HIÉROCLÉS, p. 16-17.

(246) LAURENT, *Corpus* V1 p. 66.

(247) *Ibid.* p. 657.

intégré dans la province de l'Illyricum sous la dépendance juridique du pape et que la première mention de sa promotion au rang d'archevêché est celle de la *notice* 7 (248). Sa place à la fin de la liste des archevêchés tendrait à prouver que cette promotion est récente. Les origines du diocèse de Leukas ne sont pas connues : l'archevêché apparaît dans les listes ecclésiastiques à partir de l'*Acte de Nicolas* (249).

Ainsi l'*Acte de Nicolas I* ou *notice* 7 permet de cerner assez exactement la géographie ecclésiastique insulaire, tout au moins en ce qui concerne les îles métropoles ou évêchés. Il en va en effet différemment des îles qui ne sont sièges ni d'une métropole, ni d'un archevêché, ni d'un évêché. Nous ne savons absolument pas à quelle circonscription ces îles étaient rattachées. Tel est le cas des îles de Skopélos et de Skiathos, de celles de Samothrace et de Thasos. Et nous retrouvons d'ailleurs exactement les mêmes zones d'incertitude que celles que nous avons en étudiant la géographie civile et militaire de la même époque. En revanche nous avons vu quelle contribution importante l'étude de l'administration ecclésiastique pouvait apporter à celle de l'administration civile, et nous avons constaté que l'on ne peut dissocier complètement les deux types d'administration. On constate cependant qu'avec le temps les deux administrations tendent à se différencier. Alors que le système thématique en effet représente une coupure complète avec l'administration justinienne, il est certain que l'administration ecclésiastique ne s'en détache que progressivement. Mais il serait faux de dire que cette administration reste figée. En effet si elle n'est pas sensible aux contraintes militaires qui imposèrent par exemple un système de défense original à l'époque, en intégrant îles et côtes dans de vastes thèmes « maritimes », l'administration ecclésiastique fut néanmoins obligée de réintégrer l'ensemble des évêchés qui jusqu'en 733 faisaient partie de l'Illyricum et elle ne reprit pas alors l'ancien système. Elle trouva de nouveaux cadres plus adaptés aux circonscriptions civiles. D'autre part elle dut également s'adapter aux transformations démographiques et économiques de chaque région et créer des évêchés là où il n'y en avait pas, si besoin était. Nous abordons là le second grand intérêt que présente l'étude de l'administration ecclésiastique dans la mesure où elle peut refléter les grandes tendances démographiques de la période considérée.

— *Tendances économiques et démographiques du monde insulaire étudié : l'administration ecclésiastique reflète une réalité concrète.*

La confrontation des diverses données ecclésiastiques avec l'ensemble des données historiques nous amènent à quelques re-

(248) DARROUZÈS, *Notitiae* 7.¹⁰²

(249) *Ibid.* 7⁸¹. Sur l'archevêché de Karpathos, voir ci-dessous.

marques sur la vitalité économique et démographique du monde insulaire étudié.

Tout d'abord nous constatons que certaines îles n'ont pas d'évêché : il s'agit des îles du Nord de l'Egée, en particulier Thasos, Samothrace, Imbros, des Sporades, excepté Skyros, ainsi que de certaines cyclades occidentales et de Cythère. Or d'autres témoignages nous avaient conduit à supposer que ces îles avaient subi un important déclin démographique, et avaient été parfois désertées. En revanche la promotion de Lemnos au rang d'archevêché et la mention d'évêques de l'île aux 9^e-10^e s. prouvent que Lemnos ne dut pas subir à cette époque un déclin démographique aussi important que l'absence de toute autre information ou de tout vestige archéologique aurait laissé croire. Il en est de même de l'île de Skyros dont on a une mention d'évêque en fonction en 895 (250) : cette île était donc relativement bien peuplée à la fin du 9^e siècle.

L'ensemble des données ecclésiastiques confirment l'hypothèse d'une reprise de la croissance démographique dans certaines îles au début du 9^e siècle, en particulier dans les grandes îles d'Eubée et de Rhodes, mais aussi dans les îles moyennes de Mitylène et de Samos. Ces îles ont en effet une suite d'évêques tout au long des 9^e et 10^e siècles, mis à part l'île de Samos pour laquelle il n'existe qu'une seule mention d'évêque au début du 9^e siècle. De plus les mentions de l'évêque d'Oréos au concile de Nicée, de celui d'Euripos au concile de 869 et de celui d'Aulôn dans la *notice 7* témoignent d'une exceptionnelle vitalité urbaine de l'Eubée (il s'agit en effet de trois nouveaux évêchés) et sans aucun doute d'une croissance démographique importante de l'île dès la fin du 8^e siècle et au cours du 9^e. Il n'est d'ailleurs pas inintéressant de comparer les tendances démographiques assez proches de l'Eubée et d'Athènes (251).

Très peu de renseignements concernent les îles ioniennes à cette époque, et pourtant le nombre relativement important d'évêques connus (252) prouve que ces îles étaient plus peuplées que ne le laisserait croire l'absence de tout monument pendant cette période. Certes la fonction militaire de ces îles dès le 8^e siècle empêchait de formuler l'hypothèse d'un dépeuplement important. Nous avons affaire à un groupe d'îles dont l'étude démographique et économique pour cette période se révèle faussée par l'absence de toute information autre qu'administrative.

Si l'ensemble des Cyclades et des îles micrasiatiques sont bien pourvues d'évêchés (comme en témoignent la *notice 7* et la *notice 4* qui en ajoute deux), l'absence continue de certains de leurs titulaires aux différents conciles, combinée à l'absence de toute autre

(250) Pour le texte de l'inscription mentionnant l'évêque de Skyros, Sabbas et la bibliographie correspondante, cf. ch. 3 p. 230.

(251) HERRIN, *Byz. Prov. Government* p. 259 et n. 14.

(252) Notons pour Corfou Michel en 869 (MANSI 16 col. 18, 44, 144, 159, 195) ; Arsène en 933 (voir tableau) ; pour Leukas, Germain en 878 (MANSI 17 col. 374-378) et Antônios (sceau daté du 9^e siècle : LAURENT, *Corpus* VI p. 659).

mention, en particulier sigillographique, confirmerait l'hypothèse du dépeuplement de nombreuses îles. Citons en particulier Milos, Théra, Léros et même Chios. Néanmoins il faut rester prudent. Si en effet le témoignage d'évêques en fonctions dans certaines îles à une date donnée infirme l'idée d'un dépeuplement de ces îles, l'absence en revanche de mention d'évêque pendant une période peut être fortuite. Ainsi la richesse monumentale de Naxos aux 9^e-10^e siècles dément toute hypothèse de dépeuplement de l'île à cette époque. En revanche la présence, au contraire de ce que l'on attendait, d'évêques en fonctions à Egine et à Andros semble prouver que ces îles n'ont pas été désertées. Pour l'île d'Egine en particulier, les mentions d'évêques, aussi bien au début du 9^e siècle qu'en 878, contredisent les témoignages hagiographiques qui mentionnent que l'île fut désertée du fait des incursions arabes à cette époque. Il faut alors supposer ou bien que l'évêque d'Egine, réfugié à Athènes ou ailleurs, continuait à être nominalement titulaire de sa chaire et à représenter l'île dans les divers conciles, ce qui était chose courante à Byzance, ou bien que l'île n'a pas été réellement désertée, ou bien encore que l'île n'est restée inhabitée qu'une courte période. Si la première hypothèse est la plus séduisante, il n'est pourtant pas exclu qu'après une courte période pendant laquelle l'île fut abandonnée, elle ait été repeuplée. L'archéologie n'apporte pas non plus de témoignage concluant, si ce n'est qu'elle militerait plutôt en faveur d'une désertion des habitants d'Egine, sans doute temporaire. La mention de l'archevêque de Karpathos au concile de 878 est également digne d'intérêt. En effet nous n'avons aucun témoignage de l'activité de l'île ou de ses habitants pendant toute cette période. La mention de l'archevêque de Karpathos (253) prouverait, s'il résidait bien dans l'île, que malgré la proximité de la menace arabe, Karpathos ne fut pas désertée : rappelons d'ailleurs qu'en 961 seuls les marins de Karpathos connaissaient l'itinéraire pour la Crète (254).

Si la liste des évêques en fonctions aux 9^e-10^e siècles ne modifie pas dans ses grandes lignes le tableau démographique des îles que nous avons tenté d'établir pour cette période, elle incite pourtant à une certaine prudence. Il faut nous défier quelque peu des hagiographes qui dans leur zèle n'hésitent pas à tronquer la réalité. Il en est de même d'ailleurs des chroniqueurs qui parlent d'une désertification complète des îles de l'Egée avant la reconquête de Phokas. Si les uns et les autres expriment une part de vérité, la réalité semble néanmoins beaucoup plus complexe, et le témoignage fourni par les mentions d'évêques insulaires en fonctions le confirme. Cependant, mis à part les conciles précisément datés, les autres mentions d'évêques sont le plus souvent données par les sceaux qui sont difficilement datables à quelques dizaines d'années près. Or

(253) Philippos : MANSI 13 col. 374-378.

(254) ATTALIAE p. 224.

il faut avouer que pour certaines îles les sceaux d'évêques sont les seuls indices qui nous permettent de savoir si l'île était habitée ou non. Nous considérons donc que les mentions d'évêques insulaires sont extrêmement utiles pour nuancer une étude démographique fondée sur d'autres types de sources, mais que les unes et les autres restent des objets d'étude imparfaits et inadaptés : on les utilise faute de mieux. Pourtant il est vrai que l'étude de l'administration ecclésiastique apporte une information concrète autant qu'un aperçu des cadres formels auxquels les îles étaient intégrées. Pour en terminer avec l'Église insulaire des 9^e-10^e siècles, il convient d'évoquer Chypre, dont nous avons mentionné les sièges épiscopaux à la fin du 8^e siècle. La succession des archevêques de l'île a été bien étudiée (255) et nous n'y reviendrons pas. En revanche notons la destruction de la ville de Chytroi par les Arabes sous les yeux de son évêque Dèmétrianos (256). Il faut donc désormais rayer de la carte des villes de Chypre celle de Chytroi.

3) L'Église insulaire de la fin du 10^e siècle à la fin du 12^e.

A la fin du 10^e siècle, le cadre de notre étude sur l'administration ecclésiastique insulaire s'élargit, non seulement avec la reconquête de l'île de Crète, mais aussi parce que cette période coïncide avec un développement économique et démographique des îles byzantines. L'ensemble des îles byzantines apparaît alors bien peuplé, excepté quelques îlots dont le milieu ne permet d'établissement humain permanent. Par conséquent les mentions des évêques de telle ou telle île ne présentent plus le même intérêt pour l'étude de la démographie insulaire, car nous disposons pour cette époque de nombreuses sources plus précises et détaillées. D'ailleurs il n'y a plus de grand concile comparable aux conciles de l'époque antérieure : aussi une des sources les plus importantes au regard de cette étude disparaît. En revanche l'existence de *notices* rédigées à cette époque, la multiplication des sceaux d'évêques ou de métropolitains et les mentions de plus en plus nombreuses d'évêques dans les documents d'archives nous permettent d'analyser en détails les circonscriptions ecclésiastiques insulaires. Cette étude nous conduira tout naturellement à dépasser le cadre ecclésiastique et à poser des problématiques historiques. Il faudra en particulier noter les villes-évêchés qui ont disparu, celles qui, au contraire, sont apparues à la place des anciennes. Il conviendra également de mettre en relief toutes les créations d'évêchés et toutes les promotions d'évêchés ou d'archevêchés au rang de

(255) Voir la bibliographie donnée par J. Gouillard : J. GOUILLARD, *TM* 2, 1967 p. 273, n. 134.

(256) *Vie de Dèmétrianos de Chytroi*. Voir aussi P. STYLIANOU, *Saint Dèmétrianos de Kythréa* (en grec), Nicosie 1973. Rappelons que l'évêque de Chytroi, Spiridon, était présent au concile de 787 (MANSI 13 p. 338) ; la ville était alors appelée « Palaia Kythron » ou bien « Palaia ètoi Chytrôn », cf. J. DARROUZÈS, *REB* 33, 1975, pp. 31-32.

métropoles car les unes et les autres suggèrent un accroissement démographique des îles concernées.

Les grandes transformations de la fin du 10^e siècle.

Nos sources formelles sont les *notices* 8, 9 et 10 datées toutes les trois du 10^e siècle (257), mais dont certaines informations concernant les îles étudiées doivent plutôt être datées de la fin du 10^e siècle ou même du 11^e siècle. Ces listes sont en effet des compilations hétérogènes à partir de plusieurs manuscrits qui remontent à des dates diverses (258). En ce qui concerne notre étude nous dirons, pour simplifier, que notre exposé donne l'état des cadres ecclésiastiques à la fin du 10^e siècle et au début du 11^e.

Si l'on passe en revue les différentes circonscriptions insulaires, on constate que certaines d'entre elles sont à la fin du 10^e siècle semblables à ce qu'elles étaient au tout début du 10^e. Il s'agit des évêchés insulaires suffragants de la métropole de Corinthe (Céphalonie et Zakynthos), des îles ou des villes insulaires suffragants d'Athènes (Euripos, Andros, Oréos, Skyros, Karystos, Porthmos, Aulôn et Syros), et de l'éparchie de Mitylène (suffragants : Eressos, Strongylè, Ténédos, Berbinon et Perpérinè) (259). En revanche les deux éparchies de Crète et des Îles Cyclades se sont profondément modifiées, la première en comparaison de ce qu'elle était avant la conquête arabe (le dernier état est donné par la *notice* 3 de la fin du 8^e siècle ou du début du 9^e), la seconde en comparaison de ce qu'elle était au début du 10^e siècle (*Acte de Nicolas I*).

La métropole de Rhodes a en effet acquis quatre nouveaux suffragants : Ikaria, Astypalaia, Nisyros et Kalymnos (dite Tracheia) (260). Nous avons noté que déjà la *notice* 4 (datée du 9^e-10^e s.) donnait les noms de Nisyros et d'Astypalaia. Mais nous avons supposé que le seul manuscrit concerné (manuscrit B) daterait plutôt de la fin du 10^e siècle au vu des circonstances historiques. Il nous semble en effet que les nouvelles créations d'évêchés s'inscriraient davantage dans la période qui suivit la reconquête de la Crète que dans la période antérieure qui fut marquée par une série de raids et d'occupations temporaires des îles de l'Egée aboutissant fréquemment à un dépeuplement de ces îles. D'ailleurs il est démontré que le passage de la *notice* 9 concernant l'ajout des trois évêchés de Nisyros, Ikaria et Astypalaia provient d'une copie du 11^e siècle et décrit donc un état de l'Eglise insulaire de cette époque. Enfin la *notice* 7, document digne de foi puisqu'il s'agit d'un acte officiel, ne

(257) DARROUZÈS, *Notitiae* pp. 85-87.

(258) *Ibid.* p. 113.

(259) DARROUZÈS, *Notitiae* 9 375-376, 10 435-440 (évêchés suffragants de Corinthe), 9³⁸⁰ sq, 10⁴⁴⁰ sq (évêchés suffragants d'Athènes), 10⁶⁶⁰ (évêchés suffragants de Mitylène).

(260) *Ibid.* 9 473sq, 10 575 ; pour l'équivalence Kalymnos-Tracheia, *ibid.* p. 113 et n. 3.

mentionne que 10 évêchés suffragants de Rhodes. Ceci dit, il est certain que dès la reconquête byzantine de l'île de Crète, la reprise économique et démographique des îles du Sud-Est égéen se fit sentir. Et nous pouvons dater ces nouvelles créations d'évêchés insulaires de l'extrême fin du 10^e siècle ou du début du 11^e. Nous noterons enfin que ni Kalymnos, ni Ikaria, ni Nisyros n'étaient mentionnées dans le *Synecdemos* de Hieroclès : il est certain que ces îles acquièrent donc une importance qu'elles n'avaient jamais connue, même en plein 6^e siècle où pourtant de nombreuses basiliques paléochrétiennes témoignaient de leur vitalité et de leur prospérité. L'essor démographique des îles de l'Egée à la fin du 10^e siècle et au début du 11^e est donc un point tout à fait remarquable. En revanche Astypalaia mentionnée, elle, dans le *Synecdemos* retrouve à la fin du 10^e siècle une vitalité démographique et économique qu'elle avait perdue depuis plusieurs siècles.

La *notice 10* est extrêmement intéressante pour l'étude de la nouvelle organisation de l'Eglise de Crète au lendemain de la reconquête. Sous la dépendance de métropole de Gortyne se trouvent désormais les dix évêchés suivants (261) :

Knôssos	Lampè
Arkadia	Kydônia
Cherronèsos	Iera
Aulopotamos	Petra
Agrion	Kisamos

La *notice 10* diffère donc complètement des *listes 1 et 2* qui recopiaient servilement les listes ecclésiastiques du 4^e siècle ou même la liste civile de Hieroclès. Bien des villes paléochrétiennes avaient profondément décliné avant la conquête arabe jusqu'à disparaître parfois ou être réduites à l'état de bourgs ruraux. Elles n'avaient par conséquent plus d'évêché, et les listes du 7^e et du début du 8^e siècles ne reproduisent plus que des cadres formels qui n'ont pas grand chose à voir avec la réalité. Plus intéressante est la comparaison de la *notice 10* avec la *notice 3* qui, nous l'avons vu, est assez conforme à la réalité de la fin du 8^e siècle. Ainsi l'Eglise de Crète qui fut démantelée par une occupation arabe d'un siècle et demi, présente à la fin du 10^e siècle et au début du 11^e un visage nouveau auquel d'ailleurs ne furent pas indifférentes les missions de Nikôn et de Jean Xénos. Cette analyse comparée des deux notices nous permet de voir quelles furent les grandes transformations de la réalité urbaine entre la fin du 8^e s. et le début du 11^e. Nous ferons appel, pour l'étude de chaque cas, aux renseignements tirés de l'ensemble des sources à notre disposition.

Nous constatons en premier lieu que certains sièges épiscopaux continuent d'être mentionnés, tel celui de la métropole de Gortyne

(261) DARROUZÈS, *Notitiae* 10 466sq.

(ce qui prouve que la ville n'a pas été détruite par les Arabes et qu'elle assura une sorte de pérennité aux cadres administratifs, aussi bien ecclésiastique que civil lors de la reconquête byzantine), tels ceux des évêchés d'Arkadia, de Chersonèsos, de Lampè, de Kydônia, de Knôssos et de Kisamos. Quant à l'évêché de Iera que l'on peut identifier à celui de Ierapetra donné par la *notice 3*, il faut remarquer la transformation de la dénomination du diocèse qui implique certainement une modification du cadre géographique dudit diocèse. D'ailleurs de manière générale il est certain que de nombreux sièges de ces évêchés paléochrétiens que l'on retrouve à la fin du 10^e s., ont été transférés : l'évêché de Kydônia à Hagia, celui de Kisamos à Episkopi Kisamou, celui de Chersonèsos à Piskopiano, celui d'Arkadia à Mikra Episkopi. En ce qui concerne l'évêché de Knôssos, il semble qu'au cours de la seconde période byzantine il se produisit un amalgame entre cet évêché et la nouvelle métropole de Chandax. Primitivement, au moins jusqu'en 787, existaient, comme en témoigne la liste des évêques du Concile de Nicée, un évêque d'Héracleion et un évêque de Knôssos (262). La mention d'un évêque d'Héracleiupolis en 787 prouve qu'au lieu même où fut construite la Chandax arabe, il y avait une polis qui avait rang d'évêché (263). Beaucoup plus tard, en 1192, un document est authentifié par un certain Paul « évêque de la ville de Knôssos, c'est-à-dire de Chandax » (264). A cette époque il n'existe donc plus qu'un seul siège, celui de Chandax-Knôssos. Nous n'avons aucun renseignement pour le 11^e siècle et il est vrai que la *notice 10* ne nous éclaire guère. En effet elle mentionne Gortyne comme métropole et Knôssos comme évêché suffragant : nous ne pouvons savoir au vu de cette mention si au moment de la rédaction de la notice, Knôssos faisait déjà doublet avec Chandax. Notons enfin que si Knôssos était un centre urbain à l'époque paléochrétienne (la ville est mentionnée dans le *Synecdemos* et à ce titre avait rang d'évêché), assez tôt l'évêché fut transféré à Raukos (aujourd'hui Hg. Myrôn) (265) où l'on trouve une église byzantine dite Hg. Myrôn qui a pris la succession d'une basilique paléochrétienne. Comme pour beaucoup de ces transferts d'évêchés de Crète, il se pourrait là encore que le transfert de l'évêché de Knôssos à Hg. Myrôn fût bien antérieur à la réorganisation de l'Église de Crète après la reconquête. La mention dans la *notice 10* de Gortyne comme métropole nous conduit par ailleurs à évoquer de nouveau un sujet, fort débattu, celui de la localisation de la métropole de Crète pendant la seconde période byzantine. La *notice 10* et d'autres témoignages de la période qui suivit juste la reconquête prouvent la

(262) MANSI 13 p. 146 : Théodôros évêque d'Heracleiupolis... Anastasios évêque de Knôssos.

(263) N.B. TOMADAKIS *EEBS* 1954 pp. 89-102.

(264) MM VI p. 99.

(265) PLATON, *Basiliques* p. 418.

pérennité de Gortyne comme ville (polis) (266) et très vraisemblablement comme métropole. Rappelons en effet que la ville de Chandax a été détruite et rasée par Phokas, et transférée à Téménos, situé plus à l'intérieur. Cette situation artificielle ne dura pas, et, après quelque temps, les conditions exceptionnelles qui avaient fait de la Chandax arabe une capitale poussèrent les Crétois à reconstruire la ville, à s'y établir et à en refaire une capitale et une métropole : c'est alors que Gortyne déjà en déclin fut définitivement abandonnée. En 1118 un document prouve qu'à cette date Chandax était bien la métropole de Crète (267). Ainsi nous constatons une fois de plus que les questions de sièges épiscopaux ou métropolitains soulèvent le problème de l'existence des villes et c'est en cela qu'elles offrent le plus grand intérêt à l'étude de la géographie historique d'une région donnée.

La localisation de l'évêché de Lampè, après la reconquête et avant son transfert définitif à Kalamôn, reste incertaine. En effet l'évêché de Lampè a-t-il été reconstruit à la place où il se trouvait ou pendant la première période byzantine, c'est-à-dire à Lappa Lampè près de l'actuel village d'Argyroupolis, ou bien fut-il rétabli dans l'actuel village de Lampini (éparchie d'Hg. Basileios) où se trouve une église byzantine à coupole datant du 14^e s. (268) ?

Les nouveaux évêchés mentionnés dans la *notice 10* sont ceux d'Aulopotamos, d'Agrion et Petra. Deux hypothèses ont été formulées sur l'histoire des deux évêchés (269) d'Agrion et d'Aulopotamos. Selon la première, l'évêché d'Agrion a pris la succession de l'évêché d'Eleutherna, et l'évêché d'Aulopotamos, celle d'Axos. L'argument le plus valable de cette hypothèse est géographique : il était en effet logique de supposer que l'évêché d'Eleutherna avait été transféré à Beran Episkopi (Agrion), et celui d'Axos à Episkopi d'Aulopotamos. Or c'est justement la solution inverse qui a été adoptée par d'autres spécialistes. Moins logique si l'on s'en tient à la géographie, elle est néanmoins corroborée par la publication récente des notices ecclésiastiques. Une notice du 12^e s. en effet, la *notice 13*, mentionne expressément l'équivalence (ètoi) Eleutherna-Mylopotamos (270). Cette mention prouve donc que c'est l'évêché

(266) Voir Th. TZEDAKIS, *Communication au Congrès Int. des Etudes Byz.*, Athènes 1976, p. 365 sq. L'auteur situe bien la problématique concernant la métropole de Crète au lendemain de la reconquête. Nous rappelons le témoignage fourni par la *Vie de Nikôn*, juste au lendemain de la reconquête, qui mentionne la « polis » de Gortyne cf. *Vie de Nikôn* p. 152. Les Arabes en effet auraient pris toutes les villes de Crète, sauf Gortyne et Kydônia, cf. PHRANTZÈS p. 101.

(267) MM VI p. 99. Le document porte la signature de « Nicétas logothète de la très sainte métropole et komikos de Chandax », qui est contemporaine de la rédaction du document.

(268) K.D. KALOKYRÈS, *Krèt. Chron.* 10, 1956, pp. 305-316.

(269) Première hypothèse dans : PLATON, *Basiliques* p. 421 ; l'autre hypothèse est fournie par N.B. TOMADAKIS, dans *Testament de Xénos* p. 68 ; voir aussi K.D. KALOKYRÈS, *op. cit.*

(270) DARROUZÈS, *Notitiae* 13 ⁴⁸⁰ (M).

de Mylopotamos (ou d'Aulopotamos (271)) qui a pris la succession de celui d'Eleutherna, tandis que celui d'Agrion succède à celui d'Axos.

Le nouvel évêché de Petra fut constitué à partir de régions détachées de l'ancien évêché de Ierapetra (aujourd'hui le Lassithi et l'éparchie de Mirambello) et de Siteia : en effet son siège fut d'abord situé dans la ville antique de Petra dont il tire le nom (lieu-dit actuel Liopetra ou Liopetro, qui est la simplification du nom ancien Palaiopetra, situé au Nord du village Chamezi de Siteia). Il est difficile de savoir, au vu des notices, si l'ancien évêché de Siteia subsista ou s'il fut englobé dans le nouvel évêché de Petra : les deux évêchés ne sont en effet jamais mentionnés en même temps. Rappelons néanmoins que Siteia était une création récente (fin 8^e s.).

Si l'étude de la *notice 10* ne nous donne, à elle seule, aucun renseignement concret, elle nous a permis pourtant de progresser dans la connaissance de la réalité ecclésiastique et urbaine de l'époque envisagée. Elle nous a incité à prendre en considération d'autres sources, aussi bien administratives, littéraires qu'archéologiques, pour tenter de saisir les grandes transformations de la Crète byzantine. Et elle nous a également interdit de raccourcir l'histoire de certaines villes, comme celle de Gortyne par exemple. En ce qui concerne l'administration ecclésiastique proprement dite, nous avons pu cerner le nombre des évêchés, la nouvelle dénomination et la nouvelle localisation de nombre d'entre eux.

Notons enfin l'absence dans la *notice 10* (comme dans les notices postérieures) du siège épiscopal de Soubritos mentionné dans la *notice 3* à la fin du 8^e s. ou au début du 9^e. Or le « Synodikon de Sybrita » prouve l'existence de cet évêché pendant toute la période byzantine. Cette question a été l'objet d'un si grand débat qu'il convient d'en rappeler quelques points.

Le *Synodikon de Sybrita* (272) porte tout d'abord le nom de « Souaret » et non celui de « Sybrita » ni celui de « Soubritos », mais l'identification ne pose aucun problème : il s'agit bien de l'évêché de Soubritos connu de toutes les listes ecclésiastiques jusqu'à la fin du 8^e ou le début du 9^e siècle. Il faut d'abord s'interroger sur la localisation du siège de l'évêché de Souaret pendant la seconde période byzantine. A-t-il succédé à l'ancien évêché de Soubritos au lieu même où ce dernier avait son siège, c'est-à-dire au centre de la Crète, au lieu-dit aujourd'hui Thronos Amariou, ou bien a-t-il été transféré ailleurs ? La seconde hypothèse a été retenue dans la mesure où l'on ne trouve pas de témoignage monumental de l'époque mésobyzantine à Sybritos et où la région paraît avoir été occupée et

(271) L'équivalence Mylopotamos-Aulopotamos déjà mentionnée par K.D. Kalokyris (*op. cit.*) est rendue manifeste par la comparaison de la liste épiscopale de Crète de la notice 13 avec la même liste de la notice 10 : DARROUZÈS, *Notitiae* 13 ⁴⁶⁸ (AS), 10 ⁴⁶⁸.

(272) V. LAURENT, *EO* 32, 1933 pp. 392-393. Datation proposée : autour de 1200.

incendiée par les Arabes (273). Par ailleurs on ne trouve plus mention de Soubritos dans les notices ecclésiastiques, comme nous l'avons dit, et se pose alors la question de sa dénomination à l'époque méso-byzantine. Une fois de plus l'archéologie nous vient en aide. On a trouvé en effet à Beran Episkopi une inscription antique avec le nom de « Sybritiôn » (274), ce qui établit un lien entre le nouvel évêché d'Agrion et l'évêché de Soubritos inconnu de toutes les sources de l'époque, excepté de celle que constitue le *Synodikon de Sybrita*. Si l'on retient donc la solution d'un transfert de l'évêché de Soubritos à Beran Episkopi, l'évêché d'Agrion aurait donc succédé à la fois à l'évêché d'Axos et à celui de Soubritos. Pourtant on aurait tort de négliger les monnaies découvertes dans la basilique de Bizari d'Amari qui prouveraient que la région était encore habitée à l'époque étudiée et qui n'excluent donc pas l'existence, encore au 11^e siècle, d'un évêché de Souaret situé à Sybritos ou dans les environs. D'ailleurs l'analyse d'un document vénitien de 1212 (qui reprend en fait les cadres de l'ancienne administration byzantine) (275) nous conduit à reconnaître l'existence de deux tourmai portant le nom de « Sybritos ». L'une autour de Spili est dite « Katô Sybrito », l'autre autour de Thronos Amariou est dite « Apanô Sybritô ». Si l'on suppose une certaine conformité des éparchies ecclésiastiques avec les circonscriptions civiles et militaires, on peut concevoir un évêché de Sybritôn comprenant l'aire géographique approximative des deux tourmai susdites. Il semble en effet qu'en Crète tout au moins un diocèse coïncidait avec deux tourmai réunies : il y a dix-huit tourmai citées dans le document vénitien de 1212, et il n'y a que dix évêchés mentionnés dans les listes ecclésiastiques des 11^e-12^e siècles. Notons en dernier lieu la disparition dans la *notice 10* de Kantanos, omission que reprend une des traditions manuscrites de la *notice 13*. Si la *notice 3* avait déjà enregistré la disparition de certains évêchés de l'Ouest de la Crète, et notamment celui de Phoinikè représenté à Nicée, la *notice 10* semble consacrer le déclin de la Crète occidentale après la reconquête byzantine.

Ainsi à la fin du 10^e siècle et au début du 11^e de grandes transformations ecclésiastiques touchent l'île de Crète et l'éparchie des Iles Cyclades. Il nous semble qu'elles sont loin de relever du hasard. Pour la Crète, il s'agissait de reconstruire une église démantelée après un siècle et demi d'occupation arabe, en tenant compte des nouvelles réalités démographiques, économiques et administratives : c'est ainsi que nous comprenons la multiplication des transferts d'évêchés (dont certains ont pu être néanmoins antérieurs à la conquête arabe) et les nouvelles dénominations des diocèses qui se sont imposées à l'époque byzantine. De la même

(273) Voir l'étude de la basilique de Bizari d'Amari, ch. 3 p. 193.

(274) K.D. KALOKYRÈS, *op. cit.* p. 13.

(275) T-TH II p. 145.

façon nous constatons d'importantes modifications à l'intérieur de l'éparchie des Iles Cyclades au lendemain de la reconquête. Là encore la création de nouveaux évêchés correspondait à un accroissement démographique et à un essor économique dans nombre d'îles, une fois écartée la menace permanente des raids et des occupations arabes. Il nous reste maintenant à considérer quelles furent les grandes transformations qui marquèrent l'Église insulaire de la fin du 11^e siècle à la fin du 12^e.

L'Église insulaire de la fin du 11^e s. à la fin du 12^e s.

La confrontation des notices datées de la fin du 11^e s. et du 12^e s. (*notices 11, 12, 13* et même l'*Opuscule de Nil Doxopatrès* dont le contenu historique est discutable) avec l'ensemble des témoignages tirés d'autres sources nous amène à considérer l'importance du dynamisme de l'Église insulaire au cours de cette période. On note d'abord et surtout la promotion d'archevêchés ou même d'évêchés au rang de métropoles, mais on constate également quelques créations d'évêchés (sans doute moins nombreuses qu'à la fin du 10^e s. et au début du 11^e) dans les autres éparchies. Les nouvelles métropoles et les nouveaux évêchés se créent en particulier dans les régions, qui avaient peu évolué depuis le début du 10^e siècle, en particulier dans les îles du Nord de l'Égée.

Une fois de plus, nous sommes conduits à entrevoir, sous ces créations épiscopales nouvelles, l'essor démographique et l'expansion économique de la région concernée.

— Les nouvelles métropoles.

La promotion de Corfou au rang de métropole a été diversement datée (276). Elle est enregistrée dans les *notices 11 et 12* ainsi que dans l'*Opuscule de Nil* où il est précisé qu'elle ne comporte pas d'évêché suffragant (277). Le métropolite de Corfou est par ailleurs cité pour la première fois dans une lettre de Basile de Calabre à Nicolas III de nov.-déc. 1089 pour une histoire remontant à une année environ, soit 1088. Puis la métropole de Corfou est à nouveau mentionnée dans un jugement synodal en 1092 (278). Mais il est probable que la promotion de Corfou soit antérieure de dix à vingt ans comme le suggère le rang qui lui est assigné dans la *notice 11*. Le titre de syncelle attribué à un certain Basile, évêque de Corfou, sur un sceau daté de la seconde moitié du 11^e siècle, illustre cette promotion (279).

(276) LAURENT, *Corpus* V1 p. 618 : cet auteur la date du patriarcat de Constantin Lichoudès (1059-1063).

(277) DARROUZÈS, *Notitiae* 11⁷⁶, 12⁷³, 14⁶³.

(278) GRUMEL, *Reg* n° 950, 967.

(279) LAURENT, *Corpus* V1 p. 619 ; même auteur, *REB* 3, 1945 pp. 92-114.

Sous le règne d'Alexis I, la métropole de Corfou acquit l'éleutheria et l'immunité pour l'ensemble de ses biens. Sous Manuel I Comnène un nombre important de chrysobulles dotent l'Église de Corfou de parèques, maisons et autres biens. D'autres dispositions impériales concernant la métropole de Corfou furent prises, mais nous n'en connaissons pas le contenu. Par la suite plusieurs actes de l'empereur Isaac Ange confirmèrent l'ensemble des chrysobulles antérieurs en faveur de la métropole de Corfou, ainsi que toute autre disposition concernant ses biens ou son immunité judiciaire (280).

L'érection de Méthymne au rang de métropole peut être précisément datée entre 1072 et 1082 (281). D'autre part Méthymne est, avec Paronaxia, la seule métropole dont le titulaire fut gratifié du titre de « proèdre des protosyncelles » en 1084-1085 (282). La métropole de Méthymne, mentionnée dans les *notices 11 et 12*, était comme Corfou dépourvue de suffragant (283).

La métropole de Paronaxia fut créée sur ordre patriarcal et impérial (284) en mai 1083 en détachant les îles de Paros et de Naxos de la métropole de Rhodes. Nous connaissons par ailleurs l'existence d'une requête du métropolite de Paronaxia à Alexis I, entre mai 1083 et 1087, mais dont le contenu reste inconnu. En 1087 en tout cas nous avons mention d'un chrysobulle (de confirmation ?) adressé au métropolite de Paronaxia (285). Le métropolite de Paronaxia était à cette date gratifié du titre de « proèdre des protosyncelles ». Cette nouvelle métropole, mentionnée dans les *notices 11 et 12*, n'avait pas d'évêché suffragant (286). Nous ne savons si la circonscription de Paronaxia comprenait d'autres îles (qui n'étaient pas sièges d'évêchés, comme Siphnos, Milos ou Ios) ou bien si elle était proprement réduite aux deux îles de Paros et Naxos.

La création des trois nouvelles métropoles insulaires de Corfou, Méthymne et Paronaxia dans la seconde moitié du 11^e siècle révèle sans aucun doute l'adaptation de l'administration ecclésiastique aux nouvelles réalités insulaires, et en particulier à l'accroissement démographique du monde insulaire étudié depuis la fin du 10^e siècle. Elle correspond à « l'âge d'or insulaire », à la période privilégiée de la paix maritime, à la multiplication des échanges commerciaux, à l'épanouissement nouveau des villes insulaires. Parallèlement d'ailleurs à ces promotions d'évêchés ou d'archevêchés au rang de métropoles, nous assistons à des créations nouvelles d'évêchés

(280) DÖLGER, *Reg* n° 1287, 1542 à 1546, 1554, 1624.

(281) N. OIKONOMIDÈS, *REB* 18, 1960 p. 68. Voir aussi LAURENT, *Corpus* V1 pp. 622-623.

(282) V. LAURENT, *REB* 3, 1945, p. 104 n. 32.

(283) DARROUZÈS, *Notitiae* 11⁷⁸, 12⁷⁵; GELZER, *Ungedruckte* p. 587.

(284) Ordre patriarcal : GRUMEL, *Reg* n° 929 ; ordre impérial : DÖLGER, *Reg* n° 1088.

(285) Texte dans *Ekk. Al.* 4 p. 447 = DÖLGER, *Reg* n° 1132 : « l'empereur satisfait la requête du métropolite de Paros et de Naxia, proèdre des protosyncelles, an 6595 ». Le métropolite de Paronaxia est aussi appelé : « exarchos de toute la Mer Egée ».

(286) DARROUZÈS, *Notitiae* 11⁸⁴, 12⁸⁰.

insulares aussi bien dans les îles Cyclades dépendant de l'éparchie d'Hellade que dans celles de Mitylène ou de Crète.

— Transformations des anciennes éparchies.

La métropole d'Athènes.

Alors que la *notice 13* donne un nombre d'évêchés insulaires inchangés pour la métropole d'Athènes (287), l'*Opuscule de Nil* ajoute (au moins dans certains manuscrits dont nous ignorons la date (288)) l'évêché double de Kéos et Thermia (Kythnos) (289). De plus à la place de l'évêché simple de Syra, il mentionne l'évêché double de Syra et Sériphos. Si l'on admet que ces mentions reflètent un état historique contemporain de Nil, trois cyclades auraient donc acquis au milieu du 12^e siècle rang d'évêché : Kéos, Kythnos et Sériphos. Or de ces îles avant le 12^e siècle, on ne sait pratiquement rien depuis l'époque paléochrétienne. Nous avons même supposé qu'elles furent désertées dès la fin du 7^e siècle ou au cours du 8^e, et qu'elles le restèrent jusqu'à la fin du 10^e siècle. Leur promotion ecclésiastique au cours du 12^e siècle signifierait que ces îles étaient alors bien peuplées, ce que confirment par ailleurs d'autres témoignages.

On doit noter l'importance de plus en plus considérable de l'évêque d'Euripos en Eubée, importance qui, notons-le, coïncide avec le développement de la ville d'Euripos, de sa population et de son économie au cours du 12^e siècle... à tel point qu'en 1185-1186 le métropolite d'Athènes doit aller lui-même à Euripos régler un différent qui oppose l'évêque de cette ville, Balsam, à Euthyme Malakès, métropolite de Néopatras (290). L'évêque d'Euripos ne s'était pas rendu en effet à la convocation du métropolite d'Athènes.

Quoique non mentionné par les diverses notices des 11^e-12^e siècles, l'évêché de Skopélos est pourtant attesté au 11^e s. Il est en effet mentionné pour la première fois en 1016 dans un document d'archive qui semble d'ailleurs l'assimiler à l'évêque de Skyros (291). Skyros est régulièrement mentionné dans les notices comme évêché suffragant d'Athènes : nous aurions donc affaire en 1016 à un évêché double de Skyros-Skopélos. Par ailleurs une inscription de 1078 mentionne un certain Anastase, évêque de Skopélos, qui aurait fait construire plusieurs églises dans l'île où il siégeait. Au-delà des questions de prestige, cette activité monumentale pouvait

(287) DARROUZÈS, *Notitiae* 13⁴⁴⁸ sq.

(288) L'édition nouvelle partielle de l'*opuscule de Nil* ne mentionne en effet que dix évêchés suffragants d'Athènes : DARROUZÈS, *Notitiae* 14³¹.

(289) DOXOPATRÈS p. 300 ; Kéa et Thermia sont également mentionnées dans la notice 5 de Gelzer : GELZER, *Ungedruckte* p. 584.

(290) Michel CHONIATÈS II pp. 26-30 = STADTMÜLLER p. 242 = GRUMEL, *Reg* n° 1164. Voir aussi HERRIN, *Byz. Prov. Government* p. 265.

(291) *Actes de Lavra* n° 20³¹.

être suscitée par un important essor démographique de l'île de Skopélos à cette époque. La question de l'aire géographique de ce diocèse concerne également l'île de Skiathos où l'on a trouvé une inscription de la même date mentionnant l'évêque Anastase (292). Or cette inscription, trouvée non loin du tombeau de l'évêque, est certainement l'inscription funéraire de l'évêque de Skopélos, preuve que Skiathos était comprise dans le diocèse de Skopélos. A partir de ces indices, on a supposé une fusion des deux évêchés de Skiathos et de Skopélos après 1078 (293). Pour l'époque concernée, c'est-à-dire, jusqu'à la fin du 12^e siècle, non seulement cette fusion nous paraît plus qu'hypothétique, mais encore l'existence d'un évêché de Skiathos est incertaine. Nous n'avons en effet trouvé nulle part la mention d'un évêché de Skiathos, si ce n'est dans la *notice 3* (fin 8^e-début 9^e siècles) qui recopie à cet endroit le *Synecdemos* ou des listes ecclésiastiques très antérieures, sans aucun souci de la réalité. Pour conclure, nous dirons donc qu'un document d'archive de 1016 suggère l'existence d'un évêché double de Skyros-Skopélos, et qu'une inscription de 1078 mentionne l'évêque de Skopélos qui a vraisemblablement dans son ressort l'île de Skiathos.

Difficile à interpréter est la mention de Kosmas moine, « proèdre de Mykonos », sur un sceau trouvé en Eubée, et daté du 10^e-11^e siècle (294). Se pose alors la question de l'existence de l'évêché de Mykonos à cette date (ou un peu plus tard, compte tenu de la datation imprécise des sceaux) et de l'éparchie dont il ressort. Rappelons à cet égard que Mykonos est mentionné dans le *Synecdemos* comme faisant partie de l'éparchie d'Hellade (295). Aussi il n'est pas impossible qu'un nouvel évêché de Mykonos, créé au 11^e-12^e siècle, fût suffragant de la métropole d'Athènes. En témoignerait d'ailleurs le lieu où ce sceau du proèdre de Mykonos fut découvert. Une autre hypothèse ferait de Mykonos un évêché suffragant de Rhodes, que la situation géographique de l'île, au Sud de Tinos (évêché suffragant de Rhodes), rendrait plausible. Mais il faut noter que la liste « corrigée » des évêchés suffragants de Rhodes, après la création de la métropole de Paronaxia, ne le mentionne pas.

Rappelons, au terme de cette étude sur les nouveaux évêchés insulaires dépendant de la métropole d'Athènes, qu'à la fin du 12^e siècle l'île d'Egine, autrefois archevêché autocéphale, est administrée directement par le métropolitain d'Athènes (296). Cela signifie-t-il que l'archevêché n'existe plus, et que l'île, devenue un repaire de corsaires au cours de la seconde moitié du 12^e siècle, a perdu le rang important qu'elle avait acquis dès la fin du 8^e s. ou l'extrême début du 9^e ?

(292) Ch. 3 p. 227.

(293) T.E. EVANGELIDÈS, *EO* 15, 1912 p. 507.

(294) *BCH* 86, 1962 p. 507.

(295) HIEROCLÈS p. 17.

(296) Michel CHONIATÈS II p. 75.

La métropole de Rhodes.

Elle fut amputée de quelques îles qui firent partie de la nouvelle métropole de Paronaxia à partir de 1083. La *notice 13* enregistre la radiation de Paros et de Naxos (297). A part cela, elle donne une liste des évêchés suffragants de Rhodes inchangée par rapport à la *notice 10* (298) : l'éparchie des Iles Cyclades comprend donc au 12^e siècle douze évêchés suffragants. Si nous n'avons guère d'autre source que les notices et les actes officiels de 1083 pour connaître la vie de ces évêchés à cette époque, un document d'archives nous apprend néanmoins que l'évêque d'Ikaria avait des revendications sur l'île de Patmos dans la première moitié du 12^e siècle, alors que le statut particulier de l'île la liait directement au patriarche (299).

La métropole de Mitylène.

La métropole de Mitylène aurait acquis, selon la *notice 13*, un évêché suffragant, celui de Iera ou « Gera » qui n'apparaît pas autrement cité jusqu'en 1261 (300). Ce lieu-dit, connu dans l'île, acquiert un évêque, ce qui témoigne de la prospérité de l'île à cette époque et en particulier de son essor démographique.

L'Église de Crète.

La *notice 13* est extrêmement utile pour l'étude de l'Église de Crète au 12^e siècle. Par ailleurs elle confirme certaines de nos hypothèses concernant les nouveaux évêchés de l'époque antérieure. La liste des évêchés de Crète de la *notice 13* est en fait double. Il s'agit en effet de deux listes appartenant à deux familles de manuscrits (AS et M) qui ont des traditions différentes, la première suivant la *notice 10*, la seconde plus proche de la *notice 3* (301). Les deux listes des évêchés de Crète de la *notice 13* s'avèrent alors extrêmement précieuses lorsqu'on les compare à leurs modèles

(297) DARROUZÈS, *Notitiae* 13⁸¹² sq.

(298) *Ibid.* 10⁵⁸² sq.

(299) Après 1127-avant sept. 1157, accords écrits entre l'évêque d'Ikaria et l'higoumène du monastère de Patmos (MM VI pp. 113-117) : cet homme (Théoktistos), simple et ignorant des privilèges attachés au siège patriarcal s'est fait abuser par l'évêque d'Ikaria. ... Ce dernier pressa Théoktistos de lui livrer le monastère sous prétexte qu'il était dans sa circonscription... Le kathigoumène et les moines ont cédé à l'évêque les droits du patriarche, sans en avoir la permission, et ils ont accepté de faire l'« anaphora » de l'évêque au lieu de celle du patriarche de Constantinople... ils ont ainsi mutilé, dans sa plus grande part, l'eleutheria dont ils jouissaient et ils ont cédé les droits patriarcaux.

(300) DARROUZÈS, *Notitiae* 13 (51) et p. 149. L'énôria de Gera est néanmoins attestée au 12^e s., cf. ch. 3 p.

(301) *Ibid.* 13⁴⁸⁸ sq (AS), 13⁴⁸⁰ sq (M) et pp. 147-148.

respectifs. Les variantes en effet de la *notice 13* par rapport aux listes anciennes permettent de suivre l'évolution des évêchés de Crète, évolution si difficile à saisir. Ainsi si nous comparons la première liste (AS) à la *notice 10*, nous enregistrons l'équivalence Mylopotamos-Aulopotamos, Kalamônos-Lampè, Hagia-Kydônia, Siteia-Petra (302). La *notice 13* confirme le transfert déjà envisagé de Kydônia à Hagia. L'équivalence Siteia-Petra est également digne d'intérêt dans la mesure où Siteia avait disparu des listes ecclésiastiques depuis la fin du 8^e siècle. L'équivalence Mylopotamos-Aulopotamos ne nous surprend pas. Plus intéressante est en revanche l'équivalence dûment mentionnée entre Eleutherna et Mylopotamos dans la seconde liste (ms M). De la même façon nous constatons que ce manuscrit M de la notice 13 donne Arion à la place de Soubritos de la *notice 3*. Or l'archéologie nous avait justement suggéré cette identification d'Arion avec Soubritos, qui, seule, pouvait expliquer l'absence de la mention de l'évêché de Soubritos dans l'ensemble des listes ecclésiastiques, alors que le *Synodikon* du même évêché interdisait de remettre en question son existence pendant la seconde période byzantine. Notons également que dans le manuscrit M de la *notice 13* Knôssos disparaît pour laisser place à Chandax. Or nous savons par d'autres sources qu'à la fin du 12^e siècle il n'y avait plus qu'un seul diocèse « Knôssos-Chandax ». Si de façon tout à fait formelle M donne Gortyne comme métropole, en revanche AS ne mentionne plus Gortyne, mais « Krètè » qui pouvait désigner Chandax (et non l'île entière). Ainsi on comprend pourquoi AS ne mentionne pas Chandax comme évêché suffragant. Enfin nous constatons l'équivalence entre Kalamônos (mentionné pour la première fois dans AS) et Lampè de la *notice 10*. L'évêché de Kalamônos succède très certainement à l'évêché de Lampè. Cet évêché avait comme siège Megalè Episkopè : le siège aurait été transféré au cours du 11^e siècle et aurait alors pris sa nouvelle dénomination. L'évêque de Kalamnôn mentionné en 1196 (303) doit être identifié avec l'évêque susdit de Kalamônos : en effet il est dit qu'un bien immeuble provenant des terres impériales, appelé Nèsi et sis dans la localité de Psychro (304), a été revendiqué par l'évêque de Kalamnôn. Ce bien lui a finalement été attribué personnellement. Le texte insiste particulièrement sur le caractère personnel de la donation. Si l'on considère la géographie administrative de la région, on constate alors que la région de Psychro recouvrait la région d'Apokorônas (305), région à l'Est de Chania, comprise entre le fleuve Kyliarès et le fleuve Mousélas, et qui comprend au Sud les premières hauteurs des Leuka Orè. L'évêché de Kalamnôn n'est donc autre que celui de Kalamônos dont le siège à l'époque

(302) DARROUZÈS, *Notitiae* 13⁴⁶⁸ sq, 10⁴⁶⁶ sq. Pour l'ensemble des lieux cités, voir ch. 3.

(303) MM VI p. 131 = *Actes de Patmos* I p. 209.

(304) *Ibid.*

(305) S.G. SPANAKIS, *Krèt. Chron.* 12, 1958 p. 322.

considérée était situé à Mégalè Episkopè, à l'Ouest de Réthymnon. Et l'on comprend très bien comment l'évêque de Kalamônos-Kalamnôn pouvait revendiquer un bien sis dans sa circonscription, ou jouxtant sa circonscription.

Si notre analyse a mis en relief, et à juste titre, l'importance de la *notice 13* pour la connaissance de l'Eglise de Crète à l'époque considérée, en revanche l'*Opuscule de Nil Doxopatrès*, daté très précisément de 1142-1143, n'est en rien une œuvre originale et se contente, pour ce qui est de la Crète, de mentionner le nombre de ses suffragants (306).

Pour en finir avec la Crète, nous dirons simplement que la reconstruction de l'Eglise après la reconquête et sa progressive réorganisation aux 11^e-12^e siècles ont hissé la Crète du 50^e au 30^e rang des préséances (307).

L'Eglise de Chypre.

La *notice 3* et le Concile de Nicée à la fin du 8^e siècle témoignaient d'une relative stabilité des cadres de l'Eglise de Chypre par rapport aux villes mentionnées dans le *Synecdemos*. Il est intéressant de voir ce qu'est devenue l'Eglise de Chypre trois siècles après. Nous partirons pour cette étude de l'*Appendice* de la *notice 10* qui donne deux listes des évêchés de Chypre, l'une vraisemblablement mise en circulation aux 11^e-12^e siècles, l'autre étant l'œuvre d'un compilateur du 13^e-14^e siècle (308).

Les deux listes semblent très formelles par rapport à la réalité historique des 11^e-12^e siècles. D'une part elles continuent de mentionner Kônstantia comme métropole : or l'archéologie montre que le site de Kônstantia était quasiment déserté et en ruines à cette époque. Il ne pouvait y avoir de siège épiscopal et encore moins métropolitain. Nous savons d'ailleurs qu'en fait la métropole fut transférée à Leukôsia. De plus Kythroi, qui continue d'être mentionné dans les deux listes, fut incendiée et complètement détruite par les Arabes en 911-912. L'hypothèse d'une reconstruction de la ville et d'un rétablissement du siège épiscopal à l'époque postérieure n'est attestée par aucune source. Ainsi les notices ecclésiastiques n'ont pas enregistré ces bouleversements comme elles n'ont pas enregistré les transferts de certains sièges, tel celui de Kourion à Episkopi ou celui de Karpasos à Rizokarpasso. Cependant on note que d'une manière générale l'Eglise de Chypre est restée assez stable depuis l'époque paléochrétienne jusqu'à la fin du 12^e siècle. Ainsi nous savons que Kourion, Lapithos, Kition, Arsinoè, Tamassos, Kyrènia, Trimithos n'ont jamais été rayés de la carte

(306) On trouve mention de dix ou douze évêchés selon les manuscrits considérés : DARROUZÈS, *Notitiae* 14⁵⁰.

(307) DARROUZÈS, *Notitiae* 12 et p. 131.

(308) *Ibid.* 10⁷⁵⁸ sq.

réelle des évêchés, même si parfois le siège dut être transféré (Kourion) ou si la ville a subi un profond déclin (Trimithos). Et d'ailleurs ces cas de transfert d'évêché ou de déclin des villes restent des cas d'exception. Le plus souvent la ville paléochrétienne existe encore à l'époque byzantine, et la fin du 11^e siècle marque même le début de sa nouvelle prospérité (exemples de Paphos, Tamassos ou Kyrénia); aussi garde-t-elle rang d'évêché. Notons que la liste la plus récente mentionne Némessos qui est une nouvelle ville chypriote attestée pour la première fois dans le *De Thematibus*, tandis que l'autre liste, du 11^e-12^e s., mentionne à la place Néapolis. L'identification Néapolis-Némessos, qui nous avait paru possible lors de l'étude du peuplement de l'île, serait donc probable au vu des deux listes de la *notice 10*. La note suivante qui accompagne la mention de Néapolis : « qui est située dans le golfe de Pamphylie » ne contredit pas cette hypothèse, car une petite notice annexe spécifie que le golfe de Pamphylie s'étend tout autour de l'île. La seule difficulté reste sans doute la date relativement haute de la naissance de la ville de Néapolis-Némessos, que l'on ne croyait guère antérieure au 10^e siècle. Notons également que la liste du 11^e-12^e siècle omet Kourion, connu de la *notice 3*, et mentionne Kerbia inconnu de l'ensemble des notices. Le seul rapprochement que nous puissions faire est celui de Keramaia-Kirboia mentionné dans le *Synecdemos* (309). Enfin la liste du compilateur du 13^e-14^e siècle omet Karpasia, mais rajoute Kourion. Il est difficile de tirer quelque information historique des omissions de Kourion ou de Karpasos dans l'une ou l'autre liste. Il peut s'agir en effet simplement d'une erreur du copiste. Rappelons seulement que Kourion est toujours mentionné comme siège d'une circonscription (épiscopale ou fiscale) à la fin du 12^e ou au cours du 13^e siècle (310), mais que nous n'avons aucune mention de Karpasos à l'époque byzantine, si ce n'est dans les notices ecclésiastiques. L'*Opuscule de Nil Doxopatrès* ne fournit aucune information utile : l'auteur se contente de recopier Georges de Chypre (311).

En conclusion nous constatons que la géographie ecclésiastique insulaire du 12^e siècle est bien différente de ce qu'elle était au début du 8^e. Les grandes étapes ont été d'abord le rattachement des provinces occidentales au patriarcat en 733, puis la constitution de l'éparchie d'Hellade et enfin une série de transformations qui ont bouleversé les cadres de l'Église insulaire du 8^e au 12^e siècle. Ainsi l'Église insulaire qui, au début du 8^e siècle, était à peu près entièrement représentée par la grande éparchie des Iles Cyclades, héritière de l'éparchie justinienne des Iles, s'est non seulement accrue, mais encore divisée en plusieurs métropoles et répartie en de nombreuses circonscriptions. Désormais de plus en plus d'évêchés insulaires

(309) HIEROCLÈS p. 38⁷⁰⁶⁻⁷⁰⁷.

(310) DARROUZÈS, *Notes* 2 p. 49 ; mention vers 1050 de l'évêque de Kourion, Michel (voir le tableau).

(311) DOXOPATRÈS p. 285 = GEORGES DE CHYPRE, ed. Hönigman p. 70¹⁰⁹⁵ sq.

dépendent de la métropole d'Athènes ; la région de Mitylène, avec en particulier Ténédos, détachée de longue date de l'éparchie des Iles, constitue une métropole ; les îles ioniennes ont été soit rattachées à Corinthe, soit promues au rang d'archevêché (Leukas) ou de métropole (Corfou) ; de plus de nombreux archevêchés autocéphales ont été créés, tels ceux de Méthymne (avant d'être promue au rang de métropole), EGINE, Karpáthos, Leukas, Lemnos... ; enfin l'un des derniers bouleversements qui fit de Paros et de Naxos une métropole acheva de transformer les cadres primitifs de l'Eglise insulaire. Ces transformations eurent des origines multiples. On doit évoquer des causes politiques (rattachement des provinces occidentales en 733), démographiques et économiques (créations d'archevêchés, puis promotion des évêchés ou archevêchés en métropoles). Nous avons évoqué tout au long de notre étude ces diverses causes. Mais il ne faudrait pas négliger non plus une nécessaire adaptation de l'administration ecclésiastique face aux transformations de l'administration civile et militaire. Si chacune des deux administrations eut sa propre évolution, néanmoins il y eut souvent corrélation et interaction de l'une à l'autre. Ce phénomène particulièrement sensible au niveau des petites circonscriptions (rappelons en particulier les étroites relations entre les tourmai et les diocèses de Crète) se reflète aussi au niveau des plus hautes. Nous avons examiné le cas de l'île d'Andros transférée dès le début du 10^e siècle dans l'éparchie d'Hellade. Nous avons vu aussi, pour l'époque antérieure, la nécessaire corrélation à faire entre l'éparchie ecclésiastique des Iles Cyclades et la circonscription administrée par le drongaire du Dodécanèse. Nous avons vu également la promotion de Corfou au rang de thème à la fin du 10^e siècle, et l'érection de l'archevêché de Corfou en métropole dans la seconde moitié du 11^e siècle. Nous constatons enfin au 12^e siècle le parallélisme étroit entre la circonscription du Dodécanèse réduite à une peau de chagrin et la nouvelle métropole de Paronaxia. L'étude comparée des deux administrations nous a permis aussi de suivre la pérennité de cette frontière justinienne qui séparait l'éparchie des Iles de l'éparchie d'Achaïe (ou d'Hellade) et qui passait par une ligne coupant le monde cycladique en deux. Certes elle a pu être modifiée par le rattachement d'Andros et de Tinos à l'éparchie d'Hellade. Mais cette coupure du monde insulaire qui passe en pleine Mer Egée, et qui donne aux Cyclades du Nord une orientation européenne et aux Cyclades Sud une orientation asiatique, subsiste à travers les siècles et peut être considérée comme proprement « byzantine ». Elle est due en effet à l'emplacement de la capitale et à la géographie de l'Empire.

Cependant la géographie des deux administrations civile et ecclésiastique est au 12^e siècle bien différente de ce qu'elle était au 8^e. Alors que les circonscriptions des deux administrations étaient assez proches à haute époque, elles se sont de plus en plus différenciées au cours de ces quatre siècles. Si l'évolution générale

a été dans le sens de la division et de la multiplicité, l'administration civile et militaire a abouti à un véritable morcellement de l'autorité en chaque île qui constitua une circonscription thématique. L'administration ecclésiastique, quoiqu'elle fût de plus en plus divisée, garde toutefois quelques grands pôles : l'éparchie des Iles Cyclades avec dix évêchés, l'éparchie de Mitylène avec six évêchés. Ainsi l'administration ecclésiastique qui s'est modelée peu à peu sur l'administration civile et militaire par la force des contraintes démographiques, économiques et politiques, a gardé néanmoins, du fait de son caractère conservateur, quelque chose des cadres qui étaient les siens au 8^e siècle. En revanche dans les multiples thèmes insulaires du 12^e siècle, rien ne subsiste des éparchies justiniennes, alors que l'éparchie ecclésiastique des Iles Cyclades reste malgré tout l'héritière de l'éparchie des Iles du *Synecdemos*.

TABEAU DES MÉTROPOLITES, ARCHEVÊQUES ET ÉVÊQUES DES ÎLES DE L'EMPIRE
CONNUS DU 10^e AU 12^e SIÈCLE

Eparchie de Rhodes.

Rhodes	9 ^e -10 ^e s. Jean 997 Théodore 1070-1100 Jean 11 ^e s. Syméon 1147-1156 Nicéphore 1156 Anonyme 1166 Jean Léon 1173 Jacques	LAURENT, <i>Corpus</i> V1 p. 529. T.E. EVANGELIDÈS, 'Εκκλησία Ρόδου, <i>EEBS</i> 6, 1929 pp. 163-165. <i>Ibid</i> ; <i>Akolouthie de Christodule</i> pp. 109-123; D.N. CAPP- PUYNS, Le Synodikon de l'Église de Rhodes au 13 ^e s., <i>EO</i> 33, 1934 p. 215. LAURENT, <i>Corpus</i> V1 p. 530. MANSI 21 col. 705. T.E. EVANGELIDÈS, <i>op. cit.</i> <i>Ibid.</i> <i>PG</i> 140 col. 238. D.N. CAPPUYNS, <i>op. cit.</i>
Chios	10 ^e -11 ^e s. Constantin 11 ^e s. Nicolas 1049 Anonyme 1173-1177 Michel	LAURENT, <i>Corpus</i> V1 p. 535; K. AMANTOS, Συμβολή εἰς τὴν μεσαιωνικὴν ἱστορίαν τῆς ἐκκλησίας τῆς Χίου, <i>SBN</i> pp. 9-1. LAURENT, <i>Corpus</i> V1 p. 535. <i>JGR</i> I p. 633. GRUMEL, <i>Reg.</i> n ^o 1134; 1126.
Samos	11 ^e s. Georges Michel	LAURENT, <i>Corpus</i> V1 p. 533. <i>Ibid.</i> p. 534.
Léros	1158 Constantin	MM VI p. 113 = <i>Actes de Patmos</i> I p. 200.
Ikaria	1158 Anonyme	MM VI pp. 113-118.

Paros	10 ^e -11 ^e s. Constantin 11 ^e s. Constantin (le précédent ?)	LAURENT, <i>Corpus</i> V1 p. 538. <i>Ibid.</i>
<i>Eparchie d'Athènes.</i>		
Euripos	10 ^e s. Loukas 943 Georges 1001-1009, 1011 Anonyme 1084 Anonyme Liste des évêques d'Euripos du Synod. de l'Orthodoxie. 11 ^e -12 ^e s. Constantin 1170 Anonyme (dit de Chalcis) 1185-1186 Balsam	LAURENT, <i>Corpus</i> V1 p. 455. LEQUIEN, <i>Or. Christ.</i> II p. 214. <i>Corpus Codicum Astrologorum Graecorum</i> VII1 pp. 253-4. RALLÈS-POTLÈS 5 p. 57. J. GOUILLARD, Le Synodikon de l'Orthodoxie, <i>TM</i> II pp. 108, 271. LAURENT, <i>Corpus</i> V1 p. 455. GRUMEL, <i>Reg</i> n° 1118. MICHEL CHONIATÈS II pp. 26-30 ; GRUMEL, <i>Reg</i> n° 1164.
Oréos	2 ^{de} moitié 10 ^e s. Constantin 12 ^e s. Michel	LAURENT, <i>Corpus</i> V1 p. 459. LAURENT, <i>Corpus</i> V1 p. 459.
Karystos	Fin 12 ^e -début 13 ^e s. Démétrios	MICHEL CHONIATÈS II p. 206.
Andros	10 ^e s. Léon	LAURENT, <i>Corpus</i> V1 p. 537.
Skyros	Autour de 980-992 Anonyme, dit évêque de Skopélos 1012-1016 Anonyme	<i>Actes de Lavra</i> I n° 16 ¹³ , 20 ²⁰ , 31. <i>Ibid.</i> n° 20 ⁴² .
Skopélos	1078 Anastase	Réf. ch. 3 p. 228.

Mykonos	10 ^e -11 ^e s. Kosmas	BCH 86, 1962 p. 428.
<i>Eparchie de Paronaxia.</i>		
	Entre 1086 et 1087 Michel 1172 Constantin	<i>Ekk. Al.</i> p. 447 = Dölger, <i>Reg</i> n° 1132. GRUMEL, <i>Reg</i> n° 1125.
<i>Eparchie de Mitylène.</i> Métropole	10 ^e s. Thomas 2 ^{de} moitié 11 ^e s. Jean 1054 Constantin 1066 Anonyme 11 ^e -12 ^e s. Etienne 1089-1092 Nicétas 1166-1170 Pothos Fin 12 ^e s. Constantin	LAURENT, <i>Corpus</i> V1 p. 575. <i>Ibid.</i> pp. 575-576. <i>PG</i> 120 col. 737. <i>PG</i> 119 col. 756. LAURENT, <i>Corpus</i> V1 p. 576. V. LAURENT, Le Synodikon de Sybrita et les métropolités de Crète aux 10 ^e -13 ^e s., <i>EO</i> 32, 1933 p. 400 ; GRUMEL, <i>Reg</i> n° 951, 967 et <i>PG</i> 127 col. 974. <i>PG</i> 140 col. 238 ; GRUMEL, <i>Reg</i> n° 1111. LAURENT, <i>Corpus</i> V1 p. 577.
Eressos	11 ^e s. Basile	<i>Ibid.</i> p. 579.
Ténédos	11 ^e s. Georges Chiotès	<i>Ibid.</i> p. 580 : L'évêque était probablement originaire de Chios.
<i>Eparchie de Méthymne.</i>		
après 1072-1082	1084-1085 Nicéphore 1147 Georges 1166 Nicolas 1170-1171 Théodore 12 ^e s. Michel	GRÉGOIRE, <i>Ins. d'As.</i> p. 56 n° 163 ; N.A. OIKONOMIDÈS, Un décret synodal inédit du Patriarche Jean VIII Xi- philin, <i>REB</i> 18, 1960 p. 68. MANSI 21 col. 708. <i>PG</i> 140 col. 238. <i>PG</i> 119 col. 787 ; GRUMEL, <i>Reg</i> n° 1111, 1118. LAURENT, <i>Corpus</i> V1 p. 623.

Eparchie de Corfou.

après 1059-1063	1066 Jean	KINNAMOS p. 257.
,	2nde moit. 11 ^e s.-avant 1082 Basile Sept. 1088 Anonyme sans doute le suivant 1092 Nicolas 1156-1157 Constantin 1166-1170 Constantin 1180 Georges ou Grégoire Fin 12 ^e s. Constantin	LAURENT, <i>Corpus</i> V1 p. 619. voir ci-dessous. PG 127 col. 974 = GRUMEL, <i>Reg</i> n° 967 ; LAURENT, <i>Corpus</i> V1 p. 619. PG 140 col. 180 = GRUMEL, <i>Reg</i> n° 1041. PG 140 col. 238 = GRUMEL, <i>Reg</i> n° 1109. G. de Tyr XXI, 26. LAURENT, <i>Corpus</i> V1 pp. 620-621.

Eparchie de Corinthe.

Zakynthos	11 ^e -12 ^e s. Jean	LAURENT, <i>Corpus</i> V1 p. 435.
-----------	--	-----------------------------------

Eparchie de Crète.

Métropole	Fin 10 ^e s. André Avant l'an 1000 Jean Après l'an 1000 Jean 1027-1032 Etienne 1030-Fin 11 ^e s. Nicétas Nicétas	V. LAURENT, Le Synodikon... <i>EO</i> 32, 1933 p. 399 ; N.B. TOMADAKIS, 'Η ἀποστολική Ἐκκλησία τῆς Κρήτης κατὰ τοὺς αἰ H'-II', <i>EEBS</i> 24, 1954 p. 76. V. LAURENT, Le Synodikon... <i>EO</i> 32, 1933 pp. 396, 398 ; LAURENT, <i>Corpus</i> V1 p. 466. <i>Ibid.</i> <i>Ibid.</i> ; PG 119 col. 837 = GRUMEL, <i>Reg</i> n° 833 ; PG 119 col. 844 = GRUMEL, <i>Reg.</i> n° 840.
-----------	--	---

Basile Nicéas	V. LAURENT, Le Synodikon... <i>EO</i> 32, 1933 p. 400.
Autour de 1100 Jean Léon Michel Constantin	<i>Ibid.</i>
Avant 1095 ou vers 1120-1130 Elie Basile Constantin Nicolas	<i>Ibid.</i> ; N.B. TOMADAKIS, <i>op. cit.</i> pp. 77-78.
1166-1172 Jean	V. LAURENT, Le Synodikon... <i>EO</i> 32, 1933 p. 400; N.B. TOMADAKIS, <i>op. cit.</i> p. 78; GRUMEL, <i>Reg</i> n° 1111; 1118; 1125.
Manuel Manuel Limas 1192 Paul, évêque de Knóssos- Chandax	V. LAURENT, Le Synodikon... <i>EO</i> 32, 1933 p. 402. <i>Ibid.</i> ; LAURENT, <i>Corpus</i> V1 pp. 467-468. MM VI p. 99.
Knóssos	LAURENT, <i>Corpus</i> V1 p. 469. <i>Ibid.</i> pp. 469-470.
Arkadia	<i>Ibid.</i> p. 470.
Archevêché de Lemnos. Avant 925 Anonyme 1027 Nicolas 1054 Paul 1066 Anonyme Entre 1084 et 1111 Pentacténès	GRUMEL, <i>Reg</i> n° 785. <i>PG</i> 119 col. 837. <i>PG</i> 120 col. 748; LEQUIEN, <i>Or. Christ.</i> II, 953-954. <i>PG</i> 119 col. 756. GRUMEL, <i>Reg</i> n° 990, 991.

- 11^e-12^e s. Basile
1136 Michel
1170 Théodore
1172-1173 Constantin
Fin 12^e s. Léon
- Archevêché de Méthymne.*
- Jusqu'en 1072-1082 11^e s. Anonyme
Mil. 11^e s. Philarète
1072 Georges
- Archevêché de Corfou.*
- Jusqu'en 1059-1063 Vers 933 Arsène
Fin 10^e s. Kosmas
Fin 10^e-début 11^e s.
Théophane
11^e s. Anonyme
Début 11^e s. Jean
mil 11^e s. Anonymes
- Archevêché de Leukas.* 968 Anonyme
2nde moit. 11^e s. Jean
12^e s. Michel
- Archevêché de Karpathos*
- 1170 Jean
1171 Anonyme
- LAURENT, *Corpus* V1 pp. 657-658.
T-TH I p. 98.
GRUMEL, *Reg* n° 1111.
GRUMEL, *Reg* n° 1125, 1126.
LAURENT, *Corpus* V1 p. 658.
- LAURENT, *Corpus* V1 p. 647.
LAURENT, *Corpus* V1 p. 648.
N.A. OIKONOMIDÈS, Un décret synodal inédit du Pa-
triarche Jean VIII Xiphilin, *REB* 18, 1960 p. 68.
- Voir Chronologie et ch. 1 p. .
LAURENT, *Corpus* V1 p. 673.
- Réf. ch. 3 sv Sts Jason et Sosipatre.
LAURENT, *Corpus* V1 p. 673.
Ibid. p. 674.
LAURENT, *Corpus* V1 pp. 675-676.
- LIUTPRAND p. 35.
LAURENT, *Corpus* V1 pp. 659-660.
Ibid. p. 660.
- GRUMEL, *Reg* n° 1111.
Ibid n° 1119.

<i>Eglise de Chypre.</i> Archevêques	10 ^e -11 ^e s. Jean Alexis Epiphane Nil Fin 11 ^e s. Basile	LAURENT, <i>Les Fastes</i> pp. 156, 161. LAURENT, <i>Les Fastes</i> p. 156, 161 ; LAURENT, <i>Corpus V1</i> p. 311-312.
	Avant 1110 Nicolas Mouzalôn	KINNAMOS p. 83 ; MOUZALÔN pp. 109-150 ; LAURENT, <i>Les Fastes</i> p. 62 ; mention de l'acte d'abdication : <i>PG</i> 119, col. 921 = GRUMEL, <i>Reg</i> n° 1035 Nota. LAURENT, <i>Les Fastes</i> p. 162.
	Entre 1110 et 1152 Théodore Entre 1152 et la fin du 12 ^e s. : Jean le Crétois Barnabè Sophrone	V. LAURENT, La succession épiscopale des derniers archevêques grecs de Chypre, de Jean le Crétois (1152) à Germain Pésimandros (1260), <i>REB</i> 7, 1949 pp. 33-35 ; LAURENT, <i>Corpus V2</i> pp. 313-314.
	10 ^e -11 ^e s. Arsène 1160-1170 Basile Kinnamos	LAURENT, <i>Corpus V2</i> p. 315. <i>Typikon de Néophyte</i> pp. 9, 24-26 ; TSIKNOPOULOS, <i>Kypriaka</i> p. 116 ; DOLGER, <i>Reg</i> n° 161.
	Vers 1050 Michel	LE QUIEN, <i>Or. Christ.</i> II p. 1058 ; DARROUZÈS, <i>Man.</i> 1 p. 179.
Tamassos	1175 Nicétas Hagiostephanités	MM V p. 396.
Amathonte	Avant 1157-1169/1170 Jean	Entre 1157 et 1169/1170 Déposition de l'évêque d'Amathonte Jean : RHALLÈS-POTLÈS III p. 324 ; acte patriarchal et synodal annulant la déposition de Jean, évêque d'Amathonte : GRUMEL, <i>Reg</i> n° 1097.

TABLE DES MATIÈRES

Préface.....	5
Introduction	7
Bibliographie	11
 Chapitre 1. CADRE GÉOGRAPHIQUE ET HISTOIRE POLITIQUE	 25
I. Le cadre géographique	25
1. Le concept d'île, 26. 2. Le monde insulaire byzantin, 31. 3. Le milieu insulaire, 51.	
II. Histoire politique	61
Les constantes, 61. 1. Le 7 ^e siècle : le siècle des grandes secousses, 67. 2. Le 8 ^e siècle : de 718 à 823, une histoire insulaire marginale ?, 69. 3. De la conquête de la Crète par les Arabes aux reconquêtes de Phokas : l'ère de la thalassocratie arabe, 72. 4. 961-1081 : de la reconquête de la Crète par Phokas aux grandes secousses de la fin du 11 ^e siècle, l'Age d'Or insulaire, 88. 5. 1081-1180 : des grandes secousses qui ébranlèrent les îles à la fin du 11 ^e siècle jusqu'au démantèlement du monde insulaire byzantin, 91. 6. 1180-1210 : La décomposition du monde insulaire byzantin, 99. Tableau chronologique, 105.	
 Chapitre II. LA POPULATION INSULAIRE	 125
I. Nombre, baisse et essor démographique	125
1. Le problème des données, 125. 2. La relation entre l'écono- mie médiévale et la démographie en milieu insulaire, 132. 3. Tableaux de la population insulaire entre le 8 ^e et le 12 ^e siècle, 137.	
II. La composition de la population insulaire	156
1. L'intégration des peuples étrangers dans la communauté	

byzantine, 156. 2. Les communautés étrangères ou considérées comme étrangères, 165. 3. Les exilés politiques, 175.
Conclusion, 178.

Chapitre III. MONUMENTS, HABITAT, PEUPLEMENT DES ILES DE L'EMPIRE AUX VIII^e-XII^e S. 181

I. Répertoire des monuments, toponymes et des lieux habités (villes, villages, bourgades) 181

Présentation, 181.

Iles Ioniennes, 182 ; Crète, 191 ; Les Cyclades, 210 ; Iles du Golfe Saronique, 219 ; Eubée, 221 ; Iles Sporades, 227 ; Iles Nord-Egéennes, 231 ; Iles Micrasiatiques, 231 ; Chypre, 245.

II. Commentaire et interprétation 260

Analyse par île et par groupe d'îles, 260.

Conclusion, 287.

Chapitre IV. L'ADMINISTRATION INSULAIRE : ADMINISTRATION CIVILE ET ECCLÉSIASTIQUE 295

Les Sources 295

I. L'administration civile et militaire 296

1. Du début du 8^e siècle au milieu du 9^e : archontes et drongaires, 297. 2. Du milieu du 9^e siècle à la fin du 10^e : l'intégration des îles dans le régime des thèmes, 306. 3. De la fin du 10^e siècle à la fin du 11^e : les nouveaux thèmes insulaires et la prédominance du pouvoir civil, 316. 4. De la fin du 11^e siècle à la fin du 12^e : la promotion des ducs des îles, 321.

II. L'administration ecclésiastique 335

1. De la fin du 7^e siècle au début du 9^e, 335. 2. L'Église insulaire aux 9^e-10^e siècles, 341. 3. L'Église insulaire de la fin du 10^e siècle à la fin du 12^e, 348.

Tableau des métropolitains, archevêques et évêques des îles de l'Empire connus du 10^e au 12^e siècle, 365.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
- LE 2 JANVIER 1989 -
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE SCRIPT
— A FLERS (ORNE) —
N° D'IMPRESSION : 133
DÉP. LÉG. 1^{er} TRIM. 1989

Les îles de l'Empire Byzantin est un ouvrage consacré à l'histoire des îles de la Méditerranée orientale à l'époque médiévale, avant l'établissement des Occidentaux. L'auteur étudie les différents aspects de cette histoire mouvementée que fut l'histoire insulaire à cette époque : histoire politique d'un monde situé sur les frontières et dont la survie était liée à la puissance maritime de Byzance ; histoire du peuplement d'un monde hérité de l'Antiquité et confronté aux invasions et aux nouveaux flux de population, histoire administrative d'une région à double appartenance, maritime et continentale, devant s'adapter aux nécessités de la stratégie et aux impératifs démographiques, histoire économique et sociale d'un milieu spécifique à la fois par sa diversité interne et par sa profonde intégration au reste de l'Empire. L'ouvrage se termine par l'étude des relations des îles avec le reste de la Méditerranée Orientale, qui caractérisent ce monde éclaté et multiple.

L'auteur : Elisabeth Malamut, Professeur agrégé et Directeur de recherches au CNRS, a soutenu une thèse de troisième cycle sur l'Impératrice byzantine aux 10^e-12^e siècles en 1972. Puis elle s'est orientée vers des études de géographie historique et a soutenu en 1984 un doctorat ès lettres sur les îles de l'Empire Byzantin aux 8^e-12^e siècles, recherches qui ont abouti à l'ouvrage publié aujourd'hui. Maintenant abordant l'hagiographie d'un point de vue géographique et sociologique, elle prépare un nouvel ouvrage intitulé : Sur la route des Saints, essai sur la mobilité des individus dans l'Empire Byzantin.